



Anonyme. Mercure de France (Paris. 1890). 1890.



TABLE DES MATIÈRES

N° 1. — JANVIER 1890

N° 2. — FÉVRIER 1890

N° 3. — MARS 1890

N° 4. — AVRIL 1890

N° 5. — MAI 1890

N° 6. — JUIN 1890

Nº 7. — JUILLET 1890

Nº 8. — AOUT 1890

N° 9. — SEPTEMBRE 1890

N° 10. — OCTOBRE 1890

N° 11. — NOVEMBRE 1890

N° 12. — DÉCEMBRE 1890

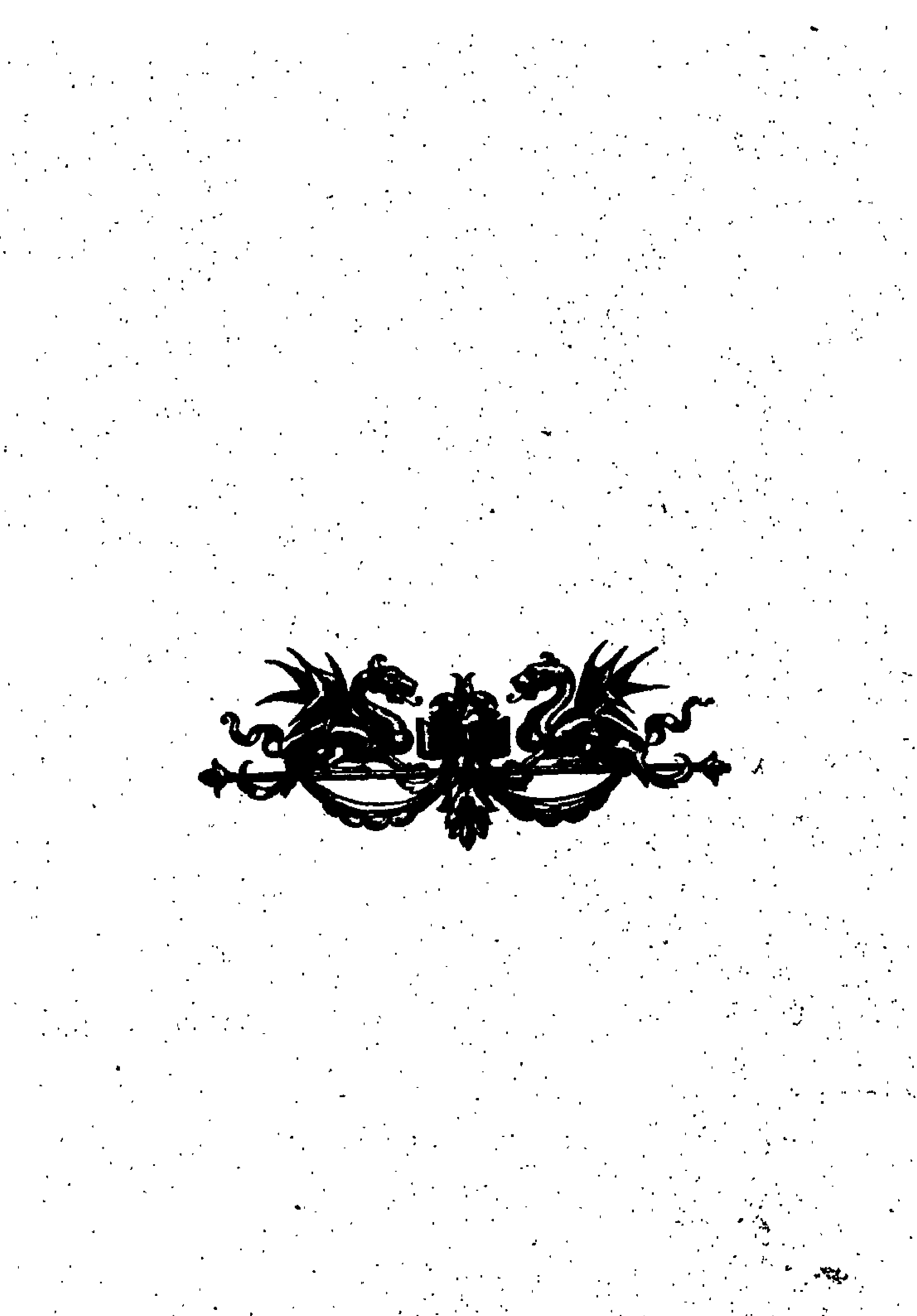




TABLE ALPHABÉTIQUE
PAR NOMS D'AUTEURS (1)

G.-ALBERT-AURIER

L.-P. DE BRINN'GAUBAST

LOUIS LE CARDONNEL

JEAN COURT

---

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

DALAND

LOUIS DENISE

EDOUARD DUBUS

LOUIS DUMUR

REMY DE GOURMONT

DOM JUNIPÉRIEN

JULIEN LECLERCQ

STÉPHANE MALLARMÉ

PAUL MARGUERITTE

CHARLES MERKI

CHARLES MORICE

PAUL MORISSE

PRINCESSE NADEJDA

RACHILDE

ERNEST RAYNAUD

JULES RENARD

PAUL ROINARD

SAINT-POL ROUX

ALBERT SAMAIN

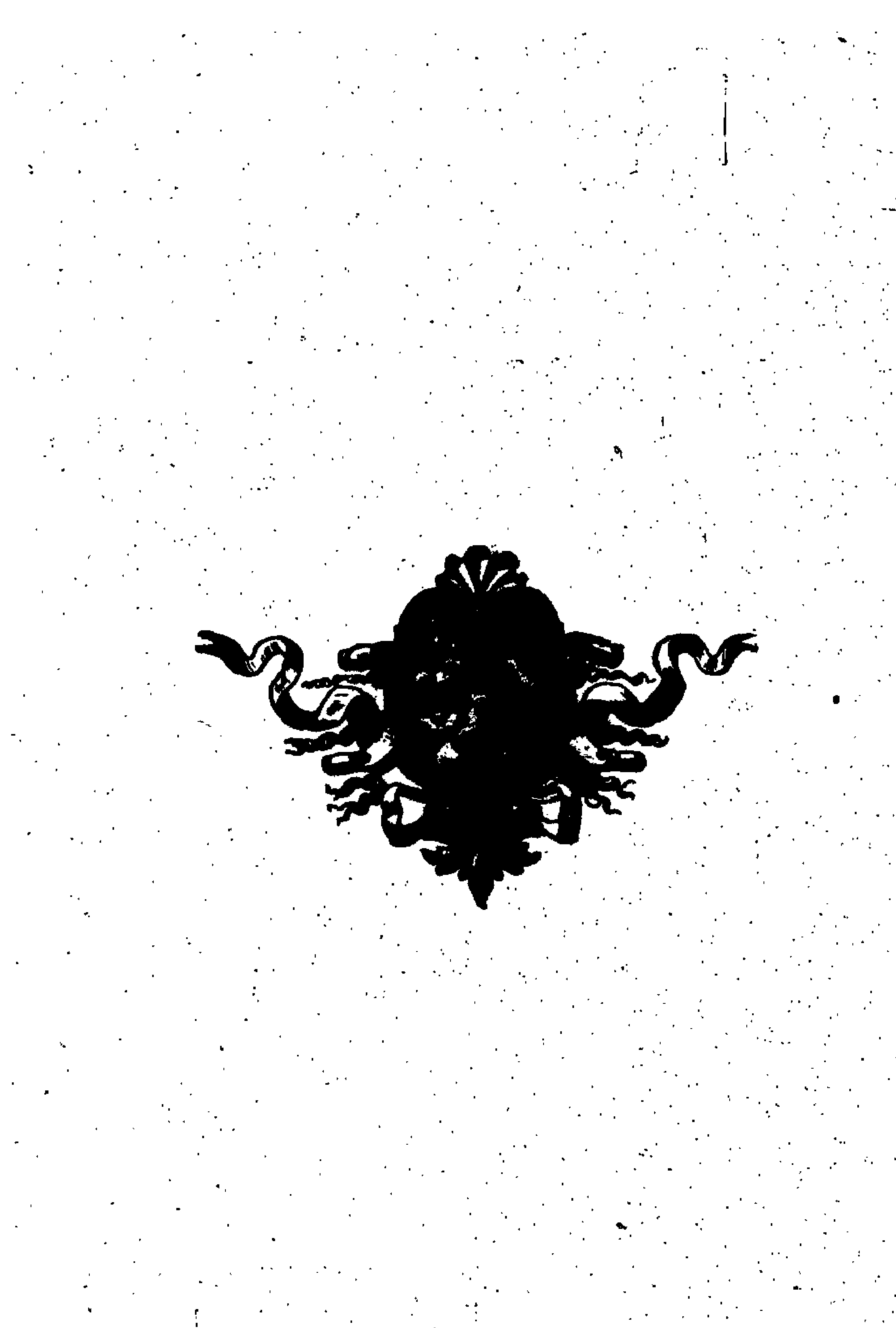
LAURENT TAILHADE

LÉO TRÉZENIK

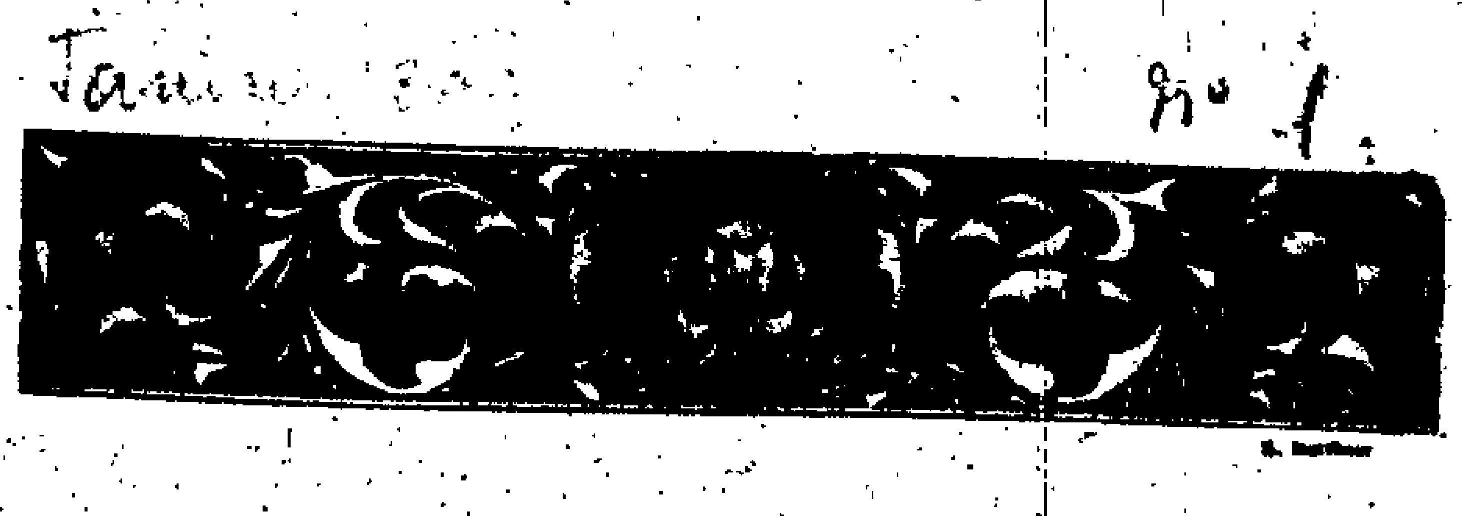
ALFRED VALLETTE

GABRIEL VICAIRE

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM



N° 1.



« MERCURE DE FRANCE »

Peut-être ne messied-il point de redire, alors que la Pléiade devient Mercure de France, ce qui a été répondu naguère aux imputations d'une Presse mal avertie, et de défendre par avance notre œuvre contre les appréciations erronées ou maladroites. Il est d'accoutumée, en effet, parmi nos confrères des grands quotidiens, d'infliger l'ironique épithète de *décadente* à toute publication où s'essaient de jeunes écrivains aimant l'art, curieux, certes, de formules inédites, mais surtout consciencieux, ayant horreur de la phrase toute faite et du mot banal, du cliché quel qu'il soit. Nullement, d'ailleurs, nous ne nous rébellerions si par *décadent* nos chroniqueurs cotés n'entendaient charabia, pathos, incohérence, pour avoir étudié le cas en de petites feuilles où, apparemment, l'incohérence, le pathos et le charabia tenaient lieu d'esthétique et de pensée. Mais ces éphémères gazettes furent stériles, et il importe de distinguer entre les humanistes de dix-sept ans qui les rédigeaient, Charlots de lettres vite exténués, et les jeunes laborieux en quête d'une vierge expression du beau et du vrai tels qu'ils les concoi-

vent en ces temps complexes. Or, au sens que les quotidiens attribuent à cette étiquette, la PLÉIADE ne fut point *décadente*, et le MERCURE DE FRANCE ne le sera pas davantage.

Mais, pour ne point choir dans la puérile hérésie de forme qu'on sait, il est cependant possible que, sans jamais cesser d'être clairs, nous n'écrivions pas absolument de ce style et sur ces idées qui s'imposent aux auteurs ambitieux d'accaparer tous les suffrages, et qui partant se résignent à une banalité de bon ton. Ils ont évidemment raison au point de vue pratique, et le nombre de ceux qui ont ainsi raison fut toujours de beaucoup le plus considérable; mais à l'*autre* point de vue — celui de nos maîtres, sans les nommer — il n'apparaît pas que nous ayons si grand tort. Il y eut bien, voici quelque trente ans, des écrivains réputés maîtres dont l'outil fut la langue bonne fille, lâchée, musarde, que de charitables critiques ne se lassent point de nous offrir comme modèle de la langue classique de France; encore ceux-là vécurent-ils à une époque autrement bénévole au littérateur que ne l'est ce dernier quart du siècle, en des jours où il était admis qu'on « écrit comme on parle » et où l'on croyait à la « vieille gaîté gauloise ». Mais, depuis cet âge d'or, combien d'illusions mortes! Outre qu'il faille aujourd'hui, pour être classé *quelqu'un*, mettre au moins une pensée dans un livre, le nihilisme scientifique et le positivisme de la vie moderne, excessivement dure à l'individu pensant, ont fait de nous des êtres trop peu semblables aux hommes de ces générations pour que nous nous intéressions aux choses où ils se complurent, et que nous les disions aussi verbeusement et avec

le même bon garçonnisme. Il semble que nous sommes nés trop réfléchis, et nous avons dû, en venant au monde, tourner sept fois notre langue avant de pousser ce premier cri qui était comme l'acquiescement à l'existence égoïste, étroite, affairée, vide de toute foi réconfortante, qu'on nous léguait. Si nous portons dans le monde, par instinct de sociabilité, un visage souriant et une certaine bonhomie, il est avéré — presque toutes les productions littéraires et artistiques des hommes nouveaux en témoignent — que notre moi intellectuel sourit bien rarement, dit juste ce qu'il doit dire, sans digressions inutiles, sans flânes ni promenades, si tentantes soient-elles, parmi les idées à côté.

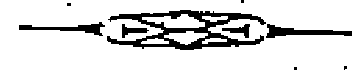
Et ce qu'il *doit* dire, pour peu qu'il soit sincère, ne semble pas précisément conforme aux rabâchages de convention dont on nous sature l'intellect. Un journaliste écouté, point suspect de pessimisme, a pourtant osé cette récente affirmation que « le monde va vers une morale nouvelle ». Il est pertinent qu'en tout, partout, à tous les étages sociaux, il y a évolution rapide, et qu'on ne voit plus aujourd'hui comme on voyait il n'y a pas vingt ans. Mais, soit respect de la tradition, soit flagornerie auprès d'un public inconsciemment hypocrite, la Presse se tait volontiers sur le fond des questions brûlantes. Or, ce que chacun pense et que personne ne formule, ces idées paradoxales et subversives en 1890, codifiées en 1900, il nous serait agréable d'en écrire. Œuvre de démolisseurs, soit; mais quand l'écroulement final de la maison n'est plus qu'une affaire d'heures, n'y point aider prouverait qu'on n'en désire point la reconstruction prochaine.

Aussi, des trois buts que peut se proposer un périodique littéraire — ou gagner de l'argent, ou grouper des auteurs en communion d'esthétique, formant école et s'efforçant au prosélytisme, ou enfin publier des œuvres purement artistiques et des conceptions assez hétérodoxes pour n'être point accueillies des feuilles qui comptent avec la clientèle — c'est ce dernier que nous avons choisi, nous connaissant du reste trop déplorables spéculateurs pour espérer la métamorphose de nos écrits en or, et sachant introuvables en cette transitoire période que nous traversons les éléments d'une école littéraire.

Au surplus, qu'on me permette de le rappeler, cet article est une simple précaution contre d'adventices erreurs de jugement, et n'a aucune tendance à s'ériger en programme : chacun est ici absolument libre, responsable de ses seuls dires et point solidaire du voisin. Je ne veuille pas non plus avancer que nous serons *toujours* originaux, présomption juvénile dont nous sommes tout à fait incapables. — Mais si dans notre collection, pourtant, se révèle çà et là une œuvre d'art originalement conçue et parfaitement eurythmique, nous n'aurons pas été inutiles, ayant intéressé non le public, indifférent en ces matières, du moins les artistes; et si d'aventure, en morale, il se rencontrait dans nos pages une vérité neuve ou quelque idée d'avant-garde, nous aurions justifié notre titre — un peu prétentieux sans doute, mais dont l'archaïsme nous plaît.

ALFRED VALLETTE

Décembre 1889.



PLUIE D'AUTOMNE

De l'Été riche et de sa gloire ensoleillée,
L'Étang, où nagent les débris de la feuillée,
Pas plus que l'horizon n'a gardé de reflets,
Et, partout, c'est l'ennui d'une plaine souillée,
Où la pluie uniforme a tendu ses filets.

La Terre, dépouillée aujourd'hui des verdures
Qu'un long émoi d'oiseaux éventait de frissons,
Le cuir ridé d'avoir gesté mille moissons,
Avec tout ce que l'Homme y fit de marques dures,
Nue et vide s'en va rejoindre l'horizon.

Le ciel bas, vers qui fume un encens de tristesse,
Où la pluie uniforme a tendu ses réseaux,
N'a plus le vol elliptique de ses oiseaux
Quand des lueurs d'aurore y traînaient leur mollesse
Et qu'un soleil mirait sa gloire au tain des eaux.

Ce long bruit de la pluie uniforme qui tinte,
Ce long bruit qui nous vient des lointains assoupis
Et se propage autour de nous, semble la plainte
Triste qu'exhalerait, d'une voix presque éteinte,
La Terre à qui l'on a ravi tous ses épis.

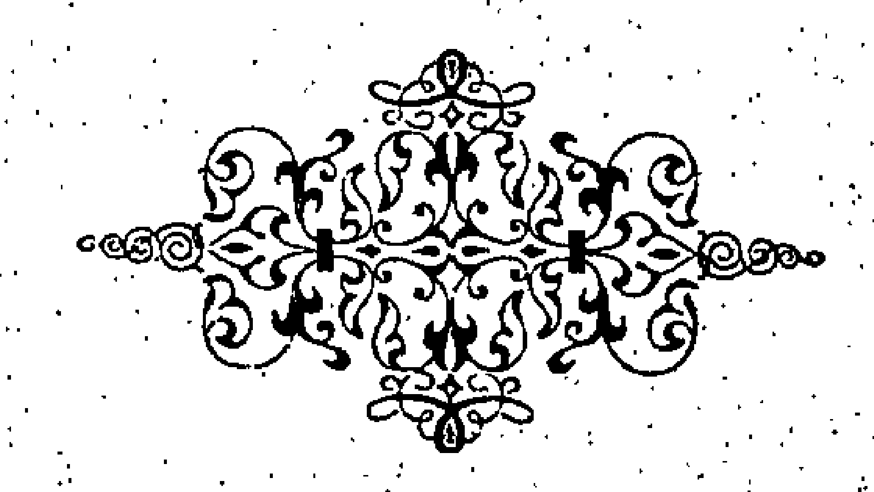
La Terre dépouillée, et qui se remémore,
Par ce tantôt de pluie uniforme et sonore,
De quels poings inlassés il lui meurtrit le sein,
De l'aube jusqu'au soir et du soir à l'aurore,
L'Homme qui tire d'Elle et son or et son pain.

La Terre qui s'éplore à n'avoir rien pour elle,
Mère-des-sept-douleurs que la Peur vient hanter
Des printemps, décrétant sa grossesse nouvelle,
Et qui sait qu'à l'endroit de ses flancs, éternelle,
Jamais ne périra la douleur d'enfanter.

Nue, avec ses sillons creusés en longues rides,
La Terre, où s'exalta naguère Messidor,
S'endolorit ainsi dans ce tantôt languide,
Sous le ciel, qui s'étire en longs brouillards arides,
Sans même une éclaircie où reluise un peu d'or,

Et s'endeuille aux plis longs de ses linges sévères,
Cependant qu'uniforme et lente pour le grain
Que l'Homme à pleine poigne y jettera demain
A travers l'humus détrempé, jusqu'aux ovaires,
La Pluie indolemment prépare le chemin.

ERNEST RAYNAUD

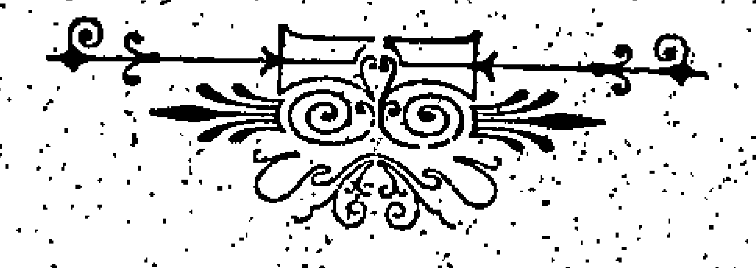


LA NUIT SANS NUIT

O cristal ! ô miracle ! le fleuve s'endort dans l'éclat
Pur et rose du ciel vespéral où déjà point l'aurore.
Un sourire angélique a glissé radieux sur le monde :
La nature est un rêve divin qui caresse les yeux.
Ce n'est plus l'atmosphère éblouie et sans frein des journées,
Mais un luxe idéal de surfines et tendres lumières.
Le soir vient d'éployer ce velum onctueux de couleurs,
Où l'azur diaphane avec faste est drapé de soieries
Rubescentes, topaze, émeraude, améthyste et cuivrées.
Plus ardentes au nord, les nuances s'éteignent au sud,
Comme un rythme affaibli qui répète un motif de triomphe.
Le soleil s'est couché sous un dais de splendeurs cramoisies,
Et son lit orgueilleux est l'unique feston violent
Du minuit calme et clair dont, charmé, s'éjouit l'empyrée.
Un silence serein a noyé ce sommeil sans ténèbres;
La beauté naît plus belle; la paix ensemence l'amour :
Et l'esprit doucement échappé des angoisses de vivre,
Dans l'extase, un instant, croit avoir retrouvé sa patrie.

LOUIS DUMUR

St-Pétersbourg, juin 1889.



LA DEMANDE

A Louis Béroud

I

Dans la grande cour de la Gouille, Mme Repin lançait à sa volaille des poignées de grains. Ils s'envolaient régulièrement de la corbeille, suivant le rythme du geste, et s'éparpillaient en grésillant, sur le sol dur. La fine musique d'un trousseau de clefs entrechoquées montait de l'une des poches du tablier. En faisant des lèvres :

« Cht ! cht ! »

et même à grands coups de pieds, Mme Repin écartait les dindes voraces. Leurs crêtes bleuissaient de colère, et leurs demi-roues rayonnaient aussitôt avec une sorte de détonation et le brusque développement d'un éventail qui s'ouvre entre les doigts d'une dame nerveuse.

Monsieur Repin apparut sur la route, le pas accéléré. Le jet de grains fut comme coupé, les clefs se turent, et les poules inquiètes se bousculèrent un instant à cause de l'allure inaccoutumée de M. Repin.

— Quoi donc ? demanda la fermière.

Monsieur Repin répondit :

— Gaillardon en prend une !

— Une poule ?

— Fais-donc la niaise : une de nos filles. Il vient déjeuner dimanche.

Dès que ces demoiselles apprirent la nouvelle, Marie, la plus jeune, embrassa d'une façon turbulente sa grande sœur :

— Tant mieux, mon Henriette, tant mieux !

Elle était heureuse du bonheur de son aînée d'abord, et un peu pour elle, car M. Repin avait toujours dit, presque en chantonnant :

— Quand deux filles sont à marier, c'est l'aînée qui va devant, la cadette suit derrière !

Or, Henriette n'avançait pas vite, et Marie songeait que si elle ne se mettait pas en tête, on n'arriverait jamais, peut-être. On disait d'Henriette, au premier coup d'œil :

— C'est une oie !

— Oui, mais elle n'est pas méchante.

— Il ne manquerait plus que cela!

En outre, elle était trop grande. Sa taille effrayante intimidait les hommes. Elle était aussi trop rouge, et, la figure couverte de taches ardentes, elle faisait, à toute heure, l'effet de s'être barbouillée en gavant, avec du son délayé, les volailles de concours. Elle avait vingt-cinq ans. M. Gaillardon était un fermier des environs, très à l'aise et déjà en pleine maturité. Henriette n'avait pas à faire d'objection. Du reste, elle n'en cherchait point, mais, effarouchée et gauche, elle n'osait accepter avec une joie bruyante un bonheur qui pouvait encore lui échapper et qu'elle n'attendait plus. Marie, la jolie brune au teint blanc, avait beau lui dire :

— Quelle veine ! mais ris donc, veux-tu bien rire !

Elle ne riait pas, tout près de trouver sa cadette insupportable; elle aurait voulu être un peu seule, avec les quelques idées très rares et nouvelles qui mettaient tant de désordre dans sa tête, et, comme elle connaissait bien l'opinion du monde, elle ne voulait pas croire à tant de chance, et elle s'avouait intérieurement :

— Non, ce n'est pas possible, je suis trop bête, trop oie !

— Allons bon, voilà que tu pleures, maintenant !

— C'est rien, c'est les nerfs.

II

Au déjeuner du dimanche, quand on passa à table, Madame Repin dit :

— Où donc que vous allez vous mettre, Monsieur Gaillardon ?

— Moi, oh ! ça m'est égal, où vous voudrez.

— Il serait peut-être mieux de vous mettre à côté de mes filles, mais en faisant le service, elles vous dérangeraient.

— Oh! non, elles ne me dérangeraient pas.

— Et si des fois, en apportant des plats, elles renversaient de la sauce sur votre veste?

Il se mit à rire :

— Ah ! par exemple, ceci ne serait point à faire.

— Dame, mettez-vous où vous voudrez!

— Non, non, où vous voudrez, vous. Moi, je vous dis, ça m'est égal.

Madame Repin, perplexe, et la peau du front contractée, recomptait les couverts, haussait les épaules, et s'égarait dans ses calculs.

En attendant sa décision, tous, debout, l'estomac vide, tambourinaient du bout des doigts sur le dossier des chaises, prêts à s'élancer, au moindre commandement, pour s'asseoir.

Enfin, elle reprit :

— Voyez-vous, j'ai peur à cause de la sauce. Un malheur peut arriver. Comment faire ?

Irrésolue et prise au dépourvu, elle consulta ces demoiselles qui répondirent, l'une :

— Oh ! ça m'est égal.

Et l'autre :

— Oh ! ça m'est égal.

Non qu'elles fussent indifférentes mais elles ignoraient les propos du grand monde.

Heureusement Monsieur Repin prit la parole.

— Tiens, femme, tu nous ennuies. En voilà, des manières. Asseyez-vous là, Monsieur Gaillardon, à côté de moi, et les autres, arrangez-vous. Après tout, vous êtes de la famille, et si vous n'en êtes pas, vous en serez.

Quel homme rond que Monsieur Repin, rond comme la terre !

— A la bonne heure ! au moins, vous comprenez les affaires — dit M. Gaillardon.

Il allait s'asseoir, mais il n'avait pas encore eu l'occasion de poser son chapeau quelque part. Il chercha des yeux un clou pour le pendre. N'en découvrant pas, comme aucune de ces dames ne s'offrait pour le débarrasser en disant :

— Donnez donc, donnez donc,

il dut le poser sur une chaise. Il aimait les plats cuits à point, et plut tout de suite à Monsieur Repin. Tous les deux étaient à peu près également chauves, mais, grâce à sa barbe blanche et longue, Monsieur Repin l'emportait en autorité sur son futur gendre. D'ailleurs, il parlait haut, un peu fier d'avoir un domicile. Ils causèrent bœufs longuement, et tombèrent d'accord, au bout de mutuelles concessions, qu'il faut qu'un bœuf vendu paie son engrais à raison de un franc par jour. Et encore, ce n'est pas beau. On fait ses frais, voilà tout. Au dessert, quand il trouva un moment pour faire tourner ses pouces sur son ventre, Monsieur Gaillardon se hasarda à regarder Mademoiselle Marie. Sans doute, il n'osait pas re-

garder tout d'abord et franchement, comme un effronté, Mademoiselle Henriette. Il s'essayait et prenait du courage avec la jeune sœur. Du moins, cela parut évident à tous. Henriette le comprit si nettement, qu'elle baissa les yeux de confiance. Le regard n'allait pas à elle, mais il était pour elle. Au contraire, Marie, n'étant point en cause, ne jugeait pas convenable de s'intimider, et la tête haute, œil pour œil, elle dévisageait Monsieur Gaillardon, ce qui achevait de le troubler.

Bien entendu, et conformément aux habitudes prudentes de gens qui n'abordent que le plus tard possible les sujets graves, il ne fut pas question de mariage ce jour-là.

Un autre dimanche passa, et rien ne se conclut. Madame Repin s'impatientait. Il est bon de prendre des précautions, jusqu'à un certain point, toutefois. Outre qu'on ne déjeune pas pour rien à la campagne, comme à Paris, où chacun sait que certains restaurants donnent à manger à des prix si réduits. Peut-être Monsieur Gaillardon espérait-il causer auparavant avec la jeune fille. Aussi, le dimanche suivant, quand M. Repin dut quitter la table, au dessert, pour aller voir une bête à cornes qui s'était cassé la jambe, Madame Repin, habile et audacieuse, sortit, passa dans la cuisine, appela Marie et laissa son Henriette en tête à tête avec Monsieur Gaillardon. Celui-ci, tout d'abord, attendit leur retour. Comme elles tardaient, il chercha à s'occuper et débourra soigneusement sa pipe, en lui enfonçant dans le tuyau, jusqu'à la gorge, une aiguille à tricoter.

Henriette, ses fortes mains étalées sur ses genoux, gardait son immobilité, dans un coin, la tête penchée, le souffle doux, rouge autant que l'occasion l'exigeait. Monsieur Gaillardon se leva et se promena d'une fenêtre à l'autre. Il s'aperçut que le temps allait se gâter, sûrement, et, comme il voulait être de retour chez lui avant l'orage, il appela ces dames pour leur dire au revoir.

Dès qu'il fut parti, Madame Repin demanda :

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, mon Henriette ?

— Il m'a rien dit.

C'était trop fort. Une semblable indifférence stupéfia Monsieur Repin même. Il fut d'avis qu'il fallait renouveler l'essai.

Donc, au premier déjeuner, le café pris d'une manière hâtive, Monsieur Repin, sous le prétexte d'une course pressée, se leva de table. Madame Repin et Mademoiselle Marie disparurent vite dans la cuisine. Mais cinq minutes après Monsieur Gaillardon les rejoignait.

Est-ce que je vous fais peur? — dit-il à Mademoiselle Marie.

Elle était à ce point interdite qu'elle ne trouva rien à répondre.

— Faudrait pourtant vous habituer à moi, — ajouta Monsieur Gaillardon.

Madame Repin intervint :

— C'est comme ça que vous laissez mon Henriette?

— Oh! j'ai bien le temps de la voir, elle!

Madame Repin dit finement :

— Ça, c'est vrai.

Mais, réflexion faite, elle trouva que de la part d'un prétendu ce n'étaient point des choses à dire. Toujours hardie, elle le prit par le bras, le ramena de force à la salle à manger et dit :

— Laissez-nous donc un peu tranquilles. Nous avons à travailler. Henriette n'a rien à faire, bavardez avec elle à votre aise.

Et elle referma la porte sur lui, bruyamment.

Dès son départ, qui d'ailleurs ne se fit pas longtemps attendre, Madame Repin et Mademoiselle Marie, anxieuses, interrogèrent Henriette.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, mon Henriette?

— Il m'a rien dit.

Madame Repin et sa fille cadette se regardèrent :

— Eh bien, tu crois? eh bien, tu crois!

Décidément, cet homme têtu leur ferait passer de mauvaises nuits. M. Repin dut s'en mêler directement. Il entra en scène avec énergie, c'était le plus sûr moyen, en offrant à M. Gaillardon un verre de vieille fine, c'était le meilleur moment.

— Voyons, dit-il, fixons-nous le jour?

— Enfin, dit M. Gaillardon, vous y voilà. Je n'osais pas vous le dire, mais, sans reproche, je commençais à trouver le temps long. Mais on est bien éduqué, ou on ne l'est pas.

— Très bien, dit M. Repin; alors, prenons le vingt-sept octobre, ça vous va-t-il?

— Si ça me va! — et le beau-père et le gendre approchèrent l'un de l'autre leurs verres de fine, en ayant soin de ne pas les entrechoquer, de peur d'en renverser des gouttes. M. Repin se tourna vers sa femme, et, le torse droit, la main gauche en grappin sur la cuisse :

— Bourgeoise, qu'est-ce que tu avais donc l'air de dire. Voilà comme on arrange les choses : les simagrées ne servent à rien.

M. Gaillardon réclama l'honneur et le plaisir d'embrasser ces dames. Elles s'essuyèrent les lèvres, se levèrent avec minauderie et se placèrent sur un rang. M. Gaillardon commença la tournée. Il termina par Mlle Marie. Elle fut obligée de le repousser, car il doublait sa part. Sa joue était d'un beau rouge écarlate à l'endroit où son beau-frère venait de l'embrasser.

— Ne vous gênez pas, qu'est-ce que va dire ma sœur?

Ému comme au jour de sa première communion, le fiancé chercha des mots d'excuse, puis, saisissant la main de M. Repin, il dit :

— Mon cher papa, merci.

Leurs têtes chauves se trouvaient à niveau. Qui était le « cher papa »? Il eût fallu regarder de près. On s'y trompait. L'émotion gagna toute la société. M. Repin, désignant sa femme en larmes, disait :

— Regardez-la donc, est-elle bête, est-elle bête.

Comme il avait peur d'être bête à son tour, il brusqua les choses :

— Il se fait tard. Allez-vous en, à dimanche. Venez de bonne heure, nous jouerons à la gadine.

Dans la cour, un cabriolet attendait. Le domestique, la blouse gonflée, avait peine à contenir, à coups de guides, la lourde jument aux jambes poilues. M. Gaillardon mettait un pied sur le marchepied, frappant de l'autre talon de violents coups sur le sol pour se hisser jusqu'au siège. Mais la jument remuante lui donnait bien du mal. Il sautillait, tournant encore la tête du côté de sa nouvelle famille :

— Au revoir, bien le bonsoir!

Henriette était en arrière avec sa mère. M. Repin se trouvait tout près, donnant le bras à Marie, et disait :

— Ah! Marie, à ton tour maintenant. Voilà Henriette bien lotie, il faudra qu'on pense à toi.

— Comment ça? — dit M. Gaillardon, qui dansait encore sur un pied.

— Dame, vous vous en moquez, maintenant que vous avez ce qu'il vous faut.

—Mais pardon, mais pardon, dit M. Gaillardon, faites excuse, je ne comprends pas.

— Mais montez-donc; ce n'est pas votre affaire. Vous allez pourtant finir par vous faire écraser, — dit M. Repin.

Et, donnant un bon coup d'épaule à l'arrière-train de son gendre, il le poussa de force dans le cabriolet. La

jument sentit que le poids était au complet, et partit au grand trot, cinglée par le domestique à la blouse ballonnante. Longtemps les Repin virent M. Gaillardon agiter les bras de leur côté, comme lorsqu'on veut marquer une grande surprise. Ils se demandaient :

— Mais qu'est-ce qu'il a donc, mais qu'est-ce qu'il a donc?

Puis, tout à la joie, on ne se demanda plus rien.

III

Mais quand, une nouvelle fois, M. Gaillardon se laissa tomber du cabriolet, il leur revint qu'il les avait quittés drôlement, et M. Repin prit encore sur lui d'arranger les choses, au dessert, s'entend.

— Qu'est-ce que vous aviez donc, l'autre jour, sur l'adieu?

— J'avais, dit M. Gaillardon, ce que j'ai encore.

A ces mots, les cuillers, qui mélangeaient dans des assiettes à fleurs le fromage blanc, l'échalote et la crême, s'immobilisèrent soudain.

— Ah! ah!

— Voyons, du calme, dit M. Repin, qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a, dit M. Gaillardon, il y a qu'il y a maldonne, voilà ce qu'il y a.

— Maldonne!

— Parfaitement.

Monsieur Repin regarda sa femme et ses deux filles, qui, le buste écarté de la table, le regardaient. Il dit :

— Comprends pas, et vous?

Celles-ci firent signe de la tête :

— Ni nous!

— C'est pourtant bien simple. Il y a que je vous ai demandé l'une de vos filles, et que vous m'avez donné l'autre. Vous me direz ce que vous voudrez, mais il me semble que ce n'est pas d'un franc jeu.

Monsieur Repin leva les bras, les abaissa, siffla du bout des lèvres.

— Pu tu tu u u.

Il atteignait l'extrême de l'étonnement. Ces dames ne firent pas un geste, atterrées. Selon la méthode ancienne, le silence, le grave et majestueux silence, prince des situations fausses, règna. Enfin Monsieur Repin parvint à parler :

— Il fallait le dire, il fallait le dire!

Madame Repin, un moment déconcertée, renonça à se contenir davantage.

— Comment, ce n'est pas notre Henriette que vous nous avez demandée ?

— Pas du tout, c'est mademoiselle Marie!

Monsieur Gaillardon, ayant chiffonné sa serviette entre ses doigts, l'écrasa sur la table, se leva et marcha d'une fenêtre à l'autre et inversement, d'un pas inégal, avec une grande agitation. Ses bretelles étaient un peu anciennes et mollissaient, son pantalon tenait mal. Il le relevait d'un mouvement brusque, puis se croisait les mains derrière le dos. Ces demoiselles, bouche bée, attendaient la suite.

— Femmes, du calme, dit Monsieur Repin, de la dignité. Ne nous emportons pas comme des libertins.

Sa recommandation était superflue. Personne ne songeait à s'emporter. Seulement, on se trouvait aux prises avec une difficulté inattendue. Il s'agissait de la tourner avec tranquillité et prudence, comme un arbre qui, déraciné par le vent, barre la route. Monsieur Repin se leva également et commença une promenade à l'exemple de Monsieur Gaillardon, mais en sens opposé. Au troisième croisement :

— Monsieur, dit-il, je ne vous dirai pas que je suis surpris, je suis étonné, profondément étonné, mais, après tout, rien n'est fait, et du moment que vous reprenez votre parole, nous vous la rendons.

Il était presque distingué, ayant parlé, un jour, en personne, au préfet, et la gravité du cas lui faisait trouver des phrases correctes.

— Oh, je ne réclame rien, dit Monsieur Gaillardon, en frappant l'air de son bras comme d'un fouet. C'est fait, c'est fait, tant pis pour moi!

Tout à coup on entendit des sanglots, et Henriette en larmes, les mains sur les yeux pour cacher son visage, dit, convulsée:

— Mais je ne tiens pas tant que cela à me marier, moi; s'il aime mieux ma sœur, qu'il prenne ma sœur.

— Ça, jamais, déclara Monsieur Repin, j'ai toujours dit que tu te marierais la première, la première tu te marieras.

Madame Repin semblait aussi têtue, mais Henriette vint embrasser son père et lui dit:

— Je t'assure, mon papa, que j'ai bien le temps de me marier.

— Bien le temps! mais tu ne sais donc pas que tu as vingt-cinq ans, presque vingt-six.

— Si, si, mais, vois-tu, j'aime mieux attendre encore un petit peu.

Elle le suppliait, pleurante, avec des hoquets, le dominant de tout son buste de géante, et sa voix, pauvre et honteuse de se faire entendre, semblait une voix amincie entre ses dents comme par un laminoir.

— C'est honnêtement parlé, dit Monsieur Gaillardon.

Il lui prit les deux mains et les serra avec vigueur. Elle se laissa faire, apparemment sans rancune, tant elle trouvait simple que la chance, un moment égarée de son côté, reprit le bon chemin pour aller ailleurs, vers les autres. Madame Repin céda la première.

— Si elle n'y tient pas, faut pourtant pas la forcer!

— Possible, elle est libre. Mais on ne peut toujours pas donner sa sœur à ce monsieur dont tu ne veux point, dis-voir, Marie?

— Oh! moi, répondit Marie, ça m'est égal. Faites comme vous voudrez, comme ça vous fera plaisir à tous.

— Sûrement, dit Madame Repin, si ce monsieur s'en retourne chez lui les mains vides, on va causer.

Monsieur Gaillardon approuva.

— Voyons, mon cher papa!

— Connu, dit Monsieur Repin, on ne prend pas les mouches avec du vinaigre, mais je ne veux pas encore donner dans le panneau; et, pour commencer, faites-moi le plaisir de ne point m'appeler : « cher papa », du moins, avant d'avoir tout réglé convenablement et solidement, cette fois. Voyons, parlons franc et le cœur sur la main (il levait et étendait sa main à hauteur de menton, les doigts joints, la paume en creux, comme si son cœur allait sauter dedans), c'est bien ma fille cadette, Marie, la brune âgée de vingt-deux ans, que vous me demandez en mariage?

— Tout juste.

— Je vous la donne, mais vous allez me signer un papier comme quoi, si vous changez encore une fois d'idée, vous me donnerez une paire de bœufs, des bœufs fameux, oui-da, des bœufs de mille.

— Soit, c'est dit.

— Alors donc, adjugée la cadette.

De nouveau, leurs têtes chauves se rapprochèrent, leurs mains s'étreignirent et leurs visages se rassérénèrent comme des ciels.

Puis Marie embrassa sa grande sœur Henriette, et à son tour pleura.

— Ma pauvre sœur, quand j'y pense! écoute, va, tu peux être sûre que je n'y pensais pas. Qu'est-ce que vous voulez, on pourra dire que si je me suis mariée avant toi, je ne l'ai pas fait exprès.

— C'est bon, c'est bon, dit Monsieur Repin, pas tant de giries. Henriette n'attendra pas longtemps, marche, je vais lui en trouver un en ne tardant guère, et un crâne encore !

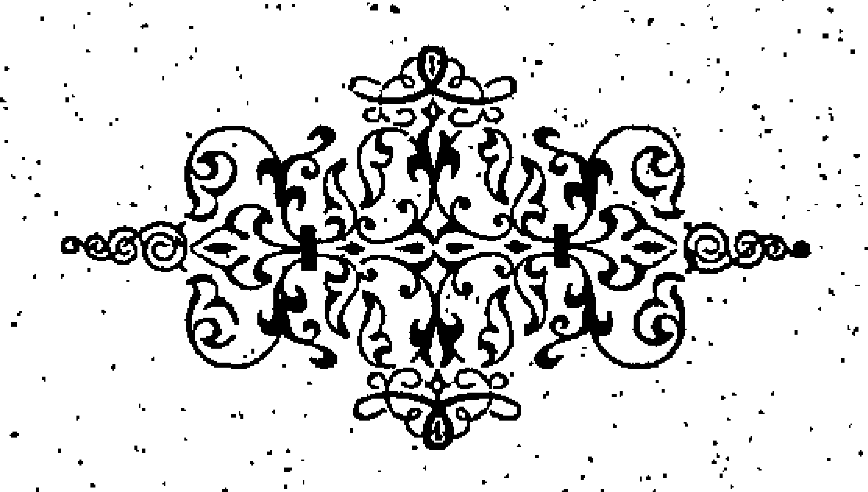
Il frappait amicalement de petits coups sur l'épaule, puis sur la joue de son Henriette. Celle-ci, les yeux rouges encore et les cils humides, toutes les taches de sa peau de rousse en feu, s'efforçait de sourire en disant :

— Mais oui, mais oui, va, papa...

De retenir ses larmes et de garder pour elle, en dedans, la grosse peine qui gonflait, gonflait sa poitrine énorme, jusqu'à menacer de l'étouffer.

— Ah ! pour ça, dit Monsieur Gaillardon, mon cher papa, je suis votre homme. J'ai justement un ami qui en cherche une ; elle va joliment bien faire son affaire !

RENARD



SONNET

Laisse la rue à ceux que leur âme importune.
Calme, respire au long d'un grand soir de satin
Le lys de solitude à ton balcon hautain;
Et joue avec les blonds cheveux de la Fortune.

Tas d'affamés serrés à la table commune,
Laisse aux autres leur part hâtive du festin,
Cependant que fleurit dans le parc incertain
La rose de cristal qui chante au clair de lune.

Au fond du Sanctuaire, entends l'art Sybillin
Prophétiser ton âme — et vers l'Œuvre divin
Lève ton cœur ainsi qu'un ciboire d'or fin!

Pense, domine l'Age et respire l'Espace.
N'espère pas : l'Espoir est un oiseau rapace.
Vis, si tu peux, dans l'Eternel l'heure qui passe.

Albert Samain



LES ÉLUS

A CHARLES MORICE

Parmi le vil bétail qui veule s'abandonne
Aux remous de la Vie impure et monotone,
Les Elus du Futur songent d'Eternité.

Leur cœur est triste et vaste et nu comme une grève
Qui subit les assauts multipliés sans trève
D'un océan brutal sous un ciel irrité.

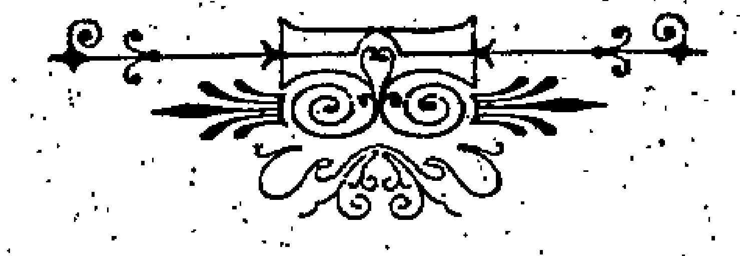
Sachant que toute lutte est mauvaise et stérile,
Ils dédaignent, hautains, la huaille scurrile
Qui geint à leur poursuite et les mord aux talons.

La nuit, sous le regard des lunes léthargiques,
Ils appareillent vers les îles nostalgiques,
Où leur ment le mirage des rêves félons.

Mais pour avoir gardé la foi dans les oracles
Des anciens jours, ils vont attestant les miracles,
Et voguent sur le dos ondé des flots amers,

Les yeux levés vers la cité spendide et sainte
Qu'ébaucha leur espoir, sous un dais hyacinthe,
Au rivage inconnu des écumeurs de mers.

JEAN COURT



CIRQUE

On vit d'abord un petit homme dont la fine et souple anatomie se moulait dans un exact maillot collant aux paillettes d'arc-en-ciel. Une blanche perruque à triple houppe, comme un grand papillon d'argent posé sur sa tête, le couronnait. Et, bien qu'à le regarder attentivement cela lui donnât l'air un peu vieillot, il s'élançait vers les cristaux du lustre en des bonds de félin, gracieux et terribles, et ses pirouettes étaient si vertigineusement rapides qu'on ne voyait plus, dans la poussière aveuglante des paillettes, que le vol affolé du grand papillon d'argent.

Soudain, comme d'un ara qui aurait bu trop de vin chaud, un cri guttural déchira les tympans. Grotesque et gesticulant sous les bourrades des valets d'écurie, s'avançait une manière de monstre qui était enfoui jusqu'aux épaules dans un immense pantalon flottant. Seuls émergeaient les bras et la tête — une petite tête aux yeux impudents et retrousseurs, aux tatouages d'un rouge de viande crue, chauve comme un marbre.

La vue du clown arc-en-ciel sembla l'exaspérer. Hurlant : « Ah ! caricature d'Idéal ! » — il se précipita sur lui.

Mais un suprême élan de terreur et de dégoût fit s'évaporer dans les lumières du plafond l'immatériel ennemi, tandis que le hideux Paillasse étalait lourdement sur le sable sa ridicule obésité. A grand peine s'étant remis sur pieds, il cria :

— Je suis l'Homme moderne : un ventre et des accessoires, voilà ! Ce que les Grecs — hélas ! j'ai de la littérature — ce que les Grecs appelaient l'*Epithumia*, les vices, les grossiers appétits, les

passions bestiales, plus quelques coups de pied dans nos parties les plus sensibles, c'est notre vie, c'est toute la vie. N'ai-je pas trouvé pour mes dieux un panthéon assez confortable? Quel symbole, ce pantalon! Il flotte comme un étendard, il est ample et chaud comme les draps d'un lit. De sorte que j'ai pu y loger mon cœur par dessus le marché. Entre nous, les histoires de cœur, c'est comme les jeux des poulains au vert, ça finit toujours par des coups d'arrière-train. Alors ce viscère n'est-il pas bien à sa place dans mon panthéon?

— Oh! c'te tête! — interrompit un loustic métaphysicien.

— Ah! oui, ma tête, — répliqua le pître — La Macette fourbe et rusée, la soubrette de ressources, qui tourne les obstacles, manigance les expédients et frise la cour d'assises, pour la plus complète satisfaction des maîtres vicieux, n'est-ce pas?

Puis, pliant son corps comme une loque humide, il mit dédaigneusement sa tête entre ses jambes et s'en alla ainsi, dans un tonnerre d'applaudissements.

Et, comme je m'étonnais que de pareilles sottises soulevassent un tel enthousiasme, je m'aperçus que, si trois ou quatre spectateurs portaient le joli maillot arc-en-ciel, *tous les autres* étaient enfouis jusqu'aux épaules dans un immense pantalon flottant.

LOUIS DENISE



POUR L'INGÉNUE

Vois-tu ! la vie a de si hasardeux chemins
Qu'un vieil explorateur de sa géographie,
Malgré tout son savoir, jamais ne s'y confie
Sans craindre les périls d'imprévus lendemains.

Et n'es-tu pas l'enfant rieuse et délicate,
Faite pour voyager en des pays jolis,
Où le sol sablonneux et blond comme ta natte
Serait plus doux que le duvet des bengalis ?

Regarde... J'ai le corps tout sillonné de plaies,
Ainsi qu'un champ qui saignerait aux coups des socs,
— Et pour les rafraîchir, à la base des rocs
La mer m'offrit les flots amers des sombres baies !..

Mais toi, ne t'en va pas t'exposer au danger
De te meurtrir les flancs de pareilles blessures !
Viens... Je te porterai comme un fardeau léger
A travers tout, liée à moi par tes mains pures.

J'irai du pas prudent des pieds martyrisés...
Et comme j'aurai seul le souci du voyage,
Tu lèveras les yeux vers quelque beau nuage,
Quand je n'y mettrai pas un voile de baisers.

JULIEN LECLERCQ

29-30 Septembre 1889.



ÉPAVES

POUR LOUIS DENIS

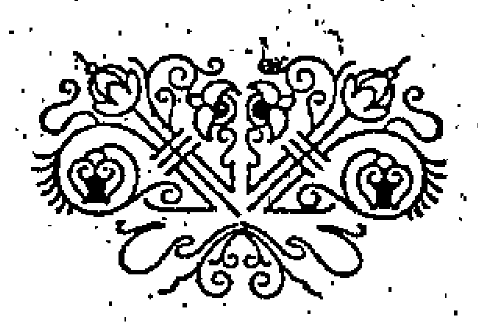
Au premier soir de leur voyage aventureux,
Les galions chargés de nos espoirs en faste
Furent, sans lutte, le jouet d'un vent néfaste,
Et l'Océan d'oubli s'est refermé sur eux.

Ils dorment ignorés sous leur linceul de vagues,
Et dans leurs flancs, qu'illuminèrent des trésors,
C'est désormais la nuit, où blémissent les ors
Monstrueux de grands yeux dardant les terreurs vagues.

L'heure vient, fatidique, où ne restera plus
(L'eau s'acharnant sans haine à son œuvre infamante)
Que des débris sans nom jetés par la tourmente
Au rythme indifférent des flux et des reflux.

Mais avant, quelque jour d'ouragan, dans les sables
Nus au milieu des flots béants, apparaîtront,
Achevant de mourir de leur obscur affront,
Les Gloires qu'on rêva naguère impérissables.

EDOUARD DUBUS



LES ISOLÉS

VINCENT VAN GOGH

Et voilà que, tout à coup, dès la rentrée dans l'ignoble tohubohu boueux de la rue, sale et de la laide vie réelle, éparpillées, chantèrent, malgré moi, ces bribes de vers en ma mémoire :

L'enivrante monotonie
Du métal, du marbre et de l'eau....
Et tout, même la couleur noire,
Semblait fourbi, clair, irisé ;
Le liquide enchâssait sa gloire
Dans le rayon cristallisé.....
Et des cataractes pesantes
Comme des rideaux de cristal
Se suspendaient, éblouissantes,
A des murailles de métal....

Sous des ciels, tantôt taillés dans l'éblouissement des saphirs ou des turquoises, tantôt pétris de je ne sais quels soufres infernaux, chauds, délétères et aveuglants ; sous des ciels pareils à des coulées de métaux et de cristaux en fusion, où, parfois, s'étalent, irradiés, de torrides disques solaires ; sous l'incessant et formidable ruissellement de toutes les lumières possibles ; dans des atmosphères lourdes, flambantes, cuisantes, qui semblent s'exhaler de fantastiques fournaises où se volatiliseraient des ors et des diamants et des gemmes singulières — c'est l'étalement inquiétant, troubleur, d'une étrange nature, à la fois vraiment vraie et quasiment supranaturelle, d'une nature excessive où tout, êtres et choses, ombres et lumières, formes et couleurs, se cabre, se dresse en une volonté rageuse de hurler son essentielle et propre chanson, sur le timbre le plus intense, le plus farouchement suraigu ; ce sont des arbres, tordus ainsi que des géants en bataille, proclamant du geste de leurs noueux bras qui menaçent et du tragique envolement de leurs vertes crinières, leur puissance indomptable, l'orgueil de leur musculature, leur sève chaude comme du sang, leur éternel défi à l'ouragan, à la foudre, à la nature méchante ; ce sont des cyprès dressant leurs cauchemardantes silhouettes de flammes, qui seraient noires ; des

montagnes arquant des dos de mammouths ou de rhinocéros; des vergers blancs et roses et blonds, comme d'idéaux rêves de vierges; des maisons accroupies, se contorsionnant passionément ainsi que des êtres qui jouissent, qui souffrent, qui pensent; des pierres, des terrains, des broussailles, des gazons, des jardins, des rivières qu'on dirait sculptés en d'inconnus minéraux, polis, miroitants, irisés, féeriques; ce sont de flamboyants paysages qui paraissent l'ébullition de multicolores émaux dans quelque diabolique creuset d'alchimiste, des frondaisons qu'on dirait de bronze antique, de cuivre neuf, de verre filé; des parterres de fleurs qui sont moins des fleurs que de richissimes joailleries faites de rubis, d'agates, d'onyx, d'émeraudes, de corindons, de chrysobérils, d'améthistes et de calcédoines; c'est l'universelle et folle et aveuglante coruscation des choses; c'est la matière, c'est la nature tout entière tordue frénétiquement, paroxysée, montée aux combles de l'exacerbation; c'est la forme devenant le cauchemar, la couleur devenant flammes, laves et pierreries, la lumière se faisant incendie, la vie, fièvre chaude.

*
* *

Telle, et non point exagérée, bien qu'on puisse penser, l'impression que laisse en la rétine le premier regarder des œuvres étranges, intensives et fiévreuses de Vincent Van Gogh, ce compatriote et non indigne descendant des vieux maîtres de Hollande.

Oh! combien loin nous sommes — n'est-ce pas? — du beau grand art ancien, très sain et très pondéré, des Pays-Bas! Combien loin des Gérard Dow, des Albert Cuyp, des Terburg, des Metzu, des Peter de Hooghe, des Van der Meer, des Van der Heyden et de leurs toiles charmeuses, un peu bourgeoises, tant patiemment soignées, tant flegmatiquement léchées, tant scrupuleusement minutieuses! Combien loin des beaux paysages, si sobres, si pondérés, si enveloppés toujours de douces, et grises, et indécises vapeurs, des Van der Heyden, des Berghem, des Van Ostade, des Potter, des Van Goyen, des Ruysdaël, des Hobbema! Combien loin de l'un peu froide élégance des Wouwermans, de l'éternelle chandelle de Schalken, de la timide myopie, des fins pinceaux et de la loupe du bon Pierre Slingelandt! Combien loin des délicates couleurs toujours un peu nuageuses et brumeuses des Pays du Nord et des inlassables pignochements de ces bien portants artistes, de là-bas et d'autrefois, qui peignaient « dans leur poêle », l'esprit très-calme, les pieds chauds et la panse pleine de bière, et combien loin de cet art très honnête, très consciencieux, très scrupuleux, très protestant, très républicain, très génialement banal de ces incomparables vieux maîtres qui

avaient le seul tort — si ce fut un tort pour eux — d'être tous pères de famille et bourgmestres!...

Et pourtant, qu'on ne s'y trompe pas, Vincent Van Gogh n'est point tant en dehors de sa race. Il a subi les inéluctables lois ataviques. Il est bien et dûment Hollandais, de la sublime lignée de Franz Halz.

Et d'abord, en effet, comme tous ses illustres compatriotes, c'est un réaliste, un réaliste dans toute la force du terme. *Ars est homo, additus naturæ* a dit le chancelier Bacon, et M. Emile Zola a défini le naturalisme « la nature vue à travers un tempérament ». Or, c'est cet « *homo additus* » c'est cet « à travers un tempérament, c'est ce moulage de l'objectif, toujours un, dans des subjectifs, toujours divers, qui compliquent la question, et suppriment la possibilité de tout irréfragable critérium des degrés de sincérité de l'artiste. Le critique en est donc fatalement réduit, pour cette détermination, à des inductions plus ou moins hypothétiques, mais toujours contestables. Néanmoins, j'estime que, dans le cas de Vincent Van Gogh, malgré la parfois déroutante étrangeté de ses œuvres, il est difficile, pour qui veut être impartial et pour qui sait regarder, de nier ou de contester la véracité naïve de son art, l'ingénuité de sa vision. Indépendamment, en effet, de cet indéfinissable parfum de bonne foi et de vraiment-vu qu'exhalent tous ses tableaux, le choix des sujets, le rapport constant des plus excessives notes, la conscience d'étude des caractères, la continuelle recherche du signe essentiel de chaque chose, mille significatifs détails nous affirment irrécusablement sa profonde et presqu'enfantine sincérité, son grand amour de la nature et du vrai — de son vrai, à lui.

Il nous est donc permis, ceci admis, de légitimement induire des œuvres même de Vincent Van Gogh, à son tempérament d'homme, ou plutôt d'artiste — induction qu'il me serait possible, si je le voulais, de corroborer par des faits biographiques. Ce qui particularise son œuvre entière, c'est l'excès, l'excès en la force, l'excès en la nervosité, la violence en l'expression. Dans sa catégorique affirmation du caractère des choses, dans sa souvent téméraire simplification des formes, dans son insolence à fixer le soleil face à face, dans la fougue véhémente de son dessin et de sa couleur, jusque dans les moindres particularités de sa technique, se révèle un puissant, un mâle, un oseur, très souvent brutal et parfois ingénûment délicat. Et, de plus, cela se devine, aux outrances quasiment orgiaques de tout ce qu'il a peint, c'est un exalté, ennemi des sobriétés bourgeoises et des minuties, une sorte de géant ivre, plus apte à des remuements de montagnes qu'à manier des bibelots d'étagères, un cerveau en ébullition, déversant sa lave dans tous les ravins de l'art, irrésistiblement, un terrible et affolé génie, sublime souvent, grotesque

quelquefois, toujours relevant presque de la pathologie. Enfin, et surtout, c'est un hyperesthésique, nettement symptômatisé, percevant avec des intensités anormales, peut-être même, douloureuses, les imperceptibles et secrets caractères des lignes et des formes, mais plus encore les couleurs, les lumières, les nuances invisibles aux prunelles saines, les magiques irisations des ombres. Et voilà pourquoi son réalisme, à lui, le névrosé, et voilà pourquoi sa sincérité et sa vérité sont si différents du réalisme, de la sincérité et de la vérité de ces grands petits bourgeois de Hollande, si sains de corps, eux, si bien équilibrés d'âme, qui furent ses ancêtres et ses maîtres.

* *

Au reste, ce respect et cet amour de la réalité des choses ne suffisent point, seuls, à expliquer et à caractériser l'art profond, complexe, très-à-part, de Vincent Van Gogh. Sans doute, comme tous les peintres de sa race, il est très conscient de la matière, de son importance et de sa beauté, mais aussi, le plus souvent, cette enchanteresse matière, il ne la considère que comme une sorte de merveilleux langage destiné à traduire l'Idée. C'est, presque toujours, un symboliste. Non point, je le sais, un symboliste à la manière des primitifs italiens, ces mystiques qui éprouvaient à peine le besoin de désimmatérialiser leurs rêves, mais un symboliste sentant la continuelle nécessité de revêtir ses idées de formes précises, pondérables, tangibles, d'enveloppes intensément charnelles et matérielles. Dans presque toutes ses toiles, sous cette enveloppe morphique, sous cette chair très chair, sous cette matière très matière, gît, pour l'esprit qui sait l'y voir, une pensée, une Idée, et cette Idée, essentiel substratum de l'œuvre, en est, en même temps, la cause efficiente et finale. Quant aux brillantes et éclatantes symphonies de couleurs et de lignes, quelle que soit leur importance pour le peintre, elles ne sont dans son travail que de simples *moyens* expressifs, que de simples *procédés* de symbolisation. Si l'on refusait, en effet, d'admettre sous cet art naturaliste l'existence de ces tendances idéalistes, une grande part de l'œuvre que nous étudions demeurerait fort incompréhensible. Comment expliquerait-on, par exemple, *le Semeur*, cet auguste et troublant semeur, ce rustre au front brutement génial, ressemblant parfois et lointainement à l'artiste lui-même, dont la silhouette, le geste et le travail ont toujours obsédé Vincent Van Gogh, et qu'il peignit et repeignit si souvent, tantôt sous des ciels rubescents de couchant, tantôt dans la poudre d'or des midis embrasés, si l'on ne veut songer à cette idée fixe qui hante sa cervelle de l'actuelle nécessité de la venue d'un homme, d'un messie, semeur de vérité, qui regénérerait la décrépitude de

notre art et peut-être de notre imbécile et industrialiste société? Et aussi cette obsédante passion pour le disque solaire qu'il aime à faire rutiler dans l'embrasement de ses ciels et, en même temps, pour cet autre soleil, pour cet astre végétal, le somptueux tournesol, qu'il répète, sans se lasser, en monomane, comment l'expliquer si l'on refuse d'admettre sa persistante préoccupation de quelque vague et glorieuse allégorie héliomythique?

*
* *

Vincent Van Gogh, en effet, n'est pas seulement un grand peintre, enthousiaste de son art, de sa palette et de la nature, c'est encore un rêveur, un croyant exalté, un dévoreur de belles utopies, vivant d'idées et de songes.

Longtemps, il s'est complu à imaginer une rénovation d'art, possible par un déplacement de civilisation : un art des régions tropicales; les peuples réclamant impérieusement des œuvres correspondant aux nouveaux milieux habités; les peintres se trouvant face à face avec une nature jusqu'alors inconnue, formidablement lumineuse, s'avouant enfin l'impuissance des vieux trucs d'école, et se mettant à chercher, naïvement, la candide traduction de toutes ces neuves sensations!.. N'eût-il pas été, en effet, lui, l'intense et fantatisque coloriste broyeur d'ors et de pierreries, le très digne peintre, plutôt que les Guillaumet, que les fadasses Fromentin et que les boueux Gérôme, de ces pays des resplendissances, des fulgurants-soleils et des couleurs qui aveuglent?...

Puis, comme conséquence de cette conviction du besoin de tout recommencer en art, il eut et longtemps il caressa l'idée d'inventer une peinture très simple, populaire, quasiment enfantine, capable d'émouvoir les humbles qui ne raffinent point et d'être comprise par les plus naïfs des pauvres d'esprits. La *Berceuse*, cette gigantesque et géniale image d'Epinal, qu'il a répétée, avec de curieuses variantes, plusieurs fois, le portrait du flegmatique et indescriptiblement jubilant *Employé des postes*, le *Pont-levis*, si crûment lumineux et si exquisément banal, l'ingénue *Fillette à la rose*, *le Zouave*, *la Provençale*, indiquent, avec la plus grande netteté, cette tendance vers la simplification de l'art, qu'on retrouve d'ailleurs, plus ou moins, dans tout son œuvre et qui ne me paraît point si absurde ni si mésestimable en ces temps de complication à outrance, de myopie et de maladroite analyse.

*
* *

Toutes ces théories, toutes ces espérances de Vincent Van Gogh sont-elles pratiques? Ne sont-elles point de vaines et belles chimères? Qui le sait? En tous cas, je n'ai point à l'examiner ici. Il me suffira, pour terminer d'à peu près carac-

tériser ce curieux esprit si en dehors de tous banaux sentiers, de dire quelques mots sur sa technique.

Le côté externe et matériel de sa peinture est en absolue corrélation avec son tempérament d'artiste. Dans toutes ses œuvres, l'exécution est vigoureuse, exaltée, brutale, intensive. Son dessin, rageur, puissant, souvent maladroit et quelque peu lourd, exagère le caractère, simplifie, saute en maître, en vainqueur, par dessus le détail, atteint la magistrale synthèse, le grand style quelquefois, mais non point toujours.

Sa couleur, nous la connaissons déjà. Elle est invraisemblablement éblouissante. Il est, que je sache, le seul peintre qui perçoive le chromatisme des choses avec cette intensité, avec cette qualité métallique, gemmique. Ses recherches de colorations d'ombres, d'influences de tons sur tons, de pleins ensoleillements sont des plus curieuses. Il ne sait pas toujours éviter, pourtant, certaines crudités désagréables, certaines inharmonies, certaines dissonances... Quant à sa facture proprement dite, à ses immédiats procédés d'enluminer la toile, ils sont, ainsi que tout le reste de ce qui est lui, fougueux, très puissants et très nerveux. Sa brosse opère par énormes empâtements de tons très purs, par traînées incurvées, rompues de touches rectilignes..., par entassements, parfois maladroits, d'une très rutilante maçonnerie, et tout cela donne à certaines de ses toiles l'apparence solide d'éblouissantes murailles faites de cristaux et de soleil.

*
* *

Ce robuste et vrai artiste, très de race, aux mains brutales de géant, aux nervosités de femme hystérique, à l'âme d'illuminé, si original et si à-part au milieu de notre piteux art d'aujourd'hui, connaîtra-t-il un jour — tout est possible — les joies de la réhabilitation, les cajoleries repenties de la vogue? Peut-être. Mais quoi qu'il arrive, quand bien même la mode viendrait de payer ses toiles — ce qui est peu probable — au prix des petites infamies de M. Meissonier, je ne pense pas que beaucoup de sincérité puisse jamais entrer en cette tardive admiration du gros public. Vincent Van Gogh est, à la fois, trop simple et trop subtil pour l'esprit-bourgeois contemporain. Il ne sera jamais pleinement compris que de ses frères, les artistes très artistes... et des heureux du petit peuple, du tout petit peuple, qui auront, par hasard, échappé aux bienfaisants enseignements de la Laïque !...

G. ALBERT AURIER

LES LIVRES

Joies, poèmes (1888-89), par Francis-Vielé Griffin (chez Tresse et Stock). — O poètes, réjouissez-vous, car « *le vers est libre* » : c'est M. F. V. Griffin qui le proclame, avec la légitime allégresse d'un trouveur. Oui, ce vers dont beaucoup d'entre nous cherchaient la formule, ce vers que M. Gustave Kahn et tant d'autres, malgré de louables efforts si bêtement raillés, n'avaient pu réussir à sérier en poèmes suivant un lien orchestral exempt de cacophonies, M. F.-V. Griffin l'emploie désormais avec la plus admirable sûreté. Ces rondes aux refrains mobiles, ces dialogues répercutés d'une âme de blonde à l'âme du poète, au milieu de magiques paysages à demi voilés par les bleuissantes gazes embuées des féeries de nature, sonnent, sanglotent ou susurrent en de prestigieuses concordances de rythmes : « ce qui ne veut nullement dire (comme le déclare l'auteur avec un hautain bon sens) que le vieil alexandrin à césure unique ou multiple, avec ou sans rejet ou enjambement, soit aboli ou instauré ; mais, plus largement, que nulle forme fixe n'est plus considérée comme le moule *nécessaire* à l'expression de toute pensée poétique... » Maintenant, que s'esclaffe la Cohue ! Moi je dis qu'avec les *Episodes*, de M. Henri de Régnier — et ce n'est point sans motifs critiques que je rapproche ici ces deux œuvres, — *Joies* restera l'une des plus merveilleuses manifestations poétiques de ce temps, et de tous les temps.

Le Livre du Jugement (la *Création*, la *Chute*), par Alber Jhouney (édition de l'*Etoile*, chez Sauvaître). — Ce sont les deux premiers hymnes d'un poème qui en contiendra quatre : « l'histoire dramatique de l'Ame humaine et de sa destinée, racontée à la lumière des traditions occultes et de la Kabbale. » Certes, M. Alber Jhouney connaît son métier ; certes, j'admets pour l'Idée-pure — je l'ai dit déjà — le droit de s'affirmer en poésie : mais encore est-ce à la condition que l'esprit didactique n'en exclue pas toute envolée ; or, cette œuvre donne, trop souvent, l'impression de bonnes proses rimées. Néanmoins, je devine en M. Alber Jhouney l'un des poètes le plus capables, dans la jeune littérature, de devenir réellement complets : il a la pensée, on sent qu'il aura l'image quand il le voudra, l'image ou plutôt la couleur. Mais cette sobriété, hautaine et sévère, ne me déplaît que par sa continuité. Aussi, malgré mes restrictions, je vous salue, frère, vous êtes des nôtres ; et — ce que certains des nôtres ignorent — vous savez que Lucrèce fut LE Poète.

L. P. de B. G.

Bas les Cœurs! par Georges Darien (Savine, éditeur). Ce sont, dites par lui-même, avec le *je*, les impressions d'un gamin de Versailles, pendant la guerre franco-allemande, d'un gamin, mais d'un gamin certes fort précoce, qui est un bien fin observateur et un très terrible railleur. Il y a, dans ce livre, toute l'ironique histoire des évolutions psychologiques de la société bourgeoise, en province, avant et pen-

dant l'invasion. Si l'on ne devinait, sous la raillerie, la présence latente de quelque thèse sociologique en gestation qui surgira un jour, l'œuvre de M. Georges Darien ferait penser aux ironies de Flaubert, du Flaubert qui créa Bouvard, Pécuchet et M. Homais. L'écriture de *Bas les Cœurs* ! est souple, nerveuse, pittoresque, inégale parfois et un peu trop hâtive, mais, en tout cas, fort personnelle. Bref, un livre pas banal, souvent profond, alerte toujours, et qui promet.

Albanus-Albano, par BARDHA DE TEMAL (Savine, éditeur). Ce sont des scènes de la vie albanaise, paraît-il.

G. A. A.

Rééditions

Chez Bergeretto. — **Sodome**, par HENRI D'ARGIS, préface de Paul Verlaine.

Chez Félix Brossier. — **Zé'boïm**, par MAURICE DE SOUILLAC, et toute la série des *Voluptueuses*, de JEAN LAROCQUE : **Isey** — **Viviane** — **Odile** — **Fausta** — **Daphné** — sous de fantaisistes couvertures à illustrations polychrômes.

THÉATRES

Le Théâtre-libre a inauguré sa saison théâtrale par un acte en vers de M. Georges Bois, et cinq actes en prose de M. Georges Ancey. De l'acte de M. Bois, peu de chose à dire. Le sujet, assez banal, n'est relevé ni par les vers, qui sont quelconques, ni par le jeu, qui est mauvais. Ce parallèle entre Charles d'Orléans, l'inventeur du rondel, et François Villon, le père de la ballade, ne s'imposait guère, que je sache, après le *Gringoire* de Banville. On a accueilli, du reste, *Au temps de la ballade*, la pièce en question, assez fraîchement. — Ah ! par exemple, c'est des deux mains que nous applaudissons au succès de l'*École des Veufs*, de M. Ancey, une pièce à la Becque, mordante, ironique, carrément frondeuse, et qui vous retourne, comme on retourne un gant, l'hypocrisie sociale, et vous en montre les dessous et les dedans, implacablement. Une pièce pleine de mots vrais, de ces mots qu'on dit tous les jours et qu'on finit par ne plus entendre, à cause de cela, tant ils sont dans les habitudes, les convenances et les usages. La critique officielle a hurlé, comme il sied. Vitu a même osé écrire qu'un père et un fils comme les Mirelet n'existaient pas, alors qu'on pourrait mettre tant de noms sur ces types communs. Bref, et en dépit des Vitus de tout calibre, l'*École des Veufs* est un tel succès pour M. Ancey, que l'*Echo de Paris* a eu l'intelligence de lui demander une chronique hebdomadaire.

BEAUX-ARTS

Signalée aux curieux d'art jeune, vivant, chercheur, l'exposition organisée par M. Fernand l'Anglois, au n° 4 de la rue Gay-Lussac. Au catalogue, les noms de MM. Emile Bour-

delle, Gaston Prunier, Maurice Baud, Louis Hayet, Georges Binet, de Chabaud la Tour, Roubichon, Victor Koos, Aristide Maillol, Raymond Daly, Séguéla. Fernand l'Anglois : toiles à l'huile, pastels, sculptures, gravures, dessins. Se détachent en de spéciales attractions l'extraordinaire buste d'enfant, le groupe symbolique et le bas-relief de Bourdelle, le portrait et les paysages de Prunier, les recherches impressionnistes de Hayet, le Beethoven profondément fouillé de Maurice Baud, le Verlaine de l'Anglois, tiré d'une anthologie de poètes contemporains en préparation. Destinée à créer un centre agréable où pourront se rencontrer des artistes, des musiciens, des littérateurs, cette exposition, qui se renouvellera continuellement, groupe de nombreuses sympathies. En ce local intéressant sont organisées, chaque samedi, des réunions où l'on dira de bons vers et où l'on fera de belles musiques. Les intrus n'y pénètreront pas, mais la porte en sera hospitalièrement ouverte à tous ceux d'intelligente compagnie.

L. D.

Echos divers et Communications

Vers la fin de janvier, la librairie Ollendorff publiera *La Confession d'un fou*, de Léo Trézenik. Ce livre est d'un intérêt spécial, en ce sens qu'il traite d'une façon compétente un sujet scientifique dont on n'a pas encore écrit sous forme de roman. La « littérature pathologique » est d'ailleurs une contrée vierge — les vestiges qu'on en trouve de ci de là dans l'œuvre de nos fabricants de bouquins ne relevant que de l'imagination pure. Et cela s'explique aisément, ce genre requérant un fonds de connaissances techniques que ne possèdent ordinairement point les romanciers. Or, étudier un cas pathologique pour en faire un roman ne donne jamais — les exemples abondent — que d'incomplets résultats, et en tout cas ne saurait permettre ces hardies hypothèses scientifiques que n'oserait pas le médecin, que peut oser l'homme de lettres, et qui doivent, semble-t-il, être le piment d'une telle littérature. Léo Trézenik, qui a presque toutes ses inscriptions de médecine, nous paraît des mieux placés pour réussir dans cette voie nouvelle. Car *La Confession d'un fou* est le premier ouvrage d'une série que l'auteur se propose d'écrire concurremment avec cette autre série, *Ma Province*, tableaux de mœurs normandes dont le dernier brossé est l'*Abbé Coqueluche*.

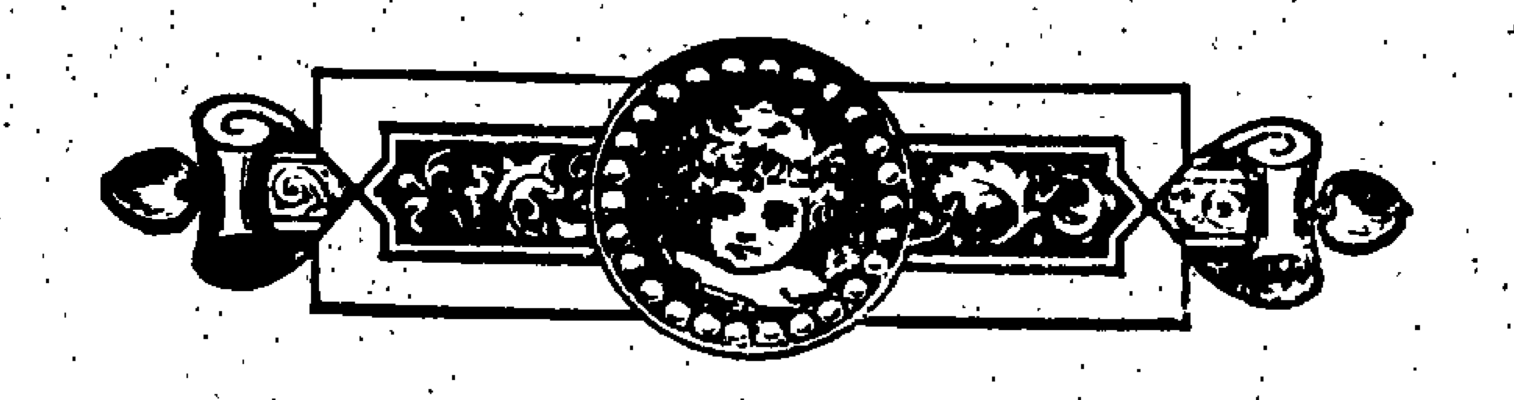
Le prochain roman de Rachilde portera ce titre : *La sanglante ironie*.

Notre collaborateur et ami Louis Dumur se décide enfin à publier, en même temps qu'un livre de poésies : *Lassitudes*, un roman achevé depuis longtemps déjà : *Albert*. Nous reparlerons de cet ouvrage lors de son apparition, en janvier.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.
Imp. ROUGIER, 11, Rue du Regard, Paris.

Alfred Vallette



CHRONIQUE

En ce temps de Christmas et d'Epiphanie, cependant que la truffe développe toute son âme impériale et que les gels hivernaux, par des procédés inconnus de monsieur Barrès lui-même, éteignent le paupérisme en la personne des grelotteux, il semble que les entrepreneurs de vaudevilles aient négligé pour leurs revues de fin d'année un « clou » d'indubitable effet. L'étrange appétit qui, vers le solstice de décembre, induit les quelconques bonnetiers à s'attabler devant l'eucharistie d'une permanente imbécillité, nonobstant le cagneux fessier des demoiselles figurantes et la dissonance des ponts-neufs, eût trouvé, comme il semble, une pâture généreuse dans le choix d'un compère nouveau. Ce précieux adjuteur des calembredaines séculaires auquel, par une aberration inexplicable, les Éminents Directeurs n'ont point encore songé, vous l'avez nommé sans doute, à cause de l'excessive aptitude qu'on lui voit pour ces sortes d'utilités. Autour du spéculum-Eiffel, dans les gourbis pédiculaires, parmi les éphestions internationaux, combien nous l'admirâmes, inaugurant sans trêve, et, de sa popularité magistralement chauffée par la Rousse, conglorifiant Ali-Voyou, notre sympathique visiteur. Son claque d'alors, son grand cordon à peine défraîchi, ne pourrait-il les mettre au service des beuglants influencés, des théâtricules dé-

serts? Lui consul, fut au grand jour importée la Danse du Ventre, l'ostentation familière du Nombril. Sous son règne, des notaires vertueux, des banquiers suivis de leurs hoirs, des charcutiers avec leurs *demoiselles*, proclamèrent un honnête spectacle la vue des culetages réservés jusqu'à nous aux *oulels-naïls* de la rue Joubert. Lazare organisait la victoire (N'est-ce pas, ô Béranger?) Saadi, qu'un tel prénom incline aux grâces, conduit modestement les jeux des bayadères, sans que l'émotion d'aucune glande altère jamais le zinc de son visage. Aussi de quel succès ne comblerait-il pas le tréteau magnifié de ses complaisances? La commère fort en peau et mafflue comme il convient lui gazouillerait aux trépignements de l'assemblée un hymme populaire de l'an neuf :

« Ça commençe en I, ça finit en Cha,
« Et tout le monde a, a l'*Influenza* ».

tandis qu'une machine d'opéra montrerait le Président, de Bûche Officielle métamorphosé en Bûche de Noël, ouvrant aux futurs récidivistes les jardins de l'Elysée et mimant pour la badauderie contemporaine le geste fictif de la pitié. — Ce qui, somme toute, ne serait guère plus indécent que la croix de légionnaire appliquée à l'histrion Mounet Sully.

***

Monsieur Tureau-Dangin, auteur peu lu d'une histoire quelconque de la maison d'Orléans; le pédant Brunetière; Emile Zola, ce prévôt des marchands, tant soucieux de blasonner sa boutique achalandée; le capitaine Viaud, en religion basbleuesque Pierre Loti; Henri Becque, l'auteur des *Corbeaux*, courent de concert la gloire acadé-

mique. Le fauteuil d'Augier, ce poète immortel dont quelques vers applaudis, entre autres ce distique :

« Ce seront tous les jours nouvelles platitudes
« Qui dégénèreront bientôt en habitudes »

dépassent ce que Jean Aicard a produit de meilleur, le fauteuil d'Augier prendra-t-il pour *assis* le dramaturge, les romanciers, le critique ou l'historien? L'honneur si grand que Becque daigne impartir aux petits vieux de l'Institut, honneur dont s'affligent ceux qui goûtent dans leur cœur l'âpre virilité de son talent, sera-t-il compris par Camille Doucet, par tant d'autres bonshommes excellents comme le prix d'Excellence? Le tiendra-t-on long-temps à la porte, cet inexorable diseur de vérités? Subira-t-il le stage humiliant où Leconte de Lisle a plié son orgueil? Suivra-t-il jusqu'au bout la voie étroite de son infime ambition? Les jeunes — ses amis — ne le désirent certes point, encore qu'une mélancolie les prenne devant un tel désir chez un tel écrivain. — Avoir conçu la *Parisienne* pour lutter contre *Pêcheur d'Islande* et les larbins de Chantilly, c'est à dégoûter des chefs-d'œuvre et de ceux qui les font.

De ceux-là, certes, n'est point monsieur Loti, cacographe impudent et d'autant plus aimé. Car c'est sa profession à lui que d'être aimé et de comprendre dans cet amour les races les plus diverses avec les professions incompatibles. Les reines et les bergères, les femmes jaunes et la veuve Adam, sans compter ses matelots, tout cède au charme de Loti *bombant* dans l'uniforne et, d'une voix éolienne, expliquant aux personnes les agréments qu'il porte en soi. Carmen Sylva lui lit à haute voix ses meilleurs solécismes. Le frère Yves tente de le réconcilier avec l'armée de mer. — Et je ne serais point étonné que ce

vainqueur prît place sous la coupole en attendant monsieur Bourget, autre dentiste de moins de pittoresque, mais pénétrant, ô combien !

*
* *

En même temps que s'agitent les apprentifs académiciens, leurs aînés dans la profession ne s'endorment guère sur leurs palmes. En collaboration avec monsieur Fallières, ministre, à ce que je crois, de l'Intérieur, François Coppée, le jeune maître, vient d'obtenir un imposant succès. Cela rappelle *Le Passant* et console des *Jacobites*. En frappant d'interdit le bénitier où l'auteur du *Pater* trempa sa soupe aux larmes, monsieur Fallières (que certains cognominent le « *muffe* » de Nérac) a fait à cette pauvre chose une réclame près de quoi les banques du Colonel Coddy ne furent que pagnottes et Saint-Jean. Sur le boulevard, les camelots débitent *Le Pater* avec les cartes facétieuses et la *manière de traîter sa belle-mère comme elle le mérite*. Des gens acquièrent l'objet qui, d'habitude, vivent aussi étrangers à la littérature que notre Jean Rameau. Rien de plus innocent d'ailleurs. Une guimauve bénite, un mucilage pieux édulcorant l'Epouvantable Souvenir. L'époque terrible où, pour le crime d'un seul et la hideuse ambition du sinistre nabot, flua le sang des révoltés qui « *sous le drapeau de la Commune formèrent la grande fédération des Douleurs* » (1), où les balles scélérates crevèrent la noble poitrine de Delécluze et massacrèrent un peuple occupé à vomir ses dieux, l'époque farouche de la Commune prend ici une allure de modérantisme peu propre à inquiéter. Et la couardise seule des bourgeois qui nous gouvernent explique la mésaventure dont monsieur Coppée

(1) Jules Vallès: l'*Insurgé*.

bénéficie agréablement. — Un autre persécuté de lettres, monsieur Lucien Descaves, ne se plaindra pas non plus des traitements infligés à ses *Sous-Offs*. Outre qu'il est toujours flatteur de recevoir les injures de monsieur de Cassagnac, je ne pense pas que les poursuites correctionnelles soient pour nuire à l'ouvrage ci-dessus.

Cinq cents pages de casernes, de bouis-bouis et de lupanars, avec quelque science que les aventures soient conduites, cela peut sembler honnêtement coriace, à moins qu'une attestation d'impudeur, par les magistrats délivrée, n'affriande la clientèle. Le jury que propose monsieur Charles Laurent aux jeunes écrivains ne compensera jamais pour les nouveaux venus dans l'art d'écrire la publicité d'une condamnation infamante. Il n'est bouquin si nauséeux qu'on n'impose aux multitudes en les assurant que c'est « très polisson ». L'excommunication laïque ou religieuse a popularisé les romans de madame Sand, les feuilletons d'Eugène Suë, et, pour contrecarrer le Saint-Siège, des marchands grainetiers entreprirent Jocelyn? Telle est d'ailleurs l'opinion de monsieur de Bornier, dont la modération intellectuelle onques ne chevaucha paradoxes si fous.

*
* *

Et maintenant, pour finir sans transition plausible, une ballade récente de Mitrophane Crapoussin :

Croûtelevés et marmiteux
De Nevers, de Chartre ou de Tulle,
Spatalocinèdes piteux
Couverts de gale et de pustule,
Ce bourgeois qui récapitule,
— Étant ladre mais folichon, —
Le quantum de votre sportule,
C'est de la viande de cochon.

Philistins gâteux, ce sont eux,
Les mîteux, que chacun gratule,
Malgré leurs gestes comateux,
Leur ventre et leurs doigts en spatule!
Gazons ceci de quelque tulle :
O Pétrone! faut un bouchon
Quotidien dans leur fistule.
C'est de la viande de Cochon.

Tous, notaires galipoteux,
Monteurs de coups et de pendule,
Dentistes, avoués quinteux,
Tous, le jobard et l'incrédule,
Violent moyennant cédule,
Et tous, pour ne payer Fanchon,
Citent les « Devoirs » de Marc-Tulle :
C'est de la viande de Cochon.

ENVOI

Prince, Ibrahim, vulgo Catulle,
Paul Gébor et madame Chon,
Nana-Saïb et sa mentule,
C'est de la viande de Cochon.

LAURENT TAILHADE.



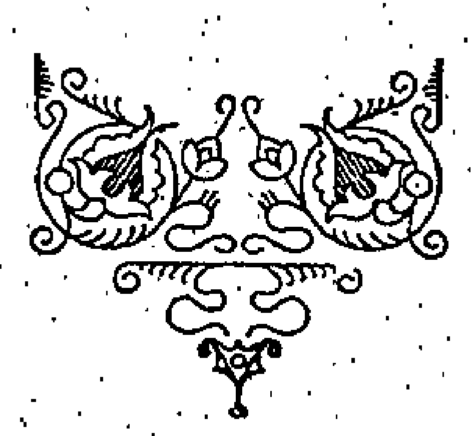
CRÉPUSCULAIRE

Tu m'apparus un soir d'hiver mélancolique :
Envahi par la nuit sinistre, l'Occident
Evoquait ces lointains de vieille basilique,
Où s'érige en splendeur le maître-autel ardent ;
Tu m'apparus un soir d'hiver mélancolique.

Des grâces du couchant ta beauté fut l'égale :
Tes longs cheveux demeurés seuls à te vêtir
Semblaient la mer roulant des roses du Bengale
A l'heure où les soleils mourants vont s'engloutir ;
Des grâces du couchant ta beauté fut l'égale.

Mais l'âme éprise d'horizons crépusculaires,
Haïssant le réel pour ses fauves midis,
Tu n'aimas que la brume où les regards stellaires
S'avivaient à l'appel de tes yeux agrandis,
Chère en allée aux horizons crépusculaires.

EDOUARD DUBUS.



OBSESSION

Quand vogue le Désir au lent fil de mes veines,
Variant, sur mes nerfs, ses thèmes émouvants,
En artiste blasé des barcarolles vaines
Qui sut approfondir l'art des rythmes savants ;

Quand le Magicien, hôte de mes nuits blanches,
Ressuscite ton corps disparu dans mes draps
Imprégnés des moiteurs lascives de tes hanches
Et des parfums troublants dont tu frottes tes bras ;

Que mon esprit et ma raison, mis en déroute,
S'égarent brusquement en un songe anormal,
Où tout mon être aspire à te posséder toute,
Au milieu de frissons qui feraient un doux mal :

J'ai parfois évoqué des alcôves funèbres,
Qu'éclaire, par moment, un feu follet lutin,
Surgi de l'éternel empire des ténèbres
Comme un rayon monté d'un vieux monde incertain.

Or, aux heures de paix et d'analyse calme,
— Lorsque l'âme descend sur les sens endormis,
Tel qu'un veilleur pensif agitant une palme,
Pour répandre l'air frais sur le sommeil d'amis, —

En songeant, sans luxure, au charme de tes poses,
A ton œil orageux traversé d'un éclair,
Bien souvent, loin de toi, je médite ces choses,
Attentif aux conseils que m'a criés la chair.

Et je pressens alors quelles fortes empreintes
Nos baisers laisseraient dans nos seins exaltés,
Si nos spasmes d'amour s'interrompaient de craintes
Où l'âme aurait sa part de larges voluptés.

— Notre soif d'infini, Maîtresse énigmatique !
En nous n'a pas éteint le bûcher des tourments,
Et n'a pu nous ravir au supplice mystique
Qu'ont souffert, ici-bas, les plus heureux amants !...

Qu'importe que ce soit une action profane
De s'étreindre couchés sur un gazon tombal,
Et, par un vent où l'Ange inexorable plane,
D'oser tel entretien comme au retour d'un bal !

Sous l'hypocrite Azur, complice du mystère
Qu'il nous taira toujours dans son sourire bleu,
Nous faut-il, en croyants d'une puissance austère,
Endurer sans espoir le martyre du feu,

Lorsque les exilés de noirs caveaux infâmes
Où la nuit est rebelle aux clartés des flambeaux,
Détenant les secrets de la chair et des âmes,
Dorment sans qu'on les trouble au fond de leurs tombeaux ?

Et qui reculerait même devant l'outrage,
Si, lassé par les chocs de deux corps indomptés,
Quelque mort, soulevant son couvercle avec rage,
Jetait le mot magique à des cœurs révoltés !

... Mais, passant à l'automne auprès de mausolées,
Et pénétrant un soir dans la ville des morts,
— Derrière les cyprès épars dans les allées,
Saurais-tu me livrer ta bouche sans remords ?...

JULIEN LECLERCQ

Novembre 1889.



PROSES MOROSES

a. — LA CLOISON

> Un mois à la campagne.
> Ce n'est pas dans la montagne, —
> Ni au bord de la mer, —
> Où l'air est amer.

Un mois à la campagne dans un château tout neuf (des vieilles verdures, très bien rapiécées, y font tapisserie).

Par la fenêtre, la petite Madame Doucin vagabonde : là-bas les bœufs dormants attroupés sous la lune. Pas un ne beugle à la lune, mais quelques-uns ruminent.

« Vraiment très satisfaite d'une telle villégiature : son Primary en est; son cher amour de Primary que depuis trois mois elle adore, oh! un vrai Amour, — sans compter qu'on écrit à ses amies de de l'ex-Rue-aux-Ours sous cet en-tête : *Château de la Corbeille, par la Clôture-sur-Prime* (petite rivière aux sables dorés, qui sait, peut-être AURIFÈRES?)...

« ... Primary, quel amant! Ce qu'elle aime au-dessus de tout, c'est des mots passionnés, spirituels et indécents, susurrés dans l'oreille : cela caresse en même temps l'âme, le cœur et l'autre. Eh bien, pour déverser une pareille jouissance en son petit corps nerveux comme un jet d'épine et ployable

comme une branche de saule, Primary est unique : Primary trouve. Ainsi, tenez, hier soir, pendant que minuit sonnait au beffroi blanc et propret de l'église voisine (genre XII[e] siècle, au moins), Primary disait : « *Où vais-je baiser ma petite amie pour la réveiller ? Sur tes cheveux ? Sont dorés, mais dorment pas. Sur tes yeux ? Sont dorés, mais dorment pas. Sur ta toison ? Oui, petite amie, sur ta toison, car ta toison dort* ».

« Ça, ce n'est pas des choses qui s'oublient.

« Cette nuit, la toison d'or, la toison dormira seulette, et tout le monde dort, même la petite madame Crocœur, une autre blondinette qui s'ennuie et donne des coups de tête dans la cloison pour se distraire.

« Aucun bruit : adieu les bœufs qui ruminent sous la lune. Je ferme la fenêtre, me couche, souffle... Hé! on parle chez la petite Madame Crocœur... Ah! cette voix... non... lui!.. lui! Primary, mon amour? Il me trahit et j'entends, et il faut que j'entende... Ah! Don Juan, je sais bien que tu me trompes, mais fais-le plus loin... C'est bien lui, c'est sa voix... Il dit... que dit-il?.. Il dit :

« *Où vais-je baiser ma petite amie pour la réveiller? Sur tes cheveux? Sont dorés, mais dorment pas. Sur tes yeux? Sont dorés, mais dorment pas. Sur ta toison ? Oui, petite amie, sur ta toison, car ta toison dort.* »

La petite Madame Doucin crut qu'elle allait pleurer, elle n'en fit que la grimace : les nerfs de sa face révolutionnée se contractaient, elle voulait pleurer, elle n'en faisait que la grimace. . . .

. . . .

Premier déjeuner. On descend en toute petite

toilette, un à un : des bonjours ensommeillés. Primary est là, qui guette :

« Pourvu qu'elle ait entendu! Petite palotte, petite langoureuse, petite fondante, tu avais besoin d'un coup de fouet... Hé! elle aura été cinglée... Quelques zébrures, oh! qu'un seul baiser effacera! Je ne suis pas si méchant qu'on le dit, oh! non, puisque je me contente de les faire saigner par métaphore, pauvres anges! »

Tout le monde est descendu : on attend la petite Madame Doucin.

« Elle est si paresseuse, la chère mignonne! » dit la petite Madame Crocœur.

Elle vient, la petite Madame Doucin, elle vient, en songeant : « Je voudrais pleurer et je n'en fais que la grimace... Et toute la nuit, cette grimace! En dormant, je la sentais qui revenait toujours, toujours... Pourvu que cela se passe! Il va me trouver si laide! Oh! monstre, c'est toi! Et je t'adore... »

Elle vient, elle entre, Primary s'avance et la salue.

Elle va pleurer? non, elle n'en fait que la grimace... (« Mais, elle a un tic! »)... une si vilaine grimace que tout le monde éclate de rire.

REMY DE GOURMONT

3 Janvier 1889

POISSONS ROUGES

pour Pierre Quillard.

Sur les haut-vivants reposoirs
C'est le mariage des ailes.
Les fleurs, filles des arrosoirs,
S'affichent, fleurantes voyelles.

Lambeau d'époque, éteint flambeau
D'une apothéose de pierre,
Un fût se pâme en son tombeau
De valse-admirante-de-lierre.

Fait avec les pleurs du roc dur
Qui de la mousse douce émerge,
Ici regarde un Bassin, pur
Ainsi qu'un œil de blonde vierge.

Des mains en l'avril du décor,
Au centre de la vasque ronde,
Comme on fait pour les césars d'or,
Invisibles, brassent de l'onde.

Sur le bord, d'albes déités,
Délicieusement exsangues,
Dans les rieuses bleuités
Regardent naviguer leur langues.

SAINT-POL ROUX.

1 Septembre 1885.



SUR UN MORT

Le soir s'attriste d'un cadavre sur la berge.
N'est plus, l'Homme qui tout à l'heure, aux yeux profonds,
Portait en lui le Monde entier, et comme font,
Vous et moi, respirait la vie avec l'air vierge,
Qu'un amas, dans le soir, de boue et de chiffons.

Ce qui fut un enfant à la mamelle, tout
Joie et lumière, avec des roses au visage
Où les baisers allaient comme en pèlerinage,
Ce qui fut un enfant charmeur, sur le rivage,
Au dernier tirerait à présent des dégoûts.

O toi qui, tout à l'heure, encore plein d'insolence,
T'enflais superbe, avec la vie et le remous
Du sang, qui fait la pluie et le soleil en nous,
Portant si haut tes airs de tête et tes courroux,
Tu n'es plus que cette ombre où s'assied le silence.

Tes mains de dieu païen, tes mains m'ont mis à nu
Ton âme et m'ont livré ton secret dans leurs lignes;
A ta lèvre ironique, âpre et crispée en signe
De dédain, comme l'ont ceux qui ne se résignent,
C'est un frère qu'en toi j'ai soudain reconnu.

Le pli noir de ton front atteste la tristesse
De n'avoir jamais pu forcer leur masse épaisse
A ces sens envieux de se faire plus vils !
Et de n'avoir vécu qu'en chien qu'on mène en laisse,
Pire ! en pantin obscur dont un autre a les fils.

Ton âme fière suffoquait dans l'édifice,
— Il serait plus séant de dire la prison —
De chair où chaque aïeul a déposé son vice,
En obstacle au vouloir que le Bien s'accomplisse :
Faisant de tous tes sens autant de trahisons.

N'ayant l'esprit léger de ceux où tu pris place,
Ah! tu l'as su leur rire insultant et moqueur
Et l'Ennui, quand le cœur est triste et sans vigueur,
Et l'ennui, quand le cœur n'est pas selon la race,
L'ennui de ne pouvoir s'évader de son cœur !

Te voilà — c'est, du moins, un espoir que je fonde—
Te voilà, comme il le fallait, libre aujourd'hui !
D'un saut brusque éveillant tous les cercles de l'onde,
Ton vouloir héroïque a rejeté le monde
Et c'est gaîment que tu t'es secoué de lui !

Que te vaudraient les Lys et toute Efflorescence
Et les moissons d'Or et de Roses des elus ?
Les Tiens ont moins besoin d'Eden que de silence :
Réalisé, seul il serait ta récompense,
Cet espoir que les yeux des morts ne s'ouvrent plus !

ERNEST RAYNAUD.



L'EVOLUTION EGOISTE

... Quant au Progrès, il fut à une certaine époque une vraie calamité, mais ne progressa jamais.

EDGAR POE.

De même que les bonnes gens, à noter les modifications survenues depuis une vingtaine d'années dans l'atmosphère par rapport aux saisons, sentent poindre l'inquiétude de l'imminente fin du monde tant de fois prédite, d'aucuns s'émeuvent à saisir de si radicales dissemblances entre l'homme nouveau, l'individu « nouvelles couches », et l'homme d'il y a seulement un quart de siècle. Bien des chefs de famille ne comprennent plus leurs rejetons, et s'étonnent d'avoir procréé des êtres à ce point différents d'eux-mêmes qu'on les dirait issus d'une autre race : ils s'en attristent pour la plupart ou s'en indignent, certains vont jusqu'à gémir de leur qualité d'éditeurs responsables de tels monstres ; et, au fond, tous, inférant du phénomène, sans d'ailleurs s'appliquer à la découverte des causes, que les jeunes ne valent pas les anciens, vivent avec cette consternante pensée que décidément l'humanité déchoit...

C'est bien possible.

La constatation est cependant amusante que nous sommes décrétés déchus simplement parce que l'individu-type (les individus-types plutôt) de nos générations réprouvées n'est point conforme à celui des générations réprobatrices. M. Prudhomme, si coutumier de droit sens, ne songe pas même à en accuser l'électricité, les chemins de fer, le téléphone, ou la liberté d'écrire : il recule à déchiffrer le pourquoi de l'avatar, ou mieux l'idée ne lui a point surgi encore qu'il pouvait avoir un pourquoi, dont la pénétration le dispenserait sans doute de maudire sa progéniture — extrémité toujours désagréable.

— J'ai, dit-il, engendré un fils, je lui ai inculqué les honnêtes principes que m'avaient transmis mes pères : Patrie, Famille, Tradition, Respect de la chose accom-

plie. Moi, je ressemblais à mes pères ; mon fils ne me ressemble pas ; donc, c'est un gredin.

— Voire, répliquerait doucement Panurge, mais il me plairait vous ouïr débiter cet autre argument : « J'ai engendré, sans le faire exprès du reste, un fils, j'ai employé pour son éducation à peu près les mêmes moyens dont on avait usé pour la mienne ; or, mon père et moi nous nous entendions, mon fils et moi nous ne nous entendons pas : pourquoi ? Il semble qu'une telle situation ne se soit point créée toute seule ; les causes, évidemment, sont multiples, très diverses, s'enchaînent, se ramifient à l'infini et se perdent dans la nuit de l'insondable — où mes moyens d'induction ne me permettent guère de les aller quérir ; mais il en est certainement d'assez proches pour ma faible vue et d'assez apparentes pour ma sagacité. Par exemple, ceux de mon temps avaient encore un semblant de foi, des convictions un peu floues, de vagues principes, des préjugés utiles : la vie d'alors laissait à l'individu un rien de tout cela, qui l'aidait à traverser notre vallée de sottise ; mais, pour des raisons qui m'échappent, et en somme ne m'importent point, je dois avouer que mon fils, sonné l'âge de penser par lui-même, a trouvé le bon Dieu en équation, le Monde résolu par le calcul, la Famille détraquée, la Hiérarchie agonisante sous le séant victorieux de l'incommensurable Bêtise. Donc, isolement moral extrême du jeune homme, déséquilibre des plus périlleux, et juste au moment où, la bataille sociale se faisant extraordinairement difficile, l'individu aurait tant besoin de secours moraux. Or, mon fils n'obéit-il point à l'universelle loi de pondération en cherchant son équilibre ailleurs que là où était le mien, puisque aussi bien il tâcherait sans succès, mais non sans danger, à mouler son moi sur celui de son père ? Et si autour de lui tout craque, se désagrège, s'effondre irréparablement ou file à la dérive, s'il n'a plus rien à espérer des cieux vides et que toutes les superbes théories humanitaires se décèlent, à l'user, de niaises utopies, si enfin les actes concomitants à la kyrielle des beaux discours sont l'exception d'une désespérante rareté : — où, pour se garer de la grande débâcle et ne point périr, se réfugiera-t-il, sinon en *soi-même* ? Son avatar est donc une résultante fatale ; et si, parce qu'il est différent de moi, je tiens absolument à témoigner quelque chose à mon fils — qui ne me le demande pas — peut-être convient-il que ce ne soit point de la colère... Ayant un asile, si délabré qu'il fût, où m'abriter durant les mauvaises heures, une certaine inconscience et une mollesse

dans le vivre m'étaient loisibles, qui lui sont proscrites, à lui qui sait détruits tous les havres de salut. Sa force individuelle d'action et de résistance doit être supérieure à la mienne : de là, pour lui, une nécessité de se concentrer, de se densifier, de se barricader en son moi après s'être suffisamment durci l'épiderme de l'âme... Et, ô débonnaire à la fois et terrible Monsieur Prudhomme, c'est ce que vous appelleriez, faute d'une expression moins malsonnante et en allégeant le vocable du sens injurieux qu'on lui attribue d'habitude, l'ÉVOLUTION ÉGOISTE, ce qui ne signifierait nullement, allez, que votre fils est plus égoïste que vous, mais *mieux* que vous ».

Une bénigne philosophie nous propose l'humanité idéale, c'est-à-dire l'amélioration de l'homme, au moins son maintien au plus haut étiage de vertu dont il soit capable (d'où tout le bonheur humain possible), par l'exemple du bien : — l'homme est essentiellement bon, avec des défauts toutefois, mais il tendra de tout son être au bien pourvu qu'on le lui montre.

Un tel enseignement, à coup sûr inefficace, est toujours dangereux. Si, en effet, l'émulation vise à une fin tangible, comme lorsqu'un stérile enthousiaste d'art se suppose lui-même artiste, l'impuissance où il est de produire le convainc de présomption, et, sans être un imbécile — on peut être honnête homme et faire mal les vers — il en sera quitte pour choisir une occupation en rapport avec ses aptitudes; mais si l'objet de l'émulation est abstrait, comme s'il y va de nos qualités intrinsèques, nous arrivons aisément à la certitude d'avoir atteint le but souhaité. La vertu comme l'art, pourtant, même pour qui possède le don, est une conquête, et toute conquête exige un effort. Qui s'est, de bonne foi, vainement alloué la faculté de créer une œuvre d'art, a beaucoup peiné pour aboutir à l'avortement; mais la vertu, ne suffit-il pas d'en avoir le désir fervent pour se croire autorisé à l'euréka triomphal ? Où la preuve contraire ? Où le critérium ? Chacun, en l'espèce, ne relève que de son appréciation propre, et, dans la bonne opinion qu'il a de soi, n'hésite point à se décerner la qualité qui l'exalte. C'est pourquoi tant de personnes fort banales, nuisibles parfois, se décrètent gens de bien, le plus innocemment et sans avoir pris la peine de le devenir.

Jusqu'ici, en somme, tout est pour le mieux dans le plus hypocrite des mondes. Mais la vie, un jour ou l'autre, force l'individu à regarder en soi, à s'explorer pour tout de bon, et, de cette heure de pleine conscience et d'obligatoire franchise, c'en est fait de ses illusions

sur son excellence, noyées dans une grande amertume et une infinie tristesse. Dût ne jamais advenir cet instant d'auto-investigation, la duperie de s'être imaginé vertueux n'en contribue pas moins au désenchantement du naïf, du sot, de l'inhabile et de l'aveugle. S'estimant, ceux-là, essentiellement bons, selon le dogme révéré de leur jeunesse, et condescendant à peine à se reconnaître quelques anodins défauts, ils voient nécessairement l'humanité à travers la conception qu'ils ont d'eux : quel sera leur effarement une fois hommes, alors qu'il faut s'agiter dans la mêlée malpropre ! Car, parfaitement inaptes à s'approfondir, ils ne sauront qu'être très clairvoyants en ce qui touche le voisin, parce que le voisin, à lui présumer d'identiques défauts et à égale dose, se manifeste différemment. Cela, d'ailleurs, ne les conduira point à l'hypothèse qu'eux-mêmes sont défectueux, et continuant, par un leurre naturel, à se croire bons, ils ne peuvent que se former une bien affligeante idée de leurs semblables.

On a dit que certains romanciers causent plus de ravages avec leur faux idéal que n'en provoqueront jamais les tableaux de mœurs et les analyses, si brutaux et si poussés qu'ils soient, de telle école moderne. De même la philosophie courante avec son idéal bêta : venu le moment de l'examen personnel ou de la simple pratique du monde, l'humanité apparaît plus vicieuse et la vie plus laide de tout ce qu'on les a conçues trop vertueuse et trop belle.

Ces constatations décevantes, en bonne logique, sont autant de voies ouvertes au fameux « mal du siècle ». Il serait puéril, à la vérité, de lui assigner cette unique source; toutefois, en souffririons-nous au même degré si nous n'avions peu ou prou écouté la spécieuse leçon que j'ai dite ? Pour combattre le désastreux ennemi, et dans l'angoisse désespoir tout proche, nous prierions certes qu'on nous aide — si nous savions qui l'on implore; mais la faillite de Jehovah est avérée, la Nature est mauvaise conseillère, l'Homme est un loup pour l'homme; de quelque côté que nous nous tournions, c'est, tracé en hiéroglyphes de cendres, le formidable NIHIL. Alors, comme il faut vivre, nous nous résignons à ne compter que sur nos propres forces, et nous opposons à la désolante et universelle négation cette affirmation résolue : MOI.

Mais ce pauvre moi, au total, est-il si haïssable, et n'est-ce point l'erreur de nos hypocrites civilisations d'y voir un abominable vice ? — Si, par un leurre inhérent à notre nature, nous nous attribuons, sans la gagner,

toute qualité qu'on nous offre pour modèle, il est bien évident qu'en raison de pareil leurre nous nous affirmerons exempts de ce que nous évaluons des défauts. Rien n'est donc plus contraire à la réalisation de l'antique *Nosce teipsum*, sans quoi cependant il est difficile de se guider vers la fin voulue, soit le moins de malheur possible. Cela double l'obstacle : si déjà nous nous ingénions à découvrir en nous seulement ce qui nous agrée, et partant ne réagissons point contre des défauts que nous supposons ne pas avoir, que sera-ce si nous nous méprenons sur notre essence même ; si, rangeant parmi les vices de simples et générales manières d'être, nous rejetons comme pernicieuse telle portion immanente de notre entité ? Cette portion, négligée, abandonnée, est une force que nous méconnaissons, et — puisqu'elle subsiste malgré nous — toute force inasservie peut causer d'irréparables calamités.

Combien il est moins périlleux de tenir l'égoïsme, qui condense l'être, pour le contrepoids nécessaire de la loi d'amour, qui l'épand ! — Et si l'on admet que l'égoïsme est à la force centripète comme l'amour est à la force centrifuge, il devient patent que le taxer vice équivaut à qualifier malfaisante la force centripète, ce qui est absurde.

Que l'égoïsme fût réputé un vice parce que, principe même de l'individualité, il semble opposé à l'intérêt commun, cela se comprendrait encore ; mais ce n'est pas là pourquoi on le condamne. Dans les agglomérations primitives d'hommes, il se confond avec le droit, qui est la loi du plus fort ; il est la base du droit naturel et reste inappréciable pour les individus, qui ont un seul et même intérêt : exister. Tandis que dans nos sociétés complexes, où les intérêts, si variés, se contrarient sans relâche et se heurtent, il est pour ainsi dire impossible de ne le point constater partout autour de soi. Selon la dissemblance de nos tempéraments et la diversité des motifs qui nous actionnent, il se déplace et diffère en chacun de nous, très apparent pour qui nous approche, et notre aisance à le saisir ailleurs qu'en nous corrobore avec une simili-logique irréfutable cette vanité originelle, tapie au plus secret du Saint des Saints de notre pensée, que nous valons mieux que tout le monde. Comment le pire individu raisonnerait-il autrement, puisque les manifestations égoïstes dont il est blessé ne ressemblent point aux siennes, et que huit fois sur dix il se sent et est en réalité incapable des actes qui émanent de l'égoïsme ambiant ? Car si l'humanité est identique à elle-même,

ce n'est que considérée par groupes, chaque groupe acquérant en nombre au fur et à mesure que la vie sociale se complique. — C'est donc de la facilité à percevoir l'égoïsme des autres et à s'en juger indemne que vit cette grave erreur de prendre pour un vice une loi fondamentale.

Pas plus néfaste en soi que les forces matérielles, le feu, l'eau, la vapeur, l'électricité, toutes susceptibles de se changer en fléaux, l'égoïsme, classé un vice et nié à priori à cause de cela même, est très certainement nuisible en ce que, se développant sans entraves, il atteint vite au monstrueux; mais, reconnu et réglé, il semble qu'il ne doive sortir, comme les forces matérielles, que des résultats bienfaisants. On entend qu'il ne s'agit point ici de la vieille théorie de l'égoïsme, en vertu de laquelle, dit quelque part Jouffroy, une façon de vivre légitime et conforme à la raison se distingue « à ce seul caractère « qu'elle conduira l'homme au bien-être. Tout acte, tout « moyen d'arriver à ce but est donc bon, convenable, « permis, par cela seul qu'il y conduit. La permission de « tout faire pour arriver à son bien-être, tel est donc le « droit imprescriptible de tout individu ». Cela nous replonge dans la barbarie.

Autre chose est de tenir pour vrai que, l'homme ne pouvant pas plus n'être point égoïste que de n'avoir pas de sang, de nerfs, ou tel autre élément indispensable à la vie physique, l'égoïsme n'est ni un vice ni une qualité, mais seulement une partie constitutive de l'être. Il est la loi de cohésion comme l'amour est la loi de diffusion. Ainsi présenté, personne — malgré l'indéfectible bonne opinion qu'on ait de soi — ne se refuse plus à s'avouer qu'il le recèle, et dès lors ne manque de s'apercevoir que la sagesse n'est point de le réduire jusqu'à l'estropier, mais de s'en rendre maître. Chez le sauvage, où il est un *devoir* connexe au *droit* d'exister, il est limité par la force brutale ; nous lui opposons, nous, *l'idée du devoir* — et au besoin le gendarme, les lois établies pour le meilleur fonctionnement de ces grandes sociétés dispensatrices d'un bien-être introuvable dans la vie de tribu. Mais, mieux que tout, le raisonnement démontre que l'intérêt social est de le maintenir à la portion congrue, soit : toute la quantité nécessaire à l'individu pour résister à la pression des autres égoïsmes et aux circonstances dissolvantes, et, *dans les limites du devoir*, parvenir à la satisfaction de ses besoins et de ses appétits.

C'est là ce dont l'homme « nouvelles couches », en ce

malaise où il se débat de par les conditions mêmes d'existence de ce temps, a l'intelligence ou l'instinct. La théorie est sèche, peu large, point sentimentale. Mais les besoins et les devoirs de l'humanité varient avec les époques, et l'individu, malgré qu'il en ait, agit selon ces besoins et ces devoirs, se moule à son époque. La transition, d'ordinaire, est lente et latente ; mais, en cette fin de siècle, les choses vont vite : brusquement la vie a deferlé avec une intensité extraordinaire, menaçant l'homme de toutes parts, le submergeant sans repit : quoi d'étonnant qu'il se débarrasse des impedimenta et déblaie le pont des ballots gênant à la manœuvre, quitte à en jeter par-dessus bord, dans le tas, quelques-uns de précieux ? La seule question est d'échapper au naufrage, et il n'espère plus le secours d'en haut. La soudaineté de cette tempête explique la flagrance de la disparité actuelle entre l'homme de cinquante ans et celui de vingt-cinq.

Mais nullement il n'appert qu'il y ait à s'affliger de la métamorphose. Nos aînés se montreraient ingénus à nous en témoigner rancune, eux qui ont contribué, après les autres générations, à rendre ce qu'elle est une vie qui nous fait, nous, ce que nous sommes. Retourner la proposition serait, avec une apparence plus équitable, également naïf ; convaincus, à défaut d'une foi plus consolante, que l'humanité obéit à d'inéluctables lois, nous nous formons une idée trop haute de la justice — la justice humaine seulement, puisque l'absence de foi exclut l'idée d'une justice supérieure — pour reprocher rien à personne ; et l'unique sentiment dont soit capable le jeune homme moderne devant les faits advenus est celui d'une immense pitié pour l'universalité des êtres.

C'est là qu'il importait d'aboutir, et d'où, *peut-être* (ce dernier point ne troublant guère notre sommeil), il sied de tirer la preuve que, obligés par les temps à être plus conscients, plus retranchés en nous-mêmes et moins sentimentaux que nos pères, nous n'avons cependant point déchu et ne valons ni plus ni moins qu'eux en somme. Car où sont les deux qualités suprêmes de l'esprit et du cœur, sinon dans l'idée de justice et dans la charité ? Or, il est à observer que si notre égoïsme nous amène à la pratique plus étroite du « ne fais pas à autrui ce que tu redouterais qu'on te fît à toi-même », base de la justice humaine, il ne supprime point notre sensibilité — qu'il convient de ne pas confondre avec la sensiblerie — et laisse intacte notre pitié, dont la charité est inséparable. C'est donc la conclusion même de l'ensei-

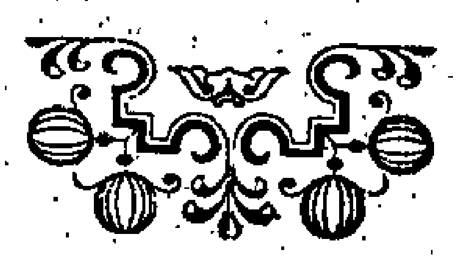
gnement chrétien. L'homme a changé d'axe, et voilà tout.

Certes, les manifestations « croix de ma mère », à quoi l'on se prenait communément naguère encore, nous font un peu sourire, et le saule d'Alfred de Musset ne nous émeut point : en vérité, nous n'avons pas le temps. Mais faut-il déplorer la mort de cette sentimentenserie « romance » ? Faut-il se lamenter aussi de ce que notre positivisme, réduisant notre crédulité quant aux beaux sentiments, aux généreuses natures et aux grands caractères, nous épargne de quotidiennes déceptions et nous procure même quelques joies? Combien amère la vérification de l'ingratitude, par exemple, à ceux qui attendent de la reconnaissance pour le bien répandu ? — Nous préférons nier la reconnaissance, n'y comptant point, et quand, par le plus rare des hasards, elle se rencontre, nous en sommes attendris jusqu'aux larmes...

Il m'a diverti d'écrire sur ces choses, encore que plusieurs fussent d'excellentes vérités de La Palice ; et sans doute est-ce œuvre pie que de tenter rendre la sérénité d'âme à quiconque, soucieux de la destinée des Latins et un peu myope en la matière, appréhende leur déchéance... Mais si, indéniablement, l'homme se modifie sans arrêt et progresse en ce qu'il conquiert chaque jour du bien-être matériel, qui nous prouvera qu'en soi, dans son essence, il soit avilissable ou perfectible, et que le plus « XXe siècle » des Gallo-Romains est bien différent de la brute primordiale ?

ALFRED VALLETTE

Septembre 1889.



MARINE

à Charles Merki.

A l'horizon cuivré, des archipels de flammes,
Secoués par le vent tels que des oriflammes,
Courent sous l'Astre-Roi dont la splendeur s'endort.
C'est un soir de défaite, et des pourpres tragiques
Ensanglantent ce ciel fauve de messidor,
Tandis que les armets de fuyards fantastiques
Propagent des éclairs dans la poussière d'or.

Mais la mer est très calme et très douce : elle rêve !
Et le reflux berceur de ses flots flavescents
Module en longs sanglots la chanson des absents
Aux pauvres vieux pensifs attardés sur la grève.

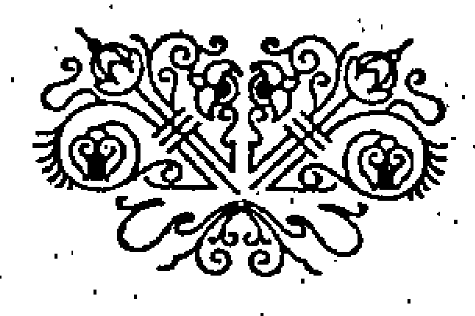
Les lames, déferlant sur ce rythme endormeur,
Couvrent de goëmons les ocreuses falaises,
Dont le faîte effrité flamble comme des braises
Aux coruscations de ce soleil qui meurt.

Nulle voile au lointain... Une paix d'élégie,
Que troublent de frissons les coups d'aile éperdus
D'un albatros, s'épand sur les songes perdus,
Et toutes les douleurs tombent en léthargie.

Mais un fanal, soudain, comme un astre banni,
Eclate solitaire et brutal dans le vide,
Poignardant d'un seul rai de lumière livide
Le vespéral recueillement de l'infini.

Et voici que surgit, découpant sa mâture
Sur le décor ardent du couchant fastueux,
Un navire géant, vogueur majestueux
Appareillé pour les rivages d'aventure !

JEAN COURT



LES PETITES BRUYÈRES

I

Écrire des maximes, c'est relever chaque jour, comme un épicier d'ordre, les petites recettes de son esprit.

2

Faire un volume entier, ou seulement tenir toute une conversation sans parler de ces dames, voilà une originalité à prendre, un tour de force à exécuter. Sinon, parlons en tout de suite et que ça finisse.

3

Et d'abord, nous pensons leur être agréable, et même leur faire un brin de cour (étrange métaphore ! pourquoi pas une botte ?), en numérotant ces quelques notes au moyen de chiffres ordinaires, pour ne pas dire arabes, car il a été fréquemment constaté que les chiffres romains les déroutent, et qu'au delà du nombre XXX elles ne savent plus trop où elles en sont.

4

Quand une femme vous dit : « Oh monsieur ! moi, je comprends tout ! » traduisez poliment : « Je suis une vieille folle, et, pour offrir des pantoufles à mon amant, j'économise sur les polichinelles de mes enfants et le tabac de mon mari ».

5

Il est convenu que les poètes, les romanciers, tous les hommes d'art ne travaillent que pour la femme. Ils ont grandement raison et se trouvent

vite récompensés par la façon décisive et délicate à la fois et savante dont elles jugent l'œuvre écrite ou peinte.

Elles disent : « Il y a des choses drôles », ou bien: « c'est joliment troussé », ou bien encore: « est-ce assez chic ! ». Les plus sincères, les enthousiastes, celles dont l'admiration va sans détour à nos cœurs naïfs et vains, se tapent sur le genou avec force et disent : « c'est épatant! » —

6

Je connais un jeune homme d'une grande prudence et d'une sévère méthode. A chaque fin d'amour, il prie sa dernière maîtresse de lui signer ce petit billet : « je reconnais que notre rupture s'est faite d'un consentement réciproque, conformément aux règles les plus droites de la galanterie, et avec une entière bonne foi de part et d'autre. » — C'est daté, et ensuite fermé avec cinq cachets de cire. Il se croit ainsi garanti contre le vitriol, et peut-être qu'au jour de son mariage il mettra tous les petits billets dans la corbeille.

7

On voit par les rues des choses orgueilleusement peintes. Elles se font en outre remarquer par une allure interjectionnelle, selon le mot d'Edgar Poe, c'est-à-dire, sans doute, qu'elles sautillent sur le trottoir comme des points d'interjection dans un vers de théâtre. Quand elles baissent la tête, ce qui ne leur arrive jamais, on s'aperçoit que ces choses sont des femmes. Elles ont sous le nez un trait éclatant et dur : c'est leur bouche. Mais il semble plutôt que ce soit une fente de tirelire. Il suffit d'y jeter un louis qui tombe sur leur cœur, sensible comme un pèse-lettres, pour avoir aussitôt un petit flacon d'amour bien imité et ressemblant à s'y méprendre à de l'amour de femme honnête, et, par là, elles méritent de manger leur pain quotidien et le nôtre.

8

Vous vous dites : « Enfin, voilà donc une femme sérieuse, nouvelle pour moi et que j'aimerais, réfléchie et même grave, une femme qui ne rit pas à propos de tous les riens ! »

Mais non : elle a les dents d'un bleu de Prusse très-foncé, et la préoccupation de ne pas les faire voir.

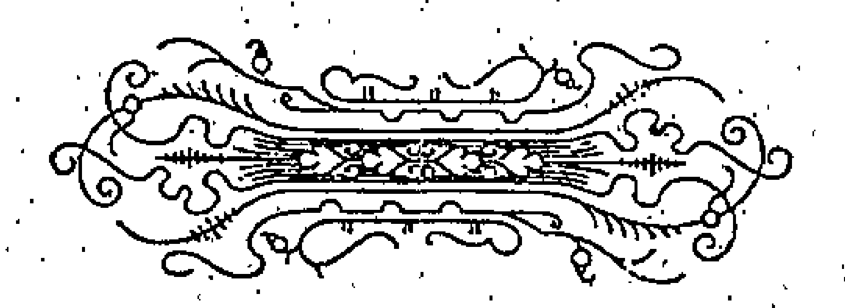
9

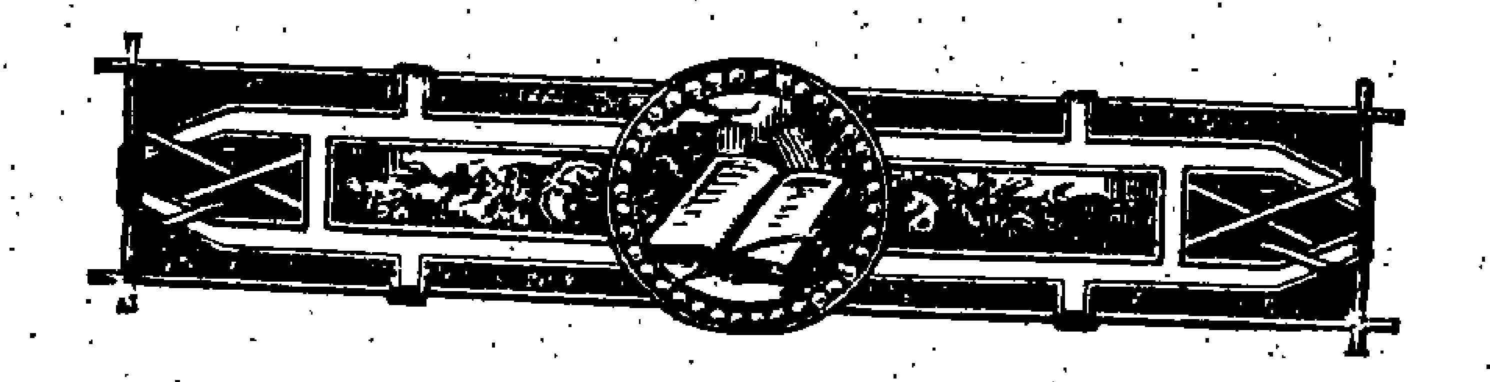
« J'adore le beau ! » dites-vous, madame. Quel beau ? Le beau quoi ? le beau Léandre ! car enfin, vous n'en doutez pas, pour la femme, l'art, c'est l'artiste ; d'où il résulte que :

10

à Paris, en Province et même à l'Etranger, il y a dans tout ménage bourgeois un artiste qui le ronge au cœur.

RENARD





LES LIVRES

Uranie, par CAMILLE FLAMMARION (1 vol. illustré, chez Marpon). — C'est l'histoire d'une statuette de Pradier dont s'énamoure un mathémacien de dix-sept ans, « Camille Pygmalion », pour ne pas nommer tout à fait l'auteur. Beauté plus Amor. égale Science. Inattendu comme résultat, fort joli, d'ailleurs, comme procédé. Camille Flammarion, avec des malices bien extraordinaires chez un savant aussi hérissé de compas qu'il le doit être, mesure la distance du Soleil à la Terre en employant, semble-t-il, la longueur d'un cheveu de blonde. Son Uranie, traité des savoirs exquis, contient des passions ardentes écloses à travers des aurores boréales, des jeunes filles surprises au bain, des apparitions célestes, d'autres qui le sont moins, des nuits embaumées, du magnétisme, des ballons, tout cela appuyé par une fabuleuse orchestration de chiffres.

D'étoiles en étoiles, de Vénus en Vénus, l'astronome virtuose nous promène, sans que nous y pensions trop, dans des domaines algébriques bons à faire peur aux femmes du monde. Et de ci, de là, le miraculeux cheveu blond s'entortille à la redoutable queue d'une comète, la poésie adapte de son doigt léger le loup de satin rose à l'astrolabe de Newton. Des fleurs, énormément de fleurs. Il paraît que la planète Mars possède une humanité privilégiée : mâles et femelles y changent de sexe chaque soir. Plus haut, les habitants, travestis en libellules, ont, nonobstant leurs ailes de gaze, des idées de constance éternelle. Puis viennent des personnages montrant jusqu'à dix membres principaux, des êtres ne se nourrissant que de musique sacrée, des contrées pleines de petits ruisseaux de miel, des montagnes d'or, des volcans lançant de l'émeraude en fusion. Et, perpétuellement, s'accroche au balancier implacable de la pendule *Uranie* le cheveu blond très doux, très fin. Camille Flammarion aurait-il trouvé une pierre philosophale ayant nom l'Amour ? Ces différentes études cosmographiques sont reliées sous une couverture suggestive, représentant une de ces « âmes vêtues d'air » dont nous parle l'auteur quand il tire les cheveux de Vénus, une horizontale de la Voie lactée en costume d'étoile. Ce n'est pas le nu que signalait Musset à propos du discours d'un académicien, mais, sincèrement, voilà un beau nu scientifique, Monsieur l'astronome ! — Un volume de Camille Flammarion étant toujours un événement littéraire, rappelons *Uranie* à l'attention des jeunes savants de notre époque, et fasse le ciel qu'ils s'en inspirent !

***

Possédée d'amour, par Jean Rameau (chez Paul Ollendorff). «..... Et Cazala dit : « Je t'aime ! » et elle dit : « Moi, pas encore ! » et pour le fuir elle prit le train de onze heures quarante-deux ; il y en avait bien un autre à minuit moins cinq, mais elle partit trop tôt pour le prendre ; et elle s'installa dans un compartiment de première, et elle garda l'électricité négative des femmes honnêtes, et elle ferma ses croisées implacables. Et enfin l'amour lui vint, et elle avait son centre d'attraction dans la tête, entre ses deux yeux vieil or, et elle accusait une continuelle tendance à baisser son centre d'attraction, et lui accusait vingt-six ans, et, comme c'était un compositeur de musique, il avait obtenu un prix de poésie de deux cent cinquante francs, au concours de l'*Écho de Paris*, et elle regarda la layette de son enfant, mais rien n'y fit, et ils s'unirent avec des grondements, et elle guida ses doigts, et des cris joyeux sortaient des chocs, et, prudent jusque dans ses transports, il aurait pu passer à bon droit pour la sécurité des familles, et elle parvint à verser deux larmes, et ils montrèrent à tout le monde le beau sourire luisant de leurs joues rouges, et elle le voussoya longtemps avec des lèvres enflées où on aurait pu retrouver la trace des dents, et il aurait bien pris la fille avec la mère, mais quand il essayait de lui baiser les doigts, la fille les retirait vivement en lui disant qu'elle avait cueilli de l'oseille, et elle le priait de ne pas la toucher avec ses yeux, et il dut se contenter de la mère, et le mari, qui toutefois sentait saillir ses os maxillaires, leur dit : « Ite missa est. »

J. R. P.

Sous-Offs, par Lucien Descaves (Tresse et Stock, édit.) Si piètre qu'elle ait été, la saison d'octobre-novembre a pourtant eu son livre à sensation, autour duquel un bruit anormal s'est fait. Je ne pense pas que Descaves, en ecrivant *Sous-Offs*, s'attendait à des récriminations aussi furibondes ainsi qu'à la réclame de ces poursuites imminentes et inconsidérées. Nous ne sommes pas compétents pour juger le côté documentaire de ce volumineux dossier, nous ne pouvons que dire qu'artistiquement le livre a de la valeur, bien que la phrase y soit souvent pénible et inutilement « emberlificotée ». Stock, en tous cas, peut se vanter d'avoir de la veine. Voilà que le Ministère de la Guerre lui prépare un petit logement à Sainte-Pélagie précisément au moment où menace d'aboutir la féroce campagne entreprise par certains journaux pour le déloger — dans l'intérêt du Théâtre Français — des galeries qu'il y habite.

L'Âge de Papier, par Charles Legrand (Kolb, éditeur). Quelque temps avant *Sous-Offs* paraissait, chez Kolb, l'*Âge de papier*, de Charles Legrand. C'est un pamphlet, sous forme de roman, dirigé contre les Juifs, et qui n'est pas sans mérite.

Pietro Seracini, par Jean Fusco (Paul Ollendorff, éditeur). Ce n'est pas « parisien » — le parisianisme ne nous dévore-t-il pas ? — Mais c'est évidemment une œuvre qui retient l'attention.

L. T.

Rééditions

Vieilles Actrices, par J. Barbey d'Aurevilly (Chacornac, éditeur). — On connaît ces silhouettes railleuses, parues dans un petit journal du temps, la *Veilleuse*, que Barbey d'Aurevilly rédigeait seul, avec cette verve tranchante, sans cesse retrempée aux sources du vieux esprit gaulois, qui en a fait le premier journaliste de son époque.

Polémiques d'hier (Albert Savine, édit). — En même temps que paraissaientles *Vieilles Actrices*, Savine nous donnait, du mêmegrand maître, les *Polémiques d'hier*, un recueil d'articles du *Nain Jaune* et du *Gaulois* de 1865 à 1870. C'est un livre à la fois profond et gai, dont la lecture ne pourrait que profiter à nos articliers d'à présent, qui ont l'insulte pour argument suprême. Il me reste trop peu d'espace pour faire quelques citations. Et pourtant, combien de ces pages, écrites avant la guerre, sembleraient aujourd'hui d'une curieuse et hurlante actualité!

L. T.

THÉATRES

ODÉON. — *Shylock*, comédie en sept tableaux, d'après Shakspeare, par Edmond Haraucourt. — Venant si tard, une critique de cette comédie serait pour le moins inopportune; il nous amuse cependant d'ajouter notre mot à la kyrielle d'opinions émises et qui toutes circonvoisinent ceci : que le traducteur n'a pas le droit d'adultérer l'œuvre originale. Il est clair que M. Haraucourt mérite la hart, encore que certaines plumes sans vergogne aient insinué que le *Marchand de Venise*, comme les *Joyeuses Commères de Windsor*, soient plus près de la bouffonnerie que du drame, et que peut-être la comédie de l'Odéon rend mieux l'original que telle traduction fort grave... Mais, de l'original, avons-nous à nous en soucier en la circonstance ? On nous offre une pièce *d'après* Shakspeare, et ce *d'après* ne signifie point, ce semble, *traduit de*. C'est, si l'on veut, inspirée de l'œuvre initiale, une féerie en sept sujets d'éventails, gracieux ou terribles, évoquant la lagune derrière le pont du Rialto ou noyant les Soupirs dans une eau funèbre : un tableau de Ziem qui se mettrait tout d'un coup à chanter et transporterait d'aise les amateurs. M. Haraucourt, avec son esprit souple — un esprit en pourpoint brodé — a écrit allègrement, jetant çà et là l'or parisien sur le fer anglo-saxon. Mais c'est justement ce qu'on lui reproche : Porcia est une chère folle née Chaussée d'Antin, et ses expressions de nerveuse cliquètent comme un collier de Froment Meurice ; l'amoureux va et vient sur un rayon d'électricité, et Shylock lui-même a des mots. Mon Dieu oui, des mots, du factice comme le reste. — Pour les uns, en somme, des clairs de lune à mille francs le mètre carré; pour les autres, le simple reflet de cette même lune dans le ruisseau de la rue du Bac... « Voilà la vie ! »

•••

THÉATRE-LIBRE. — *Le Pain d'autrui*, pièce en deux actes, traduite de Tourgueneff par MM. Armand Ephraïm et Willy Schutz; — *En Détresse*, pièce en un acte, en prose, par M. Henry Fèvre. — On se demande l'effet que produirait *Le Pain d'autrui* sur le vrai public, quand on songe aux rires qui en ont accueilli certaines scènes. Il faut avouer d'ailleurs que si le premier acte est intéressant pour ce qu'il ouvre d'échappée sur les mœurs des hobereaux slaves d'il y a cinquante ans, le second acte devient du simple mélo et d'une maladresse invraisemblable au point de vue scénique, maladresse aggravée par le jeu des principaux personnages, qui ne me paraissent pas avoir compris leur rôle. Seul, M. Antoine a convenablement tenu le sien, et il a dit la scène finale du second acte de façon à en laisser inoubliable le souvenir.

On a été sévère pour M. Henry Fèvre, et on a eu tort. Sa pièce en un acte, *En Détresse*, qui met en présence de son ancien tuteur un dévoyé « moderne » devenu misérable, qui fait raisonner le Dénuement et l'Epargne, contient d'excellents passages. M. Antoine s'est montré d'un naturel achevé dans cette piécette, de beaucoup mieux interprétée que l'autre, quoique Mlle Barny ait un peu exagéré son rôle et que M. Paul Cléry ait été faiblot dans le sien. Quant à Mlle Luce Colas, c'est absolument çà, malgré M. Vitu. A. V.

BEAUX-ARTS

EXPOSITION JULES CHÉRET, Galeries du Théâtre d'Application 18, rue Saint-Lazare.— Pour nos étrennes, la délirante joie de l'Exposition Chéret. Polichinelle frénétique gambade en ricanant, des gommeux étiques et monoculés bayent aux corneilles dans leur frac à queue de pie, Pierrot s'effare. Des chapelets de bébés joufflus, crevant de bonheur et de santé, s'égrènent et trébuchent sous le poids des jouets désirés. Et partout la Colombine capiteuse et demi-pâmée, le nez au vent, l'œil champagnisé, toutes quenottes dehors, reine de grâce en la grotesque saturnale de son rouge éclat de rire, réveille les folies épuisées.

Ont été dites — par Huysmans, R. Marx et d'autres aussi — l'imprévue crânerie et les élégantes témérités de ce crayon tout de jaillissement et de spontanéité.

Pourtant la pure note d'art — j'entends d'art affranchi des nécessités de l'ultérieure traduction — nous semble être dans une trop courte série d'aristocratiques pastels. Harmonies fastueuses, aériennes transparences : une féerie de couleurs qui serait jouée par des poussières de rubis, d'émeraude, de topaze et de saphirs. Ils reposent délicieusement les yeux un peu brutalisés par la relative crudité des grandes affiches, mal à l'aise dans l'exigu vestibule du Théâtre d'Application. L. D[**]

BRUXELLES.—Nous nous occuperons en notre prochain numéro du *Salon des Vingtistes*, qui doit s'ouvrir ces jours-ci. Parmi les artistes étrangers invités, nous remarquons Dubois-Pillet, Forain, Pisarro, Redon, de Regoyos, Renoir, Rodin, Signac, Sisley, Vogels, etc.

Le cercle des XX organise des après-midi musicales consacrées aux jeunes écoles française, belge et russe, et une conférence littéraire par Stéphane Mallarmé. D.

Echos divers et Communications

Nous adressons nos remerciements à l'*Echo de Paris*, la *Grande Revue*, la *Paix*, la *Bataille*, la *Caravane*, au *Réveil au Quartier*, aux *Annales Gauloises*, qui ont annoncé le Mercvre de France. Merci également MM. Arsène Houssaye, Ed. Deschaumes, Louis Kolf, Marc Legrand, Henri Bossanne et Marius André.

Une nouvelle qui ne manquera pas d'intéresser les jeunes d'aujourd'hui, et même ceux d'hier: la résurrection de *Lutèce* dans les premiers jours de février, sous l'unique direction littéraire de Léo Trézenik, mais avec un autre titre : le *Carillon*, et un programme qui, sans faillir aux souvenirs laissés par *Lutèce*, sera cependant plus accessible à M. Tout-le-Monde. Trézenik se vante d'ailleurs que la nouvelle feuille aura l'indépendance de plume et la fierté d'allure de l'ancienne. Le *Carillon*, en tout cas, sera certainement un journal d'avant-garde et de bon combat littéraire, ouvert à tous les talents comme le fut Lutèce.

On nous annonce, pour paraître prochainement, un roman russe : *Mlle Wladimir, mon mari*, par la comtesse Lydia.

L'*Europe*, journal international hebdomadaire, paraissant le jeudi. Rédacteur en chef : Georges Blachon. — Ce journal a pour but de présenter les choses de l'extérieur sous leur véritable jour, de faire justice de tous les sophismes et de démasquer toutes les manœuvres par lesquelles on s'efforce de duper et de dérouter le patriotisme français. Il veut travailler à l'union franco-slave pour combattre l'ennemi séculaire de l'Europe, le pangermanisme, sous sa formation de combat actuelle, la Triple-Alliance.

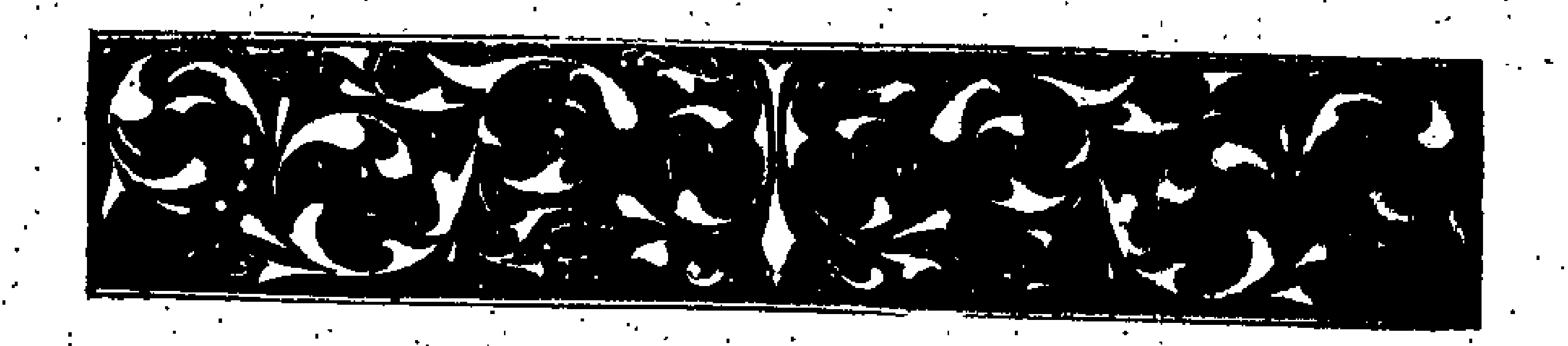
En même temps que paraîtront à Paris ses deux livres *Lassitudes* et *Albert*, notre collaborateur Louis Dumur publiera à St-Pétersbourg un recueil de poésies : la *Néva*. Le manuscrit est en ce moment à la Censure, formalité préalable obligatoire en Russie.

Le *Théâtre franco-russe*, sous la direction de M. de Bernoff et avec M. Julien Leclercq au secrétariat, donnera le 1er Février, Galerie Vivienne, sa seconde représentation. Au programme : une traduction en vers français d'un fragment du *Démon* de Lermentoff ; *Le Médaillon*, un acte de Mme de la Tombelle ; *Philosophe*, un acte en russe, par M. de Bernoff ; — et pour la partie musicale : *Elégie*, de Dynam Fumet.

Mercvre.

Le Gérant : A. Vallette.
Imp. ROUGIER, 11, Rue du Regard, Paris.

Alfred Vallette



DE L'INSTINCT SEXUEL

ET DU MARIAGE

Tu as quinze ans, mon cher enfant : il est temps d'initier ton esprit à de certaines préoccupations, qui le tracasseraient et le tourmenteraient inutilement s'il était laissé seul à ses inquiétantes expériences (1). . . . .

. . . .

Posséder de ci, de là, à l'aventure, souvent pour une nuit, pour une heure, parfois pour de plus sérieux laps, avec des accès de volupté, des dégoûts, des surprises, des lassitudes, des points d'honneur, des gourmandises, des souffrances ; rencontrer des chairs diverses, où tu t'attarderas plus ou moins, et d'où résulteront diverses sensations, voire — mais n'y compte pas — l'amour : tel est ton avenir passionnel. Et tu n'y failliras pas, en homme sain et en bon citoyen.

Or, une naïveté lamentable noie sans doute l'univers enfantin de tes idées. Les rapports des deux sexes, tels qu'ils sont organisés par la société, t'apparaissent diamétralement contraires à ceux que semble indiquer la nature. Le mariage — terme obscur du plus éclatant des instincts — reste à tes regards inquisiteurs enveloppé d'un nimbe mystérieux d'institution louche et incompréhensible.

---

(1) Passage supprimé par la Rédaction.

Pourquoi — raisonnes-tu en ta logique — l'homme éprouve-t-il le besoin de s'adjoindre une femelle solitaire, à laquelle il se lie solennellement et publiquement, lui jurant fidélité et protection, lorsqu'il a tellement de femmes à son service, belles — tandis que celle qu'il épouse est le plus souvent une compote — et qui n'exigent de lui ni fidélité obsédante, ni protection lourde de responsabilité ? D'où vient qu'après avoir goûté durant dix ans, vingt ans, des plus charmantes maîtresses, qu'il pouvait à son gré cultiver, varier ou conduire de front, il s'emprisonne consciemment dans le carcer du duo par force, et déclare cette répression de sa liberté nécessaire à son bonheur et convenable à sa personne? Qu'est-ce encore que ce mariage réclamé par l'humanité comme son lot ? L'humanité est bien sotte, si elle décrète que l'homme ne doit et ne peut aimer qu'une seule femme : il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir que tout conspire à la pluralité des amours, et que l'instinct sexuel, puissant dans toutes les dimensions, ne demande qu'à s'épandre, à s'étaler, à absorber l'entière féminilité dans un grand nombre de types et de modalités.

Et tu t'énumères dans ton passé, encore si restreint et puéril, les petites filles qui ont obsédé ta sensiblerie, éduqué ta sensualité : ces joliettes blondes ou brunes, aux façons déjà perverses, dont les contacts te faisaient tressaillir, et dont les sourires naïvement provocateurs te poursuivaient en tes somnolences. Tu les épiais, tu convoitais eurs légères caresses, leurs mots te remuaient le cœur. Combien y en eut-il? Cinq, six, dix, vingt peut-être, dont tu te promis successivement, avec une égale bonne foi et dans de purs enthousiasmes, de devenir un jour le mari. Rougissant,

tu les embrassais dans les coins — lorsque tu l'osais. Maintenant tu sens bien que toutes — à un moment donné — te furent chères, et que si vous aviez eu vingt ans et que le monde eût été normal — tu les eusses toutes possédées avec un délirant bonheur.

Puisque la polygynie est humaine — te demandes-tu perplexe — par quelle inconséquence l'homme a-t-il instauré le mariage ?

Tu es bien jeune, mon enfant, mais tu dois déjà apprendre que tout ce qui existe au monde est bien. Si — ton peu de savoir l'explique — ci ou là des anomalies te paraissent, des étrangetés t'offusquent, des mystères te narguent, n'en accuse que ta propre impéritie. Ce qui règne depuis tant de siècles, comment pourrait-ce être sot et condamnable ? Comment — si l'idée t'en est venue — aurais-tu le front de protester, lorsqu'une pareille longévité et une pareille universalité l'ont consacré inébranlablement ? Tu devrais plutôt croire — au lieu de permettre à ta logique de se fâcher — que tu ne connais pas le fond des choses, et que les rapports que tu t'entêtes à établir partent de principes faux ou reposent sur d'insuffisantes notions.

Et — pour le point qui t'occupe — c'est, en effet, ce qui a lieu.

Tu t'imagines qu'il y a une relation quelconque entre l'instinct sexuel et le mariage : or, sache-le, il n'y en a aucune.

Sans doute, à l'aurore des âges, l'anthropoïde qui avait conquis sa femelle la conservait et la défendait comme sa propriété tout le temps que durait son rut : mais peu à peu, sortant de cette idée de propriété beaucoup plus que du besoin d'engendrer, la notion de mariage, parallèlement à celle de contrat, se créait, et, à mesure que la so-

ciété s'organisait, se dégageait davantage de sa signification charnelle. Ce n'était plus la femelle : c'était la femme, c'est-à-dire des terres, des troupeaux, de l'or, ou tout au moins deux bras pour travailler; c'était l'alliance, en vue de la lutte pour la vie, de deux familles, de deux clans, de deux tribus ; c'était, sous prétexte d'hyménée, la constitution d'un patrimoine et la confection d'héritiers pour en perpétuer la possession. Et, depuis lors, ce ne fut plus le coït, mais le « devoir conjugal. »

Le mariage, mon cher enfant, est une association de deux personnes — en général de sexe différent — intéressées à mettre en commun leurs biens, leurs noms, leurs parentés, leurs efforts, leurs préoccupations, leurs goûts, leurs caractères, leurs aptitudes, leurs expériences, leurs infortunes, tantôt par ambition, tantôt par convenance, tantôt pour tenir état de maison, tantôt par raison d'économie, parfois par ennui d'être seul, souvent pour cause d'extension de commerce. Lorsqu'un homme épouse, il consulte d'abord son livre de caisse, puis la valeur de ses relations, puis la commodité de son intérieur, puis la solennité de sa personne, en dernier lieu la santé de son corps : ordinairement même il néglige ce point-là. Il établit le balancé des divers avantages que son union lui procurera, au prix de quelles concessions, de quels inconvénients, de quels sacrifices : et le total répond oui ou non, comme sous une addition de doit et avoir. Tel est le mariage : un contrat. Ainsi que dans tout contrat, les deux parties s'engagent à respecter des conventions préalablement débattues : conventions sur la fortune, sur la propriété, sur l'héritage, sur le train de vie, bref sur tout ce qui peut être matière de contrat. Parmi ces conventions, deux sont maintenues obligatoires par

l'Etat, qui s'est, comme toujours, mêlé de ce qui ne le regardait pas, et s'est arrogé le droit de seul valider un mariage : ce sont la fidélité réciproque des époux, et la protection de l'épouse par l'époux, corrélative à l'obéissance de l'épouse à l'époux. Mais ces deux conventions sont justement celles qui n'engagent personne, qu'on signe pour la forme et dont tout le monde fait des gorges chaudes.

Si l'instinct sexuel jouait quelque rôle dans cette savante iustitution du mariage — savante encore plus par ce que les mœurs l'ont faite que par les dispositions du code civil, — comment l'homme attendrait-il pour se marier l'époque où cet instinct sexuel décline? — époque qui lui est au contraire conseillère de mariage à tous les autres points de vue : il s'est créé une position sociale bien assise, il doit se poser, prendre du poids, de l'autorité, arrondir ses revenus, il a une société à se ménager, un salon à garnir, il est las de la vie usante du célibataire, ou, plus égoïstement encore, il a des infirmités qui exigent une garde-malade. C'est de vingt à trente ans que l'instinct sexuel est le plus violent, qu'il se satisfait avec le plus de passion. A quoi l'homme passe-t-il cette part de son existence ? Le mariage est loin de sa pensée : il poursuit les aventures, de droite et de gauche, folies passagères ou dominatrices, poésies éthérées ou proses vénales.

Parfois, il est vrai — mais de plus en plus rarement, le siècle se déniaisant — de jeunes gens épousent par amour. Par amour, entends que l'unique désir de posséder les incite, indépendant de toute autre considération, et même malgré les sains avis d'une logique respectueuse de la sagesse. N'épouse jamais par amour. Je ne veux pas dire que l'amour doive être absolument exclu du

mariage : quoique étant une cause de faiblesse pour l'époux, il peut s'y trouver comme surcroît, toutes conditions dont il faille tenir compte étant d'ailleurs observées. Si une femme exige de toi le mariage, passe outre : neuf fois sur dix, elle te cédera quand même, et finalement te restera reconnaissante de ce que tu ne l'aies distinguée que pour l'aimer. Si tu aimes une jeune fille de bonne famille, et que tu ne puisses la posséder que par le mariage, attends : tu la posséderas sûrement lorsqu'elle sera mariée. Elle ne sera peut-être plus vierge; mais que cela te soit égal : il n'est pas amusant du tout d'enseigner une fille.

Le mariage est plus sérieux. Evidemment, l'homme n'épouse pas un corps qui le dégoûterait : il sait qu'il a ce corps à féconder. A moins qu'il n'entre pas dans ses desseins de se constituer des héritiers, des coopérants à l'œuvre patrimonial, des soutiens légaux à sa décrépitude. En ce cas, il ne regarde au physique que juste ce qu'il faut pour ne pas effrayer ses semblables.

Que devient alors l'instinct sexuel? Que devient-il en général dans le mariage, où la société de l'épouse, même aimée, ne peut subvenir à ses capricieuses exigences? Il subsiste pur et entier — maintes fois, il est vrai, atténué par l'âge — parallèle au mariage, dont il profite à l'occasion, mais duquel il est foncièrement indépendant. L'homme marié a ses maîtresses, ses fugues, ses passions, comme le célibataire. Tenu à plus de précautions, il n'en est que plus féroce à se dissiper. Toutes les femmes sont en outre pour lui la distraction de la sienne. Monogame par la loi, il est polygame par le fait. Et la loi a raison, aussi bien que la nature. La loi légitime le contrat de l'époux et de l'épouse, et avec justice entend qu'il soit unique : car quel désordre serait-ce dans

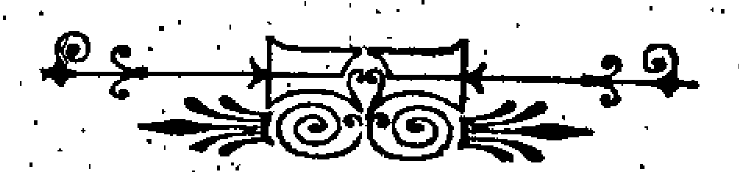
l'administration, quel enchevêtrement inextricable de droits et d'obligations impossibles à contrôler, quelle cause de querelles intestines, quelle désorganisation de l'édifice social, si la loi souffrait la liberté complète du contrat matrimonial! A l'instinct sexuel, au contraire, elle donne entière licence de se satisfaire de quelque façon qu'il lui convienne, le semblant de répression qu'elle exerce contre l'adultère ne trouvant à s'employer que d'une manière malcommode et ridicule.

Tu vois donc que le mariage n'est point l'emprisonnement des sens dans une unique et sempiternelle contemplation : mais un établissement raisonné au sein de la société, combiné de sorte à ce que de grands intérêts matériels, mondains, économiques soient favorisés : et cela sans entraver en rien la liberté sexuelle.

N'admires-tu pas avec moi la sagesse de ces dispositions, et comment, comme contre-pied à l'instinct sexuel si brutal, si entaché de fatalité, si funeste dans ses égarements et si sujet aux plus brusques variations, s'est fondé le mariage, si majestueusement calme, si pondéré, si calculé et si éminemment créateur et conservateur de la richesse d'une nation?

Et là-dessus, mon cher enfant, médite, jouis et calcule.

LOUIS DUMUR.



EXTRÊME-ORIENT

I

Le fleuve au vent du soir fait chanter ses roseaux...
Seul je m'en suis allé ; j'ai dénoué l'amarre,
Puis je me suis couché dans ma jonque bizarre,
Sans bruit de peur de faire envoler les oiseaux.

Et nous sommes partis tous deux — au fil de l'eau —
Très lentement — sans savoir où. — Le charme est rare
Que donne un inconnu fluide où l'on s'égare...
Par instants, j'atteignais quelque frêle rameau,

Et je restais bercé sur un flot d'indolence,
A respirer ton âme, ô beau soir de silence !
Car j'ai l'amour subtil du crépuscule fin :

L'eau musicale et triste est la sœur de mon rêve :
Ma tasse est diaphane, et je porte sans fin
Un cœur mélancolique, où la lune se lève.

II

La Vie est une fleur que je respire à peine,
Car tout parfum terrestre est douloureux au fond.
J'ignore l'heure vaine et les hommes qui vont,
Et dans l'île d'Email ma Fantaisie est reine.

Mes bonheurs délicats sont faits de porcelaine,
Je n'y touche jamais qu'avec un soin profond ;
Et l'azur fin, qu'exhale en fumant mon thé blond,
Dans sa fuite subtile emporte toute peine.

J'habite un palais rose au cœur du merveilleux.
J'y passe tout le jour à voir de ma fenêtre
Les fleuves d'or parmi les paysages bleus ;

Et, poète royal en robe vermillon,
Autour de l'éventail fleuri qui l'a fait naître
Je regarde voler mon rêve — papillon.

III

Je n'ai plus le grand cœur des époques nubiles
Où mon sang eût jailli, superbe, en maints combats.
Le sang coule si rare en l'Empire si las,
Et le fer truculent meurtrit nos yeux débiles.

Riche du trésor vain des papyrus falots,
Notre âme sous son poids de sagesse succombe.
Nos dieux sont décrépits et la misère en tombe ;
L'Espérance est avare, et nous naissons vieillots.

Tournant sur ses genoux ses pouces symboliques
Notre esprit séculaire, encombré de reliques,
Tisse l'or compliqué des rêves précieux.

Craintive et repliée au centre de sa vie,
Notre âme est sans amour, sans haine, sans envie,
Et l'Ennui dans nos cœurs neige, silencieux.

ALBERT SAMAIN



LES GRENOUILLES DANS L'AME

Sanglots d'or que rhythma l'Arpège essentiel,
Vous qui choyez l'oubli des banales rancunes,
Sonores Fleurs, aux fins cheveux couleur de lunes,
Vierges douces qui vous exhalâtes du ciel,

O mes Rimes, je vous ai dit : Un Avril rose
Eparpille en mon Cœur un sourire vainqueur...
Venez donc vous baigner au golfe de mon Cœur!...
— Des rires bondissaient par la forêt morose;

Des pans d'azur flottaient aux branches des cyprès;
Une odeur de baiser s'envolait des corolles
Vers l'onde chuchotant des odes bénévoles
Et les Edens fuyeurs nous paraissaient plus près!...

— Dans la sainte impudeur des filles ingénues
Méprisant, Faune roux, tes yeux et tes brocards,
Vous quittâtes alors vos robes de brocarts
Et les langues d'azur léchèrent vos chairs nues...

Mais la mer hypocrite aux clins d'œil captieux,
La mer d'opale aux Flots menteurs comme des lèvres,
Celait sous ses splendeurs les vases et les fièvres
D'un Marais affamé de l'idylle des cieux!...

Et vos corps purs, vos corps pétris de neiges roses,
Sombrèrent doucement en ces bourbiers puants
Où les poulpes grouillaient et les baisers gluants
Des larves implorant l'éveil des Couperoses!

— Et voilà maintenant, chastes filles du ciel,
Sonores Fleurs, aux fins cheveux couleur de lunes,
Qui distillez l'oubli des banales rancunes,
Sanglots d'or que rhythma l'Arpège essentiel,

O mes Rimes, voilà que vos gorges issues
S'enflent au chaud contact des limons onctueux
Et que vos corps, pris de tressauts voluptueux,
Se pâment aux suçons voraces des Sangsues!...

G. ALBERT AURIER

Septembre 1887.

LES JOUES ROUGES

A ERNEST RAYNAUD

I

Son inspection habituelle terminée, Monsieur le Directeur de l'Institution Saint-Marc quitta le dortoir. Chaque élève s'était glissé dans ses draps, comme dans un étui, en se faisant tout petit, afin de ne pas se déborder. Le maître d'étude Violone, d'un tour de tête, s'assura que tout le monde était couché, et, se haussant sur la pointe du pied, doucement baissa le gaz. Aussitôt, entre voisins, le caquetage commença. De chevet à chevet, les chuchotements se croisèrent, et des lèvres en mouvement monta, par tout le dortoir, un bruissement confus, où, de temps en temps, se distinguait le sifflement bref d'une consonne. C'était sourd, continu, agaçant à la fin, et il semblait vraiment que tous ces babils, invisibles et remuants comme des souris, étaient occupés à grignoter du silence.

Violone mit des savates, se promena quelque temps entre les lits, chatouillant ça le pied d'un élève, là tirant le pompon du bonnet d'un autre, et s'arrêta près de Marseau, avec lequel il donnait, tous les soirs, l'exemple des longues causeries prolongées bien avant dans la nuit. Le plus souvent, les élèves avaient cessé leur conversation, par degrés étouffée comme s'ils eussent peu à peu tiré leur drap sur leur bouche, que le maître d'étude était encore penché sur le lit de Marseau, les coudes durement appuyés sur le fer, insensible à la paralysie de ses avant-bras et au remue-ménage des fourmis courant à fleur de peau jusqu'au bout de ses doigts. Il s'amusait de ses récits enfantins, et le tenait éveillé par d'intimes confidences et des histoires de cœur. Tout de suite, il l'avait chéri pour la tendre et transparente enluminure de son visage, qui paraissait éclairé en dedans. Ce n'était plus une peau, mais une pulpe, derrière laquelle, à la moindre variation atmosphérique par exemple, s'enchevêtraient visiblement les veinules, comme les lignes d'une carte d'atlas sous une feuille de papier à décalquer. Marseau avait d'ailleurs une manière séduisante de rou-

gir sans savoir pourquoi et à l'improviste qui le faisai aimer comme une jeune fille. Souvent, un camarade pesait du bout du doigt sur l'une de ses joues et se retirait avec brusquerie, laissant une tache blanche, bientôt recouverte d'une coloration rouge, qui s'étendait avec rapidité comme du vin dans de l'eau pure, se variait richement et se nuançait depuis le bout du nez rose jusqu'aux oreilles lilas. Chacun pouvait opérer lui-même, et Marseau se prêtait complaisamment aux expériences. On l'avait surnommé Veilleuse, Lanterne, Bec de gaz et même Quatorze-Juillet. C'était un peu long, mais si symbolique ! Cette faculté de s'embraser à volonté lui avait fait bien des envieux.

Véringue, son voisin de lit, le jalousait entre tous, sorte de petit pierrot lymphatique et grêle, au visage farineux, qui se pinçait vainement, à se faire mal, son épiderme exsangue, pour y amener quoi ! et encore pas toujours, quelque point d'un roux douteux. Il eût volontiers zébré haineusement à coups d'ongle et écorcé comme des oranges les joues vermillonnées de Marseau.

Depuis longtemps très intrigué, il se tint aux écoutes, ce soir-là, dès la venue de Violone, soupçonneux à raison peut-être et désireux de savoir la vérité sur les allures cachottières du maître d'étude. Il mit en jeu toute son habileté de petit espion, simula un ronflement pour rire, changea avec affectation de côté, en ayant soin de faire le tour complet, poussa un cri perçant, car chacun, n'est-ce pas, a le droit d'avoir son cauchemar, ce qui réveilla en peur le dortoir et imprima un fort mouvement de houle à tous les draps ; puis, dès que Violone se fut éloigné, il dit à Marseau, le torse hors du lit, le souffle ardent :

— Pistolet ! Pistolet !

Il ne lui fut rien répondu. Véringue se mit sur les genoux, saisit le drap de Marseau, et, le secouant avec force :

— Entends-tu ? Pistolet !

Pistolet ne semblant pas entendre, Véringue exaspéré reprit :

— C'est du propre !... Tu crois que je ne vous ai pas vus. Dis voir un peu qu'il ne t'a pas embrassé ! dis-le voir un peu que tu n'es pas son pistolet ?

Il se dressait, le col tendu, pareil à un jars blanc qu'on agace, les poings fermés au bord du lit.

Mais, cette fois, on lui répondit :

— Eh bien ! après ?

D'un seul coup de reins, Véringue rentra dans ses draps : c'était le maître d'étude qui revenait en scène, apparu soudainement !

II

— Oui, dit Violone, je t'ai embrassé, Marseau ; tu peux l'avouer, car tu n'as fait aucun mal. Je t'ai embrassé sur le front, mais Véringue ne peut pas comprendre, déjà trop dépravé pour son âge, que c'est là un baiser pur et chaste, un baiser de père à enfant, et que je t'aime comme un fils, ou si tu veux comme un petit frère, et demain il ira répéter partout je ne sais quoi, le petit imbécile !

A ces mots, tandis que la voix de Violone vibrait sourdement, Véringue feignit de dormir. Toutefois, il soulevait sa tête afin d'entendre encore. Marseau avait écouté le maître d'étude, le souffle ténu, ténu, car tout en trouvant ses paroles très naturelles et bien compréhensibles, il tremblait comme s'il eût redouté la révélation de quelque mystère. Violone continua, le plus bas qu'il put. C'étaient des mots inarticulés, lointains, des sons à peine localisés. Véringue, qui, sans oser se retourner, se rapprochait insensiblement, au moyen de légères oscillations de hanches, n'entendait plus rien. Son attention était à ce point surexcitée que ses oreilles lui semblaient matériellement se creuser et s'évaser en entonnoir ; mais aucun son n'y tombait. Il se rappelait avoir éprouvé parfois une sensation d'effort semblable, en écoutant aux portes, en collant son œil à la serrure, avec le désir d'en agrandir le trou, et d'attirer à lui, comme avec un crampon, ce qu'il voulait voir. Cependant, il l'aurait parié, Violone répétait encore :

— Oui, mon affection est pure, pure, et c'est ce que ce petit imbécile ne comprend pas !

Enfin le maître d'étude se pencha avec la douceur d'une ombre sur le front de Marseau, l'embrassa en le caressant de sa barbiche comme d'un pinceau, puis se redressa pour s'en aller, et Véringue le suivit des yeux glissant entre les rangées de lits. Quand la main de Violone frôlait un traversin, le dormeur dérangé changeait de côté avec un fort soupir.

Véringue guetta longtemps. Il craignait un nouveau retour brusque de Violone. Déjà Marseau faisait la boule dans son lit, la couverture sur ses yeux, bien éveillé d'ailleurs, et tout au souvenir de l'aventure dont il ne

savait que penser. Il n'y voyait rien de vilain qui pût le tourmenter, et cependant, dans la nuit des draps, l'image de Violone flottait lumineusement, étrange et douce comme ces images de femmes qui l'avaient échauffé en plus d'un rêve.

Véringue se lassa d'attendre. Ses paupières, comme aimantées, se rapprochaient. Il s'imposa de fixer le gaz presque éteint, mais après avoir compté trois éclosions de petites bulles crépitantes et pressées de sortir du bec, il s'endormit.

III

Le lendemain matin, au lavabo, tandis que les cornes des serviettes, trempées dans un peu d'eau froide, frottaient légèrement les pommettes frileuses, Véringue regarda méchamment Marseau, et, s'efforçant d'être bien féroce, il l'insulta de nouveau, les dents serrées sur les syllabes sifflantes :

— Pistolet ! pistolet !

Les joues de Marseau s'empourprèrent, mais il répondit sans colère et le regard presque suppliant :

— Puisque je te dis que ce n'est pas vrai, ce que tu crois !

Le maître d'étude passa la visite des mains. Les élèves, sur deux rangs, offraient sans conviction d'abord le dos, puis la paume de leurs mains, en les retournant avec rapidité, et les remettaient aussitôt bien au chaud, dans les poches ou sous la tiédeur de l'édredon le plus proche. D'ordinaire, Violone s'abstenait scrupuleusement de les regarder. Cette fois, bien mal à propos, il trouva que celles de Véringue n'étaient pas très propres. Véringue, prié de les repasser sous le robinet, se révolta. On pouvait, à vrai dire, y remarquer une tache bleuâtre, mais il soutint que c'était un commencement d'engelure. On lui en voulait, sûrement. Violone dut le faire conduire chez M. le Directeur. Celui-ci, matinal, préparait dans son cabinet vieux vert un cours d'histoire qu'il faisait aux grands, à ses moments perdus. Ecrasant sur le tapis de sa table le bout de ses gros doigts, il posait les principaux jalons : ici la chute de l'Empire Romain ; au milieu la prise de Constantinople par les Turcs ; plus loin l'Histoire contemporaine, qui commence on ne sait où et n'en finit plus. Il avait une ample robe de chambre dont les galons brodés cerclaient sa poitrine puissante, pareils à des cordages autour d'une colonne. Il mangeait visiblement trop, cet homme ; ses

traits étaient gros et toujours un peu luisants. Il parlait fortement, même aux dames, et les plis de son cou ondulaient sur son col fripé d'une manière lente et rythmique. Il était encore remarquable pour la rondeur de ses yeux et l'épaisseur de ses moustaches.

Véringue se tenait debout devant lui, sa casquette entre les jambes afin de garder toute sa liberté d'action. D'une voix terrible, le Directeur demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Monsieur, c'est le maître d'étude qui m'envoie vous dire que j'ai les mains sales, mais c'est pas vrai !

Et de nouveau, consciencieusement, Véringue montra ses mains en les retournant : d'abord le dos, ensuite la paume. Il fit même la preuve : d'abord la paume, ensuite le dos.

— Ah, c'est pas vrai, dit le Directeur, quatre jours de séquestre, mon petit !

— Monsieur, dit Véringue, le maître d'étude, il m'en veut !

— Ah ! il t'en veut, huit jours, mon petit !

Véringue connaissait son homme. Une telle douceur ne le surprit point. Il était bien décidé à tout affronter. Il prit une pose raide, serra ses jambes et s'enhardit au mépris d'une gifle. Car c'était chez Monsieur le Directeur une innocente manie d'abattre, de temps en temps, un élève récalcitrant du revers de la main : vlan ! L'habileté pour l'élève visé consistait à prévoir le coup et à se baisser, et le Directeur se déséquilibrait au rire étouffé de tous. Mais il ne recommençait pas, sa dignité l'empêchant d'user de ruse à son tour. Il devait arriver droit et du premier coup sur la joue choisie, ou alors ne se mêler de rien.

— Monsieur, dit Véringue réellement audacieux et fier, le maître d'étude et Marseau, ils font des choses!

Aussitôt les yeux du Directeur se troublèrent comme si deux moucherons s'y fussent précipités soudain. Il appuya ses deux poings fermés au bord de la table, se leva à demi, la tête en avant, comme s'il allait cogner Véringue en pleine poitrine, et demanda par sons gutturaux:

— Quelles choses ?

Véringue sembla pris au dépourvu. Il attendait (peut-être, après tout, que ce n'était que différé) l'envoi d'un tome massif de monsieur Henri Martin, par exemple, lancé d'une main adroite, et voilà qu'on lui demandait des détails, et des détails précis, naturellement. Pourquoi pas des gravures ? Comme il apprenait l'anglais, il se dit

intérieurement : shocking ! Le Directeur attendait. Tous les plis de son cou s'étaient réunis pour ne former qu'un bourrelet unique, un épais rond de cuir, où siégeait, de-guingois, sa tête. Véringue hésita, le temps de se convaincre que les mots ne lui venaient pas, puis, la mine tout à coup confuse, le dos rond, l'attitude apparemment gauche et penaude, il alla chercher sa casquette entre ses jambes, l'en retira aplatie, se courba de plus en plus, se ratatina, et l'éleva doucement, sa casquette, à hauteur de menton, et lentement, sournoisement, avec des précautions pudiques, il enfouit sa tête simiesque et pâle dans la doublure ouatée, sans dire un mot.

IV

Le jour même, à la suite d'une courte enquête, Violone recevait son congé ! Ce fut un touchant départ, presque une cérémonie.

— Je reviendrai, avait dit Violone, c'est une absence.

Mais il n'en fit accroire à personne. L'Institution renouvelait constamment son personnel, comme si elle eût craint pour lui la moisissure. C'était un va et vient de maîtres d'étude. Celui-là partait comme les autres, et meilleur il partait plus vite. Presque tous l'aimaient. On ne lui connaissait pas d'égal dans l'art d'écrire des en-têtes pour cahiers, tels que : Cahier d'exercices grecs appartenant à... Les majuscules étaient moulées comme des lettres d'enseigne. Les bancs se vidaient. On faisait cercle autour de son bureau. Sa belle main, où brillait la pierre verte d'une bague, se promenait élégamment sur le papier. Au bas de la page, il improvisait une signature. Elle tombait, comme une pierre dans l'eau, dans une ondulation et un remous de lignes à la fois régulières et capricieuses qui formaient le paraphe, un petit chef-d'œuvre tout simplement. La queue du paraphe s'égarait, se perdait dans le paraphe lui-même. Il fallait regarder de très près, chercher longtemps pour la retrouver. Quelquefois même on n'y parvenait pas. Inutile de dire que le tout était fait d'un seul trait de plume. Un jour, il réussit un enchevêtrement de lignes qu'il dénomma cul-de-lampe. Longuement, les petits s'émerveillèrent. Son renvoi les chagrina fort.

Ils convinrent qu'ils devaient bourdonner le Directeur à la première occasion, c'est-à-dire enfler les joues et imiter avec les lèvres le vol des bourdons pour marquer leur mécontentement. Quelque jour, ils n'y manqueraient pas. En attendant, ils s'attristèrent les uns les autres.

Violone, qui se sentait regretté, eut la coquetterie de partir pendant une récréation. Quand il parut dans la cour, suivi d'un garçon qui portait sa malle, tous les petits s'élancèrent. Il serrait des mains, tapotait des visages, et s'efforçait d'arracher les pans de sa redingote sans les déchirer, cerné, envahi, et souriant, ému. Les uns, suspendus à la barre fixe, s'arrêtaient au milieu d'un renversement et sautaient à terre, la bouche ouverte, le front en sueur, leurs manches de chemise retroussées et les doigts écartés, car enduits de colophane ils s'engluaient au premier rapprochement. D'autres, plus calmes, qui tournaient monotonement dans la cour, agitaient les mains en signe d'adieu. Le garçon, courbé sous la malle, s'était arrêté afin de conserver ses distances, ce dont profita un tout petit pour plaquer sur son tablier bien blanc ses cinq doigts trempés dans du sable mouillé. Les joues de Marseau s'étaient rosées à paraître peintes. Il éprouvait sa première peine de cœur sérieuse, mais troublé, et contraint de s'avouer qu'il regrettait le maître d'étude un peu comme une petite cousine, il se tenait à l'écart, inquiet, presque honteux. Sans embarras, Violone allait vers lui quand on entendit un fracas de carreaux. Tous les regards montèrent vers la petite fenêtre grillée du séquestre. La vilaine et sauvage tête de Véringue parut. Il grimaçait, blême petite bête mauvaise en cage, les cheveux dans les yeux et ses dents blanches toutes à l'air. Il passa la main droite entre les débris de la vitre, qui le mordit comme animée, et menaça Violone de son poing saignant.

— C'est toi, dit le maître d'étude, petit imbécile, te voilà content !

— Dame ! lui cria Véringue, tandis que, avec entrain, il cassait d'un second coup de poing un autre carreau. Pourquoi que vous l'embrassiez, et que vous m'embrassiez pas, moi ?

Et il ajouta, en se barbouillant gaminement la figure avec le sang qui coulait de sa main coupée :

— Tiens, moi aussi, j'en ai des joues rouges, quand j'en veux !

RENARD.



LES ÉCRANS LILAS

I

Verse à boire, aimable hôtelier des rêves,
Le beau vin pourpré. — N'est-ce pas ton sang ? —
Déjà l'on entend rire sur les grèves
L'essaim des Amours qui vient en dansant
Frapper à l'huis clos ?

Vite, ouvre ta porte et leur verse à boire,
Ou les voyageurs s'en iront. Il faut
Pour les retenir en l'auberge noire
Des mets généreux, du vin pur et chaud :
Donne leur ton sang.

Toc ! toc ! Entrez tous, joyeuse cabale
Des Tueurs-de-temps... — Ça nous tue un peu. —
Car l'auberge est vaste et, dans la grand'salle,
Comme un ciel couchant, rougit l'âtre en feu.
Asseyez-vous donc. La table est servie :
C'est mon sang vermeil, mon cœur tout en vie.
Buvez et mangez.

II

1

L'essaim bleu des Rêves s'essore
Dans les aurores attendries.
— Les fleurs qui fleuriront encore
Seront-elles bientôt fleuries ? —

2

Et Psykhè, la bonne veuve qui sait pourtant
La stérilité des illusoires espoirs,
Du promontoire, en l'envol de ses voiles noirs,
Les encourage d'un geste à peine hésitant.

3

De toute la hardiesse de leur foi neuve,
Ils s'en vont, plus frais, plus légers que des prières.
Et, si les méchants leur jettent des pierres,
Qu'importe ? — Adieu, la bonne veuve !

4

Et Psykhè les suit du regard en méditant :
« Oh ! qui donc en l'aridité de mon chagrin
A déposé l'ardente goutte de levain
Dont mon flanc se gonfle et tressaille en cet instant ?

5

L'essor bleu des rêves s'essaime
Dans les matins, si diaphanes que l'aurore
De ses nacres les plus ténues les colore,
Si subtils que « vivent-ils même ? »

6

Et Psykhè se demande, les voyant si beaux,
Quel souffle d'amour a passé sur les tombeaux
De ses espoirs et par quels mystères
Ses ruines ont fleuri tant de pariétaires.
La Veuve qui pourtant cache en ses voiles noirs
La tristesse des illusoires espoirs,
— A voir ses beaux enfants, les Rêves, si sûrs
De la vie et de la joie, et si heureux
Des fleurs qui fleuriront sans doute pour eux, —
Se reprend à désirer des futurs.

III

Tu perds ton temps... Bah! Hardi, mon fils !
Pétris l'argile inconnue et tendre.
Des pleurs versés sur le Crucifix,
— Pauvre pécheur ! — humecte la cendre
Des rêves fous et bons que tu fis.
Hardi, mon fils !

Hélas ! avant que la blanche frise
Aille redire au soleil levant
La belle histoire autrefois apprise,
Les pleurs séchés et la poudre grise
Des espoirs morts s'en iront au vent...
Tu perds ton temps.

LOUIS DENISE



GRIEFS

I

Parfois ma lèvre s'abandonne et Lui murmure
Des aveux, et, sans plus les réserves qu'il faut !
C'est tout nu que je m'offre à ses yeux de gerfaut :
Telle une fleur, dès que s'écarte la ramure.

Elle sait ma douleur cuisante, et qu'il est faux !
Cet air d'indifférence où je me claquemure ;
Et si parfois l'Orgueil me vêt de son armure,
Sa malice sourit d'en nombrer les défauts.

Plus Elle s'ingénie à percer mon mystère,
Moins — naïf que je suis ! — j'observe de me taire,
Mais souvent je frissonne à songer que, demain,

Ces secrets échappés dans l'amoureuse ivresse,
Pour mon cœur, dès qu'exorcisé de Sa caresse,
Seront peut-être autant de flèches dans Sa main !

II

J'arrive épris de calme et paisible entretien,
Et voici qu'Elle laisse aller la file d'oies
De gros rires à me conter les vaines joies
De Sa vie où mon sentiment n'entre pour rien.

Son cœur ! Je ne puis pas deviner s'il est mien,
Sous les baisers indifférents qu'Elle m'octroie,
Et tant de nonchalance éclate en son maintien,
Que vraiment ! Elle me désole et m'apitoie.

Pas un regret de mon absence, et puis cet air
D'être à l'envers ! d'avoir toujours la tête en l'air !
Nul souci de glisser plus d'âme en l'accolade ;

Et lorsque dans la plaie Elle a tourné le fer,
Il lui vient à la lèvre, à me surprendre amer,
Cette sollicitude étrange : « Es-tu malade ? »

ERNEST RAYNAUD

PROSES MOROSES

b. — L'ENFER

Dans son humble cellule, traversée d'étranges lueurs qui ne provenaient ni de l'aube naissante, ni de la lampe moribonde, l'illustre Hérétique écrivait.

Au début de son léger Monitoire, il avait posé cet indéniable aphorisme, base de toute morale vraiment sérieuse :

IL Y A UN ENFER

Maintenant, en de rougeoyantes cornues, il distillait les immondes sulfures, activait dans les marmites du diable les soupes à la poix, cuisinait les sauces au bitume, dosait les rations d'huile bouillante, trempait dans la résine, pour les illuminations anniversaires, les cheveux blonds des Bien-Aimées et la barbe des Amants ; il élargissait de vastes étangs d'alcool où, comme des ronds de citron dans un punch, des énergumènes flottaient, sommés de flammes vertes ; il arrosait de plomb fondu les crânes rebelles au Verbe éternel, et la chair dévorée renaissait magiquement pour grésiller encore sous l'immortelle pluie de feu ; ici, un terrible hachoir hachait les mains menteuses ; là, un racloir, d'un mécanisme surhumain, raclait sur leurs os gémissants la chair stérile des vierges folles ; — et des cœurs tombaient sous la meule infernale aussi pressés que des grains de blé.

L'illustre Hérétique n'oubliait pas les âmes, fourbissait, avec le plus grand soin, les fourches de la peur, les flèches du remords, les colliers de l'angoisse, les marteaux de l'effroi, les chaînes de la honte, les tenailles de la désolation.

Ensuite, il passa aux preuves.

Il évoquait de sinistres damnés, de lamentables cadavres surgissant et disant, avec des yeux pleins d'une épouvante infinie : *je suis en enfer* ! » Ratbod, roi des Frisons, émergea ainsi du fond des abîmes, vint secouer devant ses officiers surpris des menottes de fer rouge. De même, le comte Orloff, quittant pour un instant les géhennes, manifesta, grâce à sa présence insolite en pantoufles et en robe de chambre, la vérité de l'enfer niée par un incrédule général. Et d'autres, et combien d'autres, rejetés momentanément par le gouffre, marquèrent sur les vivants, sur les meubles, sur les tentures, les traces carbonisées de leurs doigts en feu, ou bien, avec une jovialité véritablement démoniaque, s'amusèrent, comme ce damné fameux, dont parle Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, à revenir asperger d'innocentes créatures, avec un liquide plus corrosif que l'eau seconde, en criant d'une voix non dénuée d'une certaine ironie : *Voici l'eau froide dont on se rafraîchit en enfer.*

. . . .

Des nuages couvraient le ciel, l'humble cellule était traversée de lueurs qui ne provenaient ni du soleil voilé ni de la lampe morte.

L'illustre Hérétique avait incliné vers la table sa tête méditatrice, il la releva soudain, et, pris d'un douloureux ricanement, il proféra ces quelques syllabes :

Et moi aussi, j'irai en enfer

. . . Et des cœurs tombaient sous la meule infernale aussi pressés que des grains de blé.

Remy de Gourmont.

30 Janvier 1890.



LE SALON DES XX

BRUXELLES

Au long de paysages qu'énamoure un merveilleux soleil, au long des écoutes aux portes du Rêve, ils vont, doctes, promenant la suffisance et l'augural de leur personne, ceux-là dont la quasiment terrible ironie doit assagir, des exposants, aussi bien les joies que les tristesses. Ils vont, proclamant le sain et prolifique crétinisme des êtres, cependant que parfois des œuvres les retiennent, les troublent, les font songer minimement, leur coulant au cœur un attendrissement pour l'Idéal!... O ces magiciennes œuvres où leur cerveau s'indélimite, comme elles sont bien une prostitution de l'Art, l'adaptation d'un drame wagnérien pour les masses esclarmondiennes, les mystères du Vieux Songe corrigés et expurgés pour une exportation en les pays d'ici-bas !

M. Fernand Khnopff est l'unique vers qui vont pleinement et la seule attention et l'applaudissement extasié de cette foule. Qui de nous ne s'est jamais laissé prendre à cet artiste je veux bien croire sincère, mais sincère par persuasion ? c'est l'efféminement de sa pensée, profonde disent-ils, qui captivait : c'est la perversité assez banale, contenue en son dessin, que nous aimions, parce que nous sommes faibles et qu'au cœur de tout homme un vague amour pour les cartes transparentes chante éternellement. Que M. Khnopff ne le prenne en trop mauvaise part, mais je pense très immorale l'œuvre que l'on sait si nue des Bourguereau, et M. Khnopff n'est-il point le Bouguereau de l'Occultisme ?... On admire fort ici son *Mémories* (pour nous, partie de Lawn-tennis) : mais c'est du Van Beers, cela, Monsieur, et du plus mauvais.

De M. Storm de S'Gravesande, nous dirons son talent sincère de parfait illustrateur.

M. G.-W. Thornley expose des *Lithographies d'après Degas et Puvis de Chavannes* très intéressantes.

Les tableaux de M. Vogels ne semblent autres que des aquarelles ; cela leur donne, il est vrai, un certain mouillé point désagréable, mais qui prête à penser qu'en l'atelier de l'artiste ces productions n'ont séché vite.

De M. Xavier Mellery nous admirons sans réserve la *Vie des Choses*, mais restons froid, bien froid, devant son *Frontispice pour les Pandectes belges* (un Paul

Baudry) et devant ses deux *Béguinage*, trop semblables à ces laides peintures pullulant actuellement en Allemagne.

A côté d'un *Crépuscule* pastichant Millet, et de *Mai*, une exquise aquarelle, M. Segantini expose un mâle hymne à l'Existence : *Une fleur des Alpes*, avec cette épigraphe :

J'ai rencontré en haut, près des glaciers, une fleur étonnante.
Qu'elle était belle et harmonieusement douce au soleil !
J'ai tâché d'en donner une transcription en formes humaines.

Un chant de chair, de matériel amour, de jeune vie et de suprême harmonie, ce maître tableau que semble avoir inspiré l'âme du Vinci.

Le mouvement néo-impressionniste dont MM. Seurat, Signac et Sisley furent les promoteurs, fait école en Belgique, mais hélas ! sans grand honneur pour les maîtres. Les élèves de cette école (dite du pointillé) se sont, à mon avis, composé un nouveau Roret pour leur usage personnel, grâce auquel quiconque au bout de six mois pourra être des leurs, — sans autre forme de procès. Rien, certes, dans la Nature ne mérite l'indifférence de l'artiste, mais cet artiste devra-t-il ambitionner de traduire tout paysage, quel qu'il soit, sans, au préalable, sentir en son être la sublime poussée, lyrique en tous siècles, qui fit ce que les temps qui suivirent nommèrent chefs-d'œuvre ?... MM. Hayet, Finch, Van Rysselberghe et Van de Velde, ne sauraient être traîtés en peintres du vrai, non plus qu'en daltonistes extravagants (sur ce dernier chapitre, les tableaux de MM. Pissaro, Seurat, Signac et Sisley, suffisent à démontrer la parfaite ineptie du reproche fait à l'école). Si l'Art n'est pas uniquement l'expression du Vrai, la parfaite traduction (telle perçue par nos sens) de ce vrai sera toujours de l'art. Et ces messieurs, peignant à toute heure, sont loin du vrai, sans pour cela se rapprocher du Rêve. Comparez un peu l'exposition de ces élèves aux trois délicats tableaux de Lucien Pissarro, de même qu'à ces quatre paysages de Signac : *op. 184, op. 195, op. 196, et op. 200* : le procédé est pareil, mais combien dissemblable l'impression ! Soyez artistes, Messieurs, maintenant que la presse bruxelloise vous a proclamés peintres ; et, sans chercher à les copier, méditez si possible devant le *Portrait de Mlle J. P.* et les *Prairies à Gisors*. Regardez aussi, en passant, le *Quai Montebello* de votre aîné Dubois-Pillet ; cependant, la *Nature morte* et les deux portraits de ce dernier m'apparaissent trois erreurs.

De traiter du néo-impressionisme m'amène à parler d'exquises œuvres, de la même école semble-t-il, mais qui s'en écartent par un aigu de sensation bien sincère comme bien personnel. J'ai nommé : *Le Marronnier*, *Bræck in Waterland* et *Donkere wolken*, de Jan Toorop. Rien de plus pénétrant, de plus profondément mélancolique, d'une enivrante et prestigieuse mélancolie. J'aimerais ces trois tableaux dénommés : *Le Charme de l'heure*.

Je n'ose vous entretenir, en ce court espace, brièvement, du maître Renoir. Ne faudrait-il pas d'ailleurs une plume plus subtile que la mienne, et plus instruite sur l'œuvre entière de l'artiste? O le beau portrait! (*Portrait de Mme X.*). Combien charnellement vivante sa *Baigneuse debout*, et quoi de plus intime que son *Bouquet de fleurs*. Renoir, par beaucoup, est pris pour un débutant, — par ceux-là que vous savez.

Je remarque de M. Eugène Boch une étude : *Charbonnage*, et le *Cul-du-Q'vau* (*Borinage*).

Passons sur l'exposition du dessinateur Lemmen, et sur celles des peintres ou sculpteurs Cézanne, van Strydonck, Charlier et Paul Dubois.

Mme Anna Boch a un talent aimable de dame.

De M. de Toulouse-Lautrec, un peintre moins anglais mais tout aussi curieux que Raffaëlli : le *Bal du Moulin de la Galette*, *Rousse*, deux *Etude* et *Liseuse*.

M. Dario de Regoyos avait, l'an dernier, envoyé des toiles certes plus personnelles que celles qu'il nous donne cette année. Nous nous attardons cependant, et sans regret, devant *Ecce Homo* et *Habanera*.

Nous voici venus aux grands tourmenteurs du Songe, aux initiateurs à un ciel étrange, troublant, faux s'il est prouvé que le Rêve ne soit vrai. O la belle conquête faite sur la matière que de l'avoir dotée de l'Idée, elle que les peintres trop souvent laissèrent pour morte! O cette noble soif d'un somptueux Exil!... Citons tout d'abord Odilon Redon, qui n'expose pas moins de vingt-une œuvres, dont quelques pastels. Ses lithographies le *Printemps*, aussi d'au-delà que la divine *Primavera*, de Botticelli; *au Ciel*, *Christ*, *Brunnhilde*, et cette dantesque *Tête coupée*, où notre penser s'hallucine, sont, pour l'amoureux d'elles,

......: Ce vieux flacon qui se souvient,
D'où jaillit toute vive une âme qui revient.

Voici maintenant un autre penseur qui eût ravi Bau-

delaire : M. James Ensor. Comme cette misérable comédie de la vie anime ces pages, en la lecture desquelles pourrait s'apprendre toute philosophie : *Etonnement du masque Wouse, Masques scandalisés raillant la mort, Squelettes vou'ant se chauffer*. Où le merveilleux artiste se montre encore, c'est en des eaux-fortes et en des dessins qu'on ne peut guère comparer qu'aux gravures de Callot et de Bresdin.

M. Vincent van Gogh a envoyé au Salon des XX : *Tournesols*, *Le lierre, Verger en fleurs, Champ de blé, au Soleil levant*, et la très belle *Vigne rouge*. On comprendra que je ne m'étende point sur les mérites de ce vibrant artiste, après la subtile étude que notre collaborateur G.-Albert Aurier lui a consacrée ici même, étude reproduite par l'*Art Moderne*.

Un autre et non moins suprême capteur d'Infini : M. Willy Schlobach. Ah ! bien bafoué aussi celui-là ! Tout est à citer de son exposition : *La Morte*, la *Dame en noir*, trois *hantises*, des interprétations de ces vers :

> Que m'importe que tu sois sage ?
> Sois belle, et sois triste...
>
> (Fleurs du mal)

> Quelqu'un m'avait prédit, qui tenait une épée....
> Tu seras nul — et pour ton âme inoccupée
> L'avenir ne sera qu'un regret du passé...
>
> (Les Débacles)

> Désir d'être soudain la bête hiératique....
>
> (Les Débacles)

Outre sa couleur qui semble, sudant des poisons, être du rêve oxydé, ce qui caractérise l'inquiétante personnalité de Willy Schlobach, c'est une exaspération de la ligne telle qu'en les Mantégna, les Botticelli, voire Durer.

M. Robert Picard est, m'a-t-on dit, un très jeune peintre. Qu'importe, s'il a déjà conquis son tempérament ! La Nature vue à travers un rêve, telles nous apparaissent les suggestives toiles qu'il expose. Et parfois, bien que vue à travers ce rêve, elle est encore bien vraie cette Nature, bien la nôtre à nous que n'étreint point le par-delà les horizons : ainsi ses deux *Etudes à Chantilly*. Voici de Robert Picard six merveilleux poêmes, à notre sens : *Paysage heureux, Mer marbrée par une brise fraiche, Forêt vue par les cimes, à l'aurore, Eau dormante dans*

un jardin de sérénité; Appareillage par un temps calme au milieu du jour, Paix mystique dans les dunes.

M. Minne a, crois-je, transcrit en sculptures les afflictions humaines, en ce qu'elles ont d'animal, telles que les ressentirent, certes, les races des siècles où l'artificiel ne fut. — L'œuvre est des plus prenantes, mais demande à être étudiée très spécialement.

Le grand sculpteur Rodin, un des Vingtistes, a envoyé au Salon une évangélique *tête de St-Jean-Baptiste*, et une petite étude en bronze.

Les envois de M. Alexandre Charpentier sont des plus intéressants, aussi des plus jolis. Superbes par leur exactitude et leur vie, les *Médaillons tirés de la collection du Théâtre Libre*.

Je ne saurais terminer ce compte-rendu sans féliciter les courageux organisateurs du Salon des XX, Salon qui n'a, comme il appert, rien à envier à son feu confrère celui des Bouguereau, Meissonnier et Cie. Le mérite en revient surtout au secrétaire du Cercle, M. Octave Maus. C'est grâce à lui que prochainement, au local de l'Exposition, Stéphane Mallarmé viendra donner une conférence, et que des concerts seront, avec le concours de Vincent d'Indy. — L'Art, par l'intermédiaire de tous les artistes, lui en sait grand gré.

DALAND.

Bruxelles, février 1890.

LES LIVRES (1)

Axël, par VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Quantin, 1890, 1 vol. in-8.) — C'était une illusion de Villiers de croire que les premières publications de ses œuvres ne se présentaient qu'à l'état d'ébauches, nécessitant de rigides corrections. Souvent, lors de la mise en volume, à peine, çà et là, avait-il changé un substantif trop vulgaire, ajouté quelques épithètes choisies non pour leur rareté, mais pour leur force explosive de suggestion. *Axël* devait être plus profondément remanié, et on trouve, en effet, lorsque l'on compare les deux versions, quelques traces de reprise en sous-œuvre dans les trois premières parties. Malheureusement, c'était surtout la conclusion pour

(1) Nous sommes obligés de remettre au prochain numéro la bibliographie de l'*Ai s nte*, de M. Adrien Remacle, et de *Pierres d'Iris*, de M. Albert Lantoine.

laquelle il avait médité de notables modifications, et, comme l'indique une note finale, la maladie, puis la mort ne lui ont permis qu'à peine d'en relire les épreuves. Dans le suicide des deux vierges amants, la Croix devait apparaître, réprobatrice de l'acte par lequel « deux êtres humains viennent ainsi de vouer eux-mêmes leurs âmes à l'exil du ciel ».

On peut cependant juger que cette simple phrase suffit pour affirmer la croyance chrétienne de Villiers. En appuyant, il eût aggravé le malentendu qui déjà pèse sur le drame et en obscurcit la signification : Conçu par un idéaliste hégélien, *Axël* a été écrit par un catholique adonné — oh! théoriquement — aux Sciences secrètes; de là une triple antinomie que le génie de l'écrivain ne pouvait concilier. L'idéalisme triomphe, puisque Axël et Sara admettent, en fauchant volontairement la fleur de leurs joies d'amour, que l'accomplissement *réel* de leurs désirs, que la jouissance des baisers, des voyages, des richesses, palpables à leurs pieds, seraient inaptes à leur donner un bonheur inexistant hors de l'*idée*. Mais le suicide laisse l'impression que les magnifiques amants se sont trompés de porte, qu'ils auraient dû frapper, étant chrétiens, non pas à celle de l'enfer, mais à celle du renoncement. Comme littérature, *Axël* est le grand œuvre de Villiers, d'une radieuse gloire verbale, d'une richesse d'art plus éblouissante que toutes les pierreries qui ruissellent dans les cryptes du burg d'Aversperg. Ce sont des phrases d'une spiritualité douloureuse, comme Villiers seul sut en concevoir : « Vous serez la fiancée amère de ce soir nuptial...» — « Sara, souviens-toi de nos roses dans l'allée des sépultures... » Et en une alternance de telles musiques, de tels versets sacrés, tout le livre se déroule. Pour celui qui déploya de pareils rêves, voilures gonflées vers l'infini, la vie quotidienne n'existait que très peu : il ne fut ni pauvre, ni malade, ni dédaigné; mais royalement riche, comme Axël, jeune et fort comme Axël, et comme Axël aimé de Sara, l'énigmatique princesse. C'est la perpétuelle revanche des grands idéalistes, ignorés de la foule — et de plus d'un de leurs amis — qu'en réalité ils habitent un autre monde, un monde créé par eux-mêmes, simplement évoqué par de simples paroles, car « tout verbe, dans le cercle de son action, crée ce qu'il exprime. » Grâce à ce sortilège, Villiers dompta les mauvaises aventures où d'autres auraient sombré, et il lui fut accordé d'écrire ces drames et ces contes, ces ironies et ces lyrismes par lesquels il demeure pour nous, amis de la première ou de la dernière heure, le maître inoubliable et absolu. R. G.

Les trois cœurs, par Edouard Rod (Perrin et Cie). Dans une préface à ce livre, malheureusement bien incomplète, M. Edouard Rod note les diverses phases de son évolution littéraire, c'est-à-dire comment de naturaliste zolaïsant il est devenu ce qu'il appelle *intuitiviste*, l'intuitif défini par lui « un homme qui regarde en soi-même.. non pour se connaître ni pour s'aimer, mais pour connaître et aimer les autres », et qui cherche « dans le microcosme de son cœur le jeu du cœur

humain ». C'est là, en substance, la théorie d'après laquelle a été écrit *Les trois cœurs*. Ce roman, certes, est au-dessus de la majorité des productions contemporaines ; mais n'était-on pas en droit d'attendre *plus poussé* de l'auteur de *La course à la mort* ? S'ingénier à des études purement psychologiques, ne se point soucier des influences fatales du milieu, considérer la vie ambiante comme *objet* presque toujours négligeable, et jamais comme *sujet* : soit. Mais alors il faut, semble-t-il, pour remplacer la couleur que donne la description des milieux, pour suppléer surtout à l'explication *tacite* de certains faits psychologiques qui surgit souvent des «circonstances contingentes », il faut entrer très profondément dans l'*âme* de ses personnages. Or, lu. *Les trois cœurs*, nous sentons fort bien que nous ne sommes pas allés au fond de Richard Noral, un intellectuel et un compliqué, que nous abandonnons sans le connaître beaucoup. C'est une étude à fleur d'âme.. et d'une psychologie par trop mièvre. Et puis pourquoi, lorsqu'est en scène l'enfant de Noral, cette sentimentalité si apparemment fausse qu'on la dirait une concession à l'artificiel bêta où se délecte une des deux ou trois grandes hypocrisies du public ?

A. V.

Le Cadet, par Jean Richepin (Charpentier et Cie) — Est-ce une gageure faite avec Bourget ? Tout par et pour la psychologie. C'est en son honneur que le cadet Amable Randoin est successivement ingrat envers tous, amant de sa belle-sœur et assassin de son frère. D'ailleurs, ce garçon retors et artificieux finit toujours par s'absoudre. Il revient de Paris, pouilleux, vidé, presque déculotté. Son frère Désiré le bourre de soupe, lui donne ses habits de fête et l'installe en maître dans sa maison, comme un coq en pâte. Mais le coq en pâte, quand il est seul, «redresse sa crête rouge de colère, et, dans l'ombre, ébouriffe ses plumes en aiguisant ses ergots. » Est-ce, en effet, assez humiliant cette charité de son lourdaud de frère ? Il lutte toutefois contre la haine et l'envie, et marie Désiré par dévouement. C'est encore par dévouement qu'il lui prend sa femme, en se haussant, dans sa propre estime, « au rang d'une sorte de héros, presque de martyr. » Puisque son frère Désiré n'est pas capable d'avoir un héritier, n'est-ce pas son devoir, à lui, Amable, de lui en donner un, et n'est-il pas le plus malheureux des hommes d'être placé en face d'un devoir si énorme à remplir ? En trompant son frère, il se calme un peu et cesse de lui en vouloir pour un temps. Mais les ténébreuses et diaboliques complications d'âme reviennent, repoussent comme des champignons vénéneux. Amable marche lentement, sûrement à l'assassinat. C'est, tout le long du livre, une étude audacieuse, amère et pénétrante, une dépense énorme d'habileté sophistique, une suite de théorèmes denses, compacts comme des carrés d'infanterie, flanqués de leurs corollaires en serre-file. Et quand Amable, visant son frère à la racine du nez, lâche le coup à cinq pas, presque à bout portant, sans faire attention qu'il murmure machinalement tout bas, entre ses dents serrées: « lapin! lapin! » on est

que tenté de s'écrier comme en classe : C. q. f. d., ce qu'il fallait démontrer. Le voilà, désormais, ce criminel à tête reposée, unique propriétaire de cette terre qu'il aime tant, non comme un lourd paysan, pour l'argent qu'elle rapporte, mais pour elle-même, d'un amour farouche et sensuel, jusqu'à se sentir « les moelles fondre dans les os en une gelée voluptueuse », jusqu'à la labourer frénétiquement de son sexe nu. Il est vrai qu'il en meurt, et, franchement, c'est bien le moins. J. R. P.

La Confession d'un Fou, par Léo Trézenik (Ollendorff). — C'est le livre que nous annoncions il y a deux mois, un roman qui suppose un cas fort curieux de dédoublement de la personnalité. Des hypothèses scientifiques s'y rencontrent, qui intéresseront les penseurs et tous ceux qui demandent au roman un peu plus qu'une histoire agréablement contée. D'ailleurs, la notation psychologique et l'étude de pathologie mentale, faites avec un grand souci de vérité, ne nuisent pas à l'intérêt anecdotique : l'histoire y est, point banale et captivante. — Mais pourquoi Trézenik n'a-t-il pas davantage *écrit* son livre ? A. V.

Le Termite, par J.-H. Rosny (A. Savine). — C'est l'analyse de l'amour dans l'âme ratatinée d'un naturaliste ployé par les vents, pulvérisé par les foudres du symbolisme triomphant. Cette psychologie (une suite de visions merveilleuses dont l'ampleur doit contraster avec l'étroitesse de la pauvre petite nature en question) semblerait plus logique si elle ne s'attaquait pas à quelqu'un qui a raillé lui-même les ratés du naturalisme et qui, depuis, s'est élevé, sans perdre pied, jusqu'à l'idéalisme le plus rare. Car dans Servaise (héros de cette histoire) on a cru reconnaître M. Huysmans. Cette assimilation me répugne, mais j'en ai eu, moi aussi, l'impression, et elle m'a été fort pénible. Je suis donc mal qualifié pour juger sainement de ce livre : il intéressera vivement les lettrés et amusera les amateurs de clefs, qui, sous les Nolla, les Guadet, les Fombreuse du roman (il y en a vingt autres), chercheront et trouveront les Zola, les Daudet, les Goncourt de la réalité. R. G.

Cinq nouvelles, par J. P. Contamine de Latour (Société de Publications internationales). — Voilà un titre qu'on n'accusera point de « modernisme », mais peut-être de rappeler trop exactement *Trois Contes*, de Flaubert. D'ailleurs, *Antonius* et *Lucius*, deux des compositions de M. Contamine de Latour, font mieux que rappeler *Herodias* et *La Légende de Saint Julien l'hospitalier*... *Miriam* suppose un des cent mille incidents surgis parmi les Hébreux en marche vers la Terre Promise, et les deux autres contes, *Rosamonde* et *Elcija*, viseraient à la reconstitution de scènes d'époques barbares. Le tout est écrit dans une langue fort simple et sans pédantisme — écueil ordinaire de tels ouvrages ; mais le style manque de couleur comme de nerfs, et l'auteur n'a su animer ni les

gens ni les choses : ses nouvelles sont des récits, non des restitutions vivantes. A. V.

Que doit-on donner à lire au peuple ? un vol. (Plon, Nourrit et Cie). — Le grand ouvrage publié par Madame Altchevsky et une douzaine de ses collaboratrices : *Que doit-on donner à lire au peuple ?* est le résumé de toutes les observations faites, non-seulement dans son école du dimanche de Kharkow et dans trois ou quatre autres, mais devant des auditoires de paysannes et de paysans absolument illettrés. Il se compose de deux parties parues en 1884 et 1889, formant ensemble près de dix-huit cents pages, en deux volumes d'un texte très serré. On y trouve l'analyse d'environ 2.500 ouvrages. C'est une véritable enquête sur l'âme russe. — M. Y. Abramoff, en une grosse plaquette publiée chez Plon, Nourrit et Cie, sous le titre : *L'Ecole du dimanche pour les femmes à Kharkow et le livre : Que faut-il donner à lire au Peuple ?* détermine fort bien le but de l'école et l'idée du livre, dont il cite des extraits.

Un Verset de la Bible traduit en *267 langues*. Brochure de luxe in-18, tirage en deux couleurs. Prix : 1 fr. 50, réduit à 30 centimes. — Ecrire à l'*Argus de la Presse*, 157, rue Montmartre, Paris.

Les derniers chants de deux poètes royalistes, par MM. H.-Furcy (de Bremoy) et C. Hygin-Furcy (Jouaust) ; — **La Vengeance mauresque**, drame en 5 actes et 7 tableaux, par M. C. Hygin-Furcy (Vve Rozez, Bruxelles).

Nous donnons seulement le titre de ces ouvrages, leur date de publication étant trop ancienne pour que nous fassions un compte-rendu. Et, puisque s'offre l'occasion, nous prévenons les auteurs et les éditeurs qu'à l'avenir nous n'insérerons même plus le titre des livres qui ne sont point d'édition — ou de réédition — assez récente.

Échos divers et communications

La Plume prend l'initiative d'une souscription pour éditer **DÉDICACES**, de Paul Verlaine. Nous engageons nos amis et nos lecteurs à s'associer à la bonne œuvre de notre confrère. — *Désignation du tirage* : **Nos 1 à 50**, volumes de grand luxe, avec la mention : *Volume imprimé spécialement pour M...*, la signature autographe de l'auteur et un beau dessin de A.-F. Cazals, gravé par Maurice Baud et tiré sur Japon (épreuve avant la lettre) : chaque volume : **20 fr.** ; — **Nos 51 à 100**, exemplaires contenant la signature de l'auteur et le même dessin que ci-dessus : chaque volume : **5 fr.** ; — **Nos 101 à 350**, exemplaires contenant le même dessin que ci-dessus : chaque volume : **3 fr.** (Adresser les souscriptions à M. Léon Deschamps, Directeur de **La Plume**, 36, boulevard Arago, qui fera parvenir les volumes).

L'exposition de l'Union des Femmes peintres et sculpteurs s'ouvre, au Palais de l'Industrie, le 23 Février. Nous avons prié Madame Elisa Bloch de nous laisser voir ses envois de cette année, et l'aimable auteur des figures connues : l'*Espérance*, l'*Age d'Or*, le *Frondeur*, *Virginius*, nous a permis avec son habituelle bonne grâce une promenade en son spacieux atelier de la rue Printemps. Des bustes, des bustes, et encore des bustes : d'abord ceux de différents types de jeunes et jolies femmes, puis celui de l'astronome Camille Flammarion, très réussi, et un autre, ébauché à peine, qui deviendra le librettiste Jules Barbier. L'auteur de *Dimitri* désirerait aussi avoir son buste par Madame Elisa Bloch, à qui vont décidément toutes les illustrations contemporaines.

C'est superbement que la **Jeune Belgique**, avec son numéro triple qu'orne un hallucinant frontispice de George Minne, entre dans sa 10[me] année. Après la brillante page *Aux Jeunes*, de M. Valère Gille, son directeur, qui proclame la **Jeune Belgique** « ouverte à tous » et fait appel à tous « les fidèles de l'Art », d'intéressants articles, poésies, contes, fragments, sont signés : Stéphane Mallarmé, Georges Eekhoud, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Henry Maubel, Emile Van Arenbergh, Eugène Demolder, Théo Hannon, Maurice Desombiaux, André Fontainas, Georges Destrée, Fernand Severin, Adolphe Frères, Albert Arnay, Maurice Maeterlinck, Iwan Gilkin, Louis Delattre, Jean Boels, Valère Gille, Albert Chapaux et Léon Dardenne.

Une autre publication littéraire belge, la **Pléiade**, dirigée par M. P. Lacomblez (Bruxelles, rue des Paroissiens, 33), commence son tome II avec un conte de M. Karl Van Osta : *Veillée;* deux sonnets de M. Auguste Jenart : *Paysage* et *Réclusion;* un poème en prose : *Le Vent*, et trois poésies : *Le Rosier pleureur*, — *Elle*, — *Fresque*, de M. Albert Arnay ; *Impressions*, de M. Fernand Severin ; *Des Notes*, de M. Paul Masy ; *Soir d'hiver*, poésie de M. C. Lafitte ; et deux poèmes en prose de M. Arthur Dupont : *Une éternelle douleur*, — *Le Sommeil de la mer.*

Notre collaborateur L. P. de Brinn'gaubast, actuellement à Constantinople, où il demeurera plusieurs années, met la dernière main à un nouveau roman : *Colle forte*, qui paraîtra en automne, avec son second volume de poésies : *Vers Insolents*, dont le texte est définitivement fixé. Notre confrère travaille aussi à son drame : *Petrarque.*

Pour paraître en avril, sous la direction de M. Saint-Pol Roux, **La Poésie de Demain**, périodique qui sera, selon la propre expression de son fondateur, une revue « d'élixir », et s'adressera « à toutes les originalités, mais à elles seules, leur demandant leur plus parfaite floraison. »

MERCVRE

Le Gérant: A. VALLETTE.
Impr. ROUGIER, 11, rue du Regard, Paris.

[redacted]

INTUITIVISME ET RÉALISME

Le Naturalisme se meurt, le Naturalisme est mort! Seul le grand pontife a gardé sa foi et perpétue l'office, abandonné de ceux-là même qui furent ses prêtres les plus fervents. Non pas que, radieux exaltés d'une foi nouvelle, ils marchent avec certitude vers leur Terre Promise: ils s'agitent en pleines ténèbres, avancent à tâtons ou piétinent sur place, dans les affres du doute. Mais parfois, en ce dur voyage pour la vague Chanaan, l'un d'eux perçoit qu'une aube délave l'obscurité de la route, et telle est sa détresse qu'il acclame d'enthousiasme cette indécise clarté: sans attendre qu'il fasse jour, sans se demander si ce ne sont point ses yeux qui s'accoutument à la nuit, s'il n'est point dupe d'une hallucination ou d'un mirage, vite il emprisonne la parcelle de vérité dans une formule où il appose un sceau particulier, un de ces mots en *isme* si fréquemment surgis pendant ces derniers temps, et dont le benjamin est *l'intuitivisme*.

Mais M. Edouard Rod est un esprit trop prudent pour dire ce mot en Messie de la religion espérée: il le hasarde, l'insinue avec circonspection, doucement ironique pour lui-même et pour les inventeurs de systèmes en *isme*. Après avoir noté quelques-unes des causes qui ont détaché

ceux de sa génération et lui du Naturalisme, et indiqué timidement leurs tendances vers un symbolisme *peut-être*, en somme, *incompatible avec le roman*, M. Edouard Rod propose : « Si j'avais la foi *unilatérale* de ceux qui croient au sens précis des termes, je prendrais le mot INTUITIVISME, et j'en ferais une étiquette à coller sur le flacon où nous nous débattrions ensemble ». Et, littérairement parlant, il définit l'intuitif « un homme qui regarde en soi-même... Mais il ne suffit pas de regarder en soi, il faut voir autre chose que soi... L'intuitivisme, si par hasard on voulait accepter ce mot, serait donc l'application de l'intuition comme méthode de psychologie littéraire : regarder en soi, non pour se connaître ni pour s'aimer, mais pour connaître et aimer les autres ; chercher dans le microcosme de son cœur le jeu du cœur humain ; partir de là pour aller plus loin que soi, et parce qu'en soi, quoi qu'on dise, se réfléchit le monde ».

Or, en quoi la méthode intuitiviste de psychologie différerait-elle de la méthode (car il n'y en a qu'une) de psychologie employée dans tous les temps ? Hormis l'autobiographe, historien psychologue plutôt que romancier, quiconque écrit un roman n'a que son moi pour y voir dans le moi de ses personnages ; et qu'il veuille aller plus loin que soi ou en deçà, c'est toujours à son moi-boussole qu'il lui faut recourir pour s'orienter, à son moi-équateur pour mesurer les distances et *régler* l'être qu'il crée. Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais d'autre méthode de psychologie littéraire. Cela, d'ailleurs, se prouve par l'absurde : comment le plus génial des habitants de la Terre, supposé convaincu que la Lune est peuplée, s'y prendrait-il pour l'étude psychologique d'un habitant de la Lune, n'ayant aucun terme de comparaison, aucune « fenêtre ou

verte » sur l'âme d'un être que, par cela seul qu'il est différent de lui-même, il ne peut concevoir dans son essence ? Déjà, donc, il appert que l'intuitivisme engloberait, sauf les autobiographes, *tous* les psychologues, et non pas seulement une catégorie de psychologues. Mais il ne comprend pas qu'eux, car l'intuition, pour tous les romanciers qui ne sont point de purs fantaisistes, est l'unique moyen d'insuffler, ou proprement de *prêter* la vie. Les plus documentaires des naturalistes, les fanatiques de l'observation, ceux qui s'effacent le plus devant les agissements de leurs personnages, sont bien obligés, sous peine de fabriquer cette machine automatique : des marionnettes se mouvant dans un décor, de définir de temps à autre des états d'âme, quel que soit du reste le procédé, d'entrer « dans la peau du bonhomme » ; et c'est alors que l'intuition leur est indispensable, ou, en termes précis, le mot intuition s'interprétant de façons diverses, la faculté de transposition de leur propre moi déformé selon leur conception de personnage.

L'invention d'une théorie n'allait point sans modifications techniques, et M. Edouard Rod avance qu'il a cherché à « dégager le roman de quelques-unes des scories qui l'empêchent de se développer dans le sens indiqué : de la description, d'abord... fastidieuse et surtout illusoire, car elle tient beaucoup de place, dit peu de chose et n'explique rien ». Ceci n'est que spécieux. Dans nombre de livres, certes, la description usurpe la place, n'est qu'en relation très éloignée avec le *sujet*, et partant devient fastidieuse et illusoire. Mais, théoriquement, cela ne prouve rien, et pratiquement ne fait que déceler artistes défectueux des auteurs qui n'ont point la perception des rapports entre le sujet et la chose ambiante, et man-

quent du don de pondération sans lequel il est impossible d'atteindre à l'eurythmie. Je ne voudrais point ressasser la vieille discussion des milieux, mais il est certain que la description des choses parmi quoi se meut un être, et strictement circonscrite aux rapports de l'être à ces choses, loin de nuire, comme une superfétation, à l'économie de l'œuvre, la complète — et souvent résout très brièvement des phénomènes psychiques qui demanderaient un long détail, plus fastidieux encore qu'une description « à coté ».

Parmi les scories dont M. Edouard Rod dit avoir cherché à dégager le roman, il y a aussi « les récits rétrospectifs, qui, destinés à présenter le personnage, sont devenus, à force d'usage, des clichés sur l'enfance, l'adolescence et l'éducation », — et enfin les « scènes », pour ce qu'elles ont presque toujours « un air désagréablement artificiel et théâtral ». Ce serait là, sans doute, une bonne besogne ; mais qui donc, sinon les écrivains maladroits (ou très jeunes et ne tenant pas encore leur métier), s'escrime encore aux récits rétrospectifs ? Et les « scènes », Flaubert n'en a guère, que je sache, dans *l'Education sentimentale*, l'œuvre entier de MM. de Goncourt presque pas, et M. Huysmans nulle part.

Il semble donc que le mot *intuitivisme* n'étiquette rien de bien neuf, ni relativement aux tendances actuelles des esprits, ni en ce qui concerne les moyens d'exprimer. Il est équitable de noter que M. Edouard Rod n'a pas écrit sa préface exclusivement pour lancer ce mot, mais pour expliquer à ses « amis connus et inconnus » l'évolution de ses idées, simultanée, sinon parallèle, à une évolution des idées chez tous ceux de sa génération littéraire. Et là réside un fait important, car il est avéré que, après s'être un moment arrê-

tés au Naturalisme, la presque totalité des jeunes littérateurs évoluent aujourd'hui — sans d'ailleurs trop savoir où ils vont. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier les très nombreuses tendances nouvelles, mais cette constatation me paraît topique que le cycle naturaliste, prétendu si peu vaste pourtant, restera incomplet, et que même infiniment peu des sujets qu'il renferme auront trouvé leur juste expression.

En effet, dans l'échelle idéale qui part de la matière inerte, passe par les végétaux, les animaux et l'homme pour aboutir à Dieu, l'homme occupe un nombre considérable de degrés, pas beaucoup plus qu'animal en certains cas par le peu de développement de son cerveau, mais aussi tout près de Dieu parfois eu égard à l'étendue de son intelligence. Or, si le réalisme est bien l'expression *immédiate* de toute la vérité acquise, le cycle réaliste demeure incomplet en ce que non seulement on n'y rencontre point toutes les combinaisons connues d'individus, mais pas même tous les types d'individus.

Quant à *l'expression réaliste*, elle doit de toute nécessité, pour être *juste*, combiner l'observation, l'expérience et l'induction certaine, être en un mot la cristallisation selon les lois naturelles de la vérité tangible ; et, à ce point de vue, concevoir l'individu en dehors de son milieu serait un non sens. Le Naturalisme l'a bien posé en principe, mais, dans la pratique, au lieu de se borner à la seule peinture, et selon les lois, des choses qui agissent sur l'être, il a peint toutes les choses parmi lesquelles l'être vit, les indispensables et les inutiles, sans discernement des valeurs. D'où le milieu développé monstrueusement aux dépens de l'individu, puis la disparition dans le pêle-mêle des liens de l'individu au milieu : l'observation

semble une étude concurrente à l'étude psychologique, nullement reliées entre elles, et la description toujours arbitraire. En sorte que M. Edouard Rod a pu dire, visant, je veux croire, les œuvres et non la théorie, que l'observation « fait de l'artiste un photographe et néglige ce que les faits ont de plus intéressant, c'est-à-dire leur signification ». Mais un autre défaut a aussi empêché le roman naturaliste d'atteindre à la juste expression du vrai : l'abus de l'analyse, qui dissout le fait et en abolit le caractère, délayage absolument contraire au but même de l'art : la synthèse. Evidemment l'auteur doit être un analyste, mais pour, après avoir désagrégé le fait, le reconstituer, le concréter sous l'aspect saillant et caractéristique qui répond à la fin de l'œuvre, dans l'édification de quoi il ne saurait entrer, si l'on peut dire, éparpillé en molécules, mais à l'état de particule composée.

Entre qui s'évertue à exprimer la vie par la seule étude de l'âme, en dehors de toute circonstance extrinsèque, et quiconque cherche ce résultat par la seule notation d'agissements dans un décor, en dehors de toute étude de l'âme, il y a place pour qui résumerait les deux manières en les combinant, laisserait d'abord l'individu à son milieu, et, avec la connaissance des lois qui régissent les relations de ces deux termes inséparables, obtiendrait l'expression synthétique d'une portion de vie, d'une vie, ou d'un groupement de vies. La théorie, du reste, n'est pas neuve, puisqu'elle s'induit tout entière de l'*Education sentimentale*, chef-d'œuvre de pondération où sont à peine sensibles deux ou trois erreurs de statique, admirable synthèse qui serait la parfaite expression réaliste sans quelques touches romantiques — encore que ce livre restitue l'époque d'Antony.

Mais combien d'œuvres du cycle réaliste s'élèvent à cette expression synthétique du vrai ! M. Emile Zola, romantique autant qu'Hugo et descriptif-symboliste, est sciemment demeuré à côté; les frères de Goncourt avaient trop d'esprit pour peindre vraie l'humanité lourdaude, et M. Edmond de Goncourt travaillant seul est trop analyste ; M. Huysmans aussi est trop analyste, et de plus trop peintre ; trop analystes, chacun dans une note différente, MM. Hennique, Céard et Camille Lemonnier ; trop objectiviste M. Paul Alexis. Et tous ceux qui vinrent ensuite procèdent de ceux-là ou en exagèrent les difformités (relatives, bien entendu, et dont plusieurs, considérées sous un autre angle que celui où je les regarde en cet article, sont des qualités de premier ordre), et davantage s'écartent de l'expression adéquate au concept réaliste. Il n'y a pour s'en rapprocher que M. Alphonse Daudet, par places, et seulement dans *Sapho* et dans l'*Immortel*, tous ses autres livres étant tarés de « fleurbleuisme » et de fausse sentimentalité. Seul, enfin, M. Guy de Maupassant a touché barre parfois : certaines de ses nouvelles sont achevées. Il semblait que l'auteur d'*Une Vie* fût marqué pour, en se perfectionnant, donner sa plus complète expression au roman de vérité immédiate ; mais il est plus objectiviste encore dans *Bel-Ami*, et le voici maintenant à l'opposite, dans la psychologie.

Le cycle réaliste aura donc manqué du synthétiste que je veux dire, également loin du plat documentaire et de l'assommant psychologue quand même, troisième larron entrevu par M. Zola, j'imagine, alors que, s'avouant lui-même trop romantique pour cette tâche, il espérait des écrivains futurs l'accomplissement de l'œuvre rêvée. Ce troisième larron, à coup sûr, ne participerait

pas plus du commissaire-priseur que du photographe : ce serait un artiste de grand talent, dont le champ d'action, naturellement *fini*, fermé aux au-delà de l'idéalisme, est cependant bien plus vaste que ne le prétend une critique sans profondeur. Et je crois soutenable ce paradoxe : si quelques-uns, parmi ceux qui furent réalistes, sont tout de bons sollicités par l'orientation de leur esprit à s'éloigner de leur première esthétique, les autres l'abandonnent uniquement parce que, sachant qu'il n'est plus possible de se localiser dans l'observation et l'analyse, il ne se sentent point l'envergure de la synthèse, qui requiert à la fois la vue d'ensemble, l'observation, la psychologie, l'analyse, le sentiment de l'harmonie — sans compter l'intuition.

ALFRED VALLETTE.

Mars 1890.



L'AVEUGLE

Le vieux qu'ont délaissé les enfants pour la danse,
Avec sa barbe fluviale aux lourds glaçons
Et ses deux yeux d'aveugle où nage une ombre dense,
S'isole assis parmi la lourde exhalaison
Du lilas qui s'est éparpillé d'abondance
Et qu'on voit comme des perles sur le gazon.

La rumeur des ruches d'or d'alentour s'est tue;
Et derrière le mur d'un feuillage estival,
On entend le lointain nasillement d'un bal.
Le vieux, lui! dans le clos étoilé de laitue,
Met, avérant la paix du soir dominical,
Son immobilité profonde de statue.

Tel! il s'isole, assis parmi l'exhalaison
De miel qu'ont les lilas; tel! dans le soir où fume,
Vers la rivière, un fin brouillard d'un blanc de plume,
Il rêve sous le toit léger des frondaisons,
Mais sans voir — ô pourtant quel charme s'en exhume! —
Sans voir saigner, au loin, la crête des maisons.

Rien ne lui tire un cri d'amour, ni l'or immense
Du soleil qui s'immerge en quel vin glorieux!
Ni le feuillage ou maint reflet de pourpre danse :
Car ses yeux, autrefois braises vives! ses yeux
Pleins, toujours, d'un désir en toute effervescence,
Un voile opalescent les exile des cieux!

Le paysage vêt cette grâce infinie
Des choses quand y vient la solaire agonie.
Mais, sur sa face, pas un muscle n'a bougé.
A l'horizon, c'est comme un trait de sang figé.
Et paresseuse et presque à regret, se dénie,
La clarté dont le clos s'est tout un jour gorgé.

La musique du bal arrive par bouffées,
Mais lui ne quitte pas son geste de langueur.
Est-ce qu'il sentirait tout à coup dans son cœur
Une étoile revivre aux cendres étouffées,
Par un exploit renouvelé du Temps vainqueur
Où des pierres sourdait une âme aux chants d'Orphée!

Est-ce un pressentiment du prompt *deleatur*
Qui fait saigner son cœur ainsi qu'un nœud d'orties?
O ces yeux! murés d'ombre où n'arde plus l'azur,
Soit qu'il ostente un grain de porcelaine pur,
Soit que, sous des flocons de soie, une partie
De sa lueur se tienne un peu comme amortie!

Est-ce le deuil d'avoir outrepassé les siens,
De survivre aux élus d'amour des temps virides?
Trouble-fête! exilé des clos musiciens
Et des banquets où siège en roi l'effroi des rides,
Des rides! relentant déjà les eaux fétides
Et le goût que l'humus donne aux corps qu'il détient!

Ou si — comme ô mon Dieu! le néant vite empire —
Toute humaine pensée a reflué de lui,
S'il n'est plus qu'un tronc vidé! un rien qu'on ne peut dire!
Son geste de statue et de divin ennui,
Tient-il du nonchaloir repu du bétail pire
Dont les prunelles ne roulent que de la nuit?

Tient-il du vautrement des vaches qui digèrent
Dans de l'herbe épaissie où murmure un fil d'eau,
Sans même qu'un frisson leur coure sous la peau ?...
Est-ce un qu'on ne sait plus pourquoi Dieu le tolère :
Corps mûr pour le néant dont le coup de tonnerre
Déjà chemine qui doit le rendre à sa terre !

On ne sait, car vraiment! nul émoi n'a passé
Sur son masque de sphinx aux pâleurs d'agonie.
Et tandis qu'entre eux deux! la Terre et le Ciel, c'est
— Qui s'échange! un adieu de tristesse infinie,
Le pauvre orchestre de village non lassé
Poursuit sa ritournelle avec monotonie!

ERNEST RAYNAUD.



TRIPTYQUE DES PHASES

I. — Blasphème

J'immortaliserai ton corps dans mes vers graves,
Pour que, multiplié sur ces lourds piédestaux,
Son marbre, environné d'honneurs sacerdotaux,
Plane, au-dessus d'un peuple agenouillé d'esclaves

(J'aurai bâti mon Œuvre, en dépit des entraves,
Comme un temple étayé de fûts monumentaux
Dont nul, jamais ! ne pourra voir les chapiteaux
S'effondrer, sous l'énorme effort des architraves).

— Alors, de vains désirs souillant ton sexe nu,
Ces vils adorateurs, qui ne l'ont point connu,
Joindront leurs doigts dévots vers sa rigueur farouche :

Et moi, dont le dédain terrible l'a dompté,
Seul j'aurai possédé ton cœur, ému ta bouche,
Et trouvé l'animal sous la divinité.

II. — Refus

Pour les relire aux jours de vos mélancolies,
Ces vers désespérés que vous seule aurez lus.
Vous m'avez dit des mots qui valaient des folies :
Mais ces vers, même à vous, je ne les montre plus

(O stances de mon cœur, ô stances abolies !
Nul n'entendra gémir ces rythmes absolus,
Puisque le cristal pur des voix les plus jolies
Se brise au choc de leurs timbres voulus),

— Par vos soupirs d'amour, par vos larmes d'extase,
Par la langueur d'aveu d'une adorable phrase,
Vous m'avez réveillé d'un rêve, où vous glissez :

Vous saurez désormais que je vis dans un rôle,
Qu'une âme tendre dort sous mon masque de drôle,
Et que je suis un homme, au fond !... C'est bien assez.

III. — Epitaphe

Plus tendre qu'un vieil air dans de lourdes étoffes,
Plus démesurément vibrant que mon orgueil,
Plus haut que la rumeur des flots blancs sur l'écueil,
Plus haut que le futur fracas des catastrophes,

Tuo nom divinisé survivra dans mes strophes,
Madone aux regards noirs comme une église en deuil,
Quand ton âme et ton corps seront, dans LEUR cercueil,
Aussi morts que les dieux bien morts des philosophes.

— Glas funèbre, tinté par de joyeux grelots,
Mon affreux rire a pu s'égrener en sanglots,
Et mes sanglots, crever en larmes de délices !

Reçois donc, pour ce court bonheur immérité,
Le salaire ingénu de tes chères malices :
L'éternité du Vers, — la seule Eternité.

Louis-Pilate de Brnn'igaubast



LES FUMÉES

Les fumées montent comme des folles vers la clarté du pays bleu ; elles partent en guerre, les fumées, contre l'implacable azur.

... Oh ! Les fumées furieuses, les fumées désespérées, les fumées mauvaises, les fumées inutiles, les fumées malades, les fumées humbles.

Les longs mufles tendus des usines lancent des tourbillons noirs striés d'étincelles rouges, crêpe lourd d'un deuil larmé de sang, et les spirales effroyables montent, montent à l'assaut du jeune éther, de l'éther divin, éternellement radieux. Elles se ruent dans le vide, les fumées furieuses, s'étalent pour salir, se replient pour souiller plus profondément, se condensent pour engendrer les foudres. Elles déploient l'étendard sombre des cités écrasées par le travail, elles hurlent, elles se tordent, elles cherchent les étoiles pour les voler, comme les pauvres, farouches, volent les pièces d'or... Et le soleil, au matin, les dévore peu à peu, les dissout, les déchire de ses rayons railleurs; elles deviennent brumes tristes ; ce nuage léger qui fuit l'aurore s'en va loin, n'importe où, pleurer sur des montagnes inconnues toutes les misères dont il est plein....

Les voilà, sortant du champ de bataille, les fumées désespérées, faites d'âcres senteurs de poudre, blanches, à reflets écarlates, puis d'un violet sinistre, balançant leurs aigrettes chaudes aux sommets des arbres tremblants. Les voilà, les rapides, les coléreuses, elles montent, montent, portant des clameurs de victoire ou de terreur. Quelquefois, elles sont toutes jaunes en passant sous le soleil, elles ressemblent à de la chair éten-

due, à un épais drapeau taillé dans une viande livide éclaboussée d'éclats de bronze..... Et le soleil, le soir, prend les fumées désespérées, les rousses, pour s'en nimber à son couchant!...

Elles se lèvent lentement des marécages malsains, les fumées mauvaises et sournoises ; à leur tour, par les temps du renouveau. les crépuscules tièdes, elles montent en vapeurs suffocantes, portant la fiève de la terre, tous les miasmes pestilentiels, se dégageant des pourritures secrètes ou des tas de fleurs expirées. Elles sont douces, enveloppantes, comme la fantaisie d'une femme. Elles se réunissent mollement, elles partent pour aller étouffer dans une étreinte caressante l'azur qui rit, le soleil qui se moque... Et le soleil les arrête à mi-chemin, les pulvérise pour les jeter, au printemps, en poignées de pollen sur les grandes prairies vierges...

Elles montent, les fumées inutiles ; toutes, aussi, elles montent, courageuses, indépendantes, les unes ballottées sur le caprice des vents du nord, les autres frêles, ténues, mais féroces comme des blasphèmes d'enfant. Il y a les soupirs d'amour et les soupirs d'agonie durant les nuits d'hiver. Deci, delà, un flocon blanc pur : l'haleine d'un poète qui se réchauffe en soufflant dans ses doigts transis. Un flocon bleuâtre : la fumée du cigare que savoure l'athée. Un flocon pourpre : l'asphyxie de la fille abandonnée, buée fusant meurtrière par la vitre cassée trop tard. Oh! les fumées inutiles!... Surtout, par-dessus tout, les inutiles fumées d'encens ! Elles montent, elles montent... Et le soleil hautain fait suinter sur les cités maudites les pleurs des révoltés, les sanglots des prières, les larmes d'amour, en un brouillard froid...

Comme une nuée diaphane, elles montent par les larges cheminées des hospices, les pâles fu-

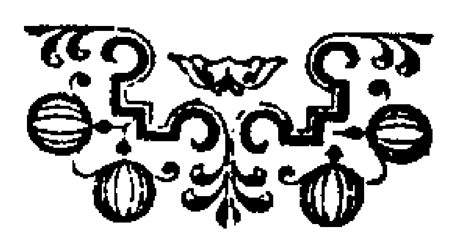
mées malades, et les quintes de toux des poitrinaires, les tisanes bouillantes, les respirations courtes des opérés, montent, montent péniblement, se traînant, navrantes, témoignant des tortures inouies qu'endurent les malheureux punis d'avoir voulu vivre. Oh! les fumées désolées !... Et, indifférent, le soleil en arrose, l'automne, l'asphalte de nos boulevards : c'est la pluie lugubre de novembre, qui abat les feuilles, une pluie valétudinaire...

Elles ne sont point montées jusqu'au jeune éther triomphant, les humbles fumées !... Non, elles sont retombées sur les roses fraîches en rosée les exhalaisons des roses flétries. Et les derniers petits souffles des vieux petits oiseaux ont semé, sur les mousses, des gouttelettes amères que le soleil a bues sans les voir !...

... Les fumées remontent comme des folles vers la clarté du pays bleu, elles repartent en guerre, les fumées, en guerre contre un implacable azur !...

RACHILDE.

Mars 1890.



QUATRE BALLADES FAMILIÈRES
POUR EXASPÉRER LE MUFLE

I

BALLADE

DU MARCHAND D'ORVIÉTAN.

« *Salutations pantaculaires d'une amitié où la communauté des études*
« *et l'identité des aspirations illuminent de sérénité les dévouements*
« *du cœur.* »

JOSÉPHIN PÉLADAN au catéchumène STANISLAS DE GUAITA (frère *Adelphe Mercurius* pour les initiés).

Voici la rue et le plantain,
Le jus de taupe et la merd'oie,
Voici la graisse de putain,
Le cloporte, le vers à soie
Et le bol que Fagon emploie.
Ci la Bête du Gévaudan,
Ecco le fiel de la baudroie :
Voici les pieds de Péladan !

Reniflez un peu ! Ni le thym,
Ni la peau d'Espagne où se choie
L'orgueil ducal d'un blanc tétin,
Ni l'ambre, ni l'huile de foie
Que l'Islande à Barrès envoie,
Ni tes narcisses, Eridan,
Au humer n'offre tant de joie :
Voici les pieds de Péladan !

Quel charme ignoré du Bottin
Envoûte l'amoureuse proie ?
Nébo l'a dit à Trissotin.
Donc, lâchez un peu la courroie

De votre bourse et que l'on m'oye :
Pour que bachelette (à son dam !)
Livre aux mages la petite oie,
Voici les pieds de Péladan !

ENVOI

Prince d'Elseneur ou de Troie,
Fuyez l'œuvre d'Adolphe Adam
Et ces baumes que je déploie :
Voici les pieds de Péladan !

2

BALLADE A MES AMIS DE TOULOUSE

POUR LES REMETTRE EN GOUT DES FRIANDISES QU'ON Y SERT

Du Capitole à Saint-Aubin,
La ville où Bonfils se gangrène
Est accueillante pour l'aubain.
Dans ses murs de briques, la raine
Ranahilde, jadis, fut reine.
Mais les princes du tranchelard
Brillent toujours en cette arène :
On mange du veau chez Allard.

Foin du *puchero* maugrabin,
Des sterlets du Volga, du renne,
De ces grouses qu'offre un larbin
Et des tragopans de l'Ukraine.
Raca sur l'huitre de Marenne,
Sur l'huitre pareille au molard,
Sur la banane et la migraine :
On mange du veau chez Allard.

Viennent le puceau coquebin
Et la méretrice foraine !
(Ces gens ont-ils l'ordre du bain?)
Et Chérubin et sa marraine.
Il sied que la jeunesse apprenne
A conspuer Royer-Collard,
Parmi les coupes de Suresne :
On mange du veau chez Allard.

ENVOI

Prince trop gavé de murène,
Ce maître-queux sinistre a l'art
Des ragoûts à l'huile de frêne :
On mange du veau chez Allard.

3

BALLADE

POUR SE CONJOUIR AVEC LE *PETIT CENTRE*

« *Tout renaît ! Le commerce des bestiaux va reprendre.* »

Du *Petit Centre* de Limoges, le 7 décembre 1888.

« Tout renaît! » Sur le tympanon,
Sur l'ophicléide assassine,
Sur la peau de zèbre ou d'ânon
Et sur le hautbois qui dessine
Maints phantasmes de bécassine,
Hurlons — tel Pompignan Lefranc,
Tel un butor dans sa piscine :
Le commerce des veaux reprend.

Palmes! Discours et gonfanon
Tricolore! O la capucine
Que porte au creux de son fanon
La mairesse chère à Lucine!

Elle est bovine, elle est porcine,
Elle raffole du hareng.
Son époux la nomme « Alphonsine! »
Le commerce des veaux reprend.

Babouiné comme guenon,
Ce préfet chauve nous bassine.
Il parle, je crois, de Zénon
Et déclame un vers de Racine.
Pour le guérir, quelle racine?
Quel bézoard mal odorant?
Dis-nous, Pasteur, quelle vaccine?
Le commerce des veaux reprend.

ENVOI

Prince, notre soulas est grand!
Posez, devant claires fascines,
Belles spatules vervécines :
Le commerce des veaux reprend.

4

BALLADE DE LA GÉNÉRATION ARTIFICIELLE

« MÉPHISTOPHÉLÈS. — *Un homme! Et quel couple amoureux avez-*
« *vous donc enfermé dans la cheminée?*
« WAGNER. — *Dieu me garde! L'ancienne mode d'engendrer, nous*
« *l'avons reconnue pour une véritable plaisanterie. — ... Nous*
« *tentons d'expérimenter judicieusement ce qu'on appelait les*
« *forces de la Nature; et ce qu'elle produisait jadis organisé, nous*
« *autres, nous le faisons cristalliser.* »

GOETHE. — *Le second Faust.*

Wagner, chimiste qu'exténue
Le grimoire du nécromant,
Distille, au fond de sa cornue,
La salamandre et l'excrément,

Et le crapaud que, doctement,
Assaisonne la verte oseille,
Pour que soit clos, en un moment,
L'homuncule dans la bouteille.

Catarrheux, il étreint la Nue.
Fi de la Belle-au-Bois-Dormant!
Fi de la Galloyse charnue,
Du mignon et de la jument!
Gaûtama! le renoncement
Absolu que Ton Doigt conseille
Préside à cet accouchement :
L'homuncule dans la bouteille.

Plus de vérole saugrenue!
Plus d'hydrargyre ou d'orpiment!
Hélène, avec sa beauté nue,
Intoxique le jeune Amant.
[ ] tout simplement,
Au coin du feu, sous une treille :
Puis décantez modestement
L'homuncule dans la bouteille.

ENVOI

Fleur des hardeaux, Prince Charmant,
Nonpareille est cette Merveille
Offerte à votre étonnement :
L'homuncule dans la bouteille.

LAURENT TAILHADE.



LE COUREUR DE FILLES

I

À ALFRED VALLETTE.

Parce qu'il venait d'achever ses cinq ans, Pierre Leroc se croyait homme, c'est-à-dire libre, le soir, après le travail, de sortir seul, de jouer aux cartes en prenant quelque chose, en racontant des souvenirs du régiment, et de rentrer tard, à l'heure où les chiens qui sont enragés courent par les rues désertes, cherchant les os, la queue arquée entre les jambes. Doux au fond et docile, il n'avait guère que ce défaut de vouloir faire l'homme, non seulement avec ses deux sœurs timides et simples, mais encore avec son père et sa mère, parents terribles. Sa mère l'avait prévenu tout de suite :

— Je ne veux pas que tu quittes la ferme après la soupe.

— Mais, maman, qu'est-ce que je fais ? Je ne fais rien, moi !

— Prends bien garde, ou je te donne une calotte !

Une calotte ! Pierre avait haussé les épaules. La Griotte, comme on appelait sa mère, du nom de la cerise à courte queue, n'avait pas changé pendant son absence. Elle semblait toujours aussi aigre, et même aussi bonne qu'auparavant. Elle aimait ses enfants d'une manière bizarre, méchante et dure le plus souvent, mais toute en pleurs dès que son fils écrivait: « J'ai couché cette nuit à la salle de police », et dès que l'une des deux sœurs se faisait venir le sang au bout du doigt d'une brusque piqûre.

— Mais, maman, je ne suis pourtant plus un gamin !

— Tais-toi donc, nez mou. Je te défends de courir le guilledou. M'entends-tu ?

A ces mots, les deux sœurs, en train de coudre avec application près de la fenêtre, les joues caressées, au moindre coup de vent, par les langues des géraniums qui se penchaient, élastiques, baissèrent sagement les yeux. La Griotte s'en aperçut, et, comme elle avait dit une bêtise, elle s'en prit à Pierre :

— D'abord, grand vaurien, tu ne pourrais pas mieux te tenir, quand tes sœurs sont là ?

Sous ses sourcils rejoints, ses yeux paraissaient en

combustion. Elle tremblait, les poings fermés. Ses lèvres blanches rentraient dans sa bouche, comme si les pointes de ses dents, pareilles à des aiguilles, en eussent pincé, mordu et tiré les bords de l'intérieur, pour les réunir en un surjet solide. Allait-elle prendre un manche de balai ou une casserole ?

Les deux sœurs haletaient et manquaient deux points sur trois. Pierre répondit :

— Tu ne sais pas ce que tu dis, va, maman !

Il sortit, et ce soir-là rentra plus tard encore que d'ordinaire.

II

Le père dut intervenir. C'était un homme d'une force extraordinaire. De ce qu'on l'avait vu abattre un bélier malade, d'un seul coup de pioche à la nuque, on avait conclu qu'il pouvait prendre un bœuf furieux par ses deux cornes, et le retourner sur le dos, simplement, comme une petite tortue de restaurant. Une autre fois, n'avait-il pas, d'une détente de jarret, cassé la jambe droite d'un de ses meilleurs amis ? Ces histoires étonnantes, peut-être fausses, se contaient aux veillées d'hiver, aux soirées d'été, au chant criard des rainettes, et intéressaient comme des légendes. Certes, son garçon Pierre, par sa haute taille et ses membres souples et solides comme l'érable, tenait visiblement de lui. Mais quelle différence ! D'abord, un fils n'est jamais aussi fort que son père. Leroc se montrait surtout redoutable dans les discussions sur l'honneur, celui des filles et celui des garçons. Il s'enflait soudain, comme si une grande bouffée de vent eût soufflé, par ses veines, dans tout son être. On s'attendait à voir « gicler » des filets rouges de ses tempes battues par les violents afflux du sang. Ainsi les vers de terre sortent d'un sol humide, quand on frappe rythmiquement autour d'eux. Pour les fautes de libertinage, Leroc n'admettait qu'un seul châtiment : la mort.

Déjà il avait voulu tuer à coups de revolver une des deux sœurs injustement soupçonnée. Heureusement le revolver n'était pas chargé. Le chien de l'arme fit jusqu'à six fois un petit « clic » inutile et grotesque. Les deux sœurs étaient à ce point innocentes qu'elles ne surent jamais bien, se trouvant côte à côte au moment de l'attentat, laquelle des deux avait failli mourir, et si leur père avait voulu plaisanter. Car, sensible au ridicule, il n'insista pas. Seulement, il eut soin de glisser dans le revolver, séance tenante, une balle. Une seule devait suffire à l'occasion !

III.

Il dit à Pierre :

— Alors, tu suis les « fumelles ? »

— Comment, tu t'en mêles aussi, répondit Pierre, toi, un homme !

C'était impatientant. Il reprit, têtu, le front plissé :

— Et quand ça serait ?

— Oh, moi, dit Leroc, je n'y vais pas par quatre chemins. Si tu sors encore le soir pour aller retrouver ta traînée, tu auras affaire à moi.

De ses doigts recourbés, il indiquait le creux de sa poitrine, à trois reprises diverses, comme un pêcheur convaincu.

Ce défi exaspéra Pierre.

Il ne tenait pas aux filles, mais il tenait à sa liberté. Il garderait sa liberté et les filles avec. Les tracasseries de sa mère l'avaient rendu mauvais. Il comprit que toute tentative d'arrangement serait vaine. Il chercha quelque temps une bonne réplique, qu'il roula dans son cerveau comme un enfant pétrit entre ses doigts une boule de neige, une réplique dure, serrée, lourde d'entêtement, et la jeta en plein dans la colère de son père, avec méchanceté et hardiesse :

— Je suis majeur, je peux faire ce que je veux !

Les deux sœurs cessèrent de coudre et dressèrent leur col, l'une toute rouge, l'autre toute pâle. Qu'allait-il se passer ?

Pierre regardait résolument son père. Tous les deux se soufflaient dans la figure, les épaules penchées et prêtes à se heurter ; mais la Griotte, épouvantée et subitement attendrie par le danger que courait son fils, se jeta entre les deux hommes en criant :

— Leroc, aussi, tu ne sais pas le prendre, ce petit ! Laisse-moi faire.

Il ne se passa rien. Leroc en s'arc-boutant contre un mur neuf l'aurait fait crouler, mais il obéissait volontiers à sa femme. Par peur ou par mépris, il se contint et dit à Pierre :

— Ah ! tu fais ton majeur avec ton père, mon garçon, c'est bon ! Continue, jusqu'à ce que je t'arrête.

Et il détourna ses épaules menaçantes avec la lenteur d'une grue qui déplace des pierres de taille.

IV

Pierre continua de rentrer à des heures tardives, indifférent aux clabauderies. Sa mère se mit en chasse avec ardeur, pour trois motifs. D'abord, très religieuse, elle

ne trouvait dans l'œuvre de chair, en dehors du mariage, que crime et perdition. Elle voulait surprendre son fils en pleine débauche, le nez sur la chose, et, après l'avoir corrigé (car elle le voyait encore tout petit, en culotte fendue, la porte grande ouverte aux fessées), lui faire honte de sa conduite, et le ramener à la ferme par l'une et l'autre oreilles, alternativement. Ensuite elle était jalouse comme mère. Enfin elle voulait regarder en face l'amoureuse, et, au moyen d'habiles coups doubles, lui distribuer, à elle aussi, sa part de gifles.

Dès que Pierre était sorti, elle prenait son parapluie, même aux plus beaux soirs, et sa lanterne grillée, sans laquelle elle n'allait jamais dehors, la nuit venue, et tâchait de le suivre. C'était impossible. En effet, grâce à ses longues jambes, Pierre la distançait sans peine, et, plein de méfiance, rusait, compliquait les détours. Elle le perdait rapidement de vue, devait revenir, irritée et maligne, mais non découragée. Leroc et les deux sœurs dormaient déjà, tous les trois dans la même chambre. Pierre couchait à côté, dans l'écurie, tout près des bêtes. On pouvait l'entendre rentrer en collant son oreille au mur. Depuis quelque temps, c'était à croire qu'il ne rentrait pas du tout. Ayant enjambé son homme, coulée dans la ruelle, la Griotte, étendue sur le dos, son chapelet entre ses doigts, écoutait de ses deux oreilles. Mais rien ! pas un bruit de loquet ! Bientôt, sommeillante, elle aurait été incapable de faire une différence entre un claquement de porte et la chute coupée et lourde d'une grosse bouse de vache. Il lui fallait accrocher son chapelet à la croix du bénitier, et s'endormir tout à fait.

Un soir, elle eut une grande surprise. Vite déroutée par la disparition brusque de Pierre à un pan de mur, elle s'en revenait à la maison, lentement, toute triste. Elle entendit des pas qui la suivaient. On semblait avancer avec précaution. Elle se cacha derrière un arbre. Une ombre la frôla. C'était son fils. Comment, si tôt ? Elle prit sa piste, et prudemment l'épia. Il alla droit à l'écurie, en évitant de marcher sur les pierres craquantes. Il mit ses sabots dans ses mains, et il poussait la porte avec douceur quand elle lui frappa sur l'épaule.

— Tu ne l'as donc pas trouvée, ce soir ?

Il parut étonné.

— Tiens, tu n'es point couchée !

Comme elle ne répondait pas, il reprit avec hauteur :

— Non, je ne l'ai pas trouvée.

— Tu l'avoues donc, tu cours après elle tous les soirs!

Déjà rageuse, elle lui pointait son parapluie en pleine poitrine, et lui en donnait de grands coups sur les bras, tandis qu'elle agitait sa lanterne en la balançant comme un encensoir. Il laissa tomber ses sabots et saisit le bout du parapluie en disant d'une voix basse :

— T'es folle, maman, t'es folle, c'est sûr.

Elle lui jeta des mottes de terre, des morceaux de bois, tout ce qu'elle trouvait sous sa main. Il ouvrit le parapluie, et les projectiles rebondirent sur la toile tendue et sonore. Elle l'insultait en lui donnant des noms d'animaux méprisés, sans trop crier de peur de réveiller les deux sœurs. Enfin elle agrippa une baleine du parapluie. Pierre le lâcha et disparut dans la nuit.

V

Le lendemain soir, la Griotte repartit en chasse comme de coutume. Il lui sembla qu'elle suivrait Pierre plus aisément. Il marchait au milieu de la route, sans tourner la tête de droite et de gauche, comme une personne honnête qui se promène pour se promener et n'a rien à craindre. Il s'enfonça tranquillement dans l'ombre des acacias. Elle crut le tenir, avec l'autre peut-être. Mais brusquement il se retourna et cria :

— Si tu crois que je ne te vois pas ! mais tu perds ton temps.

Et il s'enfuit, sauta par dessus un petit mur de pierres sèches. Elle avait beau crier :

— Vas-tu m'écouter, vas-tu m'écouter !

Il se sauvait toujours, peu à peu rétréci et rapetissé par les ténèbres. Longtemps encore elle le vit courir dans le pré, foulant les herbes, pareil à un revenant en folie. Sur son passage, de grands bœufs blancs se dressaient pesamment, détiraient leurs membres humides de rosée et gourds, et soufflaient avec force, pris d'inquiétude, leurs cornes luisantes en avant, toutes semblables à des arcs étranges où les étoiles auraient tendu leurs rayons.

Je fais des bêtises, se dit la Griotte. Je me montre trop tôt.

VI

— Cette fois, ils ne m'échapperont pas.

Elle pensait cela au bord de la rivière, à une bonne distance de Pierre, qui, ce soir-là, n'avait pu la dépister. Patiente, elle marchait toujours entre deux saules. De temps en temps, elle reculait, repartait, et elle riait en elle-même, car si de loin un passant l'apercevait, il pouvait croire à une danse fantastique où elle faisait trois

pas en avant, deux en arrière, jouant le rôle du cavalier seul.

Devant un coude bien arrondi de la rivière, Pierre s'arrêta. Un bateau de flotteur, attaché à un tronc de saule par une chaîne libre, clappait comme une langue de chien qui boit. Pierre le détacha et sauta dedans. Le bateau glissa vers l'autre bord, sur le reflet d'un ciel très pur, jonché d'astres brillants comme des yeux et que le sillage faisait légèrement clignoter. L'eau coulait, lente, sans chocs, s'illuminait entre deux projections de saules, rentrait dans l'ombre, et la perche de Pierre s'enfonçait, se retirait sans bruit. Il semblait pêcher aux feux de la lune, et, avec son bras démesurément allongé, aller chercher des poissons sous les pierres.

La Griotte ne put retenir une exclamation. La chance encore se tournait contre elle. Elle ne la verrait donc jamais, cette fille ! Pierre était arrivé. Les saules, au-dessus de lui, se creusaient en charmille impénétrable, et leurs branches se traînaient sur une pile de bois. Il était là, à n'en pas douter, derrière cette pile, sous un couvercle de feuilles fraîches, le nid de leur amour.

La Griotte entendait la voix de Pierre, des sons indistincts et lointains, coupés de silence pour les réponses de l'autre voix, qu'elle n'entendait pas. Elle aurait voulu se jeter à l'eau; elle ne put qu'agiter ses deux poings, suffoquée, en criant:

— Libertins, libertins !

Et en pleurant douloureusement.

VII

Dans la journée, elle faisait des recherches, et allait, effrontée, de porte en porte, par tout le village, questionner les filles :

— C'est-il toi qui veux les bœufs ?

Si la fille rougissait, sans oser comprendre, la Griotte précisait :

— Je te demande si c'est toi qui veux les bœufs, avec mon Pierre !

L'une lui rit au nez. L'autre la remit vertement à sa place. Une troisième la menaça même de lui faire envoyer du papier par monsieur le Juge de paix.

Elle ne put rien savoir, et désespéra de jamais connaître la vérité, de plus en plus haineuse contre la rouleuse inconnue qui lui volait l'amitié de son enfant. Comme Leroc n'agissait pas, ne faisait aucune observation, en apparence désintéressé, elle l'aiguillonna, vexée toutefois de n'avoir point réussi toute seule.

— Il faudrait pourtant t'y mettre, Leroc, et que ça finisse, cette histoire !

— Ah ! tu te rends, dit Leroc avec dédain, ce n'est pas dommage. T'a-t-il assez roulé le petit que je ne sais pas prendre. Oh ! tu en es encore une drue, toi, de femme ! Enfin, tu y renonces ; c'est bon, à mon tour !

Il s'expliqua nettement avec Pierre.

— Ou tu te coucheras ce soir tout de suite après la soupe, ou je te ferai ton affaire ce soir même.

Sa voix était si ferme, son attitude si énergique, que les deux sœurs s'agitèrent, effarées, et leurs quatre yeux se déplacèrent vivement, dans tous les sens, comme les billes d'ivoire d'un jongleur.

Pierre ne répondit même pas, et, sa soupe avalée avec précipitation, il s'en alla en pleine liberté, sifflotant.

Il passa dehors la moitié de la nuit.

Comme il rentrait, insoucieux, à son écurie, une détonation éclata tout près de lui. En même temps, un grand cri fut poussé. Pierre se précipita et retint son père prêt à tomber. Leroc venait en effet de se loger une balle dans le bras gauche. Il criait, comme égorgé. Pierre le traîna à la maison. Ce fut une stupéfaction ! Les deux sœurs s'étaient assises sur leur lit. Elles se frottaient les yeux, ouvraient la bouche, et, pâles, collées l'une contre l'autre comme des figurines de porcelaine, elles tâchaient de comprendre. En chemise, sèche et affolée, la Griotte avait dévalé du haut de son grand lit. Une mèche de cheveux gris s'était échappée de son serre-tête et se tordait au creux de ses épaules maigres. Le bras de Leroc pendait misérablement. On le tâtait, on lui disait :

— Fais donc voir, montre donc ; mon pauvre vieux, comment diable as-tu fait ton coup ?

Mais, à chaque attouchement, il se débattait avec des plaintes rauques.

— Laissez-moi. Allez-vous me laisser ?

Toute la nuit, il gémit à lui seul comme un orchestre d'instruments à vent. Un instant, il se calmait, et, d'une voix enfantine, expliquait l'aventure :

— J'ai d'abord voulu tirer, et puis, je n'ai plus voulu, et en même temps que j'ai tiré, je me suis retenu. Enfin je ne sais pas !

Honteux de sa maladresse, incapable de supporter sa douleur avec courage, il refusait les soins, surtout ceux de Pierre, qu'il n'était pas loin de considérer comme son assassin. Les deux sœurs s'étaient levées, et, blanches, grelottantes comme si on les eût trempées

dans un seau de glace, tenaient l'une la chandelle vacillante, l'autre des bandes de toile. Le médecin arriva. Il voulut tenter d'extraire la balle.

— Jamais de la vie, ça me ferait trop mal ! Plus tard, vous reviendrez !

Le médecin dut laisser la balle tranquille.

— Mais s'il revient, il nous comptera deux visites, dit la Griotte quand il fut parti.

Fréquemment repoussé, Pierre demeurait dans un coin, muet, tout à ses remords. Seule, la Griotte, marchant en chaussons, avait le droit de s'approcher du lit. Leroc eut la fièvre, délira, et finit par s'endormir d'un sommeil agité. Parfois, il se débattait, rejetait les draps au pied du lit et mettait à nu ses jambes rugueuses et moussues comme de la vieille écorce. Les deux sœurs se courbaient alors sur leur ouvrage, de telle sorte qu'elles étaient obligées de tirer l'aiguille horizontalement, de peur de s'éborgner. A tour de rôle, tous veillèrent Leroc, silencieux, superstitieusement frappés par la bizarrerie de l'accident. La Griotte réfléchissait en découpant de la charpie. Elle jugeait la conduite de Pierre avec plus d'indulgence. Peut-être bien, tout de même, qu'ils l'avaient traité par trop en enfant. Elle ne doutait pas que le malheur de Leroc ne fût une punition du bon Dieu. De son côté, Pierre, amolli, avait embrassé sa mère en lui promettant qu'il ne le ferait plus.

Elle hocha la tête sans rien dire. Ils guettaient les mouvements du blessé, parlaient à voix basse, et faisaient « chut ! » aux voisins, qui entraient prendre des nouvelles. Ils les donnaient dans l'oreille, les murmuraient comme des confidences. Les curieux s'asseyaient, regardaient quelques instants Leroc dormir, et faisaient place aux autres. L'un d'eux prétendit qu'on aurait mieux fait d'appeler le vétérinaire, moins cher que le médecin, et, sauf le respect que je vous dois, aussi habile à soigner les gens que les bêtes. Toute la journée ce fut un va et vient.

La Griotte, bien vraiment révolutionnée, répétait :

— Jamais on n'a vu une chose pareille ; mais, je le dis toujours, on n'a que ce qu'on mérite !

Leroc continuait de dormir, de plus en plus calme.

VIII

Toute la grande chambre tombait à un silence profond. Au-dessus de l'immense cheminée, où tourbillonnait une fumée âcre, entre deux chandeliers de cuivre brillants comme des éclairs, et quatre baguettes de bois noir, Napoléon Ier, empereur, son petit chapeau un peu de

travers, l'œil sévère et la main droite glissée dans sa redingote grise, comptait une à une les pulsations de son grand cœur. On ne voyait pas encore le portrait du général Boulanger, car les gloires successives de la France n'entraient guère sous cet humble toit qu'une vingtaine d'années après leur disparition. Un agent, toutefois, leur avait fait l'article en disant :

— Un malin, celui-là, tenez !

Leroc avait pris le portrait :

— Un malin, vous dites ?

C'est égal, il se défiait et préférait attendre ; et, après avoir tous regardé, à la ronde, longuement, l'image peinte, et bien que, selon les deux sœurs, elle eût un faux air de Pierre alors soldat, ils l'avaient rendue, en garde contre les entraînements du cœur, les coups de tête et les dépenses qui ne servent à rien.

Enfin Leroc ouvrit les yeux. Il paraissait soulagé. Mais la vue de Pierre le mit de nouveau en fureur. Il lui cria :

— Va-t'en ! Sors d'ici !

Pierre s'en alla, penaud.

— Ne te fâche pas, dit la Griotte, tu vas te faire mal.

A son grand étonnement, Leroc ne sentait plus rien du tout.

En effet, comme on n'avait pas voulu la retirer, la balle s'était décidée à sortir toute seule. Leroc la trouva dans ses bandes défaites. Il la prit d'abord pour un noyau de quelque fruit : c'était bien une balle, un petit morceau de plomb informe, bosselé, enveloppé dans une couche de sang caillé. Pierre, rappelé, d'un coup de canif montra à découvert le brillant du plomb. Il voulait la remettre tout entière à neuf, mais la Griotte et les deux sœurs l'en empêchèrent, comme s'il allait accomplir un sacrilège. Il fut convenu qu'on garderait la balle sous verre, sur la commode, à côté du livre qui avait servi aux trois premières communions des enfants. En réalité, la balle, à peine entrée dans les chairs, était restée à fleur de peau et n'avait eu qu'à se laisser tomber. Mais, de l'avis de tous, le bras était troué de part en part. Leroc geignait encore pour la forme. Cependant, joyeux de se voir hors de danger, il dit à Pierre :

— Est-ce que ça te servira de leçon, au moins ?

Pierre hésita avant de répondre ; puis il dit aux deux sœurs :

— Allez donc voir au poulailler, s'il n'y a pas des œufs !

Quand elles se furent éloignées, il reprit :

— Soyez tranquilles, papa et maman, je ne sortirai plus le soir.

La Griotte n'accepta pas cette exagération :

— Oh, de temps en temps, tu pourras nous laisser ! Il faut jeter ta gourme !

Emu par tant de douceur, Pierre s'enhardit :

— D'abord, c'était une farce !

— Comment !

— Oui, c'était pour vous faire en croire. Vrai comme je le dis, je connais point de fille. Quand j'avais dépisté maman, je rentrais tout de suite à l'écurie. Tu te rappelles, le soir du parapluie ? Eh bien, tous les soirs c'était la même chose ! Quand tu m'as suivi le long de la rivière, jusqu'en face de la pile, je t'ai joliment mis dedans. Tu as cru qu'elle était là, la fille ! Il n'y avait pas plus de fille que sur ma main. Je causais tout seul. Ça ne m'amusait point toujours. Des fois, je gelais dehors. D'autres fois, je travaillais pour passer le temps. La dernière nuitée, je suis allé dans la vigne et j'ai resserré avec une clef les fils de fer qui s'étaient détendus, même que j'ai relevé, au clair de lune, des supports à moitié tombés. Dame, vous vouliez me contrarier, alors j'ai voulu vous contrarier aussi, moi, na !

Il avouait tout, la tête basse, modeste, souriant aussi, car il se félicitait d'avoir si bien joué à cache-cache. Il ne s'apercevait pas que la figure de son père s'empourprait graduellement. La Griotte poussait des « oh ! » d'étonnement, et n'en revenait pas, à la fois dépitée et orgueilleuse. Quand Pierre eût fini de raconter ses petites affaires, Leroc, oubliant son bras malade, s'était assis sur son lit :

— Comment ! c'était une farce ? Tu te moques comme ça de tes père et mère, et, par-dessus le marché, tu manques de les tuer ! »

Il avait saisi une chaise avec sa main libre, et la lança de toute sa force. Pierre l'attrapa au vol, et la posa tranquillement sur ses quatre pieds. Leroc voulait sauter par terre. La Griotte le prévint à temps.

— Allons bon ! ça va recommencer ! tu fais la bête, à la fin !

Pierre dut l'aider à le maintenir. Il pressa légèrement le bras blessé de son père, qui, dompté comme un taureau auquel on a mis un anneau dans le nez, se recoucha avec un grognement perçant et continu, tandis que Pierre, sans le lâcher, sanglotait et lui disait, en maîtrisant ses soubresauts, le corps tout secoué :

— Voyons, papa, si je te dis que je cours les filles, tu te fâches, et si je te dis que je cours pas les filles, tu te fâches encore. Alors je ne sais plus quoi dire, moi !

RENARD

MULIEBRIA CORDA

I. — L'Auberge

C'est un bouge suspect où de pâles buveurs
Vont s'attabler aux soirs de souffrance charnelle;
C'est l'assommoir où sombrent toutes les ferveurs
Dans un rouge chahut d'obscènes ritournelles.

Les murs sont maculés du sang des cœurs blessés
Venus s'échouer là comme sur une grève,
Cœurs de Désespérés et cœurs de Délaissés
Contempteurs de l'amour et Renégats du rêve.

Le bouge hospitalier les reçoit tous, hélas!
Ces vagabonds que leur ennui d'être seuls navre,
Et qui vont résignés, quoique pourtant bien las,
Par la vie inutile en quête de leur hâvre.

— Mais parfois en ces lieux, par le vice requis,
Un hôte de hasard victorieux s'installe,
Et despotiquement, comme en pays conquis,
Epand une terreur de loyauté brutale.

Alors on clôt la porte ainsi que les auvents
Pour l'accomplissement de ténébreuses fêtes,
Jusqu'au jour où l'Auberge ouverte à tous les vents
Croule enfin sous les coups des dernières défaites.

II. — Le Palais

A l'abri des pillards, derrière les remparts
Des bastillons qui lèvent haut de toutes parts
Leurs hourds et leurs créneaux, comme une forteresse
Et royal de splendeur, l'altier palais se dresse.

Maints seigneurs valeureux et maints aventuriers
Ont livré sous ses murs des combats meurtriers;
Maint troubadour badin maître en *gaye science*
Sur le seuil a lassé l'art de sa patience...

Aux heurts d'appel les échos seuls ont répondu...
Et tous s'en sont allés, le cœur tout morfondu,
Sous le regard cruel du Sphinx énigmatique
Blasonné sur l'écu de gueules du Portique.

— Mais parfois le plumail d'un roide paladin
Qui vague à l'aventure au seul gré du destin
Surgit, au flamboiement d'un éclair de victoire,
Dans la clameur d'une fanfare évocatoire.

Et voici que soudain, aux sons de l'olifant,
Les murailles devant le seigneur triomphant
Croulent, et que, sans coup férir, le preux pénètre
Dans le palais altier qui n'attendait qu'un maître.

III. — Le Temple

Voici l'asile inviolé de chasteté;
Le bon Ange gardien seul y dit des Prières,
Et le jour tapageur au filtre des verrières
Dépouille avant d'entrer toute brutalité.

Sur l'autel fastueux semé de lys, les cierges
Restent immaculés en leurs supports d'or fin,
Et, seuls, les doigts légers d'un furtif séraphin
Effleurent le clavier des orgues encor vierges.

Le Tabernacle est clos, l'Evangile est fermé!
Des fleurs sans nul parfum défaillent dans un vase,
Et du silence émane une languide extase
Qui flotte en attendant le Rêve inexhumé.

Mais l'heure va sonner du premier sacrifice
Qui troublera ce long repos conventuel.
L'Officiant élu suivant le rituel
Pour la Communion va lever le calice.

L'encens voluptueux dans l'encensoir fumant
Alors propagera des ferveurs inconnues,
Et les orgues enfin clameront jusqu'aux nues
Un Hosannah suprême éperdu vers l'Amant.

Jean Court.

PANTOUM DU FEU

Un pâle papillon bat de l'aile dans l'âtre,
Le bois fume et s'allume avec de petits cris;
Dans l'âme une lueur incertaine folâtre,
Le souvenir entr'ouvre un peu son linceul gris.

Le bois fume et s'allume avec de petits cris,
Une flamme jaillit, s'abat et se redresse;
Le souvenir entr'ouvre un peu son linceul gris,
Une voix d'autrefois hésite en sa caresse.

Une flamme jaillit, s'abat et se redresse,
L'or palpitant s'allie au rose frémissant;
Une voix d'autrefois hésite en sa caresse,
Cheveux épars s'incarne un Rêve éblouissant.

L'or palpitant s'allie au rose frémissant,
Mille langues de feu se meurent réunies;
Cheveux épars s'incarne un Rêve éblouissant,
On poursuit un vain leurre en folles agonies.

Mille langues de feu se meurent réunies,
L'ombre viendra bientôt envahir le foyer;
On poursuit un vain leurre en folles agonies,
La vision dans la brume va se noyer.

L'ombre viendra bientôt envahir le foyer,
Un peu de cendre exhale une tiédeur bleuâtre;
La vision dans la brume va se noyer,
Un pâle papillon bat de l'aile dans l'âtre.

EDOUARD DUBUS.

NOCTURNE

Et c'est encore, ainsi que partout, ainsi que toujours, sous ce banal plafond héraldique et parmi le sadisme sans distinction de ces peu cléricales verrières, c'est encore le même orgueilleux bruissement de foule, le même inane clapotement d'océan — un océan dont les flots seraient anthropomorphes, grotesquement... Les bains de mer de mon âme, de ma pauvre âme malade!... Quelque chose, en vérité, comme un Trouville psychologique!...

Serties des vieux chênes sculptés, les tapisseries usées de Flandres prélassent sur les murs leurs verdures fanées, leurs ivrognes nabots, leurs gaîtés houblonneuses et pesantes, toutes leurs charmeuses gammes de calmes teintes éteintes, qu'étoile, brutal et froid, l'aigu diamant d'une lampe Edison... Cette dissonance m'enchante. Elle m'enchante autant que, dans tout ce très gothique mobilier, les petites bombes de chocolat et les inquiétants cylindres de jais dont s'orne la houle des occiputs, autant que les cigarettes qui fument entre les lèvres trop écarlates de ces dames, là-bas, somptueuses et plâtrées comme des façades... Pourquoi me gênerais-je et ne répéterais-je pas que : mon âme a la colique. De tels aveux impliquent le ridicule, la raillerie, je le sais... En quoi, pourtant, ces simples mots sont-ils plus grotesques que la conduite de cette herboriste bien connue qui donnait, selon l'expression du poète,

De l'ipécacuanha à un cacatoès...

— Vous m'apporterez ce qu'il faut pour écrire, n'est-ce pas?...

Pour écrire? A quoi bon? A quoi bon, en somme? Les vagues anthropomorphes ne déferlent-elles pas sur l'épiderme de mon âme? Je suis au bain. Pourquoi donc écrirais-je? Et pour qui? Et à qui? Que sais-je? Mais il le faut! Certes, il le faut. Oh! l'éternel priapisme de l'écritoire!...

Eux et Elles, voyez, ils se prélassent dans la paix des longues déglutitions... Sans doute, par une lente endosmose, leur liquide cervelle s'écoule, peu à peu, avec les bières bues... Elle s'écoule dans leur ventre, leur liquide cervelle, et jusque dans les urinoirs...

Moi, maintenant, je sens ainsi que des myriades de tortureuses pattes de mouches qui chatouillent mes nerfs frissonnants et mes capillaires et mes moelles et mes fibres et toutes les cellules de mon cerveau (surtout celles des circonvolutions voisines de la scissure de Rolando, où, comme on sait, Hetzig a localisé les centres

psycho-moteurs). Oh! ce martyre!... Eux et Elles, boivent et digèrent... J'entends très nettement fonctionner leurs estomacs... Mais il me semble que, de minutes en minutes, leurs crânes diminuent, diminuent, diminuent... Pourquoi donc suis-je convaincu que la résultante mathématique de toutes ces infimes vibrations qu'impriment à mon système nerveux les pattes de mouches dont il a été parlé plus haut, constitue un phénomène physique, très curieux et même grandiose, comme, par exemple, un tremblement de terre, une éruption volcanique, un cyclône, une aurore boréale? Pourquoi aussi estimé-je que tous ces gens qui m'entourent devraient, lèvres bées, admirer ce spectacle, assurément peu banal, avec la satisfaction de touristes anglais qui ont vu un beau cataclysme... Mais voilà qu'ils rient tous, et leur rire m'indigne et me désole comme un blasphème, ou plutôt comme une imbécillité insolente! Certes, tout cela est loin d'être clair!...

D'ailleurs, la mystérieuse endosmose accomplit son œuvre... De minutes en minutes, les crânes diminuent, diminuent, diminuent... Tenez!... Ce monsieur, là-bas, n'a déjà plus de tête, non, plus de tête du tout...

Oh! qu'ils me meurtrissent l'âme, tous ces étroïdes ambiants qui ne paraissent point ressentir et qui, de fait, ne ressentent point le monstrueux supplice des pattes de mouches... Mon corps entier vibre douloureusement, comme vibrerait sous l'archet d'un fou une contre-basse qui serait hyperesthésique...

Là-bas, dans un coin, j'entrevois trois jeunes garçons, virginaux et trop roses, qui sourient et minaudent. Leurs cils sont adroitement rehaussés de pastel, et leurs lèvres, d'aquarelle. Leurs ongles sont polis comme des abbés et leurs phalanges s'enorgueillissent de cercles d'or. Leurs vestons, congrûment écourtés, découvrent des callipygies voluptueuses, presque hottentotes. Pourquoi, dès leur première œillade, ai-je procréé cet alexandrin qui me semble, pour l'instant, sublime, tout simplement :

Le strabisme éternel des tantes rabougries!...

Mais, j'y pense, peut-être bien que ces trois jeunes garçons ont des mœurs infâmes!...

Quoi qu'il en soit, cette foule imbécile, cette foule de stupides repliés sur leurs ventres, commence à me donner des nausées et, pour ainsi dire, le mal de mer.

Elle, seule.....

Mais, alors, pourquoi ces sourires à la satisfaite idiotie de son voisin? Pourquoi l'indulgence de ses sourires au goître indiscutable de son voisin? Ne voit-elle donc point

le goître psychologique de son voisin ?... — Oh ! Mon Dieu, après tout, quelle logique induction m'incite à conclure que ses pâles yeux mauves soient autre chose que d'insensibles opales, inaptes à transmettre les sensations à son âme ? A-t-elle même une âme ?... Elle se targue de cheveux blonds comme du chanvre et un peu crépelés, sans doute par les artifices du bigoudi. Voila tout ! Absolument tout !...

Je me sens couler, doucement, dans l'imbécillité... Les pattes de mouches ne font presque plus vibrer la contrebasse de mon corps... Piano, piano, pianissimo !... Parmi les tapisseries usées de Flandres... Oh ! les petites bombes de chocolat !... l'endosmose !... les callipygies voluptueuses ! le goître psychologique ! et Elle ! et ses cheveux ! et le reste !... En somme, pourquoi tout cela ? Raisonnons... Raisonnons...

(Un trou, une lacune, une léthargie de la conscience. Combien cela dura-t-il ?)

Maintenant, regardons-la. Elle parle. Elle a un long nez, quasiment aristocratique, et une grande bouche mince, presque sans lèvres, qui rit toujours, pâle comme une cicatrice, au milieu de son visage plus pâle, de son visage de pseudo-anglo-saxonne qui ne connaitrait pas les solides joies du rosbeef... Et, tout cela, sous son extraordinaire perruque flave, ébouriffée, comme je l'ai déjà dit, par les artifices déloyaux du bigoudi.

Oh ! l'horrible cliquetis des dominos...

Elle n'est point très jeune. Non, sans doute !... point très jeune. A moins qu'elle ne le soit d'âme, ce que je ne sais, ni vous, ni même Elle, ni personne, ni même Dieu. Elle a peut-être trente-six juvéniles automnes, ou bien quarante, ou peut-être même cent, et plus ! Mais sa peau est pâle et, quoiqu'un peu séchée par les plâtres, les bismuths, les magnésies et toutes les gouaches cosmétiquées, sans rides visibles pour moi, et ses cheveux sont blonds comme doit être son âme, au cas, je le répète, où elle aurait une âme, et je sens que si ses dents petites, qu'azura imperceptiblement l'abus du vif-argent, et si ses pâles yeux mauves, froids et maléficieux comme des opales, ne riaient point avec tant d'insistance, parmi le douloureux et voluptueux tohubohu de ce lieu bête, vers le goître monstrueux de son inqualifiable voisin, peut-être serait-elle un jour la Sorcière, la sainte Sorcière mille fois bénie dont le divin philtre.....

— Messieurs, on ferme !...

G. ALBERT AURIER

VOLUPTÉ

Je rêve de vers doux et d'intimes ramages,
De vers à frôler l'âme ainsi que des plumages;

De vers blonds, où le sens fluide se délie
Comme sous l'eau la chevelure d'Ophélie;

De vers silencieux, et sans rythme et sans trame,
Où la rime sans bruit glisse comme une rame;

De vers d'une ancienne étoffe, exténuée,
Impalpable comme le son et la nuée;

De vers de soirs d'automne ensorcelant les heures
Au rite féminin des syllabes mineures;

De vers de soirs d'amour énervés de verveine
Où l'âme sente — exquise! — une caresse à peine,

Et qui au long des nerfs baignés d'ondes câlines
Meurent à l'infini en pâmoisons félines.

Violes d'or... et pianissim' amoros'...

Je rêve de vers doux mourant comme des roses.

ALBERT SAMAIN.

AU THÉATRE LIBRE

LES FRÈRES ZEMGANNO

La critique s'est montrée sévère pour les *Frères Zemganno*. Ç'a été, dans les feuilles bien pensantes inféodées au « Georgeohnetisme » et au « Sarduvisme », un tolle général. Les Aristarques de la presse ont froncé le sourcil. Les moins âpres, tels que MM. Sarcey et Vitu, ont prononcé le mot de fumisterie ! Quelques-uns se sont fâchés rouge de ce que des mains profanes, non artistes, eussent osé *tripatouiller* le chef-d'œuvre redoutable d'Edmond de Goncourt, et ont crié au sacrilège !

Des mains non artistes, certes ! j'en conviens, celles de M. Méténier. L'auteur de *Madame la Boule* n'apporte dans ses écritures ni le souci, ni la nervosité qu'il convient. Il n'est pas le sensitif en quête du vocable rare, déterminant, du mot qui peint, apte à comprendre pleinement les Goncourt et a faire passer, par suite, sur la scène, ce frisson spécial qu'ils ont mis dans leur œuvre ; mais il est homme de théâtre : il a des habiletés spéciales, de la facilité, de l'entregent. Il sait et il pratique toutes les roueries de nos moins scrupuleux feuilletonnistes, qu'il menace d'ailleurs dans leur gloire. A le connaître, il est charmant. Son exubérance de voix, son en-l'air de gestes vous tirant, quand il parle, un bouton ou un revers d'habit, toute la chaleur de son débit, toute l'animation de ses yeux, en font une personnalité. On sent une conviction. Il donne l'illusion d'un littérateur opiniâtre et féroce. Et tout cela va, chez lui, de pair avec une entente prodigieuse de la réclame, un agencement merveilleux du succès. C'est l'oiseau rare des éditeurs !

Pour lui surtout, cette transposition des *Frères Zemganno* était ardue. Il s'est tiré de la difficulté avec bonheur. M. Alexis dut être ici bon conseilleur. Il a compris qu'il fallait le moins possible changer à l'œuvre du maître. La pièce ! c'est simplement trois tableaux découpés dans le vif du livre avec l'ingéniosité rare qu'on va voir :

Ier ACTE.

Les frères Zemganno ont inventé un tour nouveau, qui doit leur conquérir Paris. Ils s'en entretiennent avec leur directeur. Survient la Tompkins, qu'on sent amoureuse de Nello. Rapidement, elle passe, constatant le dédain gouailleur, l'ironie audacieuse du jeune homme. On nous l'a suffisamment fait entrevoir excentrique et ner-

veuse. On conçoit que son dépit sera autre chose que résigné ; elle file avec un regard féroce où s'attisent des projets de vengeance.

IIe ACTE.

Le Cirque d'Eté. Les frères Zemganno vont entrer en scène. Leur nouveau tour est un saut perpendiculaire à travers un tonneau de toile. Ce tonneau, on l'apporte. La Tompkins, muette, vire autour. A la flamme noire de ses yeux, on devine qu'elle médite de lui substituer un tonneau de bois. Elle sort. A peine les frères Zemganno se sont-ils élancés en scène (la représentation se passe à la cantonade), qu'on entend un grand cri, puis les clameurs d'une foule surprise. Par suite de la substitution de tonneau, Nello a manqué son tour, et, en retombant lourdement, s'est cassé les deux jambes. On l'apporte en scène sur une civière. La toile tombe.

IIIe ACTE.

Convalescence de Nello. Gianni se désole, et quand il a compris que son frère ne pourrait plus faire de la gymnastique, il l'assure qu'il y renoncera lui-même et qu'il se résoudra à jouer avec lui, du violon, le derrière sur une chaise.

On le voit, c'est la simplicité, c'est le nu du roman avec, autant que possible, les phrases mêmes de M. de Goncourt, çà et là, plaquées; c'est le roman, mais sans plus les délicatesses d'analyse, les richesses descriptives ; et dans cette transposition, des nuances subtiles se sont évanouies, tout un parfum d'intimité s'est évaporé. Il y manque, à cette pièce ! la vie. Oui ! il y manque, à cette pièce ! l'âme du roman.

Toutefois, pour qui a savouré l'elixir rare des pages du maître et qui s'en est grisé, cette représentation laisse un charme. Elle fut pour moi, qui l'ai considérée comme la mise en images de l'œuvre, captivante. D'autant que MM. Grand (Nello) et Antoine (Gianni) ont eu d'heureux gestes, des inflexions inspirées, et, par instants, la vivacité captieuse du livre. Quant à Mlle Sylviac, elle a silhouetté la Tompkins avec l'énergie farouche, le piquant exotique qui convenait.

De là deux courants bien distincts dans la salle. La sympathie des lettrés, suivant en eux-mêmes les péripéties du roman rappelées par des équivalents scéniques, et l'ennui des autres, cherchant à saisir le sens d'une chose dont ils n'avaient sous les yeux que le symbole.

Sarcey lui-même n'a pas vu que l'intérêt de la pièce

gisait non dans la traîtrise de la Tompkins (ah! oui, la grande scène d'amour à la Sardou, la courtisane froissée qui, après avoir supplié, se révolte... tu connais çà aussi, toi, Dumas!) mais dans la touchante amitié des deux frères.

Peut-être faut-il chercher aussi dans les raisons qui ont fait que la pièce a été mal accueillie, ce bruit fâcheux suscité autour d'elle par des reporters malavisés.

Avec des soins minutieux, on nous avait narré la gestation du drame, les nuits blanches, les cigarettes, les démarches de MM. Alexis et Méténier, les lectures émouvantes faites, la nappe ôtée, chez MM. Daudet et de Goncourt. On assurait que dans le grenier d'Auteuil, des habitués avaient maculé d'une effusion lacrymale la soie de leur gilet, et l'*Evènement* s'était, le matin même de la représentation, imbibé, comme eux, de pleurs ineffables. Tout cela avait inutilement surexcité les nerfs des spectateurs.

Et puis, on nous avait promis une mise en scène somptueuse, des décorations uniques, des cavalcades, quoi encore?... des maillots! Hélas! nous n'avons eu, en fait de maillots, que celui d'Antoine, et cela n'a pas même fait braquer les lorgnettes. Pourtant cet acte du cirque a paru le meilleur (ô éternel cabotinisme!). La représentation en sourdine, les fanfares à la cantonade, les applaudissements lointains, ont intéressé. La galopée des spectateurs effarés accourant sur la scène, après la chute de Nello, a fait haleter la salle. C'était d'un réalisme saisissant. Mais ce n'était là qu'un effet de gros mélodrame.

En somme, cette représentation a été curieuse. Si elle n'est pas appelée à faire date dans notre histoire littéraire, elle aura eu ce résultat heureux d'accaparer quelques jours l'attention publique au profit du premier (sans conteste!) de nos romanciers contemporains et de deux jeunes dignes d'estime, laborieux et sincères, pour qui sont tous nos vœux.

ERNEST RAYNAUD.



BIRIBI

Bravo! Encore un coup d'épée dans le ventre de cette vieille sacro-sainte idole : l'Armée!... — Mais, l'Armée, Monsieur, c'est la Patrie! et puis, vous ne le nierez pas, l'Armée est nécessaire! — Le choléra aussi est nécessaire. Est-il pour cela défendu de le blaguer ou vilipender? Ne

vaudrait-il point mieux froidement discuter telles assertions, étudier les documents présentés ? Quant à moi, ô candides bourgeois, que vous anathématisassiez ou que vous n'anathématisassiez point les sacrilèges mangeurs de guerriers, et M. Georges Darien en particulier ! je constate seulement ceci : que l'Armée me semble un peu trop redouter critique et discussion, pour avoir la conscience aussi nette qu'elle le clame. Quoi qu'il en soit, si les épouvantables faits racontés par M. Darien, dans *Biribi*, sont exacts — et j'ai cru reconnaître dans son livre l'indubitable accent de la vérité, — il est dès maintenant démontré qu'il existe, en plein XIXe siècle, des tortionnaires plus cruels, plus raffinés, plus atrocement lâches que les moines de l'Inquisition, et que ces répugnants torquemadas, à la fois juges, gardes-chiourmes et bourreaux, sont des officiers, de ces courageux et nobles officiers français dont les culottes vermillon sont si chères à M. Prudhomme ! Oui, M. Prudhomme, lisez ce roman, et si, à cette tragique évocation des martyres compliqués et barbares, des féroces assassinements à coups d'épingles qu'on fait subir, là-bas, dans cette fournaise du Sud Algérien, aux pauvres *Camisards*, vous ne sentez pas vos moelles bouleversées d'un frisson, et si vous ne crachez point quelque injure indignée vers l'Armée et vers ceux qui vivent de l'Armée, c'est que vous êtes, ainsi que je l'ai toujours pensé, incurable. *Biribi* est un livre superbe, angoissant, terrifiant. L'écriture, certes, en est bizarre et, pour tout dire, souvent mauvaise. On y trouve à profusion des locutions — je cherche un mot cruel pour M. Darien — des locutions superlativement *militaires :* « Je me suis piqué le nez quelquefois » ; « pas plus adroit de mes mains qu'un cochon de sa queue » ; « la fleur des pois des Chaouchs » ; « j'essaye de piquer un roupillon ». D'autres fois, au milieu de phrases très oratoires, on voit surgir des termes d'argot qui donnent l'idée d'un Bossuet retouché par M. Méténier, et souvent enfin on se heurte à de truculentes métaphores romantiques qui ont du faire tressaillir les squelettes de Théo ou de Petrus Borel : « Jeter à « pleines poignées, sur les éraflures que fait la pointe « froide de la menace, le sel cuisant de l'ironie... ». « Elle « a osé fourrer la Révolution dans la sabretache des géné- « raux à plumets et jusque dans le chapeau de Bonaparte, « comme elle a fait bouillir le grand mouvement des « Communes dans le chaudron où les marmitons de « Philippe-Auguste ont écumé une soupe au vin ». « La « Société, vieille gueuse imbécile qui creuse elle-même,

« avec des boniments macabres, la fosse dans laquelle « elle tombera, moribonde sandwich qui se balade, in« consciente, portant sur les écriteaux qui pendent à son « cou et font sonner ses tibias, un grand point d'inter« rogation, tout rouge ». Mais ces tares de style, je n'ai point le courage de les blâmer. Je les aime presque. Eût-il été logique de vêtir d'élégants brocarts le paria affamé de pain et de vengeance, l'énergumène, fou de misère et de douleur et de rage qui, le corps et le cœur saignant sous ses loques, va hurlant ses malédictions et vomissant sa haine vers ses bourreaux ? Donc, ne faisons point l'inepte pédagogue, et constatons que *Biribi* est une barbare et vibrante épopée qui nous révèle des cercles de supplices plus nombreux et aussi effroyables que ceux qu'inventa le Dante.

G. ALBERT AURIER

LES LIVRES

L'Absente, par ADRIEN REMACLE (Savine). — L'idée de ce livre, si j'ai bien saisi, est l'insoluble dualité de l'homme et de la femme dans l'amour, quelques efforts qu'ils fassent pour s'identifier. Seulement, ici, la thèse est traitée subjectivement au seul point de vue de l'homme, principe actif, qui tend de tout son être à cette identification, tandis que la femme, terme passif, ne l'appelle ni ne la repousse, sorte de sphinx impénétrable. L'homme, donc, aux premières « cristallisations », commence par voir la femme non telle qu'elle est, mais qu'il la voudrait ; puis, peu à peu, la dotant de tous les éléments qui composent sa propre essence, il a d'autant plus l'illusion d'approcher le but. Mais il souffre, car la femme est enigmatique et muette, et les rares paroles qu'elle prononce le jettent en d'épouvantables doutes. Et l'illusion et le doute grandissent parallèlement, jusqu'au jour où le *fait*, un *acte* irrémédiable, lui prouve qu'il ne l'a jamais comprise et qu'elle ne l'a jamais compris, que c'est le reflet de son moi qu'il voyait en elle, et que là où il cherchait une âme il n'y avait rien : d'où l'*Absente*. — Est-ce cela ? Si oui, pourquoi ces considérations d'atavisme qui compliquent inutilement les situations ? Un autre défaut encore ces « morceaux » en dehors du sujet, fort beaux isolément mais qui nuisent à l'économie de l'œuvre et en obscurcissent l'idée. Néanmoins, le roman de M. Adrien Remacle est un livre d'artiste et de penseur, dont la lecture est intéressante. A. V.

Au Maroc, par PIERRE LOTI (Calmann Lévy). — Loti nous prévient dans sa préface : « Que ceux-là seuls me suivent, dit-il, qui sont mes pareils et mes frères. Pour ce qui est des autres, qu'ils s'épargnent l'ennui de commencer à me lire : ils

ne me comprendraient pas. » L'avis est un peu inutile. Fraternellement, donc, nous partons avec lui. Il est évident que l'auteur ne s'est pas proposé un but littéraire. Son livre est comparable à une sorte de Guide Conti au Maroc, artistement rédigé par un homme de lettres. Loti enseigne, avec l'art de ne pas perdre sa tête en route, le plus court moyen et le plus sûr pour se rendre à Fez, la ville du sultan, où, grâce aux portes étroites et basses, « on a l'impression d'arriver chez des lapins très pauvres ». Le soir, on campe n'importe où, parfois dans un cimetière. Le matin, on plie les tentes. Le lendemain on recommence; tout va bien. Souvent, et peut-être malgré lui, Loti se rappelle qu'il a écrit : *Pêcheur d'Islande*, et parle, en poète impressionnable et délicat, « des neiges mortes, des chameaux qui allongent, de droite et de gauche, avec des ondulations de chenille, leur long cou chauve ». Il lit Huysmans aux heures perdues. Il décrit une espèce de cauchemar de guerre, une vision rapide de fantasias arabes, où les cavaliers trouvent le moyen, sans se culbuter ni ralentir, d'échanger leurs fusils et de se donner un baiser; de fantasias qui passent avec des cris stridents, comme en ont les martinets, les soirs d'été, lorsqu'ils tourbillonnent dans le ciel. Il note une grande montagne toute rebroussée de lumière, la musique nocturne des grenouilles, qui est de tous les pays et qui a dû être de tous les âges du monde, des brochettes d'enfants juchés sur des ânons, l'atroce, l'exquis supplice du sel (recommandé), des ascensions lentes de femmes qui montent sur les terrasses et, après avoir regardé les mains gantées, les mains à deux peaux de Loti, disparaissent. Coucou! c'est fini. A remarquer que cette fois l'auteur ne semble pas avoir souffert d'amour par une belle marocaine. En somme, ce n'est pas encore de la géographie pure, et, à ce point de vue, le livre est manqué.

J. R. P.

La Jeunesse contemporaine, par Lorenzo Vero (Vanier). — La valeur d'un homme « se reconnaît à ces trois manifestations de son être : la religion à laquelle il obéit, la philosophie qu'il professe, la poésie qu'il porte en lui. » Ces principes posés, l'auteur annonce — sans jamais entrer dans la discussion — quelles seront la religion, la philosophie et la poésie des jeunes hommes de notre temps. Mais M. Lorenzo Vero paraît avoir plutôt exprimé ses idées propres qu'induit les réelles et complètes tendances de la jeunesse contemporaine, d'ailleurs si insaisissables encore. Toutefois, il en a certainement noté quelques-unes, et sa brochure, qui décèle un esprit élevé autant qu'original, est intéressante et vaut qu'on la lise. A. V.

Biribi, par Georges Darien (Savine). — Ce livre apporte à qui l'ouvre d'effroyables sensations, et encore après lecture faite on garde un peu de l'effarement qui suit un très mauvais rêve. C'est, en certains épisodes, d'une intensité de noirceur incroyable. Oui, sous un ciel bleu, ce livre est noir, car le patient, tout à ses haines, l'œil fixé sur les gardes-chiour-

mes, est aussi un peu hébété, *ne sait pas même en quel pays se passe son aventure*. — Rien que dans cette obstination à ne pas égarer un seul instant les impressions du lecteur, il y a du talent ; il y a aussi de la monomanie : le livre a, malheureusement, çà et là, de trop pamphlétaires allures (et des revendications sociales bien gênantes). Je ne suis pas de ceux qui sont mécontents de l'écriture de ce livre : plus soignée, elle aurait peut-être adouci, par des bigarrures d'art, les infernales violacités qui luisent au-dessus de ce cimetière. Car c'est un charnier — du moins moral — que Biribi. Il paraît qu'on a dû couper telles pages attentatoires à notre candeur : il en reste assez pour offrir un aperçu de vices qu'on ne voit que là — et dans la Bible. R. G.

I. **Dire du mieux** : — I. *Le Meilleur Devenir* ; — II. *Le Geste ingénu* ; par René Ghil. — « Et si, se plus et plus dénaturant du cercle dont elle est l'équivalente transformation, se développe une ellipse : plus et plus, va à équivaloir en droite l'elliptique périphérie. » Tel est le principe de la « Philosophie évolutive » sur quoi M. René Ghil nous annonce des volumes de poésie. Cette représentation géométrique de la Matière en perpétuel devenir, selon le Transformisme Hégélien, n'eût rien perdu, ce semble, à être exprimée plus clairement. Mais où l'ombre d'une poésie à extraire de là ? Je ne parle, bien entendu, que d'après le concept de l'œuvre, car l'œuvre elle-même m'échappe : si je saisis parfaitement le « vouloir » du poète, j'avoue mon philistinisme devant son expression. Toutefois, même intelligible aux lettrés, la poésie philosophique que rêve M. René Ghil ne saurait être qu'un long et fastidieux ressassement des origines de l'homme, de ses transformations accomplies et devant s'accomplir. Quant à l'*instrumentation*, l'auteur connaît mon avis sur ce point : nier les correspondances de l'*idée*, du *sentiment*, de la *sensation* ou de la *chose* même au *son*, serait aussi puéril et vain que de tenter en fixer les lois. A. V.

Les Vrais Sous-Offs, par Georges Darien et Edouard Dubus (Savine). — La conscience nationale s'est émue, ces derniers temps, d'un livre où l'armée était odieusement traînée dans la boue. En réponse aux accusations infâmes portées contre nos soldats et en particulier nos sous-officiers, MM. Georges Darien et Edouard Dubus viennent de faire paraître chez l'éditeur Savine, 12, rue des Pyramides, une forte brochure patriotique, qui réduit à néant toutes les inventions dont M. Descaves a tenté de flétrir les défenseurs du drapeau français. Dans un style énergique, tantôt vibrant d'indignation, tantôt débordant d'enthousiasme, les auteurs des *Vrais Sous-Offs* (envoi franco au reçu de 75 centimes, timbres), après avoir donné le sentiment de tous les organes de l'opinion publique sur la question, démontrent par des règlements militaires, et de nombreux récits, inédits pour la plupart, que les cadres de notre armée ne sont et ne sauraient être qu'une école de désintéressement, de moralité et de courage. *Les*

Vrais Sous-Offs ont leur place marquée d'avance dans la bibliothèque de tout bon Français. D.-D.

Pierres d'Iris, par Albert Lantoine (Lemerre). — La notation, en proses et poésies alternées, de sensations guère originales, d'idées un peu 1830 et de tableautins fugaces. Nul souci, d'ailleurs, d'un lien synthétique entre les différentes pièces du livre, dont le *seul* poème en prose intitulé *Le Paysan* laisse quelque impression. C'est jeune et *déjà lu* plutôt que mauvais, bien qu'on y trouve ce vers : « Esprit ! O sens divin qui mes douleurs exprime », et deux ou trois fois, dans son sens vieux jeu, le mot « lyre ». A. V.

Le Clergé sous la troisième République, par M. François Bournand (A. Savine). — L'auteur raconte avec indignation (et beaucoup de documents à l'appui) les misères que firent aux prêtres, moines et nonnes, un tas de minuscules persécuteurs, moins spirituels que Néron. R. G.

Après le Punch, par Henry de Braisne (J. B. Ferreyrol). — Un volume de nouvelles que l'auteur a publiées dans le supplément littéraire des journaux quotidiens. A. V.

THÉATRES

Théatre des Variétés. — *Monsieur Betzy*, Comédie en quatre actes, de MM. Oscar Méténier et Paul Alexis. — Le thème exploité : Un ménage à trois, sans plus. MM. Méténier et Alexis n'ont pas cru devoir, et en cela je les approuve complètement, introduire dans leur comédie ce que l'on est convenu d'appeler une « action ». Ces quatre actes se composent donc purement d'une succession de scènes découpées à l'emporte-pièce, en des situations d'une ironie constante et toujours poussée au paroxysme ; *inde* le côté comique de la chose, qui, au fond, est d'un féroce pessimisme. On comprend qu'une œuvre ainsi conçue tranche violemment au milieu de la navrante stupidité des vaudevilles auxquels nous ont habitués de consciencieux manœuvres. Mais pourquoi les auteurs, qui se targuent bien haut d'introduire le réalisme au théâtre, pratiquent-ils encore, abusent-ils même du monologue, cette ennuyeuse absurdité ? Le premier acte et la seconde moitié du troisième sont enlevés de main de maître et frisent de près la haute comédie. Par contre, le deuxième acte est trop conventionnel : il est d'ailleurs gâté par l'entrée grotesque du père Ludinar. Cet incident serait à supprimer ainsi que tout le quatrième acte, qui est franchement mauvais d'un bout à l'autre, et de plus inutile. Finir après la gigantesque scène du parapluie eût d'ailleurs été adroit, car en somme ne constitue-t-il pas toute la moralité de la pièce, ce symbolique en-tous-cas pour deux ? — Ceci dit, il convient de féliciter sans réserve M. Dupuis, vraiment extraordinaire dans son Marneffe nouveau genre, ainsi que MM. Baron, Roche et Mlle Réjane.

J. C.

BEAUX-ARTS

Expositions de Février Mars.—Et d'abord, chez Petit, LES AQUARELLISTES. Une impossible collection de truculentes hideurs : d'abominables prototypes de chromos à trente sous, signés : Maurice Leloir, Loustaunau, Adrien Moreau, Bourgain, Escalier, Adrien Marie, Delort, Worms, Detaille, Meissonier fils, Vibert ; d'assez piteux essais de *plein-air* de MM. Courant, R. Jourdain, V. Gilbert, Zubert Yon, Friant, Brown ; une ridicule *écuyère* de Flameng, des *chiens* de de Penne et des *chats* de Lambert; des Clairin, des Ducz, des Bontet de Montvel ; de plus intéressants paysages de Béthune et d'Harpignies ; des fantaisies de Besnard (femmes et paons) assez verveuses.

Ensuite, les expositions de cercles : le VOLNEY, l'UNION, etc. A l'UNION, *Deux Bretonnes* de Dagnan, un horrible portrait de *Mlle Wilson* et de sa poupée par Bonnat ; *Le cul d'une dame rousse*, par Carolus Duran ; des tentatives pleinairistes d'Aublet et de Montenard ; deux têtes de Jean Gigoux; une *Lionne* vautrée dans un paysage où il neige des pains à cacheter rouges, par Gérôme ; des *Coins de Rivière* de Pelouse; une *Famille* de Besnard ; un portrait bien fadasse, par Flameng ; une infamante confiserie de M. Bouguereau. Puis c'est l'EXPOSITION DES FEMMES-PEINTRES ET MÊME SCULPTEURS. Un portrait de jeune fille de Mlle Loire, assez Carolusdurandique; des choses diverses, autant qu'ondoyantes, de MMmes Klumpke, Espenan, Mariette Cott, Duncan, Buchet, de Turner, Huillard, Deschamps, Tynard, Blanc, etc.

Enfin, pour terminer, une chose un peu plusintéressante : l'EXPOSITION PISSARO, chez Boussod et Valadon. Voilà de l'art d'un meilleur aloi. M. Pissaro, on le sait, est un chercheur, un consciencieux et infatigable chercheur qui, à l'âge où d'autres se reposent sur leur travail accompli, a voulu, jetant les formules qui lui avaient servi à créer déjà tant de magistrales œuvres, se remettre au pourchas d'un *autrement*, d'un *plus loin* et d'un *mieux*. Les toiles exposées appartiennent toutes à cette dernière manière. La couleur y est divisée infiniment. Les éléments constitutifs de chaque ton sont juxtaposés et non point mixturés ; leur combinaison s'opère dans la rétine et non sur la toile. Quels que soient les inconvénients de ce procédé, un peu compliqué, il est incontestable que M. Pissaro en a obtenu des effets de rutilements et de vibrations prodigieux. *Un beau jour d'hiver à Eragny* ; les *Faneuses*, d'un style et d'une couleur tant exquis ; les *Glaneuses*, d'une ligne si noble et si harmonieusement baignées de couchant ; les mélancoliques, les idylliques *Prairies à St Charles* ; les *Femmes causant* ; la délicieuse *Gardeuse d'oies*, le *Verger*, tant éblouissant de soleil ; enfin la *Cueillette des Pommes*, cet indubitable chef-d'œuvre, d'une simplicité et d'une hauteur de style qui fait songer aux primitifs florentins, tout cela le témoigne irrécusablement. Les peintures à la détrempe de M. Pissaro sont d'ailleurs aussi remarquables que ses peintures à l'huile, et elles ont sur celles-ci l'avantage d'être d'une facture moins compliquée, ce qui les fait apparaître plus

amples, plus larges, plus profondes. La *Fenaison à Pontoise*, les deux *Marchés*, la *Gardeuse de chèvres*, les *Faneuses*, les *Bergers pendant l'averse*, sont des merveilles. A regarder aussi, dans les mêmes salles, d'un autre très grand artiste, Paul Gauguin, de merveilleux *grès-émaillés* et un troublant bas-relief en bois sculpté dans lequel je lis le plus farouche hymne à la luxure et à la bestialité qu'aient écrit nuls doigts humains. Au reste, le *Mercure de France* parlera sans doute un jour plus longuement de ces deux grands poètes : MM. Pissaro et Paul Gauguin. G. Alb. A.

Échos divers et communications

En librairie prochainement : *Sur le Lotus*, de Mitrophane Crapoussin, recueil de poésies dont notre collaborateur Laurent Tailhade fut naguère autorisé à extraire la ballade qu'il nous a donnée (n° 2, *Chronique*, in fine). Et puisque nous parlons de Laurent Tailhade, annonçons qu'il achève un roman de mœurs contemporaines : *Le Péché*, et qu'il publiera sous peu un livre de poésies : *Les Escarboucles*.

Nous recevons le premier fascicule des *Entretiens politiques et littéraires* (A. Savine, éditeur), signés de trois noms estimés parmi les jeunes gens de lettres : M. Francis Vielé-Griffin, qui expose d'une façon très précise une théorie de la *Liberté du vers* ; M. Paul Adam, bien ennuyeux avec ses *Politiciens devant la question juive ;* et M. Henri de Régnier, qui, toujours clair pourtant dans les plus hermétiques de ses poésies, atteint du premier coup au comble du charabia dans cette prose : *Souvenirs d'un camarade de collège sur le duc d'Orléans*.

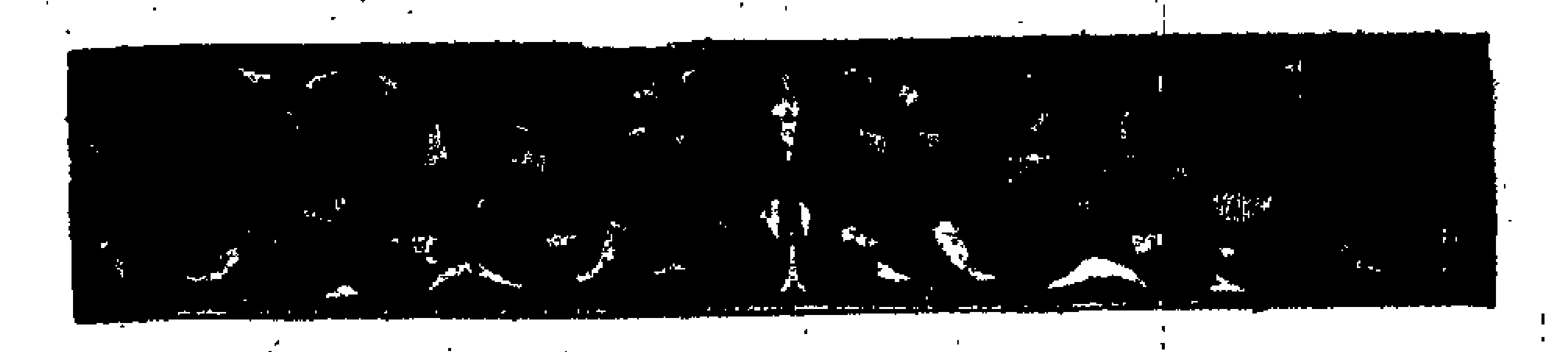
La librairie Genonceaux mettra en vente, ce printemps, un livre de Rachilde intitulé : *Cynismes*, avec une préface de Laurent Tailhade.— Ne pas confondre ce livre avec la *Sanglante ironie*, roman annoncé dans nos échos et qui paraîtra en septembre.

En présence d'une note publiée par une Revue littéraire et visant dans son honneur notre collaborateur L.-P de Brinn'gaubast, résidant à l'étranger aujourd'hui et n'ayant pu encore relever l'attaque, nous croyons opportune cette déclaration que nous n'avons point lieu de douter de l'honorabilité de notre confrère, qui, nous en sommes convaincus, détruira sans peine toute imputation flétrissante. — N. D. L. R.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de M. L.-P. de Brinn'gaubast copie d'une lettre qu'il adresse au directeur du périodique littéraire dont il est ci-dessus question, et de laquelle il résulte que notre collaborateur saisit les tribunaux de l'affaire. — N. D. L. R.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.
Imp. ROUGIER, 11, Rue du Regard, Paris.



LA NÉVA

Notre ami et collaborateur Louis Dumur vient de publier une série de poèmes sous ce titre : *La Néva*.

L'œuvre se recommande à l'attention par des qualités de premier ordre ; elle étonne par le caractère tout spécial de sa prosodie.

Celle-ci offre de telles nouveautés qu'elle demande une sérieuse critique, l'étude de tous autres points intéressants dût-elle — de par les limites que nous impose cette revue — en souffrir peu ou prou, à notre très grand regret.

A l'encontre de la plupart des poètes de ce temps, qui demandent pour le vers et la strophe une liberté sans cesse grandissante, M. Dumur veut enserrer la poésie française dans de nouveaux liens. Non-seulement il compose, à de très rares exceptions près, ses poèmes en vers de longueur pareille et en strophes de contexture identique, mais il leur impose encore un rythme implacable, auquel il leur interdit de se soustraire jamais.

« Les présentes pièces, écrit-il dans une note-« préface placée en tête de *La Néva*, sont toutes « rythmées d'après les lois de l'accent tonique. » Et, après avoir donné une théorie de l'accent tonique, qu'il importe de discuter, car elle lui est absolument personnelle, il ajoute : « Le vers se scande « en pieds. Les deux pieds les plus propres à notre « langue sont : l'*ïambe* (une syllabe atone et une syl-« labe tonique), l'*anapeste* (deux syllabes atones « et une tonique) ; ils sont dans l'essence de la « langue. Il y aura donc des vers *ïambiques*, des « vers *anapestiques* et des vers *anapesto-ïambi-« ques* : ces derniers résultant de la combinaison « dans un même vers d'ïambes et d'anapestes. »

Si, résistant à la tentation de voir immédiatement quelle physionomie ont les vers ainsi dési-

gnés, on se donne le loisir de réfléchir un peu sur la théorie de M. Dumur, on remarque tout d'abord que ce n'est pas la première fois que se produit en France une tentative de poésie basée sur la tonalité.

Au XVI[e] siècle, Jean-Antoine Baïf, qui fut de la Pléïade, écrivit, et appela de son nom : *baïfins*, des vers cadencés et mesurés à la manière des Grecs et des Latins. Il ne préconisait pas, il est vrai, comme M. Dumur, le seul emploi des vers *iambiques*, *anapestiques* ou *anapesto-iambiques*, mais il en admettait le principe.

Il avait eu un devancier en la personne d'Etienne Jodelle, qui, en 1553, avait précédé de ce distique les œuvres poétiques d'Olivier de Magny :

Phœbus, Amour, Cypris, veut sauver, nourrir et orner
Ton vers et chef d'umbre, de flammes, de fleurs.

Jodelle et Baïf eurent d'assez nombreux imitateurs, au nombre desquels : Claude Butet, Ramus, Jean Passerat, Etienne Pasquier et Nicolas Rapin, « lieutenant-criminel en robbe courte dans Paris. »

Or, ces derniers ne laissèrent point de maltraiter Baïf, tout en suivant ses traces et en se défendant véhémentement d'être ses successeurs.

« Toutefois, en ce subject (Baïf fut) si mauvais « parrain, écrit Etienne Pasquier, que non-seule« ment il ne fut suivy d'aucun, mais au contraire « découragea un chacun de s'y employer. D'au« tant que tout ce qu'il en fit estait tant dépour« veu de cette naïfveté qui doit accompagner nos « œuvres, qu'aussitôt que cette sienne poésie vit la « lumière, elle mourut comme un avorton. »

Nous n'avons pas la prétention de juger l'œuvre de M. Dumur avec une pareille citation, car, si Etienne Pasquier trouvait détestables les vers métriques, lorsqu'ils étaient composés par Baïf, il les jugeait excellents lorsqu'ils avaient pour auteur lui-même ou son ami Ramus.

Après avoir cité une pièce que lui adressa ce dernier, il la loue en ces termes :

« Il n'y a rien en tout cela que beau, que doux, « que poly et qui charme malgré nous nos âmes.

« Paraventure arrivera-t-il un temps que, sur le « moule de ce que dessus, quelques-uns s'estu- « dieront de former leur poésie. »

M. Dumur est venu confirmer cette prévision par son exemple. — A-t-il eu raison? A-t-il eu tort? — Nous le verrons tout à l'heure. Quoi qu'il en soit, il lui a fallu quelque hardiesse pour n'hésiter point dans son entreprise : le peu de succès de ses prédécesseurs était bien propre à le décourager.

Tous, d'accord sur ce seul point : que le vers devait avoir pour base la longueur ou la brièveté des syllabes, étaient en parfaite hostilité sur tout le reste, et en particulier sur ce point précis de savoir : quelle syllabe était longue et quelle autre était brève; quelle était tonique et quelle était atone.

Au sujet de ces vers de Claude Butet :

Prince des Muses, joviale race,
Vien, de ton beau[illegible] ont subis de grâce,
Monstre moy les j[illegible]x de la Lire tienne
Dans Milt[illegible]nne.

Pasquier écrit : « En ce premier couplet, vous « trouvez deux fautes notables. L'une qui fait l'E « féminin long par la rencontre de deux conso- « nantes qui le suivent : en quoy il s'abusoit, parce « que cet E n'est qu'un demy son, que l'on ne peut « aucunement rendre long; l'autre : que quand cet « E tombe en la fin du vers, il n'est point compté « pour une syllabe comme il a voulu faire. »

La peur d'une semblable discussion sur son œuvre future aurait fait hésiter un poète moins innovateur que M. Dumur. Un autre, tout en convenant qu'on peut assembler de beaux vers ïambiques et anapestiques en français, aurait peut-être été retenu du souci d'en écrire, arrêté par la difficulté de préciser sûrement la qualité tonique ou atone des syllabes constitutives de ses mots, ses devanciers l'ayant déterminée chacun à sa manière

Notre collaborateur ne s'est point embarrassé pour si peu. Il a, dans la note-préface de *La Néva*, donné une règle infaillible pour résoudre toute difficulté.

« L'accent tonique, dit-il, se place en français

« sur la dernière syllabe des mots à terminaison
« masculine et sur l'avant-dernière des mots à
« terminaison féminine ; les trissyllabes et les po-
« lysyllabes ont, en outre, un second accent, qui
« frappe leur première syllabe. »

Voilà qui est net. C'est aussi, par malheur, absolument faux.

C'est une erreur sans rémission de croire qu'il y a un accent tonique sur la première syllabe d'un trissyllabe ou d'un polysyllabe. Je n'en veux pour preuve que cette citation de la *Grammaire historique de la langue française de Brachet,* qui fait autorité en la matière :

« Dans tout mot de plusieurs syllabes, il y en a
« toujours *une* sur laquelle on appuie plus forte-
« ment que sur les autres. On nomme accent to-
« nique ou simplement accent cette élévation de la
« voix, qui, dans un mot, se fait sur *une* des syl-
« labes.... Dans tout mot : *bâtonner* par exemple, il y
« a *une* syllabe accentuée tonique, *et il n'y en*
« *a qu'une* ; les autres syllabes sont inaccentuées.
« ou, comme disent les Allemands, sont *atones*.
« Ainsi, dans *bâtonner*, la tonique est *e*; *a* et *o* sont
« atones. »

Il est inutile d'entrer dans une plus longue discussion : le système de M. Dumur est condamné. Le mot *bâtonner*, qui, d'après lui, a la première syllabe *tonique*, l'a *atone* de par la philologie.

Mais, admettons pour un instant le système de l'auteur de *La Néva*, et ouvrons enfin le livre pour en voir l'application. Quelle n'est pas notre stupéfaction de lire ce vers, qualifié d'*heptapode-ïambique* :

Le blanc dominateur, le blanc géant et solitaire.

Scandons : les sept pieds se composent chacun d'un ïambe (une syllabe atone et une tonique). — Nous trouvons :

Le blanc domi nateur, le blanc géant et so litaire.

Par quel ensorcellement la première syllabe *do* du polysyllabe *dominateur* est-elle atone ? D'après le principe établi par le poète, elle devrait être

tonique ; la suivante : *mi*, serait atone ; la troisième : *na*, atone aussi ; et la quatrième : *teur*, tonique.

Aucune explication ne se présente à l'esprit, sinon que M. Dumur a commis, par mégarde, une légère erreur.

Hélas ! *La Néva* fourmille d'erreurs semblables. En voici encore une parmi cent autres :

Sur le pont Troïtzky, les passants...

Suivant la grande Règle : *Tro*, de Troïtzky, est tonique, comme première syllabe d'un trissyllabe. M. Dumur le fait pourtant bref. Le vers où il se trouve est un tripode anapestique, dont le mot *Troïtzky* forme le second pied, composé nécessairement de deux atones et d'une tonique.

Pour ceux qui savent toute la conscience d'artiste apportée par M. Dumur à la moindre de ses productions, une telle contradiction réclamait impérieusement une excuse sinon une justification.

Dans l'espoir de trouver notre ami indemne de toute faute, nous avons interrogé la préface de ses *Lassitudes*, encore inédites, qu'a publiée M. Charles Morice dans son excellent livre la *Littérature de tout à l'heure*. Nous y avons lu ceci :

« *D'après le dessin rythmique du vers et la* « *règle des positions*, il arrive qu'un mot de trois « syllabes peut perdre l'accent de sa première « syllabe ; qu'un mot de plus de trois syllabes peut « transposer l'accent de sa première syllabe, etc... » ce qui n'explique rien. Quelle est la règle de position invoquée ? Est-elle la même qu'en latin, savoir : qu'une voyelle brève devient longue, lorsque, par sa position dans le vers, elle est suivie de deux consonnes ? — Mystère !

Pasquier, dans ses observations sur les vers plus haut cités de Claude Butet, nie pour la langue française la règle de position, indiscutable pour la langue latine ; mais, quand même on en ferait la concession à M. Dumur, elle expliquerait simplement le changement de quantité de la dernière syllabe d'un mot, elle n'indiquerait point pourquoi

la première ou la seconde syllabe, ou toute autre d'un polysyllabe, peut être tonique ou non.

C'est donc l'arbitraire du poète qui déterminera la quantité de telle ou telle syllabe : la phonétique lui refuse ce droit.

D'où cette conclusion : que M. Dumur s'est étrangement abusé lorsqu'il a cru composer des vers anapestiques ou ïambiques. A part la tonalité de la dernière syllabe des mots à terminaison masculine et la tonalité de la pénultième des mots à terminaison féminine, il a royalement traité la quantité des autres syllabes selon son bon plaisir.

De sa tentative, et des tentatives précédentes, il ressort assez, pour qu'il soit inutile d'invoquer tout autre argument, que le vers scandé, avec ou sans rime, est impossible en français.

Après cette longue discussion philologique — et partant un peu pédante, — il resterait à étudier les vers de M. Dumur au point de vue de l'harmonie, du nombre, de l'ampleur, sans tenir compte de leur division en pieds et de la quantité — d'ailleurs erronée — de leurs syllabes.

Nous aurions alors la joie de reconnaître que notre collaborateur a fait de fort beaux vers et que certaines de ses pièces, telle le *Tsar*, où la forme rythmique qu'il a rêvée s'allie à la forme classique du vers français, ont une allure dont sont capables peu de poètes contemporains.

Il faudrait dire aussi l'acuité et la personnalité de sa perception du monde, montrer le lien qui unit ses poèmes les uns aux autres ; proclamer son glorieux souci du symbole dans tous les spectacles qu'il dévoile... mais la place — la place légendaire — nous fait défaut. Et cependant il ne convient pas de clore cet article sans exprimer notre toute estime littéraire pour M. Dumur. Il demeure un pur artiste jusque dans ses erreurs, hautaines au moins, et commises par le seul amour de cette rénovation de la Poésie française, à laquelle s'efforcent quelques poètes de ce temps.

ÉDOUARD DUBUS.

NOCTURNE

Ha! cette nuit est dure,
Il cingle des vents d'on ne sait pas où.
Un homme qui s'enfuyait comme un fou
M'a failli jeter sous une voiture...

Ah! pitoyable petit monsieur romanesque
Pourquoi t'en aller ainsi tous les soirs
Rouler des yeux blancs pour les beaux yeux noirs
De cette Dame? — oh! si belle! mais *tant honneste!*
Mais honnête à faire pleurer!

Et je pleure à la lune
Pour ses beaux yeux.
C'est, disent mes aïeux,
Etre en bonne fortune.
— Ah! vraiment non... aucune.

Tiens! La lumière s'est éteinte... C'est dommage :
Elle était vraiment suggestive. — Hélas! peut-être
Nichais-tu, mon jaloux ramier, à l'autre étage?
Mais elle était douce à mes yeux — cette fenêtre.

Ainsi partir! S'en aller, toujours s'en aller,
Sans avoir pu lui dire un petit : « Je vous jure... »
Ah! c'est qu'Elle m'est si bien toute la Nature!
— Avec les bois, les sources, les oiseaux, parler
Gentiment, comme un François d'Assise, ô mon Dieu,
Qui rêvez dans ces voix profondes, en tout lieu,
Et qui nous envoyez toute cette musique!
— C'est qu'elle est si bien toute ma Métaphysique!

Ha! ha! Du vent! Ah! la nuit est dure,
Il me semble qu'il y a longtemps que ça dure.
Et je pleure à la lune...
La lune, où donc?... Aucune,
Mais des nuages noirs à gros ourlets d'argent
D'enterrement.

LOUIS DENISE.

ANGOISSES

Ton pied charnu — dans l'ombre où gîte ma mélancolie —
O destinée, écrase un poids terrible sur mes os :
Et la faiblesse triste et solennelle des roseaux,
Qui seule est l'âme, ne saurait que croire à la folie.

Un jour, je vis une innocente et frêle jeune fille
Que séduisit un rustre malveillant qui la tua.
Le laid soupçon prit place : un escargot dans sa coquille.
Ce que je vis depuis l'accrut et le perpétua.

Au fond, j'ai désiré la paix fatale et sans retour.
Mais, la matière et les instincts ont des soucis de vivre.
Un bruit lointain de guerre — cliquetis, tambour et fifre —
Me tient l'oreille au guêt, lassé, pourtant toujours pandour.

Aux armes! — Le sourire désolé de l'impuissance
Se vient unir au grand mépris railleur pour l'action.
Ah! je dirais vraiment des mots subtils et clairs, si on
Pouvait en des paroles exprimer ce que l'on pense.

L'énigme nette se proclame dans le noir du cœur.
Il faut que ce martyre disparaisse. — Un glas moqueur
Répond aux invectives fabuleuses que je râle.
La lourde nuit se farde d'une lune sépulcrale.

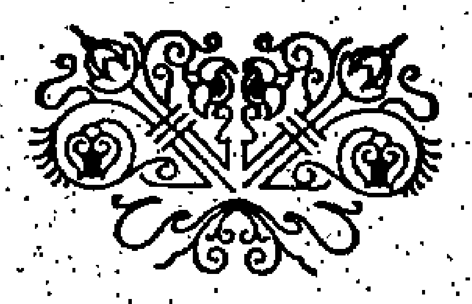
Un vieux satyre prétendait que la luxure avait
Le don superbe d'entraîner l'esprit hors des amares,
Et qu'il n'était oh! rien de tel que le moelleux duvet
Des chairs, où l'on enfonce, ainsi qu'un pied dans l'eau des mares.

Et je croirais à tout, si tout ne me semblait si louche,
Si tout ne s'entachait d'un ironique résultat!
Et je voudrais gémir : le pleur me reste dans la bouche.
Qui donc me crut un serf si dépravé? Qui m'insulta?

Il faut, sans doute, que je cherche encore dans mon âme
Quelque recoin moins tourmenté, moins pauvre, moins infâme,
Pour m'y complaire, loin du monde absurde et hobereau,
Comme on s'enfuit aux champs lorsque la ville pèse trop.

Et s'il existe, ce recoin, sera-ce enfin l'oubli?
Sera-ce la retraite au sein du débonnaire cloître
Où la vertu de quelques-uns, dit-on, a pu s'accroître
Jusqu'à se résigner au mal, à le trouver joli?

LOUIS DUMUR.



LE PÈLERIN DU SILENCE

POÈME

A Stéphane Mallarmé

Le blond troupeau bourdonne autour du fier sultan, du sultan aux cornes d'argent : c'est Tauris, courtisé de plus de collines que l'amour n'amène d'amoureuses, que la peur ne presse de peureuses aux flancs du mâle flamboyant.

Sur les coupoles, les arbres font de la dentelle : Ali la jaune, Hassein couleur de rouille, Cazem la toute blanche, et des lunes brisées brillent sur tous les dômes.

Au plus creux de la vasque sableuse, deux rivières joignent leurs eaux confluentes, la verte Spincha, douce et trouble au printemps, non moins qu'un œil de femme, et l'Agi, noir torrent salé.

Zaël méprisait de s'anonchalir aux bazars (où l'on vend des étoffes brodées de contes de fées), aux cafés (où de tremblantes mains défrisent la chevelure parfumée des adolescents). Quand il avait fait ses dévotions à la Mosquée du Roi du Monde, cet inquiétant coffret tout doublé d'or, tout vêtu d'or, il sortait de la ville, montait vers les Yeux d'Ali, l'hermitage fleuri de rêves, radieux comme les yeux du plus beau des Califes.

D'autres fois, à l'heure de la moindre chaleur, il rôdait sur la Grand' Place, s'arrêtait devant une danse de loups (Tauris avait les meilleurs loups-danseurs de toute la Perse) ; devant un combat de béliers, se ruant férocement tête contre tête (des paquets de préservatrices amulettes sonnaient à leur cou comme des sonnailles); devant la lutte aérienne d'un aigle et d'un épervier : les deux oiseaux fusaient en l'air, et tandis qu'étourdi l'aigle ramigeait en vain, l'épervier, tel qu'une pierre de foudre, se laissait choir sur son ennemi, et tous les deux tombaient avec de grands bruits d'ailes. L'épervier, grisé par les clameurs, reprenait son vol, planant çà et là dans sa joie, mais l'oiseleur, d'un coup de tam-tam, le rappelait vers la cage.

Un mystérieux escamoteur se montrait périodiquement, et ses magies, qui enchantaient les enfants, déconcertaient les mollahs ; dans une poignée de terre, un noyau de pêche, et voilà que sous l'agitation de son turban

déroulé, le pêcher surgissait, poussait du bois, des feuilles, des fleurs, des fruits qui se gonflaient, veloutés et vermeils.

Voyant cela, Zaël se demandait s'il n'est point des MOTS qui domptent la nature et si l'esprit de certains prédestinés n'a pas sur les choses une domination pareille à celle du vent sur les sables; mais, quand il interrogeait Yezid-Hagy, son maître, le maître souriait, et rien de plus.

Depuis longtemps, précocement sage, il avait délaissé les jeux : le gaujaphé (qui se joue avec des signes peints sur de petites planchettes), les œufs (où l'on choque, au plus fort, des œufs durs et dorés), les échecs (où l'on crie « cheic-chamat », quand le roi va être pris), l'arc (où on lâche douze flèches, en disant à la dernière : « Entre au cœur d'Omer! »)

Il ne se plaisait qu'aux entretiens de Yezid, ou solitaire.

Jusqu'en ces derniers temps, on l'avait vu royalement habillé : chemise de soie perse semée d'astres d'argent; jupe en cloche d'un pers assombri, bombant autour des cuisses; justaucorps soutaché or sur or et doublé avec la laine des moutons de Bactriane, plus fine et plus soyeuse que des cheveux de blonde; jambières en drap gris d'acier à talons rouges; babouches de chagrin pers; turban blanc sommé d'un diamant.

Zaël possédait de semblables costumes combinés en jaune orange, en rose rubis, en vert lavande, en vert de mer et en vert aventurine, mais n'en portait aucun : la robe noire lui suffisait pourvu qu'elle fût de drap souple, doucement fourrée, tombante en beaux plis.

Jadis, c'était un jeune homme de médiocre savoir, dissipateur et fou, pourtant inquiet, tel qu'un avare, de la richesse intellectuelle dont il portait en lui le sombre trésor. Yézid lui enseigna toutes les sciences, dont la première, et celle qui les contient toutes, est : LE SILENCE, avec cette formule : REGARDE EN TOI-MÊME ET TAIS-TOI.

« Il faut, lui dit son maître, un jour, qu'avant de te vouer à la permanente méditation, avant d'assumer un irrévocable mépris pour le verbe (qui n'atteint jamais le Point central que déformé, dans sa trajectoire, par la répulsive épaisseur des cervelles humaines), il faut que tu voies le monde. Prends un cheval et des serviteurs, gagne Ispahan. C'est le centre de la sottise et de la cupidité universelles, car la ville est peuplée dix fois comme Tauris, et l'ignominie natale, invétérée en toute

créature, n'atteint son épanouissement parfait qu'au milieu du grouillement tumultuaire des larges capitales. Va, que la monnaie soit ton seul truchement, et sans proférer aucune syllabe tu seras compris ».

Zaël se mit en route, ayant fait le vœu du silence.

Il passa par l'humide Vaspinge, striée de ruisselets, flabellée de peupliers, brodée de la glauque frondaison des saules ; — par l'Agi-Aga, où pâturent, le ventre dans l'herbe, des générations de chevaux noirs, issues du formidable troupeau de cent mille crinières qu'entretenaient là les anciens rois de Médie ; — par des villages blancs ; — par des plaines rouges ; — par une montagne bleue.

Il passa par Sircham, le caravansérail des Sables, où l'on soupe d'un ragoût de chèvre, pimenté de hiltit noir ; — par le pays d'Arakayem, qui n'est que de chardons bleus et de bruyères roses ; par Zerigan, la fleur des ruines, le village acrobate poussé, comme des giroflées sauvages, d'entre les disjointures des vieux murs écrasés ; — par Sultanie, la ville des roses fanées, des tours penchantes, des mosquées aux dômes crevés, aux pavés que bousculent les folles herbes, les hystériques végétations qui dansent la sarabande dans les temples hantés.

Il passa par Ebher, toute en jardin, nuagère perspective de pêches en fleurs, et dans les cultures : les tulipes barbares, les fragiles anémones, les jasmins grimpeurs et ces lourdes couronnes dont le pourpre impérial penche comme un vieux trône, les jonquilles, les narcisses, les muguets, les lys, les œillets jaunes et les œillets couleur de sang, les diaphanes mauves et la rose.

A Casbin, il but du vin violet qui semblait une effusion d'améthystes.

A Kom, où, chacun en son clos, reposent les cinq cents fils d'Ali, il acheta une épée qui ployait comme un jonc, s'enivra d'eau fraîchie dans le ventre des oiseaux blancs, fuma du tabac noir mêlé à du chenevis, mangea les tartines de graisse de cabri saupoudrées de graine de pavot, dormit sous un platane, ce qui préserve de la peste, assista à l'auto-da-fé d'un gulbad, cet arbre magique dont les fleurs empoisonnent le vent, visita les Fontaines souterraines et la Mosquée des deux Rois, près de laquelle une enceinte aux grilles sacrées emprisonne d'inviolables roses, nées de la chair de Fathmé. Un prêtre veillait, Zaël souriait : de ses doigts comme distraits des tomans d'or tombèrent sur le sable, et ses yeux fixaient la plus large des roses. Le prêtre apporta la

rose à Zaël, et Zaël, sans même la respirer, l'effeuilla d'une chiquenaude, — content : car, pour une simple aumône, l'incorruptible gardien des inviolables roses avait vendu les roses, son vœu, la majesté des tabernacles et la virginité de la fille de Mousa, fils de Gazer.

Cachan fut la dernière étape. Avant d'entrer dans cette ville redoutée, il avait murmuré en lui-même, selon l'usage : « Scorpions, je suis étranger, ne me touchez pas ». Il fut piqué, guéri par une vieille femme qui lui en offrit une jeune. C'était, disait-elle, une assez sauvage gazelle, volée à des vignerons, mais Zaël apprit la vérité : « Ma petite maman, susurra la mignonne, attendait le voyageur résolu à payer le prix de ma réelle beauté, et c'est toi : je suis ton esclave. » Il la fit déflorer par son premier serviteur, Thamas, et, avant de la rendre humiliée aux mains maternelles, voulut qu'elle subît les fougues barbares de son palefrenier Piri, de Cofrou le muletier et du convoyeur Mirzathaer.

Quelques heures plus tard, ils touchaient à Ispahan.

Une petite maison meublée, pourvue d'esclaves, lui fut indiquée ; Zaël l'arrêta et chargea Thamas de l'urgente acquisition de quelques femmes, car un homme dépourvu de femmes est taxé de mauvaises mœurs : l'hypocrisie exige un certain décor, à Ispahan, comme à Tauris.

Elles étaient convenables et toutes trois blondes, mais teintes en brunes, avec des sourcis d'idoles, une mouche noire au coin de l'œil et une violette au menton. Il les habilla magnifiquement, attacha des pierreries au bout de leurs tresses tombantes, voulut les chemises de la plus caressante soie, les manteaux du plus magistral damas, les voiles de la plus rêveuse dentelle : boîtes de senteur flottant à des chaînes d'or, anneaux à tous les doigts et à tous les orteils, colliers de perles. pendants d'oreilles et boucles de narine, paquets d'inutiles bagues, pendulant comme des amulettes entre leurs seins.

Il leur donna un souper : elles mangèrent des dattes de Jaron conservées en des courges creuses ; des pistaches fricassées au sel ; des pavis, des grenades blanches et des roses, des prunes de Boccara; des abricots à chair rouge dont on grignotte l'amande, le noyau s'ouvrant aisément d'un coup d'ongle; du raisin bleu cultivé par les Guèbres de Neyesabad et qui se sert sur un lit de violettes.

Toutes les trois reçurent les faveurs du maître : elles le souffrirent avec complaisance, en créatures qui savent

que l'homme ne saurait être le dispensateur d'aucun plaisir et que la femme seule connaît les ressorts secrets d'une chair de femme. Zaël, désormais, les laissa s'amuser entre elles et corrompre à leur aise un jeune et divin petit eunuque qu'il leur avait choisi comme joujou.

Dans un café, au milieu des fumeurs d'asium, des joueurs d'échecs, des dormeurs, un mollah prêchait, ensuite faisait la quête. Tout à coup, se dressant de même qu'en songe, un derviche lançait, d'une puissante voix de hurleur, un aphorisme sur la vanité du monde, retombait dans ses prières. Le poëte conteur, qui commençait l'histoire de Mouça chez les Pharaons, fut interrompu par une troupe de danseuses. Elles roulaient des ventres nus, au nombril peint d'une fleur obscène, et, quand les jupes glissaient sur les cuisses, leur sexe épilé faisait songer à de grandes fillettes impubères et lascives. Calmées, quelques-unes et quelques turbans disparurent vers le fond du café; mais la luxure allait aux jeunes Circassiens qui apportaient les narghilés et les tasses avec de languides allures : à chaque instant le service s'interrompait, toute cette jeunesse étant en proie, dans les salons secrets, à de lucratives émotions.

Zaël, qui voyageait pour s'instruire, ne résista pas à la curiosité de sa race, mais ces jeunes complaisants joignaient la rapacité de la gueuse à la niaiserie de l'enfance : c'étaient des joies vraiment désolantes, vraiment trop évocatrices du Sahara, où, pérégrins maudits, nos désirs fantômes ne joignent que des spectres. Il eut d'autres désillusions, il les eut toutes, car il acheta tout : il fut cazy, il fut mocaïb, il fut vakanevis, il fut daroga, il fut vizir, il fut chef des Porte-flambeaux « par l'ordre exalté et inexprimable du Très-Haut et Très-Saint Seigneur, vicaire de Dieu ».

Huit jours après, reprenant son état de philosophe libre et obscur, il écrivait à Yezid :

« La vie ne contient rien. Le silence même est inutile. Relève-moi de mon vœu. Je veux pouvoir dire aux hommes que je les méprise. »

« A quoi bon ? répondra Yezid. Ils le savent, mais tout leur est indifférent, hormis la jouissance. »

Il n'envoya aucun messager vers Tauris.

Le ciel du soir s'alanguissait, là-bas, de fumées amarantes. Zaël traversa les faubourgs : de rouges ziégaris sommeillaient adossés au mur d'un corps de garde, et la pointe bleue de leurs bonnets s'inclinait, semblait saluer les passants. Partout, rasant le sol, comme un flot, cou-

vrant les toits d'une neige imprévue, dressant en l'air des trombes croulantes d'ailes immaculées, des pigeons blancs : quelques têtes huppées animaient un instant les trous multiples des lourds colombaires.

Au-delà des Portes du couchant, la nuit éploya ses noires tarlatanes étoilées d'argent pâle : Zaël marchait toujours. Il était bien réellement, à cette heure, le Pèlerin du Silence : aucun grelot ne sonnait dans son crâne, nul verbe ne luisait dans les limbes de sa pensée, et il allait, goûtant la fraîcheur du soir et la douceur des négations définitives.

Zaël marchait toujours, et la nuit éployait ses noires tarlatanes lamées d'argent lunaire. D'un bois de saules, une chanson monta :

Celle qui tient mon cœur m'a dit languissamment :
« Pourquoi donc es-tu triste et pâle, ô mon charmant ? »
M'a dit languissamment celle qui tient mon cœur.

Celle qui tient mon cœur m'a dit moqueusement :
« Quel miel d'amour a donc englué mon Charmant ? »
M'a dit moqueusement celle qui tient mon cœur.

Moi, j'ai pris un miroir et j'ai dit à la Belle :
« Regarde en ce miroir, regarde, ô ma Cruelle ! ».
Et j'ai dit à la Belle, en brisant le miroir :

« Comme une perle d'ambre attire un brin de paille,
La langueur de son teint m'appelle, je défaille,
Je suis le brin de paille et toi la perle d'ambre. »

« — Apportez-moi des fleurs fleurantes et des cinnames
Pour ranimer le cœur de mon Roi qui se pâme,
Des cinnames pour son âme et des fleurs pour son cœur ! »

Zaël entra dans le bois de saules. Penchée vers la fontaine, une jeune fille emplissait des outres et elle était charmante, bras nus, cheveux roulés et son voile envolé.

Avec de grands yeux calmes, elle regarda l'inconnu : Zaël s'approcha, et, s'agenouillant, toujours muet, leva vers son menton un pli de sa robe.

« Si tu es le roi, dit la jeune fille, retourne en ton palais, si tu es l'ange visiteur, remonte au ciel, mais si tu es un voyageur, ferme les yeux, car je suis dévoilée. »

L'outre qu'elle plongeait dans la fontaine lui glissa des mains, et ses naïves lèvres se laissèrent couvrir par les lèvres de Zaël. Elle ne parla plus, et, dans l'adorable silence des vallées endormies, Zaël, pour la première fois, buvait un peu d'âme.

Maintenant, blottie aux flancs de l'Homme, dont elle serrait les genoux de ses bras adorants, la Femme redisait passionnément le chant de la Vierge :

« Apportez-moi des fleurs fleurantes et des cinnames,
Pour ranimer le cœur de mon Roi qui se pâme,
Des cinnames pour son âme et des fleurs pour son cœur ! »

Zaël songeait à des paroles de son maître :

« Si tu trouves le Désintéressement et qu'il ait des vêtements d'homme, prosterne-toi le front dans la poussière : S'il a des vêtements de femme, prends cette femme et rentre en ta maison. »

Ayant songé, il tira sa bourse et la vida dans la robe entr'ouverte, mais la jeune fille secoua sa robe et pleura.

Alors, Zaël rompit son vœu :

« Viens, tu es Celle que je ne cherchais pas. Viens, et dis-moi ton nom.

« — Mon nom est Amante et je t'aime. »

Dans l'adorable silence des vallées endormies, Zaël pour la première fois buvait un peu d'âme, et Amante, amoureusement, picorait les pièces d'or et une à une les fourrait dans sa chevelure.

Ils étaient deux : au plus creux de la vasque sableuse, deux rivières joignaient leurs eaux confluentes, la verte Spincha, douce et trouble au printemps, non moins qu'un œil de femme, et l'Agi, noir torrent salé.

Ils étaient deux : sur les coupoles les arbres faisaient de la dentelle : Ali la Jaune, Hassein couleur de rouille, Cazem la toute blanche, et des lunes brisées brillaient sur tous les dômes.

Ils étaient deux : le blond troupeau bourdonnait autour du fier sultan, du sultan aux cornes d'argent : c'était Tauris, courtisé de plus de collines que l'amour n'amène d'amoureuses, que la peur ne presse de peureuses aux flancs du mâle flamboyant.

« Vous êtes deux, dit Yezid, avec une ironie qui troubla Zaël, vous êtes deux ?...

« REGARDE EN TOI-MÊME ET TAIS-TOI. »

REMY DE GOURMONT.



BALLADE CASQUÉE

DE LA PARFAITE ADMONITION

« *Voici venir le Buffle, le Buffle des buffles, le Buffle! Lui seul est*
« *buffle et tous les autres sont des bœufs. Voici venir le Buffle, le*
« *Buffle des buffles, le Buffle !* »

Le verbe sesquipédalier,
Le discours mîtré, la faconde
Navarroise du Chevalier,
A Poissy comme dans Golconde,
Essorillent le pleutre immonde.
Maïs, loin de tout bourgeois nigaud,
Hurle ta palabre féconde :
Sois grandiloque et bousingot.

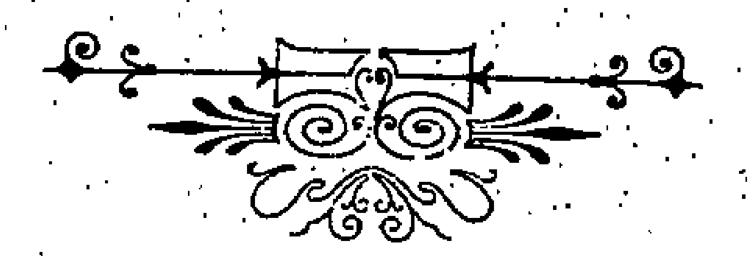
Bourget, ce fameux bachelier,
Cultive, pour les gens du monde,
Quelques navets en espalier.
O Will! monsieur Dorchain t'émonde
Et Paravey joue *Esclarmonde*;
Qu'importe, fils ! Baise Margot,
Et doña Sol, et Rosemonde :
Sois grandiloque et bousingot.

Décris un geste singulier,
Pousse un juron admirabonde.
Voici venir le Timbalier !
Qu'à Hugo Bouchardy réponde !
Conquiers les Iles de La Sonde
Et maint Royaume Visigoth
Par ta durandal sans seconde :
Sois grandiloque et bousingot.

ENVOI

Prince, le seigle a son ergot
Et des poux vivent sur l'aronde.
Pécuchet tient la mappemonde :
Sois grandiloque et bousingot.

LAURENT TAILHADE.



LAMENTATION

À ALFRED VALLETTE

(*Sapho devant la mer chante*)

Vous somnolez, vogueurs, vogueurs au front bruni,
Par ce midi qui fait tomber, lourdes, les voiles,
Tandis que, regrettant la fraîcheur des étoiles
Et le pâle matin, des alcyons béni,
Toute la mer ondule et brûle, à l'infini.

La mer, elle murmure encor.... mais combien lasse !
Comme nous, on dirait que, la poitrine en feu,
A la férocité du jour tranquille et bleu,
Dans sa vaste agonie, elle demande grâce.
Parfois un vol lassé de grands oiseaux blancs passe.

Un vol blanc et lassé d'alcyons éblouis.
Ah ! leurs ailes, ainsi que les voiles, sont lourdes.
Mais, ô clartés du ciel d'été, vous restez sourdes,
Et, soleil implacable, ô soleil, tu jouis
De voir nos corps pâlis, nos corps évanouis !

Vainement nous avons, chairs malades d'étreintes,
Demandé la fraîcheur à ce golfe, où le flot
Berce nos deux ennuis d'un placide sanglot.
Et le sable foulé gardera nos empreintes
Que baisera longtemps la mer avec des plaintes.

O ma sœur, qui maudis comme moi le jour dur,
Dont la joie, emplissant nos âmes d'amertume,
Boit la triste moiteur qui, sur nos gorges, fume,
Je vais, dans tes cheveux, lavés d'un parfum pur,
Je vais cacher mes yeux, aveuglés par l'azur !

Oui, que le sable luise au bord des grèves blanches,
Que l'algue suive l'algue et roule aux flots marins,
Pendant que le sommeil alanguira nos reins,
Et que, dans les cheveux profonds que tu m'épanches,
J'évoquerai la fraîche obscurité des branches.

LOUIS LE CARDONNEL.

DILECTION

J'adore l'indécis, les sons, les couleurs frêles,
Tout ce qui tremble, ondule, et frissonne et chatoie,
Les cheveux et les yeux, l'eau, les feuilles, la soie
Et la spiritualité des formes grêles;

Les rimes se frôlant comme des tourterelles,
La fumée où le rêve en spirales tournoie,
La chambre au crépuscule où Son profil se noie
Et la caresse de Ses mains surnaturelles.

L'heure de ciel au long des lèvres câlinée,
L'heure qui meurt ainsi qu'une rose fanée,
L'âme comme d'un poids de délice inclinée;

Et surtout tel cœur d'ombre, embaumé de mystère,
Où veille comme le rubis d'un lampadaire,
Nuit et jour, un amour mystique et solitaire.

ALBERT SAMAIN.



CIEL DE LIT

A RACHILDE.

I

L'épouse dort, le corps alourdi par les baisers que l'époux a laissé tomber, sans compter, un peu partout, et plus spécialement aux fossettes, aux petites cavités, aux rigoles, aux endroits où la chair se creuse, des baisers tantôt écrasés comme les larges gouttes d'une averse, tantôt petits, ronds, à peine sonores, ininterrompus, envolés des lèvres comme des bulles de savon d'un fétu de paille. Mais déjà la chère femme pèse bien lourdement sur le bras du cher mari. D'abord, par petites secousses prudentes et répétées, il tente vainement de le dégager. Le bras semble collé. Il dit avec douceur :

— Aline, Aline, attends voir un peu !

Et, comme elle ne fait aucun mouvement, il s'enhardit, se roidit, et d'un seul coup arrache son bras, qui lui semble une chose cotonneuse, inerte, morte, ou plutôt disparue. Un vague ronron s'échappe des lèvres d'Aline, comme un bourdon d'une fleur qu'on a remuée, et du fond de son sommeil elle murmure :

— Oh que tu m'as fait mal, Albert !

— Je ne pouvais pourtant pas, dit Albert, attendre ainsi l'aurore. C'est bon pour Milon de Crotone, des situations pareilles !

Et il se retourne du côté du mur, car il a fait prendre à sa femme, dès le début de leur mariage, l'habitude de coucher « sur le devant ». Il prétend que de cette façon, à la naissance du premier enfant, elle n'aura pas à souffrir d'un changement de place, toujours pénible...

II

A peine Albert a-t-il retrouvé son bras que le supplice commence. Depuis quelques instants, en un point du coude, une piqûre l'agace, un chatouillement léger : c'est une aiguille, une vingtaine d'aiguilles, une pelote d'aiguilles. Réflexion faite, c'est plutôt une légion de fourmis subitement écloses. Comme une armée, elles se sont mises en mouvement à la moindre alerte. Elles exécutent leur œuvre, forant toutes ensemble mille petits trous sous la peau. Elles courent sur les veines, tournent le coude, longent l'avant-bras, arrivent serrées au poignet, un passage difficile, et,

plus à l'aise dans la paume de la main, se divisent par bandes, tant pour chaque doigt. C'est à la fois douloureux et doux. Sous l'ongle, au bout du doigt vibrant, comme au bord d'un précipice à pic, elles se retournent. Il y a là hésitation confuse, bousculade, nécessité de se reconnaître avant de remonter. Longtemps les travailleuses se croisent ainsi, vont à leurs affaires, aux provisions, descendent, grimpent, s'arrêtent à peine, repartent, suivent un réseau mince, s'accrochent à un muscle, traversent un filet de sang, se glissent à fleur de peau, comme pour prendre l'air, et se dépêchent, hâtives, car Albert lève un doigt, puis deux, puis la main, le poignet, l'avant-bras, enfin le coude ; et, dans un pêle-mêle inattendu, les fourmis dégringolent, tourbillonnent, se perdent, sont mortes. « Ces petites bêtes deviennent insupportables, se dit Albert. Tous les soirs c'est la même chose, par notre faute bien entendu. On reste enlacé, bouche sur bouche, on se promet noblement de se réveiller le lendemain matin dans la même pose. Cinq minutes se passent. On en a plein les muscles, et, soudain, voilà que les fourmis partent pour l'exercice. Elles ne m'y reprendront plus ! »

Mi-hargneux, mi-tendre, jusqu'à s'apitoyer sur le sort des cariatides, il se pelotonne contre le mur, le nez enfoui dans les fleurs du papier peint.

III

Maintenant, c'est dans l'obscurité, entre Albert et Aline, la lutte des corps à corps. A toute rencontre involontaire sous les draps, ils éprouvent une sensation brûlante ou glacée, toujours désagréable. Mais les précautions deviennent inutiles. Leurs chairs sont ennemies. Si le mollet d'Aline, alangui, prend ses aises, s'écarte inconsidérément, se pavane, vagabond, et fait le beau hors de son gîte, Albert, adroitement, en ayant l'air de n'exécuter qu'un mouvement réflexe, d'un brusque coup de talon, remet le mollet à sa place. Réveillée en sursaut, Aline, naturellement peureuse, croit a une entrée furtive d'assassins qui, au préalable, la tirent par les pieds. Si le menton du mari creuse la nuque de la femme, d'un vigoureux coup d'épaule, donné à propos, Aline envoie rouler la tête d'Albert sur l'oreiller de l'autre bord. Il s'imagine encore au régiment. Sans doute « un de la classe » lui a fait « prendre le train ». Il va ramasser les planches de son lit éparses, et déjà se propose d'offrir demain matin au bon farceur un litre d'eau-de-vie pour sa peine !

Comme le combat se prolonge, bientôt Albert se sent envahi. Il n'y tient plus, et, d'une voix ferme :

— Aline, dit-il, allume !

La chambre éclairée, le mari prie simplement la femme de jeter, mais sans bouger, un coup d'œil oblique sur leurs positions respectives. Il ajoute :

— Soulève-toi un peu.

Tous les deux se mettent sur les genoux. Albert plante un doigt de sa main gauche sur la ligne de démarcation imprimée par le corps d'Aline, et ouvre sa main droite en compas, le pouce d'un côté, les quatre doigts de l'autre, comme font les gamins joueurs de boule, puis il mesure :

— Deux longueurs pour moi, dit-il, et quatre et demie pour toi ! Autant dire que tu prends toute la place.

Il regarde Aline presque sévèrement, à croupetons, ses deux mains plaquées sur ses cuisses, ébouriffé, sa chemise à la russe fripée. Elle l'écoute, les yeux ternes sous les boucles de ses cheveux tombantes, pareille à une sauvage innocente. Ses épaules frissonnent à l'air, comme au contact d'une gaze humide.

— Voyons, demande Albert, est-ce que j'exagère ? Remarque que je veux bien faire la part belle, très belle, à tes hanches de femme. Mais où s'arrêteront-elles ?

Il se tient prêt à une discussion serrée, avec preuve entre les doigts, sur le point de vérifier les mesures.

IV

Mais elle pleure !

— Qu'est-ce que c'est, encore ?

— Tu ne m'aimes plus.

— Bon, dit-il, ce n'est pas la question ; moi, vois-tu, je suis avant tout un homme pratique. Nous pouvons vivre trente années en commun. Je dis trente pour donner un chiffre. N'est-il pas excellent de s'installer, de prendre ses précautions ? Songe que nous devons dormir côte à côte une moyenne de dix-mille neuf-cent-cinquante nuits. Il ne faut rien accorder au hasard ni au caprice, sous peine d'enfer. C'est pour cela que je fais notre éducation. Nous avons, c'est vrai, la volonté de nous aimer par le cœur le plus longtemps possible ; mais il est prudent d'habituer nos deux corps l'un à l'autre, de compter avec leurs répugnances, leurs nervosités, leurs états maladifs, leurs bouderies. Apprenons l'art de passer nos nuits à reculons, d'éviter les heurts. Faisons-nous de mutuels sacrifices, désireux l'un et l'autre de supprimer

toute nouvelle cause de conflit. Je m'enfonce dans le mur. Suspends-toi au bord du lit. Comprends-tu ? Il s'agit de respecter nos sommeils, de ne nous accorder que des mouvements sur place, de nous interdire toute excursion imprudente au milieu, et de le laisser, ce milieu, inoccupé et neutre. Dormons longs et plats comme des lattes, si c'est possible. En un mot, et pour me résumer, évitons les fourmis et gardons les distances, notre bonheur en dépend.

— Alors, tu n'es pas fâché ?

— Es-tu bête ! Avec vous, femmes, dès qu'on raisonne, on se fâche ; me prends-tu pour un clinabare ?

— Un clinabare ?

— Oui, ou un cantabre, un barbare enfin !

Il avait lu, ce matin même, les premiers chapitres de Salammbô, et les noms sonores lui revenaient à la mémoire presque malgré lui.

— Enfin, puisque tu dis que tu m'aimes !

— Mais oui, sois donc tranquille, et je te le prouverai en temps opportun.

— Veux-tu m'embrasser ?

— Parbleu ! mais comment donc ? cela ne se demande pas.

Ils étaient encore à genoux et se faisaient face. Ils n'eurent qu'à se pencher. L'élasticité du sommier les déséquilibra, et ils ne purent s'embrasser qu'au petit bonheur, une boucle de cheveux, une portion de nez, tandis que les regards allaient mollement, involontairement, par l'entrebâillement des chemises, à des nudités bien connues et calmes. Le premier, Albert allongea son corps, ramena le drap sur lui, et, le front au mur, attendit le sommeil. Aline demanda :

— Je peux éteindre ?

— Parfaitement !

Au souffle d'abord maladroit, puis rectifié d'Aline, la flammèche de la bougie s'envola comme une petite âme dans les ténèbres. Craintivement et frileuse, Aline s'étendit tout au bord du lit, et, entre les deux époux, l'espace indifférent s'échauffa peu à peu aux effluves entrecroisés de leurs chairs, cependant que leurs deux haleines rythmiques et fortes chassaient régulièrement devant elles les essaims invisibles des globules d'air expiré.

RENARD.

MADRIGAL

Ton sang n'a point fondu la neige de ces toiles!...
Sous ton sein dur, hélas, aucune aile ne bouge...
Me laisseras-tu donc voler seul au ciel rouge
Dont nos baisers seraient les mutines étoiles?...

— Ton Ventre est l'autel d'or du temple d'Aphrodite!...
— Je suis le prêtre impur qui n'offre point de cierges
Et qui veux, sur l'autel desservi par les vierges,
Chanter le rituel de la messe maudite.....

Je suis le mage expert en l'art du Trismégiste!...
— Pourquoi me repousser de ton rire morose?...
Concède que, devant le Tabernacle-Rose,
S'agenouillent mes vœux de malin théurgiste,

Que ma langue de miel chante la cantilène
Et les hymnes brûlants pleins de rimes choisies
Que Sappho récitait, à lèvres d'ambroisies,
Aux Nymphes fleurissant les prés de Mitylène!...

— Oh! rhythmer l'oraison de la messe maudite
Avec la bouche en fleurs des hiérodules vierges,
Prêtre blasphémateur qui n'offre point de cierges,
Sur ton Ventre, autel d'or du temple d'Aphrodite!...

G. Albert Aurier.

2 février 1890.

L'ISOLÉ

Tout miroite en la rue où glissent des luées
Sous l'averse, et vers le rond-point, où l'on peut voir
Un kiosque criard écailler d'or le noir,
L'avenue épaissir ses ténèbres, trouées
Par les clartés parallèles, sous les buées,
Des becs de gaz, plantés debout sur le trottoir,

La pluie engourdit tout de sa torpeur immense;
Les marronniers, dont le haut sexe est mis à nu,
Laissent traîner dans l'air une odeur de semence.
— Son pied frappe le sol amolli d'avoir bu,
Et l'ennui dissolvant de cette eau d'indolence
Lui tire de tout l'être un soupir éperdu.

Sans but, il marche sous l'averse envahissante,
Torturé du besoin qu'a l'eau de féconder,
Lui! qui n'a rien d'affectueux où se poser
Et qui demeure avec, à l'âme, une cuisante
Brûlure où ne vient pas la rosée apaisante
Des doux sommeils à deux attendris de baisers.

Le bruit qu'en se mettant au lit font les ménages
Du haut en bas de ces maisons à six étages,
Lui vient, et l'arrête à, sous des déluges d'eaux,
Dans le blanc cadre illuminé des courts vitrages,
Des ombres, comme on dit, chinoises de rideaux
Où des tendresses conjugales se propagent.

Puis, toutes les carcels aux globes dépolis
S'éteignent; on croirait des éclipses de lune!
L'eau glougloute en se dégorgeant des plombs salis!
Et c'est à chaque étage, entre les draps de lit,
Les battements égaux sans peine et peur aucune
De deux chairs que l'amour lie à n'en faire qu'une.

Ah! si de la nuit pluvieuse aux longs frissons
Quelqu'un allait jaillir comme une fleur des ondes!
Si dans la rue, au-dessus de ses frondaisons,
A droite comme à gauche, étageant ses maisons,
La sienne aux yeux de ciel empoussiéré de mondes
Surgisssait! comme il l'a rêvée, aux tresses blondes.

Celle vers qui le porte un milliard d'élans;
Celle qui l'élira viril! et qui, scellant
Dans son cœur généreux gonflé comme une voile
Un double orgueil de père et d'amant se mêlant,
Saura bien, le faisant tressaillir jusqu'aux moelles,
Arracher toute vive une âme de ses flancs.

Oui! celle dont avec une âpre volupté
Il enguirlandera son cœur aux pierres noires
D'un feuillage de fleurs tendres de tiède Été,
Et qui doit transparaître au fond de sa mémoire
Ainsi que, sous les fûts d'un bosquet enchanté,
Le vif-argent d'une eau de lune aux blanches moires.

Mais nulle n'apparaît d'un visage assez pur,
Tout ce noir garde en lui, comme derrière un mur,
Celle qu'il a rêvée en façon de poème
Et qu'il cherche, poussé par un espoir suprême,
Loin de sa chambre nue où sans un coin d'azur
Il suffoque de solitude entre les murs!

Il marche en l'avenue où de l'eau persévère,
Il marche! et plus il va dans tout ce noir vainqueur,
Où nagent de très longs reflets de réverbères,
Quelque chose de plus en plus se désespère,
Aux sources même (ô solitude dont on meurt)
De Son Être, à l'endroit le plus cher de son cœur.

Et comme un gueux qui tend la main pour qu'on lui donne
Souffre à ne recevoir d'aumône de personne,
Il s'en va, l'âme en peine, avec, sur le trottoir,
Sa longue ombre allongée ainsi qu'en un miroir,
Et son pas, dans la nuit boueuse où l'eau frissonne,
Son pas désert, dans l'avenue, au loin, résonne!

ERNEST RAYNAUD.



LES LIVRES

1er avril 1890.

Monsieur le Rédacteur en chef,

« Permettez-moi de demander de votre courtoisie, qui m'est connue, l'insertion de ces quelques lignes rectificatives.

« Dans celles consacrées aux deux premiers livres de la première partie de mon Œuvre, il a été fait erreur en revenant sur mon Traité du Verbe intégral, de 88. Ce que l'on a donné comme mon « principe de Philosophie évolutive » n'est que la proposition géométrique qui me sert à démontrer, contre le cercle de Vico et la spirale de Gœthe, que le mouvement de la Matière est elliptique. Pour plusieurs raisons qui seront dites : par exemple, le mouvement selon l'Ellipse explique seul la double hérédité, du Mal diminuant, du Bien progressant.

« Mon Principe de Philosophie, en trois pages donné en ce Traité du Verbe de 88, part alors logiquement de cette proposition. Il ne doit rien à Hegel, ni philosophiquement à personne : ne doit qu'à la science expérimentale, *dont il est synthétisé, pour des lois évolutives d'un Avenir évolutivement meilleur.*

« L'Ame : c'est, en effet, l'Individu et la Collectivité en ce qu'ils furent et sont, — et seront surtout dans un Avenir sociocratique dont elle donnera les Lois rationnelles et les Odes de fêtes, selon l'idée du Devoir, substituée partout à celle de Droit, très fausse et cause de toutes les confusions. — L'on est libre de déclarer cela « fastidieux » : ce l'est moins, à mon avis démolisseur et fondateur, que les petites choses en recueils de hasards *des parnassiens et des décadents, symbolistes et autres.* Je le prouve et le prouverai en cette Œuvre, de onze livres strictement composés et unifiés.

« Quant à « l'Instrumentation verbale », mon expression d'art, le compte-rendu en la reconnaissant, dit vain d'en fixer ses lois. Je pourrais rappeler simplement des articles et dédicaces de poètes qui portaient latente en eux cette idée, plus ou moins vaguement, et qui me remercient, étant venus à connaître mon Traité du Verbe, de leur donner ces lois d'Instrumentation, scientifiques, et si larges que toute personnalité peut les accepter. Je puis dire les noms de MM. Pierre Dévoluy, Louis Desloges, Georges Khnopff, Albert Lantoine, Stuart Merril, Jean Philibert, Eugène Thebault, etc., au talent indiscutable en sa logique marche à demain.

« Et la plupart, pour la Philosophie évolutive et la portée de l'Œuvre (ce qui pour eux comme pour moi est l'essentiel, car tous les poètes actuels, que nous ne reconnaissons pas, ne sont que de vides « formistes » égoïstes), la plupart pensent de même.

« J'apportai et nous voulons une Poésie humaine, rationnelle

utile : selon le principe inattaquable rationnellement d'une philosophie évolutive, en mouvement elliptique. Pour un Avenir meilleur sans cesse, logique, et de devoir.

« Je vous remercie, Monsieur le Rédacteur en chef, — et mes empressées salutations. » RENÉ GHIL.

Poèmes anciens et romanesques, par HENRI DE RÉGNIER (Librairie de l'Art Indépendant). — En ces vers qui évoquent de prestigieux décors de rêve et de légende, Henri de Régnier, plus absolument qu'en ses précédents recueils, subit, immédiate, la noble influence de Gustave Moreau. Un luxe inouï de pierreries pare les êtres, les choses, même les abstractions, au milieu desquels se complait la chevaleresque mélancolie du poète; c'est ainsi qu'en dix vers on trouve des *papillons d'hyacinthe*, des *escaliers d'onyx*, des *gloires de saphyr*. A coup sûr, ces strophes sont serties par la main d'un maître lapidaire, et il y a dans les *motifs de légende et de mélancolie* une Belle au Bois dormant d'une extraordinaire beauté. Cependant, je reprocherai à M. Henri de Régnier des bizarreries de syntaxe — tel l'emploi de l'infinitif pour le participe présent — qui ne servent vraiment qu'à dérouter e lecteur :

... Où le cri né des clairons sacrés se prolonge
Promulguer son sommeil jusqu'à l'aube des Temps!...

Des phrases ainsi construites déconcertent d'autant plus qu'elles sont presque toujours ponctuées suivant la formule chère à M. René Ghil. Mais ceci n'est que chicane de pion, et je n'en aurais certes point parlé si je n'avais entendu souventes fois assimiler le très puissant poète qu'est Henri de Régnier, aux désastreux écrivains dont la seule originalité consiste à démolir bêtement la langue. Les inconscientes imitations qui de ci de là se révèlent en quelques vers libres des Poèmes anciens et romanesques constituent un grief plus grave à formuler contre ce nouveau livre :

... En leur conque de nacre torse ils t'ont chanté
La chanson endormie en la concavité
Des spires bleuâtres et profondes
La chanson de la mer maternelle aux vieux mondes...

Il y a là plus qu'une réminiscence des *Funérailles* de Jean Moréas. — Comment un poète aussi personnel que Henri de Régnier a-t-il pu abdiquer à ce point sa personnalité? J. C.

Les Romanciers d'aujourd'hui, par CHARLES LE GOFFIC (1 vol., Léon Vanier). — Le capital défaut de ce livre est l'insuffisance, et ce précisément pour avoir visé à être trop complet. Comme M. Jules Tellier a fait naguère pour les poètes, M. Le Goffic a divisé les romanciers en catégories, et chacune des dix catégories offre un pêle-mêle de noms dont beaucoup ne méritaient pas seulement d'être cités. « Je me suis complu, dit l'auteur dans une introduction, sur ces noms un peu trop, sans doute, et au détriment de noms plus con-

nus. Mais qu'ajouter à la gloire de M. Zola ou de M. Bourget? » — Certes! Mais à quoi bon aussi parler d'œuvres qui ne recèlent même pas une promesse de talent? Et M. Charles Le Goffic est puni par où il a péché, car cet encombrement donne parfois à son livre l'allure d'un catalogue, et dans le grand nombre de notes qu'il consacre à de niaises choses s'atténuent ou se perdent de très justes aperçus critiques. A. V.

Les Chansons de la Morgue, par Angelin Ruelle (Vanier). — Ce sont des vers, et j'en ai relevé un, fort beau, qui donnera une idée des heureuses dispositions du jeune poète :

Peut-être eût-il pu faire un épicier honnête.

BEAUX-ARTS

Exposition des Peintres-Graveurs. — Chez Durand-Ruel, les Peintres-Graveurs exposent un aimable fouillis de coups de crayon, de plume et de pointe, de taches de couleurs et d'écrasures de pastels, une multitude de fines choses qui ont l'air d'avoir été griffonnées sur des coins de tables, à l'heure des libres rêveries et des visions confuses timides à s'objectiver. Tous ces riens-là vous ont un parfum très spécial d'intimité et, par leur débraillé même, établissent entre le visiteur et l'artiste un mutuel courant de sympathie. — Du choix aussi. Avec un plaisir différent, on va des hypnotisantes chimères d'Odilon Redon aux voluptueux pastels de Chéret, en passant par Marie Cassat, la reine incontestable de céans, Pissaro, Besnard, — entre autres choses un double portrait d'enfants d'une allure aristocratique, — Fantin, Gœneutte et Jeanniot. Puis de verveux croquis de Sisley, de sincères études de Luce, de Jacques, de Rivière, dont le talent se dégage à travers les mille recherches d'un esprit inquiet d'art, et de Lunois, très intéressant avec des paysages marocains d'une si intense acuité de coloris et sa curieuse lithographie des « Disciples d'Emmaüs ». Qui encore! — Mais les gens que cela intéresse n'y sont-ils pas allés voir? L. D.

Aux Indépendants (Pavillon de la Ville de Paris). — Passons sans y séjourner dans les trois premières salles, tapissées d'incolores croûtes, et pénétrons dans la dernière, dite: Salle des Impressionnistes. Tout à la gloire du pointillisme! Comme partout, en ce lieu, la Médiocrité prospère, en dépit, mais sans doute à cause, du génie vulgarisateur de M. Ch. Henry, qui, ayant établi son fameux cercle chromatique, a mis désormais un procédé trop pénible à la portée des pires élèves des Beaux-Arts et de tout ignorant de la valeur des tons. Il y a là des Pissaro de Lucien qu'il ne faudrait pas confondre avec les Pissaro de Camille, le mémorable artiste, auteur de maints lumineux chefs-d'œuvre. — Seurat, qui a l'immense mérite de la création du genre, expose cette année, entre autres, une toile qui nous étonne :

Au concert. Son prétendu effet d'harmonie, cherché dans l'unité de lignes, apparaît vulgairement symétrique, rien de plus. La couleur est absente. Nous aimons peu la *Femme à sa toilette*, mais beaucoup une marine (732), dont les tons sont merveilleux. En somme, Seurat est un chercheur plus intelligent qu'artiste. — La marque de Ch. Angrand se reconnaît à l'originalité d'un tempérament subtil, plein de sensibilité délicate. La barque isolée et comme lointaine en la brume est une des meilleures choses de l'exposition.—Signac nous ennuie bien. Aucune personnalité. Des points, des points, et c'est tout. Est-ce assez horrible, cette scène d'intérieur sans lumière (à quoi bon, alors, la division de la couleur?) sans style, et dont les personnages n'offrent aucun caractère? Signac appelle cela « faire moderne ». Et ses marines, sa marine voulons-nous dire, car c'est toujours la même! Chez Monet, lorsqu'en dix tableaux nous retrouvons le même arbre ou la même falaise, le même rocher, nous le sentons; chez Signac, nous nous le demandons: quelque pensum infligé par Seurat. — Le talent de Luce manque de finesse sans parvenir à se montrer brutal; c'est lourd et presque maladroit. Ses effets de jour sont sans vibration, ses effets de nuit sans mystère. Ses pastels sont bien supérieurs. — Dubois-Pillet est doué d'une estimable patience. Pourquoi ce travail laborieux, lorsqu'avec infiniment moins de mal il réussirait à merveille dans l'art de bonne tenue, pour lequel il semble tout indiqué? — Un grand portrait intéressant de Van Rysselberghe. — Et c'est Perrot, Finel, Daniel: rien qui sollicite le jugement. Les toiles de Guillaumin sont de fort belle coloration. Nous regrettons le sommaire d'une facture un peu hésitante chez l'artiste qui nous montre cette année d'aussi jolis coins d'intimité silencieuse que : la *Femme aux cochons*, la *Pêcheuse*, si solitaire, la *Femme à l'enfant*. Sa *Liseuse* est irréprochable. — Comme nous aimons le mysticisme de Filiger! Il nous donne sa note dans quatre petits panneaux d'un art exquis. Il a le sentiment du religieux jusqu'à l'élévation la plus rare. Sa personnalité, déjà très marquée, bien qu'il admire Puvis de Chavannes et Ingres, transparaît surtout dans sa *Prière* et un *Paysage*. Cette sérénité appartient à lui seul. Filiger est le poète de la Foi. — Roy est plein de bonne volonté, nous l'en félicitons, mais qu'il travaille. — Lautrec, qui a du talent, subit l'influence de Degas et Forain, dont il imite la manière sans se l'approprier. — Notre ami G. Albert Aurier a, dans cette revue, trop bien défini la nature du talent de Vincent Van Gogh pour qu'après lui nous y revenions. Mais quel grand artiste! Instinctif, il est né peintre; en lui, pas d'hésitation. Comme Salvator Rosa, c'est un esprit tourmenté. Sa puissance d'expression est extraordinaire, et tout dans son œuvre vit de sa propre vie. Peinture inanalysable, il ne faut pas y chercher de technique. Tempérament exalté à travers lequel la Nature apparaît comme dans les rêves, ou mieux : les cauchemars. Pondéré, puisque la ligne et la couleur s'unifient dans une harmonieuse étrangeté. Il entrevoit les objets dans la nature, mais ne les voit réellement qu'en

lui; Ex : ce cyprès quasi mythologique aux reflets de métal, comme un dragon fabuleux. Des *soleils*, dans un pot, sont magnifiques. Il y a de Van Gogh aux Indépendants dix tableaux qui attestent un génie rare. J. L.

Échos divers et communications

Au sommaire de la **Jeune Belgique**, MM. Henry Maubel : *In memoriam*; — J. K. Huysmans : *Les dessins de Victor Hugo* ; — Iwan Gilkin : *Lucifer* ; — Charles Buet : *Les Dimanches de la rue Rousselet* ; — Adolphe Frères : *Irène* ; — Jules Destrée : *Transpositions modernes — Cirque* ; — Albert Leune : *La Synthèse* ; — Georges Vanor: *Floramye* ; — Valère Gille : *Stéphane Mallarmé*. — Puis une chronique littéraire de M. Valère Gille et une chronique musicale de M. Albert Giraud. Enfin une facétie décadente signée On. Cudoye : *Vénerie esthétique*, qui rappelle l'œuvre d'Adoré Floupette, de joyeuse mémoire.

Le Concert-Libre est une intéressante tentative de MM. Yves-Plessis, Amyot, Pianelli, Lemercier et Ed. Teulet, pour tirer la chanson du cloaque où elle s'est embrenée — ce qui n'est pas une mince affaire ! Le public, par ses bravos multipliés, a encouragé les efforts des jeunes rénovateurs. Le Concert-Libre tient ses assises chaque quinzaine, à la Salle des Capucines.

M. P. Lacomblez annonce la publication dans sa revue **(La Pléiade)** d'une série de poésies turques, et déjà le fascicule d'Avril donne quelques pièces de Tourian, traduites par M. Archag Tchobanian. — Au sommaire du même numéro, MM. Arthur Dupont, P. Marius André, Albert Arnay, Auguste Jenart, Stéphane Richelle, Jean Boels, Fernand Roussel, Léon Hennebicq, Charles Sluyts, Joseph Schwartz, Maurice Dormal, Auguste Souchez, Gontran Delrez, Frédéric Neyskens.

Lire dans la **Revue Indépendante** une originale et consciencieuse étude sur Camille Pissaro, de notre collaborateur G. Albert Aurier, et le très curieux article d'un autre de nos collaborateurs, M. Remy de Gourmont, qui traite d'une particularité peu connue de la vie littéraire du maître Stéphane Mallarmé.

Art et Critique (Nº du 12 Avril) puplie une humoristique page signée Léo Trézenik sur la *Néva*, de Louis Dumur, — et de M. Joseph Caraguel un article... politique. — Tous nos regrets à M. Jean Jullien de ne pouvoir dire notre mot sur sa comédie et ses intéressants essais de vérité à la scène, le Théâtre-Libre ne nous ayant point fait le service.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.
Imp. ROUGIER, 11, Rue du Regard, Paris.



FIGURES D'ALBUM

MARIANA

Les endroits à fleurs avaient une croûte épaisse de mousse très noire, tous de même. Les clous rouillés tombaient des attaches qui tinrent la pêche aux murs du jardin. Les appentis brisés, étranges et tristes; le bruyant loquet était sans se lever : sarclée et usée, l'ancienne paille sur la grange solitaire du fossé. Elle dit uniquement : « Ma vie est morne, il ne vient point », dit-elle; elle dit : « Je suis lasse, lasse, je voudrais être morte ! »

Ses larmes tombèrent avec la rosée du soir; ses larmes tombaient avant que les rosées n'eussent séché : elle ne pouvait point regarder le ciel suave, au matin ni le moment du soir. Après le volètement des chauves-souris, quand l'ombre la plus

---

La traduction de ce poème fut jadis imprimée dans le légendaire journal « *La Dernière Mode* » (nº du 18 octobre 1874), que M. Mallarmé rédigeait seul, typographiait presque matériellement seul. Le maître, en nous la laissant reproduire, a voulu, toujours si soigneux artiste, revoir et retoucher son travail d'alors. Attrait même pour qui connaîtrait ces strophes, — mais hormis une, la dernière, citée en un récent article de la *Revue Indépendante* (février), c'est bien vraiment de la littérature inédite. R. G.

épaisse causa un somme dans le ciel, elle tira le rideau de sa croisée et regarda à travers les obscurités plates. Elle dit uniquement : « La nuit est morne, il ne vient pas », dit-elle ; elle dit : « Je suis lasse, lasse, je voudrais être morte ! »

Sur le milieu de la nuit, elle entendit l'oiseau de nuit crier, veillant ; le coq chanta une heure avant la lumière ; du marais sombre, la voix des bœufs vint à elle : sans espoir de changement dans le sommeil, il lui sembla marcher abandonnée, jusqu'à ce que des vents froids éveillèrent les yeux gris du matin près de la grange solitaire du fossé. Elle dit uniquement : « Le jour est morne, il ne vient point », dit-elle ; elle dit : « Je suis lasse, lasse, je voudrais être morte ! »

A un jet de pierre environ du mur dormait une vanne à eau noircie ; et au-dessus, nombreuses, rondes et petites, rampaient les mousses des marais par grappes. Un peuplier, fort près, remuait toujours, tout vert argenté à noueuse écorce. A des lieues, nul autre arbre ne marquait l'espace nivelé, les environs gris. Elle dit uniquement : « Ma vie est morne, il ne vient jamais », dit-elle ; elle dit : « Je suis lasse, lasse, je voudrais être morte ! »

Et toujours, quand baissa la lune et que les vents aigus se levèrent, haut et loin, dans le rideau blanc elle vit d'ici à là l'ombre secouée se balancer. Mais quand la lune fut très bas et les sauvages vents, liés dans leur prison, l'ombre du peuplier tomba sur le lit, par dessus son front.

Elle dit uniquement : « La nuit est morne, il ne vient pas », dit-elle ; elle dit : « Je suis lasse, lasse, je voudrais être morte ! »

Tout le jour dans la maison de rêve, les portes craquèrent sur leurs gonds ; la mouche bleue chanta sur la vitre ; la souris, derrière la boiserie allant en poussière, criait ou, de la crevasse regardait. De vieilles faces luisaient par les portes, de vieux pas foulaient les étages supérieurs : de vieilles voix l'appelaient, elle, de dehors. Elle dit uniquement : « Ma vie est morne, il ne vient pas », dit-elle ; elle dit : « Je suis lasse, lasse, je voudrais être morte ! »

Le moineau pépiait sur le toit, le lent tic-tac de l'horloge et le bruit qu'au vent faisait le peuplier confondaient tous ses sens ; mais, le plus ! elle maudit l'heure où le rayon du soleil gisait au travers des chambres, quand le jour pencha vers le bosquet occidental. Alors elle dit : « Je suis très morne, il ne viendra pas », dit-elle ; elle pleura : « Je suis lasse, lasse, oh ! Dieu ! »

STÉPHANE MALLARMÉ.

(Traduit de l'anglais, de Tennyson).



KEEPSAKE

Sa robe était de tulle avec des roses pâles,
Et rose pâle était sa lèvre et ses yeux froids,
Froids et bleus comme l'eau qui rêve au fond des bois.
La mer Tyrrhénienne aux langueurs amicales

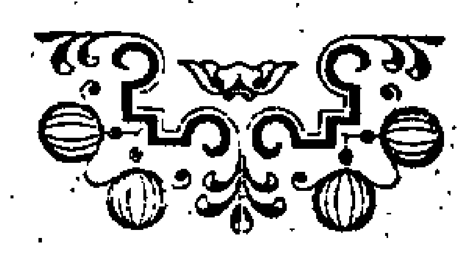
Berçait sa vie éparse en suaves pétales ;
Très douce elle mourait, ses petits pieds en croix,
Et quand elle chantait quelque Irlande sa voix
Faisait saigner aux cœurs leurs blessures natales.

Toujours à son poing maigre un bracelet de fer,
Où son nom de blancheur était gravé « Stéphane »,
Semblait l'anneau rivé de l'exil très amer.

Dans un parfum d'héliotrope diaphane
Elle mourait fixant les voiles sur la mer...
Elle mourait parmi l'automne... vers l'hiver.

Et c'était comme une musique qui se fane.

ALBERT SAMAIN.



SUR « L'ABSENTE »

I

A lire un livre de bonne foi, comme cette *Absente*, mais d'ambitieuse émission quant au volume de la voix et au nombre des lecteurs souhaités, une incertitude naît de la question de savoir si le vœu secret de « s'adresser à plusieurs » n'infirme pas en quelque point le dessein initial de l'œuvre et son mérite. Ce pénible problème de la destination de nos livres! Comment ne pas aisément pardonner cette angoisse à l'auteur : par qui serai-je aimé?

— Par tes semblables.

Un original n'est pas une exception solitaire dans la grande production des caractères humains. Il réunit en soi des éléments harmoniques épars à l'entour et nous en offre la vivante synthèse. La langue populaire, en dérision mais en vérité, dit : « un type ». Un auteur est aimé par les exemplaires humains de la même statue, ou statuette, qui s'est constituée tout entière dans sa pensée.

On voudrait qu'un roman tâchât d'être un plutôt que complet, sans autre souci que celui d'expliquer de ses langes et de ses limbes l'objet réel et le vrai sujet, sans hors-d'œuvre étranger par le ton, sans nul effort de vulgarisation vers tels esprits moins alertes, ou non encore initiés (initiables ou non qu'ils soient), sans le prosélytisme d'un apôtre, lequel peut grandir dans l'ombre d'un poëte mais fait avec lui deux — ou trois. Tant pis si la gerbe est succincte : l'important est qu'elle ne soit pas disparate. Il s'agit d'aller simplement devant soi, en soi, et c'est une indiscrétion, une perte de temps aussi, que de héler des autres chemins les passants occupés d'un autre but et qui ne nous entendront pas sans que nous perdions bien de la voix à leur ouvrir les oreilles. En d'autres termes, il faut se contenter. C'est le seul moyen de contenter quelques autres, car si nous voulions travailler pour l'hypothétique joie des inconnus, il nous faudrait consacrer une première existence à nous assimiler leur nature. La vie est courte.

Il serait téméraire d'affirmer qu'Adrien Remacle a manqué de l'essentiel et saint égoïsme littéraire, qu'il a trop

songé au public et aux publics. Ne peut-on pourtant induire de la diversité du ton, — lyrique et mélodramatique, métaphysique et scientifico-sensualiste, descriptif, suggestif, moral et d'anecdote, — qu'il n'a peut-être pas réalisé cette concentration entêtée qui fait à la fois la possibilité et la beauté de la vie intime d'un poëte? Aurait-il voulu satisfaire à la fois les artistes et les gens, et les gens qui lisent dans le train et ceux qui demandent à s'informer, et les artistes qui apprennent le barbare jargon des chimistes égarés dans la littérature et d'autres épris d'un art défendu par de solides frontières contre la science « intruse dans la maison » — comme dit Paul Verlaine?

II

Là me semble être le principal tort de l'*Absente*. J'ai voulu souscrire d'abord à cette critique. Remacle est un joli peintre sentimental qui, dans la fumée des suggestions d'une vie verte et rouge, de labour et de nuage, de chair et de fleur, perçoit souvent les révélations spirituelles des grandes analogies. Il réussit mieux dans le symbolisme inexpliqué que dans les commentaires directs de ce symbolisme. Je l'en loue. Mais d'autres ont le courage — un Francis Poictevin, par exemple, jusqu'à l'héroïsme — de se réduire, quitte à les laisser dénouées, aux choses offertes à leurs sens et que leur esprit dispose de manière à permettre, à des lecteurs de la même famille, d'y voir l'épanouissement cérébral dont l'œuvre ne nous donne que le germe sensualiste. Car le domaine de chacun est étroit. On ne gagne rien à peiner pour y annexer par des artifices les domaines voisins. On avait une fleur, on veut un bouquet. Mais, comme on est un artiste, pour mettre en harmonie avec ses alliées l'unique fleur personnelle, il faut en atténuer les trop vives couleurs. C'était une fleur dans un jardin : la voilà dans l'herbier. Remacle est un peintre : il s'est ingéré d'être un métaphysicien et un psychologue et, dans une atmosphère de drame, nous donne en virtuose la spécieuse illusion d'étrangères ambitions réalisées au détriment d'une originalité gênée par des végétations parasites. Le sentimental perd le ton juste en enflant la voix, le peintre se risque dans de secondaires spéculations d'atavisme ou broie sur sa palette étonnée des vocables de formation savante qui ne me font rien voir. Et l'intrigue tient une place! Sans doute, de la grosse couleur qu'il fallait pour cette intrigue — mais l'intrigue, la fallait-il? — viennent

les secrètes tendances à l'exagération qui parfois compromettent de délicats paysages, des observations singulières, des traits de sentiment, de rares naïvetés de passion.

III

Un peintre-poëte, un amoureux : un jeune homme, et dans ce temps. Fils adultérin, résultante d'une double filiation paternelle. Chez l'un des pères l'esprit domine au point que la sensualité et la sentimentalité sont réduites au minimum. Chez l'autre père une sensualité ardente paralyse l'esprit. L'enfant reste, toute sa vie durant, crucifié entre l'art et l'amour : l'amour réduira souvent l'artiste à balbutier : l'art refrénera souvent les élans de l'amoureux. L'audelà mystérieux des lumières l'attirera; de ces aspirations il retombera sans cesse dans les ombres de la tendresse et du plaisir. Il en arrivera naturellement à chercher les ombres dans les lumières, les lumières dans les ombres, avec ferveur, avec défiance, niant, affirmant, plein de force, avec une entorse. Aux âmes comme celle-ci, faites de complication dans la naïveté, la vie tend rarement la perche, — et la perche (qu'on me pardonne), ce serait la femme. Mais la femme n'est elle-même ni assez simple ni assez compliquée pour indiquer le choix à cette âme errante ou pour chercher avec elle un chemin clair dans cette double nuit. Par un comble de malheur, André rencontre une de ces blanches jeunes filles, d'autant plus blanches que les prémisses de leur vie le furent moins : des horreurs entrevues à travers une enfance trop libre Berthe garde une sorte d'attirance dégoûtée, qu'elle traduit par une furieuse obstination au silence. Aime-t-elle André ? Elle se tait. Il l'aime. Il réalise en elle son désir de mystiquement marier le bonheur et la vérité. De cette réalisation, la principale intéressée se doute-t-elle ? Elle se tait. Ce qui est probable, ce dont vous êtes sûrs, c'est qu'elle ne symbolise rien mieux que le désir du poëte et sa perpétuelle défaite. La Foi manque : voilà l'Absente.

Cette vivante absence de foi, ce visible simulacre de cette absence, c'était pourtant quelque chose encore de présent. Mais où peut aller un délicat monceau de féminine chair qu'aucune croyance ne vivifie ? — A la boue, répond le roman. Berthe tombe dans la boue.

« Elle n'en ressortit point. »

Et le livre se clot sur cette belle phrase triste comme la tristesse de l'amoureux sans amour et de l'artiste sans œuvre :

«.... Il n'entendit plus que la voix plaintive et persis-
« tante de son propre abandon, de sa solitude, une voix
« comme le vent d'hiver qui pleure entre les ais et raconte
« l'effroi des immenses campagnes glacées, désertes, et la
« quête errante des âmes qui cherchent le lieu de pitié,
« éternellement frissonnantes de crainte, de doute et d'inu-
« tile amour. »

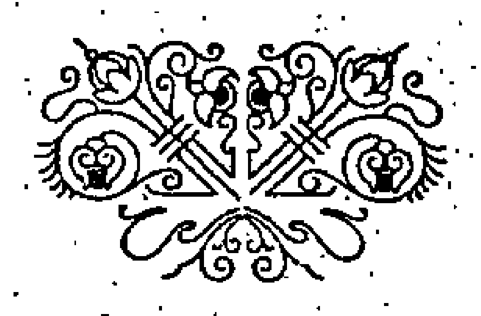
IV

Voilà, désencombré des choses de l'intrigue et du drame bourgeois, le sens de ce livre. Si nous pouvions le dégager encore des amplifications et digressions desquelles je parlais en commençant, nous aurions une œuvre une. Telle quelle, elle est d'un noble accent, mélancolique et tendre. Il y a, parmi les personnages secondaires, deux ou trois visages modernes bien, et qui nous redisent quelques-unes de nos plus profondes préoccupations, de nos appréhensions les plus poignantes. On s'attarde avec une inquiète tristesse à des lignes comme celles-ci, que je cite à dessein pour montrer où s'arrêtent mes critiques quant aux insuffisances de la psychologie dans ce roman, — car en voici tout de même, de la psychologie :

«.... Une vieillesse prématurée neigea sur son esprit
« d'artiste : le regret des sensations enfuies, le cœur qui
« se serre dans l'effort inutile pour ressaisir le devenu
« insaisissable des impressions, dans l'angoisse de ne
« plus sentir en son âme que la place qui vibra naguère,
« la faculté du frisson au lieu des frissons perdus. »

On pourrait désirer plus de joie. On croit que l'œuvre d'art est destinée à l'affirmation des conquêtes et du triomphe. Mais ne fût-ce qu'à titre de conversation avec un esprit de bon aloi, ou comme une arabesque élégante autour, peut-être, d'une œuvre mieux achevée, future, on aime des livres comme celui-ci. Presque peu importent les inégalités d'écriture, les soins perdus à la confection d'un mystère. On vient de nous entretenir de nos propres misères : dès qu'on m'en parle, si on cherchait à m'en consoler, je croirais qu'on ne m'estime pas.

CHARLES MORICE.



BALLADE

A LA LOUANGE DES MUSIQUES RELIGIEUSES ET MONDAINES.

MM. Lombroso et Dubut de Laforest sont dans la désolation, car Madame la vicomtesse de X., la chercheuse raffinée, de qui ils tenaient tant de rares documents, s'est résolue à interrompre ses études d'anthropologie criminelle. On prétend, on se chuchote — cherchez la langue de M. Péladan — que la mondaine very exquisite *sacrifie aujourd'hui à un nouveau genre littéraire, le genre magico-mystique.* Si non e vero... *Toujours est-il que, dimanche dernier, la vicomtesse a roucoulé de sa voix de fauvette le si suggestif PIE JESU de M. Faure en l'église St-Magloire.*

Gazette Mondaine.

Au chant des luths et du Kinnor
Gabriel — tout en or — épelle,
O combien soëve ténor !
La Séquence et l'Hymme si belle.
Tout près de lui, sur l'escabelle,
Un marlou de chef démuni
Répond « amen » tandis que bêle
Madame veuve Pranzini.

Quadragénaire mutine ! Or
Elle est vicomtesse et rappelle,
Quant aux chloroses, G. Vanor.
Comme figue mûre qu'on pèle,
Comme raisin dans la coupe, elle
Jute un hippomane infini,
Coco ! pour ton linge isabelle,
Madame veuve Pranzini.

Dans Bullier où sont les Connor,
Aux Gobelins, à la Chapelle
Ses yeux trouvent le Kohinor :
Id est : rognon du tout imbelle,

Pin d'Atys, mais avant Cybèle.
Pour ce elle couche en maint garni,
La très ci-devant colombelle :
Madame veuve Pranzini.

ENVOI

Prince, ton maître de chapelle
Préfère Bach à Rossini.
Mais, pour *l'Inflammatus*, compelle
Madame veuve Pranzini.

COMPLAINTE EN FORME D'ÉLÉGIE

TOUCHANT L'ABSENCE DE MÉTAL PAR QUOI L'AUTEUR EST INCOMMODÉ.

Je suis nu comme nu sans chemise
Qui n'aurait pas de suspensoir,
Hélas! et je manque de mise
Pour bloffer au *pocker*, le soir.

Les demoiselles incongrues
Qui, pour les jeunes et les vieux,
Stationnent au coin des rues,
Sur moi ne jettent plus les yeux.

Pour moi, le veau mue en squelette
Et les gargotiers irrités
Enguirlandent sa cotelette
D'un cresson d'incivilités.

Ces bordeaux auxquels tu veux croire,
Explorateur des tours Eiffel,
N'abreuvent plus ma triste poire :
Vichy me refuse du sel!

Vous qui, jamais ne vous privâtes
Des luxes les plus onéreux,
Qui buvez des copahivates
Pour vos accidents amoureux :

O philistins de toute robe,
Economistes et cornards,
Dites ! quel océan derobe
Le clair lingot, parmi les nards ?

Où se cachent les effigies
Qui, sur des écus variés,
Constatent les pathologies
Des potentats avariés ?

Où les Républiques augustes
Mais à poils, inscrivant des lois
Sur l'or des louis d'or, très justes
Quand arrivent les fins de mois ?

Dis, le sais-tu, Clémence Isaure
Dont les fleurs auraient eu le don
De réjouir l'ictyosaure,
D'estomaquer l'iguanaudon ?

Et toi, Sarcey, bedaine vaste,
Recteur de tous les odéons :
Sarcey, ton Apollo dévaste
L'âme des vieux accordéons.

Le savez-vous, Ohnet, Lemaître,
Toi, Jean Rameau, qui fais des vers
Hexamètres dont chaque mètre,
Comme toi, marche de travers.

J'irai, fût-ce en Patagonie,
Chercher ce « *reingold* », oui, j'irai
Sur la grande mer infinie :
Car mon crédit est délabré.

Et je préfère vos zagaies,
Anthropophages batailleurs,
Aux réclamations peu gaies
Des mastroquets et des tailleurs.

LAURENT TAILHADE.

A PROPOS DE L'ACCENT TONIQUE (1)

« On nomme accent tonique ou, simplement, accent, l'élévation de la voix qui, dans un mot, se fait sur une des syllabes. Ainsi, dans *raison*, l'accent est sur la dernière syllabe, et, dans *raisonnable*, il est sur l'avant-dernière syllabe. L'accent tonique peut être dit l'âme du mot; c'est lui qui en subordonne les parties, qui y crée l'unité et qui fait que les diverses syllabes n'apparaissent pas comme un bloc informe de syllabes indépendantes. En français, il n'occupe jamais que deux places : la dernière syllabe, quand la terminaison est masculine : l'avant-dernière, quand la terminaison est féminine. »

Telle est — formulée par Littré dans sa préface du Dictionnaire — la définition de l'accent tonique. Les grammairiens qui se sont occupés du sujet sont d'accord avec lui, et pour constater la présence de l'accent tonique dans notre langue, et pour en signifier l'importance : c'est par l'accent que s'est opérée toute l'évolution du latin au français.

Il semble, en conséquence, très naturel, très logique et très *français* de choisir comme base de rythme, pour le langage poétique, une cadence d'accents toniques revenant à intervalles réguliers.

Presque toutes les langues modernes l'ont fait. Le français seul ne s'y est guère résolu : et plutôt que de se complaire à cette magnifique ondulation des mots, qui évoque le mouvement de la mer, il se borne à numéroter froidement les syllabes, quitte à donner le coup de cloche avertisseur de la rime, lorsqu'est venu le moment de passer à un autre vers. Il ne peut, cependant, renoncer au rythme par l'accent : chose impossible, puisque l'accent est dans l'essence de la langue. Le tort qu'il a, c'est de ne pas s'en servir et de le laisser latent, objet d'instinct de la part des poètes qui le soupçonnent : au lieu de le sortir de ses entrailles, de le poser en évidence et de l'établir l'un des régulateurs de sa beauté.

Le seul usage que la poésie française ait fait de l'accent a été d'en doter la sixième syllabe de l'alexandrin et la quatrième (ou la cinquième ou la sixième) du déca-

(1) Je dois me contenter ici d'un aperçu. J'espère proposer plus tard une étude régulière sur la prosodie française : mais comme je n'ai pas sous la main les documents dont je compte me servir, il me faut réserver ce travail.

syllabe. Encore n'est-ce pas l'accent pur, mais la césure (1). Or, voilà que les poètes contemporains, sous prétexte de liberté, négligent même ce vestige de scansion; et l'on lit maintenant des vers comme ceux-ci, auxquels je ne reproche rien comme fond, mais tout comme forme :

« *Et Psykhè, la bonne veuve qui sait pourtant*
La stérilité des illusoires espoirs,
Du promontoire, en l'envol de ses voiles noirs,
Les encourage d'un geste à peine hésitant. » (2)

« *Mais nous avons hâte d'éclairer cette nue* » (3)

On affectionne des désordres métriques tels que :

« *Lasse de ce silence nocturne*
Dont s'alarmait son amour,
La princesse à l'âme taciturne
Préluda sur le luth d'amour.

« *Dans le fouillis des folles étoffes*
Ses doigts aux bagues d'argent
Emurent de somnolentes strophes
Sur les cordes d'or et d'argent. (4)

Comparez à cela ces vers des mêmes poètes, où l'accent tonique est disposé régulièrement :

« *Sur la grève des mers, il balance ses pas,*
Pris d'un doux mal d'amour pour sa dame la lune
Qui le leurre au plus loin de la lande et la dune. » (5)

« *La Veuve qui pourtant cache en ses voiles noirs* » (6)

« *Et de vous révéler encore à nos esprits*
Et d'élever encore à l'univers surpris. » (7)

Comparez surtout aux vers de neuf cités les vers de neuf suivants, où l'accent tonique tombe de trois en trois (anapestes) :

« *Chère main aux longs doigts délicats,*
Nous versant l'or du sang des muscats,
Dans la bonne fraîcheur des tonnelles,
Dans la bonne senteur des moissons,
Dans le soir où languissent les sons
Des violons et des ritournelles. » (8)

Dans cette strophe, il y a pourtant un vers qui détonne,

---

(1) Excepté au moyen-âge, où l'on trouve des vers comme celui-ci, cité par Littré :

« Selon man*ie*re de loial ami. »

(2) Louis Denise.
(3) Fernand Clerget.
(4) Stuart Merrill.
(5) Stuart Merrill.
(6) Louis Denise.
(7) Fernand Clerget.
(8) Jean Moréas.

un seul, qui heurte désagréablement l'oreille, au point que l'on se prend à compter les syllabes pour voir s'il est juste : c'est le dernier. Ce vers est, en effet, faux rythmiquement : l'accent tonique, qui devrait tomber sur la troisième syllabe, tombe sur la quatrième. Pour rétablir le rythme, il faudrait transporter l'accent sur la troisième syllabe, en changeant la quatrième en atone, et dire :

Des violes et des ritournelles.

Le rôle de l'accent tonique est, on l'accordera, considérable. Il n'est donc point chimérique de vouloir s'en servir en poésie. En le disposant régulièrement, on obtient une harmonie indiscutable, et, ce qui est à remarquer, on acquiert alors la possibilité de composer des vers blancs, chose impraticable jusqu'ici, le vers français dépourvu de sa rime n'offrant pas d'éléments suffisants à la mesure.

Il conviendrait de faire, à ce sujet, l'historique et la critique des tentatives du moyen-âge et du seizième siècle en quête d'une métrique française. Je ne l'entreprends pas maintenant. Je dirai seulement que Baïf — pour ne nommer que le plus célèbre de ces chercheurs — basait ses vers non sur l'*accent tonique* (il ignorait sans doute ce que c'est), mais sur la *quantité* des syllabes. En somme, il s'efforçait de trouver en français l'équivalent des longues et des brèves du latin, pour en former des mètres calqués sur ceux des anciens.

C'est donc une confusion extrême que font ceux qui, jugeant les essais actuels de poésie rythmée par l'accent tonique, les représentent comme renouvelés de Baïf et leur prévoient le plus complet effondrement. Les toniques et les atones ne sont pas du tout la même chose que les longues et les brèves, elles sont absolument indépendantes d'elles et exercent une action bien différente sur la prononciation des mots. Voici, par exemple, le mot *pâté*. Dans *pâté*, *pâ* est une syllabe longue et *té* est une syllabe brève : la quantité du mot est donc une longue et une brève, soit un trochée dans le système des langues anciennes. Au contraire, pour l'accent, *pâ* est une atone et *té* une tonique : et *pâté* est un iambe dans le système des langues modernes (anglais, allemand, russe, italien — et français). Dans *pâte*, la tonique tombe sur la longue ; dans *patte*, elle tombe sur une brève.

Le latin basait son vers sur la quantité, sans tenir aucun compte de l'accent.

« *Urbem Romam a principio reges habuere* »

Ces premiers mots des *Annales* de Tacite forment en

même temps un vers hexamètre. Si on les lit en prose, c'est-à-dire en marquant l'accent tonique, on devra élever la voix sur les syllabes *ur*, *ro*, *a*, *ci*, *re*, *e*. Si on les scande en pieds, c'est-à-dire en marquant les longues et les brèves, on aura par contre :

Urbem — Romam a — principi — o re — ges habu — ere

Comprend-on la différence ?

« L'ancienne métrique — c'est M. Littré qui parle — venue de la Grèce à Rome alors que les Romains connurent la littature grecque et s'en éprirent, était fondée sur la quantité prosodique, c'est-à-dire que le pied, élément du vers, consistait en un certain nombre soit de longues, soit de brèves, soit de longues et de brèves. Ce système, dont l'origine se perd dans la plus ancienne histoire de la Grèce, eût progressivement à lutter contre un puissant adversaire, contre l'accent tonique. Celui-ci l'emporta ; il réduisit pour l'oreille la quantité prosodique à un rôle subordonné ; et, quand cela fut accompli, l'ancien vers à longues et à brèves se trouva sans raison d'être, ne répondant plus aux exigences de l'oreille et n'étant conservé que par *la tradition littéraire qui imitait les anciens procédés des classiques*. »

La distinction des longues et des brèves est-elle possible en français ? Ceci est une tout autre question que celle de l'accent tonique. Il n'importe pas ici qu'elle soit discutée : mais j'espère montrer un jour que là aussi il y a des découvertes à faire et d'importantes ressources à trouver pour la poésie.

L'accent une fois défini, et sa puissance établie, il s'agit d'examiner comment il se comporte dans la phrase.

Rien de plus facile pour les dissyllabes et les trissyllabes à terminaison féminine : l'accent frappe la dernière syllabe des masculins et la pénultième des féminins. Ex. : cha*cal*, *bal*le, vi*pè*re.

Voyons pour les monosyllabes.

« Quand plusieurs monosyllabes se suivent — dit M. Chassang (1) — ils se prononceraient difficilement s'ils étaient tous *atones* ou tous *accentués* ; les mots *atones* ont besoin d'être soutenus par des mots accentués ; et des mots qui, pris isolément, seraient accentués, se soudent étroitement au mot suivant, qui prend seul l'accent.

(1) Autant que possible, je me mets à couvert, pour ne pas qu'on me reproche encore de tirer de ma fantaisie des choses qui ont été constatées par d'autres que par moi.

C'est ce mélange de mots *atones* et de mots *accentués* qui fait l'harmonie de ces vers de Racine :

« *Le* jour *n'est pas plus* pur *que le* fond *de mon* cœur.
Au seul son *de sa* voix, *la mer* fuit, *le ciel* tremble. »

M. Chassang aurait dû marquer aussi le mot *pas* du premier vers, qui porte, lui aussi, un accent, plus léger, c'est vrai, que celui de *jour* et de *pur*, mais existant néanmoins et contribuant à former le rythme iambique de l'hémistiche. Du reste, cela est égal : et pourvu que les accents principaux soient à leur place, c'est-à-dire, pour un rythme iambique, sur des syllabes de rang pair, le rythme est très nettement indiqué. Le second hémistiche est anapestique. Quant au deuxième vers, c'est un pur et magnifique tétrapode anapestique.

De l'examen des phrases composées de monosyllabes et de dissyllabes, il résulte que l'accent se distribue suivant deux lois :

1° Il ne peut y avoir deux toniques consécutives.

2° Il ne peut y avoir plus de deux atones consécutives.

Il ne peut y avoir deux toniques consécutives (sinon séparées par un silence, qui tient lieu d'atone). Voilà pourquoi, dans le second vers de Racine, le mot *mer*, qui, par lui-même, est tout aussi digne de porter l'accent que le mot *fuit*, *par position* est atone. Notez qu'il peut fort bien être souligné par un *accent dramatique*, sans que pour cela le mot *fuit* soit moins tonique. Bien plus, dans un vers comme celui-ci :

« *Ni n'éclate un ton faux dans l'universel chant* » (1)

l'accent tonique, frappant *chant*, ne peut frapper la syllabe immédiatement précédente : *sel*, qui pourtant, comme finale d'un mot à terminaison masculine, devrait être accentuée : et il recule sur *ver*, qui, à l'état normal, est atone.

Il ne peut y avoir plus de deux atones consécutives. Aussi, lorsque les mots (une succession de monosyllabes peu importants, par exemple) n'imposent pas à l'accent tonique une place stricte, celui-ci se distribue suivant le rythme indiqué par les mots importants, de manière à diviser la phrase en membres égaux, soit iambes, soit anapestes, Ex. :

« *Mais vous vous trouviez là qui me tendiez mon verre* » (2)

La fin du vers est franchement iambique : accent sur *diez*, accent sur *ver*. Nous avons en outre un accent qui s'impose sur *là*, autant par l'importance du mot que

(1) Charles Morice.
(2) Paul Verlaine.

parce qu'il forme la sixième syllabe de l'alexandrin, où l'on a l'habitude d'entendre une césure. Nous aurons donc un accent sur *me*, qui est placé à égale distance de *la* et de *diez* ; et le second hémistiche sera iambique. Le premier peut indifféremment être divisé en deux ou en trois membres : un accent sur le second *vous*, ou deux accents, l'un sur le premier *vous*, l'autre sur *trou* (remarquez, dans ce cas, le déplacement de l'accent normal de *viez* sur *trou*, causé par le voisinage de *là* ; et, dans l'autre cas, la suppression de ce même accent pour la même cause). L'hémistiche sera donc composé ou de deux anapestes, ou de trois iambes. Mais si l'on prend depuis le vers précédent, on lit :

« *Puis il fallut manger et boire, comment faire ?*
Mais vous vous trouviez là qui me tendiez mon verre »

Le premier vers est entièrement iambique. (A propos de *comment*, remarquez le déplacement de l'accent sur *com*) Le second vers sera également entièrement iambique, par analogie, puisque rien n'empêche qu'il le soit.

Arrivons aux polysyllabes.

D'après la seconde loi formulée, on concevra aisément qu'ils puissent ou doivent, selon leur longueur, porter un second accent. Existe-t-il une place normale pour ce second accent, ou celui-ci se manifestera-t-il seulement par le mouvement de la phrase et la double loi de position ? Autrement dit, un mot pris isolément, *cavalerie*, réclame-t-il son second accent sur une place déterminée, soit *ca*, soit *va*, ou peut-il être accentué différemment sur *ca* ou sur *va* ? (Il ne peut être question de *le*, qui précède immédiatement la tonique *ri*). Les grammairiens, sans qu'aucun l'ait nié, ne se sont pas tous préoccupés de ce second accent, bien moins intéressant pour eux que l'autre, qui est de provenance étymologique. Cependant, il peut suffire que quelques-uns l'aient observé. J'invoquerai l'autorité de M. Chassang — que l'on consentira, j'espère, à ne pas récuser :

« Les mots français composés de plus de deux syllabes ont, sur la première, une sorte d'accent de surcroît, qui vient s'ajouter à l'accent de la voyelle finale. Ainsi l'on prononce (en accentuant les syllabes marquées ici de caractères plus forts): CAvaLIER, CAvaleRIE, ANthropoPHAGE, BELligéRANT. » (1)

J'ajouterai — cette fois, qu'on me pardonne, de ma

(1) Nouvelle Grammaire française, pages 27 et 28.

propre autorité — qu'un mot de plus de quatre syllabes, comme *Méditerranée*, portera un troisième accent à l'intérieur, *ter*, celui-ci, il est vrai, moins fort que le deuxième, lequel était déjà moins fort que le premier, qui est l'accent tonique par excellence.

Faut-il encore ajouter que ces accents de surcroît sont sujets aux mêmes influences que l'accent principal, lorsqu'ils se trouvent en contact avec une autre tonique ?

« *Depuis la voûte impénétrable qui l'abrite,*
Jusqu'à l'autel de marbre noir, son piédestal,
Tout l'édifice, qu'ornemente un art brutal,
Trahit un culte sombre, au maléfique rite. » (1)

Dans cette strophe, absolument iambique, le polysyllabe *impénétrable* voit son accent normal de *im* reculer sur *pé* à cause du voisinage de *voûte*. Tous les autres accents tombent régulièrement.

Enfin, je mentionnerai une licence, très usitée chez les poètes anglais et allemands, qui consiste à remplacer parfois l'iambe par le trochée, au commencement du vers. Voici ce que cela donne en français :

« *Goûte le miel d'après-midi que va t'offrir*
Celle de qui les yeux sont ta dernière fête. » (2)

Le premier pied de chacun de ces deux vers, au lieu de porter l'accent sur la seconde syllabe, le présente sur la première. Cela n'enlève rien à leur rythme iambique. Si l'on disait :

Reçois le miel d'après-midi que va t'offrir
Celui de qui les yeux sont ta dernière fête

ils gagneraient moins en iambe qu'ils ne perdraient en moralité.

Me sera-t-il permis, après ces citations de bons poètes, de revenir, pour terminer, sur les deux vers incriminés ici même, et d'expliquer comment il se fait que dans :

Le blanc dominateur, le blanc géant et solitaire,

mi soit tonique au lieu de *do*, et que dans :

Sur le pont Troïtzky les passants

la syllabe *Tro* soit atone ?

Mais je crois qu'il n'y a plus besoin maintenant d'explication, pas plus que pour les autres « *erreurs dont fourmille* » un modeste essai, auquel je me suis complu peut-être plus qu'il n'eût fallu.

LOUIS DUMUR.

Saint-Pétersbourg, 28 avril 1890.

(1) Edouard Dubus.
(2) Laurent Tailhade.

PAYSAGES

A Alfred Vallette

I. — Le Bois

Le bois où flotte, au soir, comme une mousseline,
C'est, pour la sieste, plus de calme et plus de frais :
L'Ame des Isolés s'y délivre du spleen,
Et de ces noirs soupçons qu'ils ont qui les effraient.

J'y vais. Tout l'or du ciel s'égoutte des rameaux.
Dès l'orée, ah ! la joie immense qui m'accueille !
Pas un bruit, si n'est de source en les roseaux,
Ou, lorsqu'un oiseau se remue, un bruit de feuilles.

Je m'amuse d'une fleurette ou d'un brin d'herbe :
La rêverie est la glaneuse dont la gerbe
Se fait des mille riens tombés de l'infini.

Et — par l'effet discret du soir ! — dans le granit
De mon cœur soudain s'ouvre une source ingénue
Comme cette autre où se reflète un coin de nue !

II. — La Fontaine.

Sous une voûte, comme aménagée exprès,
De feuillages, loin ! son murmure la dénonce ;
Elle s'épanouit dans un cadre de ronces,
Et c'est, autour, comme de l'or qui friserait.

D'un masque de sylvain hilare, qui se fronce,
L'eau jaillit ! pour s'épandre à foison dans le grès,
Si claire, que l'on voit jusqu'où le grès s'enfonce,
D'or rose, et que le fond de graviers transparait.

L'argent n'a pas le flamboiement de cette eau pure
Où le feuillage met l'ombre de sa guipure ;
Tout le bois semble illuminé de ce cristal.

Séjour blond (si non des Hespérides !) d'Armide,
Où c'est de mille oiseaux quels adorables lieds !
Dès l'heure où la rosée attendrit les pétales !

Ernest Raynaud.

IN PERPETUUM

(ROMAN)

PREFACE

POURQUOI *la Volonté, un jour, créa-t-elle la Grenouille du jeu de tonneau ?*

I

Un peu de métal coulé dans une argile où s'évidait la forme résolue, et déjà, liquide semblance d'être participant encore du néant, l'embryon bayait.

II

Mais la bestiole naquit à la lumière. On la délivra du limon qui bossuait ses membres, on la décapa, on l'ébarba ; et, durant ces soins du bas-âge, inconsciente de soi et du monde, elle bayait.

III

Un temps s'écoula, dont elle n'eut point notion ; après quoi, un beau matin, rassemblée avec maintes de ses pareilles, elle se découvrit béante — comme les autres. Elle ne vit là rien de plus, sinon que tel était le signe de sa race. Or, ni réjouie de la révélation ni chagrine, indifférente, elle bayait.

IV

Cependant, à y songer parfois, et comme peu à peu s'ouvrait son entendement, elle induisit que, ce signe ne pouvant ne correspondre à rien, l'avenir recélait des choses... Et, l'imagination éveillée, du rose en l'esprit, impatiente de demain, elle bayait.

V

Quelles choses ?... Certes point les menus incidents de sa présente vie, petites misères et petites joies sans importance.... Mais on la vêtit d'une belle robe de peinture verte à reflets mordorés, et tel fut son bonheur qu'elle crut sa destinée remplie. Très vite, pourtant, elle reconnut que non; et, autant que naguère avide de nouveau, la pensée interrogeant le futur, elle bayait.

VI

Advint un gros événement : on l'installa sur une jolie table de bois neuf percée de trous, peinte en ocre, demeure royale souvent convoitée alors qu'on en dotait quelqu'une de ses sœurs, et encore une fois elle s'imagina lotie de toute sa part de délices terrestres. Mais elle s'accoutuma au luxe, et, matériellement satisfaite de sa condition, derechef elle se sentait du vague à l'âme, et elle bayait.

VII

Il ne lui arrivait rien toutefois, et, dans la monotonie des jours, elle glissait à un opaque ennui, quand une voiture l'emporta vers une destination inconnue. Ce fut une émotion intense, qui tourna pendant le voyage en fièvre d'anxiété : à n'en douter point, l'heure était proche des choses... Et elle bayait.

VIII

C'est à deux pas d'un jeu de boules et non loin d'une balançoire qu'on la déposa, sous une tonnelle dépendant d'une maison dont l'enseigne montrait une perche en bois fichée dans une rivière où nageait une perche, rébus souligné de ceci: *Aux deux Perches — Matelote et friture de Seine*... Mais son effervescence tomba, car rien ne se réalisait des choses prévues immédiates. — Ah! que n'avait-elle le pouvoir de hâter le destin!... Et elle bayait.

IX

Point malheureuse là, en somme, n'était cet irrépressible besoin d'aventures, et les semaines coulaient douces et calmes, exemptes de faits notables : ternes. Cependant la brise tiédit, le soleil égaya les horizons, les verdures de la tonnelle se constellèrent de campanules multicolores; puis, un dimanche, des nuées de gens s'abattirent aux *Deux Perches*. Alors, elle comprit que les temps étaient révolus, et, dans une inquiétude confinant à l'angoisse, elle bayait.

X

Un mouvement singulier, en effet, se produisait dans sa tonnelle, et tout à coup un palet vola, qui lui passa au-dessus de la tête. Ce fut le *fiat lux :* les choses, c'était ça !... Et tandis qu'autour d'elle les ronds de fer sifflaient, la heurtaient parfois à lui faire mal, pleuvaient sur la jolie table de bois neuf et s'engouffraient dans les trous, son désir précisé s'irritait, s'aiguisait. Soudain, un éblouissement, une syncope d'extase, oh ! si courte ! Et, aussitôt que communié, le palet s'était abîmé où?... Ce n'était que ça?... Et elle bayait.

XI

Souvent l'accident se renouvela, invariablement suivi d'une mélancolie de désillusion. Mais assez tôt il lui en renaissait la secrète appétence, et, s'il tardait par trop, ce lui était une sensation de délaissement d'abord bénigne, puis insupportable, qui aboutissait à la tristesse noire : après tout, la plus exquise émotion qui lui eût encore été donnée. — Et elle bayait.

XII

Mais les mois succédaient aux mois sans que plus rien de neuf lui échût. Or, était-ce donc là *toutes* les choses que lui promettait l'avenir, et

uniquement pourquoi ou l'avait mise au monde ? Cela n'emplissait point la vie: c'était une raison, sans doute, non pas la raison de vivre... Et elle bayait.

XIII

Vint l'hiver, et la solitude, et l'ennui, que dissipèrent un peu les premiers soleils. Puis elle recouvra les joies de l'autre été avec ses mélancolies, exactement les mêmes, et aussi les mêmes chagrins. Et après un hiver et un été pareils, ce furent encore un hiver et un été semblables, à quoi s'ajoutèrent des années absolument identiques. — Et elle bayait.

XIV

Seulement elle vieillissait, et les intempéries détérioraient sa demeure à la fois et sa belle robe verte à reflets mordorés, qu'avaient au reste déchirée tant de vains palets — comme il arrive que les vains désirs blessent plus profondément que les rêves même trop comblés. Son esprit, alors, avait de fréquentes récurrences dans l'autrefois, dans le vécu, l'expérience lui disant que le futur ne détenait plus rien. — Et pourtant elle bayait.

XV

De plus en plus sa maison se ruinait, et elle finit par ne plus oser se regarder elle-même, tant immense était sa douleur d'apercevoir, par les innombrables trous de sa robe déteinte, l'incurable lèpre des rouilles dont son corps était souillé, pauvre corps que les palets — aujourd'hui bien rares — avaient meurtri et même estropié, car il lui manquait une patte. Davantage ses songeries se complurent dans le passé, dont la vision s'évoquait à présent si riante. — Et pourtant elle bayait.

XVI

Enfin sa maison, depuis longtemps masure infectée de relents nauséeux, s'éffondra de vétusté.

On l'en sépara, et, après diverses pérégrinations dont elle eût à peine conscience, elle se retrouva dans un endroit sombre, au milieu d'un tas de vieilles ferrailles comme elle rouillées. — Ah! sa royale demeure, sa belle robe verte à reflets mordorés, sa bonne santé de jadis et les communions sous la tonnelle piquée de campanules! C'était le bon temps, alors, le bon vieux temps!... Maintenant, tout était dit. — Et pourtant elle bayait.

XVII

Combien de semaines, ou de mois, ou d'années gît-elle là, l'esprit dans ses souvenirs, l'âme noyée de mélancolie et malgré tout béante?... Or, en présence du creuset où son être dissous allait retourner à la matière informe, elle bayait; — on la saisit pour l'y précipiter: Las! las! c'était la fin des fins, inéluctable! Et elle bayait; — lentement elle enfonça dans le métal en fusion, qui déjà la ceignait à mi-corps: elle bayait; — lentement il l'atteignit aux commissures: elle bayait; — et lentement, lentement disparurent les deux pointes extrêmes de ses mandibules écartées, toujours béantes...

POSTFACE

La Volonté, un jour, créa la Grenouille du jeu de tonneau POUR SE DISTRAIRE.

ALFRED VALLETTE

Avril 1890



TAMBOURINS

I. — Les Étoiles

Pour Pauline

Les étoiles de diamant
Fleurissent dans le soir mystique,
Où la lune, pâle Extatique,
Promène on ne sait quel tourment.

Un infini frissonnement
S'exalte en solennel cantique
Jusqu'aux astres de diamant
Qui fleurissent le soir mystique.

Et les Amants fols et charmants,
Ivres de futiles serments,
S'enlacent sous les verts portiques,
Car dans le mol enchantement
Du soir tissé de bleus mystiques,
Les étoiles de diamant
Fleurissent au cœur des Amants.

II. — Nocturne

Pour Méderic

Les Poulpiquets et les Wilis
Vont danser la danse des Ames;
Déjà courent d'étranges flammes
Sur l'étang vert aux verts surplis.

Foulant amaryllis et lys
Pour célébrer leurs rits infâmes,
Les Poulpiquets et les Wilis
Vont danser la danse des Ames.

Mais à l'heure où les cieux pâlis
Arboreront leurs oriflammes,
Des rais vengeurs, tels que des lames,
Massacreront dans les taillis
Les Poulpiquets et les Wilis.

III. — La Neige.

Pour Francillon.

C'est la neige blanche — Oh ! la neige !
Qui valse en l'aube virginale,
Docile aux conseils des rafales
Qui la mènent en durs chorèges.

Par les frissons d'un lent arpège
De lumières, la nuit exhale
Son âme torse et sépulcrale.
C'est la neige blanche — Oh ! la neige !
Qui valse en l'aube virginale.

Mais sur les villes sacrilèges,
Pour le pardon des Saturnales,
Quels doigts, Rose Dominicale,
T'effeuillent pétale à pétale ?...
C'est la neige blanche — Oh ! la neige !

Jean Court.

LE REFUGE

Voici, mes frères, voici la Bonne Nouvelle. Le Palais des poètes sera dégotté, qu'Armand Silvestre voulait à Trianon, et l'Académie des Goncourt. Nous aurons Port-Royal ! Port-Royal reconstruit dans le bon plaisir des littérateurs. La chose est sûre. Les journaux en préparent de la copie, et nous pouvons, dès maintenant, sonner la fanfare et les cloches ! Le jour de gloire est arrivé !

On n'étonnerait personne, du reste, en criant au miracle. Mais il faut avertir que l'aventure est en dehors des gouvernements. D'autres tripotages les sollicitent : toutes chicanes cessantes, ils sauraient exhumer quelques lois vexatoires des cartons, de grands discours, des votes ; — nous leur savons gré de leur indifférence. Par les temps acquis, on sait trop la honte des arts protégés. Certaine *Ode Triomphale*, où chanta l'orgueil officiel, put en graver l'irrécusable expérience. Pourtant ceux qui craindraient des promoteurs parmi les héritiers de la propagande chrétienne s'abuseraient encore. Le jansénisme des Pascal, des Nicole, du grand Arnaud, repose dans la paix et la poussière des théologies. Les modernes, écœurés de la vie, de la malpropreté des politiques, de la goujaterie croissante des milieux, jalousent seulement, parfois, la tranquillité des anciens monastères, la solitude relative d'un asile d'élection. Il leur plairait, vers leur déclin, de voir s'ouvrir une maison docte, à l'abri des explorateurs et des cuistres, des glorioles et des bienfaisances, assez théâtrale pour flatter leur haine du terre-à-terre sans imposer les pratiques d'une dévotion, faisant abstraction des sectes et gardant le respect de l'ouvrier après l'œuvre. Ceux-là, même, sont rares, d'entre nous, qui n'ont pas songé, dans les désastres, à quelque retraite passagère, où l'esprit en repos et la chair contente on attendrait à loisir de se remettre en route. Nous l'avons érigée au caprice des imaginations et des faciles mensonges ; nous avons habité sous ses *vastes portiques*, et nous l'avons peuplée de nos flottantes chimères. La Chartreuse est loin maintenant pour la foi déchue, et les moûtiers servent de casernes.

Eh bien! nous aurons le nouveau Port-Royal dans ces idées de trêve et de sommet atteint! Il n'y aura nulle formalité rebutante d'admission ou de sortie. Par l'isolement de la sottise extérieure on en pourra prendre à son aise — enfin — avec le Livre. Et la pieuse sollicitude de l'organisation irait jusqu'à entretenir — disent les officieux — un éditeur artiste à l'agrément de la communauté...

***

L'affaire, ainsi formulée, paraît aller de soi. Dans le présent, elle mûrit au giron de quelques sages et garde la vague auréole des merveilleux projets. On a tout au plus consulté ces Messieurs les architectes, qui lavent des plans et se frottent les paumes. Demain, pense-t-on, il n'y aura que l'embarras de choisir.

Les réalisations, malheureusement, ne sont pas si propices, et cette simple tentative pourrait déjà refroidir les bienveillances. Il se lève si peu d'idées dans ces évocations d'oracles qu'il faudra peut-être batailler contre la corporation entière; et pour le bien de la cause, il eut été préférable de mâcher un peu la besogne.

C'est que la bâtisse contemporaine — mon Dieu, qu'il est pénible de le dire! — n'approche point de l'idéal. Nous n'avons pas à nous bercer de subterfuges, nos pâtisseries ordinaires seront l'amusement des siècles promis. Il y a des exceptions, je le sais. L'Opéra, par exemple, est une belle pièce montée; on y voit des portiques en nougat, des sucreries diverses: le caramel de la coupole dut nécessiter un copieux chaudron. Ailleurs, le Trocadéro échafaude une rotonde et deux tours en biscuits — suivant d'autres, un pâté entre des chandelles. Nous possédons enfin l'Hôtel de Ville, pour rappeler ces monuments de saindoux que dressent les vitrines des charcutiers. Rien n'y manque, ni les moulages en suif des niches, ni les bonshommes en plomb du faîte. De certains jours, pour parfaire la ressemblance, on ajoute même les petits drapeaux et les cordons tricolores. Mais la postérité n'en aura guère plus de respect. On imagine des reconstitutions de ces choses quand on sortira Paris de son tas de décombres, et les apologistes des civilisations actuelles

inspirent une douce miséricorde. Pour le moins, le besoin ne s'impose aucunement d'ajouter de nouvelles galettes au si respectable lot des constructions admirées du poussier. Demander du neuf serait pire; et, puisqu'on daigne consulter les littérateurs dans leur culte du Passé, la préférence ne saurait être douteuse. Les frontons et les colonnades grecques, les temples romains, ont été profanés par la Bourse et les Instituts. La vieille Egypte, l'Espagne maure des librettistes, réclament un ciel dont nous ne pouvons plus disposer. A l'époque où nous sommes, il pleut trop, tous les météorologistes vous le diront. Il faut mettre à part le style chinois, l'hindou, le cambodgien, le Mexique et le Pérou, les oignons russes, les huttes cafres et samoyèdes, qui n'ont point voix au chapitre ; et nous restons devant la splendeur décorative du moyen-âge occidental. C'est bien le rêve d'un Port-Royal de la Décadence, vaguement mystique, monastère et castel, et qui ferait tressaillir de joie les effigies des bons romantiques.

Pendant ce, les prix de Rome, renvoyés à leurs fins dernières, fabriqueraient des cartons-peints pour expositions, des écoles, des mairies ou des étables, et tout le monde serait satisfait.

*
* *

Le refuge s'élèverait donc au sommet des collines, assez près de la ville pour qu'elle *ne soit pas absente*, mais par-delà son agitation factice. Il dominerait Paris et pourrait conter les aspects multiples de ses toitures, ses monuments sous des jeux de lumière et la coulée du fleuve, tout comme dans les livres de M. Zola. De larges allées d'arbres centenaires, transportés par la science des ultimes forêts nationales, monteraient aux pentes, en des retours habiles, afin de préparer des sentiments sylvestres ; et des tapis de feuilles tombées enseveliraient la terre dans l'or de leurs manteaux pour le simulacre d'un éternel octobre. Bientôt on approcherait de hautes murailles crénelées, noircies des âges, lépreuses de mousses, flanquées de tourelles en poivrières et protégeant des perpectives de donjons et de flèches. Après un triple fossé, des ponts-levis et des

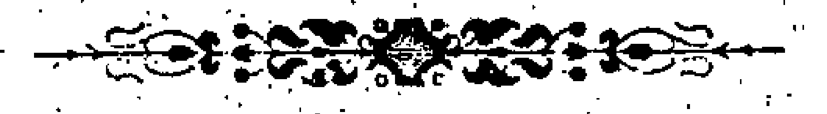
herses féodales, les porches béants accéderaient à des cloîtres dentelés d'ogives, encadrant des parterres d'azalées et de roses, tandis que s'éploirait, victorieuse en ses floraisons de pierre, la Sainte-Chapelle des liturgies symboliques, au faste d'un cérémonial illusoire. D'un versant opposé dévaleraient les terrasses italiennes des Renaissances, vers des jardins et des parcs, avec tout un appareil de royales funérailles pour la mort coutumière du Soleil. La nuit venue, on verrait s'incendier les galeries, flamboyer les verrières des fenêtres et des rosaces ; une lueur de brasier planerait sur le Refuge, parmi des chants religieux, la plainte des orgues, des musiques profanes; et, dès lors, le brave abonné du *Constitutionnel* — persistante allégorie de la candeur optimiste — qu'on laisserait pénétrer dans l'immeuble et vaguer par les salles, pourrait bien croire que sa simple cervelle tourne au jaune d'œuf battu...

Certes, il viendra vers la maison docte des littérateurs laborieux, en mal d'écrire ; ils profiteront de bibliothèques « conséquentes », de cellules isolées, aux murs capables de les défendre contre tout vacarme; ils auront, s'il leur convient, la robe monastique et les ciseaux d'or de Balzac, un coin pour la sœur conjugale et les parlottes d'amis. D'autres aimeront à rêver par les chemins d'ombre ; il leur faudra de petites sources limpides et de petits rochers ; ils rentreront avec des notes et gribouilleront juvénilement leur plaquette. Aux crépuscules fabuleux d'automne, on rencontrera sous les chênes quelques bons vieux poètes toussoteux et podagres, flanqués de disciples ; et c'est autant de débris que l'hôpital n'aura pas. Mais il faut aussi compter avec des gaillards que cette chienne d'existence fait vomir par sa platitude, qui voudront leur fantaisie, quittes à en claquer dans la huitaine. Ils ne se résigneront pas à la hideur de l'habit noir : j'en sais qui bedonnent et souhaitent malgré cela des costumes mi-partis, des pourpoints et des toques, des machines de brocart et de soie. Dans ce décorum miraculeux et de styles successifs, on aura vite ressuscité l'orgie romaine, et peut-être davantage. Au sortir du chapitre où l'on aura pu crier grâce et ses péchés devant Madame la Vierge et Monseigneur Jésus, on s'assoira

volontiers à table, entre de belles femmes nues. Sous les torches des valets, tels qui ne leur mettront pas les bottes sur la figure, vers la desserte, leur débarbouilleront probablement le derrière dans des calices; et l'on doit penser d'autres horreurs. La bête humaine, galopante et lâchée, la bride sur le col, par les inventions fièvreuses, a des droits imprescriptibles. Si l'on a perdu le goût des murènes nourries d'esclaves, le festin de Trimalcion est dans toutes les mémoires. Et comme nous ne suivons plus, hélas, la tradition des jeunes Antinoüs, notre moindre châtiment serait l'alternative de quelques tableaux grotesques. — On peut ajouter que la Police et les Mœurs, bégueules et illettrées, s'aviseront de soupçonner un carnaval défendu, un matin ou l'autre, et feront clore la boutique. C'est encore une pierre d'achoppement.

Ah! mes frères, mes frères! Je vous le dis, en vérité, voici qui pourrait bien dégotter ce Palais des poètes, qu'Armand Silvestre voulait à Trianon, et l'académie des Goncourt. Nous aurons Port-Royal! Port-Royal reconstruit dans le bon plaisir des littérateurs. Mais comment mettre en pratique tant d'irréfrénées et folles visions de nos songeries desheurées? Chacun aura son projet, et la définitive joie n'est pas de ce monde. Il y aura aussi des empêcheurs pour agiter le fantôme de Pascal, maudissant et scandalisé. Ensuite, après le cloître et les ripailles, de certains demanderaient qu'on leur apportât un voyage aux Grandes Indes, voire une tranche de la lune et toutes les planètes! Et puisque nous possédons ces choses dans nos intellections — et combien d'autres! — aussi nettes et aussi vivaces que dans leur réalisation éphémère, ne ferions-nous pas plus sagement de les y laisser?

CHARLES MERKI.



LES PETITES BRUYÈRES

Si la femme aimée, ne lisant le journal qu'en « patrons découpés », est ignorante au point de ne connaître, en histoire, par exemple, que la mélancolique aventure du beau vase brisé à Soissons, c'est pour nous une grande, une ineffable joie. Mais cela devient une jouissance spasmodique quand elle le confond avec celui de Sully-Prudhomme.

Ma bonne amie ne savait rien. Elle disait : *un* atmosphère, *une* éclair. C'était une fleur sauvage. Elle a voulu apprendre. Elle appelle une lettre une missive, le facteur notre courrier, une soupe un potage, les hommes des mortels, et la lune l'astre nocturne. Elle s'est cultivée : c'est un légume sec.

Entre les lèvres d'une bouche, dont, par bonheur, la description n'est plus à faire, pour avoir été faite quelquefois çà et là, entre des dents blanches, non truffées, serrées étroitement et que n'écartent point ces espaces noirs, ces trous d'ombre qui rappellent vaguement des ouvertures de tunnel, la langue d'une jolie femme apparait, lumineuse, humide, toute semblable à une tranche d'orange et sans doute légèrement acidulée. On en goûterait, car on ne voit d'abord en elle qu'un instrument de précision propre aux opérations mystérieuses et compliquées

de l'amour. Soudain, effarement, recul de buste ! Voilà que d'une manière inopportune, bruyamment, interminablement, ça se met à retentir !

Heureux celui dont la bonne amie possède une belle voix ! Il peut la faire chanter, et, avec d'adroits compliments, l'encourager, l'épuiser, et peu à peu lui fatiguer sa langue jusqu'à la mettre hors de service. C'est autant de gagné contre son bavardage.

— O poétesse !

— Mais je ne fais pas de vers !

— En êtes-vous sûre ?

— Non, là, bien sincèrement, je vous affirme que je n'en fais que de tout petits, sans prétention, pour les amis et quand je suis triste. C'est bien comme sentiment, voilà tout. Mais j'aime follement tous les vers, et quand j'en entends dire, je pousse, en signe d'émotion, un petit sifflement prolongé, comme un serpent à sonnettes auquel on donnerait des coups de cravache ; et je sens alors, oh ! je sens très bien que, si j'avais travaillé, j'aurais pu faire une bonne actrice, une grande actrice pour la tragédie sérieuse, avec des strophes dedans.

Aujourd'hui si démodées, les banales plaisanteries contre la femme de lettres furent toujours d'imprudentes fautes de tactique. Bien au contraire, croissez et multipliez, chères sœurs : vous m'enlevez, à moi qui suis homme, la possibilité d'être le dernier en talent.

On appelle femme supérieure une femme qui est toute surprise, quand elle se regarde dans une glace, de ne pas se voir au front une étoile en papier doré.

Moi, donc, Monsieur, je suis la femme de votre rêve, car je n'ai pas d'esprit, et je nourris mon enfant toute seule. Oui, sans doute, mais encore faut-il reconnaître qu'au point de vue humain vous êtes vous-même au-dessous de mainte femelle : car, si l'on a vu des chèvres allaiter maternellement des bébés, on n'a jamais vu une femme donner le sein à un petit bouc.

RENARD.



L'AUBERGE

Ma gabare brisée aux récifs de la berge,
N'osant plus espérer l'aube des blonds demains,
Et mes pieds lacérés aux ronces des chemins,
J'ai rencontré ton Cœur qui fut ma bonne auberge...

Au foyer de ton Cœur, j'ai séché mes lambeaux,
J'ai bu dans tes hanaps l'hydromel du bien-être...
Nous avons persiflé longtemps, par la fenêtre,
La tempête et le vol sépulcral des corbeaux...

Dans le lit de ton Cœur, j'ai couché mes paresses...
Tu fus l'hôtesse douce, au rire large et bon,
Qui donnas volontiers au blême vagabond
Le pain de tes baisers, le vin de tes caresses !...

Ce bleu festin d'amour, le vivrons-nous encor ?...
— Hélas ! J'ai su, depuis, marchande de délices,
Que si ta main vidait la huche et les calices
C'était pour les remplir de mes joyeux sous d'or !...

Ma gabare brisée aux rochers de la berge,
N'osant plus espérer le printemps de tes mains,
Me faut-il maintenant, dans la nuit des chemins,
Fuir à jamais ton Cœur qui fut ma bonne auberge ?...

G. ALBERT AURIER

SUR UN LIVRE D'OCCULTISME

Quand fut achevé le siècle dernier, les sciences occultes, autrefois en si grand honneur, avaient perdu jusqu'au privilège d'éveiller la curiosité ou de frapper l'imagination. Elles semblaient mortes pour jamais sous les coups que s'était efforcé de leur porter l'abbé Montfaucon de Villars avec son *Comte de Gabalis.* Si elles conservaient quelques adeptes, ceux-ci ne l'avouaient guère, peu soucieux de livrer à l'indifférence plus encore qu'à la risée publique leurs croyances et leurs études.

Sous le premier Empire, l'exemple de Fabre d'Olivet, persécuté par Napoléon, et dont les ouvrages vont s'enfouir dans de rares bibliothèques, invite les occultistes au silence.

Honoré de Wronski, Lacuria, Louis Lucas ne trouvent point de lecteurs; Eliphas Levi, P. Christian éveillent à leur heure une attention passagère et sceptique; Ragon et les auteurs maçonniques, qui, plus que tous autres, conservent les pures traditions de la philosophie hermétique, n'écrivent que pour les Loges.

Seuls les romanciers entretiennent encore le public des grandes Vérités qui semblent perdues. « Les sciences « occultes, affirme un jour Nodier, datent de trop loin, « elles ont trop passionné l'Humanité pour êtres vides de « sens ».

Quant à Balzac, au cours de son œuvre génial, il parle constamment des hautes Sciences avec respect et foi. Il leur consacre même des volumes entiers : la *Recherche de l'Absolu* est un monument de justice élevé à l'alchimie ; *Louis Lambert* expose magnifiquement la théorie des occultistes sur la volonté; *Séraphitus* met en lumière le problème de la trinité humaine.

Les efforts de Balzac ne devaient point rester stériles. Ces dernières années ont été témoin d'une renaissance des études d'occultisme. L'honneur immédiat en revient à diverses associations, parmi lesquelles : la *Société théosophique*; à quelques revues : l'*Aurore*, le *Lotus*, l'*Initiation*, rédigées par des écrivains ou des savants de haute valeur, tels que MM. Gaboriau, Alber Jhouney, Papus, Ely Star, Mac Nab....., et surtout, en ce qui regarde la grande diffusion des Doctrines, aux romans

tant remarquables et si discutés de M. Joséphin Péladan.

A cette heure, la plupart des intellectuels ont quelque notion des sciences occultes, et la publication de tout sérieux ouvrage de Magie est une heureuse fortune, au moins pour leur curiosité. Aussi feront-ils bon accueil au volume que M. Stanislas de Guaita vient de publier chez l'éditeur Carré. C'est une édition « nouvelle, corrigée, « augmentée et refondue en divers points, avec deux belles « figures magiques d'après Khunrath et un appendice « inédit », d'un *Essai de sciences maudites* ayant pour titre *Au seuil du Mystère*.

Ce volume est d'un haut intérêt et témoigne d'une véritable science. Il est malheureusement plus que difficile d'en donner une réelle analyse. C'est une sorte d'introduction à des travaux ultérieurs, où l'auteur jette seulement un coup d'œil sur les origines et l'histoire des sciences occultes. Il passe en une revue rapide les doctrines fondamentales de l'Hermétisme et esquisse le rôle immense qu'elles jouèrent dans le gouvernement des peuples d'Asie, d'Afrique et d'Europe, trois mille ans avant Jésus-Christ. Il les montre ensuite poursuivant des destinées diverses jusqu'à notre temps, mais toujours bien vivantes dans l'ombre comme dans la lumière, en dépit des persécutions de l'ignorance ou de la haine.

Hommage est aussi rendu à ces astrologues, à ces alchimistes, à tous ces chercheurs ou ces maîtres des forces mystérieuses de la Nature, que la science officielle traite de charlatans ou de fous, soit qu'elle ait dédaigné de lire leurs ouvrages, soit qu'elle ait manqué des lumières nécessaires pour les comprendre.

Puis M. de Guaita nous dit sa joie de voir l'occultisme remis en honneur et propagé par d'excellents écrivains contemporains, dont la plupart sont ses amis, et, pour conclure, il invite les forts « à monter l'échelle de Jacob « afin de se faire initier dans le monde intelligible, et de « là redescendre tout radieux vers leurs frères profanes, « les citoyens du monde sensible ».

Voilà certes un noble vœu auquel beaucoup s'associeront de grand cœur. Ceux qui possèdent le sens de la Magie se féliciteront de voir le magistral exposé que M. de Guaita a donné de leurs plus chères croyances, et, sans vouloir prendre parti entre kabbalistes et bouddhistes, ils le loueront aussi de ce qu'elles sont exprimées en un style digne d'elles, n'ayant rien du grimoire, mais hautain, et tout rempli de cette harmonie et de ces nuances où l'on retrouve le poète de *Rosa Mystica*.

Il nous plairait de terminer par ce suffrage l'étude d'*Au Seuil du Mystère*, mais il importe d'y relever une accusation tout à fait surprenante portée contre une société qui, aux époques où l'occultisme semblait disparaître, en conservait les grands symboles avec un soin jaloux.

La Franc-Maçonnerie, insinue M. de Guaita, a tout à fait perdu le sens de ses mystères. Elle est incapable d'enseigner quoi que ce soit en occultisme :

« Les vieux symboles qu'elle révère et se transmet avec « une pieuse routine sont devenus lettre morte pour « elle : c'est une langue dont elle a perdu l'alphabet, en « sorte que ses affidés ne soupçonnent pas plus d'où ils « viennent qu'ils ne savent où ils vont ».

Et, à l'appui de cette assertion, l'auteur, dans l'appendice de son livre, recommande chaleureusement à ses lecteurs deux sociétés: la *Fraternité martiniste* et la *Rose Croix rénovée*, chargées, paraît-il, de communiquer aux profanes un enseignement que la Maçonnerie est impuissante à leur donner désormais.

N'en déplaise à M. de Guaita, la Maçonnerie n'a point perdu le sens de ses symboles. Si divers Rites, tels que le Rite français, ou le Rite écossais selon la pratique de la Grande Loge Symbolique, semblent mériter, peut-être, le reproche adressé à tous les Rites indistinctement, il en est d'autres contre lesquels on ne saurait le formuler sans une criante injustice. Le Rite écossais ancien accepté et le Rite de Misraïm en France ont constamment refusé, avec la dernière énergie, de modifier leur rituel, et il faut n'avoir jamais ouvert une publication maçonnique, où compte est rendu des discussions soulevées à ce sujet, pour attribuer à « une pieuse routine » cet attachement aux traditions du Passé.

Les vieux symboles sont si peu lettre morte dans les Loges qu'un simple compagnon, par exemple, reçoit à propos de l'*Etoile flamboyante* les instructions les plus complètes sur l'existence et les lois du fluide astral.

A la vérité, il y aurait quelque hardiesse à prétendre que la majorité des maçons s'arrête à pénétrer et à méditer le sens des symboles. Mais s'ils veulent s'en donner la peine — et l'esprit maçonnique les y invite — ils peuvent poursuivre utilement leur dessein dans les œuvres des hauts maçons comme Clavel, Bazot, Guillemain de Saint-Victor et Ragon, cette lumière !

Point n'est besoin de *Fraternité martiniste* ni de *Rose Croix rénovée* pour s'instruire en occultisme. Toute la doctrine de Saint-Martin a été recueillie dans

les Loges, et les Dix-huitièmes de la Maçonnerie ont à leur disposition autant, sinon plus, de richesses que les adhérents de la *Rose Croix rénovée*.

Pour en convaincre M. de Guaita, il faudrait sans doute une longue étude, où serait établi comment, de 1754 à 1768, Martinez Pasqualis propagea le Martinisme dans les loges maçonniques de France sous le nom d'ordre des *Cohen*, et comment son œuvre reçut après lui un développement considérable de Saint-Martin. Qu'il soit mentionné ici simplement que la loge maçonnique *Les Chevaliers de la Bienfaisance*, fondée à Lyon par le *philosophe inconnu*, rayonna en Ateliers correspondants à Rouen, à Bordeaux, à Avignon, et que l'esprit martiniste s'est si bien conservé dans les loges qu'un orateur du Suprême Conseil du Rite Écossais s'exprimait ainsi en 1874 :

« Pour la pratique de la vie, nous avons cherché une « formule capable de réunir toutes les conditions dési- « rables. Celle qui répond le mieux aux opérations des « Maçons se lit aujourd'hui au frontispice de nos plan- « ches ; elle est relativement neuve, car c'est vers le « milieu du siècle dernier qu'elle fut précisée par un de « nos frères du nom de Saint-Martin. La puissance du « vrai est si grande que la devise révélée par Saint- « Martin éblouit tous les yeux. »

Il serait trop facile de multiplier de pareils exemples ; trop facile aussi de démontrer combien la *Rose Croix rénovée* pourrait retrouver toute sa doctrine, et mieux encore, dans les Chapitres.

Mais il serait inopportun de s'appesantir sur de pareilles considérations. Insister davantage serait peut-être atténuer l'expression de la haute estime que mérite *Au seuil du Mystère*.

Que M. de Guaita réfléchisse seulement — c'est le seul but de cette discussion — qu'il y a peu d'honneur et de charité à déserter le Temple, sous prétexte que les fidèles y ferment les yeux à la lumière, et d'aller fonder, à son ombre, de petites chapelles où l'on se donne la pauvre joie de prêcher des convertis.

ÉDOUARD DUBUS.



LE SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES

PEINTURE

Certes, en cet an de grâce 1890, le cas de conscience est douloureux pour un jeune homme qui se pique d'une certaine honnêteté d'esprit de se croire tenu à « faire un Salon ». Non pas que les vertigineuses superficies de toiles peintes soient couvertes cette année de plus spéciales horreurs, ce qui nous serait encore une surprise. Non pas que l'absence des maîtres respectés : Puvis de Chavannes, Gustave Moreau, C. Pissaro, le départ pour un autre local ou l'abstention systématique de Besnard, Raffaelli, Degas, nous paralysent autrement le larynx ou la main. Mais nous pensons que la « critique d'art » est bien oiseuse en vérité qui ne porte pas sur un ensemble d'œuvres dont il s'agit de dégager la philosophie, et borne son ambition à décrire — si péniblement d'ailleurs et si faussement — l'arrangement d'un tableau ou les attitudes d'un marbre.

Quelle philosophie donc tirer de ce hasardeux amas de toiles sans parenté entre elles et pourtant toutes semblables, comme les hybrides chiens errants de Paris ? Sinon celle-ci : que des baisses formidables ont dû se produire sur l'huile, le blanc de céruse et les similiaques pour en faire le prix abordable à tant de bourses.

Si j'en crois en outre la voix publique — celle des électeurs-peuple-souverains — il en appert cette autre constatation, déjà faite, hélas ! en plusieurs cas aussi typiques, que le *Talent aujourd'hui court les rues*. De très nombreux et invariables « *Comme c'est bien fait* ! » prouvent à chaque pas à l'impartial péripatéticien du palais dit de l'Industrie que la plus touchante harmonie règne entre les plus officiels enlumineurs et les candides bourgeois qui consacrent quelque loisir à l'encouragement des Beaux-Arts. Ah ! oui, comme c'est bien fait ! Messieurs, et comme, en sa désarmante simplicité, cet éloge est bien celui-là même qui convient à vos mérites !

Peut-être pourrait-on néanmoins, d'après quelques envois peu nombreux apparus çà et là, indiquer une certaine tendance des jeunes peintres à assagir les hardiesses des intransigeants de l'impressionnisme ? — A la vérité, ceci n'est que d'un intérêt secondaire, l'art étant sans

doute et toujours un EXCÈS. — C'est ainsi qu'un tel corrige Pissaro en lui infiltrant une goutte de Bastien-Lepage, et que tel autre laisse hésiter l'esprit entre un souvenir de Degas et de Raffaelli.

Déjà n'a-t-on pas vu, à l'exposition déplorable des Indépendants, M. Van Rysselberghe mêler avec bonheur le tachisme de la jeune école à un dessin quasi académique? Or, plusieurs essais de cette nature se produisent pour le rafraîchissement de la vue au Salon des Champs-Elysées. Il me suffit de citer les plein-air de Maurice Cliot, dont les couleurs, un peu conventionnelles certes, produisent par leur juxtaposition une très belle harmonie de lumière vibrante, — un paysage de Vytsman où le procédé de la tache à peine déguisé triomphe en éteignant un consciencieux Appian trop voisin, et le portrait de Mme Henri Daguerre par Boggio. Il convient de dire aussi que j'ai pris quelque plaisir devant le « En visite » de M. Belleroche, qui a placé dans la pénombre d'un salon discret deux jolies silhouettes de femmes dont le seul tort est de rappeler la manière de M. Blanche, et devant ce curieux portrait de femme de Guthrie en sa tonalité étouffée de vieille tapisserie.

J'aime beaucoup « l'Attente » de M. William Lee, de même que le pastel qu'il expose plus loin. Ce n'est peut-être pas là de ces choses dont on dit : « C'est très fort », mais c'est très fin en restant très simple, et la grâce délicieusement un peu surannée de ses modèles est d'un charme bien pénétrant.

Dans un intérieur de cabane sûrement et largement traité, M. Wentzel éclaire de lumières hardies et très justes une pauvre famille de pêcheurs qui prend son repas. Par la fenêtre et par la porte se montrent des coins de paysage bien à leur plan. Je me rappelle aussi des pêcheurs bretons jouant aux cartes, de M. Hall, je crois, qui par bonheur n'ont rien de commun avec ceux de M. Haquette.

Dans un tout petit cadre, M. Chaillery a fait tenir des « Devoirs en famille » à la lumière de la lampe, d'une grande intensité.

Les journaux illustrés se sont déjà emparés des bébés de M. Peel, qui tout nus se chauffent devant la cheminée. C'est une très agréable peinture, les reflets du feu sur les chairs sont très justes; mais malgré soi l'on pense à la femme accroupie de Besnard, qui se chauffe de la même façon.

Dans la peinture, M. Desvallières a un portrait de

M. de Chênevières fils qui ne me plait guère. En revanche, dans les pastels, ses trois petites études de vieilles femmes et d'enfant sont tout bonnement délicieuses.

Aux « Bouchers de Chelma », par Bompard, je préfère les « Femmes arabes battant du blé », de M. Lunois, mais, et malgré la couleur très spéciale du fond de paysage, Guillaumet est évoqué. Ceci ne serait certes pas un mince éloge si M. Lunois ne s'était pas montré ailleurs parfaitement personnel.

Puvis de Chavannes n'étant plus là et Pissaro n'y ayant jamais été, nous demanderons un paysage à M. Harpignies et nous en trouverons deux d'un égal mérite. Autour de lui une énorme quantité d'arbres, de montagnes, de ruisseaux, de moutons, de bestiaux: mais le plus habile des verduriers est certainement M. Yon. C'est étonnant ce que cet homme-là est habile !

(Ici, il me faut ouvrir une parenthèse, regrettant de m'être laissé aller à quelque mauvaise humeur à l'inspection sommaire de tant d'atones polychromies. Je me sens capable d'en parcourir le double pour la rencontre d'un Whistler, et le Salon des Champs-Elysées en comporte deux. Dans la transparence bleue d'une nuit de lune, la mer bleue où se découpent des silhouettes de navires à l'ancre. Leurs feux oranges et argent rient sur l'eau ; une fusée tombe éparse dans le ciel. Du premier plan la jetée de pierre, glacée de reflets lumineux, lance dans le vide son audacieuse perspective. C'est intitulé « Nocturne en bleu et argent ». Un autre « Nocturne en noir et or » est égaré loin de là en une assez mauvaise place. Les poussières d'or d'un lointain feu d'artifice flottent parmi les ombres profondes d'un parc. — Et ne voilà-t-il pas réhabilité le Salon de MM. Bouguereau et Lefèvre ?)

Devant le portrait de Carnot, par Bonnat, une bourgeoise dit devant moi à son mari : « Comme c'est bien fait, hein ! C'est absolument la photographie que nous avons vue l'autre jour sous les arcades de la rue de Rivoli, n'est-ce pas ? »— Je trouve non loin de là un « Sculpteur dans son atelier », par M. Bitte, un peu froid, sans doute, mais supérieur à un autre sculpteur de M. Weerts qui est en face. Les « Pensées douloureuses » montrent une fois de plus le prodigieux métier de M. Valadon. Je vous recommande le portrait de M. Th. Cahen, par Mme Beaury-Saurel : c'est un fort beau morceau, qui fait honneur au talent vigoureux et aristocratique du peintre.

Il est temps de s'apercevoir que je n'ai rien dit des grandes machines à sensation. Le « En batterie », de

Detaille, et la « Course de chars », de M. Checa, sont certainement de fort bonnes choses, mais, avec leurs arrière-plans négligés ou trop lointains et leur principal motif sortant du cadre, ils courent le risque d'être rangés par des esprits sévères dans la catégorie : Art de panorama-trompe-l'œil.

Il y a aussi des Lefebvre, des Maignan, des J.-P Laurens, des Bouguereau dont le café au lait s'anémie de plus en plus... Les engelures m'en viennent aux doigts et c'est à peine si j'ai la force de vous avertir qu'il existe dans la grande salle d'entrée un immense plafond de Munkacsy.

Dont il m'est urgent d'aller me laver l'œil.

LOUIS DENISE

LITTÉRATURE ANGLAISE

I. — **Days and Nights**, par ARTHUR SYMONS (Londres, Macmillan). — 2. **The new Spirit**, par HAVELOCK ELLIS (Londres, Georges Bell and sons).

I. — Les Jours et les Nuits, vers, où la multiforme vie moderne se note en syllabes d'une exquise harmonie : tableaux psychologiques, figurines pittoresques, impressions de lecture, amours. Très personnelle en telle et telle pages, l'inspiration, çà et là, puise chez nos poètes des thèmes (chez Th. Gautier, Heine, Villiers de l'Isle-Adam, Leconte de Lisle), des motifs (chez Gœthe, Baudelaire, Mallarmé). Le *Prologue* dit : « L'Art vit de la vie, du vrai sang de vie de l'humanité », — condamnation de la poésie impersonnelle, s'il y en avait une. Je traduis les désespérantes *Litanies du Léthé* :

O Léthé, fleuve occulte, ô fleuve intarissable, — Nous venons, nous si las de nos fardeaux, crier : — O Léthé, te trouver, toi, et en toi, l'oubli !

Car nous avons péché, nous en avons les cicatrices, — Et nous en eûmes les chagrins et nous en eûmes les misères : — O Léthé, te trouver, toi, et en toi, l'oubli !

Toi qui flues de la Mort à la Mort à travers le Sommeil, — Toi dont les eaux sont les larmes de ceux qui pleurent, — O Léthé, te trouver, toi, et en toi, l'oubli !

Toi qui aux hôpitaux portes la blanche paix, — Et qui aux prisonniers portes la clef des prisons, — O Léthé, te trouver, toi, et en toi, l'oubli !

Toi qui du remords libères les assassins de la Vérité, — Et qui libères l'adolescent de son enfance et le vieillard de sa jeunesse, — O Léthé, te trouver, toi, et en toi, l'oubli !

Toi qui des souvenirs d'amour, seul, nous donnes quittance, — quittance des amours sans espoirs, éternité manquée ! — O Léthé, te trouver, toi, et en toi, l'oubli !

Toi qui sais arracher au regret son épine, au vice — Sa ressouvenance d'un Paradis perdu ! — O Léthé, te trouver, toi, et en toi, l'oubli !

Toi qui sais nous cacher, si bien, en tous nos deuils, — L'angoise des joies remémorées, — O Léthé, te trouver, toi, et en toi l'oubli !

Toi dont le verbe n'a qu'un sens toujours le même, — Toi qui épargnes au saint le ciel, et l'enfer aux damnés, — O Léthé, te trouver, toi, et en toi, l'oubli !

Le Sommeil, le Sommeil, que tous les yeux soient clos — Par le doux sommeil, par le sommeil sans rêves de ceux qui ne savent plus ! — O Léthé, te trouver, toi, et en toi, l'oubli !

Nous venons, nous, si las de nos fardeaux, crier, — Nous si las, trop las pour vivre, trop lâches pour mourir : — O Léthé, te trouver, toi, et en toi, l'oubli !

II. — Un volume de haute critique littéraire, qui rappelle le style fort et la méthode stricte de Hennequin. L'introduction explique le titre. Depuis le christianisme, la première et la plus radicale des renaissances, plusieurs fois l'Esprit « renouvela la face de la Terre » : il y eut les temps d'Abélard, les temps de saint François d'Assise, les temps de Luther, les temps de la Révolution française. C'est cette lumière vive, toujours évoluante, que M. Ellis étudie en quelques-uns de ses représentants, pris à diverses périodes de ce formidable accès de fièvre : Diderot, ce serait l'esprit scientifique dans ses premières volitions un peu claires ; Heine, la personnification de tout l'assortiment des discordances modernes ; en Whitman, le grand poète américain, se régénère l'esprit ancien de simplicité, l'esprit biblique (Gœthe incarna une semblable rénovation de l'esprit grec) ; Ibsen, Dante nouveau, révèle les tendances aristocrates les plus élevées, les plus méprisantes de tout mensonge, avec un recours, comme dans la Trilogie, au ciel ; Tolstoï, sans clarté, évoque, mieux que nul autre, la vie, roule, un peu en aveugle, la force élémentaire, encore immensurable, d'un peuple neuf.

Suivent les cinq études, nettement délinées, avec la constante recherche des origines intellectuelles, l'analyse très largement développée des caractères et des œuvres.

La conclusion note : en Diderot, l'enthousiasme ; en Heine, la passion ; en Ibsen, la foi dans l'avenir ; en Whitman, la foi dans le présent ; en Tolstoï, la religion. En Tolstoï et en tous : « C'est, dit l'auteur, étrange ; les hommes veulent être athées, agnoscistes, cyniques, pessimistes, et derrière tous les masques, la religion guette les âmes. » Dans la manœuvre physiologique des émotions, tout est contraction ou dilatation : des figures schématisent cela pour l'œil. Les mouvements de l'âme peuvent s'écrire avec de semblables diagrammes : les plus grandes oscillations, les plus larges respirations, les plus énergiques pulsations seront données, non par l'amour, non par la haine, non par l'ambition, mais par la Religion, — supérieure fusion de tous les sentiments, totalisation de la

vie, transcendance émotive. C'est, autrement, le vieil Idéal, celui qui de lune en lune découche : on le croit évanoui avec l'astre mort, et à la nouvelle réintégration il a refait son lit dans le croissant pur. Toujours pimpant, il surgit parmi les défuntes Années qui se penchent

Sur les balcons du Ciel en robes surannées.

La Science nouvelle, de même que les vieilles chimères, aboutit à des métaphores, et c'est vers la plus vieille et la plus jeune, vers l'éternelle, que nous tendons, aujourd'hui comme jadis, nos mains et nos interrogations, debout sur le seuil de l'Auberge élevée, à mi-chemin, par le Rêve.

REMY DE GOURMONT

LES LIVRES

L'Heure enchantée, par GABRIEL VICAIRE (Lemerre). — Ce volume de vers est un recueil de petits poèmes et de chansons. Les petits poèmes, d'une intimité et d'une délicatesse charmantes, sont encore d'une bien savante naïveté. Ils semblent parfois d'un bon moine candide du XII[e] siècle, ressuscité au XIX[e] pour composer en vers français, sur des sujets à peine profanes, quelque chose de fort semblable aux hymnes et proses latines où il célébra jadis les saints et les saintes de l'Eglise. Symboliques aussi, la plupart des poèmes de l'*Heure enchantée*. Les personnages : enchanteurs, fées, rois-mages, qui vivent dans de frais décors, sont chacun la personnification de quelque belle passion. Une *Fée*, c'est l'amoureuse dédaignant toute joie hormis l'amour; *Merlin*, c'est le volontaire vaincu de l'éternel féminin :

L'amante gardera sa folle royauté,
Et l'amant bienheureux bénira son servage
Tant qu'il aura sa douce reine à son côté...

Il faut louer M. Gabriel Vicaire d'avoir, avec le plus grand soin, accommodé son vers et sa strophe à la pensée qu'il a voulu exprimer, et cela sans disposer, comme d'autres, des myriapodes en combinaisons stupéfiantes. *Marie-Madeleine*, qui semble devoir être aimée plus encore que les autres pièces du volume, donne avec des trouvailles d'expression aussi bellement neuves que celle-ci :

Le front échevelé comme un chardon bourru

le plus parfait exemple de l'appropriation de la forme au fond. — Les *Quelques Chansons*, toutes d'un rythme gracieux et d'une allure coquette, sont un heureux intermède au milieu des tableaux de féerie que M. Gabriel Vicaire a composés. Elles s'harmonisent à merveille avec le reste de l'œuvre, et seront comme lui fort goûtées des lecteurs qui voudront se reposer un peu des poèmes compliqués d'aujourd'hui. — E. D.

La Néva, poésies, par Louis Dumur (Paris : Albert Savine, Saint-Pétersbourg : ancienne maison Mellier). — Je ne dirai rien sur la prosodie de ce livre.puisque aussi bien M.Edouard Dubus y a consacré un article auquel répond M.Louis Dumur (*Mercure de France*, numéros de mai et de juin). Je noterai toutefois que l'auteur obtient du vers construit sur l'accent tonique *fixe* de fort beaux effets d'alanguissement, de monotonie, de paix et de grandeur : certaines de ses descriptions de la nature sont d'une incomparable majesté. Mais il me paraît sans réplique qu'un tel vers ne saurait convenir à tous les sujets, et que l'employer toujours serait se priver des infinies ressources d'expression que permet la position facultative de l'accent tonique. A. V.

En Amour, par Jean Ajalbert (Tresse et Stock). — La moins compliquée des histoires, le développement logique d'un fait inéluctable, une constatation navrante de la fatalité. Une jeune fille se lie avec un jeune homme de condition sociale supérieure à la sienne; advient une grossesse : épouvantement de la fille,embêtement intense de l'homme; puis,après un avortement réussi, lâchage de la femelle encombrante par le mâle égoïste — et c'est tout. Bien banale et bien mince aventure, comme on voit; aussi n'est ce point dans l'anecdote que gît l'intérêt de l'œuvre. M. Jean Ajalbert, qui, comme tant d'autres de notre génération ennuyée, n'a point de la société actuelle une vision absolument folâtre, s'est demandé, avec pitié sans doute, comment *atteindrait* à l'amour une fille pauvre honnête un peu moins brute que son entour, et il est évident que pour lui ce qui arrive à l'ouvrière Marcelle, honnête indubitablement, *ne pouvait point ne pas arriver* — bien que son amant Paul ne soit ni plus ni moins égoïste que tous les hommes. C'est à la preuve de ceci que l'auteur applique ses excellentes qualités de psychologue sincère et d'observateur exact, avec une concision et une probité remarquables, dans un style « impressionniste » qui rappellerait — moins précieux cependant — celui dont M. Paul Adam écrivit *Soi*. Mais ce n'est ici le lieu de discuter ni le procédé ni l'esthétique de M. Ajalbert (sur quoi je reviendrai peut-être prochainement), et je lui chercherai querelle seulement à propos de deux inexactitudes impardonnables à un si grand ami de la vérité vraie. 1° Paul, pschutteux un rien plus grave que ses serins d'amis,a par moments des réflexions qui n'appartiennent qu'aux intellectuels : or, Paul n'est pas un imbécile, mais il n'est pas non plus un intellectuel; 2° l'avorteuse... Certes le langage est juste sinon la scène, mais on croirait lire *Les Mystères de Paris*. A. V.

Confessions d'un mangeur d'opium, de Thomas de Quincey, première traduction intégrale, par V. Descreux (Savine). — Nous signalons avec plaisir cette première version complète d'un livre déjà très connu par les traductions partielles d'Alfred de Musset (*L'Anglais mangeur d'opium*) et de Baudelaire. M. V. Descreux n'est pas, bien entendu, un traducteur de génie comme Baudelaire, mais il a fait un tra-

vail très acceptable, très consciencieux et qui manquait. Et il n'est pas facile de traduire un livre comme celui de de Quincey, écrit dans un style qui chante, toujours lyrique, avec le rythme presque de la poésie, une prose trop poétique sans doute, pèchant par excès de qualités, mais avec cela merveilleuse, une chose nouvelle.

En effet, tout le livre de de Quincey, dans son temps, était nouveau. Ces confessions d'un esprit hanté, d'une âme souffrante, ces étonnantes révélations de l'enfer et du paradis d'opium, prennent rang parmi les plus précieuses confessions que nous ayons. Ce sont des documents humains d'une valeur inestimable, étant, comme dit M. Descreux, « une autobiographie et le récit d'expériences nombreuses et variées sur un des agents les plus puissants que la nature ait donnés à l'homme. » Précieuses par l'analyse des faits, elles le sont autant, ces confessions, comme littérature. De Quincey est à la fois la victime de l'opium et son prêtre ; il s'agenouille devant son effroyable Déesse et entonne lui-même les hymnes de son propre martyre. — La Déesse accepta le sacrifice en donnant à son adorateur l'immortalité.

ARTHUR SYMONS.

Les évolutions de la critique française, par ERNEST TISSOT (Perrin et Cie). — L'auteur divise la critique en trois catégories : la critique littéraire, la critique moraliste, la critique analytique. Il étudie dans la première MM. Ferdinand Brunetière et Jules Lemaître, dans la seconde Barbey-d'Aurevilly et Edmond Scherer, dans la troisième MM. Paul Bourget et Emile Hennequin.

La place nous manque aujourd'hui pour rendre compte de ce livre, dont nous reparlerons dans notre prochain numéro.

A. V.

L'Inutile Beauté, par GUY DE MAUPASSANT (Havard). — Qu'est-ce que la pensée humaine ? Cette question vient d'être résolue par M. de Maupassant : — « Une fonction fortuite des centres nerveux de notre cerveau pareille aux actions chimiques imprévues, dues à des mélanges nouveaux, pareille aussi à une production d'électricité créée par des frottements ou des voisinages inattendus, à tous les phénomènes enfin engendrés par les fermentations infinies et fécondes de la matière qui vit ». — (page 40). R. G.

Dans la lettre de M. René Ghil, au numéro de mai, il faut lire (4me alinéa) : « *L'Œuvre* : c'est, en effet, l'Individu et la Collectivité... », au lieu de : « *L'Ame* : c'est, etc... »

Échos divers et communications

Ephraïm Mikhaël est mort le lundi 12 mai. Quoiqu'il fût très souffrant depuis quelque temps déjà, ses amis étaient loin de s'attendre à un si rapide dénouement. Le poëte de

l'Automne et du *Cor fleuri* se survit en des vers qui seront bientôt publiés.

Sous ce titre : **La Bataille littéraire**, la troisième page de la *Bataille* est exclusivement réservée tous les lundis à la littérature. M. Camille de Sainte-Croix, dont on y lit un original article chaque semaine, a la rédaction en chef de cette partie du journal, qu'il a su rendre tout à fait intéressante. — Avis à ceux qu'écœure l'ordinaire banalité des suppléments dits « littéraires ».

Un abonné nous demande si nous pouvons lui indiquer le nom du fauteur de ce charmant distique :

Mais nos goussets, moins heureux que les Gaules,
N'ont point connu l'invasion des Francs.

Consultée, la rédaction tout entière a donné sa langue aux chats. — Le concours reste ouvert.

M. Louis Pilate de Brinn'gaubast ne fait plus partie de la rédaction du *Mercure de France*.

Un grand concours international de littérature et d'art (Prose, Poésie, Dessin et Musique), absolument *gratuit* pour tous les concurrents, est ouvert par le Nord Littéraire, sous les auspices de MM. Leconte de Lisle, François Coppée, Sully-Prudhomme, Nadaud et Desrousseaux. — Nombreuses récompenses. — Demander le programme au Secrétariat, 113, rue de Paris, à Valenciennes.

L'**Ermitage**, revue mensuelle née en avril et à qui nous souhaitons la bienvenue, nous envoie son N° 2. Nous y remarquons une poésie de notre collaborateur M. Laurent Tailhade : *Le Blason de Flore;* deux sonnets de M. Auguste Dorchain; un substantiel article de M. Henri Mazel : *Le Problème religieux;* et deux ballades de M. Georges Fourest.

Dans la **Revue Bleue** (N° du 3 mai), un curieux article de notre confrère M. Henry Lapauze sur *Tolstoï pédagogue*.

L'**Art Moderne** (Bruxelles), que MM. Octave Maus, Edmond Picard et Emile Verhaeren maintiennent à une si belle altitude d'art, a publié dans ses derniers numéros d'intéressants articles sur *Hans Richter*, les *Poëmes anciens et romanesques* d'Henri de Régnier, la *Bête humaine*, la *Musique russe*.

La **France moderne** (Marseille) vient de terminer la publication de *Byzance*, la nouvelle œuvre de M. Jean Lombard, qui va paraître chez Albert Savine.

MERCVRE.

Le Gérant: A. VALLETTE.

Impr. ROUGIER, 11, rue du Regard, Paris.

UNE *PASSION* ESPAGNOLE A ALGER

En même temps que la *Passion* du poète Haraucourt se déclamait, le Vendredi-Saint, au Cirque d'Été, — à Alger, dans un cirque également, une troupe d'amateurs espagnols représentait la *Passion*, selon les Évangiles.

Ce drame, en six actes et 14 tableaux, dialogué par Enrique Escrich, et remanié par le sieur Garijo, le Judas de la troupe, offrait cet intérêt d'être joué par des pêcheurs, des ouvriers, des femmes du peuple, tout comme les mystères du moyen-âge et les représentations d'Oberammergau.

Ces artisans aux jambes nues et aux mains calleuses n'avaient, jusque-là, figuré encore qu'à huis-clos, dans un répertoire ancien et moderne, sur un théâtre à eux, perdu sous les voûtes noires et âcres de la Pêcherie, devant un public recruté dans la plèbe espagnole, très nombreuse ici. C'était la première fois qu'ils paraissaient devant la foule bigarrée des hiverneurs cosmopolites, des Algériens, et du commun italien, maltais, juif et arabe. Aussi le cirque Bab-el-Oued était il plein.

Ce que furent les acteurs et la pièce, on le devine aisément : celle-ci naïve, ceux-là assez gauches, et l'effet produit à la fois amusant et tou-

chant; car si parfois la simplicité des décors et des costumes déroutait le sérieux des spectateurs, en revanche la poésie et la beauté du poème jetaient une sorte de grâce triste sur la nudité des accessoires et la pauvreté des interprètes.

D'ailleurs, il faut s'entendre. Il ne saurait être question d'art. Ces bonnes gens n'étaient pas des acteurs : ils ne savaient ni se camper, ni marcher, ni déclamer en histrions; mais c'étaient des hommes, des femmes, des enfants, êtres primitifs et d'instinct; aussi apportaient-ils sur les planches une sincérité d'attitude inattendue, un parfait ensemble de personnages humbles, des silhouettes frappantes de vie et de vérité, toutes choses qui — pour les esprits raffinés et les cœurs simples — rendaient cette *Passion* émouvante, bonhomme et cordiale, à la façon des Noëls provençaux, et des « Chemins de la Croix » qu'on voit dans les églises de village.

Oui, au cours du drame, empruntant ses détails aux quatre évangélistes Matthieu, Marc, Luc et Jean, et se déroulant, selon l'art Shakespearien, en des scènes courtes et des changements à vue, peu à peu et de plus en plus un charme enfantin et populaire revêtait ces acteurs simplets, aux immobilités de figures de cire ou aux gestes lents et rares de mannequins en bois. Leurs visages offraient, chez Magdeleine, Pierre, Judas et les autres apôtres, des expressions naturelles, peu accentuées, bien conformes à la tradition des images de piété coloriées. Le Christ surtout — un typographe — hâve, décharné, brun, la barbe et la chevelure sombres de Christ espagnol, montrait, à défaut d'émotion et de sourire, une tristesse résignée de pauvre homme, les méditations absorbées, l'œil fixe d'un rêveur utopiste; et lorsqu'il disait au traître, avec un accent de reproche poi-

gnant : « *Ah ! Joudas ! Joudas !...* » l'illusion naissait presque.

Et l'impression religieuse aussi ! Par moments, un grand silence descendait sur cette foule mêlée, mi-partie indifférente et crédule : on entendait alors la voix presque haute, psalmodiante, du souffleur, à laquelle les répliques des acteurs faisaient écho, comme les répons d'une litanie.

Jusqu'à cette langue espagnole qui exerçait une séduction : si douce pour les cantiques de l'*Entrada triunfal en Jérusalem*, si sonore pour le repentir et l'aveu d'amour de Magdeleine, si gutturale pour la *Desesperacion de Judas !*

Je ne sais si avec de vrais, de grands acteurs, les symboles de fraternité évangélique répandus dans la *Passion*, prendraient autant de vie et de relief qu'ils en ont eu, en s'incarnant dans les faits et gestes de ces artisans sans éducation : la Cène, le lavement des pieds, le pain partagé, le baiser d'adieu aux disciples, apparaissaient là comme des actes de la vie journalière, à la fois très familiers et très grands.

Aujourd'hui le Christ, Judas et Pierre sont retournés à leur barque ou à leur échoppe, les Saintes Femmes et Magdeleine à leur atelier; leur illusion d'un jour est finie ; sans doute, ils y repenseront souvent, avec regret peut-être.

« Heureux les pauvres d'esprit ! » a dit le Christ. Cette maxime ne s'applique-t-elle pas à ces braves gens, qui ont eu la joie imaginaire et naïve de voir s'ouvrir pour eux le royaume du ciel, en cette heure où, à peu près de dix-neuf cents ans de distance, ils interprétaient, héritiers inconscients du moyen-âge, un drame unique, le plus beau, le plus pur, le plus émouvant qu'il y ait au monde ?

PAUL MARGUERITTE.

LES ILLUSIONS PERDUES

Sur tes cheveux, flots indulgents couleur de soufre,
Où rôdent des parfums graves d'héliotrope,
Ainsi que sur un Océan berceur, oh ! souffre
Que navigue mon Cœur, loin des golfes d'Europe !...

Mon Cœur, vaisseau spectral, dont la quille broyée
Est rouge encor du sang des antiques batailles,
Vaisseau, dont la mâture énorme, foudroyée,
Se tord, en l'appel vain des blanches funérailles !

Mon Cœur, vaisseau privé des propices étoiles,
Qui soupçonne les dents des roches acérées
Et dont un vent hurlant gonfle et ronge les voiles
Que les boulets des vieux combats ont lacérées...

Mais tu n'as point pitié du navire qui souffre
Et qui voudrait s'enfuir, loin de golfes d'Europe !...
Et voilà que tes beaux cheveux, couleur de soufre,
Hélas ! grisent, déjà, le parc, d'héliotrope !....

Sois pitoyable !... En ce bateau plein d'agonies
Sanglote un équipage étrange et lamentable
De Squelettes moisis, venus des Gémonies,
Et de Faunes, plaignant la glace indubitable !...

Sois bonne !... Vois : les uns, de leurs orbites vides,
Pleurent le souvenir des vieilles Conjonctures,
Les autres, vers l'azur tendant leurs bras avides,
Implorent les baisers chauds des Rives Futures !...

Sur tes cheveux, flots indulgents couleur de soufre,
Où rôdent des parfums graves d'héliotrope,
Ainsi que sur un Océan berceur, oh ! souffre
Que navigue mon Cœur, loin des golfes d'Europe.

Le rhythme lent et câlineur des blondes vagues,
Leurs effluves doux comme une brise d'automne,
Berçant mon Cœur, lui chanteront des chansons vagues
Sur un vieil air, un air très vieux !... Si monotone !...

Et cela calmera le désespoir, sans doute,
Des Squelettes hurleurs et des avides Faunes
Dont les pleurs, ruisselants et sanglants, goutte à goutte,
Voudraient tomber, chère Toison, dans tes flots jaunes....

Mais tu n'as point pitié du navire qui souffre,
Et qui rêve s'enfuir loin des golfes d'Europe !....
Et voilà que tes beaux cheveux, couleur de soufre,
Hélas ! grisent, déjà, le parc, d'héliotrope !....

G. Albert Aurier.



LA SUCCUBE

Me voici : Je suis la blanche et la frêle
Qui chante en ton cœur, dans les soirs languides.
Le parfum discret de tes vœux me guide
En ton cœur, malgré les pudeurs rebelles.

Oh! ne passe pas la main sur ton front.
Ne me chasse pas, comme un oiseau vil.
Tes désirs vainqueurs m'attendent. — Ont-ils
Oublié l'heure où nous nous aimerons?

Les amantes sont très obéissantes.
Aux vibrations de tes sens j'arrive.
Autour de toi mes beautés fugitives
Dans l'air passent, et je chante, je chante...

Regarde mes seins laiteux, mes seins durs,
Mon ventre poli comme un plat d'or. — Va,
Tes yeux fermés ne te cacheront pas
Mes reins savoureux comme un beau fruit mûr.

Eclose au soleil noir de ta pensée,
Je suis dans tes yeux et dans tes oreilles:
Désormais, que ton cerveau dorme ou veille,
Mes cent formes seront tes fiancées.

Et tu sentiras mon torse lascif,
Dans l'écœurement des mauvais sommeils,
Rouler sur ton corps énervé, — pareil
Aux vagues baisant les rochers passifs.

Oubliais-tu donc le blasphème infâme
De tes rêves, parmi les Litanies ?
Vois, je suis la fleur de ton insomnie
Pleine de senteurs et de chair de femmes.

Or voici que le serpent de velours
Te broye en ses nœuds lubriques et doux,
Et que l'obsédant Eros crie et bout
Dans les cavités de ton crâne lourd.

LOUIS DENISE.

LES ÉCRIVAINS DE FILLES

I

C'est sous les auspices de MM. Zola et de Goncourt que Joris-Karl Huysmans débuta dans les lettres.

Bien qu'inféodé à l'idiosyncrasie de ces deux écrivains, bien que procédant de leur manière, en une certaine mesure, il sut, du premier coup, faire pressentir, sous le fatras des récurrences fatales, des imitations obligées en un volume de début, un artiste à tous crins, d'une nervosité suraiguë, capricant et sincère.

Ce en quoi il se distingue de ses deux aînés, il nous sera d'autant plus facile de l'établir que ces trois maîtres ont, un jour, documenté le même sujet; tous trois ont étudié les mœurs de la *fille* en des œuvres valeureuses, différemment attachantes, *Marthe*, *Nana*, *La fille Elisa*.

De l'étude comparée de ces trois œuvres, va ressortir la différence de leur tempérament.

II

Zola, cette façon d'ogre littéraire, hanté de rêves de parvenu, devait tout de suite imaginer la courtisane de haut vol, entretenue dans une orgie de dorures criardes et de plantes rares, la « mousseuse » de première marque, aux épaules nues onérées de perles fastueuses. Il vole, comme un moucheron à la lumière, à tout ce qui flambe et culmine, à tout ce qui tient, comme il ritournelle dans ses chroniques, « le haut du pavé ». Il devait saisir cette occasion de déverser le trop plein de ses rêves, de ses envies, de ses appétences de linge fin et de chère-lie. Déjà, il avait tenté d'incarner sa dévorante ambition dans *Son Excellence Eugène Rougon*. Pour dépeindre cette fille qui traverse la scène dans un vacarme de millions secoués et de rires, jetant sur tout un reflet d'or et de sang, pour dresser cette idole de chair gavée de luxes, emplissant Paris du roulement de ses équipages, de l'éclat de ses toilettes, de la rumeur montante de ses fêtes,

il n'avait qu'à fermer les yeux et copier la forme sous laquelle lui était apparue la gloire, cette gloire de réclame, tapageuse et bruyante, qu'il rêvait et qu'il sut conquérir. Il souhaitait d'être cette exhibition devant un public dont les yeux flambent. Il mit dans *Nana* son désir de domination, son besoin de parvenir, son impatience d'être quelqu'un. Il a écrit ce livre avec la fièvre de ses convoitises, avec ses angoisses d'ambition surchauffée, ses inquiétudes d'homme en quête de réclame à outrance. Zola, c'est Nana ! Il n'est pas jusqu'au nom qui n'offre — en sa sonorité dissyllabique de tam-tam — une frappante analogie. Nana, c'est Zola. C'est le symbole de sa vie publique, à cette courtisane de lettres, qui s'étala pendant dix ans sur les affiches des murs et dans les manifestes des préfaces, et que consacrèrent les fanfares triomphales des centièmes éditions. Pendant dix ans, Zola accapara exclusivement les librairies comme Nana le trottoir, démembrant, pillant, saccageant les réputations de confrères, faisant la retape jusque dans les rédactions exotiques, promenant sur la Chaussée le quadrige de sa gloire de mi-carême, de pharmacien de Sainte-Menehould, de savonnier du Congo. Aujourd'hui la gloire flambe encore, mais la mèche commence à charbonner. Les sympathies s'éloignent. Les princes s'envolent. C'est la baisse, le tour des entrepreneurs de démolitions, des gros négociants de Bercy : Zola, ce sera Nana jusqu'au bout, Nana mourant abandonnée dans une chambre d'hôtel, aux premières lueurs d'incendie d'une révolution ; il mourra, lui, dans la débâcle de son talent, les chairs dissoutes, liquéfiées par la basse prostitution, aux cris de guerre des romanciers symbolistes et des poètes décadents. Est-ce qu'il ne patauge pas déjà dans les ruisseaux marécageux du feuilleton ?

C'est parce qu'il a mis en jeu sa personnalité qu'il a fait de *Nana* une œuvre vivante et attachante : c'est son chef-d'œuvre. Il a donné tout ce qu'il avait, il s'y est vidé. Ses moyens s'y décèlent plus éclatants. Le but qu'il poursuit s'éclaire tel : réunir, sous le prétexte d'un roman, tout ce qui a rapport à la condition du type choisi, grouper autour de lui tous les épisodes, tous les faits-divers inhérents à son milieu. Etant donné que Zola avait comme type choisi la fille, il devait décrire les lieux fréquentés

par la fille : les théâtres, un soir de première, les courses ; il devait accidenter sa vie de parties de campagne, de suicides, de dîners en des gargotes louches, de nuits d'hôtel meublé, de rafles de police, de sorte que le roman devient un parfait manuel de la profession.

III

Supérieur est l'art de M. de Goncourt, qui ne vise point seulement à monnayer sa gloire en mettant quelque complaisance à gratter le prurit sexuel des masses. Il ne s'adresse point à un public spécial de gares et de stations balnéaires. Il ne se soucie guère d'une clientèle de quincailliers et de vétérinaires dont la compréhension intellectuelle ne se hausse pas au delà des chroniques de Lepelletier et des contes de la Mère l'Oie. Encore veut-il, à côté d'amuser — si tant est qu'il y tende — instruire.

Son œuvre témoigne davantage de curiosité psychique, de commisération pour les misères humaines. Il veut — et c'est le mot de sa préface — donner à réfléchir.

Sa méthode est toute rationnelle, empirique, et si les prétentions scientifiques qu'il affecte font sourire les Géraudel et les Pasteur officiels et officieux, gens qui ont, comme chacun sait, l'épigramme prompte et le dédain facile, il n'en est pas moins acquis que ses romans se recommandent à l'attention par leur valeur documentaire, l'acuité de leur analyse, l'originalité de leurs aperçus. Ils sont à considérer au même titre que la relation d'un impartial témoin des faits.

C'est prudemment qu'il instrumente, non avec cette verve brouillonne de Zola presque toujours mal informé, n'effleurant que superficiellement les choses, mais avec le sérieux et l'autorité d'un expérimentateur prudent et avisé.

Et tout d'abord, pour mieux étreindre, il embrasse moins. Son ambition n'est pas de parcourir tous les cycles possibles d'une existence de prostituée. Il s'astreint à une catégorie spéciale, à une classe délimitée, soucieux d'en dégager un type. L'objet de ses études ne sera ni la lorette, ni la demoiselle de magasin, ni la pierreuse des boulevards du Nord, mais la fille de maison.

Aussi bien, nous saisissons ici un souci d'ordre, de classification où transparaît l'historien.

Ces milieux bruyants où s'agite et tourbillonne *Nana* ne sont guère du fait de M. de Goncourt, plus assagi, requis plutôt par l'ombre des bibliothèques, le calme du chez soi, le silence du cabinet. C'est un monde plus humble, plus recueilli, qui verra l'évolution d'*Elisa*. L'auteur nous la montre successivement dans les terroirs vagues de la Chapelle, dans les oubliettes de province, dans les déserts prostitutoires de Grenelle, finalement dans une façon de silo répressif, à Noirlieu, où elle achève de mourir, étranglée de mutisme.

Nana ne s'explique pas plus que les prétentions académiques de Zola. Fille d'alcooliques, nourrie de charcuterie, de viandes douteuses et de vins pauvres, elle a la santé des chairs, la chevelure opulente, toute une floraison physique qui étonne. Roulure d'ateliers et de faubourgs, sans la moindre éducation, elle se trouve tout à coup — sait-on comment ? — en état de tenir un bout de rôle aux Variétés. Elle le tient mal, soit !.. mais encore cette prétention d'entrer au théâtre, même non fondée, exige-t-elle des nerfs, du chien, une certaine vivacité d'intelligence et comme qui dirait un esprit d'aventure ; d'autant que les filles de joie de la catégorie de *Nana* ne se recrutent guère à la Goutte d'or. La plupart exhibent d'authentiques brevets d'institutrices, d'autres détiennent aux plis de leurs jupes un peu de l'odeur du couvent où elles furent éduquées ; quelques-unes même (et ce sont les perles) ont au fond de leur mémoire l'usage des cours de la Légion d'honneur.

La fille *Elisa* s'explique davantage. M. de Goncourt a d'ailleurs le souci de nous exposer préalablement la recette de ses personnages. Il nous fait assister à la confection de ses héros. Nous savons de quels éléments ils se composent, de telle sorte qu'une fatalité préside à leurs actes. Chez eux, les vertus et les vices ne sont plus qu'une sécrétion, qu'un produit au même titre que — c'est l'expression de Taine — le vitriol et le sucre.

Toute fille placée dans les conditions d'*Elisa* agira comme elle inévitablement. Fille d'une sage-femme de la Chapelle, elle est de bonne heure initiée à ce que d'ordinaire les enfants ignorent de l'amour ; avenante et passive, engluée de paresse, elle se déprime encore de

deux fièvres typhoïdes ; battue par sa mère, une façon de détraquée, elle songe à fuir, juste au moment où survient chez la sage-femme une fille publique de ses clientes, en pension dans une maison de province. Elle conçoit de suivre cette fille ; elle la suit, et la voilà à son tour pensionnaire de la maison de Bourlemont.

Plus tard, elle revient à Paris, à Grenelle, où, dans une maison, elle se toque d'un pioupiou.

Je vous vois d'ici sourire. Les bien informés savent que cet amour de l'uniforme ne sévit que parmi les filles vicieuses dont ne saurait être *Elisa*, et que chez ces filles encore les bottes prévalent. L'infanterie manque effectivement d'allure et de prestance décorative. Mieux séduisent les cavaliers, avec tout le cuivre et le faux or de leur clinquante chaudronnerie.

Vous sourirez davantage à l'épisode du cimetière où *Elisa* tue son pioupiou, qui veut la prendre, parce que c'est sur une terre friable faite d'une poussière d'ossements, où *Elisa* la prostituée, la fille en carte, repousse un viol, où *Elisa*, la basse ouvrière des dernières besognes, la machine inconsciente d'amour, se redresse subitement et se révolte à l'idée de fonctionner, parce que c'est parmi des tombes.

Faut-il, de ces invraisemblances, conclure autre chose, sinon que M. de Goncourt dénote ici l'amour du rare et de l'imprévu, qui fit de lui, dans notre société moderne, l'initiateur de l'art Japonais et de l'art du XVIIIe siècle, la subtilité de vieux civilisé qui le pousse à s'éprendre de collections uniques et de bibelots étranges ?

Et partout le long du livre éclate son goût d'anecdotes bizarres. Où entre *Elisa*, les filles nous sont évoquées avec un relief saisissant. Deux lignes, et les voilà animées d'un flot de pourpre, toutes frémissantes de sang chaud et de chair vivante, prises sur le vif, dans un geste qui les révèle, dans une attitude qui résume leur tempérament.

Et puis le roman d'*Elisa* a une portée sociale. M. de Goncourt lui a donné les allures d'un plaidoyer. Il s'en est servi pour protester contre la pénalité du silence continu dans les prisons.

Je sais bien que Zola, lui aussi, a tenté de donner une valeur philosophique à son livre. Il a, çà et là, de petites phrases incisives sur la mouche d'or, mais quel truc de

féerie démodé! Ne s'avise-t-il pas de nous suggérer *Nana* comme un instrument de vengeance entre les mains de la divinité! Oui, *Nana* devient la verge avec quoi le bon Dieu fouette, pour la punir, une bourgeoisie corrompue, une noblesse plus riche en vices qu'en scrupules. C'est pour cela qu'elle pourrit les hommes, *Nana!* c'est pour cela qu'elle ruine les familles, qu'elle désorganise la société! C'est une des dix plaies d'Egypte, une petite peste que le bon Dieu envoie, en guise de carte de visite, aux mortels, pour se rappeler à leur bon souvenir, et les morigéner quelque peu de leur vie de désordres et de leurs sottes dépravations. Mon Dieu! c'est une théorie comme une autre, mais elle n'est justiciable que des seuls abonnés du *Journal des Débats*, et c'est avec de pareilles billevesées que les aïeules, au soir, endorment les petits enfants.

Donc, résumons. Si Zola surtout amuse, Goncourt davantage instruit; si celui-là s'adresse de préférence à l'imagination et aux sens, celui-ci veut avant tout émouvoir l'esprit et le cœur.

Huysmans, lui, s'attaque aux nerfs.

IV

Intime spécialement se révèle l'art de J. K. Huysmans. Dans *Marthe*, il ne s'est pas suffisamment évadé de la double influence de ses aînés. Il écrit, plein de leur préoccupation, hanté de leur faire, de leurs procédés, du souvenir de leur gloire. Il y a chez lui, bien qu'à la fin Goncourt l'emporte, une espèce d'hésitation: de là en son œuvre un manque d'équilibre, de santé morale.

Je n'oublie pas que son livre sur la fille est le premier en date, et cela me sert à constater sa bravoure et son indépendance.

Marthe, encore qu'elle soit l'aînée, tient de *Nana* et d'*Elisa*, mais elle n'a ni le relief de l'une ni l'intérêt de l'autre. C'est que Huysmans est impuissant à s'objectiver. Il n'est apte qu'à noter ses propres sensations, et l'on voit dès les premières pages de son livre que, sous le prétexte d'une monographie de la fille, il tient journal de ses états d'esprit.

Une sorte d'idylle entre *Marthe* et *Leo* (lisez Huysmans), qui normalement ne devrait être qu'un hors-d'œuvre, de-

vient, par ses proportions, l'intérêt local du roman, qui n'est plus l'histoire d'une fille mais la relation d'un collage. On y assiste aux développements embryonnaires d'une idée qui préside à tout l'œuvre de l'écrivain, et qui se manifestera tout à l'heure dans *Les Sœurs Vatard* et *En ménage*, un des plus beaux livres de notre littérature.

Entre temps, Huysmans se rappelle qu'il a voulu raconter une fille, et il nous conduit dans une maison de tolérance, mais ici même les sensations qu'il décrit sont purement subjectives; ce qu'il n'oublie, c'est, par exemple, l'hésitation d'un monsieur à rentrer dans le débit par peur d'être vu, et attendant pour ressortir que l'omnibus soit passé et que la rue soit vide. Toujours *Leo* (lisez Huysmans) apparaît brusquement entre les lignes, au coin des pages, crache une phrase amère, vomit un dégoût, et met derrière les agitations fantômales de l'héroïne l'écran de sa personnalité.

Comme *Nana*, *Marthe* se fait actrice, mais c'est à Bobino; comme *Nana*, elle devient agenouillée et mousseuse de haute marque, ayant salons et riches entreteneurs, mais cela dure dix lignes que Huysmans expédie avec une hâte visible et sans doute pour ne pas mentir à son sous-titre. Comme Huysmans, *Marthe* est triste et farouche. Elle prend en pitié ses amants parce que bourgeois portant des chemises de soie fine, et dont les banalités l'écœurent (!). Comme Huysmans, elle a des révoltes âpres, constate ses chutes avec des exclamations romantiques et pressure rageusement ses plaies en digne apôtre du pessimisme.

Mais le manque d'objectivité, le manque d'imagination de l'auteur, on ne songe pas à s'en plaindre, le fond intéressant moins chez lui que la forme, le piquant des détails, l'humour et l'endiablerie des tropes, l'outrance de la syntaxe et la verroterie d'un style le plus éclatant qui soit.

Sa langue vit et de quelle ardeur! Il a des crudités de Batave exprimant tout, ne reculant pas devant certaines particularités honteuses qu'assume Téniers, débordant de sensualités gloutonnes à la façon de Rubens et de Jordaëns.

Il a des petites phrases qui flocquent, impertinente

comme des drapeaux de victoire, d'autres qui glissent avec des prestesses d'anguille. Il a des mots qui vous déconcertent, qui vous rabrouent et vous rudoient à la façon des gendarmes ; d'autres qui vous soufflent une haleine chaude au visage, vous prennent la main, vous mettent dans l'oreille un chuchotement honteux de coin de rue, déchaînant la bête ; et du remuement des pages montent d'accablantes touffeurs, d'empoisonnées fragrances, toute une lourdeur de ciel d'orage qui énerve.

Ce n'est plus, comme chez Zola, l'odeur des germes robustes, une exaltation de vie, le travail des fumiers dans les étables, l'effusion d'un trop plein de sève, le rut puissant et sain, non ! c'est l'accumulation, dans les cellules nerveuses, de l'électricité mauvaise que dégage la vie au gaz, c'est cette sorte d'exaspération que donne l'abus du tabac et des alcools, c'est cette fièvre du sang qui porte au crime et qui va se résoudre, selon l'heure, en suicide ou en viol.

V

Je m'arrête, encore que le sujet soit diablement étoffé et susceptible d'autres développements. Il me suffit d'avoir indiqué des nuances, sans me dissimuler ce que certains détails de ce badinage ont d'un peu spécieux. Mais ce spécieux — écueil inévitable de tout parallèle — a cette excuse que s'il exagère les différences c'est pour les mieux faire sentir, outre qu'il n'échappera pas à personne que ce parallèle était tout indiqué, entre trois écrivains inégalement géniaux, mais qui ont d'autres points communs que la couverture citron de Charpentier, entre trois écrivains dont les œuvres notoirement dissemblables (étant originales) témoignent au fond de tendances analogues et qui, aux mutuelles répercussions chromiques, forment une trilogie sympathique dans la progression mathématique suivante : Huysmans — Zola — Goncourt.

Ernest Raynaud.



CHANSON

J'ai mis mon cœur
A la fenêtre.
Qui veut connaître
L'oiseau moqueur ?

Venez ensemble,
Blonds et châtains,
Vieux galantins
Dont la main tremble ;

Venez, bourgeois,
Magistrature,
Gens de nature,
Bons villageois;

Arrivez, minces
Bétereaux,
Godelureaux,
Nobles et princes,

Et vous, soudards
Du roi d'Espagne
Dont j'accompagne
Les étendards,

Et vous, moroses
Ou gais sonneurs,
Tambourineurs
Du bois des roses !

Gros et menus,
Meilleurs ou pires,
Soyez, messires,
Les bienvenus.

C'est chose due,
Que votre amour.
Vite une cour
Très assidue.

Je sais très bien
Que je suis belle;
Pas de rebelle.
On n'y peut rien.

Allez, esclaves,
Allez gaiement.
C'est le moment;
Partez, mes braves.

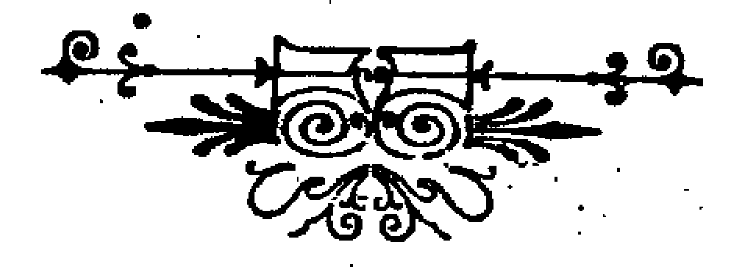
Sages et fous,
Entrez en lice.
Pour votre Alice
Eborgnez-vous.

Croisez vos battes,
Beaux Arlequins,
Marchez, faquins,
A quatre pattes.

Baisez, tremblants,
Tous à la queue,
Ma robe bleue
A sept volants.

Au son des flûtes
De bois doré,
Moi, je rirai
De vos culbutes.

GABRIEL VICAIRE.



LA MORT DU ROI

A Maurice Baud

Le Roi dépossédé, sur la grève en tourmente,
Au désespoir des flots heurte le désespoir
De survivre à son sceptre, et de n'avoir point d'hoir
A qui léguer l'Épée et l'Armure Sanglante.

Par l'ouragan brutal qui violente la nuit,
Le Roi féroce rêve aux lointaines batailles,
Où, le corps balafré de géantes entailles,
Il noyait dans la pourpre son royal ennui.

Il rêve des Hérauts qui proféraient sa gloire
Sur des chevaux cabrés dans le vent meurtrier,
Tandis que les Clairons, dressés sur l'étrier,
Sonnaient à pleins poumons l'hallali de victoire.

Et c'est aussi l'horreur des crépuscules roux
Peuplés de grands corbeaux, dont les rostres tragiques
Fouillent les morts et les blessés cataleptiques
Parmi des Femmes qui sanglotent à genoux....

— A tout cela rêvant, et sans nulle épouvante,
Le Roi se dit que puisque tout est bien fini,
Puisque son peuple ingrat pour jamais l'a banni,
Il est temps de vomir son âme impénitente.

Et le triste Monarque aux poings gantés de fer
Crispe ses doigts fatals au pommeau de son glaive...
Et, farouche, il mourut en hurlant sur la grève,
Dans la clameur sinistre et rauque de la mer.

JEAN COURT

SOURIRES PINCÉS

A l'ami Buchotte

LE BÊCHEUR.

Il bêche tout le jour, presque indifférent à la chaleur. De temps en temps, il passe sa manche de chemise sur son front, et écrase, en riche qui s'ignore, des perles de sueur. A-t-il soif? Il boit à même la cruche d'eau au ventre de terre brune. Il bêche, afin que plus tard les choux s'ouvrent comme de grosses roses, et que, dans quinze jours, trois semaines au plus, les petits pois s'annoncent bien. Voilà que commence à l'horizon la chute oblique du soleil. Il bêche encore, sans se douter que, s'il ôtait sa chemise et sa culotte, il serait tout pareil au petit homme nu qu'on voit bêcher sur la couverture des livres édités par Alphonse Lemerre !

LES VERS LUISANTS.

Le soir tombe sur le bois fatigué. Les oiseaux rentrent et se cherchent dans les feuilles, qui ne font pas plus de bruit que leurs ailes. Ils voudraient bien y voir un peu. Mais les étoiles sont trop loin et la lune ne descend pas assez près. En outre, le rouge des cenelles et des gratte-culs est insuffisant. Soudain, pour éclairer leurs amours, savante à composer la gamme des lueurs, la mousse entremetteuse allume tous ses vers.

L'HERBE.

Toute pleine de rosée, l'herbe reluit, tendre, verte, presque transparente. Un petit ruisseau

coule dans ses brins. L'homme grave qui se promène à soif. Déjà, il arrondit ses deux mains. Mais il craint de s'abaisser, en se baissant pour boire. Ensuite l'homme grave a faim. Mais sa pudeur l'empêche, la fausse, la sotte, de s'offrir à genoux un dîner d'herbe fraîche !

LES BŒUFS.

Lents et tranquilles, les grands bœufs viennent boire. Le dos en ligne, ils boivent. C'est à peine si l'eau tremble. Enfin, rafraîchis, non grisés, ils relèvent la tête en même temps et s'en vont, comme ils étaient venus, sagement. Mais l'un d'eux s'attarde. Le bouvier très doux a beau lui piquer, sans malice, les écailles de crotte qui pendent à ses fesses : l'un d'eux s'attarde, et, les sabots plantés en terre, s'oublie à contempler l'image de ses cornes.

L'AFFUT.

Le chasseur s'est assis près d'un tronc, le canon de son fusil appuyé sur une branche. Il écoute le bois s'endormir. Les arbres prennent des apparences humaines. Toute la paix du soir entre dans son cœur. La lune et lui se sourient. Bientôt, il pose son fusil près de lui, et, faisant avec ses doigts des gestes d'imitation, remuant faiblement la tête comme pour marquer la mesure, le bon chasseur, sans rancune, regarde les lapins danser leur menuet.

LA VENDANGE.

Tout le jour, semblables à des épouvantails en vie, des êtres effrayants ont coupé le raisin. Au pied des ceps, des feuilles rouillées s'efforcent, en voletant, de raccrocher leur queue à quelque

chose. De retour les oiseaux modulent leur surprise. Qui donc, sans eux, a vendangé leur vigne? et les merles soupçonneux observent de travers l'attitude des grives.

LE PÊCHEUR A LA LIGNE.

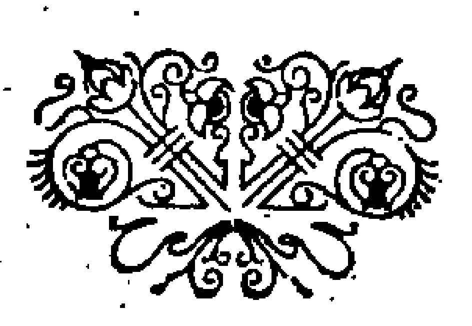
Les ruisseaux accourent au bassin où se repose la rivière. L'un apporte le murmure câlin de ses joncs; l'autre, sur un mince filet clair, pur de toute boue, écrêmé sous les dents de la roue du moulin, tout essouflé et comme toussotant, pour avoir tant sauté de cailloux, apporte le plain-chant des canards du village, tandis qu'au milieu du bassin, où s'égrène un vol de mouches, les poissons font des ronds à fleur d'eau, paillètent, et, repus, loin des bords, se demandent entre eux à quoi s'occupe ainsi le pêcheur à la ligne?

LES MOINEAUX.

Vient décembre. Les arbres tout à coup blancs semblent avoir été enlevés comme avec la main. Les moineaux chantent leur faim sur tous les tons. Mais la neige les attrape sans pitié, ironique, et leur dit : « Moineaux, je mets la nappe! »

Vient Avril. Sur les arbres, aujourd'hui comme hier, le blanc tombe avec profusion. Mais les moineaux malins, quoique moineaux, devinent un nouveau piège, et se tiennent sur leur garde. On ne la leur fait pas deux fois: « Tout ce blanc, c'est bien sûr encore de la neige! »

RENARD.



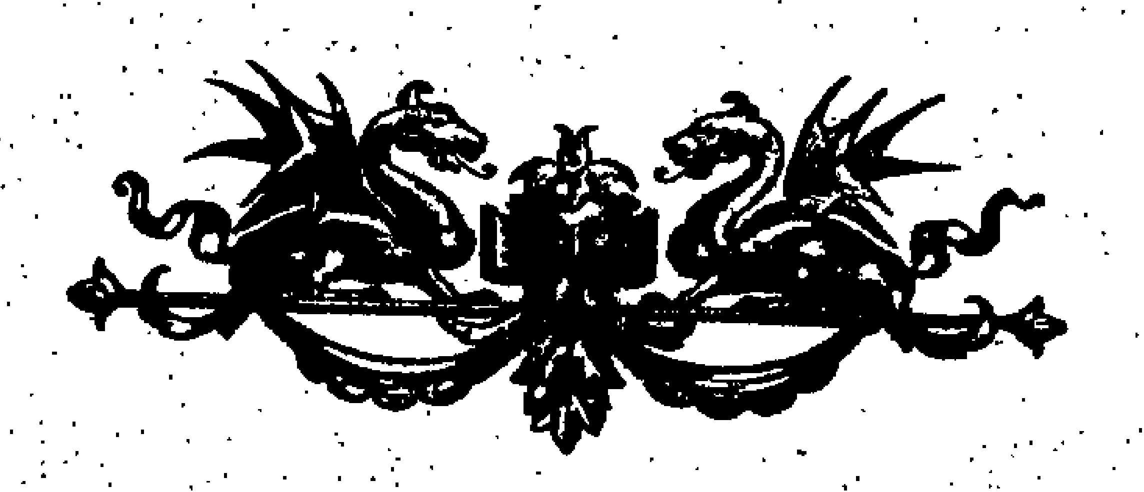
ABANDON

Comme un rêve s'évanouit,
Vers l'horizon s'enfuit le voile
Qui cachait la dernière étoile.
— Mais, las ! du Ciel tout bleu l'étoile aussi s'enfuit
Comme un rêve s'évanouit.

Comme un rêve s'évanouit,
Des clairs soleils s'enfuit la gloire.
— Dans le couchant de la mémoire,
Las ! le vol éperdu de l'heure aussi s'enfuit
Comme un rêve s'évanouit.

Comme un rêve s'évanouit,
Des chères fleurs s'enfuit l'haleine.
— Mais, las ! l'inéluctable Peine,
Désertant à jamais mon cœur, aussi s'enfuit
Comme un rêve s'évanouit.

PAUL MORISSE.



LA SCULPTURE AUX DEUX SALONS

En une époque que caractérise un si aigu besoin de nouveauté et de non-vu, cette chose étonne à l'inspection de nos salons de sculpture : que, ayant à leur portée un si facile moyen de rajeunir leur art, tout en le faisant rentrer dans ses vraies traditions, — j'entends la polychromie, — nos manieurs de glaise n'aient pas l'air d'y songer. On peut objecter sans doute que Messieurs les Peintres devraient au moins donner le bon exemple et n'afficher pas en des toiles plus lugubrement ternes que des trottoirs un si parfait mépris de la couleur. A cela il n'y a rien à répondre, en effet.

Autre courante guitare : « La moyenne du Salon de sculpture est, dit-on, plus élevée que celle de la peinture ». En supposant que cela soit vrai, et il n'y a aucune raison de le croire, qu'est-ce que ces histoires de *moyennes* peuvent bien nous faire ? A moins qu'on ne trouve qu'il en faut pour tous les goûts, et que les images d'Epinal amusent autant les enfants que les cavaliers de Detaille réjouissent A. Wolff. A quoi nous accédons volontiers.

L'Exposition du Champs-de-Mars a deux gros mérites : D'abord elle ne comprend qu'un très petit nombre d'envois. Ensuite elle a Rodin. Il y a là-bas du maître une quantité d'œuvres suffisante pour donner une idée de son génie. Il est le poète de la chair douloureuse, depuis les farouches étreintes qui broyent les os jusqu'aux hideuses fatigues des vieillesses accroupies. Les êtres qu'il crée naissent pendus aux crins de la Chimère, embrassent le vide avec désespoir, escaladent avec effort des rochers géants, affolés d'appétits grandioses et d'impuissance. Un beau corps de femme se roulant épuisée, prisonnier encore de la matière, dans un bloc de marbre blanc, est l'inestimable joyau du Champs-de-Mars.

M. Desbois s'offre lui aussi une ou deux paires de tribades, évoque la mort, emboîte le pas à Rodin, ce qui prouve un sens critique excellent, mais donne une défiance de sa personnalité.

Dalou expose un petit bas-relief de bronze, très lyrique, et une tête d'enfant qui est un chef-d'œuvre et rappelle les prestigieuses études de Dürer. Baffier s'affirme puissant ouvrier : mais de ses paysans se dégagerait plutôt un sentiment d'humour qu'une recherche des solennités primitives. Au contraire, M. Meunier nous montre en ses mineurs flamands l'horreur des durs travaux souterrains.

M. Cordonnier a une très intéressante exposition. La chair des femmes de sa « *Tentation* » est d'une sensualité qui s'oppose curieusement à la divine chasteté d'une très belle figure de jeune fille. Son Reître polychromé nous conduit à la délicieuse terre-cuite émaillée de Madame Besnard, qui, elle, a compris le parti que la sculpture peut tirer de la couleur.

Si nous arrivons aux Champs-Elysées avec l'idée fixe de la polychromie, les « *Amazones* » de Henry Cros, panneau en pâte de verre d'une fine saveur de primitif italien, et la « *Dame de Pique* » de Saint-Marceau, si coquette en sa grâce archaïque, nous séduiront justement. La « *Tanagra* » de Jérôme, légèrement colorée aussi, a surpris la critique, dont la peinture insignifiante du même artiste justifie les inquiétudes. La grande figure est belle et vivante en vérité, mais nous nous passionnons surtout pour la figuline qu'elle tient à la main. Restons un peu devant les figures nues. M. Puech, dont un envoi de Rome « *La Muse d'André Chénier* » nous a jadis intéressé, nous semble, avec sa « *Sirène* », se gâter en de trop mièvres élégances. La « *Simple jeunesse* » de M. Duverger est vraiment virginale. Enfin l' « *Oréade* » de Matthet, pastiche sans doute involontaire de Falguière, nous amène au maître de céans. Assez de dithyrambes ont chanté avec raison la gloire de la « *Femme au paon* ». Contentons-nous de dire que malgré et peut-être à cause de l'élégance un peu canaille qui est la caractéristique de Falguière, les œuvres de cet artiste témoignent d'une franche personnalité. La jeune Berbère en cire que Barrias destine au monument de Guillaumet est d'un beau caractère, et nous nous contenterions fort bien de l'esquisse de plâtre, qui est un bijou. Cités enfin le décoratif Vélasquez de Frémiet, le « *Cardinal Donnet* » si mal placé de M. Delaplanche, les « *Lutteurs* » très étudiés de M. Charpentier, et la « *Porteuse aux Champs* » simple et bien en marche de Bouillon, nous nous tiendrons quitte envers les multiples et très consciencieuses maçonneries du Palais de l'Industrie.

Et pourtant il y a de jolies choses dans les bordures, ne serait-ce qu'un très crâne buste de femme d'un Monsieur Girou de ... ? — je ne me rappelle plus son autre nom.

Louis Denise.



LE SALON DU CHAMP-DE-MARS

Soyons brefs. C'est le mieux, n'est-ce pas ? Et d'abord, un pur et incontestable chef-d'œuvre : « Inter artes et naturam » de *Puvis de Chavannes*. Puis six lumineux paysages de *Sisley*. Des fantaisies, d'éblouissantes symphonies de couleurs de *Besnard* ; des morceaux de nuit de *Ribot* ; d'exquises figures noyées de brouillard de *Carrière* ; une « femme dans un paysage » et deux adorables études au pastel, d'*Anquetin* ; des ensoleillements intenses et multicolorement farineux, de *Montenard* ; des plein air, de *Harrison* ; des portraits très britanniques de *Théodore Rousset* ; des paradoxes de *Blanche*, de *Boldini*, de *Zorn* ; de poétiques crépuscules d'*Errazuris* ; des baigneuses — oh ! si cochonnes ! — d'*Albert Aublet* ; un « Monte-Carlo » de *Jean Béraud*, qui défie la photographie en exactitude et en bêtise ; d'étonnants croquis de *Forain* ; des pastels de *Béthune* ; enfin des *Carolus Duran* ; des *Roll* ; des *Lhermitte* ; des *Courtois* ; des *Friant* ; des *Stevens* ; des *Gervex*... Tiens, j'allais oublier : LUI ! Son Napoléon, cette année, s'appelle « 1806 ». Il a le même cheval que les autres napoléons dus au pinceau patient et à la loupe de LUI, mais les cils de l'empereur sont plus finement peints que les cils impériaux de toutes les toiles antécédentes. Ah ! c'est que LUI est un chercheur, qui ne se contente pas des résultats acquis ! qui marche résolument vers l'absolu de l'art ! En somme « 1806 » est une œuvre largement peinte, émue et poétique !

G. Albert-Aurier.

LITTÉRATURE ANGLAISE

The Sunlight lay across my bed, par Olive Schreiner (*New Review*, avril et mai 1890).

C'est, en prose, un admirable poème symbolique. Première partie : L'Enfer. Deuxième partie : Le Ciel. En voici le résumé :

.. Je rêvai que Dieu transférait mon âme en Enfer.
L'Enfer était un pays charmant ; le lac avait des eaux bleues.
Je dis à Dieu : j'aime ce pays.
Dieu dit : Ah ! tu l'aimes ?

Et voilà que sous les arbres et sous les oiseaux chantants, de belles et blondes femmes s'en allaient, vêtues de magnifi-

ques robes : des fruits pareils à des bulles d'or pendaient aux branches. L'une de ces femmes abaissa une de ces branches et il sembla qu'elle baisait amoureusement le beau fruit d'or; puis, elle lâcha la branche et s'éloigna : la traîne de sa robe ne faisait aucun frou-frou sur le gazon.

D'autres et d'autres passèrent, et posèrent leurs lèvres sur les beaux fruits d'or.

Je dis à Dieu : Que font-elles?

Dieu dit : Elles empoisonnent les fruits.

Je dis à Dieu : Comment?

Dieu dit : Elles le mordent, et, après y avoir inséré du venin, adroitement referment la blessure.

Je demandai à Dieu : Pourquoi?

Dieu dit : Pour que personne n'en puisse manger.

Je dis à Dieu : Mais à quoi cela leur sert-il?

Dieu dit : A rien.

Je demandai à Dieu : N'ont-elles pas peur de mordre elles-mêmes un fruit déjà mordu?

Dieu dit : Oui, elles ont peur. En Enfer, tout le monde a peur.

... Des hommes creusaient des fosses, les dissimulaient sous des branchages.

Je demandai à Dieu : Que font-ils?

Dieu dit : Ils creusent des fosses pour faire tomber leurs frères.

Je demandai à Dieu : Pourquoi?

Dieu dit : Chacun pense que si son frère tombe il montera lui-même par cette chute.

Je dis à Dieu : Ils sont fous?

Dieu dit : Ils le sont. En Enfer, tout le monde est fou.

... Des hommes et des femmes festoient et boivent du vin : et pour atteindre la salle de fête il faut franchir le pressoir, et ceux qui tombent sous la meule, c'est avec leur corps broyé qu'est fait le vin de ceux qui festoient.

Les mères font boire leurs enfants : Bois, bois, chéri!

On voit tomber une main blanche.

Je dis à Dieu : Pourquoi est-elle si blanche?

Dieu dit : C'est une main qui a sauté du pressoir.

Les buveurs regardent et ils tremblent.

Je dis à Dieu : Pourquoi tremblent-ils de cette main?

Dieu dit : Elle est si blanche!

. . . .

Le Ciel.

... Il y a plus d'une porte pour entrer au Ciel.

Le Ciel, c'est un large pays montagneux, bleu et calme : tout est radiant et du corps des élus des féeries de lumière s'exhalent.

Là, c'est *le plaisir de faire du plaisir*, — comme en Enfer, c'est *la peine de faire de la peine*. Qu'un *ciel* est donc difficile à symboliser! L'auteur y a mis beaucoup de subtile délicatesse, — hélas! sans nous faire bien ardemment souhaiter des joies charmantes, mais si en dehors de notre perversité naturelle! Comme nous nous retrouvons, au contraire,

en ces femmes qui empoisonnent les fruits avec l'horreur de peut-être s'empoisonner elles-mêmes en empoisonnant leurs sœurs!

Voilà le triste massacre de vingt pages d'une très noble amertume, d'une très féminine tendresse. Miss Olive Schreiner, de là-bas, me le pardonnera, — de là-bas, du fond de sa maison de rêve, dans sa « ferme africaine ».

Ah! le réveil : «.... Sur la morne courtepointe, une longue jaune rayure du pâle soleil de Londres gisait... »

REMY DE GOURMONT.

LES LIVRES (1)

Amants, par PAUL MARGUERITTE (Ernest Kolb). — Le succès de l'ouvrage prouve irréfutablement que l'auteur a bien fait de l'écrire. Toutefois, je préfère M. Paul Margueritte dans l'étude des menus incidents de la vie bourgeoise, où il excelle. — Le thème d'*Amants* est simple. Lors d'un séjour au château d'Hers-en-Forêt, Frédérique a rencontré le prince Daniel d'Ancise : amour coup de foudre, puis si intense et tenace « cristallisation » subséquente que, bien des années après cette entrevue d'un jour, Frédérique — d'une impressionnabilité extrême et qui détient en germe une affection de poitrine compliquée de troubles cardiaques — fait une maladie en apprenant que le prince a péri dans une partie de bateau. Mais les journaux ont mal informé : le prince n'est pas mort, et c'est son jeune ami M. de Fonbonne qui s'est noyé. Frédérique n'a plus la force de résister à la très ancienne tentation d'écrire à Daniel. Elle est à cette époque en Algérie, avec son frère et ses deux sœurs. Le prince, touché de la lettre et qui a gardé un étrange souvenir de la jeune fille, l'y rejoint accompagné de la princesse sa femme — sous prétexte que le climat d'Afrique sera salutaire à leur enfant, une petite souffreteuse. Frédérique devient la maîtresse du prince ; puis, un jour, ayant constaté qu'elle est grosse — et se sachant d'ailleurs condamnée à une mort imminente — elle se tue. Tel est l'argument du livre, dont toute la seconde moitié contient des situations dramatiques fort poignantes et parfois de délicieuses choses, comme (p. 156) lorsque Wilkie (petite sœur de Frédérique) avoue son amour pour M. de Fonbonne qu'elle n'a jamais vu, mais qui s'est tué, car il n'est pas mort accidentellement, « parce qu'il a été dédaigné par celle qu'il aimait ». Pour ma part, ce n'est que dans les passages où il note la maladie de Frédérique, l'angoissante obsession de l'*idée* de la mort prochaine

(1) Nous sommes obligés de remettre au prochain numéro la bibliographie du nouveau livre de M. Camille Lemonnier : *Le Possédé*.

chez une femme si jeune, aimée, et qui voudrait vivre, que je goûte pleinement M. Paul Margueritte : il y a là d'admirables pages d'observation et de psychologie. A. V.

Ames slaves, par Tola Dorian (Lemerre). — Après, de Mme Dorian, un volume de vers d'une haute franchise philosophique et d'un art très vivant, de fort bonnes traductions de Shelley (*Hellas* et *Les Cenci*), voici, en recueil, des nouvelles. La *Préface* avertit que « l'âme slave est l'âme-femme du monde » : pourquoi ? Oui, si toutes les âmes slaves étaient d'essence identique à celle de l'auteur, — mais ces vastes aphorismes me font peur. Raïssa, par exemple, c'est la résignation, le simple devoir domestique et la tendresse pour une jeune sœur, faisant taire dans un cœur de femme un ancien et très légitime amour : la forme donnée à ce court récit est bien slave, mais un tel sacrifice est possible et s'est vu en d'autres milieux. Un des plus étranges épisodes de ce livre, *La Vierge de l'Ukraine*, a trait à une des mille hérésies russes : il s'agit d'une secte où le Christ s'incarne tous les trois ans dans le sein d'une vierge. Si c'est une fille, on l'étrangle avec sa mère ; si c'est un garçon, on en fait un horrible *pâté*, dont toute la tribu communie. Le volume est, tout entier, très intéressant et d'une excellente littérature. R. G.

Sébastien Roch, par Octave Mirabeau. (Charpentier). — C'est, en intention, l'aventure d'un enfant gâté par des manœuvres onaniques, du fait d'un de ses maîtres, jésuites, — et qui devient pour cela inapte à la vie normale. Mais, comme, chassé du collège, il en arrive, l'âge voulu, à dévirginer une petite amie, ensuite à faire un passable soldat, il est à croire que, sans la mort de hasard qui l'arrête, il se serait marié, tout comme un autre. Alors ? — Mais non, l'auteur s'est moins occupé d'une étude logique que d'un pamphlet. On retrouve, en ce volume, les traditionnels « Jésuite fourbe », « prêtre implacable », « politique ténébreuse » ; cela va jusqu'à la « lourde, la criminelle, l'homicide main du prêtre si fatale au cerveau humain ». Et que de personnages connus : la silhouette de l'abbé Bournisien, encore embêti ; M. Homais, devenu quincaillier et royaliste. Ces choses anciennes sont rédigées dans des phrases d'à peu près, telles que : « Pétrir les cerveaux et manier les âmes... » — « Un mysticisme *violent*, une obsession de légende et d'épopée bien faits pour impresionner les jeunes âmes *délicates* », etc. Trois cent cinquante pages d'écriture. Que de bonnes chroniques perdues ! Le jour est proche où il faudra, entre la littérature et le journalisme, opter définitivement. R. G.

Les évolutions de la critique française, par Ernest Tissot. (Perrin et Cie). — C'est un peu à la légère, je le confesse, que je me suis engagé a reparler de ce livre : je ferais alors la critique de la critique des critiques, ce qui ne laisserait point que d'être assez inutile. J'ai indiqué l'autre our les trois grandes divisions de l'ouvrage, et quels écrivains M. Ernest Tissot range dans chacune d'elles. Je me

bornerai aujourd'hui à citer le rudiment des définitions appliquées par l'auteur aux trois parties en quoi il décompose la critique. — « La *critique littéraire* étudie les manifestations artistiques au point de vue esthétique et les juge d'après leurs extérieurs, qu'elle dit parfaits ou imparfaits selon qu'ils sont ou ne sont pas conformes à son code de beauté. — La *critique moraliste* étudie les manifestations artistiques au point de vue sociologique et les juge d'après leurs effets, qu'elle définit sains ou malsains, selon qu'ils sont ou ne sont pas conformes à la règle morale. — La *critique analytique* étudie les manifestations artistiques en tant que signes. Sans négliger l'examen esthétique, sans dédaigner l'enquête sociologique, elle distingue surtout, dans l'œuvre d'art, des effets dont l'intelligence créatrice, le milieu dans lequel s'est développée cette intelligence, la race dont elle est issue, sont les causes directes. » — Le livre de M. Ernest Tissot est d'une lecture intéressante et instructive; il est de ceux qu'on ne laisse point moisir dans une bibliothèque sans les rouvrir jamais. A. V.

Feuilles mortes, par Victor Compas (chez l'auteur, à Montcy-Saint-Pierre (Ardennes), et à Paris, bureau des *Annales gauloises*, 17, rue du Commandeur.) — Un livre de poésies et de prose alternées, très, très, très jeune.

THÉATRE-LIBRE

Myrane, d'Emile Bergerat. — **Les Chapons**, de Lucien Descaves et Georges Darien.

M. Emile Bergerat (qui ne le sait?) est le Shakespeare de cette fin de siècle, un Shakespeare méconnu, un Shakespeare bafoué, persécuté par les directeurs de toutes les scènes françaises, subventionnées ou non. Il est un hardi novateur — qui n'aime guère à parler de soi. Il a du génie et, très souvent, du talent. Lui-même l'a insinué, voire proclamé, dans d'innombrables préfaces et chroniques — qu'on souhaiterait moins modestes! Il n'exagère certes pas. Loin de là! Mais, pourquoi diable s'obstine-t-il à garder toutes ces belles qualités pour lui, pour lui tout seul, l'égoïste! et à n'en jamais rien faire paraître en aucune de ses pièces? Car, enfin, pour incontestablement génial, talentueux et novateur que soit M. Bergerat, « *Myrane* », qu'hier il nous conviait d'entendre, n'en est pas moins indiscutablement dépourvue de tout génie, de toute nouveauté et quasiment de tout talent. Le thème en est vieux comme la lune : Un jeune monsieur qui aime et qu'aiment deux femmes, la femme légitime et l'autre; embêtements fort plausibles du jeune monsieur; belle-mère moderniste, mais à tirades; diplomate persan parisien, fataliste, polygamiste ; esclandre dans un théâtre; duel ; le jeune monsieur, très perforé est transporté chez sa maîtresse; sa femme vient l'y chercher et réussit à l'emmener: atroce crise de désespoir de l'amant,

délaissée et vaincue, qui se décide enfin à prendre un consolateur, le diplomate persan — ce qui prouve très clairement (car la pièce est à thèse) que la polygamie, la monogamie, le mariage, le foyer conjugal et l'art de faire un bon drame sont des problèmes aussi redoutables que mystérieux. Par dessus le marché, des ficelles, presque des cordages, des enfantillages, des situations de mêlo, des hors-d'œuvres, des tirades persiques, et autres, sur la femme, l'amour, l'adultère, des mots de chroniqueurs. Un acte d'exposition figé, gris, maladroit (mariez ces épithètes!); un deuxième, dans un foyer d'artistes, avec du brio, de l'observation, des digressions amusantes, de la verve calibanesque; un troisième plein d'un adorable pathos d'ambigu.

J'aime mieux « *Les Chapons* », de MM. L. Descaves et G. Darien. C'est plus intéressant, plus original, plus neuf et plus de l'art. Cette piècette a d'ailleurs soulevé une véritable tempête d'applaudissements, de hurlements, de sifflements et de cris d'animaux divers. Ah ! c'est que les auteurs ont frappé juste ! Et qu'ils ont été cruels, cyniquement cruels ! Et que M. Prudhomme n'aime pas que d'indiscrets chirurgiens lui révèlent aussi brutalement le mal honteux qui couve sous sa solennelle et patriotique bedaine ! « *Les Chapons* » sont tirés de « *Bas les Cœurs* », le remarquable roman de M. Georges Darien. Pendant l'invasion prussienne, des bourgeois de Versailles, les Barbier, obligés de loger trois soldats allemands, passent par toutes les transes possibles, par toutes les terreurs imaginables, parce que leur vieille bonne, dont le frère a été tué pendant la guerre, a juré de le venger. Les représailles, si pareil fait arrivait, seraient terribles. Les Barbier le savent bien. Ils n'en dorment plus ; ils n'en vivent plus ; ils en meurent d'angoisses, malgré toutes les ridicules précautions qu'ils imaginent. Les grotesques turpitudes de leurs âmes lâches et égoïstes de bourgeois se révèlent à chaque mot, à chaque gestes. Ils flattent bassement leurs trois hôtes teutons, les comblent de vins vieux et de prévenances, et, à la fin, fous de peur, ils jettent à la porte la vielle bonne qui les a soignés pendant vingt ans, malgré le temps « à ne pas mettre un chien dehors ». Des Prussiens, à cet instant, passent dans la rue, se rendant à l'exercice, sous la pluie — « Les pauvres gens ! » gémissent en chœur M. et Mme Barbier. Et c'est tout .Beaucoup de nos déroulédiques contemporains se sont reconnus dans les bourgeois de MM. Descaves et Darien. Le nombre des siffleurs l'a prouvé. Les auteurs, qu'on savait déjà romanciers de talent, ont su montrer qu'ils pourront être, s'ils le veulent, des dramaturges de premier ordre.

Les interprètes des deux ouvrages ont tenu leur rôle avec beaucoup de talent et d'intelligence. Mmes Regine Martial, Aubry, Sylviac, France, Barny, MM. Antoine, Léon Christian, sont dignes de tous les éloges,

G.-A. A.



SUR « LES CHAPONS »

Mon collaborateur G.-A. A. me pardonnera d'ajouter à son compte-rendu un mot qui n'a pas été dit, que je sache, et peut-être opportun — puisque aussi bien la presse, selon sa coutume lorsqu'il s'agit de jeunes dont l'ambition n'est point de plagier MM. Augier, Sardou, Dumas ou Labiche, a trouvé plus commode de railler que de comprendre. Oui : *comprendre*. M. Vitu, pour citer un gros bonnet de la critique (?) théâtrale, n'a-t-il pas saisi dans *Les Chapons* une affaire de patriotisme ?...

Un seul chroniqueur, M. Henry Fouquier, a étudié le cas sans parti-pris, et tenté de le résoudre :« J'estime, déclare-t-il, qu'entre eux (les auteurs) et le public il y a eu un malentendu, malentendu qu'il faut éclaircir. Ce malentendu est né par leur faute. Mais cette faute qu'ils ont commise est une faute contre l'art, une méconnaissance de la foule, non une faute contre le patriotisme et une méconnaissance de ses devoirs ». — A la bonne heure ! Mais ce n'est pas cela encore, et ici même il y a malentendu entre les auteurs et M. Henry Fouquier. Je ne connais, sinon par leurs livres, ni M. Descaves ni M. Darien, mais je les *sens*, comme je sens toute la « génération montante » et j'affirme qu'ils ne jugent point *avoir commis une faute contre l'art*. Quant à la foule d'aujourd'hui, que leur importe ! N'ont-ils pas la certitude d'être suivis par celle de demain ? Car il est une chose aveuglante de clarté : actuellement, en art comme en tout, IL Y A SCISSION ABSOLUE ENTRE LES HOMMES NOUVEAUX ET CEUX D'HIER. Et c'est là que réside tout le débat. Où ceux d'hier voient une simple concession, mais indispensable — comme M. Henry Fouquier dans la scène des *Chapons* qu'il a refaite — ceux d'aujourd'hui voient une hypocrisie bien inutile, et surtout une faute contre *leur* art, tout de sincérité. Quand M. Oscar Méténier écrit *En famille*, c'est un déplacement du convenu théâtral, ou mieux le remplacement du convenu ancien par un autre plus neuf. Quand MM. Lucien Descaves et Georges Darien écrivent *Les Chapons*, c'est une tentative à restituer la vérité vraie. Et, pour avoir peint les pleutres Barbier, ils ne sont pas plus mauvais Français que Balzac n'est mauvais citoyen en peignant, et combien synthétiques ! des bourgeois vicieux. Le patriotisme n'a que faire dans la question des *Chapons*, et il y aurait vraiment de quoi gémir — si l'on n'en riait — des conclusions énormes tirées de cette piécette par le régiment des vitus. ALFRED VALLETTE.

BEAUX-ARTS

Exposition Raffaëlli (1). — La maison Boussod et Valadon a offert l'hospitalité de ses salons à M. Raffaëlli, pros-

(1) M. G. Albert Aurier publiera dans le prochain fascicule du *Mercure de France* une étude sur l'œuvre entier de M. Raffaëlli.

crit *par ordre* du Champ-de-Mars. Si cela continue, tous les artistes dont nous nous honorons de goûter le talent feront, chacun à son tour, leur exposition particulière. A quoi tout le monde gagnera, même les deux Sociétés rivales enfin recollées, comme elles le méritent, en un seul et imposant salon annuel qu'on pourra qualifier Champ-de-Navets. Raffaëlli — pour en revenir à lui — s'attache à représenter les misères suburbaines, les idylles de boulevards extérieurs. Dans les milieux qui leur sont propres, avec lesquels ils font corps, pour ainsi dire, surgissent ses chiffonniers, ses casseurs de pierres, ses guenilleux gagne-petit, fixés rudement dans leur fatale attitude, avec l'indélébile empreinte de leur spécial opprobre. Bien loin pourtant d'affliger son art d'un humanitarisme facile et bêta, Raffaëlli pousse le besoin du pittoresque et du *caractère* jusqu'aux confins de la caricature, qu'il aborde d'ailleurs d'une si imprévue façon dans ses dessins de « *Lucrèce Borgia* » et de la « *Vie d'un Joueur.* » Et maintenant, faut-il dire que les procédés matériels de M. Raffaëlli, ces bizarres mélanges de fusain et de peinture... me froissent un peu comme un truquage ? A quoi bon, si l'effet est atteint ? Je cite donc le « *Bûcheron* » et le portrait du sculpteur Rodin, pour avoir le plaisir d'ajouter que la sculpture de Raffaëlli vaut sa peinture, à laquelle elle ressemble d'une curieuse manière. L. Dse.

P. S. — Vu à la vente May trois lumineux pastels de Degas. A quand l'Exposition Degas ?

Échos divers et communications

Un jeune écrivain de talent, Moïse Renault, vient de mourir. Il avait pris, ces dernières années, une part assez active à la rédaction de diverses revues littéraires, où ses œuvres avaient été très remarquées, et il travaillait, en collaboration avec M. Paul Adam, à un important ouvrage sur Stendhal et ses sources de documents. Moïse Renault laisse une spirituelle plaquette : *Le Bayser perfeumé*, et, dans ses cartons, un grand nombre de nouvelles et de vers manuscrits, qui seront, nous l'espérons, publiés un jour. G. A. A.

Notre dernier numéro était sous presse lorsque nous avons appris la mort d'un de nos camarades, Gaston Dubedat, qui avait fondé, en janvier 1887, les *Ecrits pour l'Art*, organe littéraire mensuel d'un groupe qui s'intitulait, dans un article-préface, le « Groupe Symboliste et Instrumentiste », et déclarait « chercher, induisant de symbole en symbole, la raison de la Nature et de la Vie ». Le recueil paraît encore ; mais de l'ancienne rédaction — composée notamment de MM. René Ghil, Francis Vielé-Griffin, Stuart Merrill, Henri de Régnier — reste à peu près seul aujourd'hui M. René Ghil. Gaston Dubedat, un fervent de musique, n'écrivait point : ce n'est donc pas pour s'imprimer qu'il avait créé un périodique, et

le dernier combattant du premier groupe symbolo-instrumentiste a bien fait de lui témoigner publiquement sa gratitude.

Le **Roquet**, sous l'habile direction de M. L. de Saunier, se révèle un de nos meilleurs journaux de satire et d'art — mondain, très littéraire pourtant, et d'une gaîté un peu ironique qui se garde de la jovialité. On y trouve des articles de L. de Saunier, Willy (toujours si amusant), Henry de Lapommeraye, Rachide, Marc Lagrand, et un intéressant roman de mœurs normandes, par Léo Trézenik : *Le Magot de l'oncle Cyrille*. Enfin — great attraction ! — sous la rubrique *Massacre des innocents*, le **Roquet** a commencé une série de satires visant des hommes connus, et qui sont ou seront signées : Jean Ajalbert, Georges Darien, Rodolphe Darzens, Edouard Dubus, Georges d'Esparbès, Henri Fèvre, Camille de Sainte-Croix, Alfred Vallette. — Les deux premiers *massacrés* sont MM. Paul Bourget et Francisque Sarcey.

A titre de prime à ses abonnés, la **Jeune Belgique** a encarté dans son fascicule de Juin un superbe *Paul Verlaine* hors texte, dessiné par notre camarade Paterne Berrichon, à qui nous adressons nos sincères compliments. — Voici le sommaire du numéro : Stéphane Mallarmé : *Réminiscence*; — Iwan Gilkin : *La Douleur du Mage*; — *** : *L'Eau promise*; — Jean Boels : *L'Hôte des ténèbres*; — Delzire Moris : *Proses lyriques*; — Arnold Goffin : *Chronique littéraire*; — Puck : *L'Annuaire du Caveau verviétois*; — Albert Arnay : *Chronique artistique*; — puis une *Chronique musicale* et le *Memento*.

Nos félicitations à M. Henri Bossanne pour la transformation des **Annales Gauloises**, d'un format plus élégant et plus commode.

Une personne — qui celait son nom — nous demandait naguère si le Louis Le Cardonnel qui signa *Lamentation* dans le **Mercure de France** était bien le mystique et doux poète qui, etc., etc. — Il n'y a dans les lettres qu'un Louis Le Cardonnel, mais nous n'avons pas cru devoir répondre avant de prendre l'avis de notre collaborateur. Il habite Valence (Drôme), 68, avenue de Chabeuil.

PRIME GRATUITE

Nous avons l'honneur d'informer nos abonnés que nous offrons gratuitement à ceux qui nous en feront la demande leur portrait peint à l'huile par un artiste bien connu, M. Dugardin (84, faubourg Saint-Honoré). Il suffira d'adresser au bureau du *Mercure de France* une photographie, en indiquant la couleur du teint, des cheveux, des yeux et des vêtements. — La photographie, devant être détériorée, ne sera point rendue. — La livraison du portrait s'effectue dans le délai d'un mois à un mois et demi.

Pour les frais de correspondance et de port, joindre en timbres-poste la somme de 1 fr. 05.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Impr. ROUGIER, 11, rue du Regard, Paris.

[redacted]

NOTES
SUR VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

PAGES INÉDITES. — « LE VIEUX DE LA MONTAGNE ». — L'ART IDÉALISTE.

« — Oh ! qu'ils sont à plaindre ! Leur châtiment consiste à désespérément essayer de vivre, et à ne recueillir, à chaque minute, que le sentiment de leur sens commun blessé. Quel triste futur ils se préparent, puisque mourir n'est autre chose que se faire justice à soi-même, en revêtant la *substance* de ses actes et de ses pensées !... » (1)

Car le Devenir parfois se réalise : des vies ne furent jamais qu'une perpétuelle évaporation ; des vies, closes par la mort, demeurent ainsi que d'infrangibles vases de parfums. Ce sont quelques génies, quelques saintetés (mêmes essences), soit que l'Intelligence, soit que l'Amour ait dominé leur sève.

Se réaliser ! C'est en des esprits fraternels, au moins d'intention : florescences larges ou exiguës de la même greffe, — l'Esprit, — sur le vieil arbre du monde insérée par une opération miraculeuse. Donc, s'il s'agit d'écritures, les vastes déploiements d'exemplaires de tels livres, à quoi bon? Il suffit

---

(1) Dès papiers inédits, ainsi que, sauf dérogation, tout ce qui sera, de Villiers de l'Isle-Adam, cité en ces notes. — Voir la *Revue Indépendante* (Avril-Mai 1890).

que les entendements seuls en qui peut séminer le Verbe soient prévenus et s'ouvrent. L'éternelle copulation des intelligences est bien rare, et la fécondité assurée d'autant qu'elle opère en un moins grand nombre de matrices. La foule ? Qu'elle se restreigne aux ordinaires pluies de mots chargés d'aventures et de faciles psychologies ! Et pourquoi vouloir la faire participer à des couleurs que son vulgaire prisme recompose en absence de couleur ? Elle adore l'éclatant rien du blanc cru, la laiteuse et neuve chaux d'une façade rajeunie où en lettres moulées se lit : *Pot-au-feu démocratique*. Ah ! le Blanc, vieux drapeau des parlementaires de l'Art ! Et le porte-fanion claironne : « Tout ce que vous voudrez, mais de l'argent ! » Avec quelques verdâtres lueurs de marécage, M. R. le brandit ; — avec un falot de lupanar M. M. ; — avec la double lanterne du fiacre, M.* ; — coiffé du rose abat-jour des dinettes mondaines, M. (ou Mme) ** ; etc...

Surtout sont abhorrées, — et c'est juste, il le faut ! — les nuances du rêve.

Villiers de l'Isle-Adam fut tout rêve. Il rêvait de lui, de lui seul : nul ne fut plus subjectif. (Pourquoi des anecdotes, des conversations à peu près remémorées ? ce qu'il écrivait suffit, et, — avec le regret du vol perdu des paroles, — les papiers de son encre sont, du moins, véridiques). Ses personnages sont créés avec des parcelles de son âme, élevées, ainsi que selon un mystère, à l'état d'âmes authentiques et totales. Si c'est un dialogue, il fera proférer à tel personnage des philosophies bien au-dessus de sa normale intelligence des choses. Dans *Axël*, l'abbesse parlera de l'enfer comme Villiers aurait pu parler de l'hégélianisme, dont vers la fin il enseignait les déceptions, après en voir accepté, d'abord, les larges certitudes : « C'en est fait ! L'enfant éprouve déjà le ravissement et les énivrances de l'Enfer. » Il les éprouva : il aimait, en baudelairien, le blasphème, pour ses occultes effets, le risque immense d'un plaisir qui se prend aux dépens de Dieu même. Le sacrilège

est en actes ; le blasphème en mots. Il croyait davantage aux mots qu'aux réalités, qui ne sont, d'ailleurs, que l'ombre tangible des mots, car il est bien évident, et par un très simple syllogisme, que, s'il n'y a pas de pensée en absence de verbe, il n'y a pas, non plus, de matière en absence de pensée. La puissance des mots, il l'admettait jusqu'à la superstition. Les seules corrections visibles du second au premier texte d'*Axël*, par exemple, consistent en l'adjonction de mots d'une spéciale désinence, tels que, afin d'évoquer un milieu ecclésiastique et conventuel : *proditoire*, *prémonitoire*, *satisfactoire* ; et : *fruition*, *collaudation*, etc. Ce même sens de mystiques pouvoirs de l'articulation syllabique, l'incite vers des recherches de dénominations aussi étranges que : *le Desservant de l'office des Morts*, — fonction d'église qui n'exista jamais, sinon au monastère de Sainte-Appollodora ; ou, *l'Homme-qui-marche-sous-terre*, nom que nul Indien ne porta hors des scènes du *Nouveau-Monde*.

Le *réel*, il l'a, en un très ancien brouillon de page afférant à l'*Eve future*, peut-être, ainsi défini :

« ... Maintenant je dis que le Réel a ses degrés d'être. Une chose est d'autant plus ou moins réelle pour nous qu'elle nous intéresse plus ou moins, puisqu'une chose qui ne nous intéresserait en rien serait pour nous comme si elle n'était pas, — c'est-à-dire, beaucoup moins, quoique physique, qu'une chose irréelle qui nous intéresserait.

« Donc, le Réel, pour nous, est seulement ce qui nous touche, soit les sens, soit l'esprit ; et selon le degré d'intensité dont cet unique *réel*, que nous puissions apprécier et nommer tel, nous impressionne, nous classons dans notre esprit le degré d'être plus ou moins riche en contenu qu'il nous semble atteindre, et que, par conséquent, il est légitime de dire qu'il *réalise*.

« Le seul contrôle que nous ayons de la *réalité*, c'est *l'idée*... »

Un autre fragment, rédigé en termes moins abstraits, s'adjoint à celui-là. Il appartient à un ma-

nuscrit, perdu ou brûlé, sauf ce feuillet lui-même roussi, de la nouvelle : *Le Tzar et les Grands-Ducs*, qui fait partie du volume intitulé *L'Amour suprême* :

« ...Et sur le sommet d'un pin éloigné, isolé au milieu d'une clairière lointaine, j'entendis le rossignol, — unique voix de ce silence...

« Les sites « poétiques » me laissent presque toujours assez froid, — attendu que, pour tout homme sérieux, le milieu le plus suggestif d'idées réellement « poétiques » n'est autre que quatre murs, une table et de la paix. Ceux-là qui ne portent pas en eux l'âme de tout ce que le monde peut leur montrer, auront beau le regarder : ils ne le reconnaîtront pas, toute chose n'étant belle que selon la pensée de celui qui la regarde et la réfléchit en lui-même. En « poésie » comme en religion, il faut la foi, et la foi n'a pas besoin de voir avec les yeux du corps pour contempler ce qu'elle reconnaît bien mieux en elle-même... »

De telles idées furent maintes fois, sous de multiples formes toujours nouvelles, toujours rares, exprimées par Villiers de l'Isle-Adam dans son œuvre. Sans aller jusqu'aux négations pures de Berkeley, qui ne sont pourtant que l'extrême logique de l'idéalisme subjectif, il recevait, dans sa conception de la vie, sur le même plan, l'Intérieur et l'Extérieur, l'Esprit et la Matière, avec une très visible tendance à donner au premier terme la domination sur le second. Jamais la notion de *progrès* ne fut pour lui autre chose qu'un thème à railleries, concurremment avec la niaiserie des positivistes humanitaires qui enseignent aux générations, mythologie à rebours, que le Paradis terrestre, superstition si on lui assigne le passé, devient, si on le place dans l'avenir, le seul légitime espoir.

Au contraire, il fait dire à un protagoniste (sans doute Edison), dans un court fragment d'un ancien manuscrit de l'*Eve future :*

« Nous en sommes à l'âge mûr de l'Humanité, voilà

tout. A bientôt la sénilité de cet étrange polype, sa décrépitude, et, l'évolution accomplie, son retour mortel au mystérieux laboratoire où tous les *Apparaîtres* s'élaborent éternellement grâce à... *quelque indiscutable Nécessité...* »

Le Monde n'est qu'une épreuve photographique instantanée de ce qui vit en notre cerveau; là seulement s'agite la vraie réalité des choses, et tous les paysages d'arbres ou d'âmes que nous libellons, c'est d'après un modèle intérieur, secret et ignoré de notre voisin : traduction en termes différents de la sorte d'axiome idéaliste par Villiers, lui-même, noté il y a quelques lignes. Il suffirait donc théoriquement de le *vouloir*, pour exprimer sans les avoir vues toutes les formes et toutes les circonstances de la vie. Shelley raconte en une lettre qu'un jour, mis en face d'un soudain paysage vers lequel il n'était *jamais* venu, il le reconnut cependant, en tout détail, telle qu'une vision antérieure. Ainsi, mais avec la suggestion de quelques images et phrases de voyageurs, Villiers de l'Isle-Adam restitua, *d'après l'idée qu'il en avait*, l'Inde des rajas, des lotus, des bouddhas, des vierges reines, une Inde dont un bien naïf passant seul pourrait contester l'authenticité (Le *Lac Sacré* de Gustave Moreau illustre, comme exprès, *Akédisséril*, et les deux œuvres, par deux poètes qui n'en foulèrent pas le sol, donnent de ce pays, — *vu*, pourtant, — une identique impression). Il aurait, je pense, en des pages analogues, mais d'un ton plus morne, au moins esquissé une Afrique, l'Afrique des sables et des rivages. Cétait (il n'en reste aucune trace écrite, mais un jour, déjà malade et sur sa fin, au printemps de 1889, il me la conta en quelques traits) une nouvelle dont voici le strict squelette :

Le Mirage. En Afrique. Les sables, et, sans doute, les rivages de la mer Rouge. Un chef de parti arabe contre les Anglais. Il connaît admirablement le mécanisme des mirages, et, en fuyant les envahisseurs, ordonne sa fuite

pour que, réverbérée par les sables, l'image de sa propre armée, cachée sous les dunes, se dresse imaginaire et crue réelle, à bonne distance. Les Anglais s'avancent; les Arabes attendent; les Anglais tirent, les Arabes tombent; les Anglais se ruent à la curée: tout a disparu. Et pendant des jours et pendant des lieues de pays, la même duperie raille l'ennemi effrayé d'un incompréhensible sortilège et se demandant comment, si rapides que soient leurs chevaux, les Arabes peuvent si instantanément disparaître, — *en enlevant leurs morts!* Cette lutte contre des fantômes épuise les Anglais, qui vont toujours, imprudents et entêtés, enfin sont cernés par les cavaliers, grâce à un suprême stratagème, et massacrés, — sans avoir compris, mais dans les yeux la vague horreur d'une épouvantable et démoniaque ironie.

A la même époque, Villiers écrivait la vie, notait les pensées du si moderne *Me Pied*, ancien notaire, ancien forçat, et — aux dernières nouvelles — candidat à la députation. Cette histoire, écrite, a été achetée par un journal; elle lui appartient; mais si ce journal ne se décide pas ou à la faire paraître ou à la rendre aux héritiers littéraires de Villiers de l'Isle-Adam, la collaboration de quelques souvenirs finira par en donner, sinon la forme inretrouvable, du moins l'esprit: c'est un des plus cruels contes du poète pamphlétaire.

Parmi les œuvres *sous presse* ou *en préparation* qui, depuis des années, s'alignent, longue liste, au verso du faux-titre de tous les volumes publiés par Villiers, figurent des indications ne recouvrant rien que de très vagues projets; tels ces mots: LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

De ce légendaire livre, quelqu'écriture, pourtant, demeure, et — copiée sur deux feuillets chiffonnés — la voici :

(*Premier feuillet*)

VIEUX DE LA MONTAGNE

Etre toujours *soi*, parlant pour chacun *sincèrement*, comme à lui-même.

Examen du Haschischin, (du ?) avec le Bouffon et les femmes.

Tristesse de Hassan ben Sabbah, escomptant l'espérance et la mort des autres pour une chose d'un jour et se le disant. — Constatant son métier, symbole des fois.

La jeune fille cachée sous la neige par les pasteurs et, ingrate, trouvant avec justice qu'ils sentent mauvais et sont grossiers, — une fois libre.

Le roi du Haschisch sera celui dont l'armure sera revêtue, avec le rôle, par Hassan, lorsque la mort, après le don de l'herbe sainte, sera venue...

(*Second feuillet*)

LE VIEUX DE LA MONTAGNE

1re scène.

Oh ! la neige !...

Mourir !...

(Le vent passe.)

— Ho !...
— Sont-elles ?
— Sauve-moi !... Oh !...
— Adieu !...
— Ho !... dans l'ombre !... dans les...
— Une corde ! Ah ! le bois cède... vite...
— Là... secours !... Ah !... A moi !...
— En haut, les yeux !... mes cordes tournent aux sapins !...

Sous les autres titres, rien. Du *Sermon sur la Montagne*, un souvenir : Il songeait à introniser dans cette étude des effets littéraires nouveaux.

De ses paroles, il me reste la vision d'une route crépusculaire, où Jésus s'avance, lumineux dans la nuit venante... et les choses montrées, non par des descriptions directes, par la notation des entours... et rien de précisément circonscrit... On voit que Jésus passe, comment ? — Par l'influence qui de lui s'émane... Et puis ?.. — Ah ! il parlait bas, las, déjà étreint par la Mort...

REMY DE GOURMONT.

APPENDICES. — I. — Les premiers vers imprimés de Villiers de l'Isle-Adam ne sont pas, ainsi qu'il est admis, le recueil typographié à Lyon par Scheuring, — mais bien la plaquette (trois fois plus que rare) dont voici le titre :

Deux Essais de Poésie, par le Comte Villiers de l'Isle-Adam ; *Paris, imp. de L. Tinterlin et Cie, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 1858, in-8° de 16 pages.*

Deux essais : l'un, le second, *Zaïra*, fut reproduit dans les *Premières Poésies*, avec, vers la fin, quelques corrections. L'autre, dédaigné à tout jamais par le poète, le méritait. C'est, précédée d'une notice indiquant que les calomnies anglaises ont indigné son patriotisme, une ode, bizarrement intitulée : *Ballade*. Ça et là, des vers d'une assez énergique éloquence, des vers d'un Tyrtée, vraiment supérieur — dans cet emploi déprécié — à ceux qui en ont reçu patente, et aussi de curieuses expressions, comme : *les cris des canons tout enrhumés de rouille*. Parlant aux Anglais, il dit, du drapeau :

Fouillez ses nobles plis pour y trouver des taches,
Vous n'y trouverez que des trous ! —

Si Napoléon allait se lever « de son grand lit de pierre », si avec lui les vieilles légions...

.....Puis, que leurs canons verts,
Dans l'ombre illuminés d'une joie effroyable,
Hurlassent, haletants, leur salve formidable,
Leur cri tout enrhumé de rouille et seul capable
D'ébranler les échos tonnants de l'univers ! —

Finalement, des considérations sur la fragilité d'un trône :

> Sapin couvert d'hermines blanches,
> Il a sceptre et lauriers pour branches!...
> Il est formé de quatre planches,
> Absolument comme un cercueil.

II. — Une autre trouvaille, bien plus inattendue. C'est une brochure scientifique de 4 pages in-4°, lithographiée (Paris, lith. Michel, passage du Caire, 1859). Titre :

Nouvelle Application de la vapeur à la navigation. Signé : *Philippe-Auguste de Villiers, comte de l'Isle-Adam.*

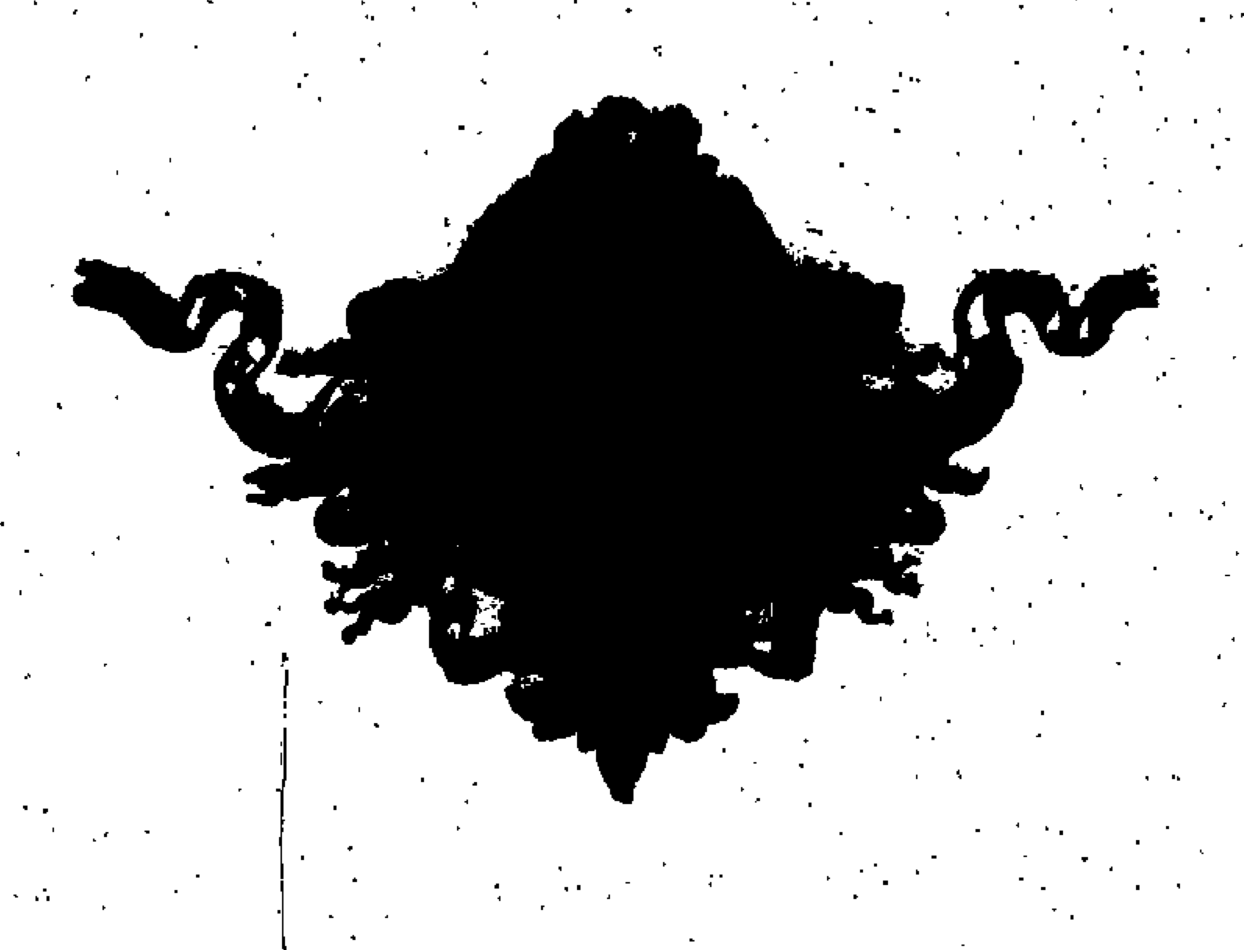
La signature, pour supplément d'authenticité, reproduit l'écriture même de Villiers, sa claire écriture posée, très reconnaissable.

Il s'agit d'un système de propulseurs destinés à remplacer, avec bien moins et même pas du tout de déperdition de forces, l'hélice. Faute de notions scientifiques suffisantes, sans doute, cela m'a paru obscur : la langue en est très rigoureuse, dénote de réelles études techniques (ce que l'*Eve future* a, depuis, prouvé). Il serait bon qu'un homme du métier prît la peine de lire ce mémoire, car enfin, esprit de génie, fils d'un homme qui eût la manie des affaires et des inventions, Villiers a peut-être émis, dans ces occultes lignes lithographiées, pour l'unique fois de sa vie, — une idée pratique.

III. — On a fait photographier (voir page 267) une page inédite de l'*Eve future*, non reproduite en ces notes. Ce chapitre IV correspond, d'apparence, au chapitre VI du livre, mais, en réalité, les premières lignes seules concordent. — Les mots hébreux de l'épigraphe raturée sont ceux-ci, lus sur un autre manuscrit : « *Habal habalim, vehkôl habal* », — c'est-à-dire : *Vanitates vanitatum, et omnia vanitas*. Ce mot *Habal* donne la clef du symbole exprimé dans l'anecdote de miss

Evelyn Habal, dont les charmes, rigoureusement factices, équivalent à *rien*. — Des deux signatures, adjointes, par artifice, au fragment de manuscrit, l'une est reproduite d'après une dédicace de *La Révolte* (1870); l'autre est celle alléguée plus haut (Appendice II).

R. G.



Villiers de L'Isle-adam

Chapitre IV.

Des bruits mystérieux.

Mre Ate de Villiers Cte de l'Isle-adam

« Ils ont des yeux et ne voient pas ! Ils ont des oreilles et n'entendent pas ! »

« ~~[illegible]~~ ! »

(~~[illegible]~~) N. T.

Ce disant, Edison alluma, tranquillement, un second cigare.

— Pour conclure, reprit-il en reprenant sa promenade et en fumant dans ~~les~~ l'obscurité, ~~ténèbres~~, — constatons, en toute équité, que l'ensemble de ~~toutes~~ ces magnifiques paroles modernes eût constitué (s'il nous été donné d'en ~~toutes~~ imprimer l'élocution initiale), un bagage déjà des plus intéressants pour la postérité comme fonds de bibliothèque phonographique. — Loin de moi, certes, de disconvenir qu'au seul titre, — (bien entendu), — de curiosités archéologiques, certains mots... heureux... d'Autrefois eussent mérité les honneurs de la galvanoplastie, — (notamment le : « Vous les recon-

JARDIN MORT

I

Enclos de murs dont les portes sont condamnées,
Le jardin qu'ont flétri d'extatiques années
Gît sous l'effeuillement de ses grâces fanées.

La ronce a lentement rampé sur les gazons,
Où les perverses, méditant leurs trahisons,
Cachaient le piège des subites pâmoisons.

Aux rives de l'étang, ce miroir qui frissonne,
Pour se rire ou cueillir des nénufars : personne,
Mais de mornes roseaux, que le Temps seul moissonne.

La brume ensevelit les bosquets vermoulus,
Debout dans le silence et le calme absolus ;
Brise ou bise, le vent n'y rôde jamais plus.

Au ciel, où quelque oiseau de malheur toujours vole,
Plus de soleil pimpant, de lune bénévole,
Plus d'astres clignotant leur œillade frivole.

La désolation, veuve d'espoir qui ment,
Semble régner ici pour éternellement,
Sous l'empire d'un fatidique enchantement.

II

Une heure de printemps est cependant venue,
Herbes et fleurs ont diapré la terre nue,
L'étang s'est constellé des joyaux de la nue.

Les portes ont laissé leurs battants, engourdis
Sous les lierres inextricablement ourdis,
S'ouvrir au vent berceur des bosquets reverdis.

Ce fut lorsqu'apparut, sans laisser de vestige,
Tant sa marche semblait un parfum qui voltige,
La Reine rayonnante en nimbe de vertige.

Hiératique, elle cueillit, de ci de là,
Un bouquet pour fleurir sa robe de gala,
Puis, laissant le Royaume à la Mort, s'en alla.

Dès lors, enclos de murs aux portes condamnées,
Le jardin qu'ont flétri d'extatiques années
Gît sous l'effeuillement de ses grâces fanées.

ÉDOUARD DUBUS.



BAUCIS ET PHILÉMON

I

Le vieux dit :

— Bique, qu'est-ce que nous allons devenir, maintenant ?

— Mais, répondit la vieille avec une douceur pateline, n'avons-nous plus le sou ?

— Ne le sais-tu pas ? reprit le vieux au teint de coquelicot fané. Mange-t-on de la viande sans la payer, et se larde-t-on pour rien ? Non, nous n'avons plus le sou.

C'était vrai. Le vieux avait mal fait ses calculs. Il s'était dit : « Les cinq mille francs que j'ai économisés comme tâcheron, au lieu de les placer, ce qui serait bête, puisque je n'ai pas d'enfants, je veux les partager en dix parts. Mettons que j'aie encore dix ans à vivre ; c'est tout le bout du monde. Avec cinq cents francs par an, nous serons princes. Et puis ma vieille bique mourra avant moi, pour sûr, et si elle meurt après, tant pis pour elle ! »

Il fut bien surpris, quand il tira, du fond d'une vieille feuillette où il cachait son argent, sa dernière pièce. Et ni l'un ni l'autre n'était mort, pas même la vieille. Mais c'est à elle qu'il s'en prenait, honteux de son imprévoyance.

— Oh ! tu n'en as plus pour longtemps, dit-il. Ça serait trop drôle, si tu ne crevais pas la première. Seulement, il faut tout de même nous arranger jusqu'à la fin.

— Faisons comme tu voudras, mon vieux, dit la vieille humble et sournoise.

— Naturellement qu'on fera ce que je voudrai, chamelle, reprit le vieux. Voilà : avec de quoi acheter le pain de la soupe à l'eau, il nous reste encore la vigne et le petit champ de pommes de terre. Je ne veux pas les vendre ; ça vient du père, et c'est sacré comme la maison. Moi, je ne suis pas difficile à nourrir. Je prends la moitié de la soupe et le vin. Et toi, qu'est-ce que tu prends ?

— Alors, moi, je prends l'autre moitié de la soupe et les pommes de terre, dit la vieille.

— Mâtin ! tu gardes la belle part. Heureusement que j'ai perdu l'appétit. Vas-tu t'empiffrer, bougresse !

— C'est le cochon le plus gras qu'on tue d'abord, remarqua la vieille, le bon Dieu va bientôt me rappeler.

— Le diable t'entende, jument !

II

D'humeur chagrine, il la bourrait tout le jour, sans cesse étonné de la trouver là, sous son nez, dans ses jambes et dans son lit, inutile. Après quarante années de ménage, il ne pouvait encore se croire marié à une telle femme. Fréquemment, il disait d'elle, comme parlant d'une étrangère : « Non, jamais je n'en ai vu une pareille! » Il lui découvrait aujourd'hui un défaut, observé hier, que sincèrement il croyait neuf. Il ne se lassait pas de la gourmander, de la tarabuster avec l'entrain d'un homme virulent et jeune. Il causait bien, ayant fréquenté des ouvriers de ville, mais quand il s'adressait à sa femme, ses phrases, correctes au début, se terminaient toujours grossièrement en dépit de son usage du grand monde, pareilles à ces masses dont le manche léger s'est poli au frottement des mains, qui peuvent, d'un seul coup de leur lingot de fer, assommer un homme. Tous les deux, en effet, étaient si différents l'un de l'autre. Le vieux, maigre, la peau jaune et dure au toucher comme une cosse de légume sec, portait avec noblesse sa barbe blanche et ses cheveux bouclés, qu'il se taillait avec son sécateur de vigne dès qu'ils lui tombaient dans l'œil. La vieille, au contraire, se perdait au milieu d'une chair croulante, et, comme si un filet l'eût enveloppée, eût pesé sur elle du poids de tous ses plombs, elle marchait les yeux baissés vers la terre.

— Je ne la bats pas, disait le vieux, de peur d'enfoncer et d'y rester!

Elle avait beau se laver, elle suait trop vite, et la saleté se reformait rapidement, la démangeait, et plus d'une fois il lui arriva de se tromper, de croire à l'acharnement d'une mouche :

— Voyez donc si je n'ai pas une bête, demandait-elle en montrant son cou rougi par le grattage des ongles.

— Mais, c'est de la crasse, ma bonne vieille, c'est de la crasse que vous avez là!

Jamais elle ne répondait aux injures du vieux par une injure. D'ailleurs, toujours en train de digérer, elle parlait avec une certaine difficulté, et souvent, malgré elle, le mot qu'elle commençait s'achevait en un renvoi discret. Bien qu'elle détestât son homme de presque toutes les parties de son cœur, elle n'hésitait pas, bravant l'inévitable rebuffade, à s'approcher parfois de lui, un peigne à la main.

— Qu'est-ce que tu veux, disait le vieux, tout de suite tremblant de colère. Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Laisse-moi démêler ta barbe qui s'en va bout-ci bout-là.

— Si tu approches, criait le vieux vermillonné, si tu me touches, tu m'entends, garce, c'est à moi que tu auras à faire !

Mais elle avançait quand même, et bientôt la longue barbe coulait entre ses doigts, blanche comme un jet de fleur de farine.

— Veux-tu me laisser tranquille, charogne! disait le vieux, mais sans la repousser, les yeux au plafond pour ne pas la voir.

Cela ne se passait pas toujours ainsi. Quand, somnolente, la vieille oubliait de lui ratisser le menton, le vieux la réveillait avec un cri de rage, et, se tirant la barbe jusqu'à la faire vibrer:

— Ecoute-moi bien, ânesse, si dans une minute !...

Elle avait juste le temps de sauter sur son peigne. La toilette terminée, elle se retirait au coin de la cheminée, qu'elle habitait principalement, et faisait un violent bruit de mâchoires. Mais on ne pouvait savoir si elle maugréait à la sourdine, ou si elle mangeait simplement ses pommes de terre trop chaudes.

III

Ils vécurent comme le vieux l'avait ordonné. Ils se partageaient la soupe également, de bonne foi, sans chicane. Les cuillers allaient, lentes, du bord au milieu de l'écuelle, et là s'arrêtaient, sans se toucher, de sorte qu'il restait toujours entre elles un petit mur de pain trempé pour le chat. Puis, l'homme buvait son vin, et sa face s'empourprait sous ses poils blancs, semblable à un soleil rayonnant sous un horizon de neige. La femme épluchait ses pommes de terre, accroupie dans la cheminée, près de la marmite fumante. Volontiers elle eût pris un bol de vin. Elle se risquait:

— Ne veux-tu point m'en donner une goutte, mon vieux?

— Est-ce que je te demande des pommes de terre, bourrique, répondait le vieux cramoisi comme l'envers d'une douve ancienne. Chacun son lot; garde le tien, je garde le mien.

Cependant, il restait souvent sur sa faim, opiniâtré même contre son ventre. Dépitée, la vieille, par vengeance, mangeait au-delà de sa capacité. Elle faisait sauter la pomme de terre d'une main dans l'autre, en soufflant dessus, pour qu'elle se refroidît, y donnait un coup de

dent avec trop de hâte, et le morceau roulait encore dans sa bouche, lui brûlait la langue et la gorge. Elle croyait manger de la flamme. Soudain, ses bras tombaient. Elle fermait les yeux, et, affaissée, entrouvrait les lèvres. Des choses blanches, des mixtures de salive et de pommes de terre pendaient aux coins. La respiration gênée par le trop plein de l'estomac, elle étouffait.

— Elle va pourtant se faire péter, disait le vieux qui ne se dérangeait pas.

— Ça ne peut point tarder, disait la vieille comme en sortant d'un rêve, mais, mon pauvre vieux, ce n'est pas encore pour cette fois.

Et, soulagée de son oppression, elle buvait un grand coup d'air et replongeait sa main dans la marmite. « Je me suis peut-être volé », pensait le vieux. Tandis que sa femme n'avait guère qu'à regarder pousser ses pommes de terre, les mains jointes sur sa graisse, il devait peiner dans sa vigne, la piocher en forçat, craindre pour elle les gelées et les grêles, être agité d'angoisses quand le soleil se couchait « avec son chapeau », ce qui est un signe de mauvaise récolte. Dès le matin, et jusqu'à la nuit, il se traînait entre les ceps, le dos voûté sous sa peau de chèvre rousse, épouvantement des merles. Il vendangeait seul et bousculait la vieille, en trépignant de fureur si, dans l'espoir de goûter au vin doux, elle lui faisait hypocritement ses offres de service. Il foulait son vin lui-même, avec ses pieds, ses pieds à lui, poudreux, crottés même si c'était son idée, et, les poings fermes au bord du tonneau, il faisait travailler activement ses vieilles jambes ligneuses, passionné, ardent comme à une tuerie, éclaboussé de taches sanglantes. La vieille rôdait autour de lui, essayait ses flatteries.

— Je crois qu'il va être bon, cette année !

— Oui-da ! tu le crois, carne ! disait le vieux, redressé, et se croisant les bras dans la vapeur d'or de la cuve, comme un lutteur en pleine victoire.

— C'est mon avis ! ajoutait la vieille, encouragée, artificieuse.

— Elle dit que c'est son avis ! criait le vieux, les mains levées vers les nues, près de fondre à pieds joints sur la vieille et de s'abattre sur elle, toutes griffes dehors.

Mais, apparemment, la peur qu'un moment d'arrêt ne fît tourner son vin le calmait, et il se remettait à piétiner, à broyer le raisin comme un ennemi personnel, les talons en feu, usant sa dernière vigueur, farouche et, par l'odorat, déjà ivre.

IV

Aux soirs tièdes de l'automne, le vieux, sa soupe vite avalée, s'asseyait près de la fenêtre ouverte, et, recueilli, méthodique dans sa jouissance, élevait son verre comme un ciboire, saluait la lune montante, la lune mangeuse de brumes, et buvait lentement, n'étant pas de ceux qui gaspillent. S'il effrayait les oiseaux et les petits enfants, il attirait sans effort les hommes qui passaient sur la route.

— Cousin Raponot, n'entrez-vous point ?

Raponot n'entrait pas, mais il prenait, joyeux en dedans, le verre que lui tendait le vieux par la fenêtre, et tous les deux buvottaient le vin nouveau, avec la même attention et une égale connaissance de ses vertus. Du côté de la cheminée, ils entendaient le souffle flûteur de la vieille sur ses pommes de terre.

— La cousine mange, disait Raponot.

— Non, elle bâfre et ne fait que ça. A son âge, elle a encore le ventre dur comme de la tôle, comme une femme pleine qu'elle n'a jamais pu être. Elle détruit toutes les pommes de terre, et ne m'en laisserait pas une, allez, la dévorante ! mais je n'y tiens pas, et je vivrais de racines. Oui, cousin Raponot, moi, tel que me voilà ! je souperais avec une trempette de racines !

— Et moi pareillement, disait Raponot, mais c'est pas trop les racines qui manquent, c'est plutôt le vin.

Ensuite ils parlaient d'autre chose. De temps en temps, le vieux, par habitude, sans méchanceté, et comme il jurait le saint nom du bon Dieu pour renforcer son langage, donnait son opinion sur la vieille, l'appréciait froidement, la comparait à des animaux familiers :

— C'est une truie, disait-il.

— Ah ! ah ! répondait Raponot.

Et ils continuaient de parler d'autre chose, ou se taisaient comme pour écouter le vin filtrer jusqu'aux couches les plus profondes de leur être.

Tout à coup, Raponot, par-dessus la tête du vieux, semblait fouiller du regard l'ombre de la cheminée.

— Il me paraît, disait-il, qu'on ne l'entend plus !

— C'est rien, disait le vieux, elle étouffe, mais c'est pour rire, la goulue !

— Ah ! c'est rien ?

— Non, il faut attendre que ça revienne !

Mais Raponot s'inquiétait :

— Je trouve qu'elle étouffe un peu longtemps !

— Ah ouath ! disait le vieux. Des fois, elle reste une heure sans mouver, en pleine suie, pour m'attraper !

— Tout de même, je vas voir, disait Raponot.

La vieille, calée par ses lourdes boursouflures de chair, s'était presque affalée sur le sol battu.

— Cousine, c'est-il que tu dors ?

— Elle fait la sourde, disait le vieux.

— Ma foi, elle ne bouge plus, affirmait Raponot.

Le vieux se levait et feignait d'être dupe.

— Plaît-il ! parles-tu vrai, au moins, mon cousin? Alors donc, j'aurai maintenant les pommes de terre pour moi, j'en mangerai mon saoûl sans céder de vin en pour. Je me régalerai tout seul. C'est-il Dieu possible que j'aie de la chance une fois en ma vie !

Il ricanait et poussait de son sabot la vieille. Toute la masse se gonflait et se creusait comme un matelas qu'on retourne.

— Oh ! disait le vieux imitant la déception, tu vois bien qu'elle remue encore, bêta !

— Il n'y a pas d'offense, répondait Raponot, grave, mais ma croyance à moi serait qu'elle pourrait bien être morte.

La vieille, au coup de sabot, s'était écrasée tout à fait, et sa tête dévastée portait maintenant à terre sur ses mèches grises, parmi les épluchures.

Le vieux se frottait les yeux pour les dégager de leur brouillard. Il goguenardait encore et disait :

— Je la connais, la finaude ! la matoise !

Mais déjà il se sentait mal à l'aise, les paroles libertines comme glacées sur la langue, et, l'assurance perdue, il regardait Raponot; puis, les prunelles roulantes, il regardait la vieille, et, n'osant plus y toucher du pied, attendait, flattant sa barbe, perplexe, le nez blanc.

JULES RENARD.



LETTRES DE MON ERMITAGE

Et trouva la librairie de Saint-Victor fort magnificque, mesmement d'aulcuns livres qu'il y trouva, desquelz s'ensuit le repertoyre.

PANTAGRUEL, CHAP. VII.

Mon cher enfant,

Pour cette villégiature où, loin du pavé Géraudel et des Eaux typhoïques de la Seine, vous irez en une Arcadie par les gazettes magnifiées goûter, avec le mugissement des bœufs et le dormir sous les chênes, le manque de pièces nouvelles, de pockers minoratifs, d'entretiens comateux et, combien stupende pour vos regards! l'absence du twine à madame Dieulafoy, vous sollicitez de mon antique discipline un dénombrement des volumes idoines à charmer vos deux mois hors Paris. Oubliez-vous que, loin des vaines fumées et des pensers transitoires, quelques personnes pieuses vivent au désert et, nonobstant l'indignité, me fomentent de leur dévote compagnie ? Notre Port-Royal (eau, gaz et point de vue dans toutes les cavernes jouxtant, pour ainsi dire, à la gare du Vésinet) n'admet point, sans difficulté, les contemporaines fariboles. Occupés comme nous sommes à l'oraison jaculatoire, à l'émission des antiennes, proses, séquences et autres liturgies, peut nous chault d'apprendre quelles écritures déshonorent le papier blanc. N'avons-nous pas d'ailleurs les questions subtiles des théologues à discuter, et nommément si par le feu du Purgatoire autant que par l'Amour sont arses les dolentes âmes, ou bien si Merodack Péladan contient l'hermaphrodisme des anges ? Et puis on s'évertue à parler français dans notre solitude, ce qui vous explique d'abondance l'incuriosité où nous vivons des opuscules récents de M. Jean Aicard. Les pithéciens qui des berges du Fleuve poussent jusqu'à nos charmilles les clameurs des estaminets chantants suffisent à divertir les heures inutilisées sans que nous appétions la chose Jean Rameau. Et, quand l'obédience requiert de nous le jeûne et l'affliction de la chair, meilleurs sont les *Garbanzos* et les topinambours que les sornettes en vogue chez la vieille femme Adam. Toutefois, et pour

que vous ne contaminiez votre baptême à des lectures vomitives, pour vous garder, s'il est possible, des Maizeroys cunilingues et des onaniaques Bonnetains, voici, lisables à la campagne, quelques tomes joyeux combien que peu connus.

1° Le Livre des Snobs, de Thackeray, avec les nombreux commentaires que fournirent à cet ouvrage les respectives délicatesses de MM. Ernest Renan, Jules Lemaître, Maurice Barrès, Anatole France et le petit poisson Rosny.

2° Ce bon monsieur Cohen, ou l'Eloge du Denier Deux, par le romancier Paul d'Ivoi. L'auteur, qui pourrait offrir dans les passages des redingotes hygiéniques ou de libidineux tarots, aime mieux réhabiliter Shylock, que l'éditeur Savine et son ami Drumont avaient déjà rendu sympathique.

3° Les Œuvres Musicales du Kappelmeister H. Meugé, membre de la société des auteurs et garde-chiourme à ses moments perdus. Les plus actives recherches ne purent nous manifester le genre de notes que croque, par manière de passe-temps, le si paternel Mamamouchi du Dépôt. Donne-t-il dans le *Requiem* ou dans la gaudriole ? A-t-il pour muse sainte Cécile ou bien la Mère Godichon ? Retirés si loin de la mondaine gloire, nous ignorons positivement la configuration de son *leit motive*. Cependant, il sied de chanter à sa louange et sur le mode canon ce vers connu du pur Concierge :

Sous ses verrous qu'on est bien à vingt ans !

4° Nouveaux Documents sur les sortes de filer la Carte qu'imitèrent maints Grecs notoires, par M. Nestor, le plus sage d'iceux.

5° Fruits et Légumes. — Ballades en recueil de Tancrède Machin. *E Banvilliensis operibus accuratissime collecta*. Ce petit ouvrage, dont on ne se lassera jamais d'exalter les vertus, inspira naguère à un homme du monde qui se mêle parfois de vers la *Ballade des Ballades* que voici :

Tel Chaville, ce doux gaga
Déjà trop mûr pour Proserpine,
Tel Nana Saïb qu'élagua
La béate chaude et rupine,
Tancrède, Marseillais, opine
Et propage ce rhythme qu'on
Engrosse comme une lapine :
Tancrède Machin est un sot.

La Ballade ! O Cieux ! Quel zinc a
Celui qui plante cette épine !
Point n'est besoin de seringa,
De violette cisalpine.
Tancrède a la face poupine,
Il estime l'amer Picon.
La mouche fuit quand il jaspine :
Tancrède Machin est un sot.

Du fleuve Amazone au Volga,
D'Asnière à l'Ile Philippine,
Quel primate se distingua
Plus que Tancrède en la rapine
Oraculaire et turlupine?
Que gardé soit-il du boucon,
De l'arsenic, de l'atropine!
Tancrède Machin est un sot.

Envoi.

Prince, dont l'engeance vulpine
Craint les dogues et le faucon,
Besogne dru, mange et popine :
Tancrède Machin est un sot.

6° Les anthropobafouillages de MM. Macé et Hugues Le Roux. A l'instar du Lombroso, ces rudes observateurs du *Struggle for life* ont découvert que les classes délinquantes ignorent fréquemment les belles manières et n'ont pas les pieds beaucoup plus ondoyés que Joséphin.

Joséphin dont les pieds ont l'haleine un peu forte
Cultive G. Papus entre les doigts d'iceux.

En plus d'une trouvaille si glorieuse, les cacographes ci-dessus abondent en adresses de cabarets pouilleux et de dames aimables pour un prix modéré. Ils savent les garnis et les punaises, et quelle graisse de cheval sert aux frites suburbaines — tant que leurs paperasses égalent par moment les meilleures d'Ajalbert.

Voilà, mon cher enfant, les informations, vraiment peu locuplètes, dont je vous puis édifier. C'est à dessein que j'éviterai de vous signaler les jeunes maîtres de la littérature contemporaine, dont les noms sont sur toutes les lèvres, les productions entre toutes les mains. Vous les pourrez acquérir chez le coiffeur, le pâtissier ou la gantière du coin, à votre choix. Ne sont-ils pas, comme les fours de Joséphine, les essences de Guerlain ou les cha-

peaux de Reboux, un article de commerce *essentiellement Parisien?* Aussi m'en tairai-je, puisque :

Bourget, Maupassant et Loti
Se trouvent dans toutes les gares.
On les offre avec le rôti,
Bourget, Maupassant et Loti.
De ces auteurs soyez loti
En même temps que de cigares :
Bourget, Maupassant et Loti
Se trouvent dans toutes les gares.

Achetez aussi du Zola,
Çà sert dans les water-closette.
Balzac est faible. Pour Rolla,
C'est un babouin près de Zola.
Maheu sent le gorgonzola,
Jésus-Christ fait bien la chosette.
Achetez aussi du Zola :
Ça sert dans les water-closette.

Aux pays où le copahu
Met Jean Chouart bien à son aise,
Patara *lève* Rarahu.
Sous les arbres à copahu,
Mon frère Yves, que Pierre a eu,
Fait le trottoir en Javanaise,
Aux pays où le copahu
Met Jean Chouart bien à son aise.

Bourget, qui manque un peu de jet,
Convoite, Maupassant, ta force.
Est-il plus langoureux objet :
Tant de grâce avec peu de jet!
Cil que Mélissandre logeait
Rate parfois quand il amorce.
Bourget, qui manque un peu de jet,
Convoite, Maupassant, ta force.

Sur ce, mon cher enfant, je vous baise en toute charité, vous requérant de ne m'oublier pas dans vos prières.

DOM JUNIPÉRIEN.

HEURES D'ÉTÉ

I

Apporte les cristaux dorés
Et les verres couleur de songe :
Et que notre amour se prolonge
Dans les parfums exaspérés !

Des roses ! Des roses encor !
Je les adore à la souffrance.
Elles ont la sombre attirance
Des choses qui donnent la mort.

L'été d'or croule dans les coupes.
Le sang des pêches que tu coupes
Eclabousse ton sein neigeux.

Le parc est sombre comme un gouffre ;
Et c'est dans mon cœur orageux
Comme un mal de douceur qui souffre.

II

Grêle comme un harmonica,
L'eau pure des vasques soupire.
La même étoile en feu se mire
En nos verres de vieux muscat.

Ton col superbe et délicat
De Clorinde ou de Lindamire
Sort, tout entier, pour qu'on l'admire
D'un brocart de pontificat.

Dans le soir de magnificence
Les richesses de ta présence
Evoquent l'âge florentin ;

Vers le soir de sombre turquoise
Monte des coupes du festin,
Suave, un songe de framboise.

III

Lune de cuivre — Parfums lourds.
Comme des lampes sous un dôme
Les astres brûlent; l'heure embaume.
Les fleurs dorment dans le velours.

L'âme en langueur des Jardins sourds
Exhale un vertige d'arômes ;
L'eau des porphyres polychrômes
Dans les bassins pleure — toujours.

Nulle ombre de feuille qui bouge...
Seule, ta bouche éclate, rouge
A la flamme du haut flambeau ;

Et tu sembles, dans l'air nocturne,
Dure et fatale comme l'urne
Impénétrable d'un tombeau.

IV

Les grands Jasmins épanouis
Vibrent dans les chaudes ténèbres.
Seuls, les parfums règnent, funèbres,
Sur les jardins évanouis.

La phalène en silence vers
La flamme d'or se précipite.
Dans l'obscurité qui palpite,
Tes yeux verts rêvent — grands ouverts...

Tes yeux verts, ô ma bien-aimée,
Rêvent dans l'ombre parfumée
D'affreux supplices pour les cœurs;

Et ton nez irrité respire
En l'étouffement des odeurs
Des fêtes sanglantes d'empire.

V

Ton menton pose dans ta main.
Tes lèvres s'ouvrent, évasives;
Tes prunelles dorment pensives
Sur une branche de jasmin.

La bouche brûlant de carmin,
Sous tes parures excessives
Tu prends dans les ombres massives
L'air fabuleux et surhumain.

Et mon Désir qui s'exacerbe
Devant ton silence superbe
Cherche en vain, sans trouver la paix,

Ce je ne sais quoi de ton âme,
De ton cœur, de tes sens, ô femme,
Qu'il ne possèdera jamais.

VI

Il pleut des pétales de fleurs...
La flamme se courbe au vent tiède.
De mes deux yeux je te possède,
Et mes yeux ont besoin de pleurs.

Vieille argile faite aux douleurs,
Quel goût de souffrir sans remède
Harcèle ainsi ton cœur qui cède...
Il pleut des pétales de fleurs.

Les Roses meurent, chaque et toutes...
Je ne dis rien, et tu m'écoutes
Sous tes immobiles cheveux.

L'Amour est lourd; mon âme est lasse!
Quelle est donc, chère, sur nous deux
Cette aile en silence qui passe?...

ALBERT SAMAIN.



LE FORGERON

(En manière de prélude)

Dans l'incendie de la Forge où le Bon Forgeron bat à grands coups l'enclume, les lentes théories des âmes juvéniles sont venues des quatre horizons. Leur foule ondoyante — évadée dans le sommeil et gardant encore la vaine apparence des formes périssables — emplit l'antre fabuleux de son agitation factice, de sa rumeur bourdonnante et multiple. Et de voir la lame splendide qu'achève l'Ouvrier de miracle, et qui fulgure en son poing robuste aux rouges réverbérations du brasier, voici qu'elles s'écrient d'une convoitise jalouse, qu'elles supplient de désirs éperdus ; des mains illusoires se tendent, spoliatrices. Et, comme un confus et ancestral souvenir de domination brutale réveillant soudain la vanité des tueries héréditaires, un Psaume d'orgueil éclate et chante sous les voûtes, et publie le Symbole du fer vainqueur devant l'épée de lumière et de souverain prestige.

— Bon Forgeron ! Bon Forgeron, nos bras sont assez forts ! Pourquoi n'irions nous pas guerroyer par le glaive ? Tu nous vis approcher aux lueurs de ta fournaise, au tapage sonore des marteaux sur l'acier; et c'était en songeant de villes embrasées, de massacres vengeurs au passé des insultes, et d'empires gagnés pour un soir de bataille! Nos cœurs battent au plein souffle de la jeunesse, et nous avons pour legs le sang des anciens preux! Parfois, nous le sentons bouillonner dans nos veines ; nous jetons dans le vent leurs clameurs de bravoure ; nous voudrions avoir leurs armures superbes, les boucliers géants et les lames épiques! Nous marcherions comme eux au sac des citadelles! Nous irions conquérir les royaumes d'Orient, les Toisons merveilleuses aux terres chimériques, et des Archipels d'or jusque sous le soleil! La gloire du vieux temps a sombré dans la

nuit! Qu'elles appareillent donc, les escadres nouvelles! Qu'on embarque nos rêves et qu'on déploie les voiles, nous irons devant nous au hasard des combats! Nous savons les oracles, d'ailleurs, et les présages, et les rives d'accueil au gré des capitaines, et les fleurs répandues par la Voie Triomphale! Pour cortège à nos chars, nous aurons des armées! pour servir nos caprices, combien de femmes nues? Les peuples par troupeaux viendront se prosterner, nous adorant bientôt à l'égal de leurs dieux! Nous aurons tant d'esclaves, aux cités de tribut, tant de nations soumises à notre seule image, et tant de coffres emplis de leur impôt servile, que le moindre de nous pourrait vêtir demain la pourpre souveraine et ceindre le diadème! La flotte attend au large, ô guerriers, levons l'ancre! Laissons dormir en mer l'erreur des Atlantides! Là-bas sont les pays de richesse barbare! Là-bas sont les trésors insolents des Carthages, les montagnes d'or pur du palais des Caciques et les joyaux certains de toute Toprobane! Le fer que tu frappas, Forgeron magnifique, nous irons le montrer aux limites du monde! Et s'il nous vaut la mort, un moment de carnage, quand les Vierges élues, de casques cimés d'ailes, auront pris nos dépouilles au galop des cavales et nous mèneront au castel d'enchantement, nous le pendrons aux murs pour le défi des races! Nos noms seront gravés aux fastes des légendes! Et tandis que, buvant des hanaps d'hydromel dans l'éternel festin du Walhal advenu, nous redirons nos luttes et nos folles audaces, les derniers de la Terre, altiers d'être nos fils, périront d'égaler nos exploits despotiques en poursuivant encore la joie tiède du sang!...

*
* *

Elles disent ainsi, les âmes juvéniles, et cherchent à saisir l'arme d'un tel sortilège. Mais le Bon Forgeron secoue la tête. Celui qu'il appelle a déjà sur le front le signe fatidique. Et, d'un geste royal, rejetant vers l'ombre du seuil la plèbe aux mains avides :

— Regarde, mon fils ! Regarde l'épée ! Vois comme elle ruisselle et scintille ! Elle n'est point faite de vil métal ; et les glaives évoqués des vieux paladins ne sauraient prévaloir contre elle ! Leur fer grossier ne l'écarterait pas ! Durandal de Roland, Joyeuse de l'empereur Karl, et toi, Tizona du Cid, le brave Campéador, que feriez-vous devant cette pure lame d'un serviteur du Graal ? Son acier d'éclair vous briserait sans férir ! Il fut trempé pour de plus fières ripostes, et j'ai volé pour lui l'étincelle divine ! Mais si je te le donne, mon fils, si je te dis de le prendre et de le porter à ton côté, n'accepte pas sans connaître l'idéale Aventure ! Sache qui te prime et t'engage, et le suzerain qui te réclame : tu n'auras point l'avril insouciant et le plaisir familier des novices ! Les rires faciles te blesseront comme un outrage et te hanteront de révoltes ! Tu passeras à l'écart, en des pensées d'apostolat, de dévouements trompeurs et sublimes ! Même la douceur des amantes et les chevelures blondes ne t'importeront point : car, de posséder la lame neuve, tu te croiras choisi pour défendre et châtier ! Tu t'en iras, sous ton camail d'inconnu, tels que vaguaient au conseil du destin les grands chevaliers de rêve, en leurs casques fermés. Tu traverseras les routes où voyagent les superbes des hommes et les cités du peuple ; et souvent la tentation te viendra de punir, pour de futiles paroles ! Souviens-toi bien, pourtant : tu ne te démasqueras point ! Les plus nobles ne seraient pas tes pairs ! Il n'auraient que des bâtons et des cailloux ! Sans doute, s'ils osaient se dresser contre toi, tu les moissonnerais comme des herbes frêles ; mais tu dois t'épargner ces conflits dérisoires ! Et lorsque viendra l'heure de la Bataille Sainte, aux clameurs des clairons propageant leur appel vers les soirs de fortune, tu surgiras ! Tu l'arracheras du fourreau, l'invincible espadon ! Tu le lèveras, au frémissement des drapeaux héroïques, et tu le feras flamboyer dans le soleil ! Et tu comprendras alors, tu comprendras,

mon fils, qu'il est meilleur encore pour tailler dans le marbre le songe prochain de ton égoïsme. Après l'épreuve du Bon Combat, tu dédaigneras autrement le sourire de la Dame qui te couronnera de ses belles mains pâles, et les fanfares des cortèges. Lentement tu t'éloigneras, sûr de ta force, pour sculpter l'Idole mensongère et suprême que voudront tes baisers et tes agenouillements. Et peut-être qu'au Crépuscule tu la porteras vers le Capitole ; peut-être que tu la monteras vers le Tabernacle où viennent se consoler les Générations — au Temple où veillent les fervents du seul culte qui soit l'Honneur de Vivre !...

*
* *

Cependant, les ingénus congédiés, au matin blémissant, le Bon Forgeron, parfois, pleure d'amères larmes. Il se rappelle ceux qui s'abandonnèrent et rejetèrent la foi: ceux qui se livraient à de tristes vendanges, et se souillèrent, et déchurent! Depuis des siècles qu'il bat le fer des glaives sacrés, combien furent mis en des mains proditoires? Combien des appelés vendirent leur courage et se firent marchander par les chemins? Combien aussi, se libérant de la sagesse importune et méprisant l'hommage, laissèrent leur fierté chez les filles des bouges et par les lits des courtisanes? Combien descendirent aux fêtes misérables des passants? il le sait et se désespère!

Mais ses défaillances sont courtes. Il reprend le lourd marteau, le Bon Forgeron, et dans l'incendie de la Forge il se remet à frapper l'enclume. Et la face éclairée d'orgueil, en sa puissance de Dieu Créateur, il pense à d'autres lames, à des armes plus souples et plus fortes, à des épées qu'il fera meilleures encore pour ceux qui grandiront dans l'avènement vermeil des aurores promises, — au Verbe étincelant des Poètes futurs!

CHARLES MERKI.



ANGÉLUS

A M. Alcide Guérin

Avec, dans ses cheveux, la fleur des Ptolémée,
L'Antinoüs, au fond des Versailles perclus,
Se dresse encor, triste d'un culte qui n'est plus
Et de survivre à ceux des Rois qui l'ont aimé !

Sur sa lèvre entr'ouverte en frêle fleur de Mai
Subsiste un rire auquel personne ne croit plus ;
Voici qu'au lointain copte un mystique Angélus :
La Rome antique s'en est allée en fumée !

Plus Hadrien, ni ses baisers ni plus rien d'Elle !
Virgile a clos ses yeux d'aurore et, dans Mantoue,
Ne gémit plus sa douce voix de tourterelle.

Et le marbre du bel Ephèbe, dans l'allée
Où l'encens bleu du soir s'élève de partout,
Prend des deuils blancs comme on en voit aux mausolées.

ERNEST RAYNAUD.



« HÉNOR[1] »

Le poème dramatique que vient de publier M. Mathias Morhardt est une œuvre bien profonde, si profonde même qu'on n'en aperçoit pas le fond : et il semble, à la lire, qu'on se perd sur un grand océan — insondable, peut-être parce qu'il est trouble. L'impression ne laisse pourtant point d'être saisissante : l'esprit se plaît aux beautés vastes et mystérieuses, encore que lui soient refusés les horizons proches et précis où il aime à reposer. Et, certes, les beautés ne manquent pas, magnificence des idées, grandeur du style, noblesse des images, majesté de l'action qui se déroule symboliquement dans un domaine de purs concepts.

Mais, au moment d'exposer le drame, je me sens pris d'hésitations : et je dois avouer que ce que je vais donner ici n'est qu'une interprétation personnelle, peut-être fausse au sens de l'auteur, sûrement inexacte et incomplète en certains points qui me sont demeurés obscurs.

L'*Aventure de l'amour chez le Poète en quête de l'Absolu*, tel me semble le sujet du drame.

Deux personnages : Hénor, l'homme, et la femme, Liliane. Les deux autres personnages, Madeleine et Marguerite, paraissent n'être que des personnifications écloses de l'âme d'Hénor, des Idées platoniciennes revêtues momentanément de formes pour transposer en dialogues de réels monologues et dramatiser les combats intérieurs d'Hénor. L'action se passe dans un palais merveilleux, au bord de la mer — sans doute l'âme d'Hénor — avec ses paysages évoqués, ses ciels changeants, ses jardins capricieux, ses retraites intimes, ses salles de fêtes, ses spectacles mobiles et se transformant au gré de la pensée. Cinq actes, d'inégale longueur, précédés d'arguments et d'une préface en vers, et parsemés de proses décrivant exquisément les cadres des scènes et marquant les stades du drame.

Le premier acte est consacré uniquement à l'état psychologique d'Hénor avant l'apparition de la femme — avant la chute, est-on tenté de dire. Le palais est « désert et vaste, profond et silencieux », et c'est, dit le texte

(1) 1 volume, par Mathias Morhardt (Perrin et Cie).

en prose, « le seul séjour d'une âme mystique et forte, que tente la possession de l'Absolu. » En absolutiste qu'il est, décrétant qu'il n'y a que lui, Hénor est d'un prodigieux orgueil. Dès ses premiers mots, on est fixé :

« J'ai miré l'infini de ma vie au miroir
De l'espace immergé dans l'infini du soir.
L'espace illimité ne contient pas ma vie. »

Mais Hénor, n'étant pas tout à fait Dieu, souffre. Il souffre de ses doutes, il a peur de ses rêves, il se prend même à regretter le passé, bien qu'il se soit désigné

« A la gloire de devenir un pur emblème
Où l'ongle de ce temps émousserait sa corne. »

Pourquoi cette tristesse, gémit-il,

« Quand seulement le problème vertigineux
De l'Absolu s'impose à mes efforts déments?
Et que ne suis-je donc l'Etre stoïquement
Indifférent et, vers toutes choses, debout,
Taciturne, comme celui qui saurait tout? »

Il faut rompre définitivement tous ces liens vers le passé. Dans un effort suprême de volonté pour s'identifier aux choses, à « l'inconscient destin de l'univers », il paraît presque y parvenir. Il va plus loin — car il a certainement lu la philosophie de Fichte — et il proclame que rien n'existe que par lui :

« Je suis principe unique et je contiens les mondes. »

Et l'apothéose de son *moi* se termine par ce vers orgueilleux, jeté comme un défi :

« C'est la nature en moi qui passe, et moi qui reste. »

Le second acte s'ouvre par l'investiture des deux sœurs du Poète, Madeleine et Marguerite, l'une représentant l'Extase, l'autre l'Amour. Il faut faire ici une distinction essentielle entre l'Amour et la Femme. L'Amour n'est pas la Femme : c'est une sensibilité de l'âme d'Hénor, sensibilité qui va tout à l'heure s'exercer à propos de la Femme, mais qui n'en reste pas moins foncièrement indépendante. Madeleine, si l'on veut, c'est le sens de la Vérité, et Marguerite le sens de la Beauté.

Liliane paraît. Elle n'a pas encore de consistance, elle n'est qu'à l'état de vision. Mais, aussitôt, cette vision se mêle à la teinte des choses, s'amalgame tyranniquement aux rêves d'Hénor. En même temps, les tristesses du Poète augmentent ; il s'aperçoit que les choses, dont il voulait faire son univers, ne sympathisent pas avec lui,

qu'elles sont immobiles et dures, dressées comme des murailles fatales où se brise son cœur. C'est en vain que Madeleine l'invite à l'apaisement et au souci de sa noble tâche. Marguerite met le doigt sur la plaie et lui montre ce dont il souffre :

« Tu voudrais aller seul, ayant en ta mémoire
Le merveilleux chagrin d'une vie illusoire...
Cependant les bonheurs frôlés te font envie
Et tu passes trop vite au milieu de la vie!

. . . .

Il te manque d'avoir — subtilement peureux
De trop réaliser ce que tu te proposes —
Pleuré sur les genoux d'une femme — sans cause. »

Dès lors, il se résout à sortir de sa douloureuse impassibilité. Il tentera l'expérience :

« L'idylle ! c'est la vie au sourire attristé,
Et nous aurons pour elle un mot de charité. »

Et quand, au troisième acte, Liliane naît d'un parterre de fleurs, Hénor la cueille avec l'espoir de trouver en elle l'Ame sœur et de l'aimer. Toute sa volonté se concentre sur cet objet, et ses efforts se repandent en dithyrambes exagérés pour s'exciter lui-même à l'amour.

« J'aime! J'aime! O douceur des mots d'un sens confus
Où tout ce qui sera se mêle à ce qui fût...
Je veux, pour consacrer l'éveil neuf de la flamme
Dont je brûle à tes pieds, dès ce temps, que mon âme
Discerne en toi le Dieu que mon orgueil ignore. »

Une cathédrale s'ouvre, et l'hymen est célébré.

Mais Liliane, qu'est-elle ? Liliane, c'est la Femme, dans tout ce qu'elle a de vide, de superficiel, de nul, la Femme qui n'est mue que par la seule et la plus vaine curiosité, qui a toute la grâce du papillon et aussi toute sa frivolité. Hénor s'en aperçoit vite: la fête hyménéenne n'est pas gaie:

« Voici déjà mourir en leur ultime phase
Les jours exquisément voués à notre extase. »

Les sœurs pressentent que l'expérience n'aboutira qu'à de regrettables sacrifices, et Hénor, dont le factice enthousiasme s'évanouit, en est réduit à s'écrier :

« Nous aurons un amour vêtu d'hypocrisie. »

En effet, un abîme se découvre peu à peu entre ces deux êtres. Liliane cherche simplement à jouir de la vie, sans pensée et sans raison. Elle hait les interrogations perpétuelles de son Amant, qui s'acharne à vouloir trouver

en elle un secret, le mot d'une énigme qui n'existe pas. Et celui-ci, trahi dans ses espérances, a peine à contenir la rage de sa désillusion.

« Le charme est maintenant violé de ton âme,
Car je sais le secret de ta fierté de femme
Où j'espérais trouver un obscur évangile.
Hélas! et ce secret est vraiment si fragile,
Dépourvu de tout ce dont il s'est agencé,
Que je ne comprends plus qu'il m'ait intéressé! »

Le quatrième acte accentue encore l'imcompatibilité entre Hénor et Liliane. Elle est telle que Hénor se demande si Liliane l'aime. Hélas! non. Ce qu'elle aime, c'est son orgueil, sa force, sa beauté : ce n'est pas lui. Elle est éprise d'apparences. Et pour mieux s'en convaincre, il fait défiler devant elle diverses apparitions, belles, fortes comme lui, et dont Liliane s'éprend successivement. Désormais, l'expérience est faite. Hénor a beau tenter de se tromper encore, l'inconciliable contraste lui rend Liliane de plus en plus étrangère. Jusque dans la possession même, il constate amèrement cette double nature. Aussi, lorsque Liliane devient mère, ce nouveau phénomène, qui la comble de joie, est accueilli par Hénor avec mépris. Car « quelle essentielle vérité a-t-il mise en l'âme d'Hénor ? Et quel enseignement comporte-t-il pour sa conception des êtres et des choses ? »

Honteux de s'être laissé pareillement abuser, Hénor se reconquiert enfin au cinquième acte.

« Il faut que l'homme parle et que la femme écoute.
Et je sens maintenant que tu n'as rien à dire !

. . . .

Dès lors, que j'aille seul au parc obscur peuplé
D'arbres muets aux grands mouvements désolés;
Rodrigue indifférent aux larmes de Chimène,
Que j'aille avec rigueur où la guerre me mène,
Et que je trouve au fond de la nuit enchantée
Le Rêve de beauté de la Vie exaltée. »

Il conclut :

« L'expérience a trop duré : cessons ces jeux ! »

Et il tue Liliane.

Une fois morte, elle est ce qu'elle doit être, une belle image, une Idée. Son oraison funèbre se termine par ce vers significatif :

« J'aimais ta Beauté seule et ta Beauté persiste. »

C'est donc par une négation formelle de la Femme, et, il faut le dire, de la Vie — car Liliane représente la

vie, le monde extérieur sensuel et passionnel, la matière — que se clot le drame. L'homme est fait pour être seul, il crée son univers, il n'existe réellement et pleinement que par la vertu de ses Idées et la radiation orgueilleuse de son Moi.

Je voudrais citer le passage où Hénor se compare à Dieu et celui de la Frégate, qui sont, je crois, les plus beaux vers du poème. Il faut me borner, pour finir, à transcrire l'argument du cinquième acte, qui est aussi fort beau, et qui a l'avantage de tirer du drame la morale — sans doute étrange et discutable, mais logique — qu'il comporte.

« Comme à nos orgueils de très beaux emblèmes
Suscitant l'ampleur de nobles destins,
Les arbres, qui sont pareils à nous-mêmes,
Les arbres sont mûs par des vœux hautains.

. . . .

Car, rien ne se voit en eux du mystère
Grave de leur vie : impassiblement
Ils naissent debout dans un calme austère,
Sachant le monde et le mésestimant.

Au-dessus des herbes qui les encensent,
Fiers de leurs mélancoliques splendeurs,
Et convaincus de leur toute-puissance
Ils sont bienveillants comme la grandeur.

Disséminés, au loin, dans les parterres,
Ils ne mêlent pas leur sort isolé :
Les arbres géants meurent solitaires
Avec les secrets qu'ils ont recélés. »

Louis Dumur.

Péterhof, 22 juin 1890.



CHASSE A COURRE

Les gens, tel on boit à l'amphore,
Soufflent dans les escargots d'or;
Il sort une bave sonore
De chaque spiral corridor.

Là-bas les chiens, montrant l'ivoire,
Ruissellent derrière le cu
D'un cerf dont la roide mémoire
Brame qu'il est dix fois cocu.

Pour s'éjouir du sganarelle
Dévalent, sur leurs fins chevaux,
Les Fiers de l'altière Tourelle :
Ecrin de la sueur des vaux.

Héraldique et svelte avalanche
Où mâles yeux parent d'aveux
Certaine damoiselle blanche
Ayant des guêpes pour cheveux.

Ambitieux de l'estocade,
On salte l'onde et la moisson;
L'air sable l'âpre cavalcade
Comme l'ivrogne la boisson.

Enfin, sur un lit de pelouse,
Le cerf vêtu de saignements
Epouse la Fidèle épouse
Parmi le glas des aboiements.

Les gens, tel on boit à l'amphore,
Soufflent dans les escargots d'or;
Il sort une bave sonore
De chaque spiral corridor.

SAINT-POL ROUX.

9 février 88.

LE MASSACRE DES RÊVES

Dit la Baronne, en son morne manoir :
— « Le vent hulule !... Et le ciel est sans astres !
« Le vent hulule !... Et le ciel est bien noir !...
« C'est une nuit de guerre et de désastres !...
« Le vent hulule, aux créneaux du manoir... »
Dit la baronne, en son morne manoir.
« Gai Troubadour ! O mon gai Troubadour !
« Racontez donc, à votre douce dame,
« En attendant que fleurisse le jour,
« Racontez donc, à votre douce dame,
« Racontez donc, ô mon gai Troubadour,
« Une histoire d'amour ! »
Le Troubadour ceci dit à sa dame :

— « Pour l'effroi des hameaux de ces terres novales
« Que protéger ne sut le Moine nonchalant,
« Des Ducs velus, juchés sur d'étiques cavales,
« Ont passé, dans la nuit, comme un songe sanglant !...

« Sous les sabots traînant, dans l'ombre, un incendie,
« Et les naseaux fumant ainsi que des Etna,
« Pleuraient les chapelets, entre les mains roidies
« Des Tonsurés, qu'un bras lourd estramaçonna !...

« Ils ont passé, dressant leurs féroces bannières !...
« Et leurs sabres fauchaient les cous comme des blés...
« Et des têtes en sang fleurissaient les crinières
« Des chevaux !... et les poings des Ducs échevelés !...

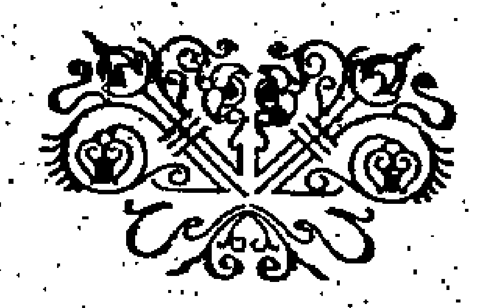
« Des Ducs que Dieu voulut sevrer des apanages
« Et qui mirent à mal les Dîmes des Clergés,
« Eclaboussant le ciel du sang de leurs carnages
« Et comblant les vallons d'Evêques égorgés !...

« Mais, maintenant, épars sur les chairs coriaces
« Et les gestes gelés de ces morts sans tombeaux
« Et que ne sanctifie aucune croix, croasse,
« Voraces et couards, le vol noir des corbeaux !...

« De la sorte ont passé, sur ces terres novales
« Que protéger ne sut le Moine nonchalant,
« Les Ducs velus, juchés sur d'étiques cavales,
« Qui furent, dans la nuit, comme un songe sanglant !... »

Le Troubadour ainsi dit à sa dame
Une histoire d'amour....
— « Racontez donc, ô mon gai Troubadour,
« Racontez donc à votre douce dame
« En attendant que fleurisse le jour,
« Racontez donc, à votre douce dame,
« Gai Troubadour, une histoire d'amour !... »
Dit la Baronne, en son morne manoir :
« Le vent hulule, aux créneaux du manoir !...
« C'est une nuit de guerre et de désastres !...
« Le vent hulule !... Et le ciel est bien noir !...
« Le vent hulule !... Et le ciel est sans astres !... »
Dit la Baronne, en son morne manoir.....

G.-Albert Aurier.



SUR « LE POSSÉDÉ » (1)

Qu'est-ce que cette démoniaque figure de Rakma ? — Non point, à coup sûr, une synthèse de la femme amoureuse et passionnée : Rakma hait, sans motif plausible d'ailleurs, le vieillard qui durant des années est son unique amant; non plus une synthèse de la femme vicieuse par curiosité : Rakma sait tout, elle est la science même de la dépravation; non plus une synthèse de la femme vicieuse pour le vice : Rakma n'est lubrique qu'à la seule fin de dévaster l'homme; non plus la synthèse de la prostituée vénale : Rakma ne se fait point payer. — Le personnage de Rakma, incompréhensible et absurde en tant que réalité immédiate, inexplicable encore en tant que synthèse, se justifie au contraire totalement comme abstraction, comme un symbole du vice *fatal;* et la haine pour l'homme de cette fille à la perversité infuse, dont le corps d'éphèbe recèle toutes les luxures, cette haine qui s'acharne, c'est pour le mâle qui la subit l'inéluctable représaille des vices ancestraux. Rakma est donc cela : le symbole du vice héréditaire chez le président Lépervié.

L'apparition du symbole dans l'art de M. Camille Lemonnier, jusqu'aujourd'hui l'un des plus conscients et sincères ouvriers du roman de vérité concrète, l'un des plus solides piliers du temple naturaliste, est un fait littéraire notable : après l'évolution de MM. J.-K. Huysmans et Guy de Maupassant, c'est le signe par quoi, semble-t-il, s'avère définitivement la désuétude des théories de M. Emile Zola. Seulement, tandis que l'évolution *latérale* de M. Guy de Maupassant est accidentelle, ne fût vraisemblablement point advenue sans l'influence de l'universelle réaction qui se manifeste contre le naturalisme (mode passager d'expression qu'on a trop confondu avec l'éternel réalisme), l'évolution *ascensionnelle* de M. Lemonnier, comme celle de M. Huysmans et point identique toutefois, est rigoureusement logique, et se fût produite en dehors de toute circonstance contin-

(1) 1 vol., par Camille Lemonnier (Charpentier).

gente. Le moyen, en effet, pour un esprit aussi magnifiquement doué, de ne point percevoir combien peu renferment de vérité essentielle, de *substance*, les personnages créés sur le patron de ceux qu'on rencontre dans la vie? C'est déjà là un art, certes, et un art difficile; mais, à qui en a la puissance, la synthèse s'impose, comme concentrant une plus grande somme de vérité; puis, pour qui peut s'élever, bien au-dessus du réel et du sensible, dans les régions où planent les principes, et possède en même temps la faculté de saisir les analogies, le symbole devient nécessaire, comme étant le signe en quoi il est possible de condenser le plus de vérité. Par-delà cette limite, l'atmosphère manque aux certitudes : c'est l'éther presque vierge que seules explorent les hypothèses de l'idéalisme transcendental.

Si l'on veut, le symbole de M. Lemonnier est de premier degré. — Le président Lépervié a honnêtement vécu entre sa femme Lydie, ses deux enfants Guy et Paule, jusqu'au jour où le vice héréditaire tressaille en lui: « *L'Œil* (l'œil de Rakma, institutrice de Paule) circule dans sa vie intérieure — œil obsessionnel et qui toujours plus avant descend aux troubles eaux de son désir, — œil nageant avec son regard, comme un lumineux poisson, par dessus les limons soulevés de la concupiscence. » Le président essaie de réagir, et il est à observer que c'est l'unique fois qu'il le tente : plus tard, toujours double, logicien et clairvoyant, sinon dans les dernières périodes du gâtisme, il n'entendra que pour en souffrir la voix de la bonne conscience, car « à quoi bon vouloir, puisque aussi bien l'acte constamment dément le meilleur calcul ?» et à chacune de ses étapes dans la débauche il inventera un raisonnement pour s'absoudre. Il appelle un soir Rakma dans son cabinet de travail, et, sans qu'elle résiste, il la possède là, » en le familial divan, depuis des ans le confident de ses méditations, l'ami des aises de son corps...» Mais « à peine les râles expirés », au bruit des pas d'une domestique courant par l'escalier: — « Va-t'en, pars vite, trouve une raison, s'écria le président, repris à l'angoisse du réel... — Ah ! dit-elle, auriez-vous le courage de me chasser, *à présent?*... — Te chasser? Qui peut y penser ? N'es-tu pas, *toi aussi*, désormais la maîtresse dans cette maison... » Et, en effet, le Vice-Rakma, d'abord humble, doucement insinuant, est dès lors le maître de la Maison-Chair de Lépervié, un maître qui tout à coup se révèle violent et impitoyable.

Les turpitudes commencent. Le président, le MAGISTRAT,

s'oublie au point de faire l'amour dans un endroit propice du Bois de Boulogne, sous le ciel clair de l'après-midi, *parce que* « d'autres peut-être se sont aimés là ». Puis c'est l'hôtel garni, *parce que* chaque fois on y a les transes de l'homme bien posé en bonne fortune, de l'homme qui doit être cru vertueux et à qui la gravité de sa situation commande le respect de soi-même. Puis ce sont les bouges, « les misérables chambres d'auberge souillées par des passages réitérés », *parce que* « là, ils étaient plus libres, plus dégagés de leur condition sociale, ils goûtaient une sombre joie de ravalement ». Ce n'est donc jamais le simple plaisir de possession que convoite Lépervié, mais le spécial piment des occurrences en lesquelles s'effectue la possession, occurrences que combine Rakma, piment qu'elle gradue, qu'elle dose. Un matin que Lydie vient de sortir, Rakma entre dans la chambre à coucher du président, à qui elle confesse un caprice : « De l'œil, elle lui désignait le lit, le grand lit défait sous ses couvertures relevées, le lit tout blanc où, au creux des oreillers, deux têtes avaient imprimé du sommeil ». Lépervié tressaute, soupçonnant « un pire dessein ». « — Mais oui, mais oui ! Ne suis-je pas votre femme aussi ? » Et le lit conjugal est pollué : ils se ruent et forniquent « dans la tiédeur encore de la chair de l'épouse ». « Et ils prirent goût à ce sacrilège. La religion outragée du Sacrement, dans la lassitude de leurs coupables plaisirs, les diligentait de neufs et surabondants aiguillons. — Tout le reste, à côté, me paraît sans saveur, s'avouait Lépervié ». Le président roule d'ignominie en abjection, *passif* toujours, jouet de Rakma son vice. Lydie conserve pieusement une dalmatique fourrée, souvenir d'un voyage en Hollande accompli avec l'époux dans les premiers temps du mariage : Rakma s'en vêt un jour, et ils la profanent.

Vertigineusement alors Lépervié achève sa glissée dans l'ignoble : il se met à boire, quitte le domicile conjugal lorsqu'on en chasse Rakma ; il se plaît aux excitants et aux pratiques de la pire déchéance ; il n'est plus qu'une ruine, un gaga qui perd la mémoire, bégaie, bafouille, incapable d'abouter deux idées. On l'oblige à démissionner de sa magistrature. Au réveil d'une période comateuse (attaque d'hémiplégie) pendant laquelle on l'a ramené chez sa femme, il violerait la religieuse qui le soigne s'il en avait la force : car cela seul survit à la mort de toutes ses facultés, l'allouvissement perpétuel, concrétion insoluble et inextirpable déposée en sa chair par

l'habitus vénérien. Cela seul, plus même un semblant de sentiment : à certains bruits significatifs perçus dans la maison, il a la vague compréhension d'un trépas parmi ses proches, et c'est avec une *joie* orgueilleuse d'avoir *deviné* qu'il apprend en effet la mort de sa fille Paule — sa fille dont il est l'inconscient meurtrier.

Sa première sortie est pour aller rejoindre Rakma. Mais Rakma est partie, laissant une lettre que termine cette ironie cynique : « P. S. — Guy se refuse à vous offrir ses respects. Je ne compte pas le garder longtemps. Ces jeunes gens, après vous (vous voyez que je ne suis pas ingrate), me paraissent sans saveur. » Peu de minutes plus tard, un agent surprend Lépervié en flagrant délit de stupre solitaire sur la voie publique.

Rien n'est douloureux comme cette étude profonde, sans lacunes, qui montre un homme (une lignée d'hommes : le Vice-Rakma ne s'est-il pas abattu sur Guy, le fils du président ?) marqué par la fatalité, une vie qui commence, *quand l'heure sonne*, à se dissoudre lamentablement, et dont la décomposition s'opère selon la loi inexorable, sans rémission, sans recours, une intelligence qui assiste, impuissante à lutter, à sa dégradation, compte tous les stades de son avilissement, convaincue d'ailleurs de l'inanité de tout débat et de toute tentative de résistance au Destin : « Et sais-tu pourquoi elle te paraît si belle, cette fille sans beauté ... C'est qu'elle possède la beauté pire, la beauté de ton vice et de ton abjection ; c'est qu'elle est, à travers son rire de bête de proie, l'épouvantable laideur de la charogne que tu nourris en ta chair et qui te putréfie vivant ; c'est qu'elle est ton puits de perdition, le trou fangeux où il t'était commandé de rouler et où tu roules, sale ordure, infectieuse et déplorable crapule ! »

Il n'entre pas dans mon dessein de discuter la philosophie désolante de ce livre, mais seulement de constater la haute valeur littéraire de l'œuvre. Je ne dirai rien non plus de la langue tourmentée, savante et si probe de M. Camille Lemonnier ; on aime ou l'on n'aime pas ces phrases souvent elliptiques pour plus de précision, colorées, évocatrices, définitives : on ne saurait, en tout cas, leur refuser une rare intensité d'expression.

Alfred Vallette.

Juin 1890.

LES LIVRES

Le Possédé, par CAMILLE LEMONNIER (Charpentier). — Voir page 296.

Hénor, par MATHIAS MORHARDT (Perrin et Cie). — Voir page 288.

Notre cœur, par GUY DE MAUPASSANT (Ollendorff). — George Sand, ayant fini un roman à trois heures du matin, narre quelque part un témoin effrayé et admirant, prit un autre feuillet, inscrivit un autre titre, *Jacques*, et, sans désemparer, sans une minute de réflexion, commença un nouveau volume. Exemple certainement mémorable de ce que peut la volonté jointe à du sens pratique et à de l'avidité industrielle : M. de Maupassant est tout de même supérieur à la célèbre « danseuse de revue »; sa philosophie, aussi vile, est moins naïve, et ses œuvres sont moins ennuyeuses. Ce roman raconte d'éternels et nécessaires malentendus; la conclusion en est assez dure pour les princesses, auxquelles le héros de l'histoire décidément préfère une petite bonne, toute simple, toute... — Ah! toutes les femmes de chambre voleront le livre à leurs maîtresses. En somme, c'est une bonne lecture pour le wagon, la plage, le yacht... R. G.

Le petit Margemont, par ROBERT DE BONNIÈRES (Ollendorff). — L'analyse de cela, même avec peu de mots, est bien inutile. Ni observation, ni analyse, ni fantaisie, ni style; c'est avec ce qui reste que cet amateur confectionne ses romans, durant les après-midi de loisirs que lui laissent ses obligations mondaines. Les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* croient que de telles pages font partie du mince grand livre de la Littérature actuelle : oui, mais à l'état de feuilles blanches, l'écriture qui les recouvre n'ayant atteint à aucune signification. R.G.

Amour de tête, par Abel HERMANT (Charpentier). — Ah! celui-ci est dur à lire! Pas de trous, pas même de pores visibles : densité égale, au moins, à celle d'une barre de platine. C'est voulu, mais à tort. Même dans l'*Armance* de Stendhal, il y a quelques solutions de continuité, quelques brisures, ou, pour changer de métaphore, quelques clairières. Ici, sans soleil, presque sans lumière, s'en va la forêt des déductions enchevêtrées l'une en l'autre telles que des lianes... Enfin, elle n'est pas, il s'en faut, médiocre, cette analyse d'un médiocre ou plutôt d'un impuissant, car il a assez d'intelligence pour des actes intéressants, et la volonté seule lui manque; et aussi il réfléchit trop, mange en pensées — comme en herbe — ses actions possibles. J'ai noté plus d'une observation neuve et vraie, des mots précis, un effort vers le non banal. R. G.

Byzance, par Jean Lombard (Savine). — **Nous ne faisons aujourd'hui que signaler ce livre, reçu trop tard pour que nous en rendions compte d'une façon suffisante. Un article lui sera d'ailleurs consacré dans notre prochain numéro.**

THÉATRE

Le **Théâtre mixte**, sous la direction de MM. Paul Fort et Hérisé, a donné sa première représentation le 27 juin, salle Duprez.

M. Hippolyte Paulet n'a pas très bien lu un *A-propos* en vers de M. Marc Legrand — lequel A-propos lui-même manquait d'épices. — Puis, dans le *Florentin*, trois actes de La Fontaine (ou de Champmeslé: *grammatici certant*), tripatouillés par J.-B. Rousseau qui les réduisit en un seul, M. Andréas (Timante) a été d'une gaucherie remarquable, et M. Paul Fort a exagéré la mimique du rôle d'Harpagème. Mlle Laurel (une pétulante Marinette) et Mme Bucy (Agathe, mère d'Harpagème) furent suffisantes, mais on a fait un petit succès à Mlle Beauprez, une jolie personne d'une quinzaine d'années que son inexpérience même a servie dans le rôle de l'ingénue Hortense. — Après le *Florentin* venait *Pierrot et la Lune*, comédie lyrique de M. Marc Legrand, un acte en vers où Pierrot symbolyse l'Art... pour l'art (à toi, Renard!) Cassandre le Bourgeois bourgeoisant, Arlequin le vulgaire jouisseur, Colombine la Femme, la tentatrice qui, repoussée par l'amant de la Lune, épouse Arlequin et laisse un regret au cœur de ce Saint Antoine de Pierrot. J'indiquerais bien la scène à ne pas faire, si je ne craignais de sarcéiser : car cette piècette gagnerait évidemment à finir lorsque Pierrot, ayant refusé l'amour de Colombine, voit s'éclipser la Lune. Mais notre ami Marc Legrand n'est point si pessimiste. M. Paulet a beaucoup mieux joué Pierrot qu'il n'a lu l'*A-propos* du début ; M. Bondenet fera bien de crier moins fort et de soigner ses r; M. Paul Fort est un bon Cassandre; Mlle Rachel d'Aincourt, encore une jolie ingénue de quatorze ans, qui n'avait jamais mis le pied sur les planches, a créé une Colombine inattendue, charmante du reste, une Colombine naïve et qui n'a pas trop l'air de savoir ce qu'elle *risque* en se jetant à la tête de Pierrot. — Le programme promettait aussi un acte en vers de M. Charles Grandmougin : *Caïn* ; mais une indisposition a retenu chez lui l'auteur, qui devait jouer dans sa pièce.

ENQUÊTES DE CHOSES D'ART

Au Louvre, de nouvelles acquisitions, provisoirement exposées salle Henri II : un beau triptyque attribué à *Memling* ; un merveilleux portrait en pied, de jeune homme, par *Antonis Mor*; un paysage de *Huet*, un portrait par *Bonington*. A voir

aussi, dans les salles de l'école française, la « Remise des Chevreuils », de *Courbet*, et les « Glaneuses », de *Millet*, récemment installés.

Au Luxembourg, accroché provisoirement, en attendant son transfèrement au Louvre, l' « Ave Maria », de *Bonvin*, légué par M. Vince.

Chez Boussod et Valadon (boulevard Montmartre) : un admirable portrait de femme, de *Corot*; une biche dans la neige, de *Courbet*; un *Monticelli*; un grand paysage, de *Th. Rousseau*, qui est un des plus beaux que nous sachions; des *Claude Monet*, des *Gauguin*, des *Degas* (portraits, jockeys et chevaux, etc.), des *Raffaelli* (1), (sculptures, peintures, surtout le « Café du quartier de l'Ecole Militaire »), des *Renoir*, des *Guillaumin*, des *Odillon Redon*, des *Lautrec*. Prochainement, la maison mettra en vente un « Album de lithographies d'après certaines œuvres de Monticelli », qui est une précieuse merveille.

Chez Tanguy (rue Clauzel) : des *Van Gogh*, des *Gauguin*, des *Emile Bernard*, des *Guillaumin*, des *Luce* et une nature morte de *Cezanne* (poires sur une serviette) qui est tout simplement un incomparable chef-d'œuvre.

Chez Mayer (rue Laffitte, 5) : une étude de femme au pastel, de *Forain*.

Chez Coutet (rue Lafayette, 34): Le « Faucheur », la « Gardeuse d'oies », le « Bineur de betteraves », de *Camille Pissaro*; une Vue du quartier Notre-Dame, de *Schuffnecker*.

G.-A. Aurier

Échos divers et communications

30 juin 1890.

« Monsieur le Rédacteur en chef,

« Je crois de mon devoir, en vous remerciant des lignes consacrées à notre ami disparu, Directeur et Fondateur des Ecrits pour l'Art, de faire remarquer que votre note pourrait vouloir dire que ce Périodique (dévoué par la volonté de M. Gaston Dubedat « à ma Philosophie évolutive et ma théorie d'Instrumentation verbale », et non à *un inane symbolisme*) est quasi déchu...

« Quand Gaston Dubedat fonda les Ecrits, en 87 : plein d'une foi amie en mon Œuvre, il voulait dès lors les vouer entièrement à moi. Je refusai, et comme alors, ne sachant au juste ce que voulait M. Mallarmé, je l'admirais candidement, comme d'autres, pour ce qu'il semblait promettre, je m'effaçai devant lui : de là, la Revue adopta le *Symbole* posé en théorie, de M. Mallarmé; et de moi, la théorie Instrumentiste. Je

(1) Nous sommes obligés de remettre au prochain numéro l'article annoncé de M. G.-Albert Aurier sur l'œuvre de M. Raffaelli.

n'avais publié encore, pour l'Idée, **mon principe de Philosophie évolutive.** — Cinq ou six **rédacteurs seulement, dont** trois sont encore des nôtres actuellement : **MM. Stuart Merrill**, Georges Khnopff, et moi.

« Après sept numéros, ce périodique, **en cette série sans** cohésion, s'arrêta — pour, le 15 novembre **88, abolissant cet** essai, reparaître avec, selon le rêve de Gaston Dubedat demeuré le Directeur, *mon Principe de Philosophie évolutive et ma théorie d'Instrumentation verbale pour programme, sans dommage à la personnalité de chacun.*

« Les Ecrits pour l'Art depuis paraissent, et continueront — grâce, qu'il me pardonne l'indiscrétion, à la **générosité de notre ami** Stuart Merrill, puisque jusqu'à ce jour **nous n'avons voulu** d'abonnements. — **Et, avec** les trois restés **de la première** série, les Ecrits comptent actuellement *quinze poètes* **admirablement voulants et unis. Déjà, il en** serait **bien plus, mais il n'est pas chez** nous d'inutiles.

« Il **fallait** cette fois-ci encore et **malgré nos Déclarations** et **la preuve** de nos œuvres (on sait cela, **d'ailleurs, car bien** connus et loin sont les Ecrits et les **Principes qui** les **guident**), répéter notre mépris *des Symbolistes aussi mort-nés que les Décadents*, — **et** montrer vivace plus **qu'en aucun temps pour** vos lecteurs, l'œuvre fondée par notre **cher ami mort avant le triomphe** auquel il avait foi : Les Ecrits pour l'Art.

« Je vous remercie, etc... »

René Ghil

Volontiers, mon cher Ghil, nous avons **inséré votre lettre**, mais c'est pure camaraderie, car nullement *l'écho* incriminé ne saurait être pris dans le sens que vous dites.

MM. Léo Trézenik, dans le **Roquet**, Rodolphe Darzens, dans **la Revue d'Aujourd'hui**, et A. Berliaux, dans **Art et Critique**, ont simultanément publié un projet **tendant à la** création, par le groupement des périodiques de littérature et d'art existants, d'une feuille quotidienne. Cette feuille s'intitulerait, par hypothèse, **Le Journal Libre**, et porterait en sous-titre, à tour de rôle, le titre des périodiques syndiqués. Chacune des publications adhérentes conserverait sa direction, sa rédaction et son administration. Une réunion préparatoire de directeurs de revues a eu lieu **le 5 juillet, et**, annoncent les trois publications précitées, **l'entreprise a été** reconnue possible.

De notre collaborateur Jules **Renard : dans la Revue d'Aujourd'hui**, un bouquet de *Petites Bruyères* **et un humoristique** conte rapide, *La mèche de cheveux*; **dans le Roquet, un** amusant et paradoxal article, *l'Art... pour l'argent.*

Dans un numéro de la **Wallonie** qui **lui est entièrement** consacré, M. Emile Verhaeren a publié les proses et poésies alternées dont voici les titres : **Poésies** : *Silencieusement; Un Soir; Sais-je où?; Une Nuit; Quelques-uns; Le Polder; Sonnet;* — **Proses** : *Une Promenade; Un Réveil; L'Aqua-*

rium ; En Biscaye ; Les Maîtres du Siècle. — **La Wallonie** annonce d'importants fragments de M. Jean Moréas.

Le **Roquet** continue son amusant « Massacre des Innocents ». En voici la série, par ordre chronologique : *Paul Bourget* (Alfred Vallette); *Francisque Sarcey* (Léon Millot : — le *Maximus Pontifex* de la critique théâtrale a eu l'honneur d'un second éreintement dans le même numéro, par Georges Darien); *Joséphin Péladan* (Edouard Dubus); *Edouard Noël* (Rodolphe Darzens); *Emile Bergerat* (Jean Ajalbert); *Albert Wolff* (Rodolphe Darzens).

M. François Coppée devrait bien soigner sa prose, où se rencontrent, toutes les douze syllabes, comme s'il le faisait exprès, de fort désagréables assonances; on en peut juger par ces quelques extraits du *Coup de tampon* :

« C'est pis que sous l'Empire. Trop heureux de ne pas attraper de prison. Ah ! misère ! Avec leur chimie, ils ont raison, les Russes. Si l'on veut renverser la marmite des bourgeois, il faudra prendre la dynamite et les faire sauter, dût-on sauter avec !...

« Il faisait beau. La rue avait un air joyeux. D'une école sortait une bande de gosses. Les charettes à bras et leurs humbles négoces de verdure et de fruits parfumaient le trottoir; et des couples, parmi la poudre d'or du soir, passaient, heureux, chacun auprès de sa chacune. » (*Figaro* du 7 juillet).

Dans la **Revue de la Littérature Moderne**, un intéressant article de notre collaborateur Ernest Raynaud : *Le Théâtre moderne*.

Les Jardins de l'**Elysée Montmartre** sont très en vogue : tous les étrangers y viennent admirer les transformations faites et entendre l'excellent orchestre de Dufour.

PRIME GRATUITE

Nous avons l'honneur d'informer nos abonnés que nous offrons gratuitement à ceux qui nous en feront la demande leur portrait peint à l'huile par un artiste bien connu, M. Dugardin (84, faubourg Saint-Honoré). Il suffira d'adresser au bureau du *Mercure de France* une photographie, en indiquant la couleur du teint, des cheveux, des yeux et des vêtements. — La photographie, devant être détériorée, ne sera point rendue. — La livraison du portrait s'effectue dans le délai d'un mois à un mois et demi.

Pour les frais de correspondance et de port, joindre en timbres-poste la somme de 1 fr. 05.

MERCVRE.

Le Gérant: A. VALLETTE.

Impr. ROUGIER, 11, rue du Regard, Paris.



« BYZANCE » (1)

C'est à un art laborieux et requérant de très spéciales facultés que se voue le talent de M. Jean Lombard. Dans *L'Agonie*, parue il y a deux ans, revit la Rome décadente d'Héliogabale, livrée aux turpitudes dont lui donne l'exemple son empereur asiatique : La Ville n'est plus qu'un immense lupanar où les patriciens et la majeure partie du peuple rivalisent d'ignominie, et seules quelques âmes chrétiennes se révoltent devant tant de débauches et de cruautés. *Byzance* ressuscite le monde oriental du VIIIe siècle, dans un épisode de la longue guerre des Images. Mais, ici, les hontes impériales — car l'Excrémentiel ne fut pas de mœurs absolument orthodoxes — ne sont point dépeintes comme dans *L'Agonie*, moins que là curieuses du reste, et pas une fois l'on ne pénètre l'intimité du Grand-Palais.

Le drame commence alors que Constantin Copronyme, le *Cavallin*, l'*Excrémentiel*, est Bazileus de Byzance, depuis longtemps partagée en deux factions religieuses : l'Iconolâtrie, dont le grand chef est Hybréas, l'Hégoumène de la Sainte-Pureté, et qui rallie les Démocraties de Byzance et les Verts : c'est l'Orthodoxie, la religion de Jésus, des Humbles, des Faibles, des Pauvres, le Bien, la Vie ; et l'Iconoclastie, qui obéit au Patriarche châtré de la Sainte-Sagesse, avec qui sont le Grand-Palais, les Dignitaires, l'Armée, les Bleus : c'est la religion des Fiers, des Forts, des Riches, le Mal et la Mort.

Depuis Léon III l'Isaurien, père de Copronyme, la guerre des Images a été presque uniquement religieuse, l'Iconolâtrie n'ayant à élever au Basiléat que cinq vieillards de race Helladique, descendants de Théodose, incapables de par leur infirmité — le Basileus Philippicus leur a fait crever les yeux — de gouverner l'Empire. Mais un portefaix thrace, le batelier de la Corne-d'Or Haraïvi,

(1) 1 vol., par Jean Lombard (Albert Savine).

« aventureux et porté au sacrifice et à la propagation », apprend à Hybréas l'existence d'un enfant mâle du sang de Justinien, le Sclavon Oupravda, qui vit obscurément avec sa sœur Viglinitza, son aînée d'une dizaine d'années, dans un quartier pauvre de la ville, et la guerre devient politique. — Constantin V sera renversé, Oupravda, qu'Hybréas instruit dans la religion des Eikônes, nommé Basileus. Puis, comme partie des Verts tiennent pour les cinq frères aveugles, Oupravda sera uni à Eustokkia, la petite-fille du plus âgé d'entre eux, Arghiras, et leur seule descendance. De sorte que la race isaurienne asiatique, iconoclaste, sera remplacée au pouvoir par la jeune race sclavonne alliée à la vieille race helladique, iconolâtres.

Le batelier Haraïvi, le spathaire Sepeos et l'hénioque Solibas fomentent la conjuration. On résout de précipiter du Cathisma, aux premières courses de l'Hippodrome, l'Autokratôr Constantin — mais contre l'avis d'Hybréas, qui ne voudrait agir qu'à coup sûr, une fois en possession d'une force terrible que lui ont révélée des livres aryens, qu'il travaille à conquérir et certainement conquerra : le feu détonant. L'entreprise échoue, et Sepeos, saisi par les soldats, est mutilé : on lui coupe une main, un pied, et on lui crève un œil. — Une deuxième sédition des Verts échoue encore, malgré l'emploi du feu détonant, incomplètement asservi par Hybréas. Oupravda, dans la défaite, tombe aux mains de Constantin V, qui lui fait crever les yeux.

Laissé libre pourtant, Oupravda épouse Eustokkia, qui le console et le soutient de son inébranlable foi en l'avenir : il leur naîtra un enfant, un mâle, et ce fils, du sang de Théodose allié au sang de Justinien, sera Basileus. Et « à l'écouter, Oupravda avait de mélancoliques joies, mieux alors serrait Eustokkia en ses faibles bras ; il versait des pleurs lents sur son sein aux étoffes resplendissantes et revivait malgré la mort de ses regards ».

Au reste, ce ne fut jamais par ambition de dominer qu'Oupravda voulait l'Empire d'Orient, « dont les magnificences lui allaient moins que les paroles mystiques d'Hybréas. Comme d'un sol vierge, l'Art des Eikônes, l'Orthodoxie par leur culte, le combat du bien contre le mal, l'union de la race sclavonne et helladique pour la prééminence, à Byzance, de la religion du Iezous, lui éveillaient de confuses idées, des sensations et des plaisirs tout cérébraux, illuminés, comme d'un rubannement de soleil, par l'enseignement de l'Hégoumène ». C'est

Viglinitza, sœur d'Oupravda, qui a hérité des aïeux l'amour de la puissance et de la domination. Elle chérit à la fois, méprise et jalouse son frère. La grande tristesse de son âme barbare et virile est que, sœur d'Autokratôr quand Oupravda aura remplacé Constantin, elle ne sera pas même Augusta. Mais, son frère aveuglé, elle ne réfrène plus ses convoitises : Oupravda est débile et n'aura point de postérité; or, un fils d'elle aussi serait du sang de Justinien et pourrait prétendre à l'Empire d'Orient. Vainement, pour être fécondée, elle se donne au mutilé Sepeos — qui meurt peu après —, vainement à Haraïvi, qui a subi l'ablation du nez lors de la dernière défaite, vainement à Solibas, amputé des deux bras...

Cependant Eustokkia va mettre au monde un enfant, et, pour le préserver d'un attentat probable du Pouvoir, elle se réfugie avec Oupravda et Viglinitza dans l'église de la Sainte-Pureté, inviolable asile. Constantin V, en effet, à l'instigation du Patriarche de la Sainte-Sagesse, a résolu de tuer dans le ventre de la mère le rejeton d'Oupravda. Il fait cerner la Sainte-Pureté de ses troupes et de ses machines de guerre : l'édifice est sapé, démoli, détruit de fond en comble avec ses richesses artistiques, et sous ses ruines périssent écrasés, en même temps qu'une foule de kaloyers et de Verts, Haraïvi, Solibas, l'Hégoumène Hybréas, Oupravda, Eustokkia, Viglinitza — Viglinitza qui ne voulait point mourir, qui meurt sans se confesser : « J'étais jeune, j'eusse pu être fécondée. Et une génération serait née de moi, qui aurait plus tard obtenu l'Empire et intronisé la race sclavonne au Grand-Palais... Inféconde et seule, que ferai-je? Je meurs, mais n'accepte pas la mort : je la subis. Quant à mes fornications, ah! le Théos, le Iezous et la Panaghia m'en absoudront sans confession ».

Telle est, dans sa grande ligne, cette œuvre compacte, une, de si périlleuse ordonnance. Combien de qualités n'exige point un livre semblable, et quel effort! Rien que par l'intégrité de sa conception, M. Jean Lombard décèle d'infiniment précieuses aptitudes de pensée; il se montre dans l'exécution écrivain de beaucoup de talent, mais surtout artiste supérieur. C'est avec un tact rare, un sentiment parfait des valeurs qu'il dose et combine les trois éléments dont est formée l'œuvre : le drame individuel, où se dessinent, se développent, évoluent des caractères particuliers; le drame social, vaste tableau de mœurs où se distinguent, représentés par des

factions, les divers courants d'esprit de la population sous Copronyme; enfin la reconstitution architecturale et topographique de Byzance. Cette dernière partie, qu'un écrivain moins artiste n'eût point sauvée de la fastidiosité, est prestigieusement traitée par M. Jean Lombard. Sa description n'est pas seulement une féerie de couleur, mais — ce que n'ont pas du tout compris certains descriptifs naturalistes — elle est fractionnée, graduée, toujours correspondante et proportionnelle à une action. Rien n'est plus inharmonique et contraire à l'art que la description en bloc, ennuyeuse, morte, et, pour tout dire, absurde comme le serait l'étude à fond, dès qu'il apparaît, de tel personnage qui doit entrer dans la composition du livre et ne se dévoiler que peu à peu. M. Jean Lombard se garde bien d'une si déplorable hérésie. Ce n'est qu'en accompagnant les personnages du drame — conduits par l'enchaînement normal des circonstances — que le lecteur assiste aux courses du cirque, à un concile, à des supplices; pénètre dans les prisons du Grand-Palais, dans les cellules des kaloyers et dans l'église de la Sainte-Pureté, resplendissante d'Eikônes; navigue sur la Corne-d'Or incendiée de soleil, dansante de nefs, bariolée de voiles de forme latine ou helladique; voit et sent revivre enfin Byzance, magnifique sous le pur ciel oriental, avec ses édifices bombés de coupoles, la Sainte-Sagesse surmontée de la croix helladique, des églises et des monastères, l'Hippodrome, l'Aqueduc de Valens, des jardins, des statues, des thermes, des portiques, des nymphées, des tribunaux, des marchés, puis les quartiers pauvres, les faubourgs grouillants de population composite. — Or, le livre lu, toutes les descriptions partielles emmagasinées — sans ennui possible, j'insiste — simultanément avec les fragments de l'action auxquels elles correspondent, il se trouve que le lecteur possède la *somme* des personnages étudiés individuellement, le tableau *complet* des mœurs sociales, la vision *totale* de la ville : le poème archéologique se dresse dans toute son intégralité. Peu importe, d'ailleurs, qu'il renferme plus ou moins de vérité historique : c'est un roman.

Byzance est donc une belle œuvre d'art. Cependant — à des artistes tels que M. Jean Lombard on doit son opinion tout entière — je noterai une impression fâcheuse que m'a laissée ce livre, impression d'*automatisme* dans les agissements. Trop souvent les personnages m'ont fait l'effet de héros d'opéra, sans spontanéité ni vibrance, obligés de ne se mouvoir que selon un

rythme voulu, emprisonnés dans une mesure. Je sais bien que la grandeur du cadre, la figuration innombrable, la solennité de certaines scènes, l'ampleur même de la synthèse et jusqu'à la splendeur du décor, contribuent à produire l'impression théâtrale; pourtant cet écueil, qui me paraît être le plus dangereux de ces aventures archéologiques, peut être évité : témoin *Salammbô*. Il va de soi que je ne donne point de la lance dans dans ce moulin à vent : le procédé employé par M. Jean Lombard — et que j'estime, d'ailleurs, indigne de son talent — pour frapper les physionomies en répétant à satiété les deux ou trois attributs avec quoi il les caractérise : Constantin V, une barbe noire sous un nez blanc que l'auteur rappelle à chaque rentrée en scène de l'empereur; Scléros, anagnoste de la Sainte-Pureté, une barbe rousse qui tombe dans le rire, remonte dans un claquement de dents, et chaque fois que surgit Scléros il rit, sa barbe tombe, remonte. Ce procédé, point neuf, est ici particulièrement malheureux en ce sens qu'il ajoute à l'allure mécanique des personnages; mais il n'est pas un défaut constitutif, et je n'en aurais certes point parlé si je n'avais eu à signaler l'automatisme que j'ai dit, bien constitutif celui-là et qui tient à l'âme même de l'œuvre.

Volontiers je querellerais encore M. Jean Lombard sur un point. Mais M. Camille de Sainte-Croix, dans un de ses récents articles de la *Bataille*, a excellemment écrit de cette question délicate, et je ne saurais mieux faire que de déférer à son autorité :

« Il faut d'abord que je me plaigne à l'écrivain, non point de la complication de son vocabulaire, riche et savant, qui donne de si flamboyantes couleurs à ses tableaux de reconstitution, mais bien de certains jeux de phrase qui n'ont d'autre byzantinisme que celui des erreurs littéraires contemporaines. . . . .

. . . .

« Entre les deux manières supérieures d'écrire, tout personnellement ou tout impersonnellement, c'est sans doute à la seconde qu'a visé le romancier de *Byzance*. Il serait donc plus conforme à son plan, et par conséquent meilleur pour son œuvre, qu'il la dégageât mieux des amusements où se perd l'ingéniosité de nos blasés. »

ALFRED VALLETTE.

Août 1890.

PASTEL

I

Le charme exquis d'un profil perdu
M'a pénétré si doucement l'âme
Que j'ai laissé mon cœur suspendu
Au charme exquis d'un profil perdu,
Dans le brouillard du sous-entendu,
Où l'espoir-encens brûle sans flamme.

Pour ne plus voir j'ai fermé les yeux,
Ne voulant pas tuer le mystère
Que tu cachais, Doute gracieux.
Pour ne plus voir j'ai fermé les yeux,
Mais j'ai gardé ton culte pieux
Au fond de mon rêve solitaire.

Un souvenir odorant et doux
M'en frôle encor comme une caresse,
Dans mes soirs de haine et de dégoûts.
Je le conserve, odorant et doux,
Ainsi que font les amoureux fous
Du mouchoir brodé par la maîtresse.

II

La douceur un peu triste et charmante de l'heure
Qui s'endort au parfum de l'amour respiré
Enveloppe le cher profil de l'Espérée,
— Le cher profil qui fut cruel, — dans sa pâleur.

La musique des mots qu'on rêve sans les dire,
Dont l'âme danse au bon soleil de la mémoire,
Passe dans les rideaux alourdis par le soir,
Et notre pensée aime à ne rien voir venir.

Car notre amour ne veut plus de l'espoir des sens,
Notre extatique amour vit de sa propre essence
Et renonce, sachant que cela peut suffire.

L'âme des mots défunts au fond de la pensée
Psalmodie un doux *Requiescat in pace*...
Et c'est l'agonie adorable du Désir.

III

Va-t'en loin, si tu veux que je t'aime.
Que l'éloignement soit ton baptême.
O l'Inconnu trouble dont je doute,
Violon lointain qu'on ne voit pas!
C'est cela que j'aime seul, hélas!
Ne dis rien, si tu veux que j'écoute.

Cache bien l'espoir de ton visage
Et tes yeux, afin que leur image
Dans mon cœur soit plus douce et profonde.
Cherche donc si ton corps ne pourrait
Devenir un bon rêve discret
Où mon âme, dans la nuit, se fonde.

O mon Amour, ne soit pas déçue!
Il suffit que mon cœur t'ait conçue.
Sois l'Inconnu subtil dont je doute,
Et tout cela qu'on ne peut saisir.
Le désir seul nourrit le désir.
Pars! — Je t'aime. Et ne dis rien! — J'écoute.

LOUIS DENISE.



LE VAISSEAU CHINOIS

Dans la mer Jaune un blanc navire,
Porteur de deux ou trois péchés,
Bien innocent mais bien coupable,
Par l'ouragan s'est vu léché.

Il avait bien toutes ses voiles,
Son gouvernail et ses agrès :
Il a lutté, louvoyé, crâne
Sous l'aquilon qui l'égarait.

Jouet des vagues hypocrites,
Il a subi des calmes plats :
Pour horizon de grandes lunes
S'écarquillant dans des cieux las.

Il a heurté bien des rivages
Au cours de ses nombreux chemins ;
Et ces pays plus ou moins drôles
Lui furent plus ou moins humains.

Après avoir erré sans suite
Sur l'océan tranquille ou gros,
Perdu ses mâts, troué sa coque
Contre des îles de coraux :

Un matin sombre, entre deux lames
Subitement il a coulé,
Laissant sur l'eau, pour seule trace,
Un léger trou sitôt comblé.

En somme, son hardi voyage
N'eut d'autre utilité, ni plan,
Que d'avoir mis, plaisant caprice,
Sur la mer Jaune un vaisseau blanc.

LOUIS DUMUR.

LES PETITES BRUYÈRES

I

Un jour, on m'a dit : « Si tu veux faire ton chemin, il faut aller dans le monde ! » Le soir même, en carcan, je suis parti de bonne heure, sur la pointe (il pleuvait) de mes bottines vernies. Le premier arrivé, j'ai découvert tout de suite le maître de la maison. L'État l'emploie quelque part. Je me suis mis bien avec lui, et nous avons allumé les bougies ensemble, celles du devant seulement, à cause de la tenture qui prend feu « pour un rien ». Je tenais la boîte où il jetait les vieux bouts. Madame s'habillait. Il commença :

II

« D'abord, pour votre peine, un conseil. Allez vite prendre dans l'antichambre votre chapeau et votre parapluie, et portez-les dans un petit coin que je vais vous « enseigner ». Ils y seront, je l'espère, plus tranquilles, et vous ne courrez pas le risque de retrouver votre chapeau neuf avec des poils roux, et votre parapluie de soie transformé en jonc exotique coupé dans le bois de Vincennes. Sachez qu'il défile, en un hiver, ici, plus de mille personnes. C'est comme chez le commissaire de police. Seulement, on vole « en sortant ».

III

« Prononcez, au hasard, pour voir, un nom d'homme célèbre. « Cher monsieur, vous dirai-je aussitôt en faisant une bouche de flûtiste, il était encore à notre dernier jeudi. Il n'en manque pas un, et nous l'attendons ». Mais la vérité est que vous en serez réduit à appeler « cher maître » le triste maître de maison que je suis. Heureusement,

tous les genres d'esprit se donnent rendez-vous chez moi : le fin, le subtil, l'aigu, le profond, le prime-sautier, le rude et le doux. D'habitude, ils font un tintamarre ! On se croirait dans un salon... sérieux, quand madame est bien gentille. Mais, par exception, ce soir, comme tous les soirs d'ailleurs, ce sera « un fait exprès ». On entendra la bêtise voler, la bêtise hannetonnante.

IV

« Un homme est distingué et reçu dans le grand monde s'il ne crache pas sur le parquet, s'il ne tripote pas ses chaussettes en causant et s'il s'assure de temps en temps que son pantalon ferme bien. Une femme distinguée est une femme « qui ne se fait jamais remarquer», ou, plus simplement, une femme qu'on ne distingue pas. Ils s'asseyent, bâillent, se lèvent, marchent de long en large, sifflotent des airs. Qu'est-ce qu'ils font là ? Ceux qui ne s'ennuient pas, se raccrochent. C'est dégoûtant. Je suis obligé de me placer devant eux, en Christ, les bras écartés.

V

« Ils me stupéfient, viennent chez moi, me regardent à peine, mangent tout mon sucre, et ne me parlent que pour me demander « où sont les cabinets ». Je cloue le tapis afin des les empêcher de secouer leur linge bimensuel ; mais ils danseraient sur mon ventre. Je fausse le piano à l'avance ; mais ils joueraient sur un ratelier de dents fausses. En outre, ils aiment beaucoup le jeu des « petits papiers », ainsi appelé à cause des petites ordures qu'on écarte dessus. Par exemple, qui me mettra dans ma poche la clef des diseurs de vers ? Ho ! les sales gars ! Toutefois, j'ai mon bénéfice, le droit de couvrir, au vestiaire, les épaules croûteuses des plus vieilles dames et de glisser ma main dans leur dos, jusqu'aux reins.

VI

« Nous avons un ami indispensable. Peut-être trouverait-on, en cherchant bien, une de ses chemises de nuit sous l'édredon de madame. Quand elle chante, il va de l'un à l'autre, en chien de berger, ramène au centre ceux qui s'éloignent, et, le premier, jappe avec ses mains, aux bons endroits. Il prend le chouberski par l'oreille, le passe dans la salle à manger, et, très haut, trouve fameux un thé qui n'a encore séché que deux fois sur la fenêtre.

Puis, quand l'heure s'avance, il dit, inspirant, expirant avec force et lenteur sous sa main en abat-sons : « Si on s'en allait ? allons donc nous-en ; madame est lasse. » Il empêche les gens de rester trop tard et fait vider les lieux. Cet homme-là vaut son pesant d'appointements fixes.

VII

« Mais, je le répétais encore à madame tout à l'heure, à notre dîner de pommes frites (il faut bien vivre), je veux faire mon chemin ! Vous aussi, n'est-ce pas ? Tant mieux. Permettez que nous fassions route ensemble. On sonne. Voilà, si je ne vous compte pas, le premier de nos imbéciles. Misère de misère ! Ils ne me prêteront donc jamais la paix ! Préparez-vous. Le moment est venu de s'amuser ferme. Aussi, tenez, cher monsieur, si j'étais à votre place, tandis qu'il en est temps encore, j'irais me coucher, et, rentré dans ma chambrette (un lit, une table, une chaise : je vois çà), las d'avoir fait mon tour du monde, je déchirerais, et comme on effeuille un manuscrit d'oraison funèbre sur une tombe poétique, j'émietterais pour les souris mon plastron de chemise en papier gommé. »

Jules Renard.



BALLADE
CONFRATERNELLE POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES LETTRES FRANÇAISES

Oh ! les cochons ! les cochons ! les cochons !

S. M.

Or sus, venez, gens de plume et de corde,
Pauvres d'esprit, cacographes, soireux,
Blavet, Meyer dont la tripe déborde,
Champsaur égal aux Poitrassons affreux,
Et Wolff l'eunuque, et Mermeix le lépreux.
Montrez-vous sur les foules étonnées,
Cabots, sagouins, lècheurs de périnées :
Atollite portas ! Voici Daudet !
Formez des chœurs et des panathènées !
C'est Maizeroy qui torche le bidet.

Toi qu'un dieu fit dans sa miséricorde,
Imperméable au style, gros foireux,
Qui des duels aimes le seul exorde,
Ajalbert! comme un fessier plantureux,
Haut le vis ! Marche a l'ombre de ces preux.
Sous les fanons aux lances adornées,
Albert Delpit, louche des deux cornées,
Et Jean Rameau, très innocent baudet,
Clame des vers pour deux ou trois guinées.
C'est Maizeroy qui torche le bidet.

Monsieur Papus, qu'il ne faut pas qu'on morde,
Fait voir la lune aux pantes généreux.
Ave, Drumont ! Sous une chemise orde,
Le Péladan et ses pieds buthyreux.
Item Sarcey (du genre *macareux*).
Paul Alexis, en phrases peu tournées,
Mène à Lesbos les gothons surannées.
Noël ! messieurs, Noël devant Cadet,
Peptone des gastralgiques dînées.
C'est Maizeroy qui torche le bidet.

Envoi

Prince fameux chez les Instantanées,
Soldat que son régiment éludait,
Compilateur de cent macaronnées,
Baron aussi, depuis quelques années,
C'est Maizeroy qui torche le bidet.

QUATORZAIN D'ÉTÉ

Elle fait la victime et la petite épouse.

ARTHUR RAIMBAUD :
LES PREMIÈRES COMMUNIONS

Certes, monsieur Benoist approuve les gens qui
Ont lu Voltaire et sont aux Jésuites adverses.
Il pense. Il est idoine aux longues controverses,
Il adsperne le moine et le thériaki.

Même il fut orateur d'une Loge Ecossaise.
Toutefois — car sa légitime croit en Dieu —
La petite Benoist, voiles blancs, ruban bleu,
Communia. Ça fait qu'on boit maint litre à seize.

Chez le bistro, parmi les bancs empouacrés,
Le billard somnolent et les garçons vautrés,
Rougit la pucelette aux gants de filoselle.

Or Benoist qui s'émêche et tourne au calotin,
Montre quelque plaisir d'avoir vu, ce matin,
L'hymen du Fils Unique et de sa demoiselle.

Juin 1890.

LAURENT TAILHADE.

Avec sa *Ballade* et son *Quatorzain*, M. Laurent Tailhade, une des rares personnes à qui Dom Junipérien s'ouvre volontiers, adressait à notre rédacteur en chef la lettre suivante : nos lecteurs y verront que le saint ermite n'oublie pas le *Mercure de France*, et apprécieront comme il sied, nous n'en doutons point, l'aubaine promise.

« Mon cher ami,

« Le révérend Père Junipérien, absorbé par « les soins de la prédication et la retraite annuelle « qu'il a coutume d'effectuer chez les Dames de « l'Amour Solitaire, me commet le soin de vous

« rendre ses excuses et d'obtenir de vous quel-
« ques délais. La santé de ce saint religieux,
« affaiblie, comme je crois, par d'excessives aus-
« térités, demande les soins les plus délicats, un
« repos quasi absolu bien difficile à obtenir de
« son âme évangélique. Toutefois, à la requête de
« ses pénitents, desquels j'ai l'honneur d'être,
« Dom Junipérien consent à prendre quelques
« vacances. Mais, dévoré comme on le voit d'un
« zèle insatiable, il emploiera ses heures mala-
« dives à nous consoler de pieux écrits. Vos lec-
« teurs bénéficieront les premiers de ces pages
« enflammées, où brillent une voix qui ne tombe
« guère, une ardeur que le monde n'éteint pas.

« Mes deux mains,

Laurent Tailhade. »



AQUARELLE

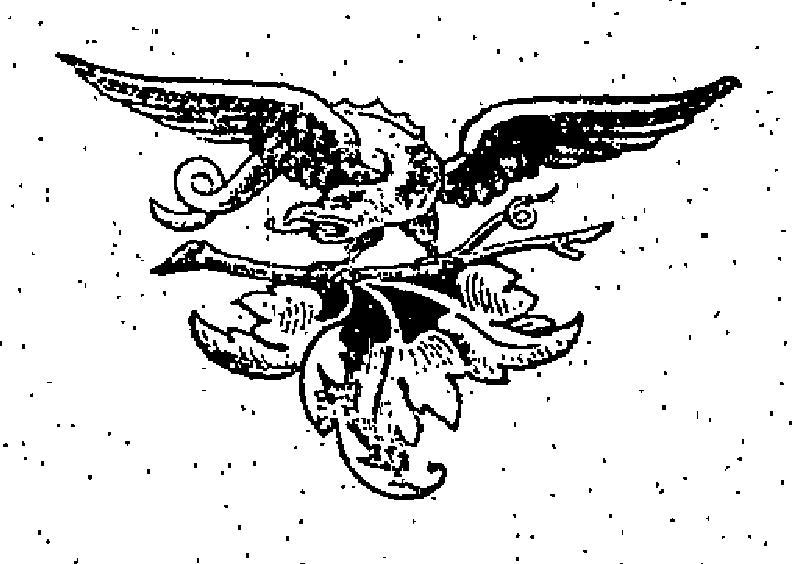
C'est d'un grain de satin la peau de son visage.
Bleue à croire qu'un bleu reflet de lune y joue,
Et le nez qui nuement fait ombre sur la joue,
La grâce en a modelé tous les cartilages!

Le cold-cream obligeant fixe le bleu nuage
Du riz sur le satin éclatant de la joue,
Et l'on surprend des reflets blancs de coquillage
A l'oreille, où sommeille un éclair de bijou.

La lèvre sensuelle et molle, où saignent comme
Des pourpres de pivoine et de géranium,
Esquisse un rire, déceleur de perles franches,

Et les yeux, ô les yeux! quels éclairs d'or ils ont,
Sous l'échafaudage artitisque des frisons
Que parachève un papillon de soie orange!

ERNEST RAYNAUD.



LES IMAGES GARDIENNES

Avec les livres habituels des solitudes, — et tant de feuilles où dorment inscrites en de grossières ébauches les œuvres qui apparurent si grandes, leur soir de rêve, si belles qu'il faut maintenant renoncer à leur réalisation vengeresse ; — sur la table où j'accoude, par le silence de la haute maison déserte, mes mépris des besognes et la sage indifférence *conseillée par la douleur de savoir*, je conserve en un respect attendri, dans leurs cadres de vieille forme et de vermeil expirant, les images de deux êtres que j'affectionnais aux jours détruits de la jeunesse. Les voici tels que je les retrouve, quand je descends dans la misère de mon cœur; tels que je les revois en dépit des félicités mortes, par delà les heures de malaventure et comme en des évocations de bonheurs promis sous l'éveil éperdu des vingt ans. Celui qui fut mon père, et la chère, chère amie d'autrefois me restent en ces portraits d'incertaine ressemblance; et je les aime comme des compagnons anciens et fidèles. J'ai conscience qu'ils m'ont soutenu et consolé, qu'ils m'ont souvent reconquis à l'illusion d'un soir. Par eux, et la communion de nos tristesses, j'ai traversé les désastres ; j'ai

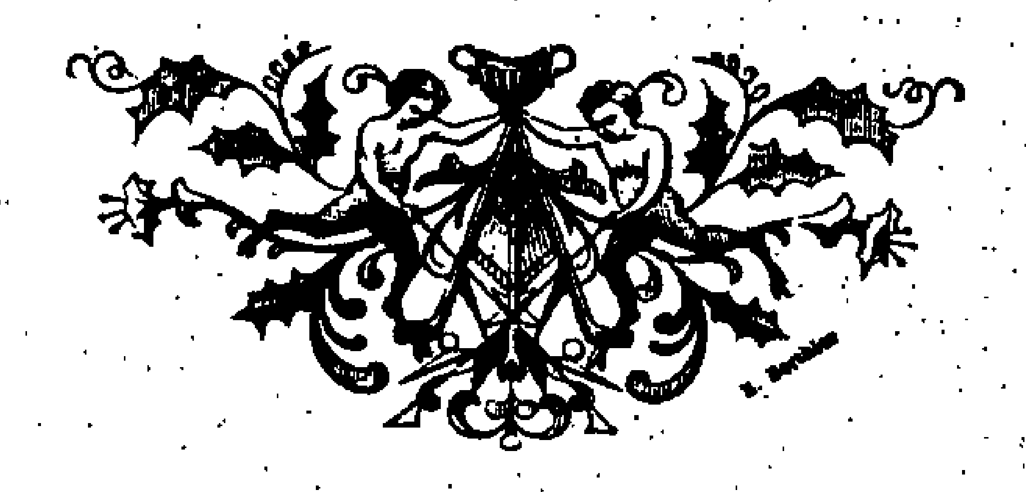
supporté la vie, si lourde aux épaules qu'on en est las à sangloter. Ils m'ont conduit dans les détresses et les naufrages ; et nous sommes unis par tant de choses supportées qu'ils me parurent longtemps une partie de moi-même.

Mais je sais aujourd'hui qu'ils m'abandonnent. Mes images gardiennes jaunissent et s'effacent, et reculent derrière un voile de brouillard qu'aucun souffle ne lèvera jamais. — De nos voyages, naguère, ont-elles pris le deuil des soleils abolis ? — Gardent-elles des nostalgies d'aurores incendiées, de palais fabuleux à l'aventure des nuages, de villes violettes sur la royauté du couchant ? — D'avoir vu le large horizon de la mer, éclaboussée d'or et de lazulite, s'élancer au balancement des houles vers les ciels meurtriers, leur regard dut-il s'éteindre, devenir si vague qu'on le croirait aveugle, — aveugle depuis des splendeurs miraculeuses ? — Ou bien n'est-ce pas que l'immanente idéalisation dont elles voulurent fixer la promesse, défaille et graduellement s'atténue, et qu'à mesure elles s'enlinceulent ?...

Puisque nos pitoyables efforts ne réservent même pas l'intégrité du souvenir, elles doivent disparaître les images des deux êtres que j'affectionnais aux jours détruits de la jeunesse. Avec le temps dont s'assoupit le rappel des félicités mortes, s'abrogent et s'anéantissent les figures qui demeuraient si nettes malgré le reculement des années. Il ne restera rien bientôt de celui qui fut mon père, hormis un faible écho des vénérations disparues : et votre doux profil, Madame, laisse à peine sur le cadre de vieille forme et de vermeil expirant une

petite tache pâle, semblable à quelque blanche et divine hostie. Quand je descends dans la misère de mon cœur, votre occulte présence, déjà, n'est plus qu'un rêve flottant d'anciens espoirs et d'anciennes adorations, un rêve mélancolique, subtil comme des parfums d'antiques sachets et de bouquets flétris. La chère, chère amie d'autrefois s'en va dans la douleur apaisée des choses irrémédiables. Et parfois je me surprends à pleurer devant la destruction fatale des idoles jusqu'alors victorieuses ; et je songe avec angoisse à l'affreux délaissement et aux désespérances des jours d'avenir, — *lorsqu'elles ne seront plus...*

CHARLES MERKI.



SONNET

A Louis Dumur.

Les voici tous les deux, les pauvres ferrailleurs,
L'un à l'autre accolés pour l'éternel combat ;
Esclaves ennemis que les destins railleurs
Condamnent à porter le faix d'un même bât.

L'un butte aux vices égaillés en tirailleurs
Tout le long de la vie et rêve de Sabbat,
Mais l'autre, dans l'espoir de rivages meilleurs,
Se macère en l'exil d'un pieux célibat.

Chacun d'eux cependant aux ronces s'ensanglante,
Et, baisant du chemin la poussière aveuglante,
A ce trop long tourment réclame un peu de trêve.

Et sur le soir, sentant leur Passion s'accroître,
La Chair au lupanar et l'Ame au fond d'un cloître,
Essayent d'apaiser l'inapaisable Rêve...

JEAN COURT.



RAFFAELLI

Des ciels gris, ennuyés, salis par des suies d'usines... des champs plats, lugubres, avares, fumés de platras, de tessons de bouteilles et de coquilles d'huitres, de pitoyables champs qu'on devine proches des fortifications, anémiés, contaminés par la respiration viciée, par les sueurs pestilentielles de Paris... des arbres rabougris, chauves, trognonneux... des bouts de routes poussiéreuses et mornes, avec de ces rôdeurs à loqueteux bourgerons et à pantalons tire-bouchonnants, traînant leurs échines lasses vers des besognes vagues et suspectes... des coins d'industrie ords et compliqués... des petits rentiers, doucement grotesques, occupés à badigeonner de vert la barrière d'un jardinet saharien ou à caresser, comme des enfants malades, leurs rosiers chlorotiques et leurs choux poitrinaires... des ouvriers suants, noirs, abrutis par la fatigue, avec de calleuses mains pareilles à des écorces de chêne-liège... des maraîchers... des guinguettes... des rues, de cartonneuses villas suburbicaires... des rosses apocalyptiques traînant de lourdes carrioles encombrées d'équivoques bric-à-brac, des charrettes geignant sous des pyramides de moellons ou d'immondices... des types et de petits intérieurs de commis retraités, fatalement notés en quelque Asnières... des camelots, des saltimbanques, des chiens errants, des horizons de toits, de cheminées et de hauts-fourneaux, des gazons alopéciés et galeux, des gouges pouilleuses, des claque-dents, des mendigots, toute la vermineuse truandaille des barrières, tous les pitoyables êtres, toutes les lamentables choses de ce monde spécial, si complexe, si mornement et si monotonement divers, qu'est la Banlieue...

Puis, sans transition, l'Angleterre!... les ciels brouillardeux, lymphatiques d'Outre-Manche... le flegme, l'hypocrisie, le féroce mercantilisme, les policemen, les clergymen, les gentlemen et autres men, roux et rogues, à vestons bigarrés... et, s'élançant des confortables snow-boots, les idéales maigreurs, les blanches fluidités des flaves et pâles misses, qui font songer à des lys qui seraient poussés dans des boîtes à violon... les longs petits soldats imberbes, tuniqués d'écarlate, coiffés de toques d'enfants et armés de badines... les bonnes et les wet-nurses d'Hyde-Park... les gueux, les vagabonds, les alcooliques, toute la crapulerie, toute l'atroce misère de Whyte-Chapel... les élégants babies... les fillettes trop blondes à robes trop courtes et à mollets nus, dansant sur des pelouses... les public-houses... les quais goudronneux... les villes à grand fracas industriel... les cabs, les matelots, les cafés-concerts, toute la vie de là-bas, grouillant dans son atmosphère sursaturée de brouillard, de fumée de houille et de protestantisme, parfumée de pale-ale, de whisky et de thé...

Enfin, derechef c'est la France, non plus la banlieue, les environs de Paris, mais Paris lui-même dans tout son polymorphisme kaléidoscopesque.... la vie fiévreuse, tapageuse.... l'universel coudoiement, l'éternelle bousculade... le pitoyable lupanar cosmopolite où le monde vient s'ébattre, tout jubilant de ce luxe en toc, de cette élégance de figurants, de cet esprit de paillasse qui bonimente!... Paris... les boulevards bien peignés et les quartiers pouilleux... les cafés similorés et les bouges sordides... des gens qui doivent être des députés ou bien des voyageurs de commerce, frôlant de haillonneux caïmands, des tondeurs de chiens, des chanteurs de cours.... des arbres rachitiques enracinés dans du bitume.... des scènes typiques de petits logements bourgeois, d'asiles de nuit, de bouillons populaires... des professeurs corrigeant en omnibus des devoirs d'élèves.... des ramasseurs de bouts de cigares et des notaires... des bateleurs de la foire du Trône, des afficheurs, des remouleurs, des carreleurs de souliers, des marchands de quatre-saisons, des blanchisseuses et des trottins en course, d'enfontangées nourrices aux Champs-Élysées, des négociants faisant leur partie, des museaux glabres de cabotins, des pouffiasses d'interlopes beuglants secouant leurs adiposités pour d'infâmes chahuts, grimaçant pour des éjaculations lyriques et ordurières, des catins de boulevard extérieur, des tavernes du quartier de l'Ecole Militaire encombrées d'ignobles paillasses à soldats.... des vendeurs de coco.... d'impubères bouquetières coureuses de pissotières, des aboyeurs de journaux, des hommes-sandwich, des chiffonniers, de louches meurt-de-faim affligés de professions improbables... Et tout cela, types et scènes de la *Banlieue*, d'*Angleterre*, de *Paris*, notés, saisis avec leur caractère propre, leur accent essentiel, dans leur coutumier aspect, avec l'exact geste qu'il faut!

Tel, ou à peu près, le brouhaha, le pittoresque pandœmonium qu'évoque en la mémoire ce seul nom : Raffaelli.

* * *

Au reste, je ne veux point dire que cette œuvre soit, en toutes ses parties, également admirable, ou même d'un art toujours très intéressant. M. Raffaelli est, parmi les peintres dignes de ce nom, un de ceux qui présentent le plus déconcertant mélange de défauts et de qualités. Pourtant, quelque imparfait que soit son talent, il est, je crois, digne de préoccuper la critique et de plaire aux vrais honnêtes gens. En ce siècle qu'encombrent les trivialités hideusement jolies et « si-distinguées-ma-chère ! » des Adrien Marie, des Vibert, des Loustauneau et consorts, nous n'avons pas le droit de dédaigner un artiste qui, comme lui, peut s'enorgueillir de ces tant rares vertus : la sincérité ; la haine du banal, de la fausse élégance, des formules d'école, des techniques compliquées, du convenu et du chic ; l'acuité d'un esprit fureteur, à la fois pitoyable et ironique, patient à la recherche et prompt au pourchas des plus instantanées notations.

* * *

M. Raffaelli s'est baptisé lui-même autrefois « caractériste ».

Il a même tenté créer cette école en *iste* et en préciser l'esthétique dans des brochures. Ne retenons de tout cela que cette épithète de « *caractériste* », qui le définit assez exactement. Son esprit, en effet, très matérialiste, très réaliste et, en même temps, très analytique, est surtout attiré par l'extériorité des êtres et des choses, par le *caractère* de leurs surfaces, plus que par leur nature profonde, intime. Ce qui le préoccupe, ce sont les signes de la pensée plus que la pensée elle-même, et ces signes l'intéressent plutôt par le pittoresque de leur modalité propre que par leur sens représentatif.

Et c'est ce qui explique pourquoi M. Raffaelli passe sa vie à observer, à noter, avec un zèle et une pertinacité stupéfiants, de minuscules détails extrinsèques qui nous semblent, à nous, bien vains et bien puérils, et qui, pour lui, sont de la plus haute valeur. On l'étonnerait certainement en lui disant qu'il peut y avoir de très grands artistes qui sacrifient d'un cœur léger cette étude de l'écorce des êtres à des recherches plus profondes, en lui affirmant qu'on peut être psychologue, en peinture, sans posséder une science si complète des déformations et des stigmates professionnels, et qu'il existe d'admirables maîtres (tous ceux qui revêtent les idées pures de la somptuosité des symboles) dont l'œuvre est justement le contraire de la sienne.

Cette exclusive préoccupation du superficiel pas plus que cette manie de futile furetage n'impliquent d'ailleurs fatalement la froideur. M. Raffaelli observe et note des accidents épidermiques, mais il observe et note comme un artiste, non comme un savant, et il a le secret, vraiment, de vibrer devant ces accidents épidermiques, d'être égayé par une fossette, attristé par une ride, ému par une verrue ! Les phénomènes, pour insignifiants qu'ils soient, se colorent au prisme de sa sensibilité, de son âme d'artiste, et c'est ce qui nous permet de nous intéresser au minutieux en-dehors de l'œuvre, d'y lire cette gaité pessimiste, cette ironique pitié qui le singularise. Un pli d'étoffe, un crevassement de peau, c'en est assez pour nous faire deviner son moi de narquois observateur des extériorités, de sincère ennuyé des choses, qui s'amuse de son ennui et des choses !...

Pourtant, il faut bien l'avouer, cette émotion que l'on constate dans les œuvres de M. Raffaelli ne semble jamais, elle non plus — et c'est la conséquence de son mode de superficielle perception —, bien profonde ni bien grave. C'est une gaité, une pitié, une ironie volages, à fleur de cœur, s'éparpillant sur les détails, glissant sur les dermes, pénétrant à peine, suivant exactement son intelligence qui se diffuse en analyses superflues... Et c'est pourquoi, devant les tableaux de M. Raffaelli, malgré cette prodigieuse dépense intellectuelle donnée à l'étude des hiéroglyphes de ces vivants sépulcres que nous sommes, malgré leur merveilleusement nette compréhension, on se prend parfois à regretter un quelque chose.... je ne sais quoi ?... Peut-être l'immense vision térébrante, l'impressionnabilité de tout l'être, d'un Rembrandt ou d'un Daumier !...

Daumier !... Ici, point de vaine analyse ! point de myopes microscopies de rides, de poils, de durillons ! point cet air mystérieux de vous dire : — « Hein ? l'ai-je assez exactement noté, ce calus spécial de tel spécial ouvrier, cette dépression crânienne, ce pantalon typiquement ridicule de tel bourgeois idiot ? » Rien qu'une large synthèse des formes générales, du geste, de la silhouette, rien qu'une indication de la ligne d'ensemble pour cette magistrale fixation du caractère, rien que le strictement indispensable ! C'est moins *exact*, peut-être, mais, indiscutablement, c'est plus *vrai*. Et aussi, comme cet art est plus profond, plus émouvant et plus ému ! Comme on sent que le prodigieux lithographe n'a pas seulement copié une face, un accoutrement de grotesque, mais bien une âme de grotesque, une âme sur laquelle il a craché son éclat de rire, sa douloureuse gouaillerie !... En regardant une œuvre de M. Raffaelli, n'a-t-on pas souvent l'impression contraire ? Ne l'imagine-t-on pas, malgré soi, peintre très consciencieux et très intelligent, copiant, quasiment ainsi qu'il ferait d'une nature-morte, avec une vétillarde fidélité, le derme, les oripeaux d'un type, et n'arrivant à vous un peu suggérer la psychologie de ce type *qu'à force de minutieuse exactitude dans le rendu de ses attributs extérieurs ?*

Il serait facile de multiplier d'autres analogues comparaisons, aussi concluantes. M. Degas, par exemple, pour nous traduire — combien intensément ! — la turpide bestialité de la femelle humaine, M. Forain pour nous montrer la cynique crapulerie, la rosserie cochonne de la fille, et pour nous imposer, celui-ci, son rire de cruel railleur, celui-là son morne dégoût, ont-ils besoin de tout ce mystérieux appareil de compliquée analyse, de ce formidable entassement de détails singularisateurs ? Ne nous disent-ils pas mieux ce qu'ils veulent nous dire avec infiniment moins de mots ? Ne sont-ils pas moins prolixes et, conséquemment, plus éloquents, plus clairs, plus pénétrants et, il faut bien le dire, plus artistes ?

* * *

Néanmoins, je le répète, l'œuvre de M. Raffaelli demeure, malgré tout, très intéressante, très séduisante. Cette superficialité, cette manie de dermatographie à outrance, toutes ces tares intellectuelles jointes aux nombreuses qualités qu'il possède, à son acuité visuelle, à son esprit net, à sa haine du banal et du joli traditionnel, à sa passion du vrai et du pittoresque distinctif, ont eu pour singulier résultat de faire de lui le premier et peut-être l'unique *peintre anecdotier* de notre temps. Ses peintures, ses dessins, ses aquarelles, racontent les mœurs, la piètre vie d'aujourd'hui, mieux que toutes les potinières historiettes des petits journaux. Ce sont moins des tableaux que des *illustrations*, mais de miraculeuses, d'incomparables illustrations. M. Raffaelli est, il faut le crier, un illustrateur de génie. Cette appellation, j'imagine, ne le blessera pas. Il est trop conscient artiste, trop logique et trop docte théoricien, pour avoir marché au hasard dans la voie d'art

qu'il suit. et sans en savoir le nom. D'ailleurs, ce titre d'illustrateur, qui peut être infamant lorsqu'il s'agit d'un Bayard, d'un Meyer et de leurs banalités industrielles, ne saurait être qu'élogieux lorsqu'on parle d'un grand poète romantique tel que Doré, ou d'un grand artiste réaliste tel que Raffaelli.

***

Comme peintre, en effet, comme coloriste, pourquoi ne pas l'avouer? M. Raffaelli existe à peine.

Sa palette est sale, boueuse, morose. Malgré de louables efforts vers le clair, ses toiles restent le plus souvent grises, veules, plâtreuses, souillées de lignes d'esquisses, de hachures noires qui pour être *voulues* n'en sont pas moins choquantes. Il ignore les réelles vibrations des ensoleillements, les mystérieuses colorations des ombres. Il n'a guère la science des valeurs. Trop souvent il ne sait différencier le solide des fluidités : je connais tel de ses tableaux où l'on marcherait sur le ciel avec plus de confiance que sur le terrain...

Mais qu'importe? M. Raffaelli, je l'ai déjà dit, est un illustrateur, et, comme tel, peut aisément se passer du don de la couleur. Ce qu'il lui faut, c'est plutôt la science de la composition, celle du dessin. Or, à ce point de vue, il n'a rien à envier à personne.

La composition de ses moindres pochades, excellemment simple, naturelle, impressioniste, est presque toujours inoubliablement heureuse. Il sait se passer des clichés et des formules, se contentant du perspicace regarder de la réalité où, de soi-même, tout se compose. Aussi, ses profilements — bien que parfois ils manquent beaucoup de style — sont-ils, en général, logiquement établis, caractéristiques, imprévus, amusants comme des apparitions trop vraies.

Quant à son dessin, il n'est pas moins insigne. Il a la compréhension nette du caractère des choses, des êtres, des moindres silhouettes, avec une tendance à la déformation pessimiste, qui va parfois jusqu'à la caricature. On peut cependant lui reprocher de ne point toujours *s'adapter* à l'esprit des divers sujets, de rester canaille, populacier, alors que, manifestement, il faudrait devenir élégant, aristocratique. Par exemple, M. Raffaelli n'a jamais pu se résoudre à dessiner un pantalon qui ne fît sur les tibias du plus impeccablement correct gentleman des milliers de plis, rappelant les spires d'un tire-bouchons. Est-ce scepticisme exagéré, touchant l'habileté des tailleurs ? Est-ce le résultat de cette tendance au caricatural que je signalais ? Ne serait-ce pas plutôt parti-pris de singulariser sa facture, de s'enclore dans un procédé graphique une fois pour toutes défini ? Le dessin de M. Raffaelli, en effet, toujours très personnel, est souvent si bizarrement personnel, si extravagamment original, qu'on est quelquefois tenté de se demander s'il n'y a pas préméditation d'originalité, excentricité voulue, création de toutes pièces, en haine des vieilles formules, d'une formule autre, mais qui n'en est pas moins artificielle, comme toutes les formules.

Quoi qu'il en soit, je préfère encore cela aux écœurantes trivialités des éternels élèves des éternelles écoles. Et puis, en somme, malgré ces tâtillonnements et ces charbonneux zigzagments intentionnellement maladroits, la ligne en général s'affirme caractéristique, ferme et spirituelle, tracée d'un crayon sûr, incisif et, pour tout dire, savant.

*
* *

M. Raffaelli est aussi sculpteur, et, en sculpture, il apporte les mêmes qualités et les mêmes défauts qu'en peinture.

Là aussi, il est, dans toute la force du mot, *illustrateur* — et si bien illustrateur qu'il s'est imaginé d'inventer quelque chose comme « *l'illustration sculptée* ». Une sculpture d'appartement! une sculpture portative! une sculpture de poche!...

Ce sont des silhouettes de bronze vissées à quelques centimètres d'une mince plaque de marbre ou de bois. Cela est d'un usage commode, facile à employer, même en voyage. Pourtant, je ne crois point que cette innovation s'imposait absolument. Ces bas-reliefs simulent, en réalité, à s'y méprendre, des ombres chinoises... Cette ingénieuse et fantaisiste bibeloterie me paraît peu compatible avec le haut style, la gravité, la décorative massivité nécessaires à la statuaire. Et puis (surtout par un éclairage artificiel de nuit) l'ombre-portée du sujet sur le fond produit des effets aussi singuliers que désagréables... Je souhaite à l'auteur, c'est tout ce que je puis faire, que son invention lui procure un lucratif succès auprès des gens du monde et détermine une complète révolution dans l'Art... industriel!

Allons! A bientôt, n'est-ce pas, un *Magazine*, un très moderniste journal orné d'illustrations en demi bosse et en bronze, par M. Raffaelli, — b. v. s. g. d. g.!...

G.-ALBERT AURIER.



VINCENT VAN GOGH

Vincent Willem van Gogh est mort le 29 juillet dernier, à Auvers-sur-Oise, où il travaillait depuis quelques semaines après un séjour de deux années en Provence. Il était âgé de trente-sept ans.

On n'a pas oublié l'article (*Mercure de France*, n° 1) de notre ami et collaborateur G.-Albert Aurier sur l'art de ce Hollandais à la couleur éclatante. Bientôt s'ouvrira une exposition des principales œuvres du peintre ; il aura peut-être l'heure de célébrité qui lui est due, posthume, hélas ! avant d'être classé à son rang parmi les rares artistes hardis et personnels de cette fin de siècle. Nous devons ajouter que cette exposition aura lieu de par l'initiative de M. Th. van Gogh, l'habile expert de la maison Boussod et Valadon, le subtil connaisseur, qui avait rendu pleine justice au talent de son frère en lui procurant les moyens de se vouer entièrement à son art. Que cette indiscrétion nous soit pardonnée. La Famille, réduction et synthèse du public, méconnait si souvent, à moins d'apothéose (?) — le Prix de Rome ou l'estime de M. Albert Wolff — les artistes qui l'honorent !

On peut voir des tableaux de Vincent van Gogh chez M. Tanguy, 14, rue Clauzel.

JULIEN LECLERCQ.

LES LIVRES

Les vieux quartiers de Paris : LA BIÈVRE, par J.-K. HUYSMANS, avec 23 dessins et un autographe de l'auteur (Genonceaux). - Le droit que n'avait jamais osé prendre l'ancienne monarchie, le droit d'expropriation, est parmi les plus monstrueux du code moderne. Au lieu que jadis, les villes, en une sorte d'état de nature, se modifiaient lentement, sans heurts, par des transformations pour ainsi dire *géologiques*, — les styles, les fantaisies, les hasards du présent venant s'adjoindre aux styles, fantaisies, hasards du passé, — c'est d'un coup, à cette heure, que les ingénieurs-voyers jettent bas des quartiers de ville. Mais, heureusement, cela coûte cher, et des coins de Paris ont encore échappé à cette manie destructive : tel le tracé de la Bièvre, qui, malgré des remblais, des avenues où le vent se démène, des places où le soleil inflige aux imprudents des apoplexies, subsiste encore,— mais je dis bien *tracé*, car la moitié au moins de la vieille rivière a été mise en égout. M. Huysmans, qui seul, peut-être, connaît le Paris d'au-delà

le gaz (oui, par là, de fortunées ruelles s'éclairent avec de l'huile), — ou qui, cela revient au même, seul sait en parler congrûment, — conte les aventures de ce ruisselet méprisé. Que nul, excité par ses descriptions, n'aille faire un tour vers la rue des Peupliers ou la rue Croulebarbe; il verrait des vestiges de Bièvre, il ne verrait pas ce que nous fait voir un verbe qui mord la planche de cuivre plus profondément que de l'eau seconde, produit, après le tirage, des estampes où Piranèse a fait les pierres et Callot les bonshommes. Voilà, dite par l'auteur (page 31), l'impression que me fait cette Bièvre *écrite* : « C'est une misère anoblie par l'étampe des anciens temps; ce sont de lyriques guenilles, des haillons peints par Rembrandt, de délicieuses hideurs blasonnées par l'art..... l'admirable Paris d'antan renaît... ». — Une des illustrations, fragment du *Plan de Bâle*, est, dans sa vétusté, curieuse et bien attirante; les autres... il y en a vingt-trois. — Typographié par Dumoulin, qui seul, avec l'Imprimerie de la Propagande, possède ce noble *romain*, ces caractères épiscopaux, cardinalices,

(La Bièvre fut imprimée d'abord dans une revue hollandaise, *De Nieuwe Gids*, d'Amsterdam,—nº du 1 *augustus 1886*, — seules pages françaises que recèle le tome dont je lis le sommaire : c'était comme une illustration à l'étude sur l'auteur donnée dans le précédent nº par M. Ary Prins). R. G.

Une heure chez M. Barrès, par UN FAUX RENAN (Tresse et Stock). — Il est arrivé à une de nos anciennes connaissances, M. Adoré Floupette, qui débuta dans la pharmacie pour se retirer des affaires comme tabellion de village, une bien étonnante aventure. Passant un jour devant le Palais-Bourbon, il fut salué profondément par « un jeune homme imberbe, de teint un peu bilieux, distingué, fort correctement vêtu ». Il rendit le salut, et, comme il portait la main à son front en se demandant : « Qui est-ce ? », le jeune homme prit le geste pour un appel, vint à lui chapeau bas et l'appela « cher maître ». M. Barrès, car c'était lui, s'imaginait en présence de M. Renan ! Floupette tenta honnêtement de se dévoiler, mais ne fut pas compris. Il ne résista point alors à l'idée de pousser un rien la farce, et, tout en marchant, laissa M. Barrès discourir de la politique. — « Et le général Boulanger ? » questionne le faux Renan. « Cher maître, nous voici arrivés à la porte de mon logis... Voulez-vous me faire l'honneur de vous y reposer un instant ? Le général Boulanger ? Ç'a été un très bon tremplin ! » Floupette consent à se reposer chez le jeune député : c'est l'histoire de cette visite qu'il raconte avec la malice bonhomme, la naïveté matoise, la sûreté de pastiche qui rendent si amusante la préface des *Déliquescences*. Par ce temps « d'engueulades » ineptes, où il semble qu'on ne sache plus dire ses vérités à quelqu'un sans l'injurier, *Une heure chez M. Barrès* est une perle inappréciable.

A. V.

Le Livre d'or, par la COMTESSE DIANE (Ollendorff). — Le

Livre d'or de la comtesse Diane renouvelle brillamment le succès des *Maximes de la Vie.* Rien ne passe en belle humeur cette anthologie notée jour par jour en ces causeries prestigieuses qui, dans un salon d'autrefois, exercèrent quiconque, maintenant, se pique d'être d'esprit.

Un jeu d'assez vulgaire sorte, lorsqu'il sert de tremplin à l'incurable stupidité des gens du monde, *les petits papiers*, fournit prétexte au *Livre* sans pareil que la comtesse Diane offre au public. *Livre d'or*, en effet, où la collaboration royale de Carmen Sylva réplique aux « pensiveness » de Sully-Prudhomme, aux *agudas* hautaines des Boisjolin et des Bergeret; où les noms d'Henri Martin, de Joseph Bertrand, de Félix de Saulcy, de Charles Tissot, d'Eugène Mouton, de Francis Wey, s'inscrivent près de l'harmonieuse Vacaresco, adolescente muse de Bukharest; où le richomme José Maria de Hérédia songe au Popocatepelt gigantesque, et se trouve humilié par ce singe, lui si nègre cependant. Mais l'héroïne de ce décaméron est, sans conteste, celle qui, de sa présence et d'une âme inspiratrice, en ordonna les jeux. Comme dans sa maison, Madame la comtesse Diane de Beausacq règne, tout le long de ce volume, sur une élite charmée et, d'un orient incomparable, fait chatoyer aux yeux les facettes du bien dire et du joli penser :

velut inter ignes
Luna minores.

Quelques citations prises au livre même rendront sensible l'agrément de cet esprit auquel ne manque, selon le vœu de Tertullien, le *tour*, le *contour*, ni le *détour*.

« D. — Quel est votre poète. et quel est votre peintre ?

« R. — *Mon poète : l'Espérance; mon peintre : le Souvenir.*

« D. — Que peut-on demander à l'amitié ?

« R. — *Bon souper et bon gîte...*

« D. — Que doit-on à ses amis : l'indulgence ou la sévérité ?

« R. — *La Partialité.* »

N'est-ce pas là, comme il nous semble, la note des belles ruelles de jadis, cette noble préciosité que raille, pour ne l'entendre plus, la cuistrerie démocratique d'un temps où les *cockneys* enrichis, les *snobs* et les youtres multiformes tiennent le haut du pavé ?

L. T.

Lettre de l'Ouvreuse. — Voyage autour de la Musique, par Willy (Léon Vanier). « Mon cher M. Willy, je rends mon petit banc et mon bonnet rose, qui d'ailleurs est bleu. Prévenez M. Ernst — à vos souhaits ! — J'ai vu Blowitz (a bove principium), la Krauss en l'air, Mlle Berthe de Montalan (rien de celle qu'on arrête), potelée comme une rallonge, Henri Kerval compositeur de valses pour la maison d'édition Tellier, Lazzari et ses redingotes à sous-pieds, Stéphane Mallarmé professeur d'anglais, le vicomte en Melchior, Edouard Dujardin en complet inconvenance d'oie, Lascoux, le plus

charmant des juges d'instruction quand il ne parle pas musique, possesseur d'un lot formidable de *notes pour servir à l'histoire de Richard Wagner*, où revient périodiquement cette phrase qu'il répète avec amour : « Et ce génie alors m'invita à déjeuner ! » Goudeau : « Voici minuit, l'heure des crimes, c'est l'instant de nous y rendre !... » Péladan mage d'Epinal, Armand Silvestre, le Lamartine des soupirs inférieurs, Pousset, le brasseur célèbre, connu comme le houblon. J'ai vu Holmès dans un grand boa blanc (le boa sacré), Pierre de Bréville en pardessus fourré d'astrakan, (faites de bonne musique, jeunes gens, sic itur ad astrakan). Vitu à l'encyclopédique ignorance, Tiersot à la barbe bifide, comme celle d'un serpent, Alphonse Daudet, ce Zola des familles, doué d'un incontestable talent sur le tutu-panpan, Huysmans, ce chat courtois qui, selon Léon Bloy, « traîne l'image par les cheveux ou par les pieds, dans l'escalier vermoulu de la syntaxe épouvantée », Mariéton, un félibre qui possède un joli talent sur *lou* rasoir, Heny Baüer, qui se recueille, comme la Russie, M. Haraucourt (Edmond) à bout. J'ai vu l'illustre compositeur de la *Nonne sanglante*, exhibant à l'admiration des foules sa plus belle tête de « Victor Hugo sur son lit de mort ». J'ai vu Renan de la Ferté-sous-Jouarre et Jhouney (ô Jhouneysse, Jhouneysse !). Mais j'ai vu tout ce que je voulais voir. Assez. Je ferme à cause de l'abondance de ce que vous savez, hélas ! »

J. R.

Un cœur de femme, par Paul Bourget (Lemerre). — Ce roman nous paraît, de beaucoup, le plus faible de tous ses frères. Nous déclarons n'en avoir pas compris la signification et nous sommes *absolument* persuadé qu'il n'en contient aucune. Cela pourrait s'intituler — et pourquoi pas! — *Marguerite, ou deux amours*, et au moins cela serait clair, tandis que c'est noir — je veux dire toute ma pensée — noir comme le rien, et noir comme l'absurde. Les personnages sont si vagues qu'on n'arrive à les distinguer l'un de l'autre que par un effort de comparaison, leurs actes étant empreints de cette banalité spéciale aux gens très riches et très snobs, collection que M. Bourget, avec une immense naïveté, appelle le monde. Leur activité se révèle par des actions sans intérêt, et tout se meut dans un brouillard plus anglais que le vrai brouillard anglais. Nous voilà loin des subtiles analyses de la vie par où cet auteur débuta dans le roman : celui-ci m'inquiète. — Et pourtant ce néant plaît, cela est déjà su, à nombre de femmes. C'est qu'il y a, même dans le plus mauvais Bourget, une certaine *distinction*, de discrètes caresses, une sympathie et nul mépris pour les inconséquences de leur nature, une constante habileté à les flatter, même quand il a l'air de les battre — et puis ce ton de supériorité dont elles sont toujours dupes ! Il faudrait sans doute se faire femme pour bien apprécier cette sorte de littérature. Mais voilà, peut-être, sa plus certaine condamnation.

R. G.

Miserere, par Jérôme Monti (B. Simon et Cie). — M. Monti est probablement un Corse qui aura vécu le monde

parisien à travers les *brousses* de son pays. Ses deux héros, gens d'un milieu où se croise l'évêque avec le député, se livrent aux exercices psychologiques les plus inattendus : « Elle eut un rire argentin, un de ces rires qui font frémir les moelles des os et les fibres du cœur ! et, l'attirant à elle, elle tendit ses jambes sur lesquelles il se mit à califourchon. » Bourget n'avait pas songé à celui-là, au moins en temps que psychologie !... Ce singulier viveur, traitant les femmes comme des chaises volantes, se suicide en s'enfonçant un poignard dans la poitrine. Tant mieux ! tant mieux ! Nous n'aimons guère les enfonceurs par cette fin de siècle. *Miserere !* Ce qu'il y en a, hélas ! de ces pauvres petits jeunes gens qui prennent le mauvais goût pour la désinvolture de Musset. Et encore, de nos jours, le *par-dessous la jambe* de Musset nous semble rudement prétentieux quand il s'agit d'amour... S'il s'agissait de littérature, ce serait une autre affaire; mais dans le livre de M. Jérôme Monti, je crois qu'il ne s'agit pas de littérature.

***

Histoire d'amour, par PAUL DÉROULÈDE (Calmann-Lévy). — Italie : marquise, fol amour, mari ombrageux et jaloux, poignard. — De Rome à Paris (cinq minutes d'arrêt); de Paris à Vienne (dix minutes d'arrêt) : duel, balcon, ancienne maîtresse, femme voilée. — De Vienne à Pise (destination) : Mari ombrageux et jaloux : mort ! amour de la marquise : mort ! Couvent, désespoir, folie. — Toute, toute la lyre !

A. V.

CHOSES D'ART

AU MUSÉE DU LOUVRE. — Le tableau du *Sacre*, de David, apporté du Musée de Versailles, vient d'être installé. — On achève de maroufler au plafond de la salle des dessins du pavillon de Beauvais le *Gloria Mariæ Medicis*, de Carolus Duran.

AU MUSÉE DE CLUNY.— A voir diverses récentes acquisitions très intéressantes (œuvres de ciselure renaissance, faïences, etc.)

Chez BOUSSOD ET VALADON. — (boulevard Montmartre). L'album de *Lithographies d'après les tableaux de Monticelli*, dont nous annoncions dans notre dernier numéro la prochaine apparition, vient d'être mis en vente. A voir: des Gauguin, Renoir, Raffaelli, Pissaro, Redon, Degas, Lautrec, Claude Monet.

Chez TANGUY, (rue Clauzel). — A voir des Van Gogh, Guillaumin, Bernard, Luce, Gauguin, Cezanne, etc.

Chez COUTET, (rue Lafayette, 34). — Des Camille Pissaro, des Schuffnecker.

G.-A. AURIER.



Échos divers et communications

La Bibliothèque artistique et littéraire, créée naguère par M. Léon Deschamps, directeur de la *Plume*, et qui a déjà publié *Dédicaces*, de Paul Verlaine, et *A Winter night's dream*, de Gaston et Jules Couturat, va s'augmenter d'un intéressant ouvrage de notre collaborateur Louis Dumur : *Albert*, le roman que nous avons annoncé. — Il sera tiré de ce livre 500 exemplaires numérotés, dont 475 sur simili-japon, avec le portrait de l'auteur, et 25 sur japon avec la mention : *Volume imprimé spécialement pour M···*, le portrait de l'auteur et sa signature autographe. Mais ne seront mis dans le commerce que 30 exemplaires sur japon à 20 francs, et 350 sur simili-japon, à 3 fr. Les ouvrages de cette collection seront nécessairement très rares bientôt : tirée à petit nombre, elle ne sera jamais réimprimée.

Immédiatement après *Albert*, la Bibliothèque artistique et littéraire éditera un livre de poésies de notre collaborateur Ernest Raynaud : *Les Cornes du Faune*.

Ne quittons point la *Plume* sans y signaler une belle page de Léon Bloy : *Cristophe Colomb devant les taureaux*, une notice biographique de J.-K. Huysmans par Ernest Raynaud, un *Maurice Rollinat* d'Alphonse Boubert, une critique d'*Albert*, par Léon Deschamps, et des articles, poésies et nouvelles de MM. Abel Pelletier, Jules Bois, Paul Redonnel, Léon Durocher, Gaston Moreilhon, Georges d'Ale, Léon Dequillebecq, Emile Blémont, Eugène Thebault, Camille Soubise, Albert Lantoine, etc.

Le *Rappel* a publié la lettre suivante :

« Cher ami,

« Le jeune sculpteur Henri Bouillon a collaboré avec « Mme Judith Gautier au buste de Théophile Gautier que « nous devons inaugurer à Tarbes en août prochain. Son nom « est passé sous silence dans une petite note que vous avez « publiée ce matin au *Rappel*. Pourriez-vous faire un entrefilet « un de ces jours indiquant cette double collaboration ? Le « monument est signé des deux collaborateurs.

« Cordialement,

PAUL ARÈNE,
ALBERT TOURNIER. »

Nos félicitations à M. Henri Bouillon pour la mention que lui a value cette année sa *Porteuse aux champs*, notée dans son *Salon* par notre collaborateur Louis Denise.

Mme Elisa Bloch continue sa galerie de célébrités contemporaines par le buste de M. Henri de Bornier, dont on verra bientôt le modèle à la salle des dépêches du *Figaro*. Le buste de M. Camille Flammarion est maintenant en marbre à l'observatoire de Juvisy. Le *Rêve*, d'après le roman d'Emile Zola, et dont le modèle était au Salon des Champs-Elysées, a pour

destination probable le palais de la Résidence Générale de Tunis.

Dans l'avant-dernier numéro d'**Art et Critique** (9 août), une importante étude de M. Jean Jullien : **Le Théâtre vivant.** *étude sur le théâtre nouveau, pour servir de préface à l'*ÉCHÉANCE. La seule nomenclature des titres adoptés par M. Jean Jullien pour chacune des divisions de ce substantiel et excellent morceau donnera une idée de son intérêt : — 1. *En quoi consiste le théâtre vivant;* — 2. *Le théâtre sérieux est une image vivante de la vie;* — 3. *Une pièce est une tranche de vie mise sur la scène avec art;* — 4. *De la synthèse de la vie dans la pièce;* — 5. *La vie doit exister dans la mise en scène;* — 6. *L'interprétation de la vie sur la scène;* — 7. *Du personnage sympathique.*

C'est le 20 septembre que la librairie Albert Savine mettra en vente le roman annoncé de notre collaborateur Remy de Gourmont : *Sixtine.*

Dans la **Revue Bleue**, numéro du 20 août, une bien intéressante nouvelle de M. Alcide Guérin : *Un Mari.*

A joindre à la série des « Massacres » du **Roquet** : *Paul Deroulède,* par Jean Ajalbert. Dans le même journal : *Petites pierres dans quelques jardins,* de Willy ; le *Magot de l'oncle Cyrille,* de Léo Trézenik ; et un amusant article de L. de Saunier : *Vive Bouddha !*

Bien réjouissante cette question : « Pour être poète, faut-il surtout observer *en dehors ?* », dont la **Revue Belge** du 15 août fait précéder la reproduction d'un des passages de Villiers de l'Isle-Adam cités par Remy de Gourmont dans son dernier article du *Mercure de France.* — Surveillez vos échotiers, M. Tilman : ils nous paraissent ignorer beaucoup de choses, savez-vous, entre autres qu'il est au moins équitable d'indiquer où l'on prend ce qu'on reproduit.

M. Marius André prépare sur les Juifs une étude qui a l'ambition — si nous en croyons certains extraits parus çà et là — d'être une réfutation violente des doctrines chères à M. Drumont. L'auteur assure que l'apparition de cette étude (Michel Lévy, éditeur) fera scandale et rouvrira l'ère des polémiques fameuses de la *France Juive.* Attendons.

Le THÉATRE IDÉALISTE (Directeur, M. Louis Germain), qui devait donner sa première représentation en octobre, fusionne avec le THÉATRE MIXTE (Directeur, M. Paul Fort), dont nous avons déjà parlé. Relevé dans la série des pièces qui seront jouées cet hiver : *Les Fêtes Galantes,* drame lyrique en deux actes, de Paul Verlaine, musique de M. Adrien Remacle.

MERCVRE.

Le Gérant: A. VALLETTE.

Impr. ROUGIER, 11, rue du Regard, Paris.

CHRONIQUE D'ÉTÉ

LES CLOPORTES

« Flaubert nous disait aujourd'hui : « L'Histoire, l'aventure d'un roman, ça m'est bien égal. J'ai la pensée, quand je fais un roman, de rendre une coloration, une nuance. Par exemple, dans mon roman carthaginois, je veux faire quelque chose pourpre. Dans *Madame Bovary*, je n'ai eu que l'idée de rendre un ton, cette couleur de moisissure de l'existence des cloportes. L'affabulation à mettre là-dedans me faisait si peu que, quelques jours avant de me mettre à écrire le livre, j'avais conçu *Madame Bovary* tout autrement. Ça devait être, dans le même milieu et dans la même tonalité, une vieille fille dévote et chaste... Et puis, j'ai compris que ce serait un personnage impossible. »

Cette phrase du *Journal des Goncourt* (1er vol., p. 367) me revenait en mémoire, ce juillet dernier, comme dans un creux de roche cotentinoise, le front rafraîchi par Noroué qui me tournait complaisamment les feuillets, je lisais le manuscrit des *Cloportes*, roman singulier, qui porte le sous-titre de « Scènes et Types de campagne », et que Jules Renard, l'un des collaborateurs les plus appréciés du *Mercure de France*, se prépare à publier au *Roquet*, cette mauvaise gale, après le *Magot de l'Oncle Cyrille*.

Les *Cloportes*, en effet, ne sont guère, à proprement parler, un roman, s'il est entendu que ce vocable définit une œuvre où l'affabulation tient une place importante ; aussi, feuilletonnés dans

un quotidien, par tranches minces, ils eussent peu fait haleter les clients de M. Jules Mary, voire les friands de M. Georges Ohnet. La petite « histoire » qui s'y dévide tout doucettement se réduit à ceci :

La vieille bonne des Lérin, dont la « vue baisse », est remplacée un beau matin par une jeune, Françoise, nièce d'Honorine, la vieille. Dans une minute de déraison, le fils de la maison engrosse Françoise. Clandestinement, celle-ci accouche, jette son enfant dans le puits, et, déséquilibrée par son crime, se fait extatiquement brûler sur un feu de bourrées. Honorine reprend sa place. Et la vie d'avant recommence. Un point, c'est tout.

Aussi, n'est-ce aucunement pour nous conter ça que l'auteur a écrit les *Cloportes*. Cela ne serait vraiment pas la peine. Ce qu'il a voulu, en toute évidence, et je dois dire que son but est rempli, c'est nous donner les sensations de la vie de province, terne, grise, vide, végétante. Il a choisi ses types parmi les végétants les plus végétants, il les a placés dans un décor qu'il connaît, le Morvan, où il est né, et dont pourtant il s'attarde rarement, tant ses types lui tiennent au cœur, à nous faire passer devant les yeux, en de rapides pages, le panorama trop peu accusé. Ce qui l'intéresse uniquement, ce sont les êtres, leurs mœurs, leurs habitudes, leurs façons d'être. Mais, ses types, il n'en étripe point, comme il est de mode, la psychologie profonde, hypogastrique et épigastrique, il les fait parler et agir, et c'est eux-mêmes qui s'apprennent et se découvrent à nous, par menus détails.

Je ne veux pas entrer dans l'analyse minutieuse des *Cloportes*. Le directeur du *Roquet* m'en voudrait, et à juste titre, de déflorer une œuvre à laquelle il va donner une très prochaine hospitalité. Je veux surtout féliciter M. Jules Renard de persister dans la voie qu'il a inaugurée avec *Crime de village*, cette petite plaquette de nouvelles,

presque toutes si savoureuses, qui est à peu de chose près son œuvre de début, et dont plusieurs, la *Meule*, par exemple, rappellent très heureusement, toute originalité gardée, la manière aiguë, l'observation narquoise et pince-sans-rire de M. Guy de Maupassant dans ses *Contes de la Bécasse*.

La province, absolument dédaignée par nos intéressants « fin-de-siècle », tellement « fin-de-race » qu'ils s'intitulent d'eux-mêmes *décadents*, a bien changé depuis Balzac ; ses notaires, ses curés de village, ses paysans, exigent de nouveaux historiens, mais ceux-ci se rencontrent rares, parce qu'il est de notoriété publique que l'étiquette « mœurs provinciales » collée sur un livre, pour artistique et exceptionnelle qu'elle soit, a l'inconvénient redhibitoire, aux yeux de combien d'éditeurs, de n'être aucunement commerciale.

Je crois pourtant, en dépit de tout, que les *Cloportes* viendront à leur heure comme tout livre nous initiant, sans lâches compromissions avec la convention routinière, aux dessous moraux, pas très propres, de la vie de mollusques des petits bourgeois de province.

Et il convient également de féliciter l'exellent directeur du *Roquet*, M. L. de Saunier, d'ouvrir toutes grandes les portes de son journal si éclectique, si vibrant pour le présent, et si plein de promesses pour l'avenir, à une œuvre jeune et curieusement originale comme les *Cloportes*, au lieu de nous ressasser, comme tant d'autres périodiques, quelque banale, insipide et chlorotique étude de « mœurs parisiennes ».

Léo Trézenik.



LE TRAVAIL

A Henry d'Erville.

I

LE JOUR

L'Usine ahane, écume et geint sous le ciel clair.
Au centre buissonneux des plaines alarmées
Ses fièvres, ses flambois, ses fracas, ses fumées
Exhalent une tache orageuse dans l'air
Et toisonnent le haut de son échine dure.
Comme une chienne oscille et quête en la verdure,
Vague bête, aux yeux roux, apeurant de son flair
Les planantes amours dont l'azur se constelle
Et dont les gazouillis semblent fuir devant elle,
L'Usine ahane, écume et geint sous le ciel clair.

II

LE PRINTEMPS

En costume princier que connut le servage,
Le Printemps arborant sa perruque à frimas
Etale la gaîté d'ironiques damas.
L'insidieux encens de la flore sauvage,
Le trille insinuant qui repeuple les nids,
Les fredons chuchotés des vieux troncs rajeunis
Circonviennent les cœurs qu'une langueur ravage.
L'Usine, froide à tous ces frissons palpitants,
A l'aspect sale et gris des rapaces traitants
En costumes princiers que connut le servage.

III

L'ÉTÉ

Pareil au flot perlé des alcools stimuleurs,
L'Eté giclant sous qui tout se grise et s'altère,
Comme une vaste enclume éclabousse la terre,
Fournaise en la clarté qui pleut sur ses douleurs,
L'Usine ronfle et bout ; sa ruche s'exténue
A la peine, et parmi la promiscuité nue
De son dépoitraillé labeur suant ses pleurs,
Parfois de brusques ruts étanchent leurs furies
A l'enivrant lac blond des jeunes chairs meurtries
Pareil au flot perlé des alcools stimuleurs.

IV

L'AUTOMNE

Le temps morne est plus bis que le pain du salaire.
L'épargne de l'Automne enterre les trésors
Des arbres ruinés semant leurs derniers ors.
Dans le matin phthisique un grand disque solaire
Bâille, lugubre : son rouge trou pantelant
Semble la bouche des fourneaux chauffés à blanc ;
Et rude aux meurt-de-faim que sa voix accélère
La cloche sonne son appel haï de tous,
Symbole ricaneur de leurs quintes de toux !
Le temps morne est plus bis que le pain du salaire.

V

L'HIVER

Sur la route sans fin au travail gémissant
Rôde l'Hiver d'un pied ouaté d'homme qui tue...
Des baisers purs dont la pudeur s'est dévêtue
Sont allés mendier la lèvre du passant...
Un cri de mort jaillit ! Mort sans doute bénie !
Et dans l'inconscient dédain de l'agonie
Que montre le poignard damasquiné de sang,
Tandis que l'un enlace et que l'autre foudroie,
Le Z de la bielle et le 8 de la courroie
Vont leur route sans fin au travail gémissant.

VI

LA NUIT

La Cheminée en feu que le vent échevèle
S'érige dans la Nuit dont les larmes d'argent
Evoquent les sanglots d'un chômage indigent,
Et sous la noire paix du deuil tout se nivèle.
— Courage, pauvre gueux que la misère abat !
C'est du fumier de ton prolifique grabat
Que sont nés les forgeurs de l'Aurore nouvelle,
Aurore de bonté qui rêve le pardon...
Mais ce sera peut-être un terrible brandon
La Cheminée en feu que le vent échevèle !

PAUL ROINARD.

PENSÉE DES MORTS

Je me délectai toujours aux légendes des cimetières. J'en sais plusieurs desquelles je compte bien faire d'aimables couplets qu'on se pourra pousser au dessert. — L'histoire de Marie Lafamé, qui faisait pleurer de rire les résédas plantés sur sa fosse. L'histoire du soldat nécroraste qui finit par obtenir les galères et qui s'en évada pour l'amour d'une morte : mais, au retour, n'ayant trouvé qu'indicible déconfiture, il se périt sur ces mornes restes. L'histoire.... — J'en sais beaucoup. Il n'est pas une allée, dans les vieilles nécropoles parisiennes, qui ne récèle son petit document, et je fais ma cueillette.

Mais hier mon goût des morts s'est singulièrement spécialisé.

Dès bonne heure, avec d'autres indifférents, j'eus à conduire à son gîte définitif un homme de lettres, — « des nôtres », comme on dit dans chaque Revue. Le trajet était long. Tout le long, ressassant des personnalités, recensant des égoïsmes, je finissais par m'absenter de l'actualité et je m'égayais doucement, quand, avec quelle violence ! je subis le funèbre coup de cloche. En hâte, je me fis une tête *ad hoc*.

Le défunt nous emmena tout au fond, contre le mur de garde. (Ce cher ami fut toujours grand marcheur.)

En passant, je notais des noms : on n'en a jamais assez, pour les « nouvelles », et les meilleurs ont disparu du Bottin. Et, absorbé toujours un peu dans les habitudes professionnelles, je me laissais requérir par la saveur des syllabes : Ce nom-ci, méditais-je, ne m'irait point. Tel en ferait son affaire... Celui-là, je le garde : c'est dans ma nuance. Pour cet autre, je l'indiquerai à... Ici, j'eus un haut-le-corps : le nom du cher accompagné, oui, de celui qui, désormais, est exempt des soins de notre vie assujettie, oui, son nom même venait aux lèvres, si je puis dire, de ma pensée. Je ne me défendis point d'accorder un sourire à l'accident encore tiède, assurément si triste, par qui nous sommes privés — irrémissiblement — des œuvres irrémissiblement inédites, assurément si

belles, desquelles le cher emportait dans la tombe, avec nos regrets, les projets irréalisés.

Pro-jets-ir-ré-a-li-sés.

Ces syllabes me poursuivirent. J'en fus obsédé durant les discours, les « Adieu, notre ami ! » les « Dors en paix ! » les « Au revoir ! » les « Non, tu n'es pas mort ! » les « Tes témoins sont là ! » qui ruisselèrent avec l'eau bénite sur la terre fraîchement ameublie.

Tandis que les autres s'en allaient, contents de la corvée accomplie, à leurs chroniques, à leurs feuilletons, à leurs poëmes, à leurs potins, à leurs romans, à leurs visites d'académie, à leurs drames, à leurs projets irréalisés, je m'égarai seul parmi les tombeaux avec la songerie vague encore qui m'enveloppait.

— Il est donc enfin arrivé, le pauvre cher ! — pensai-je.

Je savais plus d'un homme de lettres, comme lui, toi et moi, inhumé dans ce cimetière. — J'évitai leurs édicules. — De tous je savais les œuvres, et, de plus d'un, les desseins qui n'avaient pas vu le jour. Étaient-elles, ces idées dont la caresse encore future avait réjoui ces cerveaux vivants, étaient-elles inhumées avec les carcasses fragiles ? Qu'advient-il des projets irréalisés ? — Pensée des morts. Pensée des idées mortes. — Est-ce que les idées meurent ? Rêve, orgueil de créer en nous-mêmes, dans l'intimité secrète des évolutions de nos désirs, finis-tu là ? Amer plaisir de choisir, parmi nos fictions, les plus aimées, les plus belles, et de les porter en soi durant toute la vie — (*en attendant !* en attendant quoi donc, hélas ! quoi ?) — pour les dire aux larves du cimetière ! Et pourtant, cette longue attente, ce pacte sous-entendu avec l'éternité, cette patience du génie qui ne saurait prévoir de fin, ayant oublié son commencement, n'est-ce pas le seul honneur qui vaille qu'on vive ? Misère du soin des jours à ne pas laisser couler vains, vides, sans appel aux races à venir, sans témoignage devant Dieu ! — Eh ! ma mort témoignera de moi ! (Que je puisse la choisir !)

Douce pensée des morts, doucereuse absinthe, douceâtre en son amertume, que chrétiens et mahométans conseillent de humer tous les jours un peu, afin de nous préparer au terme d'une destinée humiliée à l'humus mortuaire, — douce pensée des morts...

Si j'étais romantique (ô homme-de-lettres !), je soulèverais les pierres de ces sépulcres, au coup du crépuscule agonisant. On verrait de chaque tombe se dresser quelque

squelette encore agitant des lambeaux d'habits jadis fastueux. Le paysage serait agrémenté de spectres d'arbres d'automne, — et j'y mettrais de la lune. Le cri lointain d'un hibou rêvant donnerait le signal, et mes morts, invétérés poëtes, laisseraient, de leur bouche au grand rire, couler à flots que rien ne retiendrait plus les verbes miraculeux qu'ils étaient venus, vivants, pour dire aux vivants, et qu'ils n'auraient pu, spectres déchirés encore de regrets, dire qu'à l'avare écho du cri si lointain d'un hibou qui rêve. — Une horloge jetterait sur tout cela le silence fantastique de minuit.

Si j'étais naturaliste, — avec un peu de phénol et des précautions je descendrais dans ces caves où pourrissent les défunts, et je calculerais selon les bonnes formules ce qu'il restait de phosphore à luire dans ce tas de crânes stérilisés. La féteur de l'endroit me chasserait, et je remonterais parmi les vivants avec une inglorieuse conception de l'humanité.

Je ne suis romantique ni naturaliste, et je repense avec une tristesse qui ne veut plus tolérer de sourires cette pensée, cette douce, doucereuse et douceâtre pensée des morts, et je me débats entre de trop précis remords de temps envolé et d'incertaines espérances, et je doute, ô tant je doute! et je suis tenté, — ma foi! d'aller jeter des fleurs ironiques et sincères d'immortalité sur la fosse à peine comblée du compagnon naguère avec moi tardivement attablé sous le gaz fiévreux des maisons à boire; ensuite je m'en irais, je rentrerais dans cette pourvoyeuse du cimetière, la Ville, j'y rentrerais tout possédé du souvenir impatient des projets qu'ensemble — lui qui dort déjà, moi qui veille encore — nous agitions, que sa mort a trahis, que je n'ai pas encore réalisés.

CHARLES MORICE.



DEUX EMPEREURS

Dans un célèbre parallèle, Voltaire avait déjà mis en présence deux princes, l'un de race germanique, l'autre de sang slave. Il faisait là œuvre de dilettante : les deux princes dont il se plaisait à conter l'histoire n'avaient qu'à titre de curiosité intéressé la France; elle avait, en spectatrice amusée, assisté à leur conflit, indifférente à ce que la victoire restât dans un camp plutôt que dans l'autre. Il n'en est pas de même aujourd'hui, et si les princes, dont elle est obligée de suivre d'un œil anxieux les réciproques politiques, sont peu propres par leur personne à exciter le même enthousiasme que leurs illustres et géniaux devanciers, leurs entrevues, leurs décisions, leurs manifestations, leurs intentions respectives sont pour elle d'une bien autre importance.

De Charles XII, Guillaume II a tout, sauf cette indépendance d'aventurier qui permit au Suédois, sans trop de responsabilité, de risquer follement sa peau et sa couronne sur tous les champs de bataille de l'Europe. De Pierre-le-Grand, Alexandre III n'a rien, sauf l'imperturbable patience et la foi sereine en la grandeur de son peuple.

L'Allemand est jeune, intrépide, fougueux; son tempérament le pousse à oser; il procède par coups de tête, tantôt généreux, tantôt ridicules, toujours imprudents; sa vertu, c'est la belle illusion de ses pensées; son vice, l'intempérance fâcheuse de ses actes; il vibre, il carillonne, il subjugue; tout fermentant de vie, il entend communiquer son ébullition à son entourage, à son empire, à ses voisins, au monde; sa confiance le pousse, son optimisme le guide, son bonheur — jusqu'à présent — a fait le reste. Cet Allemand est un Français; plus qu'un Français : un méridional.

Le Russe est lent, compassé, recueilli; il ne se presse de rien, il attend, il repose dans une immobilité de sage vieillard, il n'agit qu'en permettant très difficilement au cours fatal des choses de suivre plus loin; il ne décide jamais, il se résoud; sa volonté, c'est le *statu quo*; son mot d'ordre, le silence; bien loin de tenter l'inconnu, il ne transige qu'avec l'inévitable; il factionne, imposant, à la porte des traditions; son esprit contemple, son cœur s'absente, son imagination dort. Ce Russe est un Turc; plus qu'un Turc : un marabout.

Chacun d'eux — c'est bien connu — est un mystère : mais l'un est un mystère dispersé à tous les vents; l'autre un mystère rebelle à tous les rayonnements. D'ailleurs, il n'y a peut-être pas grand secret derrière leur tête ! Mais leur position est si considérable, que l'on s'imagine volontiers que chacun de leurs froncements de sourcils recèle un million de pensées. On ne prête qu'aux riches : combien prête-t-on davantage aux puissants !

Il suffit que ces deux hommes soient à l'heure qu'il est les arbitres presque absolus des précieuses destinées de notre lamentable Europe : on ne saurait braquer sur eux trop de télescopes — ou de microscopes. Ces deux géants — ou ces deux gnomes — sont capables à eux seuls d'ouvrir ou de fermer les portes du temple de Janus. Leurs proportions ne font rien à l'affaire; un simple bacille déchaîne dans un homme le choléra; un petit vibrion nerveux produit dans ce même homme la santé et le bonheur. Alexandre et Guillaume sont dans l'organisme continental ces éléments terribles qui, quelque infinitésimaux qu'ils soient, dispensent à tout le reste ou la vie ou la mort. Seront-ils meurtriers ou féconds ?

C'est en de si peu réjouissantes pensées que j'étais, l'autre soir, absorbée — autant, du moins, qu'une femme peut se laisser absorber par des pensées. Le jardin supérieur du palais de Peterhof était, depuis le matin, envahi par une foule qui attendait les deux empereurs. Ceux-ci n'arrivaient pas. La foule se dispersa. Prévenue de l'heure probable de l'arrivée, je rôdais à peu près seule dans le parc alors presque désert. Une trentaine de personnes, qui avaient eu vent comme moi du moment auguste, ou qui s'étaient obstinées, lancinées du désir violent de contempler durant deux minutes deux impériales figures, formaient un petit groupe devant l'entrée des appartements réservés au César étranger. Un magnifique suisse, enseveli dans un fastueux manteau rouge chamarré d'aigles jaunes, bondait de sa corpulence la baie de la porte. Deux grands diables d'Allemands, casqués congrûment et culottés de blanc, se tenaient plantés immobiles au bas de l'escalier. Des domestiques de la cour s'affairaient.

J'étais fort exaspérée d'une attente d'une demi-heure déjà, lorsque le prince Ivan Egorovitch m'accosta et m'offrit son bras.

Il faut que je présente le prince Ivan Egorovitch. Je ne dirai rien de son physique : ce physique n'intéresse que moi. Mais son état d'esprit est bien digne de remarque, surtout pour un étranger observateur : Ivan Egorovitch est un résumé, un compendium exact de ce que pensent, de ce que croient, de ce que jugent, de ce que veulent, de ce que rêvent plusieurs millions de ses compatriotes. Ivan Egorovitch est russe jusqu'au bout des ongles, mais un Russe mauvais, pédant, intransigeant, un Russe pour qui tout ce qui n'est pas russe est un objet de haine et de mépris, un fanatique de la *Sainte* Russie — il tient à l'épithète, — un panslaviste, non pas seulement dans le sens que tous les Slaves doivent être Russes, mais aussi dans celui que tout ce qui est russe est bien et que tout ce qui est bien est russe. Le voilà défini.

— Eh bien, princesse, commença-t-il, nous allons donc voir ce jeune héros, ce favori de la gloire... à venir, ce chevalier errant redresseur de torts et pourfendeur de vieilles gibernes !

Je sentis de suite dans ces paroles et dans le ton sur lequel elles étaient prononcées un trait narquois et perfide décoché

à Guillaume II, sans autre raison que le panslavisme et par simple impertinence. Je n'ai jamais aimé ces façons illogiques de satire : et, pour maintenir l'équilibre, j'entrepris illico, à la barbe du prince furieux, une apologie du souverain allemand beaucoup trop complète pour n'être pas exécrable.

— Que me dites-vous là? gémit Ivan Egorovitch. Vous êtes incroyable, ma parole. Vous employez vous-même votre vie à dire des méchancetés et à découvrir le ridicule partout, et vous ne me passez pas la moindre moquerie.

— Pardon, répondis-je, mon cas est fort différent du vôtre. Je suis une cosmopolite, c'est-à-dire une impartiale. S'il me plaît de découvrir le mal et de m'en amuser, je le fais partout où je le trouve, aussi bien en Russie qu'ailleurs et aussi bien ailleurs qu'en Russie. Et ce n'est point là du pessimisme, comme vous avez l'air de me le reprocher. Je suis, au contraire, une optimiste — tout au fond. Ce n'est pas pour rien que je m'appelle Nadejda.

Nous en revînmes à Guillaume II. Ivan Egorovitch continua à me le fort maltraiter. Suivant lui — et je doute qu'il ait pris ses informations ailleurs que dans son imagination — le jeune Kaiser ne rêve que plaies et bosses. S'il est descendu à Revel, ce n'est pas sans intention; et s'il se montre en Russie après avoir été en Norvège et en Angleterre, ce n'est pas sans perfidie.

— Quoi qu'il en soit, continua le prince, ses instincts belliqueux et ses visées ambitieuses ont trouvé à qui parler. Il vient d'assister à nos manœuvres de la garde; il en a été abasourdi : je dis « abasourdi ». Il a vu nos soldats manœuvrer, comme on ne manœuvre qu'en Russie, par un temps épouvantable, dans un terrain épouvantable, où tous ses Poméraniens seraient restés empêtrés jusqu'à la pointe de leur casque. Il s'est rendu compte que le Russe est maître chez lui, inattaquable, invincible. S'il lui prenait fantaisie de renouveler 1812, il n'en ressortirait pas en meilleur état que Napoléon. Et encore, la nature seule vainquit Napoléon. Outre cette même nature, l'ennemi aurait sur le dos la plus forte armée de l'Europe, la plus disciplinée, la plus endurante, la plus prête à toutes les fatigues et à tous les sacrifices. Aussi, Guillaume II n'est pas content, pas content du tout, et il fait une tête... vous allez voir ça!

— A mon tour, dis-je, de vous accuser de pessimisme... international : car pour la Russie, vous êtes d'un optimisme qui frise de bien près ce qu'on appelle chauvinisme de l'autre côté de l'Allemagne. Qui vous donne à supposer que, de ces deux empereurs, l'un veuille la guerre et que l'autre impose la paix? Guillaume II, je vous l'accorde, est plus dangereux qu'Alexandre III, lequel, dans son état d'ours en léthargie, me paraît tout à fait rassurant pour la tranquillité de la ménagerie européenne. Mais ce jeune Prussien a donné, lui aussi, d'importants gages de paix. Vous objectez le discours de Koenigsberg, les armements continus, l'expulsion *manu imperiali* d'un chancelier gênant : je vous assure pour-

tant qu'on prononce ailleurs qu'en Allemagne et qu'on a toujours prononcé des discours belliqueux en s'adressant à des soldats, que l'on arme partout en vertu du *si vis pacem*, et que l'on voit assez souvent pour que ce ne soit pas extraordinaire mettre à la porte des ministres qui ont cessé de plaire. Remémorez-vous, par contre, les principaux gages de paix offerts cette année au pauvre monde par les puissances, les deux grands congrès et les arrangements coloniaux entre autres : ils sont d'initiative allemande. A qui attribue-t-on ces intentions de propositions pour le désarmement? A Guillaume II. Voilà des gages positifs qui valent, ce me semble, les gages négatifs fournis par l'immobilité de la Russie. Ce jeune souverain n'est pas bête; il est encore moins fou, comme on le dit ici couramment : il n'engagera pas son pays dans une guerre, où il aurait tout à perdre et peu à gagner. Ce qu'on peut lui reprocher, jusqu'à présent, ce n'est guère que son adolescence, sa pétulance, sa faculté de se nourrir d'illusions, le bonheur insolent avec lequel il jouit des faveurs de sa naissance. Ce sont des qualités dans la vie : sur un trône... c'en sont aussi, pourquoi pas?

En ce moment, il y eut un bruissement de roues, une vision de calèche rapide attelée de deux chevaux blancs. Les empereurs arrivaient.

Leurs physiques n'ont rien d'impérial. Guillaume II, à ce point de vue, pêche à l'excès. Dans l'ample tunique de général russe, il semble un peu moins grelottant que la dernière fois que je le vis. Mais la figure, soutachée de sa laide moustache jaune sale, est toujours d'une banalité attristante. C'est ce front indécis, ces yeux fades à fleur de tête qui déplaisent tellement chez les princes anglais. L'expression demeure médiocre, malgré le mouvement à caractère de la ligne des lèvres, le moins mauvais morceau de cette physionomie peu attrayante. Le buste entier manque de coup de pouce. C'est par les gestes que se manifeste l'agitation de l'intérieur : ils sont pressés, nombreux, raides et violents; tout le corps y prend part. La démarche est celle qui est à la mode chez bon nombre d'officiers allemands et russes, surtout chez ceux qui montent beaucoup : la démarche d'un canard qui ferait de grands pas.

Si Guillaume II est un spécimen de banalité, Alexandre III en est un de grossièreté. Voulez-vous voir un moujik de la plus belle eau, aux traits frustes, taillés à la hache, au nez charnu, à la bouche lippue, aux tempes rudes, au menton submergé dans le flux d'une barbe drue, à l'ossature énorme, au torse lourd, aux remuements lents et ennuyés, à la parole rare, grave, un peu brutale, aux manières sans éducation et à l'absence complète d'une finesse quelconque dans toute la personne, regardez sur le trône de Russie : le premier des moujicks s'y carre. Il faut pourtant noter l'extrême franchise, l'honnêteté du regard; sans que l'œil soit beau, il a une profondeur qui semble reposer sur un fond de bonté mystique. C'est le point attractif du visage; et sous le gros front escarpé

qui commence à envahir les cheveux, il éclaire d'une efficace sympathie la broussaille épaisse de cette figure.

Aussitôt les souverains descendus, le chef des écuries offrit à Guillaume II le présent du tsar : une troïka, avec calèche pour l'été, attelée de bêtes de race, d'un joli poil café-crème. L'hospitalité est toujours somptueuse chez les Romanoff. Guillaume avait apporté un char-à-bancs : on lui rendit deux voitures, trois chevaux et un cocher en robe de velours par-dessus le marché. Il s'approcha visiblement charmé, en connaisseur qui veut l'être et le paraître, il palpa les bêtes l'une après l'autre, pinça les naseaux, scruta les dents, tâta les sabots, puis, après le départ du tsar, il s'occupa pendant bien vingt minutes à faire parader devant lui son nouvel équipage, dans cette allure caractéristique des troïkas, où deux chevaux galopent tandis que celui du milieu est lancé au grand trot.

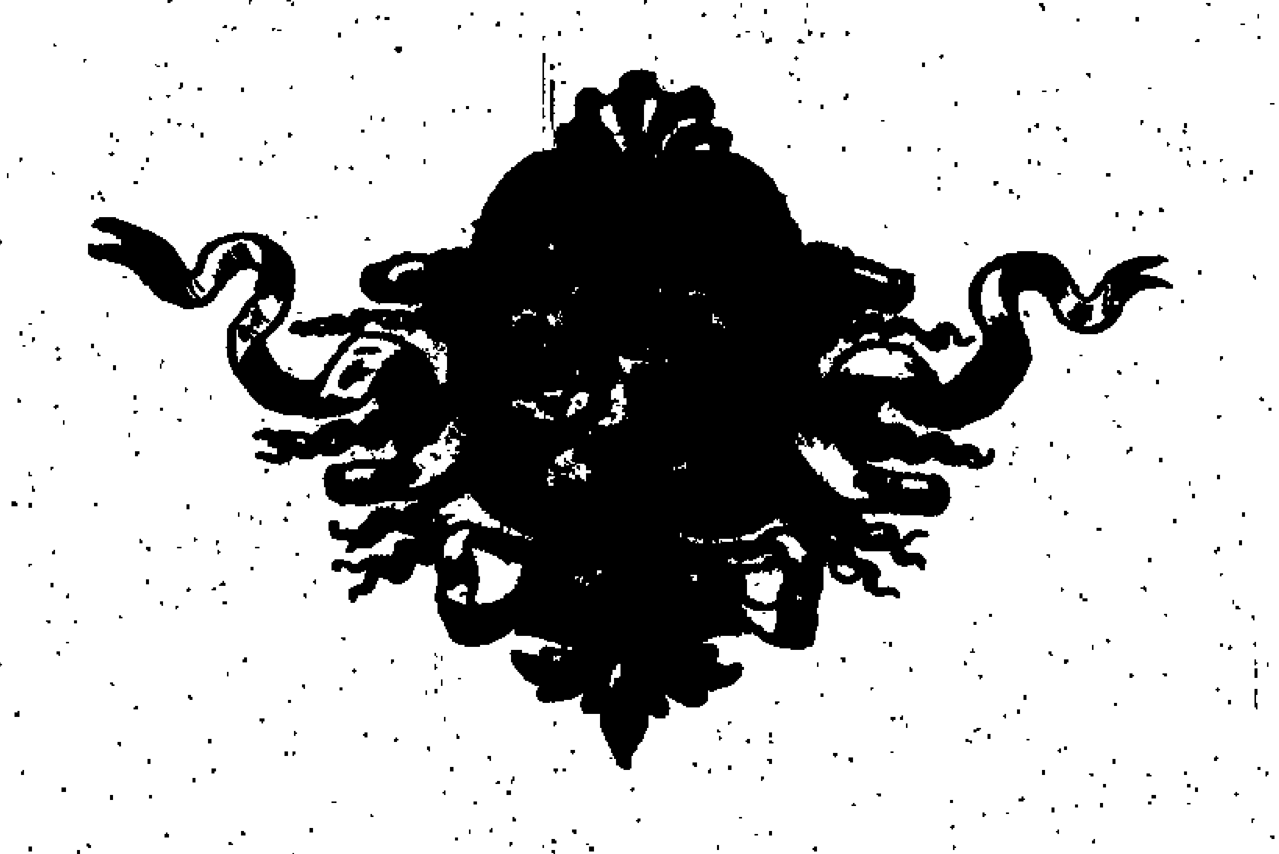
La représentation terminée, Ivan Egorovich me dit :

— Dans la république athénienne, le bon sens des citoyens est la principale sauvegarde de l'Etat. Il est heureusement plus facile à ces deux souverains d'avoir du bon sens qu'aux deux cent millions d'hommes qu'ils représentent. Si l'un n'en a pas, l'autre, au moins, en aura pour deux.

— Espérons-le, Ivan Egorovitch : quoique, si le mauvais esprit s'en mêle, il lui soit assurément beaucoup plus commode d'avoir raison de deux hommes, que de s'attaquer au même moment à deux cents millions. — Reconduisez-moi donc jusqu'à ma voiture.

PRINCESSE NADEJDA.

Peterhof, août 1890.



MARCHE FUNÈBRE

Dies iræ, dies illa...

Laisse pleurer ton Âme et vêts ton Cœur de deuil
Pour célébrer la mort de toute joie future :
On a cloué ce soir l'Espoir dans son cercueil.

En vain tu tenterais, ô triste créature,
D'essayer un essor vers les ciels d'autrefois :
L'effort avorterait, car tout n'est qu'imposture

Pour les désespérés qui n'ont plus de pavois.
Ton orgueil a sombré dans la suprême lutte,
Et ce géant d'hier rampe aujourd'hui sans voix.

Or, mortelle est la plaie car lourde fut la chute,
Dans son sang s'est noyé l'Epervier du blason,
Et le Palais détruit n'est plus qu'une cahute

Où pour l'éternité pourrira ta raison.
Puisque sur le pinacle du Temple de gloire
L'étendard vert ne flotte plus à l'horizon,

Ton Vœu ne te sera qu'un jouet illusoire,
Et tu l'immoleras, victimaire hébété,
A ta douleur, ainsi qu'un bouc expiatoire.

Si pour calmer la soif de ton cœur irrité
Tu voulais vendanger parmi la Vigne Sainte,
Les meilleurs fruits perdraient toute sapidité.

Ne compte point non plus retrouver dans l'enceinte
De tes jours révolus une rédemption,
Car ton passé fané qui s'endort hors d'atteinte

Ne saurait obéir à l'évocation,
Et les bons souvenirs comme un peu de fumée
S'envoleraient narguant toute imprécation.

Par la nuit violette et d'étoiles lamée,
Vers le Sphinx éternel tu lèveras les bras,
Implorant le secret de sa bouche fermée.

L'impitoyable Sphinx ne te répondra pas,
Et tu continueras ta course aventureuse
Sans retrouver jamais le chemin de Damas.

Par les noirs carrefours, ta chimère boiteuse
Ainsi qu'un chien lépreux ira clopin-clopant,
Mordue à chaque pas par la raison railleuse.

Tu la suivras de loin, au ras des murs rampant.
Et quand tu l'auras vue en un ruisseau de fange
Se tordre dans les plis du ténébreux serpent,

Tu t'en retourneras, dans l'hébétude étrange
De te trouver pareil au puéril pantin
Qui n'a cure de rien pourvu qu'il boive et mange.

Pour accomplir jusques au bout ton dur destin,
Tu t'assiéras alors sous le porche du Temple
Où viennent les élus prier chaque matin.

Mais nulle voix d'en haut n'ordonnera : Contemple !
Car tu ne saurais plus, ployant les deux genoux,
Des fidèles courbés suivre le bon exemple.

Au fond de l'abside où l'ombre creuse des trous,
A travers un éclat fabuleux de miracle,
Fulgureront pourtant, dans un courroux d'ors roux,

Les portes saintes du céleste Tabernacle.
Mais leurs rayons sacrés te convieront en vain
A te soumettre aux lois que prescrit le Pentacle.

Et tandis que les Bons s'abreuveront du vin,
Du vin doux et fameux de l'unique Calice,
Pour s'éjouir dans les splendeurs de l'Art divin,

Tu mourras lentement et d'un très long supplice
Dans le regret de n'avoir pu franchir le seuil,
Pour t'être libéré trop tôt du dur cilice.

Laisse pleurer ton Ame et vêts ton cœur de deuil.

JEAN COURT.

POINTES SÈCHES

LE CAUCHEMAR

Poil-de-Carotte n'aimait pas les amis de la maison. Ils le dérangeaient, lui prenaient son lit et l'obligeaient de coucher avec sa mère. Or, si le jour il avait tous les défauts, la nuit il avait principalement celui de ronfler. Il ronflait exprès, sans aucun doute.

La grande chambre, glaciale même en août, contient deux lits. L'un est celui de M. Lepic, et c'est dans l'autre que Poil-de-Carotte va reposer, à côté de sa mère, au fond.

Avant de s'endormir, il toussote sous le drap pour déblayer sa gorge. Mais peut-être ronfle-t-il du nez. Il fait souffler en douceur ses narines afin de s'assurer qu'elles ne sont pas bouchées. Il s'apprend à ne pas respirer trop fort. Mais dès qu'il dort, il ronfle. C'est comme une passion. Aussitôt madame Lepic lui entre deux ongles (deux suffisent), jusqu'au sang, dans le plus gras d'une fesse. Elle a fait choix de ce moyen.

Le cri de Poil-de-Carotte réveille brusquement monsieur Lepic, qui demande :

— Qu'est-ce que tu as ?

— Il a le cauchemar, dit madame Lepic.

Et elle chantonne, à la manière des nourrices, un air berceur qui semble indien.

Du front, des genoux poussant le mur, comme s'il voulait l'abattre, les mains collées sur ses fesses pour parer le pinçon qui va venir au premier appel des vibrations sonores, Poil-de-Carotte se rendort dans le grand lit où il repose, à côté de sa mère, au fond.

COUP DE THÉATRE

SCÈNE I

MADAME LEPIC

Où vas-tu ?

POIL-DE-CAROTTE

(*Il a mis sa cravate neuve et craché sur ses souliers à les noyer.*) Je vas me promener avec papa.

MADAME LEPIC

Je te défends d'y aller, tu m'entends. Sans ça..... (*Sa main droite recule comme pour prendre son élan.*)

POIL-DE-CAROTTE

Compris.

SCÈNE II

POIL-DE-CAROTTE

(*En méditation près de l'horloge.*) Qu'est-ce que je veux, moi? Eviter les calottes. Papa m'en donne moins que maman. J'ai fait le calcul. Tant « pire » pour lui.

SCÈNE III

MONSIEUR LEPIC

(*Il chérit énormément Poil-de-Carotte, mais ne s'en occupe jamais, toujours courant la pretentaine pour affaires.*) Allons, partons.

POIL-DE-CAROTTE

Non, mon papa.

MONSIEUR LEPIC

Comment, non ? Tu ne veux pas venir ?

POIL-DE-CAROTTE

Oh si ! mais je peux pas.

MONSIEUR LEPIC

Explique-toi. Qu'est-ce qu'il y a ?

POIL-DE-CAROTTE

Y a rien ; mais je reste.

MONSIEUR LEPIC

Ah, oui ! encore une de tes lubies. Quel petit animal tu fais. On ne sait par quelle oreille te prendre. Tu veux, tu ne veux plus. Reste, mon ami, et pleurniche à ton aise.

SCÈNE IV

MADAME LEPIC

(*Elle a toujours la précaution d'écouter aux portes pour mieux entendre.*) Pauvre chéri ! (*Cajoleuse, elle lui passe la main dans les cheveux, et les tire.*) Le voilà tout en larmes, parce que son père (*Elle regarde en dessous monsieur Lepic*) voudrait l'emmener malgré lui. Ce n'est pas ta mère qui te tourmenterait avec cette cruauté. (*Les Lepic père et mère se tournent le dos*).

SCÈNE V

POIL-DE-CAROTTE

(*Au fond d'un placard. Dans sa bouche, deux doigts. Dans son nez, un seul. Etat d'âme à la M. Paul Bourget.*) Tout le monde ne peut pas être orphelin!

SAUF VOTRE RESPECT

Peut-on, doit-on le dire ? Poil-de-Carotte, à l'âge où les autres communient, blancs de cœur et de corps, était encore malpropre. Une nuit, il avait trop attendu, n'osant « demander ». Il espérait, au moyen de tortillements gradués, calmer le malaise. — Quelle folie ! — Une autre nuit, il s'était rêvé commodément installé près d'une borne, à l'écart, puis il avait fait dans ses draps, tout innocent, bien endormi. Il s'éveillait. Pas plus de borne près de lui qu'à son étonnement !

Madame Lepic se gardait de s'emporter. Elle nettoyait, calme, indulgente, maternelle. Et même, le lendemain matin, comme un enfant gâté, Poil-de-Carotte déjeunait avant de se lever. Oui, on lui apportait la soupe au lit, une soupe soignée, où madame Lepic, avec une palette de bois, en avait délayé un peu, oh ! très peu !

Au chevet, grand frère Félix et sœur Ernestine observaient leur frère d'une manière sournoise, prêts à éclater de rire au premier signal. Madame Lepic, petite cuillerée par petite cuillerée, donnait la becquée à son enfant. Du coin de l'œil, elle semblait dire à grand frère Félix et à sœur Ernestine :

— Attention ! préparez-vous !

— Oui, maman.

Par anticipation, ils s'amusaient des grimaces futures. On aurait dû inviter quelques amis. Enfin, madame Lepic, avec un dernier regard aux aînés comme pour leur demander : « Y êtes-vous ? » levait lentement, lentement la dernière cuillerée, l'enfonçait jusqu'à la gorge dans la bouche grande ouverte de Poil-de-Carotte, le bourrait, le gavait, et lui disait, à la fois goguenarde et dégoûtée :

— Ah ! ma petite salissure, tu en as mangé, tu en as mangé, et de la tienne encore, de celle d'hier.

— Je m'en doutais presque, répondait simplement Poil-de-Carotte, sans faire la figure réjouissante qu'on espérait.

Il s'y habituait, et quand on s'habitue à une chose elle finit par n'être plus drôle du tout.

LES PERDRIX

Comme à l'ordinaire, monsieur Lepic vida sur la table sa carnassière Elle contenait deux perdrix. Grand frère Félix les inscrivit sur une ardoise pendue au mur. C'était sa fonction. Chacun des enfants avait la sienne. Sœur

Ernestine dépouillait et plumait le gibier. Quant à Poil-de-Carotte, il était spécialement chargé d'achever les pièces blessées. Il devait ce privilège à la dureté bien connue de son cœur sec. Les deux perdrix s'agitèrent, remuèrent le col.

— Qu'est-ce que tu attends pour les tuer? dit madame Lepic.

— Maman, répondit Poil-de-Carotte, j'aimerais autant les marquer sur l'ardoise à mon tour.

— L'ardoise est trop haute pour toi.

— Alors, j'aimerais autant les plumer.

— Ce n'est pas l'affaire des hommes.

Poil-de-Carotte prit les deux perdrix. On lui donna obligeamment les indications d'usage :

— Serre-les là, tu sais bien, au cou, à rebrousse plume.

Une pièce dans chaque main, derrière son dos, il commença.

— Deux à la fois, mâtin! dit monsieur Lepic.

— C'est pour aller plus vite.

— Ne fais donc pas ta sensitive, dit madame Lepic ; en dedans, tu jouis.

Les perdrix se défendirent, convulsives, et, les ailes battantes, éparpillèrent leurs plumes. Jamais elles ne voudraient mourir. Il eût plus aisément étranglé un de ses camarades, avec une poignée de main. Il les mit entre ses deux genoux, pour les contenir, et, tantôt rouge, tantôt blanc, en sueur, la tête haute afin de ne rien voir, serra plus fort.

Elles s'obstinaient. Pris de la rage d'en finir, il les saisit par les pattes et leur cogna la tête sur le bout son soulier.

— Oh! le bourreau! le bourreau! s'écrièrent grand frère Félix et sœur Ernestine.

— Le fait est qu'il quintessencie, dit madame Lepic souvent portée sur le bien-parler ; les pauvres bêtes! Je ne voudrais pas être à leur place, entre ses griffes.

Monsieur Lepic, un vieux chasseur cependant, sortit, écœuré.

— Voilà! dit Poil-de-Carotte, en jetant les perdrix mortes sur la table.

Madame Lepic les tourna, les retourna. Des petits crânes brisés du sang coulait, un peu de cervelle.

— Il était temps de les lui arracher, dit-elle. Est-ce assez cochonné ?

Grand frère Félix et sœur Ernestine dirent avec ensemble :

— C'est positif qu'il ne les a pas « réussies » comme les autres fois.

JULES RENARD.

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES

I

Le Chevalier Maurice du Plessys de Lynan

Celui-ci, ce n'est point à feuilleter les quotidiens et les catalogues de libraires que vous apprendrez à le connaître. Il n'édite point, non qu'il ait horreur de l'imprimé, mais parce que l'œuvre une fois produite, il dédaigne de s'en occuper davantage. Il écrit au hasard de l'heure, sur le marbre d'une table d'estaminet, puis de la feuille noircie il va tout à l'heure allumer un cigare, et, n'était l'obligeance de quelques amis, toute la mort serait accroupie sur cent joyaux dont c'est mon orgueil d'être le premier à déceler ici la pure radiance.

Si l'œuvre du Chevalier Maurice du Plessys est encore inédite (1), sa physionomie toute spéciale, ses allures de Paulus étique, ses excentricités de don Juan d'entre-sol, sont en passe de devenir légendaires. Il est dandy à sa façon, qui n'est celle ni de Brummel ni de Barbey d'Aurevilly et l'un des cas les plus surprenants, certes ! de l'actuelle bohême littéraire.

La Bohême d'aujourd'hui ne ressemble guère à celle de Mürger. On a compris enfin le ridicule de toutes ces brailleries romantiques, de ces cris échevelés dont, durant un demi-siècle, a retenti la Littérature. Un poète, pensait-on, ne pouvait s'affirmer que par de vastes saoûleries, de véhémentes gesticulations, des oripeaux crasseux, une barbe en jachère, à tel point qu'aux yeux effarés de M. Joseph Prudhomme l'image d'un artiste ne s'évoquait plus que sauçant au coin d'une borne, dans le résidu d'ébriaques déjections.

Les bohêmes d'à-présent pensent que l'allure réservée, l'intégrité des pantalons et le curage des ongles ne sont

(1) Quatre sonnets ont paru néanmoins en des périodiques divers : *La Caissière* (Chat noir), *Sonnet à Saint-Just* (Combat), *Alberte et Colin*, et le *Coucher d'Antoinette* (Caravane). M'étant imposé de ne citer que de l'inédit, je ne puis les transcrire au cours de cet article. Je le regrette d'autant que ce sont de pures merveilles, et que mieux que tous autres, peut-être, témoigneraient-ils de l'absolue correction du Poète.

point incompatibles avec le renom de poète. C'est même, chez eux, à propos de la vestiture élégante, une émulation louable. Ils lancent des modes ; ils ont une opinion personnelle sur les coupes, les bordures à plat, les *pattes-mouille*, et ceux qui ne veulent point s'amputer de leur chevelure en avivent la soie d'huiles odorantes, et font ainsi s'épanouir, où ils siègent, un merveilleux printemps.

Entre deux sonnets s'échangent des discussions de couture. Le chevalier du Plessys préconise le collant, à quoi, d'ailleurs, le voue sa sveltesse délicate. Il n'a cure des objections d'autres qui, comme Cazals, séduits par les redingotes à jupe, les gilets à basques et les pantalons de houzards, le combattent éperdument aux cris de « Vive l'Ampleur », et il continue l'exhibition de maillots cerise et de justaucorps succulents où chante toute la gamme des rouges anémiés, des bleus attendris, des jaunes qui s'exaltent.

Il scandalise ainsi, d'un carnaval pérennel, les cénacles inémus pourtant des manteaux espagnols de Laurent Tailhade, des complets chiliens de Jean Moréas et des gilets empiastrés de M. Dujardin.

S'il osait, il assumerait la perruque et l'épée de Lauzun. Il dit quelque part :

Peut-être que voilà des Temps, je fus Mozart,
Je me sens des velours de Maître de Chapelle,
Et, bien que mon gilet ait quitté ses dentelles,
J'ai le mépris de tels jabots ruchés sans art ;

Sans doute que voilà des Temps, ma tabatière
S'adornait de que d'ors en bosse relevés,
Et mon doigt simple où sommeillaient de calmes pierres,
Il fut le pur dépositaire des Avés !

Il donne l'illusion d'un contemporain de M. de Bernis attardé parmi notre civilisation d'ingénieurs. Un calculateur le fait sourire, et il s'étonne de n'être point pensionné de quelque cassette royale. Riche, son unique soin serait d'une dentelle à tuyauter, d'une nuance d'habit à faire valoir, d'un salmis à épicer, et de quel cru constituer le bouquet définitif de son menu. Pour l'heure, n'ayant point d'écus à dépenser dans les hostelleries, il s'en tient à aviser ses amis d'inédites recettes culinaires et à les mettre en garde contre les rôtisseurs dont les devantures témoignent de poulardes inconsidérément rôties ou gratifiées de truffes sans l'entier discernement désirable.

Je me suis étendu sur l'homme pour expliquer le poète, léger d'autant. Il n'a pas les orgueils plébéiens d'aujourd'hui. Il n'a garde, en ses vers, de pontifier. D'aucuns se font, esthètes de rencontre, avec quelques rimailleries laborieuses, une cathèdre d'où secouer les éclats tonitruants d'une voix d'Isaïe. Ils vaticinent, ils prophétisent. Ils se rêvent laurés de palmes sur fond bleu, portés en scapulaires, avec, en papier doré, une auréole. Ils se proclament gravement, à la brasserie, la langue empêchée de trop d'alcool, les Elus de Dieu, pour des fins mystérieuses. Notre Chevalier, pour faire des vers et des meilleurs, ne cherche point à nous en imposer. La Littérature est pour lui, suivant l'expression de Tailhade, une bague au doigt. Il s'en pare comme d'un joyau, sans plus, et seulement parce que cela complète l'idée qu'il se fait d'un galant homme. Il serait, effectivement, fâcheux qu'un monsieur en quête de toutes les distinctions n'eût point la ressource de faire des vers. Certes, il prise fort un vers élégant, non davantage, toutefois, qu'un geste gracieux, et s'il abhorre une épithète incolore et vulgaire, il déteste au même titre un salut gauche ou ne s'observent point de subtiles nuances.

Finesse, élégance : ainsi se caractérise son talent. Ce n'est point un poète de lieux communs, un grand poète, un de ceux où le vulgaire s'alimente et qu'il vénère ; c'est, à proprement parler, une délicieuse façon de poète d'anthologie, un de ces *poetæ minores* qui font le régal des lettrés délicats, un décadent, pour tout dire, si on laisse à ce mot merveilleux toute la suggestion de ses ors mourants et de ses pourpes occidentales, où, loin ! quelles silhouettes byzantines et qui s'effacent de dômes violets !

Il procède surtout de Verlaine, du Verlaine des *Fêtes Galantes* et des *Romances sans paroles*. Il en a le tour languide et toute l'élégante corruption, et c'est dans le sens indiqué par le Maître qu'il innove. Il ne s'en détache que par le mépris de la rime, qu'il néglige à dessein. D'ailleurs, il s'en tient à l'assonance le plus souvent. Pour que sa strophe soit envolée davantage, il procède par ellipses. A chaque instant, chez lui, la phrase s'interrompt, interjectionnelle, se suspend d'un tour exclamatif. Il s'attache à tous ces menus détails de la forme, persuadé qu'un vers bien écrit est un vers bien pensé, et qu'une épithète rare contient une idée neuve. C'est faire comprendre qu'il est exclusivement plastique. Il est peintre davantage encore que poète, et c'est son geste d'écarter tout à coup les

brumes ambiantes pour, sur l'heure, fixer le soleil d'une vision ; à preuve cette

FRIVOLE

Comme un faisceau de branches blanches, le chignon
C'est un Mont Blanc qui fait valoir la porcelaine
Recuite un peu de la joue âpre aux lignes pleines,
Et les cuivres du col aux chaleurs de brugnons.

Et le geste d'éparpiller d'un doigt mignon
Toute la nuque en vrilles d'or de folles laines,
Réconcilie, avec la grâce des baleines,
Les seins surpris d'être si proches compagnons.

La glace en cœur comme une bouche minaudière
En un feston de quels clairs tons! noue un court vol
De colombelles et d'amours, tout crême et miel ;

Et de trois-quarts, elle ne veut de la frivole
Qu'un coin d'œil tendre, un bout de bouche qui sourit
Et l'entre-deux d'un haut de gorge blanc de riz.

Et ce sonnet des « Birbes », plus éclatant encore, s'il est possible, bien que d'un ordre tout différent, pince sans-rire et quasi jovial :

Que tête à claques, très haut sur col en fer blanc,
Le plastron boréal et l'œillet au revers,
Monocle à l'œil dardé d'un trait étincelant,
Il martyrise une barbiche en fil de fer,

Ou que poussif et bedonnant et ahannant,
Il vocalise, front lyrique, vers les nues,
C'est toujours toi, bon birbe en quête d'ingénues,
Et ton œil n'arde plus que pour ce seul nanan !

C'est qu'elles sont, aussi, garces ! et provocantes !
Telle coiffe au-dessus du court front des bacchantes
Une tignasse d'acajou coulé d'or clair ;

L'autre à l'ombreux velours des cils de quatorze ans,
Le jersey juste ébauche un buste pauvre en chair :
— Le monocle du vieux monsieur est plus luisant !

Parfois, cependant, cette calme ordonnance des vers purement plastiques se dérange d'un brusque mouvement de passion. C'est, par exemple, toute la révolte d'une âme de cénobite poursuivi de hantises charnelles, et qui saigne de ressentir

Oui, jusque sous l'abat-jour calme, l'indomptable,
La saoûle soif de leurs seins murs et d'y téter !

C'est l'angoisse d'un cœur saccagé qui se tourne vers le repos et l'image de la chère Béatrice :

Et que s'allume, tel un front de bonne fée !
A la baie humble qui ne veut pas que ses bluets,
Le profil clair d'une qui rêve à son rouet,
Le front d'Ursule et ses doux doigts de bonne fée !

J'avais rêvé, sur ma douleur ! d'un front de femme,
D'un front si bon, comme ce front sur cette trame....
J'avais rêvé, doigts d'une amie, ô doigts d'Ursule !
De vos doigts bons sur ce vieux front d'un vagabond !

. . . .

Et ailleurs, dans les mélancoliques vers pour une *Anglaise en allée* :

J'enclorai dans mon cœur les yeux qui l'ont aimé !
Je ne veux plus, après ses yeux, que l'ombre austère !
Je ne veux plus rien de l'amour, rien de la terre,
Puisque deux yeux charmants un instant m'ont aimé !

Mais ces crises de tendresse sont pour tout dire assez rares chez le poète. Il estime avec raison que la Poésie n'a d'autre objet qu'elle-même, et qu'il est puéril et vulgaire d'y introduire de la passion. Il est assez maître de sa science pour n'avoir point à recourir à ces subterfuges grossiers, à ces ficelles de mélodrame par quoi les rimeurs sans scrupules sont assurés de capter les suffrages des salons.

Parfois aussi notre auteur moralise ; ses considérations philosophiques aboutissent à l'*acceptation de la vie*,

N'aspire plus aux ciels rêvés qui s'ouvriront.
Assume un sûr, immédiat et proche songe.
Et l'échafaude avec tes deuils pour seuls chevrons,
Et tout le reste, c'est déboire et l'amer songe.

Il a des conseils où se trahit un profond découragement, cette sorte de noire tristesse et d'écœurement qui suit les voluptés excessives et les déperditions considérables de fluide nerveux. Au lendemain des nuits où s'est exaspérée la névrose, toute la sagesse des bonnes résolutions, méconnue, revient et chante :

Sois dans la vie un voyageur qui passe un bois :
Il marche vite ayant de l'or dans sa ceinture ;
Que le malheur te soit le lest et non le poids.

Je voudrais pouvoir citer d'autres merveilles, mais

je dois, à mon grand regret, me restreindre. Je ne puis que signaler, parmi les poèmes que j'ai sous les yeux, cette piécette : *Au bord du chemin*, dont seuls l'*Apparition* de Mallarmé et l'*Impromptu pour orgue et flûte* de Ghil égalent l'intensité de musique, cette *Inscription pour la tombe d'une vierge* qui tirait à Laurent Tailhade ravi cette exclamation : « Cela est beau comme du Sophocle », et surtout ces redoutables *Vers pour un hussard décadent*, la chose de cet ordre, je l'atteste ! la plus forte depuis Laclos. On ne sait quoi le plus y admirer de la sécurité du Poète ou du prestige d'une versification savante où tout est neuf, rhythme, rimes, ordonnance, sentiment aussi, dirais-je, s'il n'y avait sacrilège à mêler ce mot de sentiment à une œuvre toute de glace.

Aussi bien, l'époque est proche où vous serez à même d'apprécier l'œuvre, dans sa toute intégralité. Ces poèmes sauvés de l'oubli ne sont pas loin de paraître en recueil. L'auteur a bien voulu condescendre à les unifier d'un titre : « l'Indifférent », qui est en même temps celui du sonnet liminaire où se synthétisent toutes ses tendances, où se résume tout son tempérament. Ce sonnet, précieux surtout à ce titre, tel se module :

Or, grave ! au pas d'une minceur un peu qui ploie
Dans le brouillard de perles fines des pelouses,
Il est le spectre de son cœur, tout soie et joie !
J'ai peur un peu de tant de bouches à sa blouse...

Il n'a souci de rien de rien : léger d'autant !
Il est le ciel du papillon qui pose et part ;
Et son œil sauf, rien ne l'émeut, ne l'accapare,
Ni le beau ciel, ni la tristesse du printemps.

Etre l'Hercule de puériles Némées !
O Jason de toujours mêmes mièvres conquêtes !
Et parfois sur son cœur passe un vent de framées.

Le soleil est allé tomber loin de Palmyre.
Voici venir la nuit riche des seules Fêtes.
...Ah ! qu'il voudrait ! ah ! qu'il voudrait ! dormir ! dormir !

Ce qui est pour clore dignement ces notules, où nulle autre ambition que d'avoir voulu signaler à l'attention l'un des plus ductiles poètes de ce temps-ci.

Ernest Raynaud.



VIEUX DEVANTS DE CHEMINÉE

I

L'Amour se promenait, il y a de cela un peu moins de cent ans, dans les taillis, les taillis verts de Meudon...

Paole d'honneu!

Vint une mignonne qui, pour entasser des violettes, les violettes qu'elle vendait si cher sous les *Galeries de Bois*, avait pris la vieille hotte de sa grand-mère, la hotte chargée ordinairement d'un fagot de branches mortes. L'Amour sauta dedans...

Ze me pâme!

Oh! ce fut à peine le poids d'un bouquet ajouté aux poids des autres bouquets. Pourtant, fillette curieuse de se tourner, et mon lutin de se pencher. Que se dirent-ils? Un moment vint où la hotte bascula, et la mignonne en fut coiffée. Le peintre qui les surprit créa le chapeau Directoire...

Incoyable! Paole d'honneu!

II

Au bout du jardin un lilas est planté :
Cascadez roses et fleurissez pervenches!
Pierre aime Jeannette, ce sont deux promis :
Chantez le rossignol, bourdonnez les abeilles.
Sous l'arbre embaumé ils échangent leurs serments, tandis que le lilas blanc éparpille autour d'eux comme les grains d'un chapelet de vierge.

Pierre, mon ami Pierre à la guerre est allé :
Endeuillez-vous les roses, fanez-vous les pervenches!

Jeannette attendra Pierre tout le long de sept ans :

Tais-toi le rossignol, piquez-moi les abeilles!

Se souvient-il de ses serments, tandis que chaque avril le lilas blanc pleure ses fleurettes comme des larmes de parfum?

Près du lilas blanc, l'ami Pierre est planté :
Cascadez roses et fleurissez pervenches!
Jeannette accourt, car il est à cheval :
Chantez le rossignol, bourdonnez les abeilles!

Il a un cheval, c'est un bel officier, et, tandis que Jeannette l'admire, il cueille du lilas, lui jette un louis d'or, disant : « Voici pour toi, petite, ma femme aime les fleurs... »

III

Ils étaient partis depuis le matin, les deux grands diables de bœufs roux et maigres, aux cornes menaçantes, capables de démolir les bastions d'une ville. Ils étaient partis, brisant un bonne fois le joug, usant de leur force, de leur volonté, de leur droit, pour eux-mêmes. L'un avait fait une blessure au maître fermier, l'autre avait fendu la porte de l'étable, car ils y allaient durement, les bœufs révoltés! Serfs la veille, ils devenaient bandits le lendemain. Puis ils s'étaient sauvés dans les champs en fleurs, dans l'herbe molle qu'ils rêvaient de paître à leur guise.

Le soir vint; ils allaient toujours, sans trop savoir où. Sur la colline, l'étoile du berger s'allumait. Des remous de velours couraient le long des prés comme la marée montante du crépuscule, et les arbres pliaient dans leurs feuilles toutes les nichées d'oiseaux.

« Halte! » dirent les bœufs qui ne riaient plus.

Ils s'examinèrent, pensifs; leurs gros bons yeux eurent des larmes attendries.

« On rentre, là-bas, risqua le premier.

« Oui, répondit le second, le soir est fait pour rentrer !

« Si nous rentrions ? » ajoutèrent-ils ensemble.

Au fond d'un chemin creux passait un gamin en blouse ; il tenait une verge de saule et un panier d'écolier. Les bœufs regardèrent au-dessus de la haie.

« Je crois voir un aiguillon », murmura le premier poussant son compagnon de la corne.

Un frisson les prit. Le soir tombait, et avec le soir toutes leurs révoltes engendrées par le gai soleil.

« Allons ! » soufflèrent-ils.

Et ils sautèrent la haie.

Tête baissée, le pas lourd, le front incliné sous le souvenir du vieux joug, ils suivirent le gamin à la verge de saule, qui, tout fier, les ramena chez eux.

IV

Il allait, heureux et fou, le ciel tout entier dans les plumes, car c'était un oiseau de passage, de ceux qui, librement, changent de bleu lorsqu'ils sont fatigués d'un horizon. Petit, léger, mais orgueilleux comme un pauvre espagnol, il chassait devant lui une troupe d'insectes et pillait les terres ensemencées. Ces oiseaux sont des philosophes. Pourvu que revienne un beau jour à chaque nouvelle aube, que le vent les lance plus haut à chaque bouffée, ils vont, se secouant l'aile sur les cerveaux humains.

Un matin, l'oiseau se heurta contre une cage ; son pays, l'infini, n'ayant pas de porte, il entra sans défiance et fut fait prisonnier.

Trois fois seulement l'Aurore pleura son courtisan, trois jours seulement l'oiseau contempla la nue qu'on avait rayée de fer ; ensuite, il expira, farouche, l'œil perdu dans un azur lointain où dansaient les alouettes.

V

Du bleu, du rose et des tons opalins, puis un fond de mer transparente.

Une huître bâille au soleil. L'Amour, le long des vagues, vole, et Vénus, laissant là le bambin, joue dans l'eau avec ses nymphes. (Il n'y a que Vénus pour oser abandonner un aveugle.) Soudain l'Amour, en volant, se sent pris par le pied, il jette de grands cris, secoue flèches et carquois. Peine inutile, hélas! Il a touché l'huître qui se referme. L'Amour se croit en puissance d'un ennemi formidable, il parle bientot d'appeler la foudre de Jupiter, l'épée de Mars, le trident de Neptune, et il agite frénétiquement ses ailes: mais l'étau se resserre de plus en plus. Enfin, il compose, le pauvret, ce que doit toujours faire un Amour aux abois.

« Que veux-tu? » demanda-t-il, tâtonnant pour trouver son bourreau.

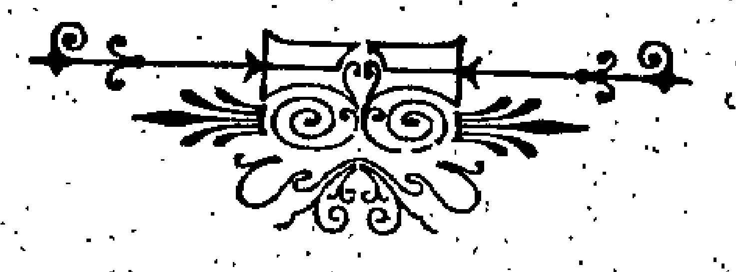
D'une voix ironique, le mollusque répond :

« Je sais que tu me destines à servir d'emblême aux femmes stupides, petit vaurien, et il est juste de me donner une compensation. Foi de coquille déshéritée, je ne te lâche pas que tu ne m'aies accordé une faveur pour me consoler de cet outrage. »

L'Amour se penche, tout rageur ; deux grosses larmes tombent sur l'huître, qui s'ouvre, émerveillée, aux premières perles fines.

Du bleu, du rose et des tons opalins, puis un fond de mer transparente...

RACHILDE.



RÊVE

Je m'en allais seul, par une
Nuit froide, profil obscur
Plaqué sur le clair de lune
Artificiel et dur.

Un vieux clown hyperbolique,
Brillant comme un arc-en-ciel,
Vint, gracieux mais oblique...
Un vrai péché véniel.

Cet homme avait dans sa poche
De la corde de pendu.
Je lui fais signe : il s'approche
Avec un air entendu.

« Combien vends-tu la ficelle?
Il met ses yeux dans mes yeux,
Puis, vif comme une étincelle,
Gicle en un saut périlleux;

Un saut périlleux bizarre
Qui me jeta sur le nez.
Mais avec un sang-froid rare
Et des gestes obstinés :

« Allons, vieux, vends-moi ta corde,
Vite, ou je vais t'assommer.
— Vit-on pas, miséricorde!
La lune au ciel se pâmer.

J'aime la lune : j'eus honte
De sa mauvaise gaité.
« Cœur douteux, parole prompte »,
Dit le vieillard pailleté.

« Sais-tu comment on me nomme?
« Un nom banal : le Bonheur.
« Tant pis, je te veux, jeune homme,
« Du bien, parole d'honneur! »

Un mur blanc comme un linceul,
Une tache d'ombre, un clou...
Je me retrouvai tout seul,
Avec une corde au cou.

Et ma longue forme brune
S'allongea contre le mur,
Calme, dans le clair de lune
Artificiel et dur.

Louis Denise.



PROSES MOROSES

---

c. — Xénioles.

1. — Le pasteur des Mensonges, après déjeuner, trucidait, en souriant, quelques textes.

Son sourire était doux, et les textes, ainsi que de folles mouches, ronronnaient autour de ses lèvres sucrées.

D'une encore preste main, il captait l'un, l'autre, arrachait, selon sa passagère fantaisie, les pattes, la queue, la tête, les ailes, et (roulés un peu dans le miel de ses doigts), en de larges bocaux, jadis pharmaceutiques, les classait. — La gouvernante étiquetait ces pots de confitures.

« — Ah ! dit la vieille bretonne (qui conserva toujours la candeur et la coiffe de Trèg). des jeunes gens vont venir saluer le Maître, faut-il...

« — Les recevoir? Oui, j'aime la jeunesse (hup !)... Oh ! les jeunes gens, ils sont si amusants (hup !)... Ah ! ma bonne Anne, si amusants (hup !)... Ils sont sincères ! (hup !).... »

(La vieille, attendrie, essuyait la salive, qui découlait, telle qu'un sirop, par le coin des lèvres sucrées.)

---

2. — Il faisait un temps blond et bleu, un temps de Sainte-Enfance abandonnée (ou coupable).

Les Sénateurs rêveurs, les Sénateurs du Saint-Empire prussien considéraient les dos brodés de leurs cochers, et l'âme de ces bons vieillards se

brodait à l'unisson d'aigles rouges et de lilas futurs.

Alors, il y eut des Sénateurs français qui passèrent, pas beaucoup. Ils avaient l'air humanitaire et stérile et leur âme était si peu brodée que c'en était pénible.

Ils mangèrent tous ensemble pendant deux heures et demie, en parlant des autres, — de ceux qui ne mangent pas du tout.

Cependant, tout cela, c'était du pur symbole : il fallait agir. On changea de marque : le nouveau champagne activa les consciences et les Sénateurs se mirent à penser, et même un des honorables Français, pensant trop, éclata (Son bouillon de culture se peuplait d'une infinité de microbes spirituels et sempiternels — et rien ne résiste à leur expansion, pas même une peau de crocodile) : il pensait à tout, à mil huit cent quarante-huit, à la pureté de sa vie, à des fesses artistiques et célèbres.

Il éclata. Ses lèvres philosophiques ne purent retenir ces paroles, que ponctuaient des larmes :

« *Messieurs, je bois à l'humanité souffrante !* »

---

d. — Les petits pauvres

Les chers petits pauvres de N.-S.-J.-C., Primary les estime beaucoup, les vénère, de même qu'en Bretagne les gens devant les calvaires s'inclinent et se signent, respectueux et déférents.

Humiliée au gibet, humiliée dans la sordide bassesse d'un hypocrite mendiant, la divinité de Jésus saignait sous l'un et l'autre avatar, et même (ne le dirait-on pas ?) rougissait.

Situation éminemment incompatible avec l'égalité moderne, — car, enfin, il n'y a pas de honte à être Dieu.

Primary relève le moral de ces modestes Hosties, en lesquelles le Fils de l'Homme incessamment s'offre au spacieux mépris de ses frères ingrats.

Oui, les chers petits pauvres de N.-S.-J.-C., Primary les vénère.

Si, au coin d'une rue, un gueux immonde soulève avec respect son vieux chapeau troué, — plein de courtoisie, il répond par un de ces ineffables saluts d'homme bien élevé, mesurés et discrets, offre, comme aumône, un fin sourire : tel agréable geste de la main ajoute ce rien d'ironie qui épice et relève toute banalité.

---

e. — La Tour Saint-Jacques

La Tour Saint-Jacques, solitaire et honteuse de sa beauté démodée, la vieille tour aux bêtes parlantes, aux bêtes de pierre et de rêve....

Ils s'adonnaient rapidement, ce jour-là, à une brève et instructive promenade : un Américain de marque (c'est-à-dire semblable à tous les Américains, la distinction étant désormais dans la parité) et notre ami M. Virgile-Austère Méliorat.

« — Voilà bien, songeait le voyageur attristé, ces vieux Européens... Garder et entourer de grilles quelques pierres déformées et périmées, — Pourquoi ? Parce que c'est ancien !.... »

Elevant la voix, il ajouta, l'air négligent, la main dressée vers la vieille tour solitaire et honteuse :

« — Naturellement, ça ne sert à rien ?

« — Comment, répondit notre ami, d'un ton

où se mêlaient les reproches, la colère, la stupeur, à rien ? Y songez-vous ? Nous prenez-vous pour des enfants ? L'heure des jouets n'est plus, monsieur.... Nous avons appris à tirer parti des choses. Cette tour est utile : elle sert, monsieur, elle sert à la science. Elle abrite, sous les ridicules symboles de ses moellons déchiquetés : 1° un laboratoire de physique expérimentale ; 2° un baromètre à eau (30 mètres de haut), à stylo-traceur électrique... Hein ? Vous voyez ?... Oh ! ce vieux tube, cette antique coquille, ça ne doit pas être un fameux laboratoire, mais c'était tout fait, ça épargne de la maçonnerie...

« — Avouez-le, répliqua, glacial et goguenard, l'Américain, — vous en êtes encore à respecter ça, ça....

« — Mais non, cria presque en colère M. Virgile-Austère Méliorat, mais non, je vous jure que non!... »

Ils passaient vite, hâtant leur instructive promenade, tournant le dos, — enfin ! — à la vieille tour solitaire et honteuse de sa beauté démodée, à la vieille tour aux bêtes parlantes, aux bêtes de pierre et de rêve....

REMY DE GOURMONT.



LA THÉORIE ALCHIMISTE

AU XIXme SIÈCLE

Ce serait une grave erreur de croire qu'il n'y a plus d'alchimistes au XIXme siècle. Les habitués de nos bibliothèques publiques y connaissent d'acharnés lecteurs des ouvrages laissés par les adeptes du Grand-Œuvre, et il ne faut guère s'occuper de sciences occultes pour savoir qu'à Paris seulement une cinquantaine de philosophes hermétiques recherchent la pierre qui transmue en or tous les métaux.

Avant de traiter ces gens-là de fous, il est bon d'y regarder à deux fois. Ceux qui ont la moindre connaissance en alchimie perdent bientôt l'envie de les tourner en ridicule, et finissent parfois par étudier les vieux alchimistes avec passion. Quant aux savants, plusieurs, et non des moins illustres, en sont arrivés, de nos jours, à trouver une telle importance aux sciences hermétiques, qu'ils leur ont consacré des ouvrages mûrement réfléchis. En Allemagne, M. Schmieder, professeur de philosophie à Cassel, a publié, à Halle, en 1832, une Histoire de l'alchimie (*Geschichte der Alchemie*), et, en 1844, M. Hermann Kopp a donné une Histoire de la chimie (*Geschichte der Chemie*) remplie de documents précieux sur les opérations exécutées pour la recherche de la pierre philosophale. En France, M. Berthelot a ajouté de remarquables travaux personnels à ceux de ses deux consciencieux devanciers, et M. Louis Figuier a écrit sur l'alchimie le meilleur, c'est-à-dire le moins vulgarisateur de ses ouvrages. Il en tire cette conclusion, admise d'ailleurs par M. Berthelot : « Il résulte des données scientifi-
» ques récemment acquises et de l'esprit actuel de la chi-
» mie que la transformation d'un métal en un autre pour
» rait s'exécuter. » Il ajoute, il est vrai : « *Mais l'histoire*
» *nous montre que, jusqu'à ce jour, personne n'a réa-*
» *lisé le phénomène de la transmutation métalli-*
» *que.* »

Ce correctif semble avoir été dicté par un respect exagéré de l'opinion publique.

En effet, M. Louis Figuier, accusé d'ajouter foi à l'existence de la pierre philosophale, a cru devoir s'en défen-

dre par une note parue dans la deuxième édition de son ouvrage.

Schmieder, lui, n'hésitait pas à déclarer que les preuves historiques suffisaient à elles seules pour établir la réalité de la science hermétique, et, l'an dernier, M. Papus rassemblait victorieusement ces preuves en un solide faisceau. Ajoutons que notre ami et collaborateur Albert Aurier, dans le *Pandémonium philosophal du XXme siècle,* auquel il travaille depuis plusieurs années, citera des exemples encore inconnus et authentiques de transmutations.

Quoi qu'il en soit, en dépit des timorés ou des railleurs, les études alchimiques sont si bien revenues à l'ordre du jour qu'une bibliothèque s'est formée qui leur est spécialement dévolue (1). En quelques mois, elle a publié *l'Or et la Transmutation des Métaux*, de M. Tiffereau, et *Conte astral*, de Jules Lermina. Encouragé par le succès de ces deux ouvrages, elle offre aujourd'hui à l'attention des curieux et des initiés : *Cinq traités d'Alchimie des plus grands philosophes*, excellemment traduits du latin en français par Albert Poisson.

Les traités sont de Paracelse, Raymond Lulle, Roger Bacon, Albert le Grand, Arnauld de Villeneuve, les noms les plus illustres de l'hermétisme. Ils sont précédés d'une notice biographique et d'un index bibliographique. Un glossaire des plus explicatifs les suit. D'autre part, ils se recommandent par une impression elzévirienne et la reproduction de gravures rarissimes.

Les non initiés qui voudront les parcourir y apprendront au moins que leurs auteurs n'étaient ni des imposteurs ni des charlatans, mais bien des hommes de travail et de science, qui ont sacrifié leur repos, leur fortune et jusqu'à leur liberté pour l'affirmation et le triomphe de leur croyance. Arnauld de Villeneuve voyage longtemps en Espagne et en Italie pour se perfectionner dans les connaissances hermétiques, revient à Paris, d'où il est presque aussitôt obligé de s'enfuir pour la Sicile, et meurt à Gênes en 1313, usé de fatigue et de chagrin. Raymond Lulle est enfermé par le roi Edouard II dans la Tour de Londres, parvient à s'en échapper, et, la même année qu'Arnauld de Villeneuve, succombe lapidé sur la côte d'Afrique. Roger Bacon, accusé de sorcellerie et d'hérésie, est persécuté puis enfermé par Jérôme d'Es-

(1) Bibliothèque Chacornac, 11, quai St-Michel.

culo, supérieur des Franciscains, qui fut pape sous le nom de Nicolas III. Paracelse, après avoir parcouru toute l'Europe, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, meurt, en 1541, dans un hôpital, à Salzbourg. Albert le Grand est plus heureux : provincial de l'ordre des Franciscains, étroitement lié avec St-Thomas d'Aquin, il devient évêque de Ratisbonne. Mais il se démet de sa charge pour s'adonner sans partage aux études d'alchimie jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Cologne en 1280.

Des œuvres de tous ces illustres adeptes, traduites aujourd'hui par M. Poisson, ressort à l'évidence le principe sur lequel est basé l'alchimie, savoir : *la composition uniforme de tous les métaux.*

Ce principe, qu'il ait été bien ou mal appliqué par les philosophes hermétiques, ne leur en est pas moins un titre de gloire. Ceux qui, à cette heure, s'occupent d'alchimie, le considèrent comme une inébranlable vérité, et ils se font forts de démontrer que la science la plus moderne ne peut rien contre lui.

Une fois admis, la transmutation des métaux, c'est-à-dire : *la transformation les unes dans les autres des espèces chimiques, et spécialement des métaux en or, au moyen de la pierre philosophale*, s'impose comme possible. Un bref examen de la question, telle qu'elle se pose de nos jours, l'établira clairement.

La science officielle reconnaît que tous les corps d'origine organique sont formés de quatre substances simples : oxygène, hydrogène, carbone et azote, mais elle prétend que plus de soixante éléments sont nécessaires pour former les métaux.

Cependant, « *la nature agit toujours simplement* », comme le remarque Roger Bacon dans son *Miroir d'Alchimie*, et cette opinion, émise au XIIIe siècle, paraît encore vraisemblable aujourd'hui. N'est-il pas logique de penser que les quatre éléments qui suffisent aux actions moléculaires des corps organiques suffisent également aux combinaisons minérales, et qu'à eux seuls ils constituent notre univers? Il est choquant d'admettre le contraire. C'est pourtant le contraire que la science officielle admet aujourd'hui.

Mais ce n'est là qu'une présomption en faveur de la thèse des alchimistes. Voici, pour l'appuyer, de réels arguments, puisés dans les plus récentes découvertes.

On tenait pour acquis autrefois que deux corps présentant la même composition chimique sont par là même identiques. Les alchimistes, dès le VIIIme siècle,

se sont inscrits en faux contre cette proposition. Ils posaient en principe que plusieurs substances, tout en se confondant par leur composition, peuvent néanmoins différer entre elles extérieurement, par tout l'ensemble de leurs réactions.

Cette *isomérie* atteint-elle jusqu'aux corps prétendus simples, comme les métaux?

La solution affirmative d'une telle question justifierait le dogme alchimique, et la transformation moléculaire que la pierre philosophale doit opérer dans la transmutation d'un métal n'aurait plus rien que de naturel. Le fait vaut d'être étudié quelque peu.

Afin d'établir l'isomérie de deux composés, on les soumet à l'analyse chimique et l'on constate l'identité en nombre et en nature de leurs parties constituantes. Pour ce qui est des métaux, réputés corps simples, en tant qu'inanalysables, ce moyen fait défaut, il est vrai, mais il en existe un autre. On peut comparer les propriétés générales des corps reconnus isomériques aux propriétés des métaux, et rechercher si ceux-ci ne reproduiraient point quelques-uns des caractères appartenant à ceux-là.

M. Dumas, dans sa *Philosophie chimique* et dans un mémoire lu devant l'*Association Britannique*, a fait la comparaison. Les résultats qu'il en a obtenus sont tout à l'avantage de la thèse alchimique.

« On remarque, conclut-il, que dans toutes les substances présentant un cas d'isomérie, on trouve habituellement des équivalents égaux ou bien des équivalents multiples ou sous-multiples les uns des autres. Or, ce caractère se retrouve dans plusieurs métaux. L'or et l'osmium ont un équivalent presque identique. Il est rigoureusement le même pour le platine et l'iridium, et Berzélius a trouvé que les quantités pondérables de ces deux métaux sont absolument les mêmes dans leurs composés correspondants pris à poids égaux. De plus, lorsque trois corps simples sont liés entre eux par de grandes analogies de propriétés, l'équivalent chimique du corps intermédiaire est toujours représenté par la moyenne arithmétique entre les équivalents des deux autres. »

Et M. Dumas cite bon nombre d'exemples qui constituent une démonstration en faveur de l'isomérie des corps réputés simples. Ils établissent suffisamment que les métaux ne proviennent que d'une seule et même matière, différemment arrangée et condensée.

S'il est vrai que les métaux sont isomères, c'est qu'il

est possible de les changer les uns dans les autres, autrement dit de réaliser les transmutations métalliques.

Mais une nouvelle étude des équivalents, faite par le docteur anglais Prout, vient encore renforcer la théorie alchimique. Le docteur Prout a remarqué que les équivalents chimiques des corps simples sont des multiples exacts de l'équivalent de l'un d'entre eux. Si l'on prend comme unité l'équivalent de l'hydrogène, le plus faible de tous, on reconnaît que les équivalents de tous les autres corps simples renferment celui-ci un nombre exact de fois.

N'est-ce point là une preuve que tous les corps organiques sont formés d'une seule substance qui se présente à nous dans des combinaisons et des états de condensation différents ?

Admettre une telle conclusion, c'est admettre du même coup la possibilité de la transmutation des métaux.

Maintenant, comment s'opérera cette transmutation ? — Par la pierre philosophale, disent les adeptes.

Mais, qu'est-ce que la pierre philosophale ?

Ici, les alchimistes contemporains doivent confesser qu'ils ne la connaissent point, et que leurs devanciers en ont gardé le secret. Mais ils déclarent qu'elle doit agir sur les métaux de la même manière qu'un ferment sur les corps organiques. Son action n'est ni plus ni moins mystérieuse, mais identique en tous points. « Le vase s'étant refroidi, est-il dit dans la *Clavicule* de » Raymond Lulle, tu l'ouvriras et tu y trouveras notre » matière sublimée, blanche, c'est notre Terre Sigillée, » c'est notre corps sublime, élevé à une haute dignité ; » c'est notre Soufre, notre Mercure, notre Arsenic, avec » lequel tu réchaufferas notre Or ; *c'est notre ferment*, » notre chaux vive, et il engendre en soi le Fils du feu » qui est l'Amour des philosophes. »

En résumé, l'alchimie moderne, partant du principe de l'isomérie des métaux, proclamée par les philosophes hermétiques dès le VIIIme siècle, affirme que, par la pierre philosophale, il est possible de produire dans les métaux des modifications moléculaires qui les transforment les uns dans les autres, et qu'il est par conséquent possible de faire de l'or avec tout autre métal.

La science la plus récente n'a rien à lui objecter, sinon cette proposition, contre laquelle s'élèvent les témoignages historiques les plus authentiques : « Que jamais » le phénomène de la transmutation métallique n'a été » réalisé. »

ÉDOUARD DUBUS.

MAURICE MAETERLINCK
Et CHARLES Van LERBERGHE

Prétendre que la presse répugne à protéger les inconnus, ce serait assurément médire d'elle. Volontiers elle en choisit un bien sage, d'une orthodoxie indéfectible, poncif à souhait, de médiocrité foncière, et en moins d'une semaine elle en fabrique un « jeune maître » très couru du public — qui n'y voit goutte. Mais que spontanément elle se soucie d'un qui s'écarte du chemin battu, choque les sacro-saintes idées admises, innove quoi que ce soit, s'annonce, en un mot, avec la seule chose qui vaille : une personnalité, voilà qui est rarissime. Cela s'est produit cependant le mois dernier.

Aussi bien, cette fois, l'« inconnu » ne l'est point tant qu'on l'a dit. Telle partie du public — infime, certes — est assez renseignée sur les diverses orientations d'esprit des hommes nouveaux, et parmi ces amateurs, comme chez les écrivains de Belgique et de France un peu curieux de la littérature de demain, les *Serres chaudes* avaient depuis longtemps acquis la notoriété à M. Maurice Maeterlinck quand il publia cette *Princesse Maleine* (1) qu'exalte le *Figaro* du 24 août. De l'artiste passionné qu'est M. Octave Mirbeau, tant d'enthousiasme n'a point lieu de surprendre. Mais il semble qu'en cette heure de platitude et de si dense sottise, alors que la critique (?) s'évertue infatigablement à prôner les inepties de X ou de Z, escamotant sans vergogne la demi-douzaine de talents qui sont l'honneur de l'art ; à notre époque d'indifférence, de puffisme, de réclame vénale, de délayage des *prière d'insérer* en sirupeux articles, de silence sur toute œuvre de valeur (silence encore moins méchant, je crois, que nigaud, toute œuvre de valeur exigeant un effort de compréhension) ; il semble, dis-je, qu'on doive de la gratitude à qui s'avisa de crier si haut son admiration pour un écrivain peu notoire. Cet acte de justice me paraît si extraordinaire que j'ai tenu, en rappelant les *Serres chaudes* et la *Princesse Maleine*, à y insister avant de parler d'un nouveau livre de M. Maeterlinck : *Les Aveugles* (2), que je reçois de Bruxelles avec *Les Flaireurs* (3), de M. Charles Van Lerberghe.

Ce n'est pas sans raison que je réunis ces deux ouvrages dans le même compte-rendu : quoique l'un soit incomparablement plus que l'autre de l'art, ils ont un air de famille, sont cousins germains sinon frères. Tous deux recèlent un « frisson nouveau », le *même*, plus intense chez M. Maeter-

(1) Sur cette œuvre, lire : *L'Art Moderne*, *La Wallonie*, *La Jeune Belgique*, *La Pléiade* (belge), *Art et Critique*.
(2) Chez P. Lacomblez, 33, rue des Paroissiens, Bruxelles (prix : 3 fr.).
(3) Ibid. (prix : 1 fr.)

linck — qui, cependant, n'en serait point l'inventeur : « Après Charles Van Lerberghe — dit dans la *Wallonie* M. Albert Mockel—il a instauré au théâtre un art inconnu... » M. Maeterlinck aurait donc parfait (dans l'*Intruse* surtout) l'art dont M. Van Lerberghe fut le Christophe Colomb, qu'il indiqua tout au moins. Mais ils sont l'un à l'autre comme une lueur est à la lumière.

Cet art, tout de suggestion, emporte l'esprit en des au-delà sombres où l'air manque, par les contrées mystérieuses et de silence où s'élaborent les destins, en des immensités comme paludéennes, où, sous le ciel éternellement bas, opaque, boueux, dans une atmosphère fétide et qui oppresse, la **Fatalité** ordonne aux Maux et à la Mort. Cela n'est point triste, mais grave ; cela n'affole point, cela angoisse. Et de ce voyage jusqu'au seuil de l'Impénétrable, l'esprit revient frappé, apeuré de vagues choses, garde longtemps l'inquiétude d'*il ne sait quoi*.

Surprenante, d'ailleurs, par rapport à l'effet obtenu, est la simplicité des moyens. Les personnages n'agissent pas, n'ont point à se déterminer : ils subissent l'Inexorable. Ils sont même anonymes. Dans l'*Intruse*, il y a l'Aïeul (aveugle), le Père, l'Oncle, les trois Filles, une Sœur de charité, une Servante ; et c'est une personne invisible, la Mère, malade, couchée dans une chambre contiguë, qui est l'objet du drame. Malgré les assurances du médecin, l'Aïeul appréhende un malheur. Les autres sont précisément moins inquiets ce soir, mais l'aveugle pressent un malheur ; et tous ils attendent la réalisation d'un fait *matériel*, la visite annoncée d'une sœur de l'Oncle. Ils attendent, et la Sœur n'arrive pas. Le spectateur a la sensation d'un silence infini, bien que les personnages parlent, que même ils causent : c'est la causerie aux écoutes de l'attente, la causerie banale des préoccupations sourdes et tenaces. La sœur n'arrive pas ; la causerie est féconde en phrases émanées du pressentiment obsesseur de l'Aïeul. Et toujours le silence, le silence mat où les mots ne résonnent point, le silence sans fond pour l'ouïe aux aguets. La Sœur n'arrive pas, et, à mesure que temps coule, il semble qu'au lieu de la présence *matérielle* espérée ce soit autre chose qui approche, quelque chose qui effraie, qui glace, parti des confins de l'Ignoré. La causerie va, banale, hachée, insonore, saturée du pressentiment obsesseur, et la Sœur n'arrive pas. Mais l'oreille hyperesthésiée à force d'attention perçoit les *vibrations du silence* : sûrement quelqu'un approche, n'est pas loin ; est-ce la Sœur ? Et la causerie va, de plus en plus obsédée du pressentiment. Voit-on s'avancer la Sœur ? Qui est entré ? Qui est là ? Personne. Pourtant une présence se manifeste à l'aveugle, une présence *immatérielle*, inexplicable, certaine toutefois : quelqu'un est là qu'il sent parmi eux, dans l'invisible ambiant, quelqu'un qui rôde ou s'immobilise, qui s'asseoit à leur table et a l'air d'attendre aussi : quoi ?... La sœur n'arrive pas, n'arrivera pas, et à sa place est arrivée *celle qu'on n'attendait pas* : la malade vient de mourir.

Dans *Les Aveugles*, douze aveugles, hommes et femmes, attendent sous les arbres d'une forêt le retour du vieux prêtre qui les a conduits à la promenade : il les a, pensent-ils, quittés pour un moment. Longtemps ils attendent, ignorant où ils sont, s'il fait jour ou s'il fait nuit, appréhendant, pressentant un malheur — comme l'Aïeul de l'*Intruse*. Comme là encore, ils attendent la réalisation d'un fait *matériel :* le retour de leur guide. Or, le prêtre ne reviendra pas, n'a pas à revenir : il est là, assis non loin d'eux, mort.

Ces deux drames, on le voit, partent de l'*appréhension*, s'arrêtent au *pressentiment*, qui est leur axe ; et l'*attente*, le *silence*, *l'obsession* constituent tout le procédé. C'est avec d'aussi simples moyens que M. Maeterlinck fige d'effroi le spectateur — effroi qui n'est celui de Poë, ni celui de Shakespeare, ni celui des romantiques, ni celui qu'on trouve deux ou trois fois chez M. Guy de Maupassant ; et bien puéril en l'occurrence serait de citer Hoffmann. M. Maeterlinck ne s'aide, ici du moins, pas plus du merveilleux que de la superstition, et, pour ma part, je ne sais personne, dans aucune littérature, qui donne ce frisson-là.

C'est aussi l'imminence d'un évènement tragique que cherche à suggérer M. Charles Van Lerberghe. Mais, alors que M. Maeterlinck tire tout de ses seuls personnages, lesquels se comportent *naturellement*, et sans que le décor lui serve de rien, M. Van Lerberghe recourt à dix moyens *en dehors* — dont quelques-uns très vieux, d'autres d'une grossièreté incompatible avec la conception raffinée de son art, auquel ils nuisent indubitablement. Pourquoi ces « deux cierges » allumés auprès d'une femme qui n'est point morte ? Pourquoi, au lit, ces rideaux de serge « noire » ? Et tous ces bruits (autour d'un être qui se meurt dans une chaumière très pauvre) d'orage, de pluie qui fouette, de vent qui souffle, de chien qui aboie, ne sont bons qu'à impressionner un spectateur vulgaire — d'ailleurs incapable de saisir le sens de la pièce. Quant aux spectateurs aptes à comprendre, ceux pour qui l'œuvre est écrite, ils n'ont nul besoin d'*entraînement*, et l'orchestre (Marche funèbre. Roulement de tambours voilés. Sonnerie de cor dans le lointain. Court motif de psalmodie pour orgues), leur est déjà superflus : à plus forte raison les autres bruits, *tapage* nombreux, agaçant, qui disperse l'attention quand il faudrait la concentrer — là où M. Maeterlinck la concentre dans le silence propice, l'immense, l'insondable, le fécond silence. Quelque suggestif qu'il soit, un son a une cause définie, c'est un fait qui s'analyse et s'explique : le silence est la grande inconnue, l'X éternel, et il ne s'explique pas plus que la Mort — deux abstractions égales. Enfin M. Van Lerberghe n'est point vraisemblable, ce qui serait, en vérité, son moindre défaut, s'il n'était manifeste que l'invraisemblance *ainsi traitée* va, elle aussi, contre le but de l'auteur.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur cet art neuf, notamment sur sa portée symbolique, mais je suis obligé de m'en tenir là aujourd'hui.

Septembre 1890. ALFRED VALLETTE.

« *LES PETITS LUNDIS* »

par A. Bunand (chez Perrin et Cie).

Un livre de critique signé par un poëte, il y faut courir. A travers les ménagements commandés par le souci d'un public spécial dans sa généralité, le public des « grands journaux », — l'auteur n'aura pu se tenir de laisser voir comment se nuancent dans son esprit les pensées qui tous nous agitent, artistes de cette heure, et sans doute nous aurons profit à le lire, plaisir à l'entendre en dépit des réticences obligatoires. Les « Notes de critique » de M. A. Bunand n'ont pas trompé cet espoir qui m'attirait vers elles. Non qu'ordonnées par le hasard et l'instant, écrites l'an dernier pour le feuilleton, elles n'aient tous les défauts du Hasard et de l'Instant : l'impression un peu immédiate; la gêne du sujet imposé par le fait des publications journalières, etc... Mais il y a, en revanche, la vivacité qui accompagne la nouveauté, et c'est plaisir de voir qu'elle ne s'est point fanée, cette vivacité heureuse, encore que plusieurs des nouveautés qui l'inspirèrent alors aient, depuis, bien mûri.

En cent questions de détail, le lecteur (si c'est moi) n'est pourtant point d'accord avec l'auteur. Le lecteur estime, çà et là, l'auteur trop indulgent, un peu timide ou d'une audace trop traditionnelle. Gouailler l'Académie, c'est vieux. Que si la même plume, qui fut si maligne pour la Coupole, se fait louangeuse pour M. Daudet, je m'inquiète. (En vérité, il vous apparaît si pur, si « étincelant », ce sertisseur de cailloux? Vous écrivez le mot Poëte à propos de lui? Qu'il soit adroit, alerte, je veux bien, et qu'importe si ses préoccupations sont insignifiantes, s'il est superficiel et vide, s'il n'a ni monde intérieur ni don d'éterniser les apparences? « Délié, pimpant, léger..... » Les adjectifs ne vous coûtent donc rien? Léger! je conteste; mais : étincelant et léger? le poids, tout juste, et l'éclat des vessies proverbiales qu'il ne faut pas confondre avec les diamants, ni les lanternes.) — Par contre, le lecteur est un peu fâché qu'on soit si dur pour le père Dumas. « Manouvrier de lettres », soit, mais imagination violente et sens des grands mouvements dans les sensibilités ordinaires. Pas de profondeur? pas de prétention. Bon homme. L'œuvre n'est plus à lire; la légende est à garder.

Mais de tels dissentiments s'atténuent dans la communion d'enthousiasme et d'adoration où l'auteur et le lecteur se rencontrent devant les pures idées de Beauté et de Vérité, et dans une admiration commune pour quelques-uns des plus grands maîtres contemporains, — parfois aussi les plus contestés : Barbey d'Aurevilly, Mallarmé, Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam...

Il y a des pages où le talent se révèle et se prouve, incontestablement : le bel éreintement de M. Lemaître, par exemple,

le noble article consacré à la mémoire d'Emile Hennequin, l'étude sur *Parallèlement*, et *Pantomime et Pierrot*. A coup sûr, M. Bunand est désigné pour écrire sur les œuvres d'art, — sans oublier d'en faire. CHARLES MORICE.

LES LIVRES

Les Petits Lundis, par ANTONIN BUNAND (Perrin et Cie). — Voir page 380.

Les Aveugles, par MAURICE MAETERLINCK (Paul Lacomblez, Bruxelles). — Voir page 377.

Les Flaireurs, par CHARLES VAN LERBERGHE (Paul Lacomblez, Bruxelles). — Voir page 377.

Miette, par HENRY MAUBEL (Savine). — Ce livre était en cours de publication dans la *Jeune Belgique*, sous ce titre : A CŒUR PERDU, quand M. Péladan annonça le quatrième volume de son Ethopée. Bien qu'il jugeât son droit de priorité suffisamment établi, M. Henry Maubel crut devoir remplacer A CŒUR PERDU, qui, selon lui, « quintessencie la psychologie de la nouvelle », par MIETTE, étiquette quelconque. Ce court roman est une idylle exquise, de psychologie ténue, d'une fraîcheur incomparable. — Juliette, Jane, Renée, Mariette, Léon, Lucien, tous enfants des deux familles Roger, sont en villégiature avec leurs parents à Blankenberghe. Or, Mariette, qui n'a pas vu son cousin Lucien depuis l'année dernière, le trouve beaucoup changé dès l'abord « et pas en mal » ; et, après quelques semaines de vie commune, alors qu'on se sépare, elle s'aperçoit qu'elle l'aime. — Voilà tout. Mince sujet, donnée banale, délicieux petit livre pourtant et aussi chaste que *Paul et Virginie*, écrit dans la manière, sinon dans la langue, des frères de Goncourt, dont M. Henry Maubel a parfois la vision aiguë de certains détails et l'observation précise. Au reste, pour conter cette éternelle aventure d'une âme ingénue qui s'éveille à l'amour, point de tartines sentimentales, point de ces minutieuses analyses psychologiques qui font de chaque personnage, même du plus niais, un subtil explorateur de son moi. Mariette ne se regarde point vivre, n'analyse ni ne raisonne : elle est, elle agit, elle reçoit des impressions. Le tous-les-jours de la vie de famille à Blankenberghe se déroule en menus chapitres qui notent, fugaces, un état d'âme, une sensation, saisissent brièvement la signification des faits, brossent un paysage ; et de ces légères touches, qui semblent si indépendantes les unes des autres, se dégage une œuvre très complète. C'est, en somme, du *caractérisme*, dans une langue elliptique suffisamment colorée, fort simple. A. V.

Nouvelles questions de critique, par FERDINAND BRUNETIÈRE. (Calman-Lévy). — Volume bien dangereux par la stupeur que ne manquent pas de provoquer des affirmations telles que : « Si, par exemple, on supposait que M. Dumas eût cessé d'écrire après le *Demi-Monde* et la *Question d'argent*, —

c'est-à-dire presque avantque d'avoir commencé,—la *Question d'argent* et *Madame Bovary*, qui sont à peu près du même temps, nous paraîtraient sans doute, comme alors à M. J.-J. Weiss, des œuvres de la même nature hardie, réaliste et brutale. » Plus loin, un long chapitre où il est tout le temps question de M. Baju : c'est peut-être une *coquille*. R. G.

Quelques mots sur l'Art Suisse, par Albert Trachsel. (Imp. J. Couchoud, place Bel-Air, 12. Lausanne). — « En « dehors de créations d'Art essentiellement subjectives, lesquelles constituent les Visions, les Compréhensions diverses « et plus abstraites de l'Univers, de l'Humanité et de l'Ame « humaine, il est normal, et cela dans l'intérêt général de « l'Art. que chaque pays dans ses manifestations surtout objectives et nationales se développe suivant ses traditions, « son originalité et ses aspirations. » L'œuvre n'est qu'un commentaire analytique, au point de vue d'un Art national Suisse, de l'idée émise en ce liminaire paragraphe. M. Albert Trachsel, qui est un merveilleux artiste dont le très spécial génie est attesté par trois albums de planches architecturales, me paraît, pour cette fois, s'être fourvoyé. La plupart de ses théories sont en effet basées sur d'enfantines déductions, et le livre, en dépit des graphiques, des shémas et des formules algébriques qui commentent perpétuellement le texte, manque de clarté. On regrette aussi qu'une aussi maigre place ait été dévolue à la Philosophie et à l'Esthétique de la Montagne, car, un pareil sujet étant donné, ne devait-elle pas nécessairement être représentée comme la grande, l'unique Mussagète? Cependant, malgré tout, le livre vaut qu'on s'y arrête, et quelques pages sur le Théâtre, encore que la classification adoptée soit fort spécieuse, sont à retenir. Il y a dans ces lignes de bien beaux rêves que, seul, pouvait élire un poète, mais comment les réaliser?... J. C.

Les Symphonies (*pochades impressionnistes*), par Louis de Lutèce (Bibliothèque de la Revue *Art et Critique*). — « ...La nature, jamais lassé, entonne d'innombrables et divines symphonies de couleurs... » L'auteur n'a donc plus qu'à choisir la saison, l'heure et le lieu, et à peindre ce qu'il voit. Or, à part quelques touches délicates, c'est faiblot, mièvre, pas du tout impressionniste : c'est surtout lâché, alors qu'il faudrait à ces courtes proses la plume d'un Goncourt ou d'un Huysmans, et peut-être plus de travail que pour un bon sonnet. A. V.

Le Problème, *nouvelles hypothèses sur la destinée des êtres*, par le Dr Antoine Cros (Georges Carré). — Après une préface toute imprimée en bleu, un chapitre lapidaire, dont ce spécimen :

L'ORGANE PERMANENT DE L'AME
EST COMPARABLE
AUX HÉLICES
D'INSTRUMENTS CRÉÉS ET CONSTRUITS
PAR L'INDUSTRIE HUMAINE....

Spéculations d'une haute originalité, où se rencontrent sur la puissance créatrice de l'âme, sur les *traits de génie* et les défaillances de la Cause, des vues très élevées et très neuves. R. G.

Tendresse, par Henry de Braisne (Léon Vanier). — C'est un essai de ce qu'on a drôlement appelé « l'écriture artiste ». Pourquoi M. de Braisne, après avoir écrit tant de volumes autrement, s'avise-t-il d'une telle aventure ? Mystère et procédé ! Mais procédé mal approfondi, car l'auteur prouve en ignorer encore bien des arcanes. Et il arrive que sa nouvelle, ni meilleure ni pire que ses aînées, est, — qu'il me pardonne — d'une lecture insupportable. De grâce, M. de Braisne, revenez à l'écriture de tout le monde ! — A. V.

L'hygiène des sexes, par le Dr E. Monin (Octave Doin, 8, place de l'Odéon). En même temps qu'une nouvelle édition, entièrement refondue, de « l'Hygiène de la beauté », l'éditeur O. Doin publie l'hygiène des sexes, par le docteur E. Monin. L'écrivain si aimé du grand public décrit, dans ce nouvel ouvrage, l'hygiène des organes générateurs, chez l'homme et chez la femme, et élucide les préceptes sanitaires qui ressortissent à leur fonctionnement rationnel. Avec l'esprit le plus scientifique caché sous la forme la plus littéraire, le docteur Monin passe de l'hygiène privée à l'hygiène publique, sans omettre aucun des problèmes si délicats de la physiologie intersexuelle. Jamais l'*hygiène spéciale de la femme* n'a été aussi complètement traitée que dans ce petit ouvrage de 300 pages, qui sera bientôt dans toutes les mains. (Prologue en vers de Jean Richepin). X...

Nous relevons au sommaire du No 45 (le 1er du tome XVI) : Gabriel Ferry : *Un Parisien d'Autrefois;* Emile Michelet : *Sonnets ;* Raoul Sertat : *Les Inséparables ;* Gaston Moreilhon : *La Tour d'Ivoire ;* Remy de Gourmont : *Quelques variantes d'« Axel » ;* Louis Grandperret : *Pauvre Franz ;* Georges Bonnamour : *Les livres ;* et de M. François de Nion la suite de son roman : *La peur de la mort.*

L'Ermitage, qui publie du théâtre, paraîtra désormais sur 64 pages. Le dernier numéro contenait des vers de Dorchain, de Marc Legrand, une assez longue appréciation des *Poèmes anciens et romanesques,* et une curieuse lettre du docteur Antoine Cros au rédacteur anonyme qui avait jugé son livre : *Le Problème.*

Au moment de mettre sous presse nous arrive **La Jeune Belgique,** très fâchée contre MM. Rodolphe Darzens et Paul Adam, qu'elle malmène un peu. Nous y trouvons de beaux vers de MM. Iwan Gilkin, Jean Boels, Paterne Berrichon, un article de M. Maeterlinck sur le théâtre, et de M. Arnold Goffin *La procession de pénitence (notes cursives).*

Le **Théâtre Mixte** (formé de l'ancien *Théâtre Mixte,* du *Théâtre Idéaliste* et du *Théâtre des Jeunes*) donnera ses représentations en matinée, le dernier dimanche de chaque mois, dans la salle du Théâtre Beaumarchais. C'est le 28 de ce mois qu'il inaugurera la saison 1890-1891.

Échos divers et communications

Dans **L'Art moderne** (Nos des 3, 10, 17, 24, 31 août, 7, 14 et 21 septembre) : CONFIANCE EN SOI-MÊME, bien captivante *traduction inédite de l'Anglais d'Emerson, par une inconnue.* — L'avant dernier numéro de cette même revue contenait, sur les vieilles gardes du journalisme belge, un virulent article qui, mon Dieu, « chausserait comme un gant » nos bonnes badernes du journalisme parisien.

La **Wallonie** prie ses collaborateurs français de s'adresser dorénavant à M. Henri de Régnier (6, rue Boccador), directeur à Paris de la Revue. — Les deux derniers numéros de cette publication sont particulièrement intéressants. Au sommaire (Juin-Juillet) : Stéphane Mallarmé : *Ballet ;* Jean Moréas : *Le Trophée, Galatée, Chanson, Elégie première, Elégie deuxième, Eglogue à Æmilius ;* Pierre-M. Olin : *Les Petits Enfants ;* Henri de Régnier : *Odelettes ;* A* : *Sous les Yeux, Le vain sourire ;* S. Ml : *Impressions d'artiste ;* Achille Delaroche : *Vers ;* Grégoire Le Roy : *Laisse tomber les roses ;* enfin une remarquable *Chronique littéraire* de M. Albert Mockel. — Le No d'août est tout entier de M. Adolphe Retté. Les vers y alternent avec les poèmes en prose, et le tout est suivi d'une étude sur le haschich, lequel semble — pour une fois, savez-vous — avoir été le principal inspirateur de l'écrivain. Pour les amoureux de symbolisme très loin ésotérique : *Soir trinitaire,* et pour ceux que le haschich initia, les *seuls* qui pourront tout comprendre : *Thulé-des-brumes* et *Crépuscule du soir.*

Un des derniers « lundis littéraires » de la **Bataille** contenait un article de notre collaborateur Louis Denise : *Un précurseur de Brown-Séquard au XVIme siècle,* d'où il appert qu'au temps de la Renaissance on « connaissait *officiellement* l'aptitude des sécrétions testiculaires à rendre aux tempéraments usés la belle vigueur de la jeunesse ». (*Memorabilium utilium ac jucundorum centuriæ novem, auctore Anton. Mizaldo.* — 1566).

La **Revue indépendante** annonce qu'elle « vient de subir une transformation radicale », et s'efforcera désormais de n'être *d'aucune école,* accueillera indifféremment toutes les opinions. M. François de Nion en reste le Rédacteur en chef, et M. Georges Bonnamour devient secrétaire de la rédaction.

MERCVRE.

Le Gérant: A. VALLETTE.

Vanves. — Impr. Camille Dillet, 97, route de Clamart.

LE BOURGEOIS

Voilà un mot presque hors d'usage, du moins très vieillot. Seuls, les cochers bons conducteurs l'emploient encore, d'ailleurs avec tant d'affabilité qu'on croirait qu'ils complimentent. Mais, demain, ils l'auront oublié, et le mot sera mort. Pour avoir voulu trop dire, il ne dit plus rien. Un moment, Monnier lui comptait une douzaine de sens. On finissait par ne plus s'entendre. Chassagnol n'a-t-il point dénoncé avec amertume la magnifique avarice bourgeoise de l'art ?

Cependant, bien qu'aujourd'hui le mot s'en aille, la chose reste, et comment la nommer désormais, cette chose, ce monsieur, cette dame qui passent et nous frôlent ? S'étriquer, et se coller au mur en serrant les jambes, est inutile. Ils attouchent quand même. N'allez pas dire, avec un petit air vaniteux :

— « Je m'en moque, je suis libre, je suis un artiste, moi ! »

Quelle jactance de babillard ! Si peu que vous possédiez de famille, Monsieur en est, Madame en est. Si peu que vous respiriez d'air, il y a échange de souffle entre leurs naseaux et les vôtres. Soyez, par bonheur, sourd, aveugle, et constamment pris de rhume, alors seulement vous aurez quelque chance de leur échapper. Sinon, il faut voir (quel horizon !), entendre (quel vacarme !), sentir (quelle odeur !).

— « Ah ça ! dit Monsieur, tapant avec entrain sur son ventre de fût neuf, gagnerez-vous bientôt de l'argent, avec vos machines ? car, enfin, c'est là le but ! »

Il a raison, ce Monsieur ; vous le reconnaissez, et vous faites tout de suite un livre afin qu'il l'achète. Mais il ne l'achète pas. Il vous l'emprunte, et le prête à tous ses amis. Quand il y en a pour un, etc. Toutes les écono-

mies ont la taille réglementaire. Un marchand de vin recommande volontiers à ses clients l'épicier du coin. A-t-on jamais entendu Monsieur dire :

— « Tenez : voilà un livre que je trouve bien. Achetez-le. »

Non, le livre est le seul objet qu'on laisse traîner parce qu'il ramasse la poussière mieux qu'un plumeau, qu'on se prête entre voisins parce que peut-être il reviendra relié, et qu'on se passe de mains en mains, gratuitement, à la fin d'un dîner de deux louis par tête.

Alors, poussah pansu à taille de cigare, comment veux-tu que nous en gagnions, des sous ?

Son excuse, on la trouverait dans sa tranquille assurance :

— « Pourquoi donc que vous n'écrivez pas dans les grands journaux ? A votre place, moi, j'y ferais des articles. »

Elle serait en outre dans son effroyable candeur d'ange. N'est-ce pas Madame (il faudrait donner au moins son petit nom de baptême, car elle mérite la gloire) qui demandait à un jeune homme de lettres :

— « Est-ce que tous les livres de votre bibliothèque sont de vous ? »

Il en frissonne encore.

Ils ont des goûts, des idées, dont la plus inattendue est de croire qu'ils ont des idées et des goûts.

Monsieur pense qu'il existe un banal même pour lui. Dans une quincaillerie, il choisit des bibelots de cheminée. Mais il veut un sujet bien. Les pendules ne se portent plus. Ceci est commun. Cela n'est pas distingué. Qu'est-ce qu'il va prendre, Seigneur ? Il ne prend rien. Ah si ! Jeanne d'Arc, ou d'Artagnan. On souffle.

Si Madame, invariablement, tressaille, sautille, ouvre la bouche, comme pour prendre un bonbon, devant un coucher de soleil rouge sang de bœuf ou de femme,

> Je sais un rouge dont je meurs,
> Parce qu'il est dans le soleil

de son côté, monsieur s'avoue fort capable d'admirer la nature, quand elle ne monte pas trop.

Ils ont un pot à fleurs dans leur table de nuit.

Voilà pour les goûts.

— « Vous comprenez, mon cher ami, chacun ses idées. Vous avez les vôtres, et moi j'ai les miennes. »

C'est la phrase des desserts que Monsieur lance, sur le seuil d'une discussion, l'estomac plein, tout en mangeant

encore des tas de choses « pour finir son pain ». Il a ses idées en religion (pourquoi pas?), en politique (dame! il tire sa carte d'électeur et vous la montre comme si vous étiez contrôleur), en amour (Hé! hé!).

— « Etes-vous chrétien ? »

— « Oui, je suis chrétien ; je m'en f.... mais c'est égal : « j'y suis, j'y reste. »

— « Je veux une politique d'affaires (de bonnes grosses affaires, avec des vers dedans). Je connais « mon Carnot »: il me la donnera. »

— « Femme, ne va pas me questionner sur ces caresses-là. Tout ce qu'il m'est permis de te dire, c'est qu'elles sont vilaines, et qu'elles portent à la tête, jusqu'au cerveau. Craignons la folie. »

Singulier! Est-ce indifférence, épouvante? il n'a pas d'idées sur la mort. C'est déjà gentil de mourir. Il ne veut pas entendre parler de ça : la mort n'est point une affaire.

Voyons, sérieusement, Monsieur et Madame, à quoi pouvez-vous bien servir? Votre destinée n'est pas d'arriver à comprendre un jour l'univers, à connaître « la cause mouvante ». Le bon Dieu ferait alors l'effet d'un homme de lettres qui écrit un livre artiste et le remet entre les mains de tout le monde. Avez-vous été créés pour faire nombre, figurer dans les statistiques, les agglomérations diverses, pour justifier toute catastrophe, et composer la bouillie des guerres, ou simplement pour nous agacer, nous tanner comme cuir. Si, au moins, nous en devenions imputrescibles à votre contact!

Oui, sans doute, c'est le châtiment de l'artiste : il doit se mettre (oh pas trop souvent, n'est-ce pas?) à votre table, trinquer avec vous, serrer vos doigts à nœuds, façonnés aux angles des comptoirs. Il ne saurait, matériellement, vivre sans vous. C'est son supplice : il lui arrive qu'on vous rencontre ensemble.

Et c'est aussi ce qui te fait jouir, Monsieur. Fier d'être indispensable comme ce que chacun sait, solide sur tes cuisses éprouvées, et tout heureux d'exaspérer qui t'insulte, tu te dandines, solennel, argenté; sûr que ta signature (selon cet autre mot de Chassagnol) vaut cinquante mille francs le mètre carré, tu t'engraisses, fourré, humiliant les ours avec tes pardessus. Ecoute. Donnant, donnant. Il nous faut ton os ou tes os. Si tu ne veux pas prendre l'habitude de payer comptant, au poids de l'or, sans distinction ni choix (on ne te demande pas ton avis), tout ce qui est imprimé; si tu ne veux pas considérer un

livre, une feuille écrite, bonne ou mauvaise (est-ce que cela te regarde?), comme un objet de commerce tarifé, nous casserons nos plumes (tu ris, mauvaise bête; ah! la file d'oies de tes sourires! dirait le poète Raynaud) et nous avalerons, pour nous nourrir, nos œuvres complètes mises en boulettes de papier mâché.

Serait-ce donc si étonnant? Tu n'as jamais demandé, que je sache, à ton boucher, une côtelette de faveur, et un service amical de pain riche à ton boulanger; pourquoi t'imagines-tu que la littérature est une chose qu'on fait pour rien?

Il reste bien entendu que ton opinion n'importe point. L'art ne doit avoir pour toi qu'une valeur marchande. Ton unique droit imprescriptible est d'en acheter par ballots, ou en cornets, comme tu voudras. Le meilleur est le plus cher. Toutefois, si tu paies bien, on te permettra, par-dessus le marché, quelques appréciations exactes, des gloussements, des bêlements de ce genre: « Chouette! Bigre! Ah diable! » Seulement, sois bref. Surtout pas d'impertinence! pas d'outrance dans l'éloge! Souviens-toi : en affaires, dès que l'émotion gagne, on perd.

Mais enfin, à cette race moutonnière, englobante, à ces hommes de loi, de bourse, d'industrie, de gouvernement, etc., etc. (il faudrait ici un dévidoir); à cette dame au doux cœur de lice qui dort, à ce monsieur, délicat comme un taureau foulant des herbes, plus immobile, dans son mépris des lettres, plus engourdi qu'un pied d'armoire de province, quel nom donner, désormais, qui les outrage et nous enchante?

JULES RENARD.



SONNET

O pouvoir m'affranchir de l'amour fou que j'ai
Des corps charmants évoluant dans leur souplesse!
Tout mon cœur n'est qu'émoi fragile et que faiblesse,
Des beaux yeux et des belles mains m'ont affligé.

Entre toutes du moins le souvenir me blesse
D'Une que j'ai connue en un bois d'orangers
Cependant qu'affluait à mon cœur la mollesse
Des feuillages, de l'eau bleue et du ciel léger.

Certains soirs, accoudé, j'ai fait mille beaux rêves,
J'en suis sorti plus désolé qu'auparavant,
Je ne veux plus de ces mensonges décevants!

Sybarite, place! à ce moine qui se lève
Et passe, ayant muré tout son corps au dehors,
Avec, aux yeux, la seule image de la Mort!

ERNEST RAYNAUD.



APPARITION

Dans ce parc, que nul parc de rêve n'égala,
Ce fut ta tête pâle, ô Pâle entre les pâles,
Dans ce parc, somptueux comme un soir de gala,
Ta tête, défiant en pâleur ces opales!...
Ce fut ta tête pâle, ô Pâle entre les pâles...

Tes cheveux s'exhalaient en nuages joyeux...
Et ta bouche entrouverte était pleine d'étoiles...
Et vers mes yeux, fluaient les fleuves de tes yeux
Pleins de galères d'or, de rameurs et de voiles!...
Et ta bouche entrouverte était pleine d'étoiles...

CHANSON POUR ENDORMIR LE CŒUR

Prête à mes rêves las le berceau de tes bras...
Des papillons jolis volètent par la chambre...
Je boirai l'hypocras des mots que tu diras
Et baignerai mon front dans tes fins cheveux d'ambre...
Prête à mes rêves las le berceau de tes bras!...

Berce, berce mon Cœur de tes caresses vaines...
Tes yeux fleuris sont pleins d'un vol de colibris,
Pleins de chansons d'oiseaux, pleins d'odeurs de verveines,
Et tu fais refleurir les fleurs quand tu souris!...
Berce, berce mon Cœur de tes caresses vaines!...

Endors mes rêves las dans le lit de ta chair...
Mon front est transpercé d'épines douloureuses
Et tes seins lui seront un oreiller bien cher!...
J'essayerai d'oublier que ta poitrine est creuse...
Endors mes rèves las dans le lit de ta chair!...

G.-ALBERT AURIER.

LES MAINS

Modestement, elles servent à tout.

Oh! les petites mains obscènes, combien je les regarde avec effroi quand je vais dans le monde!..

Elles vont, elles viennent, dégantées pour prendre la tasse de Chine, et, très délicatement, les petites folles placent leur petit doigt en l'air comme une aigrette, comme une fleurette de chèvrefeuille rosé...

Elles vont, elles viennent, n'ayant point souvenir de la chose qu'elles ont faites ou qu'elles feront sûrement, irrévocablement.

Elles sautillent à travers les morceaux de sucre, elles froissent l'éventail, elles ont des moues, elles ont des colères, des éclats de rire, et, imperturbables, elles se regantent pour toucher la main étrangère du valseur, la main de l'inconnu qui pourrait ne pas être pure...

Oh! les petites mains obscènes, sur lesquelles nous nous penchons humblement, gros naïfs que nous sommes, pour déposer le respectueux baiser de notre admiration!...

Non, quand je les regarde aller, venir, dans le

monde, passer et repasser comme de petits oiseaux gras plumés à vif, j'étouffe d'une envie de pleurer tant elles me font peur, les petites mains obscènes!...

TRISTESSE UNIVERSELLE

Paradoxe.

Quel est le bêta ou le dément qui a inventé la nature gaie?

De quel troupeau de Panurge sont-ils ensuite venus ceux qui ont réédité, au moins un milliard de fois par an, ces p ériles clichés : « *la gaîté du soleil* » — « *l'allégresse du printemps* » — « *le joyeux babil des oiseaux* » — « *l'immense fête de la nature* », etc., etc?... Et parce qu'un monsieur a eu l'idée d'offrir des fleurs à sa maîtresse pour la féliciter d'être jolie, parce que le chant d'un serin en cage divertit le savetier du coin, parce qu'au printemps les jeunes hommes ont envie de caresser des filles, parce que la couleur du soleil est aussi celle de l'or, et que l'or représente toutes les joies, les habitants de cette terre croient tous à l'universelle gaîté !...

Un jour, nous gravissions lentement une colline. Il faisait une journée superbe, pas de nuages, pas de vent, ni trop de chaleur, ni trop de froid, et le silence d'un plein midi régnait.

Mon Dieu, l'épouvantable tristesse qui se dégageait du paysage, *en y songeant un peu plus que d'habitude*. Comme ils fuyaient mélancoliques, les lointains noyés d'un bleu tendre d'abord, et devenant presque noirs sur les déclins!

Il n'y avait personne. Les bois ténébreux semblaient des choses secrètes ne voulant pas, décidées à ne pas livrer leur mystère. Sur notre épaule se penchait une branche d'amandier en boutons, des boutons roses gonflés comme des bouches froides. Nous pensions que ces lointains, d'abord bleu tendre, puis noirs sur leurs déclins, étaient encore bleus là-bas, seraient toujours bleus si nous nous transportions dans les indéfinis *là-bas*... toujours bleus puis noirs successivement. Et les bois sombres n'ont point d'autre mystère à nous livrer que celui de leur existence même, secret qu'ils gardent malgré les lourds volumes entassés. Cette branche d'amandier fleuri, quand elle ouvrira toutes ses bouches roses à la fois, elle ne dira rien... rien sinon ce que lui fera dire le passant poète.

La nature est-elle donc en dehors de nous, quand elle n'est pas spiritualisée par nous?.. J'ose la trouver impassible et scellée.

Ce jour-là, nous redescendîmes tristement la colline.

Quel est le bêta ou le dément qui a inventé la nature gaie?

RACHILDE.



LA TOUR

Mes douze palais d'or ne pouvant plus suffire,
Mon cœur royal étant désenchanté du jour,
Un soir, j'ai fait monter mon trône de porphyre
Pour jamais au plus haut de ma plus haute tour.

Et là, dominant l'homme et les cités sonores,
J'ai vécu seul parmi l'azur silencieux,
A voir, indifférent, les couchants, les aurores
Mirer leurs ciels dans l'eau déserte de mes yeux.

Pâle, j'attends, le goût de la mort à la bouche.
La terre est à mes pieds comme un chien qui se couche;
Mes mains flottent parmi les étoiles, la nuit.

Rien n'a distrait mon œil immobile sans trêve,
Rien n'a rempli mon cœur toujours vide, qui rêve
Sur l'incommensurable mer de mon ennui;

Et le néant m'a fait une âme comme lui.

ALBERT SAMAIN.



SONNETS

Ton âme que j'explore est la forêt muette
Que le vent fait, au soir, frémir sur la grand'route;
Car tremblant sous la brise un peu triste du doute,
Comme elle, je la sens vaguement inquiète.

Mais, se berçant au gré d'une cîme indolente,
Il est un nid caché parmi les hautes branches:
Y dort l'oiseau d'amour sous ses deux ailes blanches,
Et ce nid, c'est ton cœur, ma brune nonchalante!

L'heure approche, pourtant, où le ciel se pavoise.
Dès l'aurore l'oiseau va chanter sa romance.
Et toi! ne veux-tu pas qu'alors je l'apprivoise?

Je serai l'oiseleur plein de tendresse immense,
Dont la câline main lui sera douce à l'aile
Pour, de ton cher amour, faire un chanteur fidèle.

(*Variante du sonnet précédent.*)

Ton âme est la forêt silencieuse et vaste
Qui tremble au vent léger de ta mélancolie;
Comme au ciel d'un soir calme une étoile pâlie,
Sur elle, avec bonté, s'allume ton œil chaste.

Nid fragile, ton cœur, dans ce tronblant domaine
Reste muet malgré l'émoi des hautes branches :
L'oiseau d'amour y dort sous ses deux ailes blanches,
N'ayant encor jamais ouï la voix humaine.

Mais à l'horizon bleu, quand luira l'Espoir rose
D'une aurore où persiste un charme de mystère,
Dans ton cœur chantera l'habitant solitaire.

Et s'il n'est pas un trop farouche virtuose,
Je serai l'oiseleur à la main douce à l'aile,
Tant j'en veux par mes soins faire un chanteur fidèle.

JULIEN LECLERCQ.

Mars 1890.

LE PRIX DE LA VACHE

Sur le coup de sept heures, sa soupe avalée, puis un bol de cidre, Mait' Honoré, voyant que sa femme n'allait décidément point et menaçait de tourner de l'œil, décida qu'il irait « qu'ri » le vétérinaire ou ben le conjureux. Couchée depuis deux jours d'un renfoncement dans la bedaine dont il l'avait gratifiée en rigolant, elle emplissait la ferme de son gémissement têtu; et ce n'était pas ça qui faisait l'ouvrage. Il passa sa blause blue des Dimanches, une blouse neuve à passementerie blanche, raide comme cuir; coiffa un petit chapeau rond, à bords minuscules, acheté au Havre un jou d' marchai; prit son bâton et se mit en chemin, tétant sa courte pipe noire. Il devait remplacer des outils et voulait profiter de l'occasion. Le médecin demeurait à Etainhu, la localité proche, à une heure de trajet; mait' Honoré calcula qu'il reviendrait pour la nuit.

Il dépassa les trois maisons du hameau et s'engagea sur la route large et blanche, éclatante dans le soleil tombant d'été, bordée de poteaux télégraphiques et de peupliers, de tas de cailloux et de bornes métriques. Il ne savait trop d'ailleurs s'il ne choisirait pas le conjureux; et tout en tapant son bâton, à chaque pas de ses gros souliers à clous, déjà gris de poussière, il se représentait, en sa ladrerie paysanne, que « c't'y là en savait ben aussi long et que ça l'y coûterait ben moins. »

Il marcha un quart d'heure sur cette pensée, et s'arrêta pour vider sa pipe éteinte. Au devant de lui venait un autre homme, en blouse aussi, avec un bâton pareil, mais la casquette de soie enfoncée sur la tête. Il tirait à la corde une grande vache rousse, aux flancs cuirassés de crotte et de bouse sèche. — Mait' Honoré cria :

— Te v'là allai, mait' Bernaque ?

— Me v'là allai, répéta l'homme !... Et té ?... Te v'là allai itou, mait' Honoré ?

— Me v'là allai !...

Il retira son chapeau, s'épongea le front et considéra la bête immobilisée par le travers du chemin, tirant la

corde vers le talus herbeux. Il s'approcha et lui frappa sur la croupe. Comme Mait' Bernaque allait s'éloigner sans autre bonsoir:

— Alô, mé, me v'là allai !... Oué ! mé v'là allai jusqu'à Etainhu !.. Pour qu'ri une pioc !.. La mienne a cassé net comme un carreau qu'ont y fout une pierre !... Ç'est-y pas foutant !... Et faut même que j'dise un mot au docteu pour ma garce de femme qui geint toute la sainte journée !

— Qui qu'elle a, ta femme? demanda mait' Bernaque, croisant ses deux mains sur son bâton.

— Elle a que j'crais ben qu'é va crevai, pardi ! V'là c' qu'elle a !

Et se rapprochant, tendant le cou, la voix plus basse et larmoyante :

— Et c'est ben du malheu pour mé ! Car ça s'ra d'largent d'foutu !... E dit qu'é s'a cognai l'vent' !... On crêve pas pour s'ête cognai l'vent', pas vrai ?.. Mais c'est si douillai !... Et si l' médecin y vient cheu nous et pi qu'i faille queuque drogue, on sait ben c'que ça coûte !...

Mait' Bernaque balançait le chef sans répondre, sa face madrée, entre les plaques grisonnantes de ses favoris, affectant un air de componction. L'autre se retourna vers la bête.

— Alô, c'est a té, la vaque ?

— C'est à mé !

— C'est-y celle que t'as ach'tai à la foué d' Bolbec ?

— A la foué d' Bolbec, ben sûr !

— C'est une belle vaque !... On n'a trop rien à dî !

— Ben sûr ! Une belle vaque !... j'ons point été trop volai !...

— Oh ! pour une belle vaque, c'est une belle vaque ! Mais combèn qu' tu l'as payaie ?

Mait' Bernaque devint défiant, flairant un acheteur.

— J' l'ons payaie cent écus !... Cent écus d' cent sous !...

— Cent écus d'troué francs, voyons !

— Non ! cent écus d' cent sous !

— C'est ché !...

— C'est une belle vaque, mon garçon ! Qui qu'en dirais ?

— Ben sûr ! Ben sûr ! Mais cent écus, c'est cent écus ! Ça n'se trouve point comme ça, au joù d'ojòrd'hui !...

Mait' Bernaque tira la corde.

— A r'voué, mait' Honoré !

— A r'voué, mait' Bernaque !

Honoré se remit en marche de son côté, tapant son bâton. Mais après un moment :

— Mait' Bernaque ?

— Qui qu'tu dis ?

— J'dis... Qu'tu veux t'y ni la vend', ta vaque ?...

Mait' Bernaque ralentit le pas et se consulta.

— T'en donn' t'y cent vingt écus ?

— Cent-vingt écus ! Malheu !... C'est y pour te fout' de moué ?

— Ah ! j' couyonnons point ! C'est l' derniai prix !

— Tu veux t'y soixante écus ?

— Cent vingt écus sonnants !

— J' te donn' trente écus sonnants et j' fais un papiai pou trente écus !

Le compère secoua la tête et tourna les talons.

— A r'voué, maît' Honoré !

— A r'voué, maît' Bernaque !

Puis, regardant la vache s'éloigner :

— Tu veux t'y septante écus ?

— J' veux point d' papiai !

— A r'voué, alô !...

Mais l'autre dut avoir une idée, car il s'arrêta encore ; la face sournoise, ses petits yeux pétillants, il regarda maît' Honoré, rebourrant sa pipe noire.

— Ecoute, fit-il ! T'as envie de la vaque, pas vrai ?

— J' dis point non !... Mais j'ai point tant d'argent !

— Y aurait pas besoin d'argent !... Et si t'étais pas si pressai, j' te propos'rais queuque chose !...

— Ben ! j' sons point pressai !...

— Pi qu' tu vas qu'ri l' docteu et qu' ta femme va crevai ?

— A crev'ra ben sans moué !

— Ben sûr ! Ben sûr ! Et l' med'cin d' Paris n' l'empêcheront point ! Quand l' malheu arrive, c'est bentôt bâclé !...

— Alô, qui qu' tu veux m' proposai ?...

— Eh ben ! pi qu' t'es point pressai...

Il hésita.

— Pi qu' t'es point pressai, j' te parie ma vaque que tu mâque pas c' gros tas d' bouse qu'est là au mitieu !...

— J' mâqu'rais point l' tas d' bouse pour avoué la vaque ?

— Non, tu l' mâqu'rais point !

— C'est-y pour te fout' de moué, maît' Bernaque ?

— Je m' fous point d' té ! Parie un peu, pour voué !

— Tu donn' t'y ta parole que si j' mâque le tas d' bouse, tu m' donn'ras la vaque ?

— J' donne ma parole devant l' bon Dieu ! Et su la mémouère de défunt Nicolas Bernaque, mon grand pé, qu'est au ciel, l' pov' cher homme ! Et aussi vrai que j' suis Prouspé Bernaque, natif de St-Romain !... Je m' dédis point !... Mâque le tas, t'auras la vaque !...

— Alô, c'est ben, fit maît' Honoré se décidant, j'aurai la vaque !

Il remit sa pipe dans sa poche, retira son chapeau et posa son bâton. Maît' Bernaque s'était assis sur un pieu kilométrique, et la vache, attachée, tournait vers les deux hommes ses grands yeux glauques, stupide. Maît' Honoré s'agenouilla et se mit à manger, bravement. Le soleil se couchait en une splendeur rousse, incendiait d'or la mer frémissante des épis bientôt mûrs, allongeait sur la route les ombres des peupliers et des poteaux télégraphiques. Des tourbillons de poussière, dans le vent du soir, se levaient par instants et montaient pour accourir en un nuage blanc, qui salissait leurs blouses, sablait l'herbe des talus.

— T'as point besoin d' tant t' pressai, fit maît' Bernaque avec un gros rire ! Mâque doucement !...

— C'est point dans l' marchai !...

— Ça ! C'est vrai !... C'est point dans l' marchai !... C'est pou qu' tu puisses aller jusqu'au bout !...

Maît' Honoré ne souffla mot. Un bon tiers du tas avait disparu. Mais il peinait et, visiblement, *ça ne passait plus*. Il fit encore deux ou trois bouchées et se releva.

— J' pourrais t'y point avoué un' lampée d'iau ?

— Y a point d'iau par ici !...

— Y en a chez Luc, aux acacias !

— Ah ! tant pis, mon garçon ! tant pis ! C'est point dans l' marchai !

— C'est ben, alô !... Mais, cré bon Dieu, t'as l' cœur dur !

L'autre se frappa les cuisses.

— Mâque le tas ! Mâque le tas ! T'auras la vaque !...

Maît' Honoré se reprit à la besogne. Il suait. De grosses gouttes coulaient sur sa figure devenue pourpre. Il avançait pourtant, et, pour avoir essayé une bonne farce, maît' Bernaque devenait peu à peu inquiet. Il vit disparaître la moitié de la galette de bouse, puis, anxieusement, un morceau encore, et se gratta sous sa casquette.

— Tu voué, fit-il, essayant de l'influencer, on te l'a

choisie ben fraîche et ben appétissante !... D'ici, on dirait comme ça qu' c'est d' l'oseille et un p'tit mélange d'épinards !... Oué ! vrai de vrai ! Ça doit avoir un p'tit goût d'épinards !... Tu pourras dire que t'en as mâqué une foué au moins dans ta vie !... Et y a pas à dî ! Faut qu' tu soiyes foutrement cochon !...

Mais il avait beau parler et le vent couvrir de poudre l'immense tartine, maît' Honoré l'engloutissait, l'absorbait peu à peu, d'un effort machinal et continu. Néanmoins, il dut s'asseoir, le cul dans la poussière. Il s'essuya la bouche d'un revers de main et contempla la vache.

— Merde ! fit-il, j' peux plus !...

— Alô, cria maît' Bernaque triomphant, tu r'nonces ?

— J'ons point dit ça ! J'ons point perdu ! Tu peux ben espérer !

— Pi qu' tu peux plus ?

— J' peux plus à c' t' heure ! Pa'ce que ça m' tourne, ça m'ébloue ! j' pourrai su l' tantôt !... L' marchai n' dit point qu'on doit tout mâquer d'une foué !...

Mais Bernaque ne riait plus. Il répéta :

— T'as perdu, mon fi ! T'as perdu !

— Non ! j'ons point perdu ! j'ons fait la moitié du pari !

Et pris d'une colère, se ramassant :

— J'ons fait la moitié ! Oué ! la moitié ! Et p't-ête plus ! j'ons toujou gagnai la moitié d' la vaque !

— Tu peux point en emporter la moitié ?...

— On peut la vend', maît' Bernaque ! On peut la vend'. Pi qu' la moitié m'appartient !... j' plaidrons plutôt !...

Ils s'étaient plantés l'un devant l'autre et gueulaient furieusement, obstinés. Le soleil était descendu tout à fait. Sur la gloire des blés s'épandait une haute rougeur, par le ciel calme ; et leurs deux ombres gesticulantes, grotesques, avec les blouses envolées, silhouettaient des mannequins dans cette paix du crépuscule, ameutant de cris les corneilles venues par bandes vers les peupliers. Quand ils eurent beuglé un moment, parlant à la fois, nez contre nez, se crachant des injures, Maît' Bernaque essaya d'un accommodement.

— Enfin, on s'arrangera, fit-il ! On s'arrangera ! J'paierai un piot d' cidre et pis la goutte !.. Tu peux plus aller à Etainhu ?

— Ben sûr ! Ben sûr ! Mais un piot d' cidre, c'est point la vaque !

— Alô, faut qu' tu termines !

Maît' Honoré considéra ce qui restait de la bouse.

— C'est pas ça! j' voulons plus, à c'4'heure!

— C'est qu' tas perdu, pardi!

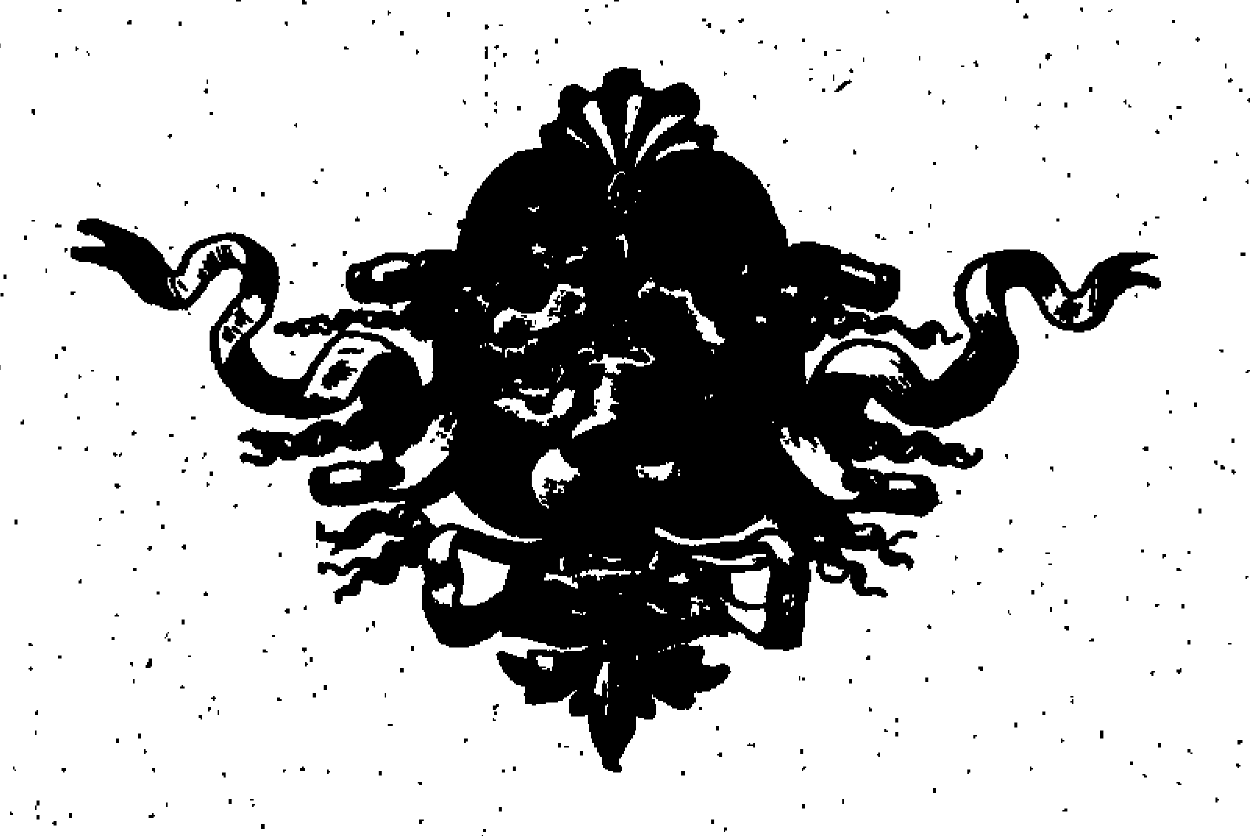
— Non! j'ai point perdu! Mais j' serai arrangeant itou! Tu mâq' ras l' restant et y aura rien d'fait!...

Maît' Bernaque sentit sa fureur tomber. Il réfléchit en se tenant le menton qu'il valait mieux céder, et pensa que la bête lui restait, qu'il ne déboursait pas d'argent. Mait' Honoré, aussi têtu, n'en démordrait point. Il s'en tirait encore à bon compte...

— Eh ben! ça va, fit-il! On aura ben rigolé tout de même!

A son, tour il s'agenouilla, et finit le tas.

CHARLES MERKI.



« SIXTINE »

« Le Roman des cœurs, le roman des âmes, le roman des corps, le roman de toutes les sensibilités : — après cela il fallait le roman des esprits. » Ainsi formule son effort littéraire le héros de ce livre d'où se dégage un très pénetrant parfum de *confessions*. Ce n'est donc pas ici la stérile analyse d'une nature plus ou moins molle raisonnant péniblement les chocs des ambiances sur son système nerveux, mais la minutieuse étude d'une *vie* exclusivement cérébrale, chez un jeune homme, Hubert d'Entragues, dont la brûlante activité s'est localisée dans le crâne. En vérité, est-ce vivre que ne se sentir vivre qu'en face de telle ou telle *extérieure* ? Hubert, lui, est « une âme qui veut, une âme qui sait l'inutilité de vouloir, une âme qui regarde la lutte des deux autres et en rédige l'iliade ». Néanmoins, d'une curiosité toute littéraire d'abord, une passion surgit, indéniable, encore que prisonnière du rêve et à ce point absorbée par lui *qu'elle ne se réalisera pas*.

La crise, c'est « *Sixtine* » : intelligente, égoïste et vaine, avec l'auréole sombre d'un illusoire mystère, elle attend du fond de son ennui mondain et résigné que quelqu'un vienne la prendre sans qu'elle ait, marionnette exquise et sans âme, besoin de se donner. Or, comme les choses acquièrent une valeur d'autant plus grande que l'œil qui les contemple est plus puissant, il arrive que l'idée qu'Hubert d'Entragues se fait de Sixtine finit par le dominer lui-même. Car il le constata un jour, en un involontaire appel de luxure : « les idées que l'on évoque volontairement et de propos délibéré finissent par acquérir de mauvaises habitudes et par s'évoquer toutes seules. » Hubert comprend alors qu'il n'a qu'un moyen de se reprendre en sa souveraine intégrité première, c'est de posséder Sixtine. « J'aurais dû destiner cette femme au rôle

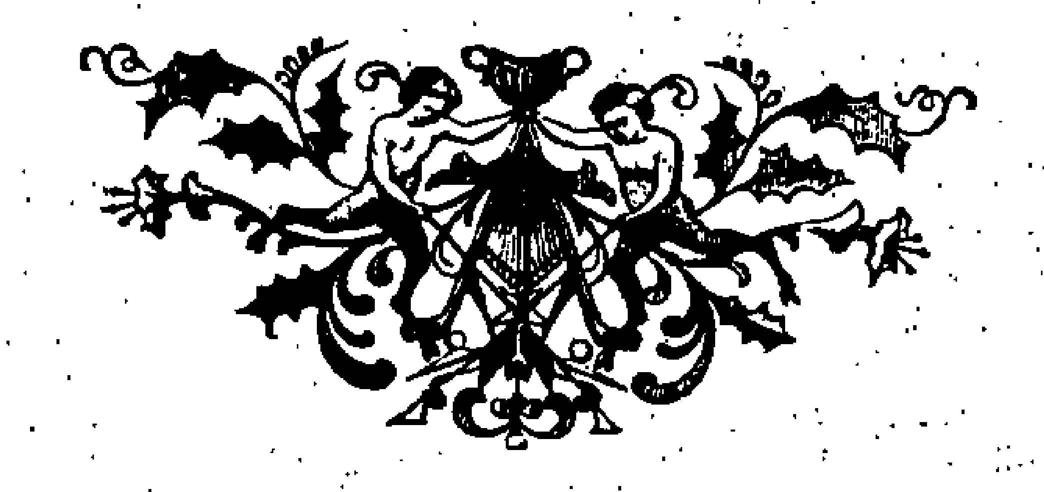
pur d'une Béatrice exemptée de l'œuvre charnelle, — mais elle n'aurait pas compris, étant femme. » Les deux mots embrasser et comprendre ont exactement le même sens à des plans différents. Les philosophes de profession ne regardent pas assez aux profondeurs des mots. Il faut donc qu'Hubert embrasse pour que Sixtine comprenne : « Car la fin d'une vie intelligente ce n'est pas de coucher avec la princesse de Trébizonde, mais de *s'expliquer soi-même* en ses motifs d'action par des faits ou par des gestes. L'écriture est révélatrice de l'acte intérieur. » Pourquoi donc Hubert n'a-t-il pas Sixtine, et pourquoi faut-il pour la prendre la banale précision d'un quelconque dramaturge ? C'est que la pratique d'un certain orgueil rend l'homme inhabile aux violences opportunes et nécessaires. *Quia magis eligunt magni esse quam humiles, ideo evanescunt in cogitationibus suis.* Mais de cet orgueil même naît la consolation, et les vaines pensées deviendront fécondes au premier souffle d'un catholicisme — trop loin, hélas ! de la foi du charbonnier — qu'impose la critique serrée des inutiles philosophies. « Il voyait des jardins froids, des arbres dépouillés de leurs illusions : pouvait-il d'un regard réchauffer la terre et vêtir les arbres ? Non, seulement il acquérait la certitude de son impuissance, immense acquisition. »

Maintenant, s'il faut parler de l'ordonnance et de la forme de l'œuvre, il convient de signaler d'abord cette captivante et belle singularité : un candide, lyrique et lumineux symbole, « *L'Adorant* », transposant à un échelon supérieur de la série des idées le même thème d'amour impossible et lui donnant, sans monotonie, une double intensité et une portée plus clairement haute. Rare aussi ce style de théologien, fouilleur et fouillé plein d'images subtiles et — stimulant la pensée — parfois lointaines, que Remy de Gourmont semble avoir emprunté aux cléricales latinités dans l'étude desquelles il se complait ; un style affectant envers le simple récit une pindarique indépendance d'allures : ici, synthétisant un état d'âme, fleurit un poème ; une prose railleuse dit les difficultés de la chasse à « *la Jolie Bête* » ; parfois, coupant un dialogue, une vision s'évoque féerique et for-

mulant l'arrière-vœu secret de ce qui ne doit pas arriver, une vision éloignée, certes, de la phrase tout à l'heure prononcée et qui pourtant, cela se sent, ne pouvait pas ne pas surgir au choc de tel mot; ou bien s'écrit au feu du désir conscient une page qu'on dirait oubliée dans le *Cantique des Cantiques*: « Ensemble, nos âmes ont tressailli au retour de la clarté primordiale; les midis ne nous ont pas aveuglés, car nous avons dormi pendant la chaleur du jour, à l'ombre de notre amour: nos tendresses, comme des ailes, nous éventaient, et la fraîcheur de nos respirations vaporisait des parfums. »

Enfin, faisant tapisserie au groupe d'Hubert et de Sixtine, défilent d'ironiques silhouettes où s'exerça la verve du conteur des « *Proses moroses* ». Tel se présente en sa touffue et pourtant lucide complexité le précieux livre que Remy de Gourmont vient de publier chez Savine. A côté de l' « *Albert* » *suicidé par* Louis Dumur, quelqu'un pouvait bien dire sans doute: « Je ne méprise pas la vie: elle est indifférente, elle est l'état conditionnel du rêve et voilà tout ». C'est déjà ça.

LOUIS DENISE.



SUR « ALBERT »

Ce livre est « une synthèse du *héros* contemporain et tend à personnifier une époque, comme avant lui les *Rolla*, les *Adolphe* et les *Werther.* » (1)
Voilà le but.

Que vaut-il ?
Qu'en vaut la réalisation foncière et formelle ?

I

Sérieux d'esprit et noble d'intention comme est à coup sûr Louis Dumur, nous lui devons d'autres témoignages que ceux d'une vaine complaisance.

L'objet principal de son œuvre, tel qu'on vient de le voir nettement indiqué, est-il littéraire ? Je ne le crois pas. Se proposer de réunir en un personnage de fiction les traits les plus saillants du jeune homme de ce temps, avoir pour terme d'élection d'inscrire un nom nouveau, à une date nouvelle, dans la liste des « héros » de l'ennui moderne, c'est commettre une double erreur : sur les conditions naturelles de la conception artistique et sur le domaine légitime de l'art. Car un tel projet, sincèrement exécuté, se réclamerait de la psychologie sociale, qui est étrangère à la littérature, et contraindrait l'écrivain à procéder en vue d'une immédiate généralisation, système dangereux à l'originalité. Au lieu de descendre en soi et de se demander : qu'est-ce qui constitue la vie propre de mon esprit ? que dirai-je que ne puissent pas dire les autres hommes ? l'écrivain a cherché et mis en lumière celles de ses qualités qu'il partage avec le plus grand nombre de vivants, dans la région dite raffinée, — et au fermer du livre on a le sentiment qu'un curieux, de bien du loisir, a pris le bizarre soin de marcher le plus exactement possible dans de vieilles traces de pas, — non sans adresse d'ailleurs et en nous donnant parfois l'illusion de l'indépendance.

Il est aussi désastreux d'inscrire d'avance un livre dans

(1) M. Camille de Sainte-Croix dans un récent article de la *Bataille littéraire*.

une certaine catégorie que de le dédier à un certain public. L'un et l'autre désirs révèlent une pensée assujettie, une préoccupation extralittéraire. Il y a un souci d'étiquette inconciliable avec la liberté essentielle à l'action poétique.

Et puis, la catégorie en question est tout à fait chimérique si on se l'assigne comme point d'arrivée. Les romans et les poëmes qui ont personnifié une époque n'ont point du tout été écrits dans la pensée de personnifier une époque, ni d'exprimer aucun état d'âme collectif quelconque. Ils ont été conçus — tous — sous l'influence de certains accidents très personnels ; ils ont été écrits — tous — dans un but très personnel de délivrance, ou de satisfaction. La douleur d'être constitué de telle sorte qu'il était incapable d'atteindre aux réalisations heureuses dès qu'il en avait constaté la possibilité, une passion sans harmonies spirituelles, les idées nouvelles (amour de l'humanité, amour de la nature, amour de la liberté) dont il avait pris le goût dans *La Nouvelle Héloïse*, enfin le suicide d'un ami, — voilà les « accidents » où Gœthe a trouvé le sujet de *Werther*. En l'écrivant il ne pensait à aucune généralisation, il ne faisait profession ni de moraliste, ni de critique : homme, il cherchait son repos, il se « débarrassait » d'un fardeau spirituel : poëte, il accomplissait sa fonction. *René*, et *Obermann*, et *Adolphe*, et *Volupté*, et *Les Lettres d'Everard*, etc., ont été écrits et conçus comme *Werther*. Un seul, parmi les grands livres de cet ordre, semble faire exception. Ce que nous savons des partis-pris d'objectivisme de Flaubert et les nuances mêmes du titre nous incitent à croire que *L'Education sentimentale* était classée d'avance, qu'on y voulut fixer les traits communs d'une génération. Il suffit pourtant de se souvenir des autres ouvrages de l'auteur pour reconnaître dans *L'Education* comme dans *Madame Bovary*, comme dans *Bouvard et Pécuchet*, une tendance primordiale chez Flaubert à la généralisation dans l'exception secondaire : c'était l'inférieure moitié de sa nature orientée d'autre part à la splendeur. De plus, outre les traces évidentes d' « accidents personnels, » *L'Education* nous donne un éclatant exemple d'œuvre d'art réalisée en des vues d'art pur, d'art unique ; la thèse du titre s'efface dans les intensités vitales des êtres faibles, bons, méchants, qui font là leurs gestes courts, sans intentions. Flaubert a beaucoup moins voulu personnifier une époque que donner une forme belle au sentiment de mépris apitoyé qu'excitaient en lui

ces pauvres êtres. C'est la critique historique, après coup — comme toujours —, qui assigne une place à ce roman parmi les œuvres « symptomatiques. »

Il y a plus. Les seuls livres ont un tel rang qui ne l'ont pas ambitionné, parce que le désir net, raisonné, de faire la synthèse d'une époque dans la vie ou le fragment de vie d'un personnage, est simplement irréalisable en tout temps — et, au nôtre, de si claire sorte que cette évidence est de celles qui rendraient la vue à des aveugles !

Pour nous donner en un *Werther* de n'importe quelle date le héros du temps, il faudrait procéder par des voies éclectiques où l'art et la passion trouveraient peu leur compte. Quelle est, en 18xx, la dose moyenne de la sensibilité, de l'intellectualité, de la sociabilité, etc... ? Sur un certain nombre d'individus d'âge, d'éducation, de facultés, de vertus et de vices sensiblement égaux, combien, ô statistique, en comptons-nous, chez lesquels les mêmes causes produisent les mêmes résultats ? Quelle est, en 18xx, la plus normale pratique, par exemple, de l'amour ? — ... et ces mots : « normal, moyen, » caractériseront nécessairement le factice personnage fondé sur ces données d'expérience générale, — quand l'art ne vécut jamais que d'excès ! Que si l'écrivain, artiste et sentant le besoin de spécialiser sa création pour lui donner des couleurs, prend la peine de jeter cette entité — constituée pièce à pièce de documents humains — dans quelque complication d'événements, dans quelque crise sincère, autobiographique peut-être, tout l'art du monde n'empêchera personne de distinguer le point où *Albert* cesse de « personnifier son époque » pour n'être plus que l'incarnation d'un homme véritable : et ce seront, dans le roman malencontreusement conçu, deux œuvres parallèles, plus éloignées l'une de l'autre que le mensonge plein de vérités d'un beau tableau et l'exactitude pleine d'erreurs d'une bonne photographie.

Je me doute bien qu'il y a mille autres moyens de traiter ce genre d'écrire ; quel que soit le tour choisi, toujours nous y démêlerons l'artifice qui n'est pas l'art, la perpétuelle poursuite d'un type factice où tous les types se rencontreraient comme en un carrefour, la défiance des enthousiasmes qui pourraient exciter à créer quand on ne veut qu'imiter, l'indigent emprunt fait, dans cette défiance, aux suggestions de la vraie vie.

A certaines époques, toutefois, de large impulsion générale, supposons qu'il soit possible d'enclore les siècles simultanés de quelques millions de destinées dans la

minute d'un seul vivant qui leur prêterait le masque de son nom. Qu'en faut-il dire, s'il s'agit du moment qui est le nôtre ? S'il s'agit de l'éparpillement, de l'écharpillement qui nous caractérise par un défaut absolu de caractères communs ? Dans le Jadis qui s'évoque aux livres de Gœthe et de Chateaubriand, nous sentons bien que ces grands esprits pouvaient — sans, bien entendu, aucun vœu de le fixer objectivement et résolûment en leurs œuvres — reconnaître au fond de leurs propres émotions le frisson d'un monde qui s'écroulait, d'un monde qui se levait. Les noms mêmes de Sainte-Beuve et de Lanfrey, au lendemain, au surlendemain des grands changements, retiennent quelques traits assemblés du visage de leur instant, fait d'épuisement et de déception. Mais aujourd'hui, cherchez : c'est l'époque où l'Exception prend les prérogatives de toutes règles. Toute entreprise qui nécessite un concours de plusieurs personnes, de plus de trois, apparaît puérile ou fossile, à moins, comme lien, qu'elle ait l'Argent, devenu le seul terme commun, le seul point de contact, (1) dans cette dispersion infinie.

En passant, et comme on pourrait objecter certaine communauté de scepticisme, je ne veux répondre que par le nom de l'un de nous, de qui l'on dit, çà et là : LE Jeune Homme Moderne. C'est le rôle que semble assumer M. Maurice Barrès. Qu'il s'y plaise ou qu'il y condescende, je crois qu'il a tous les torts de préméditation d'un *Albert*. Factices, l'un et l'autre. Et c'est, tandis que de plus en plus s'écartent de la poussière ceux qui gardent une foi ou qui viennent de la trouver, un sceptique assuré, un dilettante même qui joue ce personnage de conviction...

(Ce n'est pas trop le lieu — et il y faudrait trop de mots — d'indiquer les origines de cette dispersion. Elles sont dans le grand fait scientifique et moral qui a substitué l'idée de l'Humanité à l'idée de la Nationalité, dans la Révolution et dans l'Electricité. Depuis que les unités nationales s'effacent devant d'énormes intérêts communs, les centres provinciaux ont tôt disparu ; les centres nationaux sont en train de disparaître. Les langues s'échangent entre elles et tendent à se fondre en quelque sténographie parlée où la science et l'argent feront de plus en plus

(1) «... Encore qu'à chacun suffirait peut-être, pour échanger toute pensée humaine, de prendre ou de mettre dans la main d'autrui, en silence, une pièce de monnaie... »

STÉPHANE MALLARMÉ.

tous les frais d'effort. Les mêmes causes ont produit cette fièvre de déplacement qui favorise et qu'exalte l'industrie du transport, si bien que le mot actuel du monde, c'est : VITE. — Or, ce qui se produit sous nos yeux a son départ dans nos âmes.)

Les temps sont sans doute passés où les grandes œuvres étaient celles qui se formaient lentement, par des traditions longues, dans l'imagination et dans la mémoire des races : alors les grands poëtes n'avaient qu'à donner une forme définitive au profond et informe désir qui chantait vaguement dans toutes les pensées. Depuis que les hommes se parlent des deux bouts de la terre ils ne s'entendent plus au fond de l'âme, parce qu'on ne se peut rien dire du fond de l'âme dans le style du télégraphe ou dans le glapissement caricatural du téléphone. Depuis que les peuples sont des frères, il n'y a plus de famille; depuis que le monde est notre patrie, nous sommes tous exilés. Cette façon de tant nous répandre dans la vie extérieure, toujours davantage emmure notre vie intime, et comme les ressemblances morales s'acquièrent surtout par l'imitation — consciente ou non — l'écart s'accentue à l'infini entre des êtres réduits, quant au moral, chacun à ses propres ressources, puisque tout à l'heure personne ne fera plus à personne des confidences qui resteraient incomprises. Les hommes vont, viennent pour des intérêts matériellement communs : mais cette communauté comporte des réserves qui ne pourront que grandir à cause de la distance immense des âmes actuelles : en sorte que la Chine est aux portes de Paris, mais que nous sommes séparés les uns des autres par de plus hautes et plus solides clôtures que les vieilles murailles historiques de la Chine.

Personnifier, incarner en un personnage de roman cette époque ?

II

Aussi Louis Dumur a-t-il un peu trahi les exigences naturelles de son plan. Il a tout à fait négligé les clauses scientifiques de l'affaire où il demeure l'indifférent avocat d'un singulier quelconque du total pluriel :

« Il n'avait rien d'extraordinaire qui le distinguât du commun des nouveaux-nés... »

Rien d'extraordinaire non plus ne le distingue à la dernière heure. Le suicide n'est pas une originalité. Albert est — (quelque notion d' « atavisme ») — de fa-

mille provinciale et bourgeoise ; c'est tout. Précoce, il souffre de son entourage, il souffre de ne rien comprendre — cet enfant ambitieux! aux rouages de la grosse machine, et de son impuissance conçoit quelque pessimisme. A Paris, il a bientôt vu la fin de son capital et le voilà pion. Il expérimente, entre temps, l'amour, le jeu, les lettres. Rien ne le retient, rien ne peut le satisfaire : c'est de la noblesse et de la naïveté. Moins jeune, quand Albert aura franchi l'heure sotte où l'on se tue en songeant que le monde est indigne de nous, il saura que les contingences extérieures ont en nous-mêmes leur suprême raison d'être, qu'il ne faut rien chercher hors de nous, que l'amour — ainsi que toute autre « occupation » de la vie — n'a son sens qu'en l'état d'âme où il nous jette.

Par ces erreurs, ce livre — d'un projet si difficile, je disais impossible — reste au-dessous de ce qu'on devait attendre du talent de Dumur — de qui nous savons de beaux vers. — Ce sont des généralités vagues et d'heure peu moderne, malgré le désir. Albert est déçu partout, par tout, en tout. Aussi bien la nature même que les œuvres humaines le mécontentent. Non que la nature ou les œuvres des hommes brusquent et froissent en lui quelque pensée précieuse, une idée à lui-du monde, un grand désir. Non : tout uniment, il n'avait pas rêvé le monde comme ça et il reste chagrin de sa déconvenue. Mais l'Albert qui s'est survécu sait, aussi bien que personne, que ce monde, où nous aurions tort de chercher un idéal tout fait, n'est que l'assemblage vague et vaste où, tous, comme dans une inépuisable carrière, nous devons puiser les matériaux de notre beau Palais. Il n'existe pas, ce monde, en tant qu'objet de nos désirs : mais quelle vie l'anime aussitôt à nos yeux si, comme il faut, nous y voulons voir, avec un reflet du désir universel dont nous prenons notre part, de quoi donner une direction à notre personnel désir et de quoi le nourrir et l'exalter et le grandir en nous grandissant en lui! C'est le Champ du Désir, le monde, rien de plus et tout cela.

Je ne m'arrête pas à reprocher à Dumur le dandysme des « gros mots, » retentissement de cette Ecole du Brutalisme d'il y a quelques années et de piteuse mémoire. En particulier, ce n'est pas pour le lui enseigner qu'il faut faire observer à Louis Dumur que « baiser » n'a qu'un sens : voyez Littré ou l'Académie, et que ce sens-là, mais il faut s'y tenir, n'est pas le bon.

Ces brutalités sont d'autant plus dissonantes que le

livre, toutes faites les réserves qui précèdent, abonde en jolies pages. *Maggie*, — comme une nouvelle à part, cet épisode dans le roman, — est une chose singulière et plaisante. *L'Evolution d'un Pessimiste* est bien, dans les données courtes.

On pourrait dire, au résumé, de ce livre : Ecrit trop tôt quant à l'auteur, trop tard quant à nous. Il y a des insignifiances que, dix ans ensuite, l'auteur d'*Albert* eût raturées. Mais, même parfait au possible, il serait toujours, pour nous, à l'imitation d'anciens livres et terriblement destitué d'actualité. — C'est peut-être M. Edouard Rod qui aura fait le dernier *René*. Sentimental et froid, tout ensemble, il paraît dédié à une certaine classe de lecteurs en retard, et c'est le *René* des médiocres. Je parle de la *Course à la mort*. M. Dumur a choisi ses personnages parmi les intellectuels : voilà ce qui le date d'un temps où le *Mercure de France* — première manière — était plein de vie. La souffrance n'a pas diminué depuis les grandes plaintes harmonieuses des anciens poëtes. Pour les répéter sans les copier vous avez eu la ressource de dire au trivial ce qu'ils disaient au lyrique. Quand on pense que vous eussiez eu moins de peine à parler le premier — d'autre chose, de précisément vous seul pouvez savoir quoi!

*
* *

Moralité :

C'est un bruit commun qu'il y a des livres qu'on peut refaire tous les vingt ans ;

C'est un faux bruit.

CHARLES MORICE.

LES LIVRES (1)

Sixtine, par REMY DE GOURMONT (Albert Savine). — Voir page 402.

Albert, par LOUIS DUMUR (Bibliothèque artistique et littéraire, 36, boulevard Arago). — Voir page 405.

La Princesse Maleine, par MAURICE MAETERLINCK (Paul Lacomblez, Bruxelles, 33, rue des Paroissiens). — Même les

(1) Nous sommes obligés de remettre à notre prochain fascicule les bibliographies de : — *Cœur en peine*, de M. Joséphin Peladan ; — *L'Appel des Voix*, de M. Charles Sluyts ; — *Rythmes pittoresques*, de Mme Marie Krysinska.

plus fervents admirateurs de M. Maurice Maeterlinck croient devoir, en parlant de ce drame, faire quelques réserves : car, avouent-ils, l'imitation de Shakespeare y est évidente. Je ne crois point qu'il y ait lieu à de telles réserves, et il ne faudrait pas beaucoup de mots pour établir que l'imitation d'Homère, de Dante, de Shakespeare est de droit commun : leur esprit est devenu comme un indiscernable élément de l'esprit moderne. Ces poètes, que nous lisons avant la vie par les yeux de nos pères et qui ont produit les pensées desquelles nous vivons, sont comme des forces de la nature. Ils se sont confondus, au cours des longues années, avec les sentiments qu'ils exprimèrent : ils ont seulement donné de nouvelles nuances à l'universel domaine dont ils sont des parts intégrantes.

Bien plutôt que d'avoir imité Shakespeare avec un esprit nouveau, bien plus justement reprocherait-on à M. Maeterlinck certains procédés dont il abuse, dans un but visible, mais qu'il semble dépasser. Ces répétitions où chaque personnage se complait, ces :

MALEINE. — *Je suis la princesse Maleine.*
HJALMAR. — *Vous êtes la princesse Maleine! Vous êtes la princesse Maleine! Mais elle est morte!*
MALEINE. — *Je suis la princesse Maleine.*

Ces insistances fatiguent plus qu'elles n'émeuvent. Maleine et Hjalmar ne sont pas seuls à les usiter. Anne, le Roi, la Nourrice n'ont pas d'autre moyen d'expression aux heures de grand trouble, — et il ne serait pas fondé d'affirmer que telle en effet soit l'expression de tous les humains à toutes les heures de grand trouble : si plusieurs bégaient ainsi, beaucoup se taisent, d'autres bavardent avec une fébrile volubilité qui cherche dans d'incohérentes imaginations de choses ou de mots un refuge rapide contre la douleur ou l'effroi. — Un second reproche aurait trait à la trop immédiate intervention de la nature parmi les événements. Cela est beau en soi et, dans une crise perpétuellement exaspérée comme celle de ce drame, je sens bien que les plus expressives syllabes sont celles que prononce le Tonnerre. Mais on leur fait des appels trop fréquents, indiscrets. — Enfin, par une sorte de pacte tacite avec le mystère, un fou ne peut faire un geste qui ne prenne un sens profond, dans le drame, non seulement pour ceux des personnages qui sont au plus près de la nature, comme le vieillard qui y retourne et la très jeune fille qui en vient, mais au regard même de comparses, — et l'effet ainsi généralisé s'atténue.

Hautement il faut louer : ce retour comme violent au véritable esprit de la nature, aux correspondances par lesquelles elle perce et brise les bandeaux des conventions sociales de geste et de langage. « Les pauvres ne savent jamais rien... » — « Qu'on a l'air pauvre quand on est mort! » — « C'est le vent qui l'a tuée. »

Blessantes, en définitive, certaines recherches dans la sim-

plicité. Je n'admire pas — dans cette dernière scène autrement toute admirable — le « Y aura-t-il de la salade ? »

Cette pièce, et plus qu'elle encore *L'Intruse* et *Les Aveugles* (j'aurai l'occasion prochaine d'en parler avec quelque détail), font de l'air dans l'atmosphère lourde des tentatives naturalistes et des simples turpitudes tous les soirs applaudies sur nos « grandes scènes ».

Shakespeare, les Russes, notre Villiers et notre Verlaine, un sentiment personnel et profond des rapports, à l'ordinaire cachés, mais qui se révèlent dans les grandes convulsions passionnelles comme les convulsions terrestres racontent l'histoire des époques géologiques, certaine un peu trouble pénétration de la forme convenable pour un tel théâtre, etc. ; — M. Maeterlinck se maintient mal dans les bornes d'une note bibliographique.

CH. M[ce]

A Trépas, par DAUPHIN MEUNIER (Léon Vanier). — Si près de nous, le Naturalisme apparaît fossile. Peut-être le fut-il toujours. Il a ses procédés, qui sont des clichés, sa langue, qui est une langue morte. A faire du naturalisme au lendemain du bachot, les nouveaux écrivains doivent se souvenir du *pensum* naguère familier. — M. Dauphin Meunier a laborieusement écrit dans ce genre fastidieux une nouvelle où il ne faut considérer, dit la préface, « que l'effort consciencieux vers le savoir-écrire. » Y fallait-il choisir ce thème ? Et c'est moins de la littérature que de la marquetterie : pour le style, Hüysmans, Cladel, Goncourt, Verlaine (le Verlaine de la prose), Poictevin sont assez adroitement imités, assez adroitement joints, — je crois, sans profits. — L'intérêt serait dans ce soin que prend un jeune homme, qui n'y était pas condamné et que semblent séduire d'autres désirs, d'exhaler le dernier soupir d'une Ecole agonisante. Et c'est du naturalisme recherché, précieux, un souci de choisir des syllabes aimables pour nous montrer des malades dans une « salle Jenner » et leurs « efforts d'expectoration et reniflement... quand les mucosités érugineuses venaient s'étirer aux poils des moustaches. » — Je considère cet effort consciencieux d'expectoration littéraire, mais je préfère ceci : « ... des dormeurs... *qu'on dirait ne pas vouloir effrayer les souvenirs d'eux-mêmes*, tant ils s'immobilisent en des semblants d'une vie persistant au-delà, avec un clin d'œil qui reluque, un sourire complaisamment figé... » Il y a un poète, peut-être, dans cette petite phrase. On regrette qu'il se soit résigné, presque partout ailleurs dans cette nouvelle d'une centaine de pages, et réduit aux règles d'un genre où son plaisir ne l'appelait, non plus que le nôtre.

CH. M[ce]

Général Grant And the French, par THÉODORE STANTON (*The Cornell Magazine, oct. 1889 ; Ithaque (E M.)*. — Intéressante étude écrite pour protester contre cette légende que le général Grant aurait, en 1870-71, manifesté, tout bas et tout haut, de haineux sentiments à l'égard de la France, une excessive admiration pour la Prusse. Réduits à leur valeur, les propos, dépêches et messages du président de la

République américaine n'ont pas dépassé les formules ordinaires et nécessaires de la diplomatie : fable que ses félicitations télégraphiques à chaque victoire du roi Guillaume ; légende que cette sympathie exhubérante pour l'empire allemand restauré : « Grant, dit M. Stanton avec beaucoup de bon sens, était Américain, rien qu'Américain ». Nous avons voulu, bien qu'elle soit déjà ancienne, signaler cette notice, qui, grâce à de nombreux et authentiques documents cités, a la valeur d'une définitive page d'histoire. M. Stanton proteste contre les vers de V. Hugo intitulés : « Le Message de Grant » ; moi aussi : on proteste toujours avec joie contre les vers démocratiques du vieux rhéteur. R. G.

Les Enfants, poésies, par Hugues Lapaire (Savine). — Vous vous en repentirez un jour, M. Lapaire !

THÉATRE

Le Théâtre-Mixte s'annonce peu original, et manque de *modernisme*. Il est au moins curieux, par exemple, de voir dans un théâtre de jeunes, c'est-à-dire d'oseurs, le *Caïn* de M. Grandmougin et la *Kallisto* de M. Gayda : rien dans ces deux ouvrages, certes, n'eût choqué nos grand pères. Le premier interprete en vers fluents l'évènement biblique : ce Caïn qui rachètera son crime par le travail est incontestablement un fort honnète résigné — qui nous est bien égal. Il est d'ailleurs fâcheux que M. Grandmougin se soit chargé du rôle de Caïn, et un acteur « pour de vrai » eût obtenu mieux du poème. — Quant à la fantaisie héroïque de M. Gayda, c'est l'éternel agenouillement de la puissance devant la beauté, et le sempiternel triomphe d'Eros. Ah ! que ces raisonnements — bien rimés du reste — du grand Zeus pour convaincre Kallisto sont peu émouvants ! Et puis ce rouge cru, ce blanc cru, ce bleu cru ! Irrésistiblement les costumes de Mlle Esquilar et de M. Larochelle, celle-là meilleure Kallisto que celui-ci bon Zeus, évoquaient une tricolore journée de 14 Juillet.

Si *La Petite Bête* est un vaudeville, elle manque de *mots*, et elle manque de psychologie si elle vise à la comédie. Elle repose d'ailleurs sur une exception infiniment rare : Jeanne, une jeune épousée qui ne saurait être heureuse avec son mari que si sa mère habite avec eux, est une petite dinde — « petite bête », a dit mon confrère d'*Art et Critique* — presque introuvable dans le monde. Bien peu vraisemblable aussi la mère de Jeanne, Mme de Barnye : avec le désir de vivre auprès de ses enfants, elle prend des allures de mondaine évaporée uniquement pour leur prouver que, s'amusant beaucoup loin d'eux, elle ne se résignerait point à la vie de famille — et ce par crainte de déplaire à son gendre, lequel voudrait, comme Jeanne, que Mme de Barnye ne les quittât point ! M. Paul Fort, dit-on, est très jeune : c'est pourquoi sans doute il

s'est plu à ce paradoxe familial. Il convient d'attendre un second essai avant de le juger. *La Petite Bête* a été bien interprêtée par MM. Clément David, A. Guyel (qui gagneraient à rompre radicalement avec la tradition : l'exagération des jeux de physionomie, les déplacements intempestifs, etc.), Mlles Esquilar et Camm, MM. Arnould et de Turigny.

Le clou de la représentation fut le *François Villon* de M. Louis Germain — qui a ouvert la séance par une causerie sur le théâtre moderne : une sorte de préface aux annales du Théâtre-Mixte, assez vaine en somme puisque le programme y inclus ne sera point suivi. — M. Louis Germain nous montre un François Villon « lâché » par Margot, et qui, rencontrant l'occasion du bien-vivre en épousant Annette, une petite bourgeoise cossue, se décide à l'existence régulière. Mais Margot reparaît, elle reparaît avec Mautinct, un loqueteux ami du poète ; or, la superbe fille est l'amour *libre*, tout le passé des voluptés et des joies qui ont égayé les misères ; Mautinct est la vie bohême, aventureuse, *libre*, attirante malgré ses déboires — et Villon est reconquis. Mais pourquoi Margot occit-elle Annette ? Ce dénouement de mélo, manifestement inutile, me gâte un peu cette pièce romantique, qui, par sa langue et sa facture, est un très louable effort. M. Louis Germain jouait lui-même François Villon, et, à le considérer comme acteur-amateur, je ne vois que des compliments à lui adresser, ainsi qu'à M. Blaess-Mautinct ; mais je préfère dans la comédie moderne M. Clément David (Catuche), tandis que Mlle Camm m'a paru meilleure ici, dans Annette, que dans Jeanne de *La Petite Bête*. Mlle Reynold, qui devait jouer Margot, a été remplacée au dernier moment par Mlle Bailly, une énergique truande. A. V.

CHOSES D'ART

Chez Boussod et Valadon (Boulevard Montmartre) : un merveilleux pastel de Degas : Femme nue, assise par terre, se peignant ; deux lumineux coins d'Angleterre, de Pissaro ; une vue de la Creuse, de Claude Monet ; des Raffaelli ; des Redon ; un très beau Christ au jardin des Oliviers et des paysages bretons, de Paul Gauguin ; un portrait de femme et des paysages, de Corot ; etc.

Au Luxembourg : le Buste de Delacroix, récemment inauguré.

Au Pavillon de la Ville de Paris : l'exposition de *Blanc et Noir* (il faut tout voir, pour s'instruire.) G.-A. A.



CURIOSITÉS

Baudelaire eut la velléité de suivre les cours de l'Ecole des Chartes. En classant divers registres des archives, M. Guilhermoz, secrétaire de l'Association des anciens élèves de

l'Ecole, a, en effet, découvert l'inscription, comme élève libre, pour l'année 1845-46, de Pierre-Charles Baudelaire, né à Paris le 9 avril 1821.

Il disparaît l'année suivante. S'il avait persévéré, il eût appartenu à la promotion qui a fourni, entre autres, MM. Marty-Laveaux et Léopold Delisle. R. G.

Échos divers et communications

L'année 1890 du *Mercure de France* se reliera en un fort volume, pour lequel nous enverrons à nos abonnés et aux personnes inscrites au service les feuillets de titre, de faux-titre, les tables et la couverture. **A partir du fascicule de janvier 1891, le recueil paraîtra sur 64 pages;** il formera deux volumes dans l'année, et les prix seront modifiés ainsi :

Le numéro : **60** centimes

ABONNEMENTS :

FRANCE		UNION	
Un an.	7 fr.	Un an.	8 fr.
Six mois.	4 fr.	Six mois.	5 fr.

Ceux de nos souscripteurs qui renouvelleront leur abonnement **avant le 20 décembre** *bénéficieront de l'ancien tarif.*

La librairie Alphonse Lemerre met en vente cette semaine un livre original de notre collaborateur Jules Renard : *Sourires pincés*, dont nous parlerons le mois prochain.

Composition de la prochaine séance du Théâtre-Mixte : I. *Le débat du cœur et de l'estomac*, farce en 1 acte, en vers, de M. Alexis Martin; II. *La voix du sang*, pièce en 1 acte, en prose, de M[me] Rachilde; III. *L'Accent*, comédie en 3 actes, en prose, de M. Emile Bergerat.

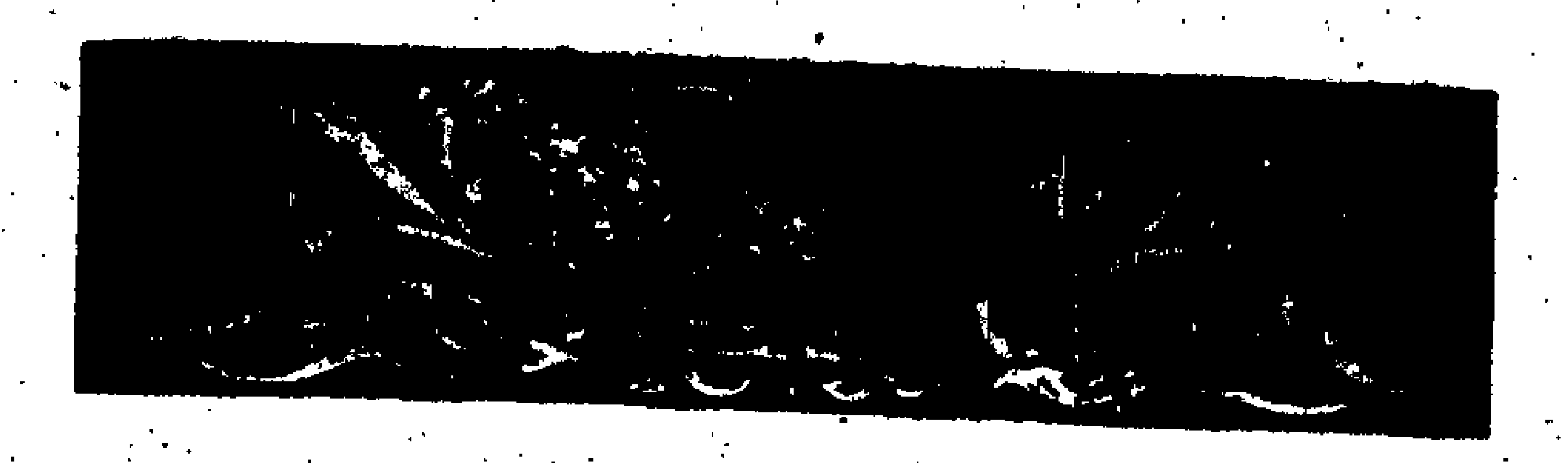
De *l'Art moderne* : « Un de nos collaborateurs a reçu hier de M. Antoine, directeur du Théâtre-Libre, le télégramme suivant : « Ami, vous qui connaissez Maeterlinck dont je n'ai « pas l'adresse, voulez-vous lui demander de ma part ses « *Aveugles* pour le Théâtre-Libre. Il peut être tranquille « comme mise en scène. Nous jouerons la pièce cet hiver au « théâtre du Parc après la première de Paris. »

Tous les jeudis soirs, Salle des Capucines, *Concerts artistiques du Grillon*, sous la direction d'Edmond Teulet. On y entend MM. Amyot, Giraud, Dreyfus, et le délicat chansonnier Eug. Lemercier, qui va prochainement publier un recueil : *La Vie en chansons*. Nous parlerons de ce livre lors de son apparition.

MERCVRE.

Le Gérant, A. VALLETTE.

Vanves. — Impr. Camille Dillet, 97, route de Clamart.



LA ROBE BLANCHE

A Louis Denise.

Ah! comme je regrettais le coin de wagon où, rudement bercé, je rêvais à des paysages plus inquiétants que les moulins muets, les clochers seuls, les pommiers penchés et les dolentes masures, — sous la brume nocturne, le sommeil exaspéré d'une nature enfin libérée du soleil et du rire, des sueurs et des pleurs!

Témoin choisi des cérémonies prévues d'un mariage, je venais assister mon camarade, Albéric de Courcy. Déjà, tels amis avaient, pour de pareilles fêtes, requis ma complaisante indifférence: je ne me permets jamais de prendre une trop visible part aux joies des autres, ni à leurs deuils; ma tenue est la dignité affectueuse, et le sourire habituellement morne et assez doux de mes yeux, grisaille, leur fait pardonner les flammes qui parfois signalent la révolte d'un regard résigné.

Nul messager: on ne m'attendait que le lendemain matin. Je fis le trajet, trois quarts d'heure de marche par les bois, en évitant les clairières et la fadeur de l'éternel clair de lune.

Sans trop m'émouvoir de l'absurdité d'une survenue, la nuit, dans une maison endormie, j'invoquai pour découvrir le château des Joncs le souvenir d'antérieures visites: la grille n'était encore que poussée.

Aucun chien ne hurla, j'avais l'air d'un habile voleur.

Je franchis des gazons qui abrégeaient le cercle des grandes allées et, au détour d'un groupe de syringas, oh! parfum cruel! j'aperçus, dans la

triste blancheur d'une façade morte, deux fenêtres côte à côte illuminées.

C'était au rez-de-chaussée. Avant de frapper à la vitre, j'eus l'impudence de regarder :

Au milieu d'un petit salon très en désordre, trois femmes considéraient une robe blanche jetée sur un fauteuil, une robe plus blanche que l'âme des saints Innocents : Rosa, la pierre ancillaire de cette maison, Mme de Laneuil et une jeune fille, — dont le profil me remémorait des amours enfantines et un temps où de rieuses gamines en robes adolescentes nous donnaient, à Albéric et à moi, les fleurs de leurs corsages, après les avoir approchées, avec la soudaine gravité d'immortelles fiancées, du saint-sacrement de leurs lèvres !

Il y avait, de cela, combien ? des années, de longues années, peut-être dix ? Ah ! souvenir des jeunes concupiscences ! Depuis, que de fois les merles avaient salué le sommeil au faîte des lourds marronniers ! La mort de M. de Laneuil était venue clore la maison, Albéric n'en avait retrouvé le chemin que pour y choisir une femme, et moi, pour témoigner à ce choix de l'inutile approbation du monde.

Edith, Elphège : il épousait Edith, l'aînée, et celle que je voyais, blonde et pâle, plus pâle du prochain sacrifice avec la sacrifiée elle-même, coéphore plus troublée que la victime, assistante plus tremblante que l'hostie, celle que je voyais et dont le profil me remémorait les jeunes concupiscences des amours enfantines, c'était Elphège, — sans aucun doute Elphège, la pâle, la blonde Elphège...

Rassuré par le fantôme de raisonnement qui tendait vers moi ses mains ironiques, j'acceptai joyeusement la fascination : je contemplais le double rayonnement d'un double cortège, aux pieds du prêtre quatre coussins rangés, et j'entendais les multiples anneaux d'or sonner dans la patène : — pourquoi tant d'anneaux d'or ?

C'était Elphège, — sans aucun doute Elphège,

et je l'aimais d'une telle convoitise que je crus l'avoir aimée, heure par heure, pendant les dix années de mon exode.

Aimée, oui ! Et alors je la vis grandissante, le rire à mesure s'affinant en sourire, les yeux occupés à la divination des joies futures, et j'écoutai la mort brève des vaines harmonies suscitées en des soirs d'orage, et je perçus toutes les langueurs de celle qui attend le messie des aurores adamantines, et j'assistai aux innocents réveils, quand les merles saluent le soleil au faîte des lourds marronniers.

Les cruels syringas m'enveloppaient de vertiges...

Je frappai à la vitre...

Les trois sœurs tressaillirent.

Après de l'indécision, Rosa, sur un ordre, demanda, en écartant le léger rideau, en se faisant des œillères avec les mains : « Qui est là ? »

L'ombre extérieure répondit par son nom : Mme de Laneuil disparut ; la jeune fille souriait, Elphège, — sans aucun doute Elphège ! J'étais le bienvenu, on faisait bonne mine au visiteur attardé.

La porte se débarricada, j'entrai, reçu par ma vieille amie qui m'examinait, le flambeau levé comme une torche, pour s'assurer que c'était bien moi, non pas un habile voleur.

« Comme vous êtes pâle ! »

Ainsi répondit-elle à mes douteuses cordialités.

Je m'excusai sur l'influence vraiment excessive qu'exerçaient en cette nuit spéciale les blancheurs lunaires.

« Et nous, mon ami, et nous ! reprit-elle, mystérieusement, en abaissant son flambeau. Ah ! c'est un inconcevable sortilège ! Figurez-vous... Tout le monde, notamment *lui*, s'est retiré de bonne heure, Elphège est souffrante, accablée par cette énigmatique inquiétude des filles dont la sœur se marie... Je voulais qu'il fût permis à Edith, avant de reposer seule pour la dernière fois, de s'envelopper, comme d'un manteau béni, d'une longue et virginale prière... Nous allions monter

à ma chambre, lorsque la robe nous est revenue de Paris... la robe blanche !... Une retouche au corsage... Rosa avait épinglé... Rien !.. Ils la renvoient telle... Et c'est trop long de ça ! »

Deux doigts.

« De ça !.. Nous sommes consternées !.. Et voici le sortilège, nous discutons, nous prenons les ciseaux chacune à notre tour, et personne n'ose découdre, — et pourtant il le faut ! J'ai peur que nous ne passions la nuit... »

D'une voix plus blanche que la robe ensorcelée, je demandai, en me contraignant, avec adresse, à la plus aimable désinvolture :

« Tout en frappant à la vitre, j'ai aperçu, bien involontairement, l'une de vos filles, et je l'avais prise pour Elphège, — sans aucun doute Elphège...

« — Elles se ressemblent tant, et il y a si longtemps ! Ah ! l'heureux jadis !... Mais, j'y songe, venez ! Les hommes ont plus de sang-froid...

Elle répéta :

« Venez ! »

Quand je pénétrai, à la suite de sa mère, dans le petit salon, Edith, d'un regard froid et dur, m'interrogea sévèrement, mais Mme de Laneuil, consciente, elle aussi, de la profanation imposée par ma présence à cette veillée anténuptiale, en dissipa hâtivement les ténèbres, exposa, avec des rires, ce qu'elle appelait *son idée*...

Et moi je songeais que c'était bien Edith, — sans aucun doute Edith ! C'était bien la pâle Edith que j'aimais, la blonde Edith, avec toute la violence d'une désolante insanité ! Seul avec elle, j'aurais en vérité subi les horribles tentations du stupre, j'aurais voulu boire la rosée de sang répandue sur ces lèvres muettes...

Mme de Laneuil exposait, avec des rires, *son idée*...

Et moi, mon agitation nerveuse m'abandonnait, vaincu, à une familière crise de désolation consentie, lorsque je devinai qu'Edith me regardait encore, me regardait toujours : — sans aucun doute, Edith me regardait.

Je levai vers ses yeux des yeux où, tout soudain, ainsi que dans un vertigineux changement de décor, j'avais, par les plus impérieuses flammes du désir, remplacé l'indifférence : — Elle accepta, et, après une infinie seconde de pénétration mutuelle, ses paupières tombèrent pour se relever vite et m'avouer l'unisson absolu de sa volonté...

Mme de Laneuil s'adressait à moi :

« Voyons, qu'en pensez-vous? un bon conseil ! »

Je me secouai, presque radieux des joies inattendues de cet adultère idéal, si bien qu'elle s'aperçut d'une transformation dans mon attitude :

« Ah ! le voilà réveillé ! On a beau dire, un mariage, voyez-vous, ce n'est jamais triste ! »

Edith souriait tristement.

« Mais, il faudrait, dis-je, avec un bon sens qui me fit honneur devant ces trois femmes, il faudrait que Mlle Edith voulût bien la mettre, la robe...

« — C'est vrai, il faut qu'elle la mette !

Avec mes mains pour œillères, comme Rosa, je regardais par la fenêtre... La lune, maintenant, couchait au travers de la cour la projection écrasée de la lourde maison seigneuriale... Une autre vision m'ôta l'usage de mes prunelles : Je suivais, guidé par les froissis de l'étoffe, le bruit des boutons et des agrafes, toutes les phases de la métamorphose qui s'œuvrait derrière moi, et, comme j'entendais, je voyais, — par une instantanée transposition des sons en images, — je voyais la gorge ingénue de mon Amour, et une rapide main ramenant l'épaulette glissée, et le mouvement des bras libérait des effluves aussi violents et plus cruels que l'odeur des syringas, et sous la pointe du corset, comme ils fleurissaient larges et amers les cruels syringas !.. La robe blanche, telle qu'une avalanche, s'abattit sur mon rêve...

Edith souriait tristement.

Ce furent des conciliabules de couturières.

Je donnai mon avis, qu'on accepta. Rosa se mit à découdre, à fin de quelques remplis à résorber, et je voyais, dans son regard respectueux, de l'estime.

Avant de sortir, précédé de Mme de Laneuil, qui me conduisait à ma chambre, je saluai la jeune fille avec cette discrétion qu'impose l'accord tacite de deux âmes compromises dans le même secret. Ses yeux suivaient les miens, ses clairs yeux bleus à la transparence attendrie...

. . . .

Depuis longtemps les merles avaient salué le soleil au faite des lourds marronniers : Albéric entra chez moi. Les lendemains ! Quelques doutes le tourmentaient : il me les confessa avec la naïveté de ces êtres inquiets et bons qui croient trouver en autrui une sympathie. Je le laissai dire, cela me reposait, car, ainsi que l'enseigne la morale des Proverbes, il faut, en état de déréliction, regarder autour de soi : d'autres douleurs s'exhalent, et cela console.

. . . .

Ah ! je pense au saint-sacrement de ses lèvres !

. . . .

L'Apparition : un murmure l'annonça. Édith fit son entrée dans le grand salon morne, sous les regards indulgents des ancêtres. Les yeux n'avaient pas pleuré, mais n'avaient pas dormi : une ombre se creusait autour de leurs pâles saphyrs.

Le corsage dont j'avais corrigé l'esthétique cuirassait étroitement la Vierge sous le grand voile blanc.

S'écartant du chœur, elle se dirigea, lente et suivie de tous les regards, vers son grand'père, vieillard presque douloureusement ému qui s'appuyait à la cheminée, — et, en passant près de moi, sans à peine remuer les lèvres, la bouche entr'ouverte comme pour un soupir, les yeux baissés sur l'effondrement de nos espoirs d'une heure, elle me fit entendre ces seuls mots :

« Il est trop tard ! ».

Moi aussi, je baissai les yeux, dévorant en mon âme la joie maudite des occultes compromissions.

Elle offrit sa grâce au baiser du vieillard, et les deux mains sur ses épaules elle lui souriait.

Édith souriait tristement.

Le consentement de toute la race tomba, comme une bénédiction, sur le front de la fiancée.

J'étais près d'eux : le grand voile flottait autour de ma tête, car le vent d'une fenêtre ouverte l'avait gonflé, et il me sembla qu'un souffle de passion nous envolait, Edith et moi, la pâle, la blonde Edith et moi, vers le paradis des amants parjures.

Revenue aux côtés de sa mère, elle fixa un instant sur moi ses yeux assombris, puis, brusquement, sous le tulle déroulé, se déroba toute, — à jamais !

L'ironie des cruels syringas entra par la fenêtre ouverte.

Elle fut mariée.

Pendant la cérémonie, il me plut de répondre tout bas : oui ! à l'interrogation du prêtre, et je courbai la tête quand les mains sacerdotales s'étendirent pour ratifier, au nom du Très-Haut, le serment sacré des époux.

Alors, me remémorant de vieilles études théologiques, je songeai qu'en tout sacrement il y a la matière et la forme, l'essence et le mode imposé par les rites pour en dispenser aux fidèles les bienfaits mystiques : et dans le mariage, la forme, ce n'est pas la bénédiction de l'officiant, ce n'est pas la messe, c'est le consentement mutuel, — et cela seul.

« Va, femme d'un autre, bien que le monde doive me refuser les joies, après tout bien dérisoires, de la possession, de ce qu'il appelle la possession, — en vérité tu m'appartiens. Notre Dieu connait notre mutuelle volonté, et cela suffit — cela seul. »

Et je me réjouissais amèrement, car le prêtre disait : « Quelle soit uniquement attaché à son mari et qu'elle ne souille d'aucun commerce illégitime le lit nuptial... »

Je partis, tel qu'un voleur.

Les merles ne chantaient pas encore au faîte des lourds marronniers et les cruels syringas dormaient enfin, — fanés, aussi fanés que les vieilles impudicités, aussi fanés que les souvenirs des jeunes concupiscences...

REMY DE GOURMONT.

GRATITUDE

Par Toi j'ai plus appris que par les vastes livres
Dont les feuillets tournés éventèrent mon œil;
Dans ton mystère brun j'ai ravi plus de vivres
Que le chacal n'en rapte à l'office du Deuil.

Ta céleste apparence est un docte lyrisme
Emmi lequel se tait l'enfer de ta beauté,
Maîtresse magnifique, histrionne du prisme
Qui bariole et meut ton sénestre côté.

Mais, mon sexe n'étant que l'écuyer baroque
De cet art suzerain d'apprendre le vivant,
Je voulus conjuguer un domaine équivoque
Et supputer les buts de ton désir mouvant.

Je dus m'éparpiller en diverses abeilles
Pour séduire les fleurs de tes jardins abstraits,
Et dus apprivoiser les tessons de bouteilles
Qui défendaient les grappes de tes vins secrets.

Longtemps je courtisai ta ténèbre jolie
A travers les quartiers de la double-unité;
Conquise enfin, gicla l'énigme ensevelie
Par ta pudeur native ou par ta charité.

SAINT-POL ROUX.

6 juillet 88.

COLLOQUE

Sur une onde perverse qui dort,
La nacelle a glissé si plaintive,
Que la brume du soir, que la mort
De la nuit, sur la nef fugitive,
Murmurèrent ces choses d'accord :

« Où va-t-elle, la cymbe ? où va-t-elle,
Sans rameur, sans un souffle de vent ? »
— « Elle suit la fortune infidèle,
Et sa course qui change souvent
Découpa son sillage en dentelle. »

— « Quel étrange et pénible méfait
L'a poussée en ce triste voyage ? »
— « Qui saura t'expliquer un effet
Par la cause inconnue et volage
Dont se meut l'univers imparfait ? »

— « Je voudrais répéter à la barque
Des paroles d'amour ou d'espoir ! »
— « Ce serait la leurrer que la parque,
La guettant de l'abîme si noir,
Pour nul heur effrayant ne la marque. »

— « La leurrer, ne sera-ce au moins pas
Lui jeter une brise amicale ? »
— « Croira-t-elle au plus fou des appas !
Où la brume et la mort font escale,
Sur leurs vœux fuirait-elle un trépas ? »

— « Lamentable et cruelle ironie !
La pitié vient de nous, les effrois ! »
— « Nulle épave, ou maudite ou bénie,
Transportant des navrés ou des rois,
Ne survienne sans larme infinie ! »

LOUIS DUMUR.

BALLADE
SUR LE PROPOS D'IMMANENTE SYPHILIS

« Toi, jeune homme, ne te désespère point :
« car tu as un ami dans le Vampire malgré
« ton opinion contraire. En comptant l'acarus
« sarcopte qui produit la gale, tu auras deux
« amis. »
LES CHANTS DE MALDOROR (Chant Ier).

Du noble avril musqué de lilas blancs,
Hardeaux paillards ne chôment la nuitée.
Mâle braguette et rigides élans
Sans trêve font pucelle amignottée.
Jouvence étreint Mnazile à Galathée;
Un doux combat pâme sur les coussins
Ton sadinet, Bérangère, et tes seins,
Jusques au temps que vendange soit meure.
— Or, en ces mois lugubres et malsains,
Amour s'enfuit, mais Vérole demeure.

L'embasicœte aux harnais trop collants
Cherche, par les carrefours, sa pâtée,
— Nourris, Vénus, les mornes icoglans ! —
Ce pendant que matrulle Dosithée
Ouvre aux cafards la porte assermentée.
Las ! nonobstant baudruches et vaccins,
Durable ennui croît des plaisirs succincts.
Aux bords du Guadalquivir et de l'Eure,
Il faut prendre conseil des médecins :
Amour s'enfuit, mais Vérole demeure.

Maint prurigo végète sur vos flancs,
Peccante humeur fit votre chair gâtée,
Jeunes héros des entretiens brûlants !
Que l'argent-vif et l'iode en potée
Lavent ce don cruel d'Epiméthée,
Robé par lui chez les dieux assassins.
Vivez encor pour tels joyeux larcins !
Et que le Ciel vous gard' de la male heure,
De Katinska, des lopes, des roussins :
Amour s'enfuit, mais Vérole demeure.

ENVOI

PRINCE d'amour que fêtent les buccins,
Imitez la continence des Saints,
MOUSSE D'OR, et gravez la chantepleure
De Valentine au trescheur de vos seings :
Amour s'enfuit, mais Vérole demeure.

BALLADE
POUR S'ENQUÉRIR DU SIEUR ALBERT JOUNET

« Monsieur Jhouney s'appelle Jounet, mais « quand il publia les Lys noirs, *recueil de « vers « ivres d'Elohim » et consternants de « platitude, il crut devoir adopter cette ortho- « graphe cabalistique, la jugeant plus conve- « nable pour un mage qui s'effare devant « l'obscurité où s'enveloppe Iod-Héva l'Inac- « cessible. »*

L'Ouvreuse (Lettre xxx).

D'où vient ce thaumaturge? pour
Les vieilles gaupes claudicantes?
De Stockolm ou de Visapour,
Ou de Nancy que tu fréquentes,
Barrès aux lèvres éloquentes?
Sort-il de Tarbe ou de Java?
Place-t-il des vins, des toquantes,
Jhouney pochard d'Iod-Héva?

A-t-il, un soir de *Jom Kippour*,
Incanté le bouc, ô Bacchantes?
Et sous les gibets — *Alas poor
Yorick!* — fané de vésicantes
Aigremoines et des acanthes?
Quel Brahmapoutra l'abreuva?
Quels sabayons? Quels alicantes,
Jhouney pochard d'Iod-Héva?

Le gong, l'archiluth, le tambour
Mugissent toutes fois et quantes
G. Papus grimpe dans sa tour.
Ceignez ses tempes coruscantes
De fleurs, marquises et pacantes!
Même, octroyez quelque linve à
Ce bonze honni des cruscantes,
Jhouney pochard d'Iod-Héva.

ENVOI

Sar Nébo, puisque tu décantes
L'escafignon cher à Çiva,
Dégrise en ses odeurs piquantes
Jhouney pochard d'Iod-Héva.

Laurent Tailhade.

A PROPOS DE « SOURIRES PINCÉS »

Voici peu de jours que la librairie Alphonse Lemerre a mis en vente *Sourires pincés*, de M. Jules Renard, et déjà Poil-de-Carotte a la notoriété du loup blanc. A vrai dire, on n'aperçoit ici que le bout de son nez, en quelques scènes seulement de sa toute enfance; mais son destin est de jouer le « héros » d'un prochain roman de M. Renard, qui — et pour cause — le chérit d'une grande tendresse.

Poil-de-Carotte n'est pas, à proprement parler, un type, et, comme le chien est ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, ce qu'il y a de plus typique en lui c'est Mme Lepic, sa mère. Mais quelle mère! Vexatoire et contrecarrante autant que la Vie. Il n'existe, presque, et ne vaut littérairement que par son milieu : M. et Mme Lepic; grand frère Félix et sœur Ernestine. Naïf, ainsi que tous les enfants, avec des notions rudimentaires de logique et de justice, il est perpétuellement blessé par ses proches, en parfaite inconscience d'ailleurs, dans sa naïveté, sa logique, son idée du juste. C'est là que sa résignation sans amertume le sépare du commun. Il est, si l'on veut, de sensibilité rassise, et quand, après une des coutumières tracasseries de Mme Lepic, il se dit in petto : « Tout le monde ne peut pas être orphelin », c'est doucement, sans acrimonie, sans tristesse même, comme on songerait d'un idéal chimérique; par exemple : « On serait joliment bien dans la lune ». Alors donc qu'il passera du milieu familial au milieu social, et que la Vie, continuant Mme Lepic, le harcèlera de ses inéluctables bons tours d'illogisme, d'injustice, d'inutile cruauté, il subira la kyrielle des froissements et des déboires sans exaspération, sans révolte, sans incriminer ceci ou cela ou quiconque, ni se plaindre; et, s'il lui vient quelque humeur d'une avanie par trop imméritée, il l'apaisera du coup par un de ces sarcasmes platoniques au service de son âme placide : « Tout le monde ne peut pas être orphelin ». Certes, il ne pensera pas que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et pas plus que celle

de ses aînés sa conception de l'univers ne sera folâtre ; mais il ne sera point morose, et il s'abstiendra de montrer le poing au ciel, où peut-être il n'y a rien.

J'ai voulu dès l'origine lier à celui de son auteur le nom de ce personnage, parce qu'il me paraît devoir occuper dans l'œuvre de M. Jules Renard, qui sera probablement considérable, une des premières places ; et c'est, je crois, l'étude des impressions de Poil-de-Carotte qui servira le mieux la critique quand, plus tard, elle prendra souci d'expliquer au total le curieux (bizarre ?) esprit de qui le créa.

S'il se pouvait — l'agréable hypothèse ! — que fussent anéantis tous les livres qui ne fleurent pas un spécial parfum, si faible soit-il, les pages de M. Jules Renard seraient de l'infiniment petit nombre de celles qu'aligneraient encore les rayons de la Bibliothèque Nationale. Non pas que je les proclame parfaites, mais il est incontestable que l'auteur de *Sourires pincés* ne sente d'une façon toute personnelle et n'ait une vision à lui des choses — ce qui, à mes yeux, le rachète de bien des petits défauts. Et le volume qu'il publie aujourd'hui est sans doute plus intéressant que ne le sera, même meilleur en soi, nul de ceux qui le suivront, en ce que, groupant un échantillon de ses divers travaux, il est symptomatique de tout son œuvre possible en même temps qu'il renseigne sur ses différentes habitudes de pensée.

J'indiquerai seulement les divisions de l'ouvrage et n'en citerai rien, presque toutes les matières y incluses ayant été publiées ici même dans le courant de l'année. Ce sont, intercalées de nouvelles, trois séries de compositions intitulées : *Pointes sèches*, une dizaine de brefs « croquis de caractères » d'une observation rigoureuse et piquante ; *Sourires pincés*, de fugaces et légers tableautins faits surtout d'humour ; *Les Petites Bruyères*, moins des pensées que des boutades paradoxales relevées d'humour.

Le fumet *sui generis* de ce livre me semble émaner de la combinaison de trois éléments qu'on voit rarement réunis, et je qualifierais volontiers M. Renard analyste paradoxal et humoristique. Analyste évidemment beaucoup plus qu'artiste : il décompose avec bonheur, mais ne compose pas. Chez lui, en effet, aucune préoccupation de synthétiser, et l'unité de *décomposition* substitue l'unité de conception. On dirait que, pour écrire, il n'a pas besoin de *trouver* un sujet, mais saisit le premier

fait venu, le moindre rien, et en édifie quelque chose avec ses seules facultés d'observateur aigu et d'analyste précis. Son observation, elle non plus, ne porte sur aucun ensemble : elle s'agglutine peu à peu, morcellée, concassée, menue, brésillée; jamais elle ne recherche le caractère de l'objet : elle le tourne, le retourne, ne néglige et n'omet nulle de ses circonstances, s'attarde autant et point davantage à celle-ci qu'à celle-là. Ce procédé, fastidieux chez tant de bêtas qui s'étiquettent analystes, est ici intéressant et produit un résultat inattendu, parce que l'auteur voit avec son esprit foncièrement paradoxal et exprime avec humour. J'entends par humour, car il sied de définir chaque fois qu'il sert ce vocable élastique, naïveté dans le pittoresque et le spirituel.

M. Jules Renard est au premier chef un esprit paradoxal. Or, là où beaucoup d'écrivains, qui n'ont point la patiente clairvoyance de Flaubert, le génie de Villiers de l'Isle-Adam, estropient la vérité pour atteindre à l'ironie, M. Jules Renard *rencontre* naturellement, nécessairement, toute l'ironie tapie à l'envers des choses : et c'est là le principal gîte, sinon le meilleur. Mais il n'est pas un ironique. Tandis que paradoxal, il l'est dans presque toutes ses pensées, dans sa conversation, dans ses mots, ses qualificatifs, — dans la division de son livre! Maladie, en somme, guère plus difficile à *acquérir* que celle du calembour; aussi n'aurais-je qu'à l'en blâmer si chez lui c'était une acquisition, et non une disposition naturelle qui s'amalgame le mieux du monde avec ses qualités pour lui constituer un talent original.

Cependant, cette disposition naturelle, il devra la surveiller, car elle l'induit en des excessivités qui donnent de ci de là — notamment dans ses nouvelles — une étrange sensation de déraillement, ou de chute au fond d'un trou noir. On le suit en ses observations exactes, méticuleuses, *associées*, en sa minutieuse et précise analyse; ses bonshommes se révèlent petit coin à petit coin, la situation peu à peu se dessine; et puis soudain le tableau — caricatural — s'efface, se brouille pour le moins et s'embue comme font parfois les ombres chinoises, pour ne reparaître dans sa netteté qu'au bout d'un moment. Je ne parle pas des morceaux, *Baucis et Philémon* par exemple, qui sont tout entiers dans cette note excessive : cela devient alors, conscient ou non, un procédé analogue à celui des idéalistes ou des grands fantaisistes, qui ne s'embarrasent point de l'exactitude des êtres et des

agissements, mais au contraire les déforment selon le mode le plus favorable à l'exposition de la vérité fondamentale qu'ils sertissent. Toutefois, ce procédé de synthèse étonne et détonne chez un écrivain presque uniquement curieux du détail.

En résumé, M. Jules Renard ne ressemble à personne : il présente ce phénomène rare de n'être pas influencé par les maîtres. Il est visiblement à l'aise dans son champ d'action — espace un peu étroit sans doute et à l'écart des jardins où éclosent les fleurs à l'âme très subtile — et produit sans effort, je dirai : naïvement, des pages d'une saveur particulière Assurément, on aimerait qu'il discernât davantage, et que tel fragment, tel morceau même, fût retranché de son œuvre ; mais plus de sens critique ne lui ôterait-il point de son originalité? Il est alors préférable ainsi. De même pour sa langue, si plus de raffinement dans l'expression devait nuire à son humour.

ALFRED VALLETTE.

Novembre 1890.



L'INEXORABLE

A Jean Lorrain.

Sous le ciel gris teinté de mauve et d'hyacinthe,
Dans le paisible soir peuplé de guêpes d'or,
La Tour qu'entoure un charme funèbre de mort
S'érige en long fuseau sur la Colline Sainte.

Un monstre fabuleux de flammes lampassé
En garde nuit et jour la porte verrouillée...
Mais la Divine Prisonnière, agenouillée,
Sur la terrasse attend pourtant son Fiancé.

Elle l'attend, le Chevalier des Rêveries,
Celui qui doit de son glaive libérateur
Fracasser le vantail et chevaucher sans peur
Le monstre fabuleux aux yeux de pierreries;

Le Chevalier qui doit, dans ses bras d'Epousé,
L'emporter toute nue au Pays des Chimères,
Loin de l'encens et loin des cultes éphémères
Des mornes pèlerins au cœur martyrisé.

***

Dans la nuit où s'exalte un faste de Mystère,
De fiévreux vagabonds épuisés de Désir
Conclament dolemment qu'ils vont bientôt mourir
Pour avoir contemplé la Vierge solitaire.

Et levant leurs bras las vers l'Apparition,
Dans les cratères d'or que burina leur Rêve,
Ils offrent à l'envi le sang pur qui sans trêve
Eclabousse l'orgueil vain de leur Passion.

Mais la Vierge insensible au tragique Offertoire,
Sans un regard pour eux, cueille les fleurs du Ciel...
Les Vagabonds dans un élan démentiel
Alors heurtent leur front à la porte d'ivoire,

Et lorsqu'ils sont enfin férus mortellement,
Ils exhalent leur Ame en un dernier cantique
D'espérance et d'amour, que le vent prophétique
Change en un long sanglot de désenchantement.

***

L'Aube blonde a noyé le cauchemar nocturne;
Le Ciel s'est refleuri des Roses du Matin,
Et le vent traîne des traînes de blanc satin
Par-dessus les créneaux de la Tour taciturne.

Des javelines d'or massacrent le vitrail,
Le grand vitrail qui semble une Patène en flammes
Exposée aux baisers religieux des Ames
Qui doivent expirer sur le seuil du Portail.

Et voici que déjà les naïves Hosties
Promises au sanglant sacrifice du soir
Gravissent la colline avec le fol Espoir
De maîtriser le Monstre aux yeux de pierreries.

Mais, présidant au Rêve où sombra le Passé,
Du plus haut de sa Tour, de sa Tour verrouillée,
L'inexorable Prisonnière, agenouillée,
Attend toujours et pour jamais son Fiancé.

JEAN COURT.



SONNET

Le siècle d'or se gâte ainsi qu'un fruit meurtri.
Le cœur est solitaire, et nul sauveur n'enseigne
Ces gouttes dans la nuit? — C'est ton âme qui saigne...
Qui de nous le premier jettera le grand cri?

Un mal ronge le monde au cœur comme une teigne,
La chair, servante infâme, a suborné l'esprit
Et nul ne voit le mur où la main chaste écrit :
« Que le feu de la fête impudique s'éteigne ! »

L'œil morne a parjuré la lumière bénie;
Et la lampe, soleil fiévreux de l'insomnie,
Luit seule en nos tombeaux d'or sombre et de velours,

Où, pâle et las du poids de ses joyaux trop lourds,
Aux sons plus torturés de l'archet plus acide,
L'Art, languide énervé, suprême! se suicide.

ALBERT SAMAIN.



NUIT D'ÉTÉ

L'ample étendue est bleue et d'or de tous côtés;
Sa cuisse nue et son beau torse de héros
Opposent leur albâtre aux pourpres exaltées
Des rubis, dont palpite auprès le « brasero ».

Le basilic fleurit à ses deux mains croisées,
Et, palpitante comme un cœur au haut des piques,
Sa lèvre unit, pour la prière et les baisers,
Tout le sang du Calvaire aux roses de l'Attique.

Ce col blanc, que Nisus aimait chez Euryale,
Ploie un peu sous le faix du front impérial,
Où s'alanguissent les miels blonds du doux Jésus.

Si l'Ange se révèle au geste qu'est le sien,
Toute la Bête vit au fond des yeux païens.
Langueurs! qui mieux, d'Eros ou de Jésus, vous eut?

ERNEST RAYNAUD.



LA LARVE

Il m'en souvient... ce fut dans ce royaume morne
Où plane un soleil noir sur des fleuves amers...
Ce fut dans ce royaume au bord des autres mers...
Ce fut où m'emporta le vol de la licorne...

En l'immuable nuit qui tombe du soleil
Sur la terre de cendre et sur les vagues grises...
En l'immuable nuit sans parfums et sans brise,
Sans brise et sans parfums, sans rêve et sans sommeil...

La Larve s'échappa par le trou de ma bouche !
— Il m'en souvient... ce fut sur ces rivages morts —
Et, spectre monstrueux, plus blême qu'un remords,
Laissa flotter dans l'air son corps flasque et farouche...

Elle dit — « Imbécile ! Imbécile orgueilleux !
« Qui sertis mes cheveux de lys et de verveines
« Et qui vas te targuant, parmi tes routes vaines,
« Du dérisoire mal transmis par tes aïeux !...

« Tu me nommes, ô fou, ton Démon, ta Chimère,
« Ta Muse, ton Génie, et La Clef-du-Trésor !
« Et tu veux m'ériger en belle idole d'or
« Sur l'illusoire autel de ta gloire éphémère !

« Tu couronnes mon front d'un nimbe de clarté !
« Tu m'attaches au dos les ailes des grands cygnes !
« Tu donnes à mes pieds — ô sacrilège insigne ! —
« Pour royal tabouret le croissant d'Astarté !...

« Courbé sous le fouet sanglant de mon caprice,
« Tu tends vers mes genoux tes doigts reconnaissants,
« Tu me gaves d'amour, tu me saoules d'encens,
« Tu me bénis, tu m'appelles : Consolatrice !...

« — Mais ne vois-tu donc point qui je suis, insensé ?
« Mais ne sais-tu donc point, pauvre mangeur de songe,
« Que c'est moi, cette Larve immonde qui te ronge
« Et qui mords les lambeaux de ton cœur dépecé ?...

« Ne sais-tu pas, fou, que je suis le ver infâme
« Labourant sans répit le cadavre entamé,
« Le tœnia vorace à jamais affamé
« De la chair de ton rêve et du sang de ton âme ?

« — Insensé ! Prométhée enchaîné sur sa tour,
« Sous cette aile éternelle et rouge qui s'éploie,
« Bénit-il donc le bec qui lacère son foie
« Et tresse-t-il des lys au col de son vautour ?... »

Il m'en souvient... Ce fut dans ce royaume morne
Où plane un soleil noir sur des fleuves amers...
Ce fut dans ce royaume au bords des autres mers....
Ce fut où m'emporta le vol de la licorne...

Février 1890.

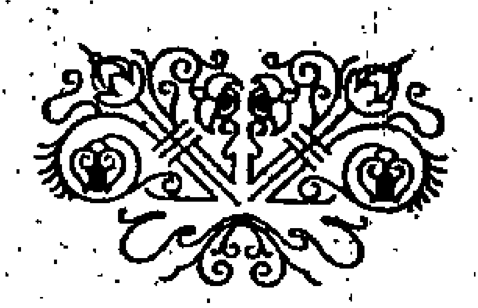
LES CONSTELLATIONS ILLUSOIRES

Tandis que l'ouragan râle ses râles rauques
Et disperse en lambeaux les vergues et les voiles,
L'immuable Astrologue, au déclin des époques,
Regarde s'allumer les futures étoiles

Qui seront les cailloux des étoiles futures !
— Afin de témoigner qu'en ces soirs de désastres,
Jamais ne luiront sur nos architectures
Les sourires constants et bienveillants des astres.

G.-Albert Aurier

Novembre 1890.



A COTÉ D' « ALBERT »

De Louis DUMUR

I

Albert. — (Il est costumé en avaleur de charrettes ferrées, et porte toute une queue de faisan doré sur la tête. Il déride les foules décrépites, aiguise des coupe-papier, vend de l'amertume en flacons, de la tristesse en galette. Parfois, il se fait grave, hargneux. Il croit y être lui-même. Ça se gâte. On a envie de s'en aller. Mais il arrête aussitôt avec un « c'était pour rire ! » bon enfant Et désormais, prévenu, on l'écoute jusqu'au bout. C'est un garçon drôle et peu dangereux.)

« Mesdames et Messieurs, je suis né dans une « cité de province, plus malsaine qu'immorale, plus stérilisante que perverse, plus, plus, etc... vingt lignes. » — Je suis venu au monde « dans mon numéro d'ordre, sans raison ».... tous les mêmes, ces enfants !... et je m'appelle Albert, savez-vous pourquoi ?... parce que « mon parrain s'appelait Albert »... Oh rage ! porter le nom de son parrain ! ..

Et pourquoi suis-je né « de petits commerçants et non de gros, non d'un bandit, etc. etc., catholique et non pas calviniste, Turc, etc., etc... douze lignes »... Oui, pourquoi ? Voilà un problème à résoudre. A qui le caleçon ?... Je criais « nuit et jour » et, mâtin ! déjà ! « je me lamentais d'être homme. » Dès que j'ouvris les yeux, je suspectai « la lumière du matin de ramper par la vitre, jusque sur mon berceau, pour voir mes paupières clignoter douloureusement. » Il m'effraie, moi, ce petit que j'étais. On m'apprit à parler; mais je ne voulais me servir de « paroles imprévues » que dans les grandes circonstances. S'il s'agissait de demander du pain, je préférais le geste, « plus sobre, plus rapide, plus expressif. »

On me confia aux soins d'un vieux curé optimiste. D'un mot adroitement jeté, je cassai sa pipe d'écume. « Je trouve le monde inutile », lui dis-je. Notez que j'en étais encore aux images d'Epinal, que je me coiffais d'un chapeau marin avec des lettres sur le ruban, et que j'avais pour ma petite cousine un sentiment où « les virginités printanières du cœur frissonnaient du frissonnement dont frissonnent les commençantes verdures, papillotant aussi comme le papillon qui papillonne. »

On m'envoya à l'école, où je vis « le grand Abracadabra » ... Ah l'université !... Tenez, par exemple, vous dites « fuchs », au lieu de renard. A quoi bon ? « la bête n'en a pas un poil ajouté à la queue, pas un gloutonnement supprimé au museau. » Deux mioches se donnent des claques : voilà le combat de Pharsale entre César et Pompée... la géographie !... qu'est-ce que cela peut me faire qu'il y ait d'autres « casemates » que les nôtres ?

Bientôt supérieur à la province, je cours à Paris. Oh ! mes enfants ! J'arrive. Je franchis « un pont disgracieux sur une rivière sale : un oisif interrogé avoua que c'était la Seine ! » Vous vous imaginez, n'est-ce pas, sans effort, la mine humble, navrée de l'oisif, et le mépris avec lequel je lui ai tourné mon dos.... « Là-bas, une cathédrale lamentable succombait de honte sous le poids terrible d'une renommée fabuleuse ! »... ma parole, elle rougissait !... « alors, me dis-je, si Paris se trouvait un pareil limon, qu'étaient, sans doute, les autres villes célèbres du monde !

De la m.... »

Evidemment. Pardonnez-moi, si je lâche tout. Ou plutôt, je me cramponne et me fais étudiant : au quartier latin fourmillent des gens en iste, « des algébristes, des etc... six lignes. » Avez-vous remarqué comme j'aime les énumérations ? je fais parade de la volubilité de ma langue. Je vide, j'amoncelle, en un seul tas, toutes les choses que j'ai au bord des lèvres. En aimable farceur, j'emploie souvent ce procédé qui en vaut un autre. Démosthène sans doute le connaissait. Ses cailloux, ce devait être des mots grumeleux, qu'il roulait dans sa bouche avec rapidité. On en a « plein la gueule. » On rend le tout, et ça va mieux. Les gencives ont perdu leur inflammation. Qu'on dise que j'ai du bagout, que je réussis bien les guirlandes d'épithètes, et je serai content. D'ailleurs, Jean-Jacques-Rousseau est « le plus parfait des stylistes. » Et puis, chacun de mes dénombrements se termine par un mot d'esprit. Ainsi je dis : les algébristes, les mythologistes.... etc.... enfin, les dentistes ! de là d'étourdissants effets.

Etourdissante aussi devient mon existence. A vingt et un ans, pour la première fois, je... embrasse (à vous, Charles Morice !) une femme, « vu que j'avais décidé » d'en embrasser une. Sa chemise était maculée à l'aisselle. « Cette idole-là transpirait ! »... toutes les mêmes, ces femmes !... Et l'amour, qu'est-ce ? « un mélange de terre et de fumier. » Un autre se serait gardé de recom-

mencer. Moi pas, et je suis devenu le roi de la noce. Avais-je donc de l'argent? non, mais je jouais, et, « chose extraordinaire, » la chance s'était accrochée à moi, comme une bête aux « dix mille ventouses ». En outre, j'étais spirituel comme « un bossu » et je faisais un « vacarme de sourd », en m'ennuyant « atrocement. » Je n'ai eu qu'une bonne petite amie. Tout récemment, elle fut prise d'une attaque d'hystérie aiguë, et, comme son « orifice buccal » bavait de l'écume, je lui ai crié ces mots stupéfiants : « cela est insensé, Maggie, entends-tu? Maggie! que se passe-t-il en toi? Ce phénomène a quelque chose d'alarmant! »..... Sa mort ne doit plus être qu'une question de temps.

Survint la dèche, « la dèche qui, la dèche que.... trente lignes. ».... Passez-moi encore ce petit morceau. C'est ma santé.

Enfin, je dis zut de la belle façon (sept pages). Je le pousse comme le « cri de soixante siècles », avec tant de force que j'en sue, « que je prends mon mouchoir de poche et m'essuie le nez délicatement ».

Je grimpe sur le toit, jusqu'à la plus haute cheminée, pour le hurler, ce zut, à Paris, aux promeneurs et promeneuses qui « vadrouillent », au globe « ignoble » du soleil. Ce zut me sortait flamboyant des entrailles.

Naturellement, il y avait, sur le toit voisin, des couvreurs qui n'en revenaient pas.

Mais, ce zut, pourquoi ne pas le mettre en vers, en « lombrics », et voilà comment je devins poète, ayant « l'âme assez faisandée, et l'esprit en chaleur ». Or, quelle blague! « aujourd'hui, les simples seuls croient à Dieu, aux allumettes (Hein! le petit mot pour rire, le revoilà!) et aux poètes.. » Je réfléchis « huit grands soirs », je me mis à faire deux ou trois volumes de vers, « rangeant, rerangeant, dérangeant, contrerangeant, surrangeant l'ordre des mots », et comme ce n'était « pas ça » je me déclarai pessimiste. Je l'étais sans nul doute. En effet, « le système solaire me méprisait », je disais « Credieu » à tout instant. Ma pendule grinçait. Je trouvais dans ma blague à tabac « à peine de quoi bourrer médiocrement le giron de la moins corpulente de mes hétaïres ».

Et pas une des allumettes ne prit (décidément je leur en veux) d'une boîte achetée la veille. Je brisai une chaise, et en « engrossai » la cheminée. Il me fut impossible de voir se comburer un seul brin de paille; ah! chiens d'humains! » Enfin je n'ai plus que douze sous.

Je compte sur vous, n'est-ce pas? Au moment où je disais : « je suis pessimiste » il m'est bien tombé un petit héritage... quelle guigne!.. mais n'en parlons pas et que votre charité n'aille point s'alarmer. Oh ne craignez rien, je me tuerai, soyez tranquille, et n'échapperai pas à ma mort. Je la vois d'ici, ma mort rococo, préparée suivant les règles : dix minutes pour exécuter sur ma vie passée trois petites symphonies, l'une en gris (chat gris), l'autre en blanc (chat blanc), l'autre en noir (chat noir); dix autres minutes pour permettre à la lune de paraître. Il me faut la lune. Sans cela rien de fait. Je charge mon révolver « d'un petit geste philosophique ». Déjà il « s'impatiente », mon révolver! Encore un moment, s'il lui plaît. Pourquoi ai-je choisi le révolver? Je pourrais tout aussi bien arrêter un train en marche, me jeter en Seine, etc. etc.... vingt lignes.... (allons, ne vous fâchez pas; c'est la dernière)..... dormir les pieds en l'air, réciter, d'une seule haleine, le monologue de Charles-Quint.... Dites-moi, vous ne l'attendiez pas, celui-là! Ah! j'oubliais mes manuscrits qui ne sont pas brûlés, mes lettres de femmes. Voilà qui est fait. Est-ce tout. Je caresse mon chat.

Il me « voit » presser la détente.

Fla!

Mesdames et Messieurs, c'est la mort que je vous souhaite. »

II

Mon cher Monsieur Dumur, je vous fais toutes mes excuses, et prends les devants : voilà un article qui est d'un sot. En relisant mon boniment, je trouve que j'aurais mieux fait de fatiguer une salade. Sans doute, le pessimisme d'Albert m'a parfois fait sourire. Ce faux bilieux, à l'âme désorientée, prend rarement au sérieux sa cacocholie, et il me fait souvent l'effet de vouloir éternuer plus haut que le nez et de japper après son ombre. Mais je devrais avouer que plus d'une page me charma douloureusement. Que ne peut-on photographier les impressions dès qu'elles éclosent. On obtiendrait ainsi des effets d'ensemble et de détail. Une note corrigerait l'autre. La sévérité d'un blâme s'atténuerait dans la douceur d'un compliment. Le critique dirait à l'auteur : voilà, si j'ai pu, çà et là, me tromper, mal comprendre, je n'ai jamais cessé d'être sincère. Mes appréciations sont toutes chaudes et mes nerfs vibrent encore.

Mais écrire un article après coup, prononcer une sentence avec le désir d'être net, tranchant, et la peur de se

contredire, comme si le propre d'un livre de valeur n'était pas de plaire et de déplaire tour à tour, faire cela, s'appliquer à ce travail d'écolier, quelle misère!

En somme, vous avez beaucoup craché dans votre livre. On observerait même en ces crachats un peu trop de choses vertes. Mais, est-ce que cela vous a fait du bien? encore une fois, tout est là. Vous sentez-vous soulagé, plus libre ? si oui, félicitations.

JULES RENARD.

LES LIVRES (1)

Sourires pincés, par JULES RENARD (Alphonse Lemerre). — V. p. 428.

Cœur en peine, par JOSÉPHIN PELADAN (Dentu). — J'ai le sentiment désagréable d'une indiscrétion en lisant ces pages entre lesquelles M. Peladan encadre son roman, et consacrées les premières à exalter quelques notables personnes de sa famille, les secondes à nous mettre au courant de petits débats entre Adelphes de la Rose-Croix Catholique. Je suis gêné pour l'auteur... Et cette mauvaise impression se dissipe mal à la lecture de cette œuvre hâtivement écrite et qui croit être un « roman à forme symphonique » (ainsi que nous en sommes avertis par un « schéma de concordance »), parce qu'elle se divise en : *prélude, andante, allegro, adagio* et *largo*. De bonne foi, ces titres me semblent tout à fait indifférents aux chapitres qu'ils régissent. M. Peladan pourrait être un esthète-moraliste de très haut goût. Il a le tort de noyer dans du bavardage ses plus ingénieuses pensées et, lui pourtant, lui le contempteur décidé des choses de ce temps, de céder par négligence au jargon de la mode, voire du journalisme. Ce mage fait un pauvre cadre aux mots de la magie, fleuris encore ou dès longtemps desséchés dans l'immémorial herbier de l'histoire. Croit-il *moderniser* (vilain vocable), il vulgarise. Cet esprit plein d'orgueil manque d'aristocratie et d'art, concevant des projets littéraires qui nécessiteraient de suprêmes ressources : ces ressources, les possède-t-il? Je n'ose dire non; peut-être a-t-il trop d'estime égoïste pour s'imposer toute la peine qu'il faudrait. Ses constantes préoccupations personnelles se proclament et se

(1) Au prochain fascicule : *Petits Français*, de M. Eugène Morel; *Poèmes et Poètes*, de M. Emile Hinzelin; *Toiles ébauchées*, de M. Hugues Lapaire; *Fantaisie mnémonique*, de M. Paul Masson; *La Bohême bourgeoise*, de M. Ch.-M. Flor O'Squar; *La Preuve égoïste*, de M. René Ghil; *Sous les tentes de Japhet*, par Julien Mauvrac.

clament à toutes les lignes avec naïveté. On en ressent de l'ennui. Tant de certitude inquiète, prouvant moins de sincère désir que de vanité.

Pour ce roman-ci, qui prépare, on nous l'affirme, « à des diathèses animiques invraisemblables pour les superficiels lecteurs de M. de Voltaire, » il est trop court et trop long. Compris dans un ensemble plus violemment voulu que logiquement élaboré, ce volume, qui est à la fin d'un cycle, a surtout le sens d'une préface d'un cycle nouveau. Il semble que l'auteur n'ait pas avec assez de maîtrise jeté, comme il eût fallu, le poétique pont-levis d'un Septenaire à l'autre. Toute la partie *symphonique* de Cœur en peine, encore qu'éclairée çà et là de belles lueurs, traîne; on a l'impression que le sujet y est à la fois trop resserré et sans cesse dépassé. Et au dernier chapitre, *Le Château de Rose-Croix*, nous ne lisons guère qu'un sommaire de romans futurs.

Hâtivement, hâtivement! M. Peladan écrit trop vite.

De ses quatorze volumes de roman nos petits neveux extrairont — peut-être — une plaquette de curieuses pensées.

Ch. M^re^.

L'Appel des Voix, par Charles Sluyts (Lacomblez, Bruxelles). — Parmi de doux paysages allégoriques glissent des visions frêles qui appellent tour à tour à leur séduction une âme blanche. Elle, après des abandons et des reprises, finit par se livrer sans plus vouloir se reconquérir. Telle est l'ordonnance du poème que M. Charles Sluyts vient de publier. On peut lui reprocher un peu de monotonie, due à l'uniformité de sa facture rythmique, et au retour des mêmes images; mais on ne saurait lui dénier une douceur pénétrante et le charme de la demi-teinte : c'est bien là la chanson grise voulue par Verlaine. Il y règne aussi un parfum de mysticisme que les vrais poètes, ceux qui sont doués du sens des correspondances, savent seuls évoquer. E. D.

Rythmes pittoresques, par Marie Krysinska (Lemerre). — Voilà un volume de poèmes en vers et strophes libres. Chaque pièce y est décomposée en idées principales, et chaque idée principale y est incarnée en une strophe formée de membres de phrase de longueur variable, assonant parfois ou bien n'assonant pas, afin d'exprimer les mouvements, les attitudes, les rapports, les différences des moindres pensées. Comme dans les *Palais nomades*, comme dans les *Cloches en la nuit*, comme dans le *Pèlerin passionné*, auxquels on a d'ailleurs montré la voie dès 1882, on a voulu, le titre en est un sûr témoignage, que le rythme régnât ici en maître absolu. *En tyran !* diraient, non sans quelque raison, les partisans des formes classiques de la poésie française, qui, considérant chaque strophe comme une série préalablement déterminée de mesures musicales, et chaque vers comme une de ces mesures, variant de un à douze temps, estiment que le rythme trouve bien son compte dans les combinaisons

infinies des sons plus ou moins longs, plus ou moins brefs, plus ou moins toniques, plus ou moins atones, qui peuvent se succéder en chaque mesure, mais, pour une nécessité d'harmonie, sans excéder jamais un total invariable de vibrations. Si, comme le veut Kant, *la variété dans l'unité* est la condition essentielle de la beauté, on n'aura point accompli une œuvre purement esthétique en composant des poèmes où non seulement chaque strophe a une telle autonomie qu'elle semble avoir rompu tout rapport avec les autres, mais où chaque vers pousse encore si loin l'amour de sa liberté que, mesuré *uniquement* par le mouvement spécial de la pensée qu'il exprime, il se trouve dans l'impossibilité de s'harmoniser avec les autres : ceux-ci obéissant à d'identiques exigences d'individualisme absolu.

Cette critique, toute de principes, n'est point pour diminuer la très réelle valeur du livre de Mme Marie Krysinska. Si l'on veut bien le considérer non comme un recueil de vers, mais comme un recueil de très raffinés poèmes en prose, rythmés avec un art accompli, il y a bien des louanges à donner depuis la première page jusqu'à la dernière. Tout d'abord, un sens aigu du symbole. Les spectacles de la nature y sont de purs états d'âme, témoin ce féerique soir :

C'est l'Heure épanouie comme une large Fleur
Où le ciel attristé semble prendre en ses bras
Les monts, les arbres et la mer
Pour d'intimes communions
A l'horizon perdu ;

Puis des délicatesses et des langueurs exquises ; et encore, comme dans « *Effet de soir* », une tristesse poignante, mais si discrète ! qui rappelle, en toute originalité, de douloureux poèmes d'Edgar Poë. Cependant, s'il était permis de marquer quelque préférence pour l'une des cinq parties dont se composent les *Rythmes pittoresques*, celle intitulée : *Les Résurrections* semblerait devoir être choisie. Mme Marie Krysinska y a exprimé, en de courts poèmes évocatoires, l'essence de diverses danses : pavane, menuet, danse d'Espagne... si bellement, si joliment, témoin :

Les petites idoles
Animées
O mais
Si peu que cette danse évoque la folle
Vision : d'un bas-relief aux vivants symboles
Hiératique et muet,

que les plus solides théories contre le vers et la strophe libres, si elles n'étaient inébranlables, s'en trouveraient quelque peu ébranlées.

E. D.

La Gamelle, par Jean Reibrach (Charpentier). — Le grand pontife Zola nous avait promis une page magistrale sur l'armée. Quoique un peu défrisé par la publication de Descaves sur les sous-offs, il nous a donné enfin cette page dans

la Gamelle. Un chef-d'œuvre !... Tous les défauts du maître s'élargissent à l'envi les uns sur les autres. Un régiment tombe à Paris dans le lupanar de *Pot-Bouille*, et successivement nous avons le *coup de désir*, le *coup de force*, le *coup de passion*, le *coup de l'avortement*, le *coup du lapin*, le *coup de folie* et le *coup de collier*, que l'on sent un peu trop tout le long de cette histoire où peinent plus de brutes que de gens intelligents. Mais le *coup de la fin*, absolument un *coup de théâtre*, c'est la modestie du Maître se dérobant sous le pseudonyme de *Jean Reibrach*, dont la notoriété, à l'*Echo de Paris*, pourrait, un de ces prochains jours, éclipser celle du pontife lui-même. Prenez garde, M. Zola, vous devenez trop familier.

***

La fin d'un art, *conclusions esthétiques sur le Théâtre*, par Lucien Muhlfeld (aux bureaux de *La Revue d'Art dramatique*). — Le Théâtre, formule l'auteur, n'est propre qu'à l'évocation des vies humaines qui sont théâtrales et décoratives. Par ainsi, la société se trouve liée avec le théâtre d'art, qui la reflète, se développe de son développement, s'étiole, et meurt de sa mort. — C'est, d'ailleurs, et forcément, une vision toute rétrospective. Mais, peut-on dire à M. Muhlfeld, nous aussi nous avons une société; elle est diverse et banale et peu décorative, c'est flagrant; elle a quand même une vie publique et théâtrale. Or, celui-là qui la porterait à la rampe ferait-il du théâtre d'art? — Au moins, il est permis d'imaginer, sans trop médire des « Conclusions esthétiques », qu'à côté d'un théâtre qui est le reflet ironique de l'époque il y aura place, demain, pour le *beau poème décoratif*, évoquant en une formule de littérature — et qui donnera le « frisson d'art » — telles fictions en dehors de notre journalier dégoût. Sans doute, on peut objecter les difficultés matérielles; mais c'est justement le progrès du « spectacle », incriminé par M. Muhlfeld, qui nous donne l'espoir des réalisations.

C. Mᵏˡ.

Des Hommes, par Boyer d'Agen (Savine). — L'auteur de *La Vénus de Paris*, de *Monsieur le Rédacteur* et de *Pascal Bordelas*, reprend chez l'éditeur Savine la série interrompue de ses *parallèles* hebdomadaires. Politiciens et romanciers, aventuriers et poètes, vivants et morts s'y coudoient, de par la volonté de l'écrivain, pour le plus grand relief de leurs individuelles qualités. Des documents certes, mais habilement fondus en un lyrique ensemble qui montre ces souvent bien minces *hommes* grandis en figures synthétiques de roman. Le dernier numéro réunit assez cruellement le contemporain Mermeix et le mort Armand Carrel.

L. D.

Esquisse générale de la Province de Québec, par M. Honoré Mercier, premier ministre (Québec). — Ouvrage dont le seul titre dit tout l'intérêt.

« Paris, 29 novembre 1890.

« Mon cher confrère,

« Voulez-vous avoir l'amabilité d'insérer la note suivante « dans votre plus prochain numéro ?

« Remerciements et cordialités. D. M. »

Charles Morice prétend, dans le dernier *Mercure*, que le style de mon livre A TRÉPAS, écrit il y a bientôt un an, est imité de Verlaine (de la prose), que je connais d'hier, et de M. Poictevin, dont je n'ai jamais lu une ligne.

Mon devoir est de protester partout contre cette calomnie d'autant plus grave que la paternité des *Coulisses du Boulangisme* étant communément attribuée à Charles Morice, tous les honnêtes gens le tiennent pour bien renseigné.

Mais je ne me battrai pas avec lui.

DAUPHIN MEUNIER.

THÉATRE LIBRE

L'Honneur, comédie en 5 actes, en prose, par HENRY FÈVRE. — M. Henry Fèvre est un des rares jeunes écrivains qui (dans cette pièce du moins) continuent la *convention* naturaliste dans toute son intégralité. Or, cette convention, possible encore dans le roman — je parle du roman naturaliste en général, non du livre de M. Henry Fèvre, que je ne lirai point avant d'écrire ce compte-rendu —, où la noient l'analyse des caractères, la notation des influences de milieux et des contingences, devient comme une turpitude au théâtre, lequel impose de présenter les faits sous leur angle saillant et sans trop de développements explicatifs. Et ce phénomène se produit, inévitable : là où l'auteur, d'après son procédé, est en somme simplement vrai, il *paraît* y avoir cynisme. Je veux bien croire à la possibilité, sinon au succès auprès du public, d'un théâtre *réaliste* tel que le conçoit M. Jean Jullien, et encore à la condition formelle que l'acteur abandonne totalement la tradition — ah! la tradition! — mais j'ai peu de foi au théâtre *naturaliste*, parce qu'il ne saurait se passer des défauts d'une école dont les qualités ne lui peuvent servir, et ne donne pas plus qu'un autre l'illusion du vivant. *L'Honneur* a donc le grand tort, à mes yeux, d'être construit avec le *procédé* naturaliste.

D'ailleurs, on a beau crier, dans la presse bien pensante, contre la situation choisie : elle n'est pas seulement vraisemblable, mais vraie. Cet engrossement d'une jeune fille par un ami de la maison est chose assez commune; la faiblesse du père Lepape n'est point si rare; la vanité, l'égoïsme, et, pour tout dire, l'inconscience de Mme Lepape, ne forment guère exception; quant à la rouerie ingénue (si ces deux mots sont accolables) de Cécile, il est indubitable que les exemples abondent — et jusque dans le théâtre classique!... Il est non moins certain que, dans le monde des Lepape,

neuf personnes sur dix n'ont point d'autre conception de l'*honneur*, qu'ils confondent avec la *considération*, et que pour garder la considération ils piétinent sans vergogne sur l'honneur.

M. Antoine est excellent dans le père Lepape, tour à tour indigné, attendri, toujours faible avec les siens, sinon quand il défend sa fille contre sa femme : sans son talent, du reste, telle scène pathétique eût vite tourné au mêlo du boulevard du Crime. Certes, les exaspérations de Mme Lepape justifieraient presque les amplifications dramatiques de Mme Barny : on la préférerait toutefois moins tragique ici. Mlle Théven est une admirable Cécile, quoique sans doute un peu trop « enfant » : on est tête de linotte et on n'a pas la moindre idée de morale : soit ; mais les multiples secousses qu'on a subies — et si récentes ! — n'ôtent-elles point précisément à la *femme* de sa gaminerie de fillette ? Les autres rôles sont bien tenus, mais encore trop dans la note pompier, par MM. Tervil, Arquillière, MM^mes^ Louise France, Lefrançais, Meuris, Marley.

A. V.

CHOSES D'ART

AU LUXEMBOURG. — On s'est enfin décidé à raccrocher l'*Olympia*, de Manet. Un rutilant diamant tombé, dans une cave obscure, sur un tas de navets putréfiés. Pour mémoire, nouvelles acquisitions : un portrait de feu (très feu !) Cabanel ; l'*Ave Maria* de Bonvin ; *Tanagra* de Gérôme ; un bronze de Cariès, etc., etc.

EXPOSITION DE BLANC ET NOIR. — Regarder les beaux dessins de Puvis de Chavannes ; les croquis de Forain, Chéret, Heidbrinck, Legrand, etc.

BOUSSOD ET VALADON (*boul. Montmartre*). — Voir un nouveau bas-relief en bois sculpté de Paul Gauguin, un incomparable chef-d'œuvre, des Degas, Renoir, Raffaelli, Monet, Redon, Pissaro, Gauguin, Carrière, Monticelli, Guillaumin, Lautrec.

TANGUY (*rue Clauzel*). — Des Vincent van Gogh, Emile Bernard, Cézanne, Guillaumin, Signac, etc.

LATOUCHE (*rue Lafayette, 34*). — Des Pissaro, des Schuffenecker, etc.

G.-A. A.

Échos divers et communications

Nous rappelons à nos lecteurs qu'à partir du prochain fascicule (n° 13, janvier 1891) le *Mercure de France* paraîtra sur 64 pages (V. renseignements page 2 de la couverture).

Ceux de nos souscripteurs qui renouvelleront leur abonnement avant le 20 décembre bénéficieront de l'ancien tarif.

Dans **L'Art Moderne** du 2 novembre, une fière *réponse* de M. Camille Lemonnier à ceux qui lui reprochent d'être

divers et de ne se point cantonner dans un genre. Nous regrettons de ne pouvoir citer que les dernières lignes de cette belle page, qui servira de préface à un prochain volume de *Nouvelles*. — « J'ai fait de mon esprit une maison dont les fenêtres s'ouvrent sur des couchants de pourpres et de métaux; dont les fenêtres s'ouvrent aussi sur de mols clairs de lune. Et dites que je suis un prince sans territoires : ceux que je convoite se reculent toujours plus loin devant mes pas. Je suis chez moi partout où s'éveille une sensation d'inconnu, partout où me réclame un peu de mystère. Nulle paternité ne me parle plus en mes livres, une fois leur zone explorée. »

Le n° 8 des **Entretiens politiques et littéraires**, qui nous a sans doute été adressé par erreur (nous n'avions jusqu'alors reçu que le n° 1), reproduit un intéressant extrait de la préface que Louis Ménard plaça en tête de ses *Poëmes* (Charpentier, 1863).

Le **Roquet**, après s'être offert assez originalement deux mois de vacances, a reparu en octobre; puis il est mort, et de ses cendres est né le **Carillon** (illustré, 16 pages), dont le premier numéro est du 13 novembre. Léo Trézenik en est le rédacteur en chef, et notre ami Jules Renard y collabore assidûment. Nos compliments à M. L. de Saunier pour cette transformation.

La Plume du 1er novembre donne, en même temps qu'une magistrale page de Léon Bloy : *Les Ames publiques*, le portrait du véhément écrivain, dont M. Alcide Guérin détaille la biographie en un bon et consciencieux article. Dans le même fascicule, Léon Deschamps prouve qu'il n'est pas mort — de quoi nous le félicitons — en signant des notes de critique littéraire.

La Wallonie est cette fois consacrée à M. Pierre Quillard. Après un article sur notre regretté camarade Ephraïm Mikhaël, des vers, de beaux et purs vers, intercalés d'une page seulement de prose.

Intéressant numéro de **L'Ermitage** : une fantaisie humoristique de M. Jules Renard: *Canard sauvage*, malheureusement gâtée par les trente lignes finales; une poésie de M. Pierre Quillard, extraite de la *Gloire du Verbe*, qui paraît ces jours-ci; le troisième et dernier acte du *Nazaréen*, signé (pourquoi?) Hadrien Merle; des vers de MM. Marc Legrand et Emile Vermeil; etc.

Voici ressuscitées, mais en forme de journal, **Les Annales Artistiques et Littéraires**, sous la direction de Robert Bernier, avec MM. Louis Taillis pour rédacteur en chef et Abel Pelletier au secrétariat.

MERCVRE

Le Gérant. A. VALLETTE.

Vanves. — Impr. Camille Dillet, 97, route de Clamart.



TABLE DES MATIÈRES

N° 13. — JANVIER 1891

N° 14. — FÉVRIER 1891

No 15. — MARS 1891

No 16. — AVRIL 1891.

No 17. — MAI 1891



TABLE ALPHABÉTIQUE
PAR NOMS D'AUTEURS (1)

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Vanves. — Impr. Camille Billet, 97, route de Clamart.

TABLE DES MATIERES

TABLE ALPHABETIQUE PAR NOMS D'AUTEURS (I)

(I) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

TABLE DES MATIERES

(l) Les titres de poésies sont imprimés en italique.